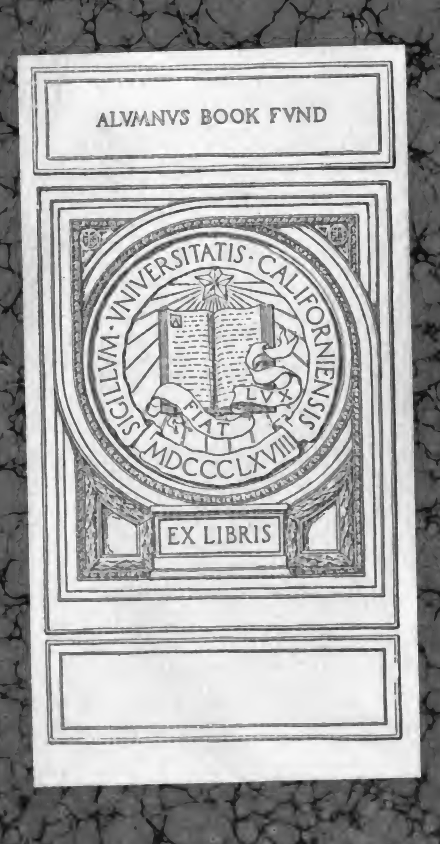
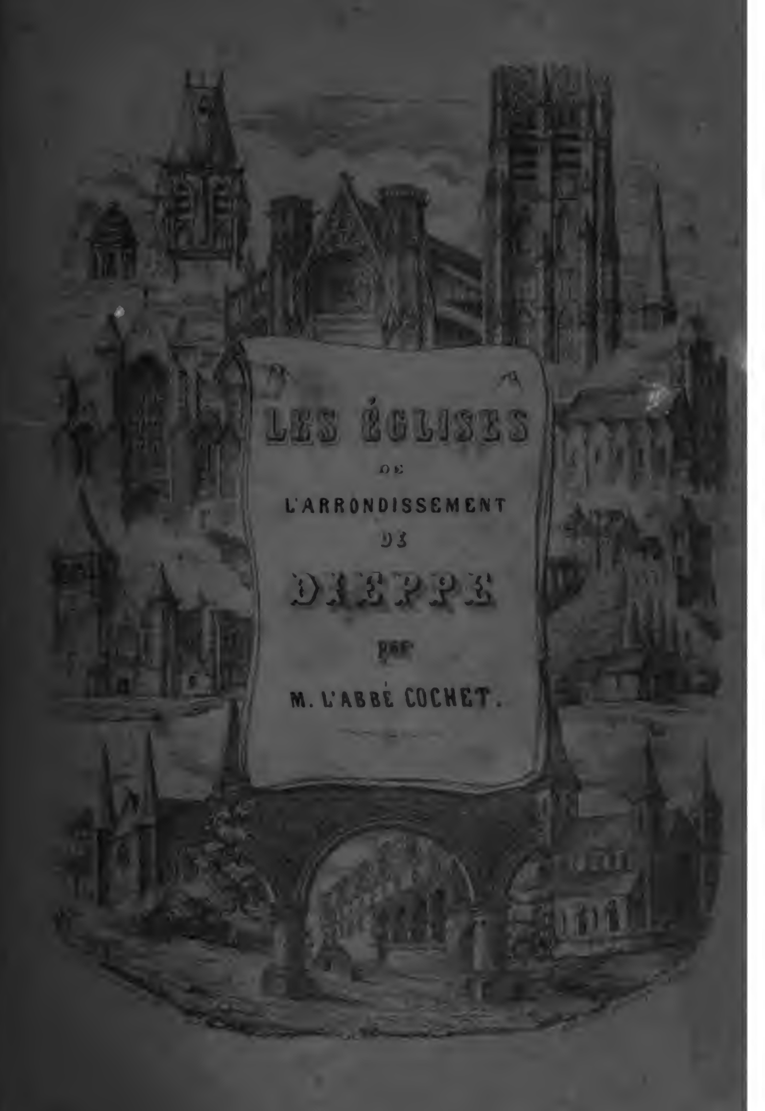

UC-NRLF
B 3 439 424


ALVMNVS BOOK FVND
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS




LES ÉGLISES
DE
L'ARRONDISSEMENT
DE
DIEPPE
par
M. L'ABBÉ COCHET.



Dessiné d'après nature par A. Deville | Imp Lemercier à Paris | Lith par Dumée fils

Eglise d'Auffai

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT DE DIEPPE.

ÉGLISES RURALES.

PAR

M. L'ABBÉ COCHET,

INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA SEINE-INFÉRIEURE,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, Membre des Académies de Rouen et de Caen, de l'Académie d'Archéologie de Belgique, des Sociétés des Antiquaires de Normandie et de Picardie, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc.



In ecclesiis benedicam te, Domine. *Ps.* 25, v. 12.

PARIS,

DERACHE, rue du Bouloy, 7. — DUMOULIN, quai des Augustins, 13.

ROUEN, — LEBRUMENT, quai Napoléon, — FLEURY, place Saint-Ouen.

DIEPPE, — Mme Ve MARAIS, Grande-Rue.

—

1850.

ac

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Encouragé par les nombreuses et bienveillantes sympathies qui ont accueilli ses premières publications, M. l'abbé Cochet continue aujourd'hui la mission qu'il s'est imposée de décrire et de publier les Églises du diocèse de Rouen et du département de la Seine-Inférieure. Déjà il a mis au jour *les Églises de l'arrondissement du Hâvre* (2 vol. in-8° avec 12 lithographies) et les principales *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (1 vol. in-8° avec 6 lithographies), qui lui ont valu les deux plus honorables suffrages auxquels un prêtre et un homme de science puissent aspirer. Dans sa séance publique du 30 juillet 1847, l'Institut de France a accordé aux *Églises de l'arrondissement du Hâvre* une mention très-honorable, et le 23 mars 1848, le souverain pontife Pie IX a bien voulu adresser à l'auteur des *Églises de l'arrondissement de Dieppe*, un bref de félicitation.

Afin de mener à bonne fin son œuvre patriotique et chrétienne, M. l'abbé Cochet publie cette année *les Églises rurales de l'arrondissement de Dieppe*. Elles sont au nombre de plus de 200, et cependant il les a toutes visitées, toutes

décrites sur place. Outre ces notes statistiques, il a consulté la tradition des vieillards et les archives communales et départementales. Hommes et choses, il a tout interrogé afin d'être aussi complet que possible. On trouvera donc dans son livre tout ce qui se rattache à l'histoire civile et religieuse du pays.

En véritable ecclésiologue, l'auteur commence par donner l'âge et le style de l'édifice; puis il indique l'architecte qui l'a tracé, le maçon qni l'a construit, le sculpteur qui l'a orné, le verrier qui a décoré les fenêtres et le peintre qui a tapissé les murs.

Nos Églises, œuvres d'artistes chrétiens, sont le résultat des sacrifices du peuple ou de la générosité de quelque puissant bienfaiteur. Dans le premier cas, on voit apparaître le zèle de la communauté, qui agit sous la direction d'un trésorier choisi par elle, lequel fait marcher sous ses ordres toute une légion de travailleurs. Dans la seconde hypothèse, c'est un grand seigneur qui s'inscrit en tête de son œuvre, qui place ses armes sur la porte, son banc dans le chœur et sa litre armoriée au dedans comme au dehors de l'église. Après tant de révolutions politiques et sociales, on aime à retrouver, à l'ombre pacifique d'une église, le nom des grandes familles inscrit sur des vitraux, sur des pierres tombales, dans les archives de la fabrique et jusque sur le bronze des cloches. Ce souvenir d'un temps, déjà si loin de nous, fait rêver doucement à un passé qui excita bien des passions, mais que nous n'envisageons plus qu'à travers le charme de ses bienfaits placés dans la paix du sanctuaire.

A côté du fondateur de l'église, se range naturellement le prêtre qui l'a bénite ou le pontife qui l'a consacrée. Une

place honorable est donc réservée aux croix et aux inscriptions qui ont gardé le souvenir de la dédicace et du prélat consacrateur. C'est à ce titre que nous voyons figurer Hugues d'Amiens, à Bellencombre ; Eudes Rigaud, à Saint-Jacques-d'Alihermont ; Nicolas de Coquinvilliers, à Douvrend ; Étienne Paris, à Gouchaupré ; l'évêque d'Hippone, à Cannehan, etc., comme de nos jours nous voyons Mgr Blanquart de Bailleul bénir les églises renouvelées de La Crique, de Varvannes et de Tôtes. D'autres fois, ce sont nos archevêques qui tiennent des calendes et font des visites canoniques dans des églises. Souvent ils sont remplacés par des doyens ou par des archidiacres qui ne manquent jamais de consigner, sur les registres, des prescriptions liturgiques, des règles administratives, de sages conseils et des réformes utiles.

Le jour de la dédicace de l'église, apparaît le saint patron dont l'image brille toujours dans le sanctuaire, au côté de l'Évangile. C'est un saint martyr, puissant au ciel, dont les reliques ont été apportées dans ce pays pour être le refuge et la consolation des peuples ; c'est un saint pontife qui a évangélisé les nations pendant sa vie, qui, peut-être, a jeté sur cette terre la semence de l'Évangile ; c'est un pieux abbé qui a sanctifié les hommes de son temps en se sanctifiant lui-même parmi les travaux des champs. Par les patrons des paroisses, on retrouve les voyages apostoliques de nos premiers missionnaires, saint Hellier, saint Ribert, saint Saëns, saint Valery, saint Leger, saint Samson et tant d'autres qui ont foulé la terre que nous habitons. Les baptistères de Saint-Hellier, de Saint-Valery, de Saint-Ribert, sont encore ouverts à Saint-Hellier, à Pons, à Torcy-le-Grand et à Charlemesnil, où ils sont entourés de la vénération des peuples. Saint

Germain et saint Martin, dont nous retrouvons les mares et les fontaines, ont peut-être traversé ce pays, baptisant les infidèles, comme l'ont fait plus tard saint Remy, saint Ouen et saint Wandrille.

Dans le sanctuaire, près du saint qui protège l'église, est placé le prêtre, médiateur visible entre l'homme et Dieu. Autant que possible, avec l'histoire de la paroisse, on donne la liste des curés qui l'ont administrée, On n'oublie aucun de ceux dont le nom se lit sur une tombe, sur un obit ou sur une pieuse fondation. Une mention toute particulière est accordée aux prêtres qui se sont illustrés par des travaux littéraires, par une piété éminente, par des actes de courage ou par des institutions bienfaisantes. C'est ainsi qu'on voit briller le prêtre Morin, à Saint-Remy-en-Campagne; le prêtre Véron, à Offranville; Guillaume de Saâne, à Saint-Just; le chroniqueur Asseline, à Longueil; l'abbé Auvray, à Hautôt; l'abbé Fontaine, à Vassonville; l'abbé Briche, à Martin-Église; l'abbé Leboulleux, au Bosc-le-Hard, et Mgr Robin, à Bracquemont.

Mais l'église est froide et muette sans la liturgie qui l'anime et la vivifie. Aussi, de fréquents et nombreux chapitres sont consacrés aux cérémonies de l'église, aux usages antiques, aux coutumes particulières, aux traditions vénérables que toutes les révolutions du monde n'ont pu abattre. Grand nombre de pages sont remplies de processions, de confréries, de pèlerinages, de pains bénits et de ces mille fêtes qui constituent la vie des populations chrétiennes. Dans ce siècle des variations, c'est dans l'église seulement que l'on trouve quelques débris de l'ancien monde; mais il faut se

hâter d'en prendre note, car, sur un terrain aussi mobile que le nôtre, qui peut répondre du lendemain?

Pour distraire le lecteur des aridités de l'archéologie et de la monotonie des descriptions, l'auteur a semé sur le sol qu'il parcourt, une foule d'anecdotes pieuses et intéressantes, telles que l'histoire si touchante de Jehanne de Calletot, l'étonnante guérison de Mlle de Rassent, surnommée la Miraculée d'Archelles, et la délivrance si merveilleuse du sire de Basqueville, transporté d'Orient sur les bords de la Vienne. Mais, surtout, il se fait un bonheur de raconter la vie des hommes illustres dont les ossements reposent dans l'église, comme Claude Groulard, à Saint-Aubin-le-Cauf, et M. de Miromesnil, à Tourville-sur-Arques ; ou bien il fait la biographie des artistes qui ont travaillé pour l'ornement des temples, tels que Buzot, à Douvrend ; Saquespée à Rosay, et Borlé à Envermeu.

On n'a pas oublié non plus les traits généraux de l'histoire locale. On rencontrera donc, sur le chemin, les antiquités gauloises ou romaines, les camps et les vieux châteaux, les chasses des ducs de Normandie, nos guerres avec les Anglais, les combats de la Ligue et les luttes du protestantisme, les pestes si nombreuses au XVIe et au XVIIe siècle ; enfin, çà et là, les grands faits de notre histoire normande, racontés sur les lieux mêmes qui en ont été le théâtre.

Si l'auteur n'oublie aucune des églises qui sont sur le sol, il n'omet pas davantage celles qui ont disparu; il nous conduit sur la place qu'occupa la pauvre église de campagne que la révolution a renversée, et, là, il la rétablit sous nos yeux; il s'arrête sur les ruines de l'humble chapelle, dont la charrue a labouré jusqu'aux fondements; ailleurs, il s'afflige sur

l'obscure maladrerie où tant de malheureux ont reçu, autrefois, une religieuse hospitalité. Mais il est surtout sept points principaux où le prêtre nous conduit, pour nous montrer, sous l'herbe des prairies, l'abbaye du Lieu-Dieu, fondée par les châtelains de Gamaches; le prieuré d'Envermeu, fondé par Turold d'Envermeu, évêque de Bayeux; le prieuré de Bellencombre, bâti par les sires de Varenne et de la Heuze; la collégiale de Sauqueville, fondée par Jourdain de Sauqueville; la collégiale de Charlesmesnil, instituée par Jehan d'Estoutteville, et surtout le manoir des archevêques de Rouen, sur l'Alihermont, monument de la victoire de Gautier-le-Magnifique sur Richard-Cœur-de-Lion, si long-temps illustré par le séjour de nos métropolitains.

Mais le livre que nous présentons au public n'a pas seulement un mérite historique et spéculatif, il a aussi son côté actuel et pratique. Ce n'est pas une œuvre purement littéraire, une simple jouissance de l'esprit, c'est en même temps un travail d'une utilité habituelle et d'un usage journalier.

Par lui on apprend à connaître et à juger une église; c'est-à-dire le monument le plus important, le plus fréquenté, le plus populaire de la commune. Fort souvent une église est délaissée et abandonnée faute d'être bien connue et bien appréciée. Tous les jours il faut réparer, meubler, restaurer ou reconstruire une église. Or, c'est dans ce livre, où chacune d'elles est analysée et décrite, qu'un curé, qu'un maire, qu'un conseil de fabrique, qu'un conseil municipal, puiseront les notions nécessaires pour la bien entretenir ou la bien conserver.

A chaque instant, l'administration supérieure demande des renseignements sur le mérite des églises, sur la statistique

monumentale du pays; avec le livre que nous présentons, la réponse à toutes les questions devient facile et presque dictée. Très-souvent aussi une commune demande des secours au gouvernement ou au département. La première pièce exigée dans ce cas est une notice historique et descriptive qui fasse apprécier la valeur du monument à secourir ou à conserver. Or, où les administrateurs communaux trouveront-ils de meilleurs renseignements, que dans le procès-verbal dressé sur les lieux par l'Inspecteur des monuments historiques de ce département? Cet ouvrage donc est véritablement le livre des communes et des paroisses.

Et puis, quel est l'homme qui pourrait rester froid ou indifférent au souvenir de l'église qui l'a vu naître, quel est celui dont la vie ne se rattache pas à la maison de Dieu? C'est par l'église que nous entrons dans le monde, c'est par elle aussi que nous en sortons. Le clocher, c'est le symbole de l'amour de la patrie; c'est le dernier objet qui frappe les regards du voyageur qui dit adieu à ses foyers, celui qu'il voit dans ses rêves d'exil et le premier qu'il salue de loin à son retour. Si belles que soient, pour l'habitant de la cité rouennaise, les tours de Saint-Ouen et de la cathédrale, elles plaisent moins au pauvre paysan que l'humble clocher de village qui ombrage le tombeau de son père et le berceau de son enfant.

—

En terminant cette préface, nous nous rendrons les interprètes de M. l'abbé Cochet, en adressant de vifs remercîments à toutes les personnes qui, par leur bienveillance, ont concouru à rendre cet ouvrage le meilleur possible. Remercions d'abord M. Daniel Gurney, gentilhomme anglais, digne héri-

tier des chevaliers normands, qui a bien voulu nous envoyer d'outre-Manche de jolis bois représentant les églises du pays de Bray, et qui ornent notre livre, sous forme d'élégantes vignettes.

Avant de quitter la Seine-Inférieure, où il a laissé tant de souvenirs et de regrets, M. Achille Deville a légué généreusement à l'auteur, comme gage de sa vive sympathie pour son œuvre, quatre églises rurales, dessinées avec son crayon si net et si savant, et lithographiées par Dumée fils, cet héroïque artiste rouennais, mort à Paris, dans les journées de juin 1848, pour la cause de l'ordre et de la liberté.

Enfin, il est encore un autre témoignage que nous ne saurions passer sous silence, parce qu'il est un des plus beaux titres de gloire que puisse offrir l'ouvrage que nous présentons au public : c'est l'honorable suffrage du Conseil-Général de la Seine-Inférieure, si intelligent et si éclairé sur tout ce qui intéresse le pays qu'il représente. Nous ne pourrions mieux exprimer les sentiments de gratitude dont nous sommes pénétrés envers notre Conseil-Général, qu'en reproduisant ici le texte des deux délibérations qui nous concernent.

EXTRAIT

Des procès-verbaux du Conseil-Général de la Seine-Inférieure.

SESSION DE 1846. — (Cinquième séance.)

Sur le rapport de M. le Président du Conseil-Général, le Conseil vote une somme de 500 fr. destinée à aider M. l'Abbé Cochet dans la publication de son excellent ouvrage sur les Églises monumentales du département, et il exprime le regret que sa situation financière ne lui permette pas de témoigner tout son intérêt par une allocation plus forte.

SESSION DE 1849. — (Séance du 6 septembre.)

Sur le rapport de M. Reiset, le Conseil alloue, à titre d'encouragement, une somme de 1,200 fr. à M. l'Abbé Cochet, auteur distingué et Inspecteur des Monuments Historiques de ce département, pour aider à la publication d'une statistique monumentale de la Seine-Inférieure.

BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX.

DILECTO FILIO

JOANNI-BENEDICTO COCHET,

Presbytero Rothomagensi,

PIUS, P.P. IX.

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem. Perlatus est ad Nos liber, gallico à te sermone exaratus, Dilecte Fili, cui titulus est « *Les Églises de l'arrondissement de Dieppe* » unàque litteræ redditæ fuerunt quibus libri ipsius munus Nobis ipsis offers, ac tuum ergà Nos filialis pietatis et observantiæ studium profiteris. Jam verò quod Tibi vel in primis propositum est, ut nempè amplissima ecclesiarum tuæ istius regionis decora et egregia monumenta memoriæ hominum tradas et commendes, id sanè Nos etiàm meritis, ut par est, laudibus prosequimur. Agimus Tibi, Dilecte Fili, pro munere gratias, ac Deum Optimum, Maximum, humilibus precibus obsecramus ut sua super Te dona multiplicet ac tueatur. Cujus auspicem cœlestis præsidii esse volumus Benedictionem Apostolicam, quam Tibi, Dilecte Fili, intimo paterni cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ, apud S. Mariam Majorem, die 23 Martii anni 1848, Pontificatûs Nostri anno II.

PIUS, P.P. IX.

TRADUCTION DU BREF.

A NOTRE CHER FILS

Jean-Benoît COCHET,

Prêtre du diocèse de Rouen.

PIE IX, Pape.

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Il Nous a été remis un livre écrit par vous en français, ayant pour titre : *Les Églises de l'arrondissement de Dieppe*. Cet ouvrage était accompagné d'une lettre dans laquelle vous Nous faisiez l'hommage de votre livre, et Nous donniez l'assurance de votre respect et de votre piété filiale envers Nous. Vous Nous annoncez aussi que, depuis long-temps, vous travaillez à faire l'histoire et la description des grandes et belles églises de votre pays. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette entreprise vraiment digne d'éloges. Nous vous remercions, cher Fils, de l'offrande que vous avez bien voulu Nous faire de votre œuvre, et Nous conjurons humblement le Dieu très-Grand et très-Bon de répandre sur vous ses dons et de vous couvrir de sa protection spéciale ; et, comme gage de cette faveur du ciel, Nous avons voulu, cher Fils, vous accorder notre Bénédiction apostolique, et Nous vous la donnons du fond de notre cœur paternel.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 23 mars de l'an de grâce 1848, de notre pontificat le deuxième.

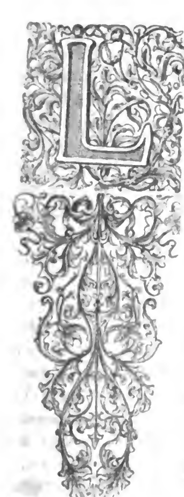
PIE IX, Pape.

LES ÉGLISES

DE L'ARRONDISSEMENT DE DIEPPE.

CANTON D'OFFRANVILLE.

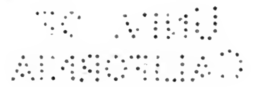
OFFRANVILLE.



La plaine d'Offranville est couverte de clairières et coupée par les plus belles avenues du pays de Caux. Plusieurs châteaux s'abritent sous ses hêtres et se partagent cette terre féodale qui fit autrefois partie des châtellenies de Berneval, d'Estoutteville et de Charles-Mesnil-Manneville. L'ancienne noblesse a recherché ce séjour; des mottes nombreuses ont été semées sur ce sol militaire, et l'église conserve encore les noms et les armes des gentilshommes et des grandes dames qui ont protégé ce village.

La guerre a souvent troublé les paisibles demeures qui se pressent aujourd'hui autour de l'église. Le bruit du clairon et des armes a épouvanté les pauvres laboureurs qui étaient attachés depuis des siècles à cette glèbe seigneuriale. La flèche du temple, qui proclame aujourd'hui la paix profonde dont jouissent nos campagnes, n'osait autrefois s'élancer de l'enceinte sacrée si souvent transformée en une citadelle de guerre.

Pourquoi faut-il que ce village d'Offranville, que de grands seigneurs donnèrent dès le xie siècle au prieuré de Longue-



ville, n'ait pas gardé une pierre de l'église romane construite et donnée par les châtelains? Comment ce monument en tuf a-t-il été rasé jusque dans ses fondements pour faire place à un édifice de grès, élevé depuis trois siècles seulement? Un voile épais cache ce secret; mais s'il est permis de hasarder là-dessus quelques conjectures, nous dirons que la terre d'Offranville, possédée par le grand Pévrel, le père des Cauchois, dut être plus que tout autre ravagée par les Anglais de Talbot et de Sommerset, ce fuyard de Harfleur qui bravait courageusement les communes de Caux dans l'enceinte bastionnée de son château d'Arques. Ces honnêtes insulaires durent exercer de terribles représailles sur le château de leur plus cruel ennemi. Dans une sortie, soit de la bastille du Pollet, soit du château d'Arques, ils purent livrer aux flammes le manoir et les maisons d'Offranville. L'église dut s'abîmer dans ce feu de joie des ennemis de la France.

La maison d'Estoutteville rentra dans son domaine après la délivrance de la Normandie. Un de ses premiers soins et celui des habitants fut de relever l'église du village, tombée sous les coups des ennemis. Une grande réaction monumentale se manifestait de tous côtés. Le pays où nous sommes était travaillé plus que les autres par la ferveur des constructions ecclésiastiques. Le sol fut fouillé dans tous les sens; les roches d'Ailly furent sapées dans leurs fondements; des nefs traversaient la mer chargées de matériaux; des charriots couvraient les routes et ployaient sous leurs fardeaux de pierre. Un peuple de maçons, de carrieux et de tailleurs de pierre fourmillait dans les villes et dans les villages. Là où s'élèvent maintenant des clochers, on ne voyait se dresser dans les airs que grues, engins et becquets que l'on transportait d'une église à l'autre. Les manouvriers creusaient la terre, et les maîtres des œuvres de la machonnerie dessinaient les plans, conduisaient le chantier, et toisaient le travail des journées.

Nous avons été assez heureux pour retrouver dans les archives de la fabrique tout le détail de la construction de l'église actuelle. Le trésorier qui dirigeait l'œuvre nous en a conservé le journal, année par année. Nous allons esquisser à grands traits ce curieux tableau : En 1484, Jehan Gosdon et Drouaut Fournier, pendant qu'ils étaient *thésauriers*, font

faire une tour de bois à ladite église, laquelle tomba le 8 février 1524 par un coup de vent du nord, de quoi ce fut grand *dommaige* parce qu'elle *estoit nouvellement faicte*. Cette flèche était placée entre chœur et nef sur les grandes arcades de pierre qu'elle altéra par sa chûte.

Ce fut en 1517 que l'on commença à bâtir la nouvelle église d'après un *pourtraict* dressé par des *machons* rouennais. Messire Guilbert d'Espinay en posa la première pierre. Le bâtiment fut commencé par la chapelle de Saint-Nicolas qui est le transept sud de l'église. Nos pères ne procédaient pas comme nous à la reconstruction de leurs églises. Nous avons l'habitude de démolir l'ancienne pour asseoir la nouvelle sur ses fondements, et nous faisons marcher de front toutes les parties. Nos pères ne démolissaient que par portion, ils reconstruisaient de même.

Ainsi, à Offranville ils posèrent en 1517 les fondations du transept méridional, puis ils assirent les quatre gros piliers qui séparent le chœur de la nef, et que l'on destinait sans doute à supporter le clocher. Commencée la première, la chapelle de Saint-Nicolas fut terminée en 1524. Les gros piliers le furent peu de temps après. Toutes ces constructions étaient conduites par Guilbert Ouvrard et Denis Lemoine, maîtres machons, qui toutefois ne travaillaient que sous la direction et d'après les plans et devis donnés par des maîtres de machonnerie de la ville de Rouen. Les matériaux employés étaient le grès de Varengeville, la pierre de Caen, de Vernon et de Saint-Leu. Le grès était pris aux roches d'Ailly, à cet échouage appelé le Port des Moutiers ou plutôt le port des Églises, à cause des nombreuses églises qui furent bâties avec cette pierre. La pierre de Caen ou de Vernon qui servit pour les arcades principales était débarquée au quai de Dieppe; la chaux était prise à Muchedent, le bois à Hugleville, à Vassonville et à Buchy. Tous les paroissiens allaient avec leurs charriots chercher le grès, la pierre, la chaux, l'ardoise, le bois ou le sablon, *toutefois et quantes le thésaurier les en advertissoit, et marchoient ordinairement dix ou douze tous ensemble.*

En 1529, la fabrique fit un accord avec le prieur de Longueville décimateur du lieu. Ce bénéficier ecclésiastique s'obligea à payer 400 livres pour les réparations du chœur de

l'église, ainsi que l'y obligeaient les saints canons; aussi dès cette année-là même, on fit travailler avec activité aux maçonneries du chœur qui fut voûté et couvert quatre ans après, en 1533.

En 1531, on commença la chapelle de Sainte-Barbe dont une portion sert aujourd'hui de sacristie. Continuée en 1532, elle fut couverte et voûtée en 1533.

En 1536, le trésorier Robert, de Dieppe, commence les chapelles de Notre-Dame et de Saint-Jean, c'est-à-dire, le transept nord et la chapelle voisine. Ses successeurs les continuèrent pendant les années 1537, 38 et 40. Elles furent achevées en 1541, et couvertes avec 15 milliers d'ardoises, coûtant 30 sous le mille. Le bois pris à Varneville était revenu à 120 livres et le plomb à 419 livres. Une partie de cette dépense fut payée par le legs testamentaire de M. Guillaume de Caude-Coste, qui pendant sa vie avait donné de grands biens à l'église (1)

Le voyageur qui visite aujourd'hui l'église d'Offranville peut constater que les transepts en pierre de taille, ornés de voûtes et de pendentifs, sont la plus belle partie de l'église. Celui du nord est encore dédié à la Sainte-Vierge et celui du sud à saint Nicolas, qui s'y trouve en compagnie de saint Roch et de saint Victor. La contre-table en bois qui décore cette chapelle est fort remarquable; c'est un travail

(1) On demandera peut-être quelles étaient alors, en dehors de la croisade monumentale, les ressources des fabriques pour faire face à tant de dépenses et soutenir un tel mouvement architectural. Cette objection est d'autant plus difficile à résoudre pour les hommes d'aujourd'hui, qu'au XVI[e] siècle il n'y avait ni bancs, ni chaises dans nos églises où l'on priait debout. Mais il faut se rappeler que la moindre paroisse possédait des terres, des rentes et des maisons. La cueillette des fêtes et dimanches était abondante au plat des trésoriers. Des indulgences et des pardons ajoutaient à l'intérêt des fêtes solennelles déjà si nombreuses. Les testaments, les fondations formaient le casuel avec les offrandes en nature. Dans les registres d'Offranville nous trouvons 32 jambons et 7 cochons donnés en 1518. L'année suivante ce sont 43 jambons à 18 deniers la pièce et 22 cochons à 3 sous. En 1613, le trésorier vend 7 boisseaux de blé pendant le mois d'octobre. Le premier dimanche de novembre on vend 42 livres de lin écouché, offert les jours de la Toussaint et des Trépassés. Le deuxième dimanche d'août 20 bottes de lin sont mises en vente, ainsi qu'une ***gerbe de blé à la dame*** achetée 40 sous.

de la renaissance, à quatre colonnes sculptées et dorées. A côté de chacun des transepts sont les chapelles dédiées à saint Jean et à saint Jacques, (anciennement sainte Barbe). Les écussons qui les décorent feraient sans doute connaître à des yeux plus exercés le nom des fondateurs et des propriétaires. C'est une signature qu'une armoirie, mais malheureusement nous ne savons pas la lire, et cette ignorance nous prive de bien des renseignements.

Il est vraisemblable que dans ces restes de blasons nous retrouverions la famille des Vauquelin dont la chapelle de Saint-Nicolas ombrageait les sépultures, car on lit encore sur le mur extérieur une inscription en grès, tracée au XVIe siècle, portant cette indication :

CI. DEVANT. LES. VAVQVELINS. SÕT. INHVMÉS.

LE. DOVLX. IHS. LEVR. PARDOIT. LEVRS. PÉCHÉS.

Les vitraux de l'église devaient être également signés de l'écu des donateurs. Toutes ces fenêtres, jadis resplendissantes et coloriées comme des mosaïques, sont aujourd'hui blanches et ternes comme le jour qui les traverse. Dans un fragment nous avons remarqué deux diacres, la chape sur le dos, portant un ostensoir placé sur un brancard, suivant l'usage des processions générales.

Mais revenons à la construction de l'édifice. En 1547, Vincent Alix, *machon*, pose les fondements de la *sous-aile de la nef, du côté devers la mer*. Le travail dura sept ans, jusqu'en 1553. On lui donna pour associé le *machon* Jehan Lagnel.

En 1554, Maître Jehan Fournier, curé du Brumesnil, trésorier de la paroisse, jeta au côté sud du grand portail les fondements de la nouvelle tour, et paya 60 livres aux *machons* qui commencèrent cette construction. Elle fut continuée avec assez d'activité pendant six années. Mais ce grand travail fut interrompu par les troubles civils et religieux. « Pendant l'année 1562, dit le registre de la fabrique, on fut presque demi-an sans dire la messe en l'église d'Offranville, à cause des troubles qui estoient alors pour la religion prétendue réformée. Pendant ladite année ceux de la religion prétendue réformée firent grand dommage en ladite église. Ils cassèrent

les voirrières, brisèrent les bénoitiers et les fonts baptismaux, emportèrent deux cloches avec grand nombre de plomb qui estoit sur les chapelles couvertes d'ardoises. Ils eurent la plupart des ornements de ladite église et des calices d'argent dorés d'or. »

Ainsi interrompue par l'hérésie, la pauvre tour ne fut continuée que cinq ans plus tard, en 1567. Robert Logerel, trésorier, acheta 270 pieds de grès et recommença les constructions. Elle fut à peu près terminée en 1574 par Nicole Hébert, vicaire de la paroisse, qui cette année-là fit achever le grand portail de l'église, comme l'indiquent les registres et le millésime placé sur le fronton. Guillaume Bersan fit le beffroi en 1578, et l'on y suspendit une cloche; trois autres cloches furent fondues et montées en 1585. La flèche alors s'élançait dans les airs pour dominer au loin tout le pays.

La grande nef commencée vers 1560 se continuait avec activité; on y mit le comble en 1580.

Le collatéral du midi, que les trésoriers appellent la sous-aîle vers le soleil, commencé après les troubles de la religion, fut terminé en 1582.

Ces trois nefs ne sont pas voûtées. La principale est couverte d'un lambris dont les bossets et les arabesques ne manquent pas d'un certain intérêt. Les arcades ogivales sont supportées par des piliers de grès, les chapitaux sont ornés d'écussons, de chiffres, de médaillons, de fleurs et d'inscriptions. Sur le second chapiteau à droite on lit : 1554, M. J. F. (1). Sur le troisième est l'écusson de France, des croissants, des fleurs, une tête de femme et une tête d'homme que le peuple appelle François Ier. Au troisième pilier à gauche, sous un câble : « *Damoiselle Jehanne de Caude-Coste a donné ce pilier l'an MV^{cc} XXVIII.* »

Le dernier travail de construction que l'on ait fait à cette interminable église d'Offranville, fut le tiers-point du chœur, commencé en 1613 et terminé en 1616. Maître Jehan Véron, curé de la paroisse, dirigeait l'œuvre, les bons habitants allaient avec leurs banneaux chercher le grès à Varengeville.

(1) Maître Jehan Fournier, curé du Brumesnil, trésorier en charge cette année-là.

On les voyait même courir jusqu'à Rouen chercher des images. Jean Fouache et Antoine Tailleur furent les maçons qui élevèrent le sanctuaire. « Le 22 juing 1614, à la sortie de la messe paroissiale, marché fut fait avec eux pour voulter le tiers-point du chœur et faire le remplaige des trois vitres, à la charge par eux de fournir toute la pierre de Caen et le marbre qui y conviendra, pour lequel marché il fut accordé 100 livres. »

Ce travail est assez élégant, mais malheureusement la manie des contre-tables si commune au siècle dernier, a fait masquer la fenêtre terminale. Toutefois cette menniserie en chêne n'est pas sans mérite, elle a été faite ainsi que le maître-autel par Borlé, sculpteur de Dieppe, et par son inséparable compagnon le menuisier Saint-Germain. On a placé à droite et à gauche les images des patrons de l'église, saint Ouen et saint Barthélemy. Le pavage, les boiseries et les stalles ont été exécutés en 1827 pour le prix de 5,000 fr.

L'aspect général de l'église manque de grâce et de légèreté. Cependant la masse de l'édifice a quelque chose d'imposant et de monumental. Le vaisseau d'ailleurs est d'une assez belle dimension. Il compte 50 mètres de long sur 20 de large. Le plan en est régulier, les voûtes ne manquent pas d'élévation et d'un seul coup-d'œil on peut, au seuil même du portail, embrasser l'étendue de l'édifice.

Les vitraux de l'église d'Offranville peuvent fournir le sujet d'une notice particulière. Aussi nous avons voulu leur consacrer un chapitre spécial dans l'histoire du monument. Ici, comme partout, nous avons de grandes pertes, d'irréparables lacunes à constater. Heureusement de beaux fragments nous restent, heureusement aussi les registres nous ont conservé le souvenir de quelques morceaux qui ne sont plus.

Cette église, comme toutes les autres, était intégralement vitrée en verre de couleur. On y faisait des vitres peintes jusqu'en 1637, puisque nous voyons Robert Ozenne, d'Arques, venir remettre des panneaux tant de verre blanc que de peinture. En 1624, un vitrier nommé Troude raccommodait les fenêtres brisées, fournissait des losanges et refaisait à neuf quatre grands panneaux de la vitre de la Nativité, abattue par le vent. Ainsi l'on peut voir qu'à Offranville l'art a lutté long-temps contre les éléments et les révolutions.

A présent on chercherait en vain dans les nefs et dans les transepts, ces verres coloriés qui en faisaient l'ornement. En 1582, nous voyons que l'on fait encore pour les sous-ailes, fraîchement achevées, sept fenêtres de couleur. En 1591, Maître Jehan Véron donna la rosace du grand portail, et en 1619 il faisait *racouster* dans la chapelle de Saint-Jehan la vitre de l'*Adoration des trois Rois*. La même année, le bon curé, si intelligent pour son église, faisait garnir de châssis de fer les vitres du sanctuaire récemment posées par ses soins. Le soin des vitraux était donc encore en honneur dans le clergé des sires de Harlay.

1562, l'année iconoclaste, fut fatale aux verrières d'Offranville. Heureusement que, par crainte des hérétiques que l'on savait friands de ces fragiles ornements, on en avait d'avance démonté quelques-unes. Sans cette précaution, la collection entière eût été la proie des fureurs hérétiques. Toutefois ils en cassèrent plusieurs. Nous citerons celle de Saint-Eustache et cinq autres *voirrières* pour le raccommodage desquelles il fallut dépenser 52 livres en 1564. Trois autres ne furent réparées qu'en 1565. Le reste l'avait été en 1563, comme nous le lisons dans le registre de la fabrique : *Jehan Langlois fait réparer ladite église et les voirrières qui avoient esté ostés, lesquelles furent remises à leur place.*

En 1544 et 1546, Nicolas Letellier, trésorier, avait fait placer les voirrières des chapelles de Saint-Jean et de Notre-Dame, données en grande partie par MM. de Janville et Pouchain. Dans le même temps, Mme la baronne avait donné une *voirrière* près de l'autel de la Sainte-Vierge. Tout cela a disparu.

En 1527, le trésor fit faire dans la chapelle Saint-Nicolas une grande voirrière sur laquelle était peint *l'arbre de Jessé*. Elle coûta 76 livres dont 40 furent données par haulte et puissante dame Mme la duchesse d'Estoutteville. La seconde qui était sur l'autel de Saint-Nicolas fut donnée par noble homme Guillaume de Caude-Coste, pour le prix de 35 livres. La même année damoiselle Jehanne de Caude-Coste, sa fille, continuant le cours de ses générosités, donna à la chapelle Saint-Nicolas une *voirrière où était peinte l'image de saint Eustache*. Elle coûta 20 livres.

Enfin, dans cette même année 1527, Messire Guilbert

d'Espinay, prestre, curé de Vaudreville, donna une *voirrière près le degré de la tour sur laquelle étoient peintes les images de saint Martin et de saint Jacques. De quoi il appert*, dit le bon trésorier qui relate ces choses, *que aussitôt qu'il y avait place pour mettre une voirrière, elle était à l'instant donnée.*

Mais toutes ces belles peintures ont disparu, et nous ne pouvons aujourd'hui qu'en raviver le souvenir. Sans les registres de la fabrique nous ne saurions pas que cette église a possédé les brillants tableaux de la Nativité, de l'Adoration des Mages, de Saint-Eustache, de Saint-Georges, de Saint-Martin et de l'arbre de Jessé, ce symbole mystique que le XVI[e] siècle prodiguait à la gloire de Marie.

Le chœur ayant été terminé en 1534, Jehan Mondré et quelques paroissiens firent mettre, pour 39 livres, une grande voirrière dans la partie qui est vers l'abbaye, c'est-à-dire, au côté nord. Car c'était de ce côté que se trouvait le presbytère, espèce de prieuré dépendant de l'abbaye de Longueville.

Ces premiers vitraux ont disparu sous les coups des iconoclastes et des tempêtes; mais il reste encore quelques fragments de ceux que Maître Jehan Véron fit placer, par un verrier de Rouen, autour du maître-autel. Ils font grandement regretter ceux qui ont disparu. Dans le remplissage d'une fenêtre on aperçoit au nord une *Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus*, une *sainte Catherine* avec son glaive, sa roue, son livre et la tête d'Olibrius. Au sud est une *descente du Saint-Esprit sur les apôtres*. Il est difficile de trouver quelque chose de plus fin, de plus délicat, de mieux dessiné et de plus vivement colorié que ce petit groupe. M. le curé qui apprécie l'œuvre de son prédécesseur et qui y tient, nous a dit que des voyageurs anglais lui en avaient offert 3,000 fr., qu'il a refusés. Puisse son exemple trouver toujours des imitateurs!

Mais le plus bel échantillon de verre peint qui nous reste dans l'église d'Offranville, se voit dans l'ancienne chapelle de Sainte-Barbe qui sert aujourd'hui de sacristie. Dans le « tympan de la fenêtre du midi, dit M. Vitet, sont enchâssés de petits sujets de la plus grande beauté; c'est une sainte Anne apprenant à lire à la Sainte-Vierge, une sainte Marguerite avec son dragon, un saint Roch avec son chien et sa houlette;

il montre sa jambe malade qu'un ange panse avec du baume. Ces trois tableaux *de genre*, comme on les appellerait aujourd'hui, sont délicieux d'expression, de finesse et de dessin; la couleur en est magnifique. »

Mais ce qui est plus important, ce qui est unique dans son genre, c'est la grande fenêtre de l'orient qui est une page de la Genèse mise en action. C'est le premier chapitre de la Bible illustré par les derniers peintres verriers. En un mot, c'est l'histoire de l'homme traduite avec l'imagination des artistes du XVIe siècle. Malheureusement les deux premiers panneaux ont été cédés par un curé d'Offranville à M. d'Aubermesnil, qui en a enrichi son cabinet. Ils devaient représenter les deux premières scènes de la vie d'Adam : sa création par le conseil de l'auguste Trinité, et son empire établi par Dieu même sur tous les animaux de la terre et des cieux.

Le troisième sujet nous montre Adam couché sous un arbre, près d'une fontaine et dormant d'un profond sommeil. Dieu s'approche, l'auréole sur la tête, et fait jaillir de ses flancs Ève sa compagne, qui salue le Créateur en joignant les mains, symbole de la piété si naturelle à ce sexe, *immisit Deus soporem in Adam et tulit unam de costis*. Dans le quatrième panneau c'est le serpent qui tente la femme, perché sur l'arbre de la science du bien et du mal. Sa queue enlace le tronc; sa tête de forme humaine se dresse avec des cornes; d'une main il s'accroche aux branches et de l'autre il tient une pomme d'or qu'il montre à la femme. Celle-ci l'arrache et la porte à sa bouche. Dans le fond du tableau, dort Adam couché dans une verte prairie, au bord d'une fontaine, tandis que son ennemi médite sa ruine. *Si comederitis eritis quoque Dii..... Mulier comedit.* Le cinquième sujet montre Adam et Ève sous l'arbre de la science. La mère du genre humain, avec ses longs cheveux d'or, présente à son époux la pomme à manger. Adam semble rejeter de sa bouche le fruit qu'il a mordu de ses dents; sa compagne le presse de consommer le crime. *Deditque viro suo qui comedit.*

Sur le sixième panneau Adam et Ève fuient pour se cacher loin de Dieu, les animaux semblent partager leur terreur, ils se couvrent de rameaux de chêne; Adam paraît plein de confusion, Ève de hardiesse. *Feceruntque sibi perisemata.*

L'histoire se complète au haut de la fenêtre, par l'expulsion d'Adam et d'Ève du paradis terrestre. Un ange, couleur de feu, apparaît à la porte; il a six ailes de flamme, son aspect est terrible. *Ejecit Deus de paradiso et collocavit cherubim.* Enfin le Seigneur maudit le serpent en ces termes : *Quia comedisti..... Inimicitias ponam inter te et mulierem.* A ce mot, la vierge Marie apparaît, comme l'arc-en-ciel après l'orage, avec son manteau bleu et son nimbe d'or; alors le Seigneur ajoute : *Et ipsa conteret caput tuum.*

« Évidemment, dit M. Vitet, c'est un Italien ou un élève de l'Italie qui a dessiné ces figures. Le nu est supérieurement étudié et d'un style qui rappelle l'école de Michel-Ange ou plutôt la dernière manière de Raphaël. Ce qu'il y a de piquant dans ces tableaux, qui d'ailleurs sont admirablement colorés, c'est de voir à côté de ces figures italiennes les arbres, les prés, les collines, en un mot, le paysage emprunté à la Normandie. L'artiste avait sans doute acquis son talent dans le midi auprès de grands maîtres, et en venant l'exercer dans le nord il a pris pour fond de ses tableaux la nature qu'il avait sous les yeux. »

Nous avons vainement cherché dans les archives de la fabrique le nom de l'artiste dont nous venons de décrire l'œuvre; mais en revanche nous avons trouvé celui du donateur, et nous nous faisons un plaisir de le révéler ici. Voici ce qu'on lit dans le registre de 1534 : « En ceste même année Maître Pierre Bourguet, prestre, chanoyne de Sauqueville donna la voirrière de la chapelle Sainte-Barbe sur laquelle est peinte *la création du monde.* » Honneur au bienfaisant chanoine, ses œuvres lui survivent et font bénir sa mémoire !

« Cette sacristie d'Offranville, continue M. Vitet, a un monument moins remarquable comme ouvrage d'art que ses belles verrières, mais très-singulier dans son genre. Ce sont des panneaux de boiserie sculptés à la fin du XVIe ou peut-être au XVIIe siècle. Ils sont divisés par arcades. Je ne sais combien il y en avait autrefois : il n'en reste aujourd'hui que trois et la moitié d'une quatrième. Dans une de ces arcades est une femme qui descend du haut d'une montagne, et semble se diriger vers une ville enceinte de murailles et de tours; au sommet de la montagne est une autre femme ailée

et une multitude d'oiseaux. La seconde arcade représente l'intérieur de la ville : on y voit une table servie de différents plats, sur un desquels est une tête d'homme : on dirait le repas d'Hérodiade. Mais comment concilier cette explication avec le troisième panneau où se retrouve la femme ailée tirant une autre femme nue (peut-être une âme) d'un petit bateau, tandis que dans le bas du tableau des guerriers qui semblent chanter victoire, portent une tête au bout d'une pique? J'avoue qu'il m'a été impossible de découvrir ce que cela voulait dire : probablement les panneaux qui n'existent plus contenaient le mot de l'énigme. Au reste, ces figures sont sculptées avec facilité, mais le dessin en est maigre et n'est pas exempt de raideur. »

Cette boiserie, qui a disparu, devait représenter le triomphe de Judith. Il nous reste à parler des inscriptions et du mobilier de l'église.

Au haut de la nef est la fondation d'un trésorier, natif de Limesy, qui administra cette église pendant les années 1704 et 1705. Sous le transept est une grande dalle de pierre sur laquelle on lit l'inscription suivante : « Cy gist honorables personnes Jehan Vion de la paroisse d'Offranville, lequel trespassa le 3me jour de may de l'an MVcc XXIII et sa femme laquelle décéda le 26me jour de Février MVcc XLVI. Priez Dieu pour eux. » Dans la chapelle de Saint-Jacques on lit sur une pierre : « A la gloire de Dieu : cy devant gist discrète personne Maître Jacques Duhamel, natif d'Avremesnil, en son vivant prestre habitué en cette église pendant 47 ans. » Suit la fondation passée à Dieppe le 11 août 1738. Dans la chapelle de la Sainte-Vierge est la tombe de Jean Turmot, prêtre d'Offranville, décédé en 1629.

Enfin, dans la chapelle de Saint-Nicolas est le tombeau de Michel Maurouard, et sa donation faite devant les tabellions royaux de la vicomté d'Arques, le 29 août 1604; puis les tombes et donations d'honnêtes personnes Guilbert Forestier, Catherine Véron et Jehan Leforestier, qui voulaient qu'à la fin de leur service fut chanté un *Libera* sur la fosse, où devaient se trouver *quatre grands cierges ardants*. Le contrat fut passé le 23 juillet 1633.

L'ancienne église était riche de terres et de revenus. La révolution l'a dépouillée de ses biens et de ses ornements;

mais le zèle de ses pasteurs l'a embellie de nouveau et lui a donné les meilleurs morceaux de sculpture qu'elle ait jamais possédés. Citons le confessionnal en chêne, exécuté dans le style ogival du xve siècle, par Leroy, menuisier de Rouen (1). Ce joli travail n'a coûté que 600 fr. C'est au même sculpteur que l'on doit la chaire en chêne, sculptée également dans le style du xve siècle. C'est, après celle de Vernon, la plus remarquable de la Normandie ; elle ne serait pas déplacée dans une église belge. La base en est un peu lourde et massive ; mais le couronnement est digne de tous les éloges. C'est une boiserie aérienne dans la forme d'une tourelle découpée à jour. Il est évident que l'artiste rouennais s'est inspiré de la couronne de l'abbaye de Saint-Ouen. Ce morceau, exécuté en 1844, n'a coûté à la fabrique que 3,000 fr. ; mais ici l'artiste a fait la guerre à ses dépens. Nous lui souhaitons plus de profit dans les grands travaux de boiserie qu'il va entreprendre pour la charmante église de Bon-Secours.

Nous devons encore à la sollicitude de M. le doyen d'Offranville un beau morceau de boiserie qui sert aujourd'hui de porche à son église. Il l'a payé 900 fr. il y a 12 ans, à M. Lefebvre, propriétaire de l'ancienne église des Carmes de Dieppe. Ce joli travail de menuiserie et de sculpture avait été exécuté vers 1777 par Borlé et Saint-Germain, pour recevoir un buffet d'orgue. Aussi les ornements qui le décorent se composent-ils d'instruments de musique, entrelacés de guirlandes de feuillages et de rameaux. On reconnaît un tambour avec ses cordes et ses baguettes en croix, une guitare croisée d'un flageolet, et posée sur un livre de musique noté ; un violon avec un cor de chasse et un cahier de musique ; un clairon et un tambour de basque ; une lyre avec un basson et une trompette. Comme on le voit c'est un véritable orchestre en effigie.

M. l'abbé Lavenu n'est pas le seul curé d'Offranville qui se soit montré zélé pour son église. Nous devons ici une mention particulière au prêtre Véron, curé de cette paroisse, il y a deux cent cinquante ans, et dont nous allons raconter l'histoire.

(1) Rue Eau-de-Robec, 144.

Jehan Véron naquit à Dieppe au milieu du XVIe siècle, au moment où le colporteur Vénable et le ministre Knox agitaient la ville de toutes les commotions de la réforme. Il était issu d'une noble famille, aussi dans son bénéfice rural d'Offranville, il portait le titre d'*escuyer* et de conseiller du roi, en son parlement de Normandie. Sa science ecclésiastique n'était inférieure ni à sa naissance ni à ses dignités civiles. Après de brillantes études il avait reçu le bonnet de docteur sur les bancs de l'antique Sorbonne, et il faut convenir qu'il s'est montré constamment l'ami des arts, le père des pauvres et le protecteur de l'instruction populaire.

Il a desservi la paroisse d'Offranville pendant plus de trente ans. Les registres nous apprennent qu'au temps même des guerres de la Ligue, il ne cessa d'embellir et d'orner son église. Il fallait bien du zèle pour résister à l'action délétère de ce temps de trouble, car le pauvre prêtre vit brûler la grange où était Ruffosse et entendit deux jours la fusillade que soutinrent dans un clos les Dieppois et les ligueurs. L'église d'Offranville, commencée en 1517, n'était pas encore achevée cent ans plus tard. Les œuvres de nos pères ressemblaient à la toile de Pénélope. L'éternité suffirait à peine pour achever les seuls travaux entrepris par le XVIe siècle.

L'église d'Offranville est un des rares monuments que l'ogive mourante ait terminés. Mais aussi commencée sous François Ier, on y travaillait encore sous Louis XIII. De 1613 à 1616, nous voyons Maître Jehan Véron pousser activement l'œuvre du chœur et du sanctuaire. Il invite les habitants à donner leurs banneaux pour aller chercher le grès de Varengeville à la carrière du port de l'Ailly. Ils viennent aussi quérir la pierre de Caen que l'on débarque au quai de Dieppe. Des carrieux et des tailleurs de grès appareillent les murs tandis que d'autres maçons confectionnent les voûtes. La plus grande activité est déployée autour de ce champêtre édifice.

Si l'architecture expirait, la peinture sur verre touchait aussi à son dernier terme. L'art du verrier, prospère à Rouen sous l'inspiration des Leviel, des Guilhouest et des Bezoche, n'avait pas encore perdu tout son antique éclat. La beauté des vitres du chœur d'Offranville est là pour attester le talent des verriers rouennais de la décadence. En

1619, un vitrier de Rouen vint à cheval placer les deux verrières du chœur données, l'une par Michel Fournier et l'autre par les confrères du Saint-Sacrement et de saint Clair. Il connaissait le chemin d'Offranville, car l'année précédente Maître Jehan Véron lui avait fait poser à ses frais la verrière du maître-autel. Ce n'était pas la première fois que ce bon pasteur donnait à l'église de ces brillants ornements. Dès 1591 il avait fait construire la rose du portail et en avait offert le vitrail.

Mais une belle fondation qui aurait dû éterniser sa mémoire, c'est l'établissement d'un collége pour l'instruction de la jeunesse. Le contrat en avait été passé en 1613. Le fondateur donnait pour cet effet une maison avec masure et deux cents livres de rentes foncières, assises sur vingt acres de terre. Ces revenus étaient destinés à payer les régents dudit collége, au logement desquels on avait pourvu. Ces régents ou professeurs étaient des vicaires, des chapelains ou des prêtres habitués de l'église. Cet établissement d'instruction publique fut en pleine prospérité pendant le XVII[e] siècle. Dans le cours du XVIII[e], nous le voyons l'objet de la constante sollicitude de la fabrique à qui il avait été confié. Cependant il avait déjà cessé d'exister avant 89. La révolution française n'eut ici d'autre peine que de vendre les bâtiments déserts de ce collége d'Offranville dont le pays n'a pas même conservé le souvenir, tant les institutions passées s'effacent vite de la mémoire des hommes! Mais l'histoire reste pour recueillir et enregistrer les œuvres des hommes de bien dont le passage comme celui de notre maître a été marqué ici-bas par des bienfaits.

Une autre fondation de M. Véron dont il ne reste plus de trace fut celle qu'il établit en 1616, quatre ans avant sa mort. Elle consistait en une messe quotidienne dite à son intention dans l'église d'Offranville. Le samedi elle devait être chantée à note avec diacre et sous-diacre en l'honneur de la Sainte-Vierge. Si l'on veut bien y réfléchir cette époque est le temps des grandes et pieuses fondations; les couvents et les monastères pullulaient de tous côtés. Des ordres nombreux couvraient de leurs maisons sans nombre les villes et les bourgs de la Normandie. Tous les hommes riches, tous les pasteurs zélés consacraient leurs biens et leurs

revenus à des œuvres pies. Les registres de fabrique et les inscriptions d'églises attestent les nombreux efforts d'une foi renaissante et le dépouillement universel des biens de la terre en échange de ceux du ciel.

Chacun voulait que son nom fût écrit sur les murs de l'église, chacun désirait que les voûtes retentissent sans cesse d'une prière fondée par lui et qui fût comme la continuelle aspiration de son âme vers Dieu. Nos paroisses ressemblaient alors à des collégiales où le chant des psaumes ne se taisait plus du matin au soir. Tous les jours de la semaine, un office particulier se célébrait dans quelque chapelle; l'année entière n'était qu'un saint calendrier dont chaque jour était marqué par une dévotion particulière. C'était avec ces pieuses fondations que vivait le clergé alors si nombreux dans les villes et dans les campagnes. Il y avait tant d'ecclésiastiques, qu'en 1650 on comptait 10 prêtres à Arques et autant à Offranville. Les deux paroisses de Dieppe n'en renfermaient pas moins de 150.

La principale source des fondations était dans la foi au purgatoire et dans la prière pour les morts. Nos églises sont encore tapissées d'innombrables obits fondés par des laboureurs, des marchands, des propriétaires et surtout par des prêtres chapelains, vicaires, curés ou chanoines. Chacun de ces obits se composait de psaumes, de versets et de répons, d'une ou de plusieurs grand'messes chantées à note avec diacre et sous-diacre. Les cloches étaient sonnées le jour et la veille, une représentation se dressait sur la tombe du défunt et quatre cierges ardents et bénits se consumaient autour. Le dimanche précédent le curé devait avertir au prône les fidèles de ce service annuel.

Telle avait été la fondation de Maître Jehan Véron inhumé dans le chœur d'Offranville, avec épitaphe et pierre tombale. Mais la révolution a passé sur tout cela son terrible niveau et le pauvre prêtre doit s'estimer heureux si l'on a seulement laissé en paix ses cendres.

Mais il est une fondation qui a survécu à toutes celles dont nous venons de parler et celle-là suffit pour faire bénir le nom de son auteur. Les orages et les tempêtes ont cassé ses brillantes verrières, les révolutions ont effacé sa tombe et dispersé jusqu'à la pierre de son cercueil, le mouvement

continuel des idées humaines, les incessantes modifications de l'ordre social ont englouti dans leur marche perpétuelle et les écoles et le collége d'Offranville ; mais il est des bienfaits qui vivent toujours, des œuvres qui ne meurent jamais, ce sont les institutions qui touchent aux misères humaines. Comme nous aurons toujours des pauvres avec nous, il n'y a que ce que l'on fait pour eux qui ne périsse point. Le paupérisme semble donner aux institutions qui le soulagent cette éternité dont il est doué lui-même.

Maître Jehan Véron était contemporain de saint Vincent-de-Paul. Un noble instinct lui conseilla de faire pour son village ce que le curé de Clichy fit plus tard pour Paris et le monde entier. Le bon curé avait vu bien des fois des bandes de mendiants errer autour des fermes et des masures de sa paroisse. Au milieu des hivers rigoureux, il avait vu des vagabonds périr de faim et de froid dans les granges et dans les étables. Fatigué de contempler tous les jours ses malheureux paroissiens errer de village en village, et promener ainsi le spectacle de leurs misères, il laissa par testament une rente de 1,500 liv. pour fonder, à Offranville, un hôpital de vieillards et d'infirmes.

Mais les intentions des hommes de bien sont rarement remplies après leur mort. Tant qu'ils vivent, ils doivent eux-mêmes mettre la dernière main aux bonnes œuvres qu'ils méditent, et ne rien laisser à faire à leurs héritiers. Et puis en trouve-t-on dans la ligne du bien? Un grand cœur rencontre rarement des exécuteurs testamentaires. Jehan Véron fut de ce nombre. Personne, à Offranville, ne se mit en tête de réaliser la volonté du bon pasteur. On toucha la rente, mais l'hôpital ne fut pas fondé ; seulement, l'argent fut distribué aux pauvres et aux malades.

Pendant ce temps, la ville de Dieppe méditait la fondation d'un hôpital pour les pauvres et les vieillards ; la population se fatiguait d'être assiégée par des nuées de mendiants qui envahissaient les rues, les maisons et même les églises. En conseil de ville, il fut résolu de construire un hospice général dans le faubourg du Pollet, sur ce versant de la côte de la Bastille, encore nommé aujourd'hui le *Mont-de-l'Hôpital*. Des lettres-patentes données par Louis XIV, le 18 janvier 1668, autorisèrent cette fondation si désirée.

Les premières ressources de l'établissement se composèrent de quêtes faites dans les églises et dans les maisons, du produit des troncs placés dans les maisons de prières, de legs pieux, de droits sur les marchandises du port, sur les apprentissages d'arts et métiers, du denier à Dieu payé par chaque bateau pendant la durée des pêches et, par-dessus tout, de la fondation faite par le prêtre Véron pour les pauvres d'Offranville.

Après les désastres du bombardement, le grand roi, toujours généreux envers cette ville de Dieppe qu'il avait visitée dans son enfance, accorda à l'hôpital de cette cité les léproseries de Saint-Julien d'Arques, de Sainte-Foy de Longueville et de Saint-Georges de Clémencé, près Saint-Valery, fondée autrefois par les Bréauté de Néville, dernier souvenir de cette pieuse demoiselle de Bréauté, en faveur de laquelle Dieu avait renouvelé parmi nous le *miracle des roses*. A la fin du XVIIe siècle, la lèpre avait à peu près disparu du sol de la France ; les maladreries étaient vides et plusieurs tombaient en ruines. La pauvreté, au contraire, cette lèpre sociale, grandissait d'une manière effrayante. Louis-le-Grand signala son règne par la fondation de plusieurs hôpitaux, et la plupart furent dotés par des maisons de lépreux devenues inutiles et abandonnées.

Ainsi dépouillés par l'arbitraire royal, les villageois d'Offranville osèrent porter au Parlement plainte et opposition contre cette mesure spoliatrice. Louis XIV, qui savait fort bien trancher les difficultés, même les plus parlementaires, mit fin à toute opposition, par un arrêt du conseil, donné à Saint-Germain-en-Laye, le 13 mai 1668. Le Parlement de Rouen eut ordre d'enregistrer les lettres-patentes : ce qu'il fit sans murmurer ; seulement, pour donner satisfaction aux habitants d'Offranville et leur prouver les bonnes intentions du monarque, on leur accorda le droit de faire entrer à l'hôpital de Dieppe autant de malades que la fondation du prêtre Véron pouvait le permettre. Egalement, pour prouver à la famille de ce généreux donateur la reconnaissance que l'on gardait de son bienfait, il fut décidé qu'un membre de sa famille ferait toujours partie du conseil d'administration de l'hospice-général de Dieppe.

Avant la révolution, Offranville était une simple cure,

comme toutes les autres, faisant partie, depuis le XIII[e] siècle, de l'ancien doyenné de Brachy. Les anciens titres latins lui donnent le nom de *Wulfrani-Villa* (1), et les vieux titres français ceux de *Oulfranville*, *Ouffrenville*, *Offrainville*. Le peuple dit communément le *Franville*, comme il dit le *Bruménil* pour Ambrumenil. Ces deux noms de Franville et de Brumenil se retrouvent également sur la pierre tombale du comte de Manneville, gouverneur de Dieppe, inhumé en 1729, dans la collégiale de Sauqueville. Offranville possédait 309 feux, en 1738. Aujourd'hui, il compte 1,700 habitants.

Depuis la dernière division départementale, Offranville est devenu un chef-lieu de canton, effaçant, pour toujours peut-être, la vieille gloire d'Arques qui perdit ainsi le dernier titre qui lui fut resté. Après le concordat, l'église fut érigée en cure de seconde classe et en doyenné en 1837. Ce doyenné renferme vingt-six églises et cinq chapelles. Parmi ces églises, une porte le titre de cure; seize celui de succursale; deux sont érigées en chapelles vicariales et deux autres en chapelles communales. La population totale du doyenné est de 15,425 habitants, y compris les réformés.

COLMESNIL.

Sur la plaine, entre la Scie et la Saâne, est assise la petite église de Saint-Georges de Colmesnil, humble chapelle rurale cachée dans les arbres des métairies. C'était primitivement un édifice cintré du XI[e] siècle, bâti avec la pierre tuffeuse des vallées. La portion qui reste de cette époque est l'ancien portail de l'ouest et quelques contre-forts de la vieille nef.

Au XVII[e] siècle la disposition de cette église a été totalement changée, la nef primitive a formé les bras de la croix et les anciens transepts ont formé le chœur et la nef actuels. Cette modification a été opérée en 1699 et en 1700 par une reconstruction presque totale de l'église, que fit à ses frais le comte de Manneville, seigneur du lieu. Sans doute que l'église ancienne menaçait ruine; le bâtiment moderne fut construit en brique rouge, le grès de la partie septentrionale nous paraît antérieur. En 1703 la fabrique de Colmesnil donna

(1) Les registres de baptême de la paroisse, écrits en latin, pour les années 1546 et 1550, disent *Offranvilla*.

à M. le comte de Manneville 295 livres pour être employées à la décoration de l'église qu'il avait élevée. Malgré cela elle nous paraît bien pauvre, pourtant elle n'a point été pillée à la révolution; seulement on l'a convertie en temple de l'Être-Suprême et l'on y a fait du salpêtre.

Saint Georges, patron de la paroisse, est l'objet d'un pélérinage très-fréquenté par les dartreux. L'ancien patron de la paroisse était saint Pierre, c'est du moins ce que l'on trouve dans un acte de 1177, qui mentionne la chapelle de Colmesnil parmi les dépendances du prieuré de Longueville. On dit que la cure a été érigée postérieurement à cette époque, toutefois elle existait au milieu du XIII[e] siècle, car nous la voyons figurer dans le pouillé d'Eudes Rigaud, arrêté d'une manière définitive en 1275.

Dans le célèbre aveu donné par l'abbaye de Longueville, le 25 avril 1419, ce monastère déclare avoir le droit de présentation à la cure de Colmesnil.

Sur cette paroisse est situé le fameux château de Manneville, où tomba malade Monseigneur l'archevêque d'Aubigné, le 22 avril 1719, et d'où il partit pour mourir à Rouen le lendemain. Cette vieille châtellenie fut érigée en comté par lettres-patentes du roi Louis XIV, en date du mois de janvier 1668, en faveur de François-Bonaventure de Manneville, époux de Marguerite d'Aligre. Son fils, Étienne-Joseph, comte de Manneville et gouverneur de Dieppe, fut le constructeur de l'église de Colmesnil, et à ce titre nous lui accorderons une mention particulière.

En 1684 il traita du gouvernement de Dieppe avec le duc de Montausier, qui en était titulaire. De l'agrément du roi il en prit possession l'année suivante, et fut reçu avec une joie inexprimable à cause de sa naissance et des qualités de son cœur et de son esprit. Il conserva ce gouvernement jusqu'en 1716, époque où il perdit son épouse Angélique de Mornay Monchevreuil, décédée le 22 septembre de cette année. Son fils lui ayant succédé dans cette charge, il se retira à son château de Manneville, où il mourut le 17 septembre 1729. Il fut inhumé dans la collégiale de Sauqueville, sépulture ordinaire de sa famille. Son portrait est conservé dans une des ailes abandonnées du château de Manneville.

Ce brave gentilhomme laissa à Dieppe une mémoire qui

fut long-temps en bénédiction. Il commandait la ville au moment de la terrible épreuve du bombardement de 1694, il se conduisit en loyal chevalier, et son grand cœur gémit profondément de n'avoir à lutter qu'avec les flammes. Le 27 octobre 1675 il avait posé, avec son père, la première pierre de l'église des Carmes.

Au château de Manneville fut autrefois une chapelle démolie il y a environ quarante ans, avec une partie du château. Dans le parc est une croix de grès qui y fut élevée par le vœu d'une femme échappée au fer des assassins.

HAUTOT-SUR-DIEPPE.

On serait tenté de croire que le nom de ce village vient de sa position élevée sur une haute colline qui domine la mer et les pays d'alentour. L'église de Hautôt, placée au milieu des cours et des jardins du hameau, est entourée de son cimetière, qui ressemble à un bosquet où reverdit sans cesse un if séculaire. Sur la surface du sol on distingue des tombes fraîchement remuées, que des mains pieuses cultivent comme les plates-bandes d'un parterre. Çà et là sont semés des morceaux de pierre, provenant d'anciens cercueils, que le fossoyeur brise avec sa bêche.

L'église, qui s'élève à peine à la hauteur des arbres qui l'entourent, dut avoir autrefois un clocher élancé dans les airs. La foudre et les vents l'auront renversé bien des fois, et la tour d'aujourd'hui, couverte d'un humble toît, est toute lézardée par le tonnerre. Deux constructions se distinguent fort bien dans cet édifice : la première, en pierre et en silex, est du XIIIe siècle ; elle se compose du chœur et du transept nord. Ce dut être autrefois le style de l'église entière. La nef, le transept sud et le clocher sont en grès et appartiennent au XVIe siècle. L'extérieur du monument a quelque chose de rude que l'intérieur essaie heureusement de démentir.

Le clocher, sur le portail, est une construction en grès, de 1580. Il renfermait, avant la révolution, trois cloches dont une seule subsiste encore. La place des deux autres est occupée par celles de Pourville et du Petit-Appeville. Car la

paroisse de Hautôt se compose aujourd'hui de trois cures et de trois églises, dont deux sont en ruines. Voici l'inscription qu'on lit sur l'ancienne cloche de la paroisse : « J'ay été » bénite par M. Vincent Mole, prestre curé de ce lieu, et » nommée Magdeleine, par très-haut et très-puissant seigneur » monseigneur Jacques sire de Matignon, comte de Thorigny, » seigneur du duché d'Etoutteville, baron de Saint-Lô, de » Gatteville, châtelain haut-justicier de Hotôt, membre du- » dit duché, chevalier commandeur des ordres du Roi, lieu- » tenant-général de ses armées en sa province de Normandie, » et dame Madeleine Haley d'Orgeville, femme de messire » Pierre Le. . . . . , chevalier seigneur de Douménil, » conseiller du Roi en la grand'chambre de son Parlement » de Rouen. »

La cloche du Petit-Appeville, faite en 1787 par Estienne Piot, de Lyon, porte cette inscription : « J'ai été bénite par » M. Panneville, curé de cette paroisse, et je m'appelle » Hyacinthe-Henriette, nommée par messire Hyacinthe de la » Blandinière, seigneur et patron de Rouxmenil, de Plessis » et de Lardinières, et noble dame Henriette Lemoyne- » d'Aubermesnil, v^e de messire Pierre-Simon-Charles de la » Blandinière, en son vivant seigneur des susdites terres. » G. Lefebvre, L. Lefebvre, trésoriers. » Enfin sur la cloche de Pourville, se lit l'inscription suivante : « 1637, Robert » Pigny, sieur d'Orménil, conseiller du Roy en la Court des » Aydes, à Rouen, parrain, Catherine Caron, feme de » Adrien, messire Eslu en la vicomté d'Arques, marraine, » Jean Tillant, trésorier. »

L'église de Hautôt, qui s'est enrichie des dépouilles de ses annexes, a aussi gardé le souvenir des saints patrons des églises abandonnées. On trouve dans le chœur deux tableaux représentant saint Remy et saint Thomas de Cantorbéry, pontifes protecteurs de ces terres féodales.

La nef, en grès, est supportée par des colonnes minces, mais sans élégance. Cette construction, de la renaissance, porte avec elle son baptistère, car sur le chapiteau d'une colonne on lit : « Furent fais le mardy prvmier jovr d'Aovst » mil v^e LIX. » L'allée collatérale qui a été ajoutée au nord ne fut achevée qu'en 1576, après les troubles de la réforme. De cette époque subsistent encore dans l'église de jolis socles

de statues couverts d'écussons ou découpés par un ciseau habile.

Nous signalerons encore parmi les œuvres du XVIe siècle, la chapelle de Saint-Jacques, dans le transept méridional, qui fut autrefois le siége d'une confrérie. On y remarque sept ou huit bossets en bois sculpté représentant saint Jean l'évangéliste; saint Pierre, saint Paul, saint Michel et les diacres saint Etienne et saint Laurent.

Le transept septentrional, consacré à la Sainte-Vierge, possède un tableau peint par Dumenil, en 1826. Les trois fenêtres qui éclairaient cette chapelle appartiennent au style ogival primitif. Malheureusement une a été rebouchée, les deux autres sont mutilées.

La partie monumentale de cette église, c'est le chœur qui est un vrai modèle de sanctuaire rustique. C'est un morceau complet du XIIIe siècle, percé sur chaque côté de deux fenêtres ogivales à doubles lancettes, et au chevet d'une fort belle fenêtre à compartiments garnie de roses et de quatre-feuilles.

Comme toutes les autres, l'église de Hautôt fut pillée à la révolution. Les statues furent cassées et les autels livrés aux flammes. Un club fut établi dans le chœur et dans la nef une salpétrière. Pendant ce temps cinq ou six prêtres réfractaires étaient cachés sur la paroisse. Plusieurs disaient la messe chez le citoyen Lebreton, maire de la commune. On cite entr'autres M. Lemarchand, mort curé de Sotteville-sur-Mer, M. Pannier, qui mourut curé de Bacqueville, et M. Borel, qui fut arrêté, mis en prison au château de Dieppe, mais qui, au concordat, devint curé d'Ouville-la-Rivière.

Sachons gré à la révolution d'avoir épargné la croix du cimetière faite en l'an *mil cinc cens vint*. Malheureusement il n'en fut pas ainsi de la *Croix à la Dame*, sur le bord du grand chemin. Elle rappelait le lieu où une épouse vertueuse périt victime de sa fidélité conjugale. Renversée depuis par des mains brutales, cette croix de grès, sculptée avec élégance, resta long-temps couchée sur l'herbe. Elle a été pieusement recueillie par un habitant de Hautôt, qui la garde avec un morceau de la base sur lequel on lit le chiffre de 1652. C'est sans doute l'année du crime ou celle de l'expiation. Le pied de la croix est encore debout sur la grande

route, salué par les habitants des campagnes qui la nuit n'y passent qu'en tremblant : car au plus fort des ténèbres quelques-uns ont vu se promener à l'entour une *dame blanche.*

Hautôt, de l'ancien doyenné de Brachy, comptait 96 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 950 habitants avec les anciennes paroisses de Pourville et d'Appeville-le-Petit.

Le dernier seigneur, patron de ce lieu, était le fameux prince de Monaco, dernier propriétaire du duché de Longueville et des châtellenies d'Etoutteville, de Valmont, des Loges, de Berneval et de Hautôt-sur-Dieppe. Depuis le XII[e] siècle, la terre de Hautôt était passée dans la maison des Etoutteville par le mariage de Marguerite de Hautôt avec Nicolas d'Etoutteville, châtelain de Valmont (1).

Abandonnée par ses anciens maîtres, la demeure féodale des châtelains de Hautôt ne tarda pas à tomber en ruines. De cette vieille forteresse seigneuriale, il ne reste plus au milieu des bois que des pans de mur envahis par le lierre et des fossés remplis par les broussailles. Ce vieux château était tout à la fois protecteur du rivage et justicier de la contrée. Sa cohue, sa prison, ses piliers se trouvaient au Petit-Appeville ; il en eut même jusque dans l'enceinte de Dieppe. Les dernières pierres de la forteresse guerrière ont été livrées, en 1583, aux Minimes de Dieppe qui construisirent avec ces débris leur charmante chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Port.

Hautôt fut autrefois un grand centre ecclésiastique duquel relevaient les chapelles baptismales de Pourville et du Petit-Appeville. Voici, en effet, ce que nous lisons sur un registre de Pourville pour l'année 1547. Ce registre écrit en latin nous prouve de plus le long usage que l'on a fait en France de la langue romaine pour les actes publics : *Sequuntur nomina parentum, baptisatorum in fontibus ecclesiæ de Porvillâ quæ quidem ecclesia est subsidium ecclesiæ parochialis de Hautoto suprà Deppam.* En 1587, les registres écrits en fran-

(1) Les archives de la châtellenie de Hautôt et celles de Berneval se trouvent dans le chartrier du château de Valmont, possédé présentement par M. H. Barbet, ancien maire de Rouen et président du conseil-général.

çais disent : *Les baptêmes de Porville, hamel de Hotot, par M. Fortier, chapelain audit lieu.* Dans ces registres, il n'est pas question de sépultures, ce qui prouverait, ce me semble, qu'au XVIe siècle les hameaux n'avaient point de cimetière. Les habitants étaient portés autour de l'église de Hautôt, la métropole paroissiale.

En terminant ce que nous avons à dire sur cette paroisse, nous ne devons pas oublier un saint et vénérable ecclésiastique qui y exerça plusieurs années un ministère béni du Ciel.

Vincent-Jacques Auvray, fils de Vincent Auvray, charretier au Mont-de-Neuville, et de Madeleine Defrance, son épouse, naquit au Pollet de Dieppe, le 1er février 1748, et fut baptisé le lendemain dans la chapelle de Notre-Dame-des-Grèves. Elevé d'abord par les frères des écoles chrétiennes, il fit ses humanités au collége royal de Dieppe, tenu par les Oratoriens ; puis il alla à Rouen suivre les cours de philosophie et de théologie du séminaire de Saint-Nicaise, appelé le *Séminaire des pauvres clercs du diocèse.* Il y fit partie d'une congrégation érigée en 1739, en l'honneur de la Vierge Marie. Cette congrégation avait été fondée dans cette maison par Noël Massif, de Dieppe, jeune clerc, qui était mort en 1740, avec une vraie renommée de sainteté (1).

Promu au sacerdoce à la Saint-Mathieu de 1772, il fut, cette année-là même, envoyé vicaire à Saint-Vaast-de-Guilmécourt où il resta jusqu'au mois de septembre 1778. L'abbé Bruno, curé de Neuville, qui l'avait élevé en grande partie et qui connaissait son zèle, voulut l'utiliser en faveur de sa paroisse ; il l'appela près de lui, lui fit évangéliser sa terre natale et, malgré l'autorité d'un vieux proverbe, il devint *prophète dans son pays.*

L'abbé Auvray fut d'abord prêtre auxiliaire, de 1778 à 1783. Il travaillait au ministère paroissial avec MM. Duhamel et Mauger, vicaires. Au mois de mai 1783, ces deux ecclésiastiques reçurent une autre destination. Ils furent remplacés par MM. Auvray et Maromme. L'abbé Auvray se livra au ministère ecclésiastique avec un zèle extrême ; lui seul faisait presque tous les baptêmes à la chapelle des Grèves. Après

1 *Abrégé de la vie de Noël Massif*, imprimé à Rouen, en 1740. — *Modèles*, etc., par l'abbé Caron, t. Ier, p. 1-21.

une mission laborieuse de sept années, sa santé s'affaiblit et cessa de répondre à son ardeur. Force lui fut de retourner à la campagne pour y prendre un peu de repos. Il quitta Neuville en 1785 et fut remplacé par M. Garrin qui, plus tard, partit pour l'émigration et revint mourir curé du Pollet, en 1815.

En quittant le Pollet, il emporta les regrets des personnes pieuses dont plusieurs continuèrent de réclamer ses soins, même à la campagne. Il avait établi, sous le titre de *Catéchisme renforcé*, des instructions familières mêlées de dialogues qui attiraient un peuple nombreux. Il cultivait avec une prédilection toute particulière la piété du jeune âge. Aussi, un jour, un religieux se plaignant devant lui de n'avoir point de jardin, « Mon jardin, à moi, répondit le zélé vicaire, ce sont ces jeunes plantes que vous voyez, » montrant alors les nombreux catéchumènes qui l'écoutaient avec assiduité. Sa pauvre mère lui exprimant parfois la crainte de le voir succomber au travail, il lui répondait simplement en lui montrant le crucifix.

L'abbé Auvray, revenu de la longue maladie que lui avait causée son zèle, partit, en 1785, pour le vicariat de Hautôt où il resta huit ans. Lui seul desservait la paroisse ; les actes sont faits par lui et signés de sa main. Le curé, M. Aumont, était presque constamment à Paris. En vrai décimateur, il venait deux fois par an dans son église chanter l'*Ite missa est* de Noël et de Pâques, en d'autres termes, il venait gagner légalement la *dîme verte* et la *dîme sèche* de son bénéfice. L'abbé Auvray a laissé des souvenirs édifiants dans la paroisse ; on y reconnaît encore, après cinquante années, les vieillards qu'il a formés.

L'abbé Auvray, trompé par son zèle et peut-être aussi par le désir de voir réformer des abus dont gémissaient les vrais amis de l'Église, crut devoir un moment prêter le serment exigé par l'assemblée constituante ; mais il y ajouta toutefois cette clause expresse : *supposé qu'il n'y ait à faire ce serment aucune espèce de péché.* Un coup de tonnerre lui ouvrit les yeux. Le bruit des massacres de septembre étant parvenu jusqu'à Dieppe, il aperçut alors les véritables tendances que l'on voulait donner aux affaires de l'Église. Il ne balança pas un moment : il émigra en Angleterre dès les premiers jours

de septembre 1792. A ce moment, le port de Dieppe n'avait pas assez de navires pour transporter à l'étranger les prêtres qui s'y précipitaient en foule. L'abbé Auvray abandonna son malheureux troupeau qui resta sans pasteur. Aucun curé ne put se faire installer à sa place. L'abbé Breton, vicaire de Saint-Remy, qui avait été élu, dut renoncer à ses prétentions : il ne fit qu'un seul acte et encore sous un titre emprunté.

L'abbé Auvray se rendit à Winchester où il fut logé au château avec plusieurs centaines de prêtres français, réfugiés comme lui. Lorsque l'émigration fut complète, on en compta jusqu'à sept cents dans cette seule cité. Ce fut alors que M. Weld, digne d'une éternelle mémoire pour ses vertus, établit près de son château de Lulworth un monastère de Trappistes où grand nombre de prêtres et de religieux de France venaient vivre sous la règle austère de l'abbé de Rancé. Cette colonie de cénobites fit revivre, sur la terre étrangère, toutes les vertus qui avaient illustré au siècle précédent le berceau de la réforme monastique. La vieille Bretagne crut y voir l'ombre des Colomban, des Bède et des Dunstan, parcourir de nouveau leur patrie. Plus tard, le couvent de Lulworth traversa la mer et revint habiter sa mère-patrie. Il forma près de Nantes cette fameuse abbaye de *Melleray* qui a fait refleurir parmi nous les successeurs des Antoine, des Pacôme et des Hilarion.

Le père Jean-Baptiste, supérieur de la maison, avait conçu la plus haute opinion de la piété fervente et de la parfaite obéissance de notre serviteur de Dieu. A la date du 12 septembre 1796, il écrivait une lettre pleine d'éloges touchant le pieux novice qui lui avait été envoyé. Il l'appelait *un petit enfant de 48 ans !* et il ne pouvait s'empêcher d'admirer dans cette belle âme les effets de la grâce. Les grandes mortifications et le zèle brûlant du *frère Augustin* consumèrent sa vie en peu de jours et, après quatre mois d'épreuves et de prières constantes, il rendit son âme à Dieu, le 14 décembre 1796.

Les lettres les plus édifiantes ont été écrites pour raconter les derniers moments de ce nouvel Antoine, et l'abbé Caron n'a pas balancé un instant de le ranger au nombre des

Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane, à la fin du XVIIIe *siècle* (1).

POURVILLE.

Pourville, c'est la tristesse même. C'est une poignée de chaumières accroupies au pied d'un coteau couvert d'ajoncs et de bruyères. Au milieu sont les murs dépouillés d'une église qui rappelle l'abomination et la désolation dans le lieu saint. J'ai parcouru souvent les rives de la Scie, j'en ai admiré les sites gracieux ; je me suis souvent assis dans les frais vallons qu'elle arrose, au pied des châteaux de Longueville, du *Mont-Pinson* et de *Charles-Mesnil*. Partout elle a réjoui mes yeux, mais ici elle a resserré mon cœur. Entre ces deux falaises la pauvre rivière se perd dans une masse de galets qui lui barrent le passage et qui la forcent de se répandre en méphitiques alluvions. Elle fait mille contours pour se marier avec la mer ; quelques douaniers seulement sont témoins de sa pénible agonie, car les cabanes du hameau se sont éloignées d'elle, tant elle est triste à voir à ses derniers moments.

Pourville ne compte pas 12 feux. Il en avait 25 en 1704 et un curé dont on montre encore le presbytère, occupé par un douanier : car le douanier est tout à Pourville. C'est lui qui a recueilli l'héritage de l'église et de l'empire : il fait faction à la batterie et il loge au corps-de-garde. Il jouit des droits de varech, de péage, de pontage, de bris et d'épaves. Pourtant nous doutons que ce cumul de dignités et de priviléges puisse le distraire de l'ennui profond qui paraît avoir fixé son séjour avec lui. Sa pensée doit souvent se rembrunir à la vue de cette mer immense, où pointillent à l'horizon quelques voiles noires, de ces falaises hachées par le temps et les vagues, de ces roches d'Ailly qui sortent de la mer comme des dents de requin, et de ces masses énormes de galets que la mer roule éternellement sur le rivage avec un affreux bruit de chaînes.

(1) *Les Confesseurs de la Foi* par l'abbé Caron, Paris, 1820, t. IV, p. 489-508. — *Regist. des Bapt., mar. et sép. des paroisses de Saint-Vaast-de-Guilmécourt*, 1772-78 ; — de *Neuville-le-Pollet*, 1778-85 ; — de *Hôtot-sur-Dieppe*, 1785-92. Aux Arch. du Tribunal civil de Dieppe.

Du reste ce qui résume parfaitement la tristesse du pays, c'est l'église qui n'est plus qu'un tas de pierres noires accumulées depuis cinquante ans sous les coups des orages. Il ne reste plus que des murs lézardés, des cintres brisés, des restes d'ogives, une pierre d'autel encore sur sa maçonnerie et quelques piédestaux de statues renversées. La ronce, le sureau et l'ortie ont encombré cette enceinte où l'on n'ose plus pénétrer.

Dans le cimetière est resté debout, sur le bord du chemin, un fût de colonne qui offre autour de sa hampe élancée un triple rang de perles, de coquilles et de fleurs sculptées avec beaucoup de goût. « Cette imitation des productions de la mer est une harmonie gracieuse sur ces bords, et quand on y réfléchit une harmonie touchante. Il y a quelque chose qui donne à penser sur l'incertitude et l'irréflexion de la vie, dans la sollicitude de l'artiste qui consume ses jours à confier des monuments au sable des rivages et à décorer un écueil (1). » Cette plage qui a tout dévoré depuis trois siècles, hommes et monuments, a conservé une fragile croix de grès que protège le souvenir d'un Dieu souffrant. Sur la base du calvaire on lit cette inscription :

L'AN DE GRACE MIL CINQ^CC^ QUARANTE SIX II EME IOI.
(1546, 2 juin.)

A côté de cette église tombée a été élevée une petite chapelle dédiée à saint Thomas, l'ancien patron de la paroisse. L'image du saint archevêque de Cantorbéry, sculptée en bois en 1669, a été sauvée pendant la révolution et replacée dans ce petit oratoire. La sacristie a été fermée avec une jolie porte en bois sculpté, du XVIe siècle. Au milieu de ce mélancolique paysage, cette chapelle réjouit le cœur. On dirait une fleur qui a germé sur la grève. Remercions de cette bonne pensée M. de la Tour et Mlle Lebreton, paroissiens de Hautôt, qui n'ont pas oublié les pauvres pêcheurs.

Saint Thomas de Cantorbéry est ici l'objet d'un pélérinage. Les fiévreux viennent prier devant son image et on leur présente à boire dans un calice que l'on prétend avoir servi au

(1) *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France.* — Haute-Normandie. — Pourville.

saint lui-même. Une tradition, dont il est mal aisé de découvrir la source, prétend que le célèbre pontife anglais débarqua à Pourville, en 1164, lorsqu'il se retira en France pour fuir la colère de Henri II. On veut qu'il ait célébré la messe sur l'autel même de Saint-Pierre de Pourville, et qu'il y ait laissé son *hanap* et sa chasuble que l'on montra long-temps dans la sacristie, comme la métropole de Sens les montre encore dans son trésor.

Nous ne nous arrêterons pas à faire voir tout ce qu'il y a d'invraisemblable dans cette tradition et d'apocryphe dans cette légende. Les voyages de l'archevêque de Cantorbéry sur le continent, n'étant pas un mystère pour l'histoire, son itinéraire nous a été gardé presque jour par jour par les historiens contemporains. Il suffit d'ouvrir la collection de Dom Bouquet, pour se convaincre que le célèbre primat débarqua à Hodie, près Gravelines, et qu'il passa les premiers jours de son exil aux monastères de Clair-Marais et de Saint-Omer.

Comment donc se fait-il qu'on ait pu parler de son passage à Pourville, et comment a-t-il pu obtenir assez de créance pour détrôner plus tard le chef des apôtres qui était patron primitif de la paroisse? Un rapprochement ingénieux à faire, c'est que saint Thomas est invoqué contre les fièvres. Le 23 août 1179, le roi Louis-le-Jeune alla à Cantorbéry prier pour son fils, au tombeau du saint martyr. Il passa sa tête couronnée à l'ouverture circulaire du sarcophage, comme cela se pratiquait encore dans ces derniers temps au tombeau de sainte Honorine, dans l'abbaye de Graville.

Ce prétendu passage de saint Thomas à Pourville semblerait indiquer qu'autrefois la plage était accessible aux navires, et qu'il y eut un port à l'entrée de ce vallon, comme le veut la tradition du pays ; c'est là un point qui nous paraît également démontré par l'histoire. Dans les archives du château de Blainville, nous lisons qu'en 1305 Jacques Molay, dernier grand maître de l'ordre des Templiers, débarqua à Pourville, en revenant de la Terre-Sainte ; il était accompagné du comte Germain de Valois. De là ils prirent le chemin du château d'Ac, pour s'y reposer des fatigues de leur voyage (1).

(1) *Écho de Rouen*, du 17 février 1857.

Dans ses recherches sur le port de Dieppe, M. Méry, ingénieur, a découvert le tarif des droits que payaient les navires abordant à Pourville. C'est à Pourville que les barques de Dieppe portaient leur poisson pendant la peste.

Le nom même de Pourville semble indiquer un port, car de vieux titres et d'anciennes cartes écrivent *Port ville* (1). Il est digne de remarque que ce nom de *port* a été donné à un grand nombre de localités placées sur le rivage de la Manche (2).

(1) Cependant le *Pouillé* d'Eudes Rigaud écrit *Pouhierville*.

(2) Pour ne pas sortir de notre littoral, nous en montrerons un grand nombre, entre la Seine et la Bresle : le vallon de Sainte-Adresse, qui s'abrite derrière le cap de la Hève, avait pris, au XIVe et au XVe siècle, le nom de *Port-aux-Bateaux*. Entre les deux grandes portes qui bordent la falaise d'Étretat, est une baie naturelle que l'on nomme le *Petit-Port*. Une charte de l'abbaye de Fécamp, donnée par le duc Richard, en 1027, parle du *port de mer* d'Étigues, *portus maris* de *Stigues*, petit vallon sec et désert qui se trouve sur la paroisse de Vattetot. Les moines de Fécamp mentionnent souvent, dans leurs archives, le *port* de *Vaucoste*, dans la forêt des Hogues.

Tout le monde connaît le val d'Yport, cet humble échouage que quelques-uns ont revendiqué comme le point d'embarquement de Jules César. Yport est rempli de ruines ; son nom s'écrivait autrefois *Icport*, ce qui lui donne une analogie de plus avec l'*Iccius portus* de César. Toutefois, nous observerons que le nom d'Iccius était commun dans les Gaules : on le retrouve parmi les députés envoyés par la ville de Reims au capitaine romain ; mais si nous croyons que le nom d'Icport vient d'*Iccius portus*, nous sommes loin de conclure que ce soit celui des Commentaires.

Tout près des *Dalles* saxonnes, débouche à la mer, entre deux falaises, le vallon de *Saint-Pierre-en-Port*, autrefois riche en bateaux et aujourd'hui presque désert. L'ancienne église est restée seule au bord du rivage, les chaumières se sont enfuies sur la côte. A quelque distance du *port de Claque-Dent*, muré par les religieux de Fécamp, se trouve le *port de Sunecette*. Saint-Valery-en-Caux portait le nom de *Port-Navarre* avant d'avoir reçu des reliques du saint apôtre de l'Océan un nouveau baptême. Sur la côte de Varengeville, deux descentes à la mer portent le nom de *port des Moutiers* et de *port de Vastérival*.

A l'abri de la falaise de Caude-Côte, les premiers Dieppois avaient placé le *port de West*, appelé aujourd'hui le port d'Ouest ; c'était là que se retirait la marine avant l'ouverture et la pratique du *Hâble*. Enfin, le dernier point de la côte où nous trouvons le nom de port, est *Ulterior portus*, aujourd'hui le Tréport, qui, au XIe siècle, n'avait point encore de hâvre, car c'est en 1101 que le comte Henri Ier détourna la Bresle qui débouchait à Mers pour lui faire vivifier le Tréport.

A l'exemple de tous les marins de nos côtes, les premiers habitants de Pourville placèrent à l'occident de la vallée leurs bateaux et leurs demeures. En 1845, une chute de rocher a montré, sur la falaise de l'Ouest, dix-huit médailles d'or à l'effigie des Césars du IIIe siècle. Des restes romains se retrouvent également dans l'ancien presbytère.

Le curé qui habitait cette demeure rustique fut toujours un pauvre bénéficier : il ne comptait guère que vingt-cinq chaumières soumises à sa juridiction, et il ne pouvait dîmer que sur le sable et sur les galets.

Ce fut sans doute pour accroître ses revenus que l'autorité ecclésiastique lui avait attribué autrefois les *mariages mixtes* de Dieppe. En effet, à partir de 1697 jusqu'à 1775, aucun de ces mariages n'est célébré dans les deux églises de Dieppe. Les Protestants des paroisses de Saint-Jacques et de Saint-Remy qui épousent des Catholiques sont tous mariés dans l'église de Pourville (1). On sait qu'au XVIIIe siècle l'État ne connaissait plus de protestants ni de prétendus réformés, mais seulement des *nouveaux Catholiques* ou des *nouveaux réunis* (2). En conséquence, il multipliait, par tous les moyens possibles, les obstacles déjà si nombreux, qui s'opposaient à ces sortes d'alliances.

Toutefois, un acte de bienfaisance avait relevé les revenus de la cure de Pourville. Racontons ici cette anecdote historique :

En 1650, la fameuse duchesse de Longueville, pour se venger de la détention de son mari, vint en Normandie avec le projet de soulever cette province contre l'autorité royale. Repoussée par le Parlement de Rouen, elle se retira au château de Dieppe dont le gouverneur, Philippe de Montigny, lui livra les clés. De là, elle prétendait menacer la ville et même la raser avec du canon; mais les Dieppois ayant demandé au roi un chef capable de les conduire, essayèrent de reprendre le château ou au moins d'effrayer la duchesse. Ils commencèrent par occuper toutes les portes, empêchant ainsi les soldats d'entrer ou de sortir; puis, la nuit, ils allu-

(1) *Registres de Pourville*, années 1698, 1700, 1701, 1702, 1709, 1713, 1714, etc., au greffe du Trib. civ. de Dieppe.

(2) Déclarations des 15 juin 1697 et 16 mai 1724. *Rit. Rotom.*, p. 380.

mèrent des falots dans toutes les rues et mirent des lanternes à chaque maison pour faire croire que la ville veillait en armes et se préparait à quelque grande entreprise. Ce stratagème réussit : dès la nuit même, la duchesse se fit ouvrir précipitamment la porte de la citadelle qui était derrière le château, elle fit baisser le pont-levis, puis se sauva à pied, le mieux qu'elle put, avec ses plus fidèles domestiques. « L'intendant de sa maison donna ordre aux autres de les suivre à l'instant avec leurs chevaux, chaises et bagages pour se joindre à la descente, et l'on conduisit son altesse par le chemin qui tend au village de Portville, au bas de la côte, jusqu'à la rivière.

» L'aimable et bonne princesse, encore effrayée de la peur, tomba malheureusement dans l'eau, au passage ; mais elle en fut, sur-le-champ, retirée toute tremblante et menée dans la maison du curé, qui accourut au-devant de son altesse et qui la reçut avec toute sa suite, le plus honnêtement qu'il lui fut possible, dans son petit presbytère. La princesse parut si consolée de la bonne réception du curé qui se nommait Letellier, lequel fit apporter tout son bois pour la réchauffer et ouvrit sa cave pour donner son cidre à boire à ses gens jusqu'au point du jour, qu'en reconnaissance elle lui assigna, sa vie durante, une pension de deux cents livres sur un bénéfice en Picardie, dont il a toujours été bien payé, ainsi que l'a appris de lui-même l'auteur de ces mémoires. Elle lui permit également de prendre, chaque année, 200 fagots dans le bois de Hautôt, qui relevait de la châtellenie de Longueville (1). »

En 1582, dans les premiers jours de novembre, M. de Sygogne, cet infatigable gouverneur de Dieppe, franchissait la Scie, un peu au-dessous de Pourville ; malheureusement, son cheval tomba dans une fondrière : le pauvre animal, en se débattant pour se tirer de ce mauvais pas, renversa dans l'eau son maître et lui donna un violent coup de pied dans l'estomac. On retira de l'eau l'infortuné gouverneur, mais sa blessure était si profonde, qu'après quatre jours de souffrances atroces, il mourut, le 5 du même mois, au château de Dieppe. Son corps fut transporté à l'église de Saint-Remy et

(1) Manuscrit anonyme, p. 227.

inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge, au côté de l'Épître. Brisée à coups de masse, en 1793, son image funèbre a été retrouvée, en 1845, au fond d'une cave. Sur le tronc en marbre blanc, on reconnaît les armes et le collier de l'ordre de Saint-Michel. La tête a été sauvée par une main pieuse qui l'a mise, cette année même (1846), à notre disposition.

VARENGEVILLE-SUR-MER.

Après l'église du Tréport, aucune autre n'est plus poétiquement assise sur les rochers de la côte que l'église de Varengeville. Elle est seule au milieu des landes, sombre et austère comme le rivage qu'elle habite; elle commande la mer, mais elle est décimée par les tempêtes. Sa flèche, ses toits, ses fenêtres ont été mille fois abattus par les vents ou renversés par les orages. Un *catelier* romain est dans le voisinage : c'est, dit le peuple, la *tombe du petit doigt de Gargantua.* Guerre et Paganisme, la vieille église a tout vaincu; mais, à son tour, elle est menacée par l'Océan. La mer, qui ronge sans cesse les falaises, s'avance à grands pas vers elle; déjà elle a creusé sous ses pieds un abîme. Elle aura beau avoir été bâtie par la main des saints, habitée par des moines primitifs, consacrée par la main des pontifes et sanctifiée par sept siècles de prières, rien de tout cela ne sera assez fort pour conjurer la mer, pour exorciser ce dragon terrible qui se rue à *grande erre* sur sa proie, et qui de sa bouche béante semble prêt à l'engloutir pour toujours !

A la vue du danger qui menace cette pauvre église, pressons-nous autour d'elle et hâtons-nous d'en conserver ici la description et l'histoire.

La terre de Varengeville, entourée de stations romaines, dut être évangélisée par saint Valery, l'apôtre des falaises de l'Océan; ou bien ses reliques seront venues plus tard se reposer sur ce promontoire, en vue de l'ermitage de Leuconaus, lorsque les ossements du saint moine eurent touché la terre normande (1197). Nous ne saurions douter qu'ils n'aient pullulé sur nos rivages et enrichi ces nombreux autels qui lui sont consacrés. Toujours est-il que ce saint patron de

l'église voulut lui-même en choisir la place et en diriger la construction. On raconte encore, à travers les siècles, que les habitants de Varengeville ayant voulu bâtir leur église au milieu du village, dans un champ qu'ils vous font voir, le saint transportait, la nuit, les pierres de l'édifice dans le lieu où il se trouve aujourd'hui. Il fallut bien lui céder la victoire, et, depuis ce temps, le pieux missionnaire jouit de la mer qu'il aime et contemple encore ces rivages éclairés par sa parole et arrosés de ses sueurs. Pourquoi donc les habitants de Varengeville veulent-ils, de nos jours, transporter loin de la mer et des rochers le saint patron de leur église qui, lui-même, s'était choisi parmi eux une sainte retraite ?

Le saint abbé ne fut pas abandonné seul sur la roche isolée où il s'était retiré. Les anges, les premiers, conversèrent avec lui ; puis, comme dans sa grotte de Leuconaus, il y devint le père d'un peuple d'élus. Même après sa mort, il eut des disciples.

L'abbaye de Conches était à peine fondée, en 1035, que déjà Roger de Toteney lui avait donné l'église de *Saint-Walery-de-Warengierville* avec la dîme du bénéfice, le fief du prêtre Forman, la dîme de son moulin, le tiers de la terre et des hôtes qu'il avait dans la ville de Dieppe (1). Henri II, roi d'Angleterre, confirma, en 1150, la donation du grand seigneur et il ajouta, en pur don, à l'abbaye, le droit de passage et de coutume au port de Dieppe, et la liberté des pêches pour tous les hommes du monastère (2). Le pape Grégoire IX, dans une bulle de 1235, confirma toutes ces chartes et toutes ces générosités (3). Aussitôt après ces larges concessions, les moines de Conches vinrent desservir Varengeville et fonder autour de l'église un prieuré de leur ordre. On retrouve encore aujourd'hui, au côté septentrional de l'édifice, les restes de ce prieuré, depuis long-temps désert. Tout le cimetière est rempli de murailles, et la tradition, après de longs âges, n'a pas encore oublié le souvenir des moines. Les chroniqueurs dieppois prétendent que les religieux quittèrent leur prieuré et se retirèrent à l'abbaye-mère, vers la fin du XIIe siècle, pour obéir aux canons du concile général de

(1) *Gall. christ.*, t. XI, *instrumenta*, p. 128 et 129. — (2) Id., ibid. — (3) Id., p. 146.

Latran. En effet, vers le milieu du XIII[e] siècle, un prêtre séculier desservait cette paroisse. Nous voyons même, dans les visites d'Eudes Rigaud, qu'au mois de mai 1265, maître Silvestre, curé de la paroisse, avait pris la croix et se disposait à faire le pélérinage de la Terre-Sainte. Déjà il avait reçu, avec les bénédictions de l'église, la besace et le bâton du pélerin, lorsque son archevêque lui fit signifier de ne pas quitter son poste avant de lui avoir parlé. Cet ordre lui fut intimé par vénérables personnes, maîtres Pierre de Ons et Jean de Nointel, archidiacres du grand et du petit Caux (1).

Le curé voyageur se rendit aussitôt auprès du pontife, à l'abbaye de Saint-Wandrille. C'était le lendemain de l'Épiphanie ; il remit entre ses mains l'obligation suivante :

« A tous ceux qui ces présentes verront, Silvestre, recteur de l'église de Warengierville, salut dans le Seigneur : sachez qu'après que révérend père O. (Odon), par la grâce de Dieu, archevêque de Rouen, m'eut donné la permission de faire un pélérinage en Terre-Sainte, j'ai promis et je promets encore avec serment de revenir à mon église avant deux ans ; faute de quoi je devrai être considéré comme démissionnaire et ne pourrai plus réclamer aucun des fruits de mon bénéfice. Fait en présence de maître Jean de Nointel, compagnon et clerc dudit révérend père et devant Jean de Morgnival, clerc du même archevêque (2). »

Toutefois, en abandonnant les rivages de la mer, les moines de Conches ne délaissèrent pas les dîmes du bénéfice. D'après les règles canoniques de l'Église, ils s'en réservèrent les deux tiers et construisirent pour les loger une grange dîmeresse qui porte encore aujourd'hui le nom de *Grange de Conches*.

Avant de quitter leur prieuré maritime, les Bénédictins voulurent le construire dans un style nouveau et sur une forme nouvelle. On était alors au temps de la ferveur monumentale. Ils donnèrent à leur vieux *moutier* la forme d'une croix. Ils en percèrent les murs de cintres et d'ogives, et ils élancèrent sur les transepts une tour carrée surmontée d'une flèche svelte et hardie. Bien des fois, cette vieille

(1) *Regest. visit.*, p. 520, in-4°. Evreux, 1847.

(2) *Regest. visit.*, p. 664, *appendix*.

aiguille fut frappée par la foudre. Trois fois, de mémoire d'homme, le tonnerre est tombé sur elle. Elle fut complètement découronnée, et pour long-temps sans doute, le 3 décembre 1826. C'était le 1er dimanche de l'Avent, pendant l'office du soir ; tous les fidèles étaient rassemblés pour prier dans l'église : la terreur fut affreuse, on se crut transporté à ce dernier jugement dont parle l'Évangile du jour.

Le clocher ne tomba pas au premier bruit de la foudre : il chancela quelque temps comme un homme qui hésite et tremble au bord d'un précipice. Un chantre sortit, la chape sur le dos, le vit vaciller dans les airs, rentra avec terreur dans l'église et cria d'une voix de Stentor : « Sauvez-vous ! la flèche va tomber. » La foule se précipita aux portes et Dieu donna à chacun le temps de pourvoir à son salut.

Quelque temps après, on parla de réparer ce désastre : le conseil de commune et les propriétaires refusèrent tout secours. On resta six mois sans rien décider. Au mois de juin 1827, le vénérable curé, M. de Bière, mourant alors des suites de l'émotion que lui avait causée ce triste événement, M. le curé, dis-je, « percé de douleurs et accablé de peines, représentait à la fabrique qu'il était impossible d'exposer le Saint-Sacrement et de faire les processions, vu l'état indécent et scandaleux de l'église, abandonnée et délaissée de ses propres enfants (1). » Il faisait craindre ensuite que la patience et la bonté du gouvernement, fatiguées de ces lenteurs, ne fussent forcées d'en venir à une décision malheureuse, qu'il était encore temps de prévenir. La fabrique, alors, vota 2,000 francs, et la commune fit le reste. Le vieux pasteur, ancien Bénédictin, eut à peine le temps de voir réparer le désastre : il mourut le 11 mai 1829.

La cloche actuelle, que renferme le clocher, a été bénite le 6 septembre 1841. Elle remplace trois cloches qui avaient été fondues par Ignace Henriot, en 1770. Deux d'entr'elles avaient été enlevées à la révolution.

Si le sommet de cette pyramide est peu intéressant, il n'en est pas de même de la base. On remarquera avec plaisir les quatre piliers qui supportent le corps carré. Ce sont de jolis faisceaux de colonnettes supportant des arcades ogivales du

(1) Registres des délibérations de la fabrique, au presbytère.

style le plus pur et le plus primitif. Ce morceau est la partie vraiment monumentale de l'église.

La nef et le transept nord, construits en pierre tuffeuse, ont des cintres et des ogives qui indiquent la transition du XIIe siècle. Le transept du midi, primitivement ancien, a subi quelques remaniements au XVIe.

A cette dernière époque, l'église de Varengeville subit une modification puissante, comme toutes celles d'alentour. Elle comptait déjà dans sa construction le tuf et la pierre, elle y ajouta le grès; et comment eût-elle échappé au règne si universel de cette pierre de formation moderne, elle qui s'appuie sur les roches d'Ailly, sur ces bancs de grès d'où sont sortis les églises et les châteaux du pays? Elle renfermait dans son enceinte toute une population de *carrieux* et de *machons tailleux de grès*. Comment donc n'auraient-ils pas voulu que leur église paroissiale portât aussi les marques de leur industrie? Le vieux monument, d'ailleurs, devenait insuffisant pour la masse du peuple vraiment croissante au XVIe siècle.

L'église fut donc agrandie, et elle le fut du côté du midi, suivant le goût du temps. L'aîle méridionale et les arcades cintrées qui la mettent en communication avec la nef, furent élevées « L'AN MIL Vcc XLVIII, » comme on le voit sur le portail. Nous sommes tentés de croire que le célèbre Ango, la grande puissance de ce village, au temps de la Renaissance, aura bien pu n'être pas étranger à ce renouvellement de l'église. Nous trouvons partout, sur le grès, des coquilles, des pélerines, des poissons, des dauphins et des syrènes, attributs qui devaient suivre de près le roi de la mer.

Sur une colonne, à l'intérieur, on trouve gravées plusieurs têtes qui représentent des hommes et des femmes du XVIe siècle, des coquilles, des armoiries, des reines-marguerites, des dauphins, des syrènes, et une tête à trois faces que l'on a parfois regardée comme une image de la Trinité. On s'étonnera peut-être de la reproduction si fréquente des nymphes de la mer, dans les édifices du XVIe siècle. Les chroniqueurs dieppois, consultés, répondent que, dans ces temps-là, on vit une syrène aux environs de Dieppe. Les uns disent que ce fut vers l'Ailly, d'autres ajoutent vers la rivière de Scie (1).

(1) Manuscrit anonyme, p. 180.

Le siècle suivant fit aussi plusieurs travaux à l'église de Varengeville : il sculpta, en 1613, les fleurs et les anges des fonts baptismaux ; il construisit, en 1643, la sacristie et une chapelle dédiée à saint Sébastien et à sainte Barbe, où l'on voit un joli pendentif ; il découpa, en 1652, une fenêtre de la chapelle de la Sainte-Vierge ; mais son plus joli travail fut l'incrustation d'une pierre tombale cachée sous les bancs de la nef. Un homme et une femme sont couchés sur le dos, mains jointes et la tête légèrement posée sur un oreiller : on dirait qu'ils dorment d'un sommeil de paix. Ce sont de pieux laboureurs qui, jadis, ont cultivé ces terres, prié dans cette église et qui dorment dans son enceinte. On lit autour : « Icy gist et repose le corps de honnête femme Michelle Chiroie, femme de honorable homme Jean Hébert, laboureur, natif de ceste paroisse, receveur de M. de Bourdeny, laquelle décéda le jour du Vendredi-Saint, 14 d'Apuril 1634, et près d'elle repose Jean Hébert, son époux. Priez Dieu pour leurs âmes.

Lecteurs, si des défunts tu chéris la mémoire,
Par pitié tu doits pour eux faire oraison,
Fléchissant le genouil devant Dieu estant en sa maison
Le priant de bon cœur qu'il les mette en sa gloire. »

En fouillant cette année dans le cimetière, on a trouvé dans un coin une masse d'ossements qui, autrefois, étaient assemblés dans un reliquaire dont la tradition a conservé le souvenir. C'est M. l'abbé Hesdin, curé de la paroisse, qui les a fait déposer ici vers 1770. Autour de l'église on rencontre, çà et là, des cercueils de pierre que l'on prend pour des sépultures de moines.

Avant la révolution, un prêtre promenait tous les dimanches le pain bénit dans les maisons du village ; on lui donnait pour cela une aumône. En 1743 ce même chapelain dîmait dans les fermes une gerbe de blé. Cet usage n'a cessé complètement qu'en 1830.

Quelques années avant de partir pour la terre d'exil, d'où il ne devait plus revenir, le cardinal de la Rochefoucauld visita l'église de Varengeville et y conféra la tonsure à plusieurs jeunes clercs de Dieppe, parmi lesquels on cite M. Andasse, mort professeur du collége de cette ville, en 1835.

Le bénéfice de Varengeville valait 40 livres au temps de saint Louis et possédait alors 200 paroissiens. Cette population nombreuse s'est bien amoindrie avec le temps, car à la fin du règne de Louis XIV on ne comptait sur le territoire paroissial que 60 feux. Le chiffre des habitants s'est relevé depuis ce moment : à présent, c'est une succursale qui ne compte pas moins de 1,140 âmes.

L'abbé de Conches fut toujours patron présentateur de la cure. Ce fut lui qui présenta le prêtre Guillaume à l'archevêque Maurice, et depuis ce temps les pouillés ont toujours reconnu son droit. Toutefois les sires d'Estoutteville, châtelains de Valmont, restaient seigneurs-patrons honoraires de la paroisse. A ce titre ils avaient le droit de litre, de tombe et de banc seigneurial dont ils n'abusaient guères.

Au milieu du village, sur la place de *l'Épine,* s'élève encore une ancienne chapelle dédiée à saint Jérôme. C'est un petit monument en grès, construit vers 1660, et qui dut être décoré avec une certaine magnificence.

On a dit mille fois, en voyant la situation admirable des abbayes de Valmont, de Graville, de Jumièges, de Saint-Georges et de Saint-Wandrille, que les moines savaient bien choisir l'emplacement de leurs monastères. Nous le répéterons une fois de plus, à propos de la charmante position de l'église de Varengeville. Vraiment elle a dû être placée là par la main des saints, car nulle main d'homme n'eût été assez hardie pour l'asseoir sur ce rocher. Une tête mortelle eût tourné à la vue de tant de périls ; nul cœur humain n'eût été capable de l'entourer de tant de poésie. Elle est là entre le ciel et la terre, placée sur la bruyère, comme un navire sur l'Océan. Elle voit à ses pieds la mer qui lui rend hommage, les flottes de pêcheurs qui la saluent de leurs espérances, la côte qui s'ouvre comme une baie et qui semble s'abaisser par respect. Tout, dans la création, la proclame reine et s'incline devant elle. Pourquoi faut-il, après cela, que l'habitant de Varengeville seul soit insensible à tant de charmes et que, n'envisageant que l'éloignement des chaumières, il veuille rappetisser la demeure de Dieu à la proportion de la demeure des hommes? Pourquoi veut-il enlever au seigneur cette sublime nature devenue comme le péristyle de son temple? Pourquoi veut-il que le sanctuaire de la paix

vienne habiter au milieu des habitations agitées des mortels? L'habitant de Varengeville se lasse de parcourir le chemin qu'ont parcouru ses pères, son zèle se refroidit et sa piété ne le soutient plus sur la route. Il tient moins à s'approcher de Dieu qu'à rapprocher Dieu de lui : en ce cas, qu'il nous permette de lui raconter une histoire des premiers chrétiens.

Un saint religieux des déserts avait établi sa grotte sur une colline élevée, mais aride et sans eau. Obligé, chaque jour, de descendre à la fontaine pour y puiser l'eau nécessaire aux besoins de sa vie, il avait fini par trouver le sentier dur et la côte escarpée. Jeune encore, il supportait la fatigue par amour pour Dieu, mais devenu vieux, il se sentait épuisé à chaque voyage, et alors il se disait : « Je quitterai ma pauvre grotte et je descendrai dans la vallée pour m'y établir près de la fontaine. »

Un jour qu'il s'entretenait en lui-même de cette pensée, il entendit derrière lui comme une voix d'homme qui comptait ses pas, il se retourne et voit un ange qui écrivait sur un livre le nombre de ses pas, de ses soupirs et de ses gouttes de sueur. Le saint comprit alors que tout lui serait rendu avec usure dans le ciel. Maintenant, ajouta-t-il, je ne veux plus descendre ma demeure, je vais au contraire l'éloigner davantage, afin de mériter plus pour l'autre vie.

Habitants de Varengeville, les anges comptent les pas que vous faites pour aller à votre église éloignée, ils inscrivent vos voyages sur le livre de vie afin de vous en récompenser; si vous renoncez à la peine, vous renoncez aussi à la récompense. Le chemin du ciel est difficile, il n'y a que les hommes courageux qui y arrivent.

SAINTE-MARGUERITE-SUR-SAANE.

Il y a vingt-cinq ans, le voyageur qui, des landes de bruyères qui entourent le phare d'Ailly, eût fixé ses regards sur l'embouchure de la Saâne, ne se fût certes jamais douté des trésors que renfermait cette contrée sauvage. En voyant se dérouler à ses pieds cette rivière agonisante, traversant péniblement les galets qui s'opposent en masse à son passage;

en apercevant ces marais infects d'où s'exhalent périodiquement des fièvres et des épidémies; cette plage déserte et inhospitalière, toujours battue par la vague; ces falaises hachées par les tempêtes; ce corps-de-garde de l'empire, peuplé par quelques douaniers que le fisc attache à cette glèbe barbare; ces pauvres chaumières qui se sont enfuies loin, bien loin de la mer et du fleuve, auquel elles ont abandonné, depuis long-temps, le domaine exclusif du vallon, — à coup sûr il n'eût jamais soupçonné que là, sous ces stériles galets, sous l'herbe de ces prairies, gisait, à l'état de squelette, un des plus riches établissements romains de la Gaule septentrionale. Cette terre, aujourd'hui inhabitée, a donc été le siége d'une grande puissance dans les temps antiques; des hommes d'armes y reposent; de grandes dames, de grands seigneurs y ont passé; leurs dépouilles y sont encore: voilà leurs galeries, leurs bains, leurs temples et leurs salles de jeux.

Mais reprenons: vers 1822, la charrue, la première, découvrit, sur la butte de Nolent, une superbe mosaïque romaine, qui attira l'attention de M. Sollicoffre, déjà éveillée par des cercueils trouvés sur la plage (1). La duchesse de Berry, étant à Dieppe, visita ces ruines, et désira les faire explorer par son fouilleur en titre, M. Feret, qui avait déjà fait de brillantes découvertes à Caude-Côte, à Limes et à Bracquemont. Cette fille de Parthénope aimait les fouilles historiques de nos rivages, comme un souvenir de Pompéïa et d'Herculanum.

1830 arrêta ce premier élan; mais M. Vitet, l'un des princes de l'archéologie française, le fit renaître plus puissant et plus efficace que jamais. En 1833, son *Histoire de Dieppe* lui fournit l'occasion de réveiller, sur ce point, l'attention publique. Aussi depuis 1839 le Gouvernement, le Conseil général et la Préfecture, n'ont cessé d'encourager les fouilles de Sainte-Marguerite; M. Feret s'est fait, depuis ce temps, l'éditeur patient de cette grande œuvre; chaque campagne ajoute à sa gloire et aux faits scientifiques.

En 1842, il a publié, dans le *Bulletin Monumental*, le plan

(1) Voir les notices de M. Sollicoffre, aux archives de l'Académie de Rouen, et dans les *Précis analytiques* de 1821 et de 1823.

général d'une superbe villa, comparable aux plus beaux monuments de ce genre que possèdent l'Angleterre et l'Allemagne. On croyait l'exploitation complète et terminée; la campagne de 1846 a agrandi les espérances : une longue galerie pavée et incrustée en mosaïque, un édifice circulaire, renfermant des bains, un monument quadrangulaire, imitant les temples décrits par Vitruve et fouillés en Italie, ont révélé une source nouvelle de richesses archéologiques. Il était donc immense cet établissement de Sainte-Marguerite, dont nous ne faisons qu'entrevoir les vestiges!

L'étude approfondie des peintures, des mosaïques et du monument lui-même, ont fait supposer que des chrétiens avaient passé là. L'absence totale de divinités païennes, de sujets mythologiques sur les murs et sur les pavés, rappelle cette chaste simplicité des premiers disciples du Christ, dont parle Sidoine Apollinaire, dans la description de sa *villa*. Toutefois la splendeur de l'édifice, la variété si gracieuse des mosaïques, la richesse et la diversité des marbres qui décoraient les appartements, font présumer que ce fut l'habitation d'un chef romain, préposé à la garde des côtes, au temps des invasions des barbares. Les sépultures d'hommes armés, que l'on a retrouvées dans le jardin, ne permettent guère de douter de la destination militaire de cet établissement. On croit encore, à la forme des lances et des sabres, reconnaître ces débris de légions étrangères, tour-à-tour auxiliaires ou victorieuses des maîtres du monde, pendant le quatrième et le cinquième siècle de notre ère.

Mais laissons aux antiquaires le soin d'expliquer ces fouilles heureuses et savantes, et après avoir félicité l'habile explorateur de ce profane édifice, gagnons la modeste église du village, dont l'humble clocher domine un groupe d'arbres, bien maltraités par les vents, et qui semblent, de leurs branches recourbées, faire un épais rempart à la maison du Seigneur.

La petite église de Sainte-Marguerite s'annonce assez mal, il est impossible de voir un portail plus nu et plus insignifiant; mais à peine avez-vous mis le pied sous le porche, à peine vos yeux ont-ils pénétré dans la nef, que vous vous sentez saisi de respect, vous entrez dans un des plus vieux monuments du pays. Cette église fut bâtie tout entière au XIe siècle,

avec la pierre tuffeuse de nos vallées; mais, au XVIe siècle, elle a été considérablement agrandie avec le grès des roches d'Ailly, exploitées par les *carrieux* de Varengeville. Ainsi nous retrouvons dans ce petit monument le tuf et le grès, ces deux matériaux indigènes, qui caractérisent ici les deux grandes époques de nos constructions ecclésiastiques.

Le côté nord de la nef a conservé sa physionomie primitive, ce sont des arcades cintrées, que surmonte une galerie aveugle, autrefois percées d'étroites ouvertures, par où la lumière pénétrait dans l'église. C'était à demi-jour qu'on célébrait les offices, et plus tard, quand l'usage s'introduisit dans la chrétienté d'agrandir les fenêtres, on recourut aux vitraux peints, pour éteindre la clarté profane dont le sanctuaire eût été inondé.

Dans cette partie de l'église domine la craie blanche des falaises, pierre friable qui se délite par grandes feuilles. « Aussi dans quel état pitoyable sont ces murailles! Comment ont-elles pu survivre à tant de siècles? Il a déjà fallu murer une des grandes arcades pour la soutenir, et de tous côtés on voit la pierre se gercer et s'écailler. Il semble que les mousses et les herbes marines aient repris racine sur ces quartiers de roche, comme s'ils étaient encore battus par les flots. Ces tons d'un beau vert antique, mêlés à d'anciens restes de peinture, contrastent merveilleusement avec la teinte blanchâtre et gypseuse de la pierre dans les endroits où elle se montre à nu (1). »

Ce fut au midi que le XVIe siècle ajouta son allée collatérale, suivant sa tactique ordinaire. Elle fut achevée en 1548, comme on le lit sur un pilier du chœur; c'était aussi l'année des constructions de Varengeville, de Bertreville et de Saint-Martin-en-Campagne; il semble qu'une sainte émulation se fût emparée de toutes nos paroisses du littoral. Convenons d'une chose, c'est que les arcades du XVIe siècle font assez pauvre figure vis-à-vis de leurs aînées, il y a dans les constructions en grès quelque chose de dur et de sec que rien ne saurait racheter.

En revanche le XVIe siècle a produit ici un baptistère sculpté dont chacun des huit pans représente un acte de la

(1) *Histoire de Dieppe*, par M. Vitet. 4e partie, p. 440.

vie de sainte Marguerite ou des autres saints. Chaque image est placée dans une petite arcade surbaissée, d'un assez bon effet.

La partie remarquable de cette église c'est le chœur et surtout l'abside circulaire qui le termine. Cette abside pourrait bien être postérieure à la nef de quelques années et appartenir au XIIe siècle. Toutefois rien ne le prouve d'une manière absolue, et la seule chose qui nous fasse pencher vers cette opinion, c'est l'intersection des cintres qui produit une suite d'ogives à lancettes. Ces ogives *accidentelles* se rencontrent parfois en Normandie dans des églises romanes classées parmi les monuments du XIe siècle. Il y a vingt ans ce chancel rustique tombait en ruine. Fort heureusement pour lui Madame la Duchesse de Berry vint le visiter et le prit sous sa protection. Grâce à son intervention puissante, il fut restitué avec la plus scrupuleuse exactitude par M. Feret, de la Commission départementale. Ce patient antiquaire a porté l'attention jusqu'à numéroter les anciennes pierres et à les rapporter fidèlement à leur place, de sorte qu'aujourd'hui, même après l'heureuse restauration, c'est toujours l'ancienne abside, sauf qu'elle est neuve et peut durer des siècles. Aussi le restaurateur a-t-il pu écrire avec vérité sur l'extrémité de ce sanctuaire : « *Restitutum anno* MDCCC XXVII. » Il est vrai qu'elle n'a plus son vieux toît de chaume, ses belles mousses, sa couleur de vétusté. Au point de vue du pittoresque cette restauration lui a nui, mais pour l'archéologie elle n'a pas changé.

Le morceau le plus curieux de l'église c'est le maître-autel en pierre qui doit remonter au moins au XIIe siècle. C'est l'âge que lui assigne M. de Caumont dans son *Cours d'Antiquités monumentales* (1). M. Vitet le recule jusqu'au XIe (2). Le docteur Batissier partage cet avis. Nous ne voyons rien qui s'oppose à l'adoption de cette seconde opinion, car si nous consultons un des docteurs de ce temps, Yves de Chartres, l'oracle de l'église gallicane, ce savant pontife nous apprendra que les autels du XIe siècle consistaient en de simples tables de pierre posées sur une maçonnerie, *tabulæ super*

(1) Tome VIe.
(2) *Hist. de Dieppe*, 4e partie, chap. IV.

struem lapidum positæ (1). Celui de Sainte-Marguerite est plus orné qu'un grand nombre de ses contemporains. La table est posée sur une maçonnerie, il est vrai, mais ce massif cubique présente sur le devant et à chaque bout de petites colonnes rondes, ornées de chapiteaux romans. Ce sont des enroulements, des galons, des feuilles recourbées en volutes, types de transition très-fréquents en Normandie. Ces colonnettes ont été anciennement décorées de peintures, c'étaient des bandes en spirale alternativement blanches et bleues. Ces couleurs ont été rafraîchies à une époque assez récente ; mais on a évidemment respecté le tracé de la peinture primitive qui pourrait bien remonter au XIIe siècle lui-même.

Cet autel a 2 mètres de longueur sur 1 de largeur et 1 mètre 30 de hauteur. La table est épaisse de 30 centimètres au moins et taillée en corniche grossière. Nous pensons que ce petit monument n'a jamais été déplacé, il présente donc avec l'abside le type le mieux conservé des sanctuaires rustiques au moyen-âge. Il n'est point appuyé contre la muraille terminale, il en est même à quelque distance ; on pouvait librement circuler autour pour les encensements ou autres cérémonies, peut-être même le célébrant pouvait-il s'asseoir derrière sur un siége plus élevé. Nous laissons aux liturgistes le soin de tirer des conclusions de la forme et de la place qu'occupe ce précieux autel. Nous nous contenterons de faire des vœux pour qu'il soit conservé long-temps aux amis de la liturgie et de l'archéologie chrétiennes. On trouve un autel presque semblable dans une des chapelles de l'église abbatiale de Saint-Germer-de-Fly, construite en 1036. Le docteur Batissier (2) et M. l'abbé Bourgeois, dans la description de l'église (3), reportent ce monument au XIe siècle.

L'intérêt qui s'attache à cette petite église a sauvé la paroisse. Fort souvent on crée une église pour une paroisse, mais ici on a créé une paroisse pour l'église. Il y a quinze ans encore, Sainte-Marguerite-sur-Mer était une simple annexe de Varengeville ; mais l'église-mère abusait de ses droits sur sa pupille, elle la dépouillait au lieu de la protéger. La

(1) *Yvo carnotensis, Epistol.* 106. — (2) *Hist. de l'Art monumental*, p. 598. — (3) *Bulletin monumental*, t. XIII, p. 55.

fabrique jouissait des revenus et du mobilier, mais ne faisait nullement les réparations locatives. Le zèle des antiquaires, car c'est un hommage qu'il faut ici leur rendre, ce zèle sauva la pauvre église réduite à un misérable toît de chaume crevé de toutes parts. La Commission des Antiquités, qui vient de sauver l'église d'Yainville et de la faire ériger en succursale (1), sauva aussi l'église de Sainte-Marguerite et la fit ériger en succursale vers 1833. Depuis ce temps un desservant a été donné, une fabrique a été formée, et l'un et l'autre veillent sur l'église et en assurent la conservation. Cependant la Commission des Antiquités n'a pas encore terminé la mission qu'elle s'est donnée de sauver cette église. La nef menace ruine, et les sacrifices nécessaires à sa consolidation surpassent les forces des habitants. Nous espérons que le département ne leur fera pas défaut.

Sainte-Marguerite-sur-Mer ne compte que 518 pauvres habitants, en 1738 il y avait 50 feux.

La cure de Sainte-Marguerite a été possédée très-anciennement par l'abbaye de Saint-Victor-en-Caux. Un aveu de 1695 constata la propriété du monastère sur le fief, le patronage et les dîmes; mais il paraît bien qu'au commencement du siècle suivant l'abbaye avait aliéné le patronage et le fief, car le pouillé de 1738, rédigé par l'abbé Saas, sous les yeux mêmes de M. Terrisse, abbé de Saint-Victor, indique le seigneur du lieu comme patron de la cure. Il en était ainsi lorsque dom Duplessis écrivait sa *Description de la Haute-Normandie;* mais quelques années plus tard l'abbé Terrisse rentra dans son droit de patronage, et Saint-Victor ne perdit ce bénéfice qu'à la révolution.

La sainte patronne de l'église est une illustre martyre qui a fini par donner son nom au village lui-même. L'image de sainte Marguerite habitait ce sanctuaire depuis les temps les plus reculés. Au XII[e] siècle, on la figura sur la pierre foulant aux pieds le dragon et la tête d'Olibrius; plus tard, cette statue a été brisée pour entrer dans les reconstructions de l'église.

Néanmoins, le nom de la sainte a survécu : c'est elle qui

(1) C'est sur les instances de M. Rondeaux, député et vice-président de la commission, que l'ordonnance royale a été rendue en 1846.

règne à présent dans les titres officiels et historiques de la commune ; elle a remplacé le nom romain de *Caprimont*, sous lequel était connu autrefois le village. Le pouillé d'Eudes Rigaud l'appelle pourtant Caumont ; mais c'est là une altération, car les chartes de l'abbaye de Saint-Victor, les cartes géographiques les plus anciennes, les pouillés et jusqu'à Duplessis lui-même, disent constamment Caprimont ou Quévremont en se servant d'une traduction française ou, enfin, en dernière analyse, Sainte-Marguerite de Caprimont ou de Quévremont. D'autres ont pris le surnom de ce village dans sa position voisine de la mer ou de la rivière et ont dit, selon leur gré, Sainte-Marguerite-sur-Mer ou Sainte-Marguerite-sur-Saâne ; c'est ce dernier qui a prévalu. Nous regrettons le *Mont-des-Chèvres*, souvenir des landes de bruyères dont ce pays est entouré, souvenir aussi de ces ruines romaines, couvertes de graminées, que foulait seul le pied des troupeaux et des pâtres.

LONGUEIL.

L'un des derniers villages baignés par la Saâne, est celui de Longueil, situé dans une fraîche vallée tout ombragée d'arbres verts. Un vieux château dominait autrefois l'église et le hameau : il n'en reste plus que deux pans de murs qui s'élèvent comme des colonnes funèbres pour indiquer la sépulture d'une grande puissance féodale, car les châtelains de Longueil étaient riches et vaillants. Leur sang a coulé sur les champs de bataille ; de grands titres ont entouré leurs noms ; de pieuses fondations ont fait bénir leur mémoire. Geoffroi Marcel, sire de Longueil, gouverneur de Pontoise, bienfaiteur de l'abbaye de Longueville, fondateur de la chapelle de Saint-Sauveur dans l'église Saint-Jacques (1), votre

(1) La chapelle de Saint-Sauveur, à Saint-Jacques, fut fondée, il est vrai, en 1300, par Jean de Longueil, premier du nom ; mais elle fut surtout dotée par Geoffroi Marcel. Entr'autres revenus, elle possédait des rentes sur plusieurs maisons de Dieppe où l'on aperçoit encore, gravées sur le grès, ces quatre initiales : S. S. D. L. *(Saint-Sauveur de Longueil.)* On peut voir, entr'autres, quai Henri IV, n° 3 ; rue de la Morinière, n° 30 ; rue de l'Ancienne-Poissonnerie, n°s 9 et 11 ; rue du Haut-Pas, n° 50.

mémoire n'est pas moins glorieuse dans nos églises que sur le champ de bataille de Poitiers !

L'église de Longueil est fort intéressante : elle renferme des détails d'architecture et des vitraux qui méritent une attention particulière. Construite presque tout entière à l'époque de la Renaissance, son appareil est en grès à l'exception des fenêtres qui ont été découpées dans la pierre de taille.

Elle possède deux nefs. La grande a été reconstruite en 1764 avec du grès, de la brique et quelques fragments de pierre tuffeuse. On a eu l'attention de conserver les modillons à têtes grimaçantes du XIe siècle qui ornent le côté méridional. L'œuvre de maçonnerie a été conduite par Nicolas Bourdon, maître maçon d'Avremesnil, qui prit cette adjudication pour la somme de 5,790 livres (1). Plusieurs concurrents s'étaient présentés, entr'autres M. Demillière, maçon de Dieppe; Nicolas Leroux, de Varengeville, et Comble, de Brametot. Le charpentier qui se chargea de la couverture fut Jacques Bille, d'Avremesnil, qui avait dressé le devis des travaux. Car, outre la nef, on fit encore de grandes réparations au clocher dont on releva la flèche.

La seconde nef de l'église de Longueil portait autrefois le nom de Saint-Adrien ; elle est aujourd'hui dédiée à la Sainte-Vierge. C'est une construction du XVIe siècle dont les voûtes n'ont pas été achevées. Des vitraux ornaient autrefois toutes les fenêtres. Malheureusement ils ont été brisés à la révolution, il n'en reste plus que des fragments, entr'autres un Saint-Pierre, patron de la paroisse, un Saint-Martin qui coupe son manteau. La fenêtre terminale était consacrée à la Sainte-Vierge. On retrouve dans cette peinture sur verre des emblêmes bibliques consacrés à Marie, que nous avons vus sculptés sur la pierre dans les églises de Fécamp et du Tréport. C'est un lys florissant au milieu des épines, *lilium inter spinas;* une tour avec remparts crénelés, *turris davidica;* un arbre avec des fruits, *speciosa cypressus.* Le reste a été brisé par les tempêtes.

Une des arcades qui met cette chapelle en commmunication avec le chœur est toute garnie de fleurons, de dau-

(1) Archives de l'église au presbytère.

phins et de syrènes sculptés sur le grès. La colonne elle-même présente l'image des douze apôtres avec cette devise : *Spes mea Deus*, l'an MV[c] LI. Sans le millésime nous dirions que ce travail est un don de Jean Ango, dont la devise était : *Spes mea Deus à juventute meâ;* mais à cette époque le célèbre Dieppois descendait dans la tombe, *pauvre comme Job*.

Le chœur, du XVI[e] siècle, se termine par une abside percée de trois fenêtres garnies de verrières ; le coloris en est encore très-vif, et les personnages sont généralement bien conservés. Malheureusement de mauvaises planches de sapin cachent le vitrail du fond, qui, suivant toutes les vraisemblances, doit représenter la Passion. Au côté nord sont quatre personnages de la plus grande beauté. J'ai cru reconnaître saint François d'Assise, saint Jean-Baptiste, saint Louis, roi de France, et saint Antoine, solitaire. Ce sont sans doute les patrons des donateurs dont les écussons se voient dans le bas de la fenêtre. Au côté du midi se trouvent saint Martin, à la porte d'Amiens, saint Hubert, à genoux devant un cerf, une *Mater dolorosa*, sainte Catherine ou sainte Barbe.

Le clocher, placé entre le chœur et la nef, est un travail du XVI[e] siècle, c'est une construction en grès surmontée d'une flèche d'ardoise. Sur un des piliers on lit cette inscription : « Pour la louange de monsieur saint Pierre, patron, l'an mil » cinq cens trente et un fut faict le (clocher). »

Le transept du midi possède une fenêtre de 1605. C'est aujourd'hui la chapelle de Saint-Adrien ; anciennement elle était dédiée à saint Nicolas dont on aurait bien dû garder l'image, ne fût-ce que comme souvenir de l'ancienne chapelle de *Saint-Nicolas-de-Griserue*, supprimée à la révolution.

Les fonts baptismaux de cette église sont fort jolis. Ce sont des feuillages sculptés au XV[e] siècle qui recouvrent une cuve octogone. N'oublions pas de dire que c'est là que fut baptisé, en 1685, Henri Richer, poète fabuliste, traducteur des églogues de Virgile et auteur de quelques tragédies. Richer mourut à Paris, en 1748 (1). « Dans la préface de ses œuvres, il nous a laissé une description en vers de la vallée de Lon-

(1) *Mém. biog. de la Seine-Inf.*, par Guilbert, t. II.

gueil, laquelle est si exacte qu'on croirait voir la réalité en lisant cette peinture (1). »

Dans cette église de Saint-Pierre de Longueil fut inhumé, le 27 septembre 1703, David Asseline, prestre (2), âgé de 84 ans, muni des sacrements de l'Eglise. C'était dans cette retraite que le bon chroniqueur dieppois s'était retiré après le bombardement, afin de se dérober au spectacle des ruines de sa patrie. Avant de quitter pour toujours sa ville natale, il avait voulu rédiger de sa main octogénaire l'acte de décès de cette malheureuse cité. Aussi cette page, tout arrosée des larmes d'un vieillard, est une véritable élégie qui fend le cœur.

David Asseline, baptisé à Saint-Jacques de Dieppe en 1619, a passé une grande partie de ses jours à composer un manuscrit in-folio de 420 pages qu'il a intitulé : *Les Antiquités et Chroniques de la ville de Dieppe,* 1682. Ce travail de toute sa vie, il l'avait dédié, comme un bon prêtre qu'il était, à Dieu et à la vierge Marie.

Asseline fut un des hommes les plus laborieux et les plus érudits de son temps. Il peut figurer avec honneur à côté des Richard Simon, des Crasset, des Gouye, des Lenourry, des Fournier, des Bruzen de la Martinière et de cette pléïade de savants que Dieppe a produits sous Louis XIV. Ses recherches décèlent une grande connaissance des historiens et des géographes. Il cite à la marge de son œuvre les sources où il puise. Ce sont des quittances qui lui font honneur. Malheureusement ses successeurs n'ont pas cru devoir imiter son procédé. Il passe en revue tour à tour Adrien Valois, Philippe Cluvier, le père Labbe, Scipion Dupleix, Gabriel Dumoulin, dom Pommeraye, Farin, la Popelinière, Nagerel, Duchesne, Polydore Virgile, Robert Gaguin, Nicole Gilles, le père Fournier, Rigord, Davity, Tassin, Mathieu de Westminster, Dablon, Duval et Michel Estancelin.

C'est lui qui ouvre la marche des chroniqueurs dieppois qui nous sont restés, car nous ne pouvons ranger parmi eux messire Guillaume Tieulier, prestre, rédacteur du *Cueilloir*

(1) *Mém. pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Guibert, p. 169.

(2) *Registre des bapt. et sépultures de la paroisse de Longueil*, pour 1703. — C'est donc à tort que le biographe Guilbert place sa mort en 1674 et le chroniqueur Guibert en 1695.

dressé en 1396, par ordre de messire Guillaume de Vienne, archevêque de Rouen. Seulement Asseline ne connaissait pas les chartes et les diplômes qui abondent dans l'ouvrage de Tieulier. Malheureusement il n'avait pas pu ou n'avait pas su les lire. Aussi son travail repose plus sur d'anciennes relations écrites que sur des monuments originaux.

Voilà pourquoi son histoire se ressent de cette absence de critique et de pièces justificatives. Toutes ses assertions sont exactes pour ce qui est postérieur au xv[e] siècle; mais pour ce qui est de l'âge obscur et incertain de Dieppe, c'est-à-dire avant le xii[e] siècle, Asseline, comme Guibert, comme tous les autres, est plein d'assertions hasardées, de faits invraisemblables et de traditions qui ne supportent pas l'examen ni la critique.

Tous les vieux historiens français, voire même Duchesne, que l'on a appelé le *père de notre histoire*, sont remplis d'inventions merveilleuses sur la fondation de nos villes par des héros du siége de Troie, par des rois francs, ou tout au moins, par Charlemagne et les chevaliers de la Table-Ronde. Règle générale, le règne de Charlemagne est le dernier période des temps héroïques et des âges fabuleux de notre histoire provinciale. Son nom joue le même rôle, dans nos vieilles chroniques, que celui des Anglais dans les traditions populaires. Tout ce que le peuple voit d'extraordinaire, soit en châteaux, soit en églises, il l'attribue généralement aux Anglais (1), tandis que les chroniqueurs le reculent régulièrement jusqu'à Charlemagne. Il faut que l'invasion anglaise, avec toutes ses horreurs (2), ait singulièrement frappé l'esprit de nos paysans cauchois, pour que son souvenir ait retenti jusqu'à nous, à travers quatre siècles. Il paraît que de leur côté les annalistes n'ont pas été moins frappés des récits incroyables du règne de Charlemagne et des scènes épouvantables qui le suivirent dans nos contrées neustriennes.

Ainsi donc Asseline, comme tous ses successeurs, donne pour fondateur à la ville de Dieppe une reine Berthe, mère, sœur, fille ou femme de Charlemagne. Il parle de Rollon,

(1) *Hist. manuscrite du Hâvre*, par Levéziel. Préface.

(2) Complainte de messire Juvénal des Ursins, évêque et comte de Beauvais, sur les misères de Beauvais et Beauvoisis, en 1433.

des Normands, des Bénédictins de Caude-Côte, du vieux Saint-Remy, avec une assurance et un aplomb dignes d'un meilleur sort. Toutefois, qu'on se garde bien de croire qu'il accorde quelque chose à l'imagination. Généralement il est froid comme les dalles de l'église où il s'agenouillait pour prier.

Il savait très-bien qu'il n'écrivait pas une histoire, mais qu'il en amassait les principaux matériaux. Aussi, jamais il ne se considère comme un architecte, il se donne à lui-même le titre modeste de manœuvre. Il regardait son travail comme le squelette d'un livre, et il s'en explique assez à la tête de son œuvre.

Du reste, ces laborieuses compilations du doyen des chroniqueurs dieppois seront toujours très-utiles à ceux qui écriront l'histoire de Dieppe; et le plus bel éloge que l'on en puisse faire, c'est de dire que MM. Guibert (1), Desmarquets (2), Feret (3), Vitet (4) et autres s'en sont servis dans leurs ouvrages.

Il n'est pas sans intérêt de donner ici l'histoire des pérégrinations du manuscrit d'Asseline. Elle est curieuse et tient presque du prodige : on est tenté d'y reconnaître la main de cette *divine Providence* à laquelle il avait consacré son œuvre. *Divinæ Providentiæ.*

Avant de partir pour cette campagne de Longueil, où il devait finir ses jours, le pauvre prêtre avait déposé son trésor, en 1695, entre les mains du père Coladon, jésuite, qui avait mission de le conserver dans sa maison de Dieppe (5). Cette résidence était considérée par lui comme un lieu sûr et certain, dit Guibert. Hélas! le brave chroniqueur était loin de prévoir 1762.

Toutefois, les Jésuites ne justifièrent pas la confiance du dépositaire, car, peu de temps après la mort de l'auteur, vers 1705, on ne sait trop pour quelle cause ils se dessaisirent du précieux manuscrit, qu'ils n'appréciaient peut-être

(1) *Mém. pour servir à l'hist. de Dieppe*, à la bibliothèque. — (2) *Mém. chron.*, par Desmarquets, ancien maître des eaux et forêts. Dieppe, 1785, préface. — (3) *Notice sur Dieppe, Arques*, etc., par M. Feret. 1824. — (4) *Histoire de Dieppe*, par M. Vitet. — (5) *Mém. pour servir à l'hist. de Dieppe*, par Guibert. — *Hist. abrég. et chron*, manusc. anonyme. — *Almanach de Dieppe* de 1846.

pas assez. Une personne de qualité (de *conséquence*, dit Guibert,) emprunta ce livre et le porta à Paris où il resta longtemps perdu pour la ville de Dieppe (1). Toutefois, il n'était pas inconnu au monde savant : par un heureux hasard, il était entré dans la collection de M. Foucaut, conseiller d'État et ancien intendant de la généralité de Caen (2) ; c'est là que le père Lelong l'a connu et l'a fait figurer dans sa *Bibliothèque historique*, sous le nº 14,820 (3). Vers 1730, M. Lepellé de Longchamp, avocat du roi au bailliage d'Arques, étant sur le point d'écrire son *Histoire de Dieppe*, fut à Paris réclamer le manuscrit d'Asseline ; il eut le bonheur de l'obtenir, sous la condition expresse de le déposer aux Archives de la ville de Dieppe, ce qu'il fit vers 1740 (4).

Maintenant, nous demanderons comment il se fait que l'on ait laissé sortir du dépôt municipal un monument public aussi important ! nous n'en savons rien ; mais, ce qui est certain, c'est qu'après 1740 le manuscrit se trouvait entre les mains de M. Theroulde (5), receveur des octrois, qui le céda, en 1760, à David Houard, avocat au parlement et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (6). Ce savant jurisconsulte, qui connaissait tout le prix de cet original, le conserva soigneusement jusqu'à sa mort, arrivée en 1803. Il l'avait emporté avec lui, à Abbeville, ainsi que sa bibliothèque ; fort heureusement, il tomba entre les mains de M. Traullé, savant antiquaire de Picardie et auteur d'un ouvrage sur le *Commerce d'Abbeville* (7).

Après la mort de M. Traullé, arrivée vers 1828, M. Gaillon, naturaliste célèbre, qui avait mission de surveiller ce livre, le demanda aux héritiers qui le cédèrent très-volontiers à la ville de Dieppe. C'était, du reste, entrer entièrement dans les vues du dernier possesseur, qui avait manifesté, à M. Feret, bibliothécaire de notre ville, le désir de lui restituer ce précieux manuscrit. Il est à présent déposé à la Bibliothèque

(1) *Hist. abrég. et chron.*, manuscrit anonyme, p. 1re. — *Mém. de Guibert.* — *Almanach de* 1846. — (2) Id., ibid. — (3) Note manuscrite de Houard, jointe au manuscrit d'Asseline, à la Bibliothèque publique. — *Bibl. hist. de France*, Paris, 1719. — (4) *Hist. abr. et chron.*, manuscrit anonyme, p. 2. — *Mém. de Guibert.* — (5) *Mém. pour servir à l'Hist. de Dieppe*, par Guibert. — (6) Id., ibid. — Note manuscrite de Houard. — (7) Communication de M. Feret.

publique de la ville dont il ne sera plus désormais séparé, car nous aimons à croire qu'il est présentement au port et qu'il en a fini avec les voyages.

Richard Simon, qui connaissait l'ouvrage d'Asseline, conçut, dans sa vieillesse, le projet de l'abréger et de le livrer au public; il désirait y ajouter une notice sur les hommes célèbres nés à Dieppe. Déjà, il avait recueilli, sur cette matière, un grand nombre de notes et de documents (1) précieux qui passèrent entre les mains de M. Houard, son neveu, qui n'en a pas fait plus d'usage que son oncle. Il est regrettable que le grand écrivain, qui a tant travaillé sur la Bible et sur la théologie, n'ait pas consacré quelques-unes de ses dernières veilles à l'histoire de sa patrie. Toutefois, il paraît bien qu'il l'aimait, puisqu'il désirait finir par les origines de Dieppe, comme Huet avait terminé par *les Origines de Caen*. Ce retour du célèbre critique nous fait plaisir, à nous qui avions toujours considéré Richard Simon comme un cœur sec; nous sommes heureux de retrouver en lui un sentiment qui indique toujours une âme généreuse et de pouvoir lui appliquer ce mot du poète :

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

QUIBERVILLE-SUR-MER.

Sur l'étroite plaine qui sépare la rivière de Saâne de l'antique ruisseau du Dun, est assis, presque au bord de la falaise, le petit village de Quiberville, terre déserte et abandonnée que ne foule jamais le pied d'un voyageur. Aussi les habitants de ce pays sont-ils restés vraiment en arrière de la civilisation. Il y a un siècle et demi il fallait voir ce que l'on disait d'eux dans les hameaux d'alentour ! Aux marchés voisins personne ne voulait acheter leurs œufs, leurs fruits, ni leur beurre. On les fuyait comme des pestiférés. Fort heureusement un curé leva le sort jeté sur ce malheureux village. Il les réconcilia avec la société et les réhabilita à leurs propres yeux.

Le pays a été reconnaissant envers lui, car, après sa mort, on lui a dressé à la porte de son église une tombe qui porte cette inscription : « *Hic jacet venerabilis et circonspectus vir D. Carolus Delandre, presbyter, qui per 42 annos hujus pa-*

1 Note manuscrite de Houard jointe au manuscrit d'Asseline, Bibl. pub.

rochiæ de Quiberville, pastor vigilantissimus singulari pietate, eximiâ doctrinâ conspicuus et non improvisâ morte extinctus obdormivit in Domino septuagenarius 1722. »

Avant d'arriver à l'église de Quiberville, on rencontre un carrefour dans lequel est *la Croix-de-la-Place*. Au pied de l'image on lit : 1602, *don de Jehan Retout,* et sur la base en grès : M. V^c XLI XXXe *jour de mars. C. Brunel.*

Enfin, après avoir traversé le village, on arrive à la lande de bruyères au milieu de laquelle l'église est assise. Pauvre église ! abandonnée sans soutien et sans abri à la fureur des vents et aux injures des âges ! Aussi son toît s'enlève, ses murs s'ébranlent, son clocher même est tombé sous les coups des tempêtes. De sa tour du XIIe siècle il ne reste plus qu'un tronçon entre chœur et nef, recouvert d'une timide toîture qui semble craindre la colère des vents. Du plus loin qu'on l'aperçoit, l'église de Quiberville inspire la tristesse. Elle s'harmonise très-bien avec les mélancoliques rivages de la Saâne. Le saint patron qui veille sur elle est un saint solitaire, un moine qui a aimé les bords de la mer, qui a vécu dans les falaises et qui est enterré dans les dunes. Saint Valery parcourut autrefois ces rivages et il a évangélisé la station romaine de la butte de Nolent, comme celle d'Augusta dans le Bois-l'Abbé.

Ici encore, comme à Varengeville, il a voulu demeurer au bord de l'abîme et en vue de l'Océan, car les habitants de Quiberville voulaient construire leur église dans le *Fond*, près de la *Grande-Mare,* mais ce qu'ils construisaient le jour était transporté la nuit là où est l'église actuelle.

L'édifice existant remonte dans toute sa totalité à la fin du XIIe siècle. Il va sans dire qu'il a subi de nombreuses réparations. Les fonts baptismaux sont une cuve octogone ornée de petites ogives en creux, du XIIIe siècle. Dans le chœur est une belle pierre tombale du XIVe siècle sur laquelle sont gravés deux prêtres vêtus de la planète antique. J'ai pu à peine déchiffrer autour : « Cy gist vénérable et discrète personne Maistre . . . . . , prestre. . . . , mil CCC LX et III, le XVIe jour d'aoûst. Priez Dieu pour . . . . » Sur une autre on lit : « Ci gist discrète personne M. T. R. Louis Retel, curé de Quiberville, décédé le 20 février 1743. »

Dans le cimetière de Quiberville le fossoyeur trouve un

grand nombre de sarcophages en pierre avec leurs couvercles. Ils renferment des corps très-bien conservés. Leur profondeur n'est guère qu'à un mètre du sol. Ces jours derniers il a trouvé une petite croix en plomb semblable à celles de Bouteilles. On y lit, en caractère du XIIIe siècle, une formule d'absolution. Le cimetière était autrefois beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Le village de Quiberville s'avançait aussi beaucoup plus vers la mer, car dans le territoire des *Huit-Acres* on trouve un grand nombre de constructions.

Vers le milieu du XIIIe siècle l'archevêque de Rouen conférait à la cure de son plein droit. Cependant suivant une information faite en 1495, le patronage appartenait au duché de Longueville, les pouillés de 1648 et de 1704 sont conformes à cette décision. Toutefois, d'après celui de 1738, le châtelain de Longueil avait droit de présenter à la cure.

Quiberville ou Guiberville, possédait 68 feux en 1738 ; aujourd'hui c'est une commune de 284 habitants, annexée à la paroisse de Longueil.

Quiberville est la patrie du père Perrée, prêtre et supérieur de la maison de l'Oratoire de Rouen. C'était un très-habile controversiste. Il fut député par le roi, au synode d'Angers de 1683. A la suite de cette assemblée, sept ministres de la prétendue réforme firent abjuration entre les mains de l'évêque, le jour de la Pentecôte. C'est le père Perrée lui-même qui raconte cette touchante cérémonie dans une lettre écrite à son ami M. Mahaut de Tierceville, gouverneur de Dieppe et grand théologien.

FLAINVILLE.

Les bords du Dun, modestes et verdoyants, furent autrefois semés d'églises et échelonnés de chapelles. Au XIIIe siècle, les moines de Fécamp, à l'aide d'une bulle du pape Pascal, assirent, sur un gué de la rivière, l'intéressante église de Saint-Pierre-le-Vieux. Autour d'elle, rayonnaient comme des satellites les chapelles de la Madeleine, de la Trinité, de Saint-Nicolas et de Notre-Dame-du-Menillet. Près de la charmante basilique du Bourg-Dun, possédée par les chanoines de Saint-Quentin, on voyait briller çà et là les chapelles de *Saint-Gilles*, des *Marguettes*, de la *Madeleine-*

de-Bellangues et de *Saint-Jean-du-Dun*, vieux prieuré du XIe siècle, qui relevait de l'abbaye de Saint-Ouen.

Vers l'embouchure de la rivière, se dressaient l'un vis-à-vis de l'autre les manoirs de Flainville et de Saint-Aubin-sur-Mer. Les seigneurs de Saint-Aubin avaient, près de leur manoir, leur vieille église tuffeuse du XIIe siècle. Les châtelains de Flainville dominaient, du haut de leurs tours féodales, la pauvre église de Saint-Denis-du-Val, dont on chercherait en vain les traces, car un buisson a germé sur ses fondements. La tradition prétend que cette antique maison de prières a disparu dans les guerres de la Ligue et que sa pacifique enceinte fut le théâtre de ce fameux combat du Bourg-Dun livré par les ligueurs, le 8 juin 1589. Le seigneur du lieu, profitant de cette fâcheuse circonstance, transporta l'église dans l'enceinte du château de Flainville, là où avait logé Eudes Rigaud dans le cours de ses visites pastorales de l'année 1257.

Mais cette gloire ne lui resta pas long-temps. La nouvelle église de Flainville sortait de terre au moment même où la révolution française supprimait les paroisses et fermait les églises. Flainville eut ses bancs, sa chaire, ses stalles et son autel; mais jamais on n'y célébra la messe, jamais la bénédiction ne consola son enceinte. Le mobilier fut transporté à Quiberville où il subsiste encore. Le monument fut démoli l'année même de sa naissance. N'oublions pas de dire que cette construction éphémère était due à M. de Choiseul-Gouffier, le même peut-être qui fit, en 1782, un célèbre voyage en Grèce.

De la vieille paroisse de Saint-Denis-du-Val, il reste encore une foire célèbre qui se tient le 9 octobre de chaque année. On sait que les fêtes patronales sont l'origine de presque toutes les foires. Celle-ci se tenait, dit une tradition, dans le val de Bréoul, terre limitrophe des cinq paroisses de Quiberville, Longueil, Avremesnil, Saint-Denis-d'Aclon et Flainville. On raconte qu'il y a un siècle il s'y passa une histoire curieuse qui prouve une fois de plus que la main de Dieu pèse toujours sur le coupable. Cette anecdote a trop de ressemblance avec l'aventure du poète Ibicus pour n'être pas racontée ici.

Un sire de Béate, gentilhomme de la contrée, avait été

trouvé assassiné, dans un bois, le jour de la foire de Saint-Denis. Seul au milieu d'un désert, il avait eu beau crier, personne ne l'avait entendu. Levant alors les yeux au ciel, il avait vu une troupe d'oies traverser les airs et avait conjuré ces uniques témoins de son agonie d'être en même temps les vengeurs de sa mort.

Vingt ans après cet événement, deux des assassins se trouvaient par hasard à la foire de Saint-Denis ; l'un d'eux voulut acheter une oie sauvage récemment abattue par des chasseurs : « Ne crains-tu pas, lui dit brusquement son complice, que ce ne soit une oie de Béate ? » Ce mot, échappé au souvenir d'un crime, fut recueilli par les assistants et transmis à la justice. On arrêta les indiscrets, qui ne tardèrent pas à faire connaître les coupables. Tous subirent le châtiment qu'ils méritaient sur le théâtre même de leur forfait, et justifièrent une fois de plus cet adage de la sagesse antique :

« Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pæna claudo. »

Mais hâtons-nous de gagner la charmante chapelle du manoir de Flainville. Saluons en passant la croix de grès du XVIe siècle, placée sur le bord du chemin. Le manoir féodal a disparu ; mais il est resté, sur le penchant de la colline, une chapelle qui domine le cours du Dun, qui a vue sur la mer et qui semble la reine de ce frais paysage. Quand l'histoire ne nous dirait pas qu'elle a été construite en 1323, l'inspection seule du monument révélerait les premières années du XIVe siècle. La fenêtre qui termine cet oratoire est vraiment jolie : les roses, les chapiteaux et les colonnettes en sont découpés avec élégance ; mais ce que l'on admirera le plus c'est la petite chapelle seigneuriale, voisine du chœur, qui sert aujourd'hui de sacristie. Ce petit édifice, qui renferme un autel de pierre et une piscine à cuve fleurie, est tout rempli de peintures murales contemporaines de sa construction. Sur le fond de la voûte sont des anges qui jouent des instruments ; c'est un véritable chœur de musique, où l'on voit figurer les timbales, le triangle, la guitare, la trompette, le cor, la flûte, le violon et la harpe. Les murs étaient semés de roses rouges et de fleurs de lys ; mais sur chaque pignon brillait une peinture sacrée. Nous n'avons pu reconnaître qu'une *Adoration des Mages* assez bien conservée.

Cette gentille chapelle, dédiée à saint Julien, fut fondée en janvier 1323, par Estout de Gruchet. Long-temps elle fut desservie par des moines de l'abbaye de Fécamp. En 1626, le seigneur du fief y présentait encore un religieux de ce monastère; car d'après les aveux, le droit de patronage était resté la propriété des châtelains (1).

Saint Denis et saint Aubin protégent donc encore l'embouchure du Dun. Ces deux pontifes des Gaules règnent sur ces prairies verdoyantes, sur cette fraîche vallée, sur cet humble ruisseau qui ne pénètre à la mer qu'à travers les galets de la plage. Aussi, lorsqu'il arrive au rivage, il épanche ses eaux comme un lac dans des rives hautes et élargies. Des arbres l'accompagnent presque jusqu'à l'Océan, et les troupeaux ne cessent de paître paisiblement sur ses bords. Les côtes qui encaissent cette petite rivière sont basses et aplanies; les falaises qui l'environnent ne sont guères que de simples remparts en terre qui le défendent de la mer. A droite et à gauche sont des batteries avec leurs fourneaux, leurs corps-de-garde et leurs poudrières. Ces monuments de la guerre ont duré ici plus long-temps qu'ailleurs, grâce à la paix profonde dont jouissent ces heureuses campagnes.

OUVILLE-LA-RIVIÈRE.

Au pied d'une colline verdoyante et boisée, sur le bord d'une vallée baignée par les eaux de la Saâne et de la Vienne, de grands seigneurs placèrent autrefois un château féodal et une chapelle dédiée à saint Gilles. C'était non loin d'un édifice antique dont les fondements ont été vus, ces années dernières, et dans un vallon tout peuplé d'habitations romaines. L'église commande le cours de la rivière et sa flèche s'élève au milieu des arbres avec une gracieuse majesté. Il faut gravir une pente escarpée pour arriver à cette maison de prières, véritable repos de l'âme et du corps.

Dès les temps anciens, cette église avait été construite en pierre tuffeuse, comme toutes celles du bassin de la Saâne. De cette grande époque du XI[e] siècle, si féconde en monu-

(1) Duplessis, t. I[er], p. 426.

ments de pierre, qui remplaça par de blancs matériaux les noires charpentes des premiers siècles, il ne reste plus que le clocher, corps carré roman placé entre le chœur et la nef. Les cintres et les corbeaux primitifs ont été conservés au dehors. A l'intérieur, les arcades ont été refaites et quatre ogives en grès ont remplacé, au XVIe siècle, les cintres tuffeux. Cette tour posséde encore trois cloches, comme avant la révolution. La plus ancienne, celle qui a survécu à la tourmente de 93, fut fondue par Adrien Dubois, en 1773; les deux autres ont été faites en 1822, par Limaux et Mahuet, fondeurs.

Le reste de l'église paraît dater du XVIe et du XVIIe siècle. Le grès domine dans ces deux constructions. La nef, presque moderne, ne renferme d'intéressant qu'un joli baptistère en pierre couvert de sculptures du XVe siècle. Le chœur, tout enveloppé dans ses lambris de chêne, ne laisse rien voir des remaniements grossiers qu'il a subis. Les stalles en sont belles et nombreuses; la contre-table et le lambris sont d'assez bon goût; le tout a été fait, en 1831, par Lemaire, menuisier de Bacqueville, et par Tronel, sculpteur à Auppegard, pour la somme de 4,350 fr. La même année, Drouet, de Dieppe, peignit le tableau de la contre-table, qui représente une *Ascension*.

La merveille de l'église d'Ouville est la chapelle du transept méridional : c'est une jolie fleur consacrée à Marie. Sans parler de la voûte, d'où descendent d'élégants culs-de-lampe, ni de la fenêtre à trois compartiments avec remplissage garni d'anges, nous devons citer surtout le vitrail, l'autel et la contre-table. La verrière, faite à Rouen par M. You-Renaut, représente les trois patrons des donateurs : sainte Marie, saint Antoine et sainte Constance. Ce sont de grands personnages renfermés dans un encadrement du XVe siècle.

Sous cette belle fenêtre fut autrefois le tombeau du Sauveur, mutilé à la révolution comme tous les autres. La place même a disparu et la tradition seule nous a conservé la mémoire de ce touchant monument de la piété des peuples. On le regrette moins à la vue de toutes les splendeurs qui ont remplacé dans cette chapelle les saintes obscurités du sépulcre.

La contre-table qui surmonte l'autel est une belle boiserie

à colonnes torses, en style corinthien, de la plus grande délicatesse. Ce petit chef-d'œuvre de *hucherie* vient des anciens Capucins de Dieppe, établis au Pollet, en 1614. Malheureusement les réparations faites dans ces derniers temps en ont altéré le style primitif. Quel malheur qu'avec de si excellentes intentions le généreux donateur n'ait pu raccorder l'autel avec le rétable qui le surmonte! Cet autel, ici déplacé, est un joli travail dans le style de la Renaissance. Le devant, garni de colonnes et de niches, présente les images du Sauveur et des Evangélistes. Félicitons M. Bréant fils de son travail, mais plaignons-le de l'avoir placé sous un couronnement qui l'écrase.

Le même artiste a découpé, en style gothique, les jolis lambris de chêne qui tapissent cette chapelle occupée par l'enfance, car c'est là que se réunissent, sous les yeux d'une bonne religieuse, les petites filles du village. Elles doivent y prier avec ferveur pour les âmes bienfaisantes qui ont tant aimé la décoration de la maison du Seigneur. Six chandeliers en cuivre, dans le style du XIVe siècle, éclairent leurs livres de prières ; une lampe gothique, suspendue à la voûte, veille paisiblement sur elles, et les saints patrons des fondateurs, saint Antoine et sainte Constance, placés dans les niches de la contre-table, semblent leur dire qu'elles sont en la compagnie des saints et presque dans l'antichambre du Ciel.

C'est en 1843 que M. Dupont de Touslesmesnils, ce puissant protecteur d'Ouville, a fondé et décoré cette chapelle, pour laquelle il a dépensé 3,600 fr. Il est fâcheux qu'il n'ait pu y être inhumé avec sa vertueuse épouse et reposer ainsi au sein de ses bienfaits. Ils ne sont pas éloignés, du reste, de cet objet de leurs complaisances : ils sommeillent dans le cimetière, à l'ombre de cette chapelle et presque sous sa gouttière, comme les pieux Richards de Normandie autour de l'abbaye de Fécamp. Leurs tombeaux en marbre ont été distingués de tous les autres par la reconnaissance des habitants, car on lit sur une inscription, placée par le vœu même du peuple, ces touchantes paroles :

« A M. François-Antoine Dupont de Touslesmesnils,
les habitants d'Ouville-la-Rivière reconnaissants.
Concession à perpétuité, par délibération du conseil municipal
du 11 juin 1843. — Souscription volontaire. »

Sur la tombe, on lit ces mots : « Ici repose François-Antoine Dupont de Touslesmesnils, chevalier de Saint-Louis, décédé en son château, le 19 mai 1843. Il fut l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin ; aussi sa mémoire sera éternelle dans cette paroisse. »

Dormez en paix, noble cœur, autour de cette chapelle embellie par vos soins ; l'éclat dont elle brille rejaillit sur votre tombe et, nous l'espérons, aussi sur votre âme, maintenant dans la céleste Jérusalem. Vous avez présenté aux habitants de la campagne une image des splendeurs que Dieu prépare à ses élus dans le ciel : peut-être plusieurs d'entr'eux devront-ils à cette pompe terrestre le bonheur de jouir d'une gloire immortelle qui ne se flétrit jamais.

En face de cette chapelle était autrefois l'autel de Saint-Louis, là où fut fondée, au XIVe siècle, la chapelle de la Sainte-Vierge. C'était l'œuvre de Raoul Lemoine et de Jeanne de Gueures, sa femme, qui expiaient ainsi la faute qu'ils avaient commise en se mariant ensemble, sans dispense de parenté spirituelle : Raoul avait tenu Jeanne sur les fonts du baptême. L'archevêque de Rouen, Nicolas Roger, approuva cette fondation par lettres-patentes du 11 juin 1344. Plus tard, néanmoins, elle fut transférée dans l'église de Saint-Nicolas-d'Alihermont. Duplessis va jusqu'à dire qu'elle le fut du vivant même des fondateurs. Il la retrouve à tort ou à raison dans la chapelle de Saint-Hubert, fort célèbre dans l'Alihermont.

Cette année même (1847) s'est élevée, au lieu et place de l'autel de Saint-Louis, par les soins de M. d'Aubermesnil, une chapelle neuve, digne pendant de celle de la Sainte-Vierge : c'est le testament de M. de Touslesmesnils mis en œuvre par son exécuteur testamentaire. Hénault, maître maçon de Dieppe et constructeur de l'église du Pollet, a élevé cette chapelle dans le style du XVIe siècle et l'a fait avec bonheur. L'église a maintenant la forme d'une croix.

L'église d'Ouville fut donnée de très-bonne heure au prieuré de Longueville-la-Giffart ; aussi, dans ses aveux, ce monastère déclare-t-il posséder un fief et des dîmes. Cette cure, de l'ancien doyenné de Brachy, comptait 79 feux en 1738 ; aujourd'hui c'est une succursale de 637 habitants.

On montre encore sur cette paroisse, dans un bois du château, les ruines d'une chapelle de Sainte-Apolline que quelques personnes supposent avoir remplacé un temple païen consacré à Apollon.

Nous ne quitterons pas Ouville sans saluer le joli château du XVIe siècle, dont les tourelles pointues s'élèvent au milieu des futaies qui tapissent le pied de la colline. Des eaux courantes et un vaste étang environnent de leurs gracieux contours l'ancienne forteresse devenue une maison de plaisance Cette demeure de châtelain catholique fut autrefois pillée par les protestants dieppois, dans leurs fameuses courses de 1562. L'église eut bien à souffrir de cette visite des iconoclastes. En 1589 c'était un autre drapeau qui flottait sur les tours de l'église et du château. Les couleurs de la ligue avaient été arborées dans ce village par le capitaine Dupré et ses braves cavaliers. Mais le royaliste de Chattes les délogea bientôt, et la cornette blanche du commandeur fit pâlir les trois couleurs de la sainte union catholique.

SAINT-DENIS-D'ACLON.

L'église de Saint-Denis-d'Aclon dut être construite, primitivement, à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Le chœur est en pierre tuffeuse et les fenêtres sont des ogives primitives.

Le tuf se retrouve encore dans le corps carré du clocher placé au portail ; mais la partie supérieure de cette tour a été refaite, il y a soixante-dix ans, comme le prouve cette inscription gravée sur un grès : « Nicolas Bourdon et Jacques Bille, d'Avremesnil, m'ont rebâtis en 1774. » Bourdon était maître maçon et Bille était charpentier ; ils avaient travaillé déjà pour l'église de Longueil. Ce sont eux qui ont refait également la nef et les transepts en grès de l'église que nous visitons.

L'ameublement en était dû à un curé de la paroisse, M. l'abbé Ricard, qui avait été autrefois menuisier. C'est lui qui, dans ses moments de loisir, a construit le lambris, le berceau, la chaire, le lutrin et les trois contre-tables. L'histoire de cet homme est assez curieuse, nous demandons la permission de la raconter ici :

L'abbé Ricard était né à Saint-Denis-d'Aclon, dans une

des plus humbles conditions de la société. Dès sa jeunesse on en fit un enfant de chœur, et comme il avait du goût pour la musique, il se familiarisa de bonne heure avec les chants d'église. Il avait une belle voix et se plaisait à répéter, à l'atelier, les cantiques sacrés. A l'âge de quinze ans on l'envoya à Rouen pour se perfectionner dans la profession de menuisier qu'il avait embrassée. Là, pendant son travail, il aimait encore à redire les hymnes de l'Eglise et les chants du village.

Un jour, l'abbé Terrisse, d'autres disent l'archevêque lui-même, vint à passer près de la boutique où travaillait le jeune campagnard; il entendit une voix superbe élever les cantiques évangéliques. Il s'arrêta un moment, puis, entrant dans l'atelier, il dit au jeune chanteur : « Mon ami, vous avez là une voix digne d'un meilleur sort; si vous voulez me suivre je vous ferai chantre de l'église. » L'ouvrier, qui avait toujours conservé une secrète vocation pour l'état ecclésiastique, objecta cependant sa misère et celle de sa famille. « Qu'à cela ne tienne, répondit le vicaire-général, je me charge de tout. »

On plaça aussitôt le jeune artisan dans un séminaire; on lui apprit le latin, la théologie et la musique sacrée ; il reçut les ordres; puis, comme Monseigneur était à la fois archevêque de Rouen et aumônier de la reine, il le fit nommer maître de la chapelle royale.

Plusieurs années s'étant écoulées dans cette fonction, l'abbé Ricard soupira après la retraite. La cure de sa paroisse natale étant devenue vacante, il la demanda au roi, qui en était seigneur-patron. Louis XV le présenta aussitôt à l'archevêque de Rouen qui lui conféra ce bénéfice (1).

Dans sa cure de Saint-Denis, il se ressouvint de sa première profession de sculpteur; il voulut utiliser son art et son loisir au profit de son église. Il en travailla donc les lambris et les contre-tables avec une patience et un soin infinis. Son chef-d'œuvre, c'était l'aigle du lutrin que l'on voit encore dans l'église d'Ouville-la-Rivière. L'abbé Ricard, avancé en âge, espérait mourir dans son pays natal et mêler sa cendre à

(1) En l'année 1145, les religieux de Saint-Lô de Rouen possédaient Aclon avec l'église et le moulin.

celle de ses pères. La révolution ne le lui permit pas. Fidèle à son devoir, il refusa le serment et partit pour l'Angleterre, où il mourut à la fin de l'année 1792.

Aucun pasteur n'est venu effacer, dans la mémoire des habitants de Saint-Denis, le souvenir de l'abbé Ricard. Il fut le dernier de leurs curés, et la pauvre église, veuve depuis si long-temps, est bien vide et bien abandonnée. Elle serait en ruines sans le zèle de MM. Saffray, Tassel, Déricq et autres habitants qui, en 1838, ont dépensé 1,800 fr. pour la réparer.

En 1738, au moment de la naissance de l'abbé Ricard, Saint-Denis comptait 29 feux, et quand il quitta ce village, en 1792, il y avait 84 habitants. En 1841 on en comptait 157; aujourd'hui il y en a près de 220.

Le roi a été patron de cette cure dès le XIIIe siècle. Cependant le prieuré de Saint-Lô lui a disputé ce droit. Le duc de Longueville même finit par en jouir en 1663 ; mais le roi recouvra sa propriété dans le siècle suivant par la possession même du duché de Longueville.

AMBRUMESNIL.

Ce village portait autrefois le nom de *Brumesnil*. C'est encore le nom que lui donne, dans le siècle dernier, la *Description* de Duplessis, la carte du diocèse de Rouen, par Frémont, et l'inscription tumulaire du comte de Manneville, gouverneur de Dieppe et seigneur du lieu. Dans tous les hameaux d'alentour les paysans ne l'appellent pas autrement que le *Brumesnil*. L'orthographe officielle est la seule qui lui donne le nom d'Ambrumesnil. Toutefois il est vrai d'ajouter que les pouillés lui avaient tracé la marche.

Vers le milieu du XIIIe siècle, cette paroisse appartenait aux religieuses de Bondeville-lès-Rouen. Ces filles de l'abbaye de Bival, percevaient les dîmes et envoyaient un prêtre pour desservir la cure (1). Depuis long-temps, toutefois, les ducs de Longueville leur avaient succédé dans ce patronage. Un acte de 1495 atteste ce droit. Depuis l'extinction du duché de Longueville, en 1694, le roi de France présentait à la cure du Brumesnil.

(1) T. Duplessis, t. Ier, p. 374.

De l'église du XIIIe siècle il ne reste plus rien aujourd'hui. Le grand mouvement du XVIe siècle, qui a balayé autour de Dieppe tant d'églises romanes ou primitives, a démoli de fond en comble celle d'Ambrumesnil. Le tuf des vallées a fait place au grès du port d'Ailly. La nef avec son allée latérale a été construite au moment même où la réforme fermentait si fort dans ces contrées, car on lit sur une des poutres de la charpente : « De l'an cinq cens cinquante et quatre P. Duhamel et Colin grainier . . . . fut cette nef achevée. » Sur un des piliers qui soutiennent les arcades cintrées on lit : « L'an mil V^cc LXI Jehan Rom. Nel, trésaurier. » Enfin, sur le portail de l'allée latérale on trouve le chiffre de 1570. On touchait à la Saint-Barthélemy.

Cette église possédait autrefois des verrières : le temps et les révolutions en ont beaucoup détruit. La fabrique elle-même n'a pas été étrangère à la spoliation. Il y a vingt-cinq ans environ, les paroissiens se plaignaient de l'obscurité de l'église; M. d'Aubermesnil proposa de remplacer une verrière par deux vitres blanches; on accepta l'offre, et maintenant, si vous voulez voir le grand saint Jacques de Compostelle en habit de pélerin, avec sa gourde, son bâton et sa coquille, allez dans la bibliothèque de M. d'Aubermesnil, un des jolis cabinets de ce département, et vous reconnaîtrez le vitrail à cette inscription : « L'an cinq cens XXXI, mestre Jacques Parmentier a donné cette vitre. » Le brave donateur est à genoux au bas de sa verrière avec un surplis à grandes manches.

Pour être juste envers les marguilliers, nous devons ajouter qu'ils regrettent leur faute et qu'ils l'ont en partie réparée en faisant placer dans le chœur un nouveau vitrail.

Le chœur d'Ambrumesnil doit être du milieu du XVIIe siècle. On lit dans les fenêtres, au milieu des fleurs qui en garnissent les bords, les millésimes de 1656 et de 1657.

De cette paroisse fait maintenant partie le hameau du *Boutde-Gueures*, qui autrefois relevait de la paroisse de ce nom : il était pourtant séparé de Gueures par tout le village du Brumesnil. La tradition explique cette bizarrerie, assez fréquente, par une peste pendant laquelle le curé de Gueures se serait dévoué pour ce hameau. Cette tradition se retrouve à Cuverville, près Etretat. Le curé d'Auppegard dîmait et

desservait une ferme d'Hermanville pour la même raison. Nous croyons, nous, que la raison de ce mélange vient de la donation faite par les anciens seigneurs de ces dîmages à des paroisses de leur choix.

Ambrumesnil est à présent une succursale de 490 habitants.

RIBEUF.

Cet antique village, situé sur le penchant d'une des collines de la Saâne, possédait autrefois une paroisse et un prieuré. La paroisse était dédiée à saint Pierre et le prieuré à saint Laurent. L'une dépendait du Roi, l'autre de l'abbaye de Tiron et du prieuré de Bacqueville. Lorsqu'Eudes Rigaud visitait Bacqueville, en 1266, il n'y avait qu'un seul moine à Ribeuf, là où il devait y en avoir deux. Aujourd'hui Ribeuf ne possède plus qu'une ruine d'église. Le chœur et la nef ont été rasés il y a environ quarante ans. Le vieil if même a disparu du cimetière ; il ne reste plus qu'une croix de grès et une petite chapelle que l'on a établie dans le porche de l'ancienne église. Là, on a installé un autel et placé dessus une image de saint Clair qui est l'objet d'un pélerinage le 17 juillet, pour les maladies des yeux.

L'église tuffeuse du XIe siècle a été vendue 1,800 fr. à M. Lefebvre, de Rouen, qui a construit avec la pierre une fabrique à Gueures. Ribeuf qui comptait 8 feux en 1738, n'est plus aujourd'hui qu'une section d'Ambrumesnil.

LA COLLÉGIALE DE SAUQUEVILLE.

Les bords de la Scie furent autrefois couverts d'églises, de monastères et de manses canoniales. Depuis sa source jusqu'à son embouchure, on ne comptait pas moins de deux abbayes, de trois collégiales, de cinq chapelles et de dix-huit églises paroissiales. Un peuple de prêtres et de moines s'abritait sous les bocages qui remplissent cette fraîche vallée et le ruisseau modeste, en portant à l'Océan ses ondes, semblait aussi porter à Dieu des flots de prières. Cette petite vallée était un temple toujours ouvert dont le parquet était une verdoyante prairie, et dont le dôme était la voûte azurée du Ciel.

Mais les temps sont aujourd'hui bien changés! la Scie, cette pieuse rivière, toute couverte de prieurés et de monastères, tout échelonnée de croix et de chapelles, qui ne roulait ses ondes qu'au travers des prés consacrés à Dieu, est devenue impie dans ces derniers temps. Dans sa course révolutionnaire, elle a renversé, jusqu'aux fondements, églises et chapelles, collégiales et abbayes. On chercherait en vain les traces de ces saints oratoires, de ces cloîtres bénis où chanoines et religieux, prêtres et abbés firent entendre si long-temps les saints cantiques de Sion.

Si les monastères, si les églises sont rentrés sous terre, en revanche des usines et des filatures en sont sorties à la voix de l'industrie; des ponceaux, des viaducs, des remblais, des tranchées se dessinent à l'envi le long de la rivière. Un railway va étendre sa verge de fer sur le cadavre des églises et sur les ossements des saints. A la place des cloîtres, on va créer dans le vallon des gares et des embarcadères. Au lieu du char antique sillonnant la vallée *à la grâce de Dieu* et à la conduite d'un pieux pélerin qui se signait devant chaque calvaire, on va voir une locomotive à l'âme de feu, au cœur athée, passer droite et fière devant la maison de Dieu sans jamais incliner son front d'airain.

La collégiale de Sauqueville fut fondée au commencement du XIIIe siècle par Jourdain de Sauqueville, seigneur du lieu. Ce gentilhomme ajouta quatre prébendes aux deux premières qui existaient déjà depuis long-temps et créa ainsi un chapitre de six chanoines. Tous ces canonicats étaient à la présentation du fondateur et de ses héritiers. Un des titulaires devait être chantre, le second trésorier et le troisième doyen. Celui-là était le chef de la collégiale. L'acte de fondation fut confirmé le 17 janvier 1201 par Gautier de Coutances, archevêque de Rouen.

En augmentant le personnel de la maison, Jourdain de Sauqueville en accrut aussi les biens et les revenus. La meilleure partie de leurs ressources consistait dans la terre de Melmingam, sise en Angleterre, qu'ils perdirent peu de temps après la conquête de la Normandie, et dans le marché de Sauqueville que leur confirma Jean-Sans-Terre dans les actes de l'Échiquier.

Le pieux fondateur agrandit aussi l'église de Notre-Dame

dans laquelle les chanoines devaient célébrer. Suivant toutes les apparences, le beau monument dont nous déplorerons bientôt la perte indiquait par son style le temps de Philippe-Auguste.

Le roi saint Louis dut passer bien près de la collégiale de Sauqueville dans le voyage qu'il fit en Normandie, en 1257; il demeura plusieurs jours sur les bords de la Scie, de la Varenne et de l'Eaulne. Le 9 d'avril, il était à Auffay, le 13 à Longueville, le 19 à Arques; de là il visita Dieppe et l'Alihermont et s'en retourna par le château de Mortemer. Il était accompagné dans cette tournée du célèbre archevêque Eudes Rigaud, l'ami, le conseiller et le commensal du saint roi (1).

Cet infatigable réformateur des chapitres et des monastères de la Normandie, visita plusieurs fois la collégiale de Sauqueville; pendant les vingt années de son actif pélérinage, nous le voyons apparaître plusieurs fois corrigeant les abus, semonçant les chanoines et réglant les affaires intérieures et extérieures de la maison.

Le 25 août 1251, il descend des hauteurs de l'Alihermont pour visiter le chapitre de Sauqueville. Il y trouve six chanoines dont deux étaient curés de la paroisse *par indivis*. Chaque prébende valait 14 livres et, tous les matins, on distribuait le blé quotidien à ceux qui assistaient à l'office.

Le 25 août 1252, il était de retour et trouvait malheureusement quelques désordres dans la maison; il parle de *jeux* et de *tavernes;* on y lisait peu et, d'ailleurs, il y avait peu de livres. *Habent parùm legendas et libros.* On ne célébrait pas toujours la messe paroissiale ni la messe capitulaire. Le 8 mars 1254, nouvelle visite, nouvelles prescriptions. On invite le chantre à dresser un tableau des offices et à l'exposer dans l'église. Le 29 septembre 1257, Eudes Rigaud apparaît encore réformant toujours cette tribu incorrigible. Pourtant, cette fois, le procès-verbal est moins chargé. Enfin, le 5 septembre 1261, il visita Sauqueville pour la dernière fois; il n'y trouva que quatre chanoines au lieu de six qui devaient y être. Le trésorier Féri ne résidait jamais; on fut même obligé de procéder contre lui, à cause de sa conduite. Le chantre était malade; un autre chanoine nommé Legros ne voulait pas résider; enfin, un quatrième était sourd et ne

(1) *Regest. visitat.*, p. 272.

pouvait guères assister aux heures canoniales. Malgré tout son zèle et ses fréquentes visites, le pieux pontife dut sortir peu satisfait de cette maison dont la réforme lui paraissait à-peu-près impossible, vu l'état insuffisant du personnel (1).

Après ces réformes pontificales, il nous reste, hélas ! bien peu de détails sur la collégiale de Sauqueville. Cette infortunée maison avait perdu la plus grande partie de ses biens et revenus dans les guerres civiles. Elle était devenue si pauvre, qu'en 1623 elle demanda à Jacques de Manneville, seigneur du lieu, de détruire la trésorerie et de la réunir aux autres prébendes (2). Après avoir été ainsi affaiblie par le malheur des temps et le relâchement de la discipline, elle était prête à recevoir son coup de grâce de la part de la révolution française. Aussi fut-elle complètement anéantie par ce fameux décret de l'assemblée constituante, qui enveloppait dans une ruine commune les chapitres et les abbayes de France. Les habitations canoniales furent vendues et transformées en maisons particulières. Les vieillards disent qu'il y avait cinq chanoines au moment de la révolution. Presque tous restèrent à Sauqueville et vieillirent près de leur ancien séjour. M. Prouin, dernier doyen, mourut en 1800. On montre encore la maison où l'un des prébendés tenait l'école. Les granges dîmeresses ne subsistent plus.

L'église où ils célébraient chaque jour l'office canonial était grande et belle, il y avait plusieurs mausolées et de superbes vitraux qu'un bataillon de *Grandvilliers* vint briser impitoyablement. Deux cloches furent enlevées pour la fonte des canons. Une simple paroisse avait succédé d'abord à la collégiale, mais elle fut bientôt anéantie, comme toutes les autres, à la tourmente révolutionnaire. Le temple demeura vide, et ce fut son premier pas vers sa ruine.

Cette église, dédiée à Notre-Dame, était d'une belle architecture, s'il faut en croire les habitants d'alentour. D'après ce que nous avons pu recueillir du témoignage de ceux qui l'ont vue, elle devait remonter au XIII[e] siècle, au temps de ce brave Jourdain de Sauqueville, qui défendit si vaillamment Jean-sans-Terre, le dernier de nos ducs normands, car en 1202 il réparait pour lui le château d'Arques et achetait

(1) *Regestrum visit.*, p. 116, 145, 209, 285, 409.
(2) Archives de l'église d'Offranville.

bien cher une foire de Saint-Jean-Baptiste (1). C'était une manière honnête de réparer les finances délabrées de ce roi *sans avoir*.

L'église avait été retouchée au XVIe siècle, car elle renfermait une grande quantité de grès. Le baptistère et la croix qui se trouvent dans l'église de Saint-Aubin sont des sculptures du règne de François Ier. Plusieurs débris conservés à Ecorchebeuf, par M. Reiset, indiquent aussi le temps de la Renaissance. M. Vitet y a reconnu, en 1832, des chapiteaux d'un joli travail, des clefs de voûtes et des tronçons de colonnes parsemés de longues fleurs de lys qui lui ont paru appartenir au XIVe siècle (2).

Cette charmante église, une des plus belles de la contrée, était restée sans prêtre depuis la révolution. Cet isolement l'avait tuée. Après trente ans d'abandon, la toiture tombait de toutes parts. M. Jules Delamarre proposa de la couvrir en chaume à ses frais : on refusa son offrande. Une aveugle fatalité poursuivait cette pauvre église. Des instances furent faites auprès de l'autorité supérieure pour en obtenir la démolition. On raconte que l'administration envoya un expert sur les lieux pour juger quelle était la plus ancienne église de Sauqueville ou de Saint-Aubin, promettant de faire de la question d'antiquité une question de vie ou de mort. Le diplomate chargé de cette mission se contenta de lire sur la porte des deux églises le chiffre que le menuisier y avait placé. Par malheur, la porte de Sauqueville avait été raccommodée dix ans après celle de Saint-Aubin. La sentence fut portée en vertu de cette pièce unique. On conserva la grange et l'on vendit la basilique.

Ce fut en 1825 que cette vandale opération fut consommée. M. de Viel-Castel, sous-préfet de Dieppe, aura éternellement sur la conscience cette destruction qu'il pouvait empêcher. Il s'en repentit, il est vrai, lorsqu'on lui fit ouvrir les yeux ; mais il était trop tard : le mal était irréparable.

Nous n'avons pas fini avec les reproches. L'église, vendue à l'encan, fut achetée, devinez par qui ? Par un spé-

(1) *Rotuli Normanniæ in turri londinensi asservati*, publiés par M. Léchaudé d'Anisy, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XV, p. 101 et 104.

(2) *Histoire de Dieppe*, p. 427. Edition de 1844.

culateur, direz-vous, par un paysan, par un maçon, par un industriel? Non, mais par un gentilhomme de la contrée, par le propriétaire du plus beau château du voisinage, par l'héritier du président de Miromesnil. M. d'Orbigny, puisqu'il faut le nommer par son nom, renversa, brisa, dépéça ces saintes voûtes, jeta par terre ces colonnes et ces piliers, enleva les dalles du sanctuaire, cassa les tombeaux et les statues. Il n'épargna ni les chapiteaux, ni les clés de voûtes, ni les bas-reliefs. Tout fut taillé, découpé, mis en pièces pour en construire une filature.

A la vue d'une profanation si solennelle, les bons habitants de Sauqueville se révoltèrent contre les démolisseurs. Il y eut une émeute, et la force armée fut obligée d'intervenir. On mit en prison ces fils des Croisés rebelles à l'*ordre légal*.

M. d'Orbigny entoura son château des débris de l'église de Sauqueville. On y retrouve encore des pierres tombales qui servent de seuils et des colonnes qui forment des abornements. Il vendit aux maçons de Dieppe ce qu'ils voulurent acheter. L'un d'eux prit une dalle de marbre qui n'a été sciée que dans ces derniers temps. Elle avait deux mètres trente centimètres de long sur un mètre soixante-six centimètres de large. Après avoir fourni plusieurs chambranles de cheminée, elle m'a laissé lire sur le fragment qui reste ces quelques mots qui m'ont permis de deviner le reste : « Cy gist hault et puissant seigneur. . . . .
Ocqueville et Aves, lequel décéda à Paris, le 18e jour de juillet 1617. Priez Dieu pour son âme. » Voilà tout ce qui reste du sépulcre d'Aimard de Manneville, capitaine de cinquante hommes d'armes, député de la noblesse de Caux, lors de la réformation de la coutume de Normandie, fils de Nicolas de Manneville et de Marguerite Cauchon de Sillery, et époux de Françoise de Masquerel, morte le 25 août 1592.

L'inscription était placée sur le bord de la pierre et en faisait le tour, ce qui me fait croire que cette grande dalle était surmontée d'une statue funèbre en marbre blanc qui aura disparu.

La collégiale de Sauqueville était le lieu de sépulture des sires de Manneville, dont la terre fut érigée en comté en janvier 1668, lorsque déjà ils étaient propriétaires de la châ-

tellenie de Charlesmesnil, érigée en marquisat en 1660. Ils possédaient dans le chœur un caveau sépulcral, où ils venaient tous dormir dans des coffres de plomb. Nous ne savons si la révolution les a troublés dans leur sommeil; mais ce que nous savons fort bien, c'est que bientôt ils seront mis pour bien des siècles à l'abri de toute profanation par une plus grande profanation encore. Dans quelques mois le chemin de fer passera sur ce caveau même, et déjà on pratique les terrassements qui vont recouvrir le sanctuaire. Nous sommes étonnés que les héritiers des Manneville, les Mortemart, les Crillon et les d'Havaray, qui jouissent des immenses terres de la seigneurie de Manneville-Charlesmesnil, n'exhument pas leurs ancêtres et leurs bienfaiteurs pour les placer plus chrétiennement sous la protection de la croix et la sauvegarde du sanctuaire.

Nous surprendrons encore plus étrangement nos lecteurs quand nous ajouterons que deux tombeaux des Manneville subsistent encore chez un des fermiers du château, dans un état d'abandon que l'on aura peine à croire. Il nous a fallu aller jusque derrière un poulailler pour trouver ces deux dalles funéraires couvertes d'inscriptions et d'armoiries. C'est là qu'elles sont exposées à l'eau des gouttières et aux injures du temps. Nous les avons dégagées de la boue qui les couvre et de la mousse qui les verdit pour y lire les inscriptions suivantes :

« Cy gist haut et puissant seigneur messire Jacques, seigneur de Manneville et de plusieurs autres terres et seigneuries, chevalier, mestre de camp d'infanterie et de cavalerie, décédé en 1636. Cy gist madame Catherine de Guilbert, marquise de Charlesmesnil, son épouse, et en secondes nopces de messire Martel, seigneur de Basqueville, décédée l'an 1677. »

« Cy gist très hault et très puissant seigneur Estienne-Joseph de Manneville, comte dudit lieu, ancien gouverneur de la ville et château de Dieppe, marquis de Charles Mesnil, seigneur des paroisses du Thil, de Colménil, Aupegard, Bertreville, Manneville, Sauqueville et en partie de Franville et de Brumesnil, mort en la 69e année de son âge, le 16 septembre de l'année 1729. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

Nous avions pensé, dans notre simplicité, que ces dalles seraient bien placées dans l'église de Saint-Remy de Dieppe, à côté des gouverneurs qui ont précédé le comte de Manneville. Nous croyions qu'il serait doux au brave capitaine, qui eut à endurer tout le feu du bombardement de 1694, de reposer auprès des Sygogne et des de Chates, ces vaillants défenseurs du trône et de l'autel, au temps de nos guerres civiles. La fabrique de Saint-Remy souriait à cette pensée. La demande en a été faite à qui de droit; mais personne n'a répondu. Les pierres tombales sont encore derrière le poulailler.

SAINT-AUBIN-SUR-SCIE.

Cette église, située sur les bords de la Scie, dans une charmante vallée, a dû subir de grands ravages au XVIe siècle de la part des *prétendus réformés*. Sa construction primitive la fait remonter au XIIe, et pour preuve je donnerai la pierre tuffeuse qui domine dans l'appareil du chœur, les contreforts plats qui le soutiennent, les trois fenêtres ogivales qui éclairaient le chevet et la piscine à double lancette que l'on remarque au côté de l'épître. Celle-ci, comme toutes les autres, sert d'armoire au sacristain.

Cette église a double nef, ce qui donne au monument la forme la plus irrégulière. Cette portion en grès et en silex, dut être reconstruite au XVIe siècle. Toutefois, il n'y a de remarquable que la rose du grand portail, qui ferait un bel effet si elle était garnie de vitraux de couleur.

Saint-Aubin possédait autrefois des verrières comme toutes les églises du voisinage. Nous en avons encore vu en 1841 trois fragments qui ont disparu. Le premier représentait un palais, le second une tête de femme avec fraise au cou, le troisième un pèlerin avec sa barbe, sa coquille et son bâton, ce qui pouvait être un Saint-Jacques de Compostelle.

Le clocher en grès, placé à l'entrée de l'église, renferme la cloche de l'ancienne collégiale de Sauqueville. Elle pesait 700 kilo. Elle a été refondue en 1832, avec celle de la paroisse, par Cartenet de Gueutteville.

Dans les murs de la nef et du chœur on remarque des ouvertures aujourd'hui rebouchées qui communiquaient au-

trefois avec des chapelles. Partout dans le cimetière et aux environs de l'église, le fossoyeur trouve des murs qui indiquent des constructions anéanties. On cite entr'autres au côté du midi les fondements d'une chapelle seigneuriale dont il est fait mention dans les titres du château de Miromesnil, mais qui avait déjà disparu en 1741 (1).

Cette église possède peu d'objets d'art. Nous citerons pourtant deux bas-reliefs en bois représentant le trépassement de la Sainte-Vierge et l'interrogatoire du Sauveur à propos de la femme adultère. Ils se sont réfugiés dans le clocher.

Le voisinage de la collégiale de Sauqueville n'a pas été inutile à l'église de Saint-Aubin. D'abord la fabrique s'est emparée des fonts baptismaux, assez bonne sculpture du XVI[e] siècle. La croix qui les surmonte vient aussi de cette église et a été donnée par M[me] la comtesse Dallet, c'est un fort joli morceau qui fait bien regretter la perte des autres.

L'église de Saint-Aubin était à la collation de l'abbé de Fécamp qui y conférait de plein droit à cause de son fief du *Jardin* (2), vieille baronie dont le château démoli depuis long-temps devait remonter jusqu'à Charlemagne, suivant les chroniqueurs dieppois. Renaud, vicomte d'Arques, donna cette église au grand monastère, si cher à nos ducs, vers l'an 1030; c'était l'époque où les Richard y tenaient leur cour. En 1104 le pape Paschal II en confirma la possession aux moines dans une de ses bulles (3).

Saint-Aubin-sur-Scie possédait 79 feux en 1738, aujourd'hui c'est une succursale de 575 habitants à laquelle est réunie la commune de Sauqueville qui compte 345 âmes.

CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-VERTUS.

Dans une prairie plantée de pommiers, est assise, sur un frais tapis de verdure, une chapelle champêtre dédiée à Notre-Dame-des-Vertus. Ce fut une idée touchante et ingénieuse de la part des fondateurs, de choisir un riant bocage pour y placer le trône de la reine des Vertus. A-t-on voulu

(1) Transaction passée à Rouen, le 4 mai 1741. — Arch. du château de Miromesnil. — (2) Plus communément connu dans le pays sous le nom de ***Gardin***, et dans les cartes géographiques sous le nom du ***Plessis***. — (3) Duplessis, t. I[er]. — ***Neustria pia***.

dire qu'en fuyant les villes coupables, elle avait porté ses derniers pas sous le chaume innocent? L'aspect de cet humble oratoire de la maîtresse des Anges, a quelque chose qui réjouit le cœur et qui reporte vers cet âge d'or dont parlent les livres anciens dans la vie des hommes primitifs. On se croit transporté dans ces saintes retraites habitées par les solitaires, et l'on écoute si l'un d'eux ne va pas venir agiter la tinterelle de l'ermitage pour appeler ses frères à la prière.

Cette petite chapelle, toute bâtie en brique avec un frêle clocher sur le portail, a été fondée, le 25 mai 1637, par David Valle, bourgeois de Dieppe, qui la donna à l'abbé de Fécamp, seigneur de la baronie du Jardin. L'humble oratoire s'appuyait ainsi sur le grand monastère, comme le lierre s'accroche aux murailles, comme le chèvre-feuille enlace les chênes de la forêt. A l'entrée du verger, fut plantée, en 1657, une croix de grès que la révolution a brisée. On lit sur le piédestal, entouré de gazon : « † *(Croix) de N.-D. des Vertus.* » C'était comme la colonne milliaire destinée à indiquer aux pélerins la route de la chapelle.

Deux ans après l'érection de cette croix de pierre, une paroisse entière passait près d'elle et venait demander à Notre-Dame la cessation d'un fléau qui la ravageait. Le 1er mai 1659, les habitants d'Offranville apportèrent, processionnellement une image de la Sainte-Vierge qu'ils déposèrent sur l'autel, en demandant la guérison de leurs malades et en promettant, chaque année, un retour fidèle.

Le fléau cessa, mais les paroissiens oublièrent leur vœu. Frappés de nouveau en 1718, ils revinrent, le 9 mai, avec une ferveur nouvelle; mais cette fois ils écrivirent, sur le mur, l'engagement solennel qu'ils prenaient, comme s'ils voulaient dire : « Si nous oublions notre promesse, les pierres mêmes parleront pour nous la rappeler. » Voici, du reste, l'inscription qu'ils ont laissée.

« *Ad perpetuam rei memoriam.* »

« L'an 1659, la paroisse d'Offranville étant infestée d'épi-
» démie, le clergé et les paroissiens dudit lieu, firent vœu,
» à Notre-Dame-des-Vertus, d'y apporter cette image pro-
» cessionnellement. L'ayant ici laissée, le mal cessa aussitôt
» miraculeusement. — Le 9 de mai 1718, a été renouvelé le

» vœu par le respectable clergé et les pieux paroissiens de » la susdite paroisse, pour une pareille maladie, et ont ob» tenu l'effet de leurs prières par l'intercession de la Sainte» Vierge, reine des Vertus. »

Depuis ce temps, Offranville n'a point cessé son pélérinage. C'est chose charmante de voir, le matin d'un beau jour de mai, arriver ces pieux laboureurs demandant à la reine des Vertus de bénir leurs moissons naissantes et leurs arbres en fleurs. Parfois on voit de jeunes enfants, le jour de leur première communion, venir, avec des robes blanches, consacrer à Marie les prémices de leur innocence et le printemps de leur vie. Bien des âmes souffrantes ont déposé, sur les autels, de pieuses images qui sont restées comme de continuelles prières.

Un artiste, plus zélé qu'habile, j'en conviens, mais à coup sûr dévôt à Marie, a couvert, de fleurs et de feuillages, les murailles et le berceau de la chapelle. Le peintre Quandalle, en 1770, a dû consumer bien des jours pour orner ce reposoir de la Mère de Dieu. Il en a fait comme une fraîche tente où l'on se croit entouré d'un printemps éternel. Marie l'aura récompensé de ses peines, et nous aimons à croire que les heures passées avec la reine des Vertus, lui sont plus douces aujourd'hui que celles qu'il aurait passées dans le palais des rois.

CHAPELLE DU CHATEAU DE MIROMESNIL.

Dans les grandes avenues du château de Miromesnil, à l'ombre de cette forêt de hêtres centenaires qu'une main habile a plantés, se cache une humble chapelle qui fut jadis bien étincelante. C'est peut-être à la profonde solitude qui l'entoure qu'elle doit le bonheur d'avoir échappé à la main des ravageurs. Contiguë à l'ancien château-fort, avec lequel elle communiquait de plain-pied, elle aura dû à ce voisinage militaire ses plus mauvais jours.

Entre la réforme et la ligue, lorsque la réaction catholique était en pleine vigueur, elle fut décorée par les châtelains, qui se plurent à en colorier les fenêtres. Au dehors, c'est une construction en silex, mélangée de grès, percée de fenêtres ogivales et de la plus champêtre simplicité. Quelques écussons d'or et d'azur brillaient seuls sur ce terne appareil

rustique ; mais il n'en était pas de même au-dedans. Quoique flétri par les années, ce sanctuaire nous éblouit encore par l'éclat de ses dorures et de ses resplendissantes images. Les trois fenêtres de l'abside ont conservé leurs verrières, qui ne brillent ni par le dessin, ni par le coloris, mais qui sont des spécimens de la peinture sur verre à l'époque de sa dégénérescence ; car ces vitraux sont de 1583, et l'on en trouve peu de cette époque. Le vitrail du fond représente un *Ecce Homo* entouré de tous les instruments et de tous les attributs de la Passion. On lit au bas cette belle parole de Jérémie : « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* 1583. » Cette dévotion à l'homme des douleurs, cette reproduction si multipliée de l'*Ecce Homo* date surtout de cet âge. Il est peu d'églises où nous n'en trouvions quelques traces, et toutes remontent à ce temps. Cela venait sans doute des grandes douleurs, des chagrins accablants qui pesaient sur l'homme à cette époque. De tous côtés, en effet, l'horizon était sombre, le ciel et la terre faisaient la guerre à l'homme, les troubles civils étaient éternels, les querelles religieuses interminables, la paix n'était nulle part, même dans le sanctuaire. Des pestes innombrables, des épidémies sans fin décimaient les populations, et la terre, devenue rebelle sous l'intempérie des saisons, était presque abandonnée sans culture.

Dans les deux fenêtres qui accompagnent Jésus souffrant sont agenouillés le donateur et la donatrice. Au nord est le châtelain, couvert d'un manteau rouge, ayant devant lui un livre ouvert surmonté d'un Christ. Au sud est la châtelaine avec un manteau bleu et une fraise blanche, ayant en face une image de la Sainte-Vierge et un enfant Jésus.

Mais si cette partie du sanctuaire est dédiée au mystère le plus douloureux de la vie du Sauveur, tout le reste est consacré à l'un de ses plus joyeux mystères. Le Golgotha disparaît pour faire place à la maison de Nazareth, le message de l'Ange, la prière de la Vierge, le baptême dans le Jourdain, les gracieuses prédictions des prophètes font oublier les angoisses et les larmes du Calvaire.

Quatre statues en pierre, de grandeur naturelle, sont posées dans des niches élégantes dont les socles et les dais, découpés avec finesse, sont en même temps écrasés de

dorures. Une de ces statues est l'archange Gabriel accomplissant son message céleste, « *nuntius cœlestis.* » Il tient dans sa main un long phylactère sur lequel est écrite cette salutation angélique : « *Ave gratiâ plena, Dominus tecum.* » En face est la vierge Marie, à qui sont adressées ces paroles : « *Mater auxiliatrix.* » Elle répond par cette humble pensée écrite sur son rouleau : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.* » Puis, comme pour expliquer cet excès d'honneur dont elle est l'objet, elle laisse voir sur son livre cet admirable motif puisé toujours dans son humilité profonde : « *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* »

La troisième statue est celle du saint précurseur du Messie, « *præcursor Christi,* » il tient un agneau dans ses mains et montre sur son phylactère : « *Ecce agnus Dei.* »

La quatrième, enfin, est celle du disciple bien-aimé, « *apostolus et evangelista,* » il représente l'Ancien-Testament réalisé dans ses prophéties par la présence de Dieu sur la terre. « *Vocabitur Emmanuel; nobiscum Deus.* »

Nous avouons n'avoir rencontré jamais rien d'aussi touchant, rien qui respirât un parfum biblique plus doux et plus suave que cette conversation entre les deux représentants des deux alliances; c'est un véritable *Ave Maria* que cette chapelle, et l'on se croit un moment transporté au milieu de ces personnages si grands et si humbles coopérant au plus illustre des mystères qui ait jamais honoré la nature humaine.

Entre ces statues, ont été placés, au XVIIIe siècle, pour former lambris, des ornements en plâtre représentant les attributs du ministère ecclésiastique. On voyait également, de chaque côté, un grand écusson portant en relief les armes du garde-des-sceaux de Louis XVI. Ces armoiries ont été cassées à la révolution.

Le pavage du sanctuaire est noir et blanc; l'autel en chêne a été sculpté, au XVIIIe siècle, ainsi que les stalles. Le lambris a dû être exécuté par ordre de M. Hue de Miromesnil, ainsi que la balustrade en fer qui ferme le chœur. Elle porte ses armes composées de trois hures, sa couronne de marquis et son bâton de justice. La tradition nous a appris que les derniers travaux de sculpture et de menuiserie avaient été faits par Borlé, de Dieppe, et les travaux de serrurerie

par Lechien, d'Arques. Cela prouve que M. de Miromesnil savait choisir son monde.

Faisons maintenant l'histoire de cette chapelle que nous venons de décrire.

La chapelle du château de Miromesnil remonte à une haute antiquité, de l'aveu même des religieux de Fécamp, ses anciens possesseurs. Elle fut fondée et dotée par les seigneurs du lieu dans un temps si reculé, que l'on n'en a pas gardé mémoire. Au xii[e] siècle, elle fut donnée par Roger de Miromesnil, premier du nom, et Guillaume, son fils, à Roger, abbé de Fécamp, avec toutes les dîmes qui en dépendaient, tant à Tourville qu'à Saint-Aubin et à Sauqueville. Toutes ces donations étaient faites à condition que les moines de Fécamp, propriétaires de la baronie du Jardin et de la paroisse de Saint-Aubin, enverraient, trois fois la semaine, quelqu'un des leurs dire la messe dans cette chapelle pour le repos de l'âme des fondateurs et de leurs familles.

Guillaume de Miromesnil (Willelmus de Milonis-Maisnille), deuxième du nom, confirma cette pieuse fondation dans une charte que nous avons encore (1).

Les moines de Fécamp desservirent eux-mêmes la chapelle jusqu'au xiii[e] siècle, époque où le concile de Latran les obligea à rentrer dans leur monastère; alors ils se firent remplacer par le curé de Saint-Aubin qui était à leur nomination. Cet état de choses dura jusqu'au milieu du xv[e] siècle; mais à l'époque de la fatale invasion anglaise, le château fut ruiné par les guerres, les dîmes considérablement amoindries et la chapelle du *manoir démolie et abattue.* Alors les messes furent acquittées à la chapelle des seigneurs de Miromesnil, placée dans l'église de Saint-Aubin. Tel était l'état des choses au 14 mai 1463.

Mais la chapelle du château dut être relevée de ses ruines vers l'an 1540, car, d'après une déclaration passée en la cohue du bailliage d'Arques, en 1551, il est dit que le manoir de Miromesnil avait une chapelle *attenant au château garny de tourelles qui était une place forte servant de retraite.* Mais à peine rebâtie, elle dut être ravagée de nouveau par les

(1) Cette charte, copiée au chartrier de Fécamp, se voit au château de Miromesnil, dans une transaction du 4 mai 1741.

iconoclastes dieppois qui cassèrent les vitraux ; ceux qui y sont aujourd'hui ont été refaits en 1583.

En 1589, Jacques Dyel, seigneur de Miromesnil, ayant embrassé le parti d'Henri IV, son habitation fut *occupée par le party de la ligue ;* mais les ligueurs, en bons catholiques qu'ils étaient, respectèrent les images et la chapelle.

Elle était en bon état au temps du roi Henri ; car, en 1602 et en 1607, Nicolas Voutremer, curé de Saint-Aubin, y acquittait chaque semaine les trois messes de fondation, usage qui avait totalement cessé en 1689, quand Louis XIV érigea le château de Miromesnil *en marquisat*, en faveur de Thomas Hue, chevalier. Enfin, en 1741, une transaction fut passée entre les religieux de Fécamp et Claude de Vallin, propriétaire du château, par laquelle il fut statué que dorénavant le curé de Saint-Aubin viendrait dire une messe chaque semaine dans la chapelle de Saint-Antoine de Miromesnil (1). Aujourd'hui la pauvre chapelle est retombée dans l'oubli le plus profond ; il serait aisé de la restaurer, mais qui le fera ?

TOURVILLE-SUR-ARQUES.

L'église de Tourville-sur-Arques, située sur la plaine, est un édifice en grès construit à diverses reprises dans ces deux derniers siècles. Le clocher et le côté méridional datent de 1537. Les fenêtres sont ogivales ; mais les arcades intérieures sont cintrées. Le côté nord a été construit en 1666. Cette église est peu élevée et d'un aspect assez triste ; à l'intérieur elle renferme plusieurs objets dignes d'attention.

Citons le joli bénitier en pierre, venant de l'église de Beaumais : c'est une petite cuve sculptée dans le style du XVI[e] siècle et posée sur une colonne également décorée de sculptures.

A côté de lui est le baptistère, cuve octogone en pierre ornée de fleurs et de fleurons découpés dans le style du XV[e] siècle. Au-dessous sont des chimères, des lions, des syrènes et des animaux que nous n'avons pu distinguer. Le genre de ces sculptures est absolument semblable à celui qui

(1) Tous ces détails sont extraits d'une transaction conservée au château et passée en l'étude de M[e] Roger, notaire à Rouen, le 4 mai 1741.

décore l'autel de Sauchay-le-Haut, fait par Emile Chouquet, en 1470. Nous serions tenté de croire qu'autel et baptistère sont l'œuvre du même artiste. Les fonts de Tourville proviennent de l'église démolie de Saint-Ouen-Prend-en-Bourse. Cette jolie cuve a servi pendant près de vingt ans de loge à chien, dans une auberge de Sauqueville. Nous nous souvenons, en effet, de l'avoir vue bien des années, en passant sur la grande route; elle était renversée devant une écurie, et l'animal entrait dans son chenil par une ouverture pratiquée dans le flanc même de la cuve sacrée. On peut remarquer encore, à la différence de la pierre et du travail, la brèche par où passait l'animal. Remercions M. l'abbé Pointel, curé de Tourville, d'avoir eu l'heureuse idée de faire cesser cette profanation. En 1843, il a relevé de son état d'abjection cette pauvre pierre sacrée, et M. de Boubers, un de ses paroissiens, a bien voulu faire tous les frais de placement et de restauration.

Le lambris qui forme le berceau de la chapelle méridionale est digne d'attention. Il date évidemment de 1537. L'architrave qui en supporte les deux côtés est tout échelonnée de têtes curieuses, coiffées dans le goût du temps. Une d'elles présente une triple figure, comme à Offranville et à Varengeville; c'est peut-être un grossier emblême de la Trinité. Du sommet pendent, en forme de clefs de voûte, des anges qui présentent des écussons sur lesquels furent sans doute les instruments de la Passion. Celui qui est sur l'autel figure une Trinité où le Père Eternel tient son Fils crucifié dans ses bras.

Cette chapelle est aujourd'hui fermée par une contre-table en chêne, en style ionique, qui vient de Beaumais ainsi que les panneaux sculptés qui tapissent les murs. C'est l'œuvre de Michel Borlé, sculpteur à Dieppe, dont le nom se lit sur l'aigle du chœur qui vient aussi de Beaumais. Le tableau du martyre de saint Laurent est digne d'attention, il doit être le résultat d'une générosité seigneuriale.

Anciennement cette chapelle se terminait par une belle fenêtre à trois compartiments garnis de verrières aujourd'hui replâtrées. Il y avait trois grandes images dont un saint Jean-Baptiste et deux saintes que nous n'avons pu reconnaître. Plusieurs socles de statue entouraient la fenêtre.

Le saint patron de cette église est l'illustre évêque de

Tours, dont le culte est ici en grande vénération ; presque toute l'année, c'est un pélérinage continuel pour les enfants malades du *carreau*. On peut reconnaître, du reste, au nombre de cierges, de rubans et de bouquets dont la statue est entourée, que les visiteurs y abondent. Nous avons remarqué, accroché à un clou, un faisceau de rubans rouges, blancs, bleus et verts. Quand nous avons demandé l'explication de cette étrange crinière, on nous en a donné une raison quelque peu superstitieuse. Il paraît que chaque pélerin *touche deux rubans à Saint-Martin;* puis il en laisse un à l'image et emporte l'autre pour le passer, en forme de ceinture, autour du corps de l'enfant malade. Ceci nous rappelle une pratique païenne que saint Éloi blâmait fortement de son temps. « Qu'on n'attache point, disait ce grand évêque, de ligatures superstitieuses au cou des hommes et des bêtes ; et lorsqu'on est malade, qu'on ne suspende point aux fontaines, aux arbres et aux images des carrefours des préservatifs diaboliques (1). »

L'église de Tourville fut donnée de bonne heure à l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville, car, en 1131, le pape Innocent II lui en confirma la possession, et d'après les pouillés, c'est ce monastère qui a toujours présenté à la cure. Tourville, de l'ancien doyenné de Longueville, possédait 80 paroissiens, au XIIIe siècle, 104 feux, au XVIIIe ; aujourd'hui, c'est une succursale de 699 habitants à laquelle est annexée la commune d'Aubermesnil-Beaumais.

Dans le chœur de cette église, fut inhumé sans pompe, le 7 juillet 1796, Armand-Thomas Hue de Miromesnil, ancien garde-des-sceaux de Louis XVI, décédé à son château de Miromesnil, le 18 messidor an IV. Aucun prêtre ne put assister à son convoi, aucune prière publique ne put être faite sur sa tombe ; le culte catholique était alors proscrit en France. Pourtant, par une exception bien honorable pour celui qui en était l'objet, l'ancienne confrérie de Saint-Martin-de-Tourville se réunit à la porte du mort, enleva le corps et le conduisit à l'église avec la croix de la Charité. Puis elle le déposa dans le chœur, malgré la défense sévère des lois de

(1) *Vie de Saint-Éloi*, par Saint-Ouen, dans le *Spicilège* de Luc d'Achéry, et dans l'*Histoire ecclésiastique de Normandie*, par Trigan.

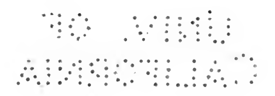
ce temps. Ces hommes du peuple donnèrent au grand seigneur cette marque de dévoûment après sa mort, parce que, pendant sa vie, il avait été membre de la Charité de Saint-Martin et en avait toujours acquitté fidèlement les obligations. Pour une si bonne action, les pauvres frères eurent presque une persécution à subir : on voulut leur faire un procès, et l'on sait que dans ce temps toutes les affaires étaient sérieuses. Néanmoins, les choses s'arrangèrent, et on ne troubla ni les vivants ni les morts.

Donnons ici une notice sur cet homme de bien, qui fut un des bienfaiteurs de l'église et du village (1).

Armand-Thomas Hue de Miromesnil naquit dans l'Orléanais, le 15 septembre 1723. En 1755, il fut nommé premier président du parlement de Rouen, fonction qu'il occupa jusqu'au 24 août 1775, époque où il fut choisi par Louis XVI pour devenir garde-des-sceaux de France. Il dut cette haute élévation à l'estime qu'avait conçue pour lui M. de Maurepas, avec lequel il avait fait connaissance pendant l'exil du parlement, sous le chancelier Maupeou. Dans cette circonstance critique et délicate, M. de Miromesnil avait montré une grande sagesse et une grande énergie. Les lettres qu'il écrivit à Louis XV firent plus d'impression sur l'esprit du monarque que les remontrances du parlement tout entier. Il resta garde-des-sceaux jusqu'en 1787, époque où son ami, M. de Calonne, fut renversé par le fameux Loménie de Brienne. Il quitta le ministère aussi pauvre qu'il y était entré, et il se retira dans sa terre de Normandie pour y passer, dans la retraite, le reste de ses jours. Il avait montré, dans les fonctions les plus élevées de la magistrature, un esprit de sagesse et de modération qui feront toujours honneur à sa mémoire. Ce fut lui qui rédigea la déclaration du 20 août 1780, par laquelle Louis XVI abolissait la question préparatoire.

M. de Miromesnil était savant dans le droit et dans l'histoire de sa province; il avait adopté la Normandie comme une seconde patrie. Aussi, en 1766, il défendit avec beaucoup de courage et d'habileté le privilége de la Fierte que le ministre Bertin essayait d'abolir. Les deux mémoires qu'il

(1) La tradition nous a appris que M. de Miromesnil payait à Dieppe un médecin, un pharmacien et un boucher pour les pauvres de Tourville.



rédigea dans cette circonstance sauvèrent la Fierte et son glorieux privilége. La Normandie lui fut reconnaissante, elle lui voua dès ce jour une grande popularité ; aussi il n'est personne dont l'image ait été plus souvent reproduite par la gravure et sous tous les formats. La peinture et la sculpture ne lui firent pas défaut. Un buste et un portrait de cet homme de bien se voient encore dans le péristyle de son château de Miromesnil.

M. de Miromesnil aimait les sciences et protégeait les hommes de lettres ; nous n'en voulons d'autre preuve que l'estime particulière qu'il portait à l'Académie de Rouen. Dès l'organisation de cette compagnie, il avait daigné honorer de son nom la liste des membres ; parfois il assistait aux séances et prenait aussi sa part de travaux. En 1772, il lut un rapport sur une traduction en vers latins des *Fables de Lafontaine*, par le P. Giraud. « La critique judicieuse du rapporteur, dit l'historien même de l'Académie, prouve qu'il savait allier le commerce des Muses avec les graves méditations de la magistrature, et qu'il ne croyait pas déroger à la dignité de premier magistrat, en laissant reposer à propos la balance de Thémis pour badiner avec les Grâces (1). »

Du reste, l'Académie était si pénétrée de reconnaissance pour l'intérêt qu'il voulait bien lui porter, qu'elle voulut que l'abbé Vregeon, l'un de ses membres, dédiât au garde-des-sceaux le *Catalogue de la Bibliothèque de la Société*, imprimé en 1781.

C'est à lui encore que Cousin-Despréaux fit l'hommage de son *Histoire de la Grèce*. Il honorait également de son amitié le célèbre Houard, avocat au parlement et auteur de travaux sur la jurisprudence du moyen-âge. On voit même, par les registres de l'église Saint-Jacques, qu'en 1767, le premier président du Parlement de Normandie consentit à être le parrain d'un des enfants de l'avocat dieppois..

AUBERMESNIL-BEAUMAIS.

L'église d'Aubermesnil, située sur la plaine, dut être possédée par des seigneurs qui ont laissé sur le monument une bande noire couverte de leurs armes. En effet, en 1518, le seigneur de Bargues et l'abbé de Cormeilles se disputaient

(1) *Précis anal. de l'Acad. de Rouen*, t. IV, p. 258.

le patronage de cette cure. Pendant quelque temps le seigneur l'emporta, mais en 1667 l'abbé reprit ses droits et ne les céda plus. Le clocher de cette église doit remonter au XIIe ou au XIIIe siècle. Cependant il est placé sur le portail comme ceux du Gourel et de Touffreville qui sont du même temps. Cet usage de placer le clocher à l'entrée de l'église n'était pas commun au XIIe siècle. On en connaît pourtant quelques exemples en Normandie, entre autres à Saint-Saire-en-Bray et à la magnifique église de Bernières sur les rochers du Calvados. Mais nous n'en persistons pas moins à regarder ces faits isolés comme des exceptions à la règle générale.

La nef et le chœur sont construits en pierre tuffeuse et en silex ; nous les reportons au commencement du XIIIe siècle. Les fenêtres primitives de la nef sont de petits cintres et d'étroites ogives d'une bien vieille facture. On les a rebouchées au XVIIIe siècle, et remplacées par de grandes arcades en briques.

Le baptistère est une cuve du XIIIe siècle, ornée de crosses. Dans la nef est l'inscription tumulaire de Jean Linguet et de sa femme (1528).

Aubermesnil, anciennement nommé *Obermesnil-sur-Arques*, possédait 25 feux en 1738 ; c'est aujourd'hui une commune de 267 habitants, annexée à Tourville-sur-Arques..

BEAUMAIS.

L'ancienne paroisse de Saint-Laurent de Beaumais ne subsiste plus aujourd'hui. Ce n'est plus qu'un simple hameau de la commune d'Aubermesnil, à laquelle elle a été réunie depuis 1825. L'église elle-même n'est qu'un tronçon, toute la nef a disparu depuis trente ans. A demi-ruinée par les tempêtes, elle a été vendue et démolie au profit de la section principale. Cependant les habitants de Beaumais déployèrent tant d'énergie dans cette circonstance, qu'ils parvinrent à conserver le clocher et le chœur. Le chœur, bâti en silex, possède une jolie fenêtre terminale du XIIIe siècle qui a été grossièrement rebouchée. Le clocher, en pierre blanche, est un corps carré ogival surmonté d'une flèche d'ardoise. Nous le reportons aussi au XIIIe siècle. Sous une de ses arcades, qui forme à présent l'entrée de l'église, a été placée la grande porte de l'ancienne nef; c'est un joli

cintre du XVIe siècle, orné de feuilles de vigne et de grappes de raisin.

Saint Laurent, diacre et martyr, y est l'objet d'un pélerinage de la part des personnes qui ont été brûlées. On voyait autrefois un tableau représentant son supplice. Il a été porté, ainsi que la contre-table, à l'église de Tourville-sur-Arques.

L'archevêque de Rouen conférait de plein droit à cette cure qui lui fut confirmée par un arrêt de l'échiquier de 1294. Cependant en 1495 et en 1551, la maison de Longueville contestait au prélat ce patronage; mais ce fut toujours en vain. Les derniers pouillés sont unanimes à reconnaître le droit du chef de la métropole.

Beaumais ou *Beaumets* de l'ancien doyenné de Longueville, possédait 32 feux en 1738.

BOUTEILLES.

Placé sur le chemin de Dieppe à Arques, ce modeste hameau, qui n'a plus aujourd'hui d'église, avait autrefois aligné sur la voie publique ses nombreuses maisons échelonnées d'église, de croix et de chapelles. Les abbayes se disputaient une parcelle de propriété dans ce centre industriel des temps féodaux, et l'une d'elles alla jusqu'à y placer une colonie de moines, comme nous le verrons plus tard. Toute la prospérité de Bouteilles venait de son industrie et sa déchéance commence lorsque fut tarie cette source de la fortune publique. Dès le VIIe siècle, les salines de ce village étaient recherchées, et nous aimons à croire que leur existence remonte jusqu'à l'époque gallo-romaine; les débris antiques trouvés à Machonville pourraient déposer en faveur de cette hypothèse. Bouteilles aussi est rempli de ruines, et l'on ne saurait y fouiller sans rencontrer sous le sol de nombreuses traces d'habitations.

L'église apparaît dans l'histoire dès le commencement du XIe siècle. La fameuse charte délivrée à Fécamp en 1024 par Richard II en faveur de l'abbaye de Saint-Wandrille, accorde à ce grand monastère l'église de Bouteilles avec ses dîmes, ses terres et ses hôtes (1). Richard III confirma, en 1028,

(1) *Ecclesiam de Boutellis cum decimis, terris et hospitibus. Neust. pia*, p. 165.

cette donation (1). Cette dernière pièce nous apprend de plus que l'église du village était dédiée à saint Aubin, évêque d'Angers, qui est demeuré le patron de Neuville et des bords de la Scie. Plus tard, on ne sait trop pourquoi, la paroisse de Bouteilles changea de patron ; elle quitta le pontife angevin, dont elle avait peut-être possédé des reliques, pour se mettre sous la protection d'un saint abbé qui avait évangélisé ces contrées, car saint Saëns, abbé du Camp-Souverain, avait évangélisé par lui-même et par ses disciples les bords de la Telles et de la Varenne.

Le nom quelque peu *calembourique* de Saint-Saëns-de-Bouteilles a subsisté jusque dans ces derniers temps, car nous le trouvons mentionné dans les archives de l'église, déposées depuis 1791, au trésor de Saint-Remy de Dieppe.

L'ancienne église de Bouteilles remontait tout entière au XIe siècle ; c'était bien la même qui avait été donnée à l'abbaye de Fontenelle. Elle était construite en pierre tuffeuse, comme toutes celles de ce temps. Il est aisé de reconnaître encore dans les murs qui restent et dans les colonnes qui affleurent le sol, des traces non contestables de ce vieil appareil.

L'église, autrefois, était beaucoup plus grande ; on pense qu'elle avait été rapetissée dans ces derniers temps, par suite de la dépopulation du pays. M. Condor, en traçant, ces années dernières, le grand chemin qui va de Dieppe à Arques, a reconnu la vaste dimension de l'édifice disparu. On comprend, en effet, quelle étendue devait avoir un temple destiné à une paroisse de 160 chefs de famille, car Eudes Rigaud, qui attribue 160 paroissiens à Bouteilles, n'en donne que 140 au Pollet de Dieppe et 300 à Arques qui était une ville. Pourtant, la cure du XIIIe siècle ne valait que 15 livres au prêtre Marc, nommé par l'archevêque Maurice. Cela tenait sans doute à ce que l'abbé de Saint-Wandrille, présentateur de la cure, s'en était réservé les fruits.

L'église de Bouteilles cessa d'être paroissiale en 1791. L'arrêté du district de Dieppe, du 22 avril de cette année, qui avait donné une nouvelle circonscription aux paroisses de Dieppe, réunit Bouteilles à Saint-Remy. A ce moment,

1 *Ecclesiam sancti Albini de Boutelles. Neustria pia*, p. 167.

on ne comptait plus que 100 habitants dans le village ; aussi la ruine de l'église fut bientôt résolue : on la dépouilla au profit de celle de Dieppe. La cloche fut enlevée et placée dans le beffroi de Saint-Remy, où elle est encore aujourd'hui. On lit dessus cette inscription : « L'an 1734, j'ay été bénite par discrète personne, maistre Jean Mallet, prestre, curé de ce lieu et nommée Marie par hault et puissant seigneur maistre Louis de Becdelièvre, chevalier, marquis de Cany et de Quevilly, seigneur de Bouteilles et de Machonville et autres terres, et par haulte et puissante dame Marie-Madeleine de Houdetot. »

Cette pauvre tinterelle rustique est la seule cloche que possède Saint-Remy de Dieppe. Qu'est donc devenue cette magnifique sonnerie qu'avait placée, dans la grande tour du portail, maistre Jacques Chaperon, ce zélé réparateur du bombardement? Dans un jour de colère de 1792, la révolution a brisé les cloches pour en faire des canons ; mais aujourd'hui que la guerre a cessé, qui donc a empêché les paroissiens de demander des canons pour en faire des cloches ?

L'église de Bouteilles était grande et belle, si nous en croyons les vieillards du lieu ; elle avait trois nefs, trois chapelles et quatre autels. De belles pierres tombales pavaient l'église. On se souvient surtout de celle du sire de Blainville, dans la chapelle de Saint-Jean ; elle était couverte de dessins et de figures.

En 1793, on enleva la dernière cloche, on pilla le monument, on y fit du salpêtre, puis on l'abandonna à son malheureux sort. La destruction fondit rapidement sur elle, les portes furent enfoncées, les fenêtres brisées, les toits enlevés. Vers 1808, ce n'était déjà plus qu'une masse de décombres lorsqu'on songea à la vendre. Rien n'a été conservé, pas même le fameux loup de Bouteilles dont l'image de pierre était placée au côté nord de l'église, en face du vicariat. Nous regrettons la perte de ce curieux monument archéologique auquel se rattache une légende charmante.

On raconte qu'un loup, sorti de la forêt d'Arques, poursuivait un agneau qui paissait dans la prairie ; cet agneau s'enfuit à l'aspect du loup, entraînant avec lui le piquet auquel il était attaché. La frayeur le pousse vers l'église, il trouve a porte ouverte, il y entre, le loup le suit. L'agneau fait le

tour des nefs, puis ressort par la porte, toujours poursuivi par son adversaire. Le piquet accroche la porte et la ferme ; le loup, alors, reste pris dans l'église ; les bêlements de l'agneau appellent les habitants qui, apercevant le loup, se mettent en devoir de l'assommer, ce qu'ils firent.

Malheureusement, ces mêmes paysans assommèrent plus tard le loup de pierre qu'ils auraient dû mettre dans un musée. Quelle rage de destruction s'était donc emparée des hommes de ce pays ! Deux petites communes étaient voisines, Rouxmesnil et Bouteilles. Isolées on les eût anéanties ; mais pensant que l'union fait la force, elles se réunirent pour conjurer le morcellement qui les menaçait. Elles forment aujourd'hui une commune de 211 habitants ; elles ont une mairie, mais pas une église. Dans cette fatale alliance, Bouteilles a perdu jusqu'à son nom. Ce n'est plus qu'une section de Rouxmesnil.

La Croix de la Moinerie. — Lorsqu'on a quitté l'église de Bouteilles et qu'on s'avance sur le chemin d'Arques, on rencontre, auprès d'un vieux mur qui menace ruine, une croix tombée dont les débris longent la voix publique. Ce mur, c'est le reste d'un couvent et cette croix, c'était l'annonce d'une maison de prières ; ce lieu est encore appelé la *Moinerie* et tous les habitants racontent qu'autrefois il y eut là des religieux. En effet, nous voyons dans l'histoire de l'abbaye de Beaubec qu'elle possédait, au XIIe siècle, le prieuré de Bernesault, sur la paroisse de Bouteilles (1). Le roi Jean-Sans-Terre, avant de quitter la Normandie pour se retirer dans la Grande-Bretagne, confirma aux moines de Beaubec les terres et les vignes qu'ils possédaient à côté des célèbres salines (2). La tradition du pays conserve le souvenir de ce vignoble disparu. Du reste, les coteaux qui entourent la vallée de Dieppe comme une chaîne de murailles, ont été couverts de treilles jusqu'à la fin du XVIe siècle, car la cavalerie de Mayenne ne put manœuvrer sur la côte de Saint-Etienne, à cause des vignes qui la couvraient en 1589 (3).

On ne sait à quelle époque les Cisterciens de Beaubec quittèrent leur prieuré de la *Moinerie*. En 1740, lorsque le bénédictin Duplessis écrivait sa *Description de la Haute-*

(1) Duplessis, t. Ier, p. 366. — (2) Noël, *Essais sur la Seine-Inf.*, t. Ier, p. 50. — (3) *Mém. du duc d'Ang.*, collect. Petitot, t. XLIV, p. 553.

Normandie, il n'y avait plus de moines à Bouteilles ; mais il ajoute qu'on y voyait encore des restes de bâtiments. Aujourd'hui, il n'y a plus que d'épaisses murailles couvertes de lierre et minées par la base.

En 1840, lorsque l'agent-voyer de l'arrondissement faisait travailler au chemin de grande communication de Dieppe à Arques, on découvrit à la pointe de la colline plusieurs squelettes déposés dans la terre végétale. Aucun signe de sépulture n'accompagnait ces corps que nous supposons être ceux des Cisterciens de la *Moinerie*.

Rouxmesnil. — Ce petit village, dont le nom rappelle le conquérant de la Normandie, avait autrefois une église placée dans une situation charmante, bâtie sur un tertre élevé, au milieu des champs labourés. Il n'en reste plus aujourd'hui que la place qui semble une île de verdure au milieu de guérets dépouillés. On reconnaît encore, au milieu des gazons qui ont germé sur les murs, l'enceinte de l'édifice et le massif de maçonnerie qui supportait l'autel. Cette église n'a été totalement fermée qu'en 1812. Alors, n'étant plus entretenue, le toît disparut et bientôt il ne resta que les murs qui furent vendus vers 1839. La contre-table et l'image de saint Denis, patron de la paroisse, ont été transférés dans l'église d'Arques. On a perdu de même deux belles fenêtres garnies de vitraux de couleur qui éclairaient l'autel à droite et à gauche. Le cimetière est la seule chose qui n'ait pas été aliénée ; mais les fossés sont tombés, les arbres mourront bientôt et dans peu la charrue y passera.

Rouxmesnil était une petite paroisse de 6 feux seulement, en 1738, et de 7 maisons, en 1789. D'après les aveux et les pouillés du diocèse, le seigneur du lieu fut toujours patron de la cure. Rouxmesnil, avec la réunion de Bouteilles, forme une commune de 211 habitants annexés à Arques.

Dans le carrefour du village, près d'un joli manoir en brique du XVIe siècle, a été planté, en 1791, un arbre de la liberté qui porte encore ce nom et qui est resté dans un état prospère. C'est un magnifique peuplier s'élevant sur un tertre qui rappelle l'ancienne *Montagne* et enfonçant ses racines dans une *mare commune* qui est pour lui une vraie fontaine de Jouvence.

ARCHELLES.

Archelles est une ancienne châtellenie, un poste avancé du château des ducs de Normandie. On dirait que ce manoir féodal s'est élevé sur la colline, en face du château-fort, pour refléter, par un effet de mirage, la grande citadelle ducale. Archelles, toutefois, rangée sur la *rue de Rome*, a succédé à une station antique, car dans tout le hameau, sur le bord du chemin neuf qui conduit à Saint-Aubin, on trouve des terres noires, des poteries grises, des tuiles à rebords et des médailles du Haut-Empire.

Le chemin qui longe aujourd'hui le manoir d'Archelles est une route élégante, ouverte, entretenue et pavée avec soin. Autrefois c'était un vrai cloaque, un bourbier fangeux dans lequel s'abattit, en 1207, le cheval de Madeleine de Bouillon, sieur de Blainville, et gentilhomme du roi. Ce brave chevalier revenait d'Angleterre et s'en retournait en hâte vers son château d'Ac, bâti sur les bords de la Crevon, quand il fut assommé dans cette affreuse cavée par les paysans du village charmés d'assouvir leur vengeance sur un seigneur. Son corps, relevé sans vie, fut inhumé dans la chapelle de Saint-Jean de Bouteilles (1).

Au XVI[e] siècle, le manoir d'Archelles s'embellit d'une gracieuse construction en brique, entremêlée de pierre blanche. Après trois cents ans, nous admirons encore l'art infini avec lequel l'architecte a su fondre et marier ses couleurs. C'est que la Renaissance était le temps des grands artistes. Avec quelques teintes seulement, il a su obtenir une marqueterie agréable et variée. Les tourelles pointues, les fossés remplis d'eau, les crêtes découpées à jour, les épis jaillissant du toît, les girouettes blasonnées devaient donner à ce châtelet un aspect poétique et chevaleresque qui contrastait heureusement avec les tours menaçantes et la masse colossale de son majestueux voisin.

Comme tous les seigneurs du moyen-âge, les châtelains d'Archelles avaient aussi leur chapelle, ou si l'on veut leur église. Les anciens titres qui parlent des *Arquettes*, *de Arculis*, mentionnent aussi une vieille chapelle dédiée à Notre-Dame, dès 1122. Cependant, dès le XIII[e] siècle, Eudes Rigaud

(1) L'*Écho de Rouen*, du 17 février 1837.

parle de l'église paroissiale d'Archelles, *ecclesia de Archelis*. L'archevêque Maurice y avait nommé le prêtre Simon, présenté par le curé d'Arques, qui fut toujours seigneur patron de ce bénéfice. On comptait alors à Archelles 5 paroissiens, et en 1738 le nombre des feux s'était accru jusqu'à 14.

L'église d'Archelles, dédiée à saint Clément, avait à sa porte un manoir seigneurial qui fut long-temps possédé par la famille de Rassent. L'existence de cette maison est tellement liée à celle de la terre, que dans les derniers temps, sur les cartes et sur les terriers on avait donné le nom de *pêcherie de Rassent* à cette vieille pêcherie d'Archelles, si importante au moyen-âge que nos archevêques lui donnaient même le nom de *port* (1).

En 1586, nous voyons apparaître au fauteuil de la présidence de la Chambre des Comptes de la Normandie, Nicolas de Rassent, sieur du Veneur et d'Archelles, qui reconstruisit l'église démolie par les guerres.

Cette église, quoique rebâtie par la main des châtelains, était loin d'être un monument; c'était une toute petite chapelle assise dans la prairie, sous la protection du pape saint Clément. Cette pauvre église, fermée en 1791, fut complètement rasée vers 1815, et l'on en chercherait vainement la trace aujourd'hui. Elle renfermait plusieurs pierres tombales consacrées à la mémoire des sires de Rassent, dont un a été gouverneur du château d'Arques. Long-temps on a vu dans l'église une pierre montrant un écusson couronné, sur laquelle était écrite l'inscription suivante :

A la mémoire de feu messire Alexandre de Rassent,
chevalier, seigneur, vicomte d'Archelles, gouverneur pour sa majesté
des ville et château d'Arques,
âgé de 77 ans, qui mourut le 18me jour de juin 1688.
Priez Dieu pour le repos de son âme.

Ce successeur des Mortemer, des Estoutteville, des Bacqueville et des Sommerset, n'a pu jouir paisiblement de son cercueil. Sa cendre a été violée, sa pierre enlevée et consacrée à des usages profanes. Depuis peu de temps elle a été réclamée par M. Reiset, propriétaire et conservateur du château d'Arques. Après l'avoir sauvée de la profanation il l'a

(1) *Consuetudines in portu Archellarum, Concilia rothomag.* p. 206. — Charte de Robert Poulain.

introduite dans l'enceinte fortifiée, sous ces mêmes voûtes qui abritèrent long-temps le brave chevalier. Pauvre gouverneur! lorsqu'il portait l'épée de capitaine des ville et château d'Arques, le vieux manoir tombait déjà en ruine, on avait cessé de l'entretenir et de le réparer. Les pierres commençaient à crouler dans les fossés, mais on était loin de prévoir la misère et l'abandon dans lequel il est tombé aujourd'hui. Sa masse bosselée de tours s'élevait encore droite et fière sur la vallée qu'elle commandait en reine. Le chapelain célébrait l'office dans la chapelle de Sainte-Austreberte. De vieux archers veillaient encore aux portes et sur les créneaux; l'aspect des armes, le bruit du tambour, le passage des hommes de guerre, la visite des rois, rappelaient encore de temps en temps les jours de gloire et de combats dont le souvenir n'était pas loin.



Mais à peine le vieux gouverneur eut-il fermé les yeux, à peine eut-il cessé de veiller de son manoir d'Archelles sur le majestueux débris des guerres féodales, qu'une nuée de loups-cerviers s'abattit sur ce lion devenu vieux. Ce fut à qui aurait la plus belle part de curée. On en prit pour des maisons, pour des chemins, pour des couvents, pour des églises. Les religieuses d'Arques construisirent leur monastère avec les pierres d'appareil, et M. de Clieu éleva, avec les débris, son pavillon de Derchigny (1753—68) (1).

Un fait extraordinaire se rattache à l'histoire de la petite église d'Archelles. Il ne s'agit de rien moins que d'un miracle opéré, il y a près de quatre-vingts ans, sur une jeune

(1) *Hist. du château d'Arques*, par M. Deville, p. 257 à 261.

châtelaine qui, toute sa vie, porta le glorieux surnom de *Miraculée*.

Félicité-Angélique de Rassent naquit à Archelles, le 16 septembre 1749. C'était le premier enfant de Joseph-Alexandre de Rassent, chevalier, seigneur du Veneur, Archelles et autres lieux, et de Jeanne-Françoise-Angélique Charles de la Blandinière, mariés depuis dix ans. Elle était si prédestinée aux souffrances, qu'à son entrée dans le monde elle n'avait qu'un souffle de vie. Aussi fut-elle ondoyée à la maison paternelle et nommée par les domestiques du château, tandis que son frère et sa sœur avaient pour parrains et marraines des gentilshommes et de nobles dames de la contrée.

Toute sa jeunesse, elle fut chétive et langoureuse. A l'âge de quinze ans, elle commença à garder le lit pour ne le plus quitter qu'à vingt-cinq. Ceci se passait vers 1776. Jusqu'alors on avait eu peu l'espérance de la conserver; mais à ce moment on crut le terme suprême de sa carrière arrivé. Une espèce d'hydropisie était venue se joindre à ses souffrances habituelles et paraissait devoir la conduire rapidement au tombeau. Pas n'est besoin de dire qu'on avait épuisé en sa faveur toutes les ressources de la médecine; on avait aussi usé de tous les moyens que la religion met entre les mains de ses fidèles enfants, on ne savait plus littéralement *à quel saint la vouer,* lorsqu'elle-même se tourna tout entière vers le Saint-Sacrement de l'autel dont la fête était proche.

Dans ces beaux jours du mois de mai, lorsque tout autour d'elle renaissait à l'espérance et à la vie, Mlle de Rassent se sentait marcher à grands pas dans le chemin du désespoir et de la mort. Elle aurait bien voulu jouir avec son frère et sa sœur de ces fraîches journées de printemps si belles à la campagne. Elle aurait bien voulu se promener dans les avenues du château de son père, cueillir dans les jardins des fleurs pour la chapelle, parer l'autel de guirlandes et disposer sous une charmille touffue un frais reposoir pour le prochain voyage de Jésus sur la terre, mais elle sentait bien que tous ces rêves de bonheur n'étaient point faits pour elle. Aussi toutes ces saintes pensées de la piété chrétienne, si gracieuses au jeune âge, au lieu d'adoucir ses maux ne faisaient qu'ajouter aux chagrins de son cœur. A la fleur de ses ans, elle avait déjà un pied dans la tombe! Il est si dur de

mourir au printemps de la vie et au printemps de l'année ! et puis

« Aux regards d'un mourant le soleil est si beau ! »

« La vie, se disait-elle à elle-même, a été pour moi bien malheureuse, mais peut-être au fond de cette coupe d'absinthe, Dieu avait-il caché une goutte de miel? » Elle voulait parler à Jésus en personne comme l'aveugle de Jéricho; femme malade du Nouveau-Testament elle s'était dit à elle-même : « Si je vois seulement des yeux le voile dont se couvre mon maître, si je touche seulement le bord de son vêtement eucharistique, je serai guérie. Lui qui a passé ici-bas en faisant le bien et en guérissant tout le monde, n'est ni moins bon, ni moins puissant aujourd'hui qu'il l'était aux jours de sa vie mortelle. Après avoir guéri tant d'infirmes, il pourra bien me guérir à mon tour; lorsqu'il descend du ciel en terre pour converser avec les enfants des hommes, il ne laisse pas ses trésors dans la maison de son Père, au contraire il vient les mains pleines de grâces et brûlant de les répandre. »

Remplie de cette confiance chrétienne, elle en fit part à un ancien domestique de sa maison, bon Israélite qui avait la crainte de Dieu au fond de son âme. Cet homme de bien venait souvent visiter la pauvre malade, et ils avaient ensemble de ces entretiens qui étaient plus du ciel que de la terre. Ses parents qui ignoraient ce pieux commerce de prières entre ces âmes choisies de Dieu, avaient trouvé mauvais que la fille des châtelains accueillît si bien un pauvre valet de ferme. Ils avaient même été jusqu'à lui en faire des reproches qui furent pour elle une nouvelle occasion de mériter devant Dieu.

Le pieux serviteur de Jésus-Christ était venu aux fêtes de la Pentecôte visiter celle qu'il considérait comme un membre souffrant du Sauveur. Mademoiselle de Rassent, qui ne mangeait plus depuis plusieurs jours, lui demanda une neuvaine de prières au Saint-Sacrement de l'autel, désirant la voir finir le jeudi de la Fête-Dieu. Il allait sans dire qu'on devait la terminer de part et d'autre par une fervente communion. Le mercredi, veille de la fête, l'homme de Dieu vint voir une dernière fois la pauvre malade, il l'assura que le

lendemain à la messe, il prierait pour elle avec plus de ferveur que de coutume.

Le jeudi matin, mademoiselle de Rassent qui cherchait toujours à utiliser ses derniers moments sur la terre, avait pansé de ses mains débiles les mains ulcérées d'un mendiant de village. Ce pauvre, après avoir baisé les doigts bénis de sa bienfaitrice, lui promit aussi le secours de ses prières pendant la messe du Saint-Sacrement.

Son père (car depuis dix ans elle était privée de sa vertueuse mère), son père, un peu sévère peut-être, eût voulu lui ravir ce titre d'infirmière et de servante des pauvres, sa dernière consolation. Mais il s'était arrêté en pensant que cette mesure rigoureuse était plus propre à abréger les jours de sa fille que les pieux devoirs auxquels elle se livrait. Depuis quinze jours sa malheureuse enfant ne prenait plus aucune nourriture, elle n'avalait de temps à autre que de l'eau d'orge. Ne pouvant plus supporter le lit, on avait été obligé de lui faire dans sa chambre une espèce de siége avec les coussins les plus doux qu'on eût pu rencontrer. Semblable à une hydropique, elle était gonflée et percluse de tous ses membres. Dans cet état, elle en était venue au point de ne pouvoir plus remuer même ses paupières ; aussi ses yeux commençaient-ils déjà à se couvrir d'un voile que l'on croyait éternel.

Elle était dans cette position désespérée lorsque commença à Archelles la procession du Saint-Sacrement. Marie, sa garde-malade qui ne la quittait jamais un moment, se préparait à regarder la procession des fenêtres du château. Lorsque le Saint des Saints fut parvenu jusqu'à elle, mademoiselle voulut que Marie descendît dans la cour, afin de prier pour elle le Dieu qui daignait y entrer.

« Quant tout le monde fut sorti, dit mademoiselle de Rassent racontant elle-même à Monseigneur de La Rochefoucault l'histoire de sa guérison, je dis à la domestique qui était restée auprès de moi, d'aller aussi à la procession, sachant qu'elle en avait grande envie. Elle me représenta le danger auquel m'exposerait mon état si elle me laissait seule ; mais j'insistai de façon qu'elle m'obéit, après m'avoir toutefois entourée de chaises de peur que je ne tombasse.

» Lorsque je fus seule, j'entendis la procession qui était

déjà sortie de l'église. Je voulus essayer de me mettre à genoux, mais cela me fut impossible. La procession étant entrée dans la cour, l'approche de mon Dieu me ranima; je tentai encore une fois de m'agenouiller; mais ce fut en vain. Enfin, j'aperçus le Saint-Sacrement; alors, je me débarrassai des chaises qui m'environnaient et me précipitai à terre. A ce moment solennel, il ne me vint point à la pensée de demander à Jésus-Christ ma guérison; mais seulement la grâce d'une bonne mort. Au même instant, je sentis tout mon sang en mouvement; l'enflure de la poitrine ainsi que celle du reste du corps se dissipa sans aucune évacuation.

» Je me relevai et me mis sur mon fauteuil, n'ayant pas le moindre sentiment de douleur; je me trouvai même dans un état si calme, que le sommeil dont j'étais privée depuis longtemps voulut s'emparer de moi; j'eus la facilité de pouvoir m'appuyer sur le dos, ce que je n'avais pu faire depuis l'Ascension. Je me prosternai de nouveau avant que la procession rentrât dans l'église; je ne pouvais revenir de ma surprise ni me persuader que c'était moi qui marchais, me promenais, m'asseyais avec la plus grande facilité (1). »

La procession étant finie, la garde rentre et pousse un cri d'effroi. Elle voyait sa maîtresse debout dans l'appartement comme un grand fantôme, elle s'imagina qu'un dernier accès de fièvre l'avait chassée de son lit dont la mort seule paraissait capable de la détacher. Mais mademoiselle la rassura aussitôt et lui dit : « Marie, je suis guérie, allons au-devant de mon père qui est à la messe. » Revenue de sa première frayeur, sa garde lui répond : « mais, mademoiselle, vous n'y pensez pas, la messe n'est pas finie et puis vous n'êtes pas habillée, et vos jupes ne tiennent pas autour de vous. Comment ferez-vous? et ne comptez-vous pour rien la frayeur que vous allez causer à votre père et à votre famille? reposez-vous plutôt et attendez-les avec patience. »

Mademoiselle se rassied et demande à manger, ce qu'elle n'avait point fait depuis quinze jours. Pendant qu'elle la voit ainsi occupée, la garde court à l'église porter à la famille

(1) Requête et mémoire adressés à Mgr. l'archevêque de Rouen par Mlle de Rassent, le 12 octobre 1770. — Chez Mme D'Icquelon, à La Crique. — C'est par erreur, qu'à la page 112, nous avons indiqué 1776 comme l'époque du prodige, il eut lieu le 14 juin 1770.

cette heureuse nouvelle. Elle trouva M. de Rassent sortant de la messe : « Ah ! monsieur, s'écria-t-elle !... » « Qu'avez-vous, Marie, reprend le châtelain ? » « Mademoiselle..... » « Eh bien ! elle n'est plus, ajoute le père.... » « Je vous apporte une bonne nouvelle, mademoiselle ne souffre plus. » « Je comprends, dit le père, ma fille est guérie de toutes ses souffrances, elle est avec les anges, je l'espère, elle est heureuse dans le ciel, car sur la terre....... » « Mais, monsieur, reprend la pauvre domestique, elle n'est pas au ciel, elle est encore sur la terre, mais elle ne souffre plus, elle est guérie et bientôt vous allez la voir elle-même.... » Comme elle achevait ces mots, mademoiselle, qui avait franchi les allées du jardin, se jetait dans les bras de son père.

A midi, elle se mit à table et dîna avec sa famille, le soir, elle alla aux vêpres. On lui porta bien sur la route un fauteuil pour se reposer, en cas de besoin, mais elle ne s'en servit pas. A cause de la chaleur, elle consentit à rester au bas de l'église, assise sur sa chaise. La nuit elle dormit du sommeil du juste. « J'avais si parfaitement recouvré le sommeil, dit-elle, que j'en étais pour ainsi dire insatiable. Le lendemain je fus à la messe et au salut. Depuis ce moment je jouis de la meilleure santé. Il me semble que j'ai changé de nature, et j'ai autant de force et de vigueur que si je n'avais jamais été infirme (1). »

Cette guérison vraiment miraculeuse fit beaucoup de bruit dans le pays. L'autorité diocésaine en fut instruite. Le cardinal de La Rochefoucauld ordonna une enquête sur cette affaire. L i-même vint sur les lieux constater un fait aussi extraordinaire. On lui remit tous les mémoires, certificats et procès-verbaux qui attestaient cette guérison merveilleuse. Le saint pontife ne se prononça pas sur la nature du miracle, mais il accorda à la pieuse châtelaine, qui avait été l'objet de ces hautes faveurs célestes, des pri.iléges particuliers. Par un mandement, du 21 mai 1771, il fit chanter un *Te Deum* en action de grâces dans les églises d'Arques et d'Archelles, et il concéda à perpétuité la permission d'avoir chaque année autour du château un magnifique reposoir où l'on ferait un sermon pour rappeler ce prodige,

(1) Requête du 12 octobre 1770.

de génération en génération. Mademoiselle de Rassent s'y trouvait toujours habillée de blanc, portant à la main un cierge d'une grosseur énorme. Avant la bénédiction, elle s'agenouillait au pied de l'autel champêtre, et là, une couronne de roses blanches sur la tête, elle prononçait à haute voix une touchante prière. Ce reposoir, ce sermon, cette pieuse cérémonie attiraient à Archelles une foule immense; aussi cette fête était-elle la plus populaire de toute la paroisse, elle effaçait de beaucoup celle du saint patron. Mademoiselle de Rassent fit le vœu de porter toute sa vie des habits blancs pendant l'octave du Saint-Sacrement. Elle l'a observé jusqu'à sa mort. Elle portait également sur son cœur une image en argent représentant un Saint-Sacrement. On l'a inhumée avec cette sainte relique.

Après une faveur aussi extraordinaire obtenue par l'église de Dieu, on s'étonnera peût-être d'apprendre qu'à la fin de sa vie, mademoiselle de Rassent soit devenue *Clémentine*, et soit morte dans cette petite église qui ne voulut jamais reconnaître le concordat. Nous en sommes moins surpris que tout autre. Une des raisons qui durent l'éloigner le plus de la nouvelle église de France, ce fut l'abolition de la Fête-Dieu et sa translation au dimanche suivant. Elle qui avait senti, pour ainsi dire, la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel devait se trouver ébranlée par une mesure qui effaçait du calendrier des fêtes le plus beau jour de sa vie. Par reconnaissance donc elle resta fidèle aux fêtes de l'ancienne église.

Malheureusement pour elle, cet endurcissement dura jusqu'à sa mort. Jamais elle ne voulut entrer dans l'église d'Arques, sa paroisse; chassée du château de ses pères par la révolution, privée de sa pauvre église d'Archelles par la main des ravageurs, elle s'attacha à ses ruines, loua une petite chaumière auprès de ces lieux si chers à son cœur et y mourut le 9 avril 1825. On dit qu'elle fut assistée dans ses derniers moments par un de ces prêtres, disciples de l'abbé Clément qui ne voulurent jamais accepter le concordat. Le bon curé d'Arques, M. Lucet, ne voulut pas que la mère des pauvres qui avait donné tant de suaires pendant sa vie, fût privée après sa mort des honneurs de la sépulture chrétienne. Faisant miséricorde à celle qui avait fait miséricorde, il la déposa

près de l'autel de sainte Wilgeforte, cette miraculée d'un autre âge. Elle repose maintenant à l'ombre de cette église d'Arques qui couvre depuis trois siècles les ossements de ligueurs morts pour leur Dieu et de royalistes morts pour leur roi.

MARTIGNY.

Les ducs de Normandie durent posséder autrefois la terre de Martigny comme dépendance de leur château d'Arques. Aussi nous voyons Richard II, dans une charte délivrée à Fécamp, en 1024, accorder à l'abbaye de Saint-Wandrille l'église de *Martegny* avec ses dîmes, ses terres et ses hôtes. Parmi les terres données par nos ducs, devait se trouver un fief ou hameau qui porte encore le nom de *Saint-Wandrille.* Il paraît bien que les moines se plaisaient à donner à leurs propriétés le nom de leurs saints patrons, car on m'a cité, à Gonneville et à Saint-Vaast-Dieppedale, des collines possédées autrefois par les religieux de Fontenelle qui s'appellent la *Côte de St-Wandrille.*

Toutefois, les seigneurs de Martigny ne laissèrent pas d'être généreux envers les abbayes. Ne pouvant donner ni leur église ni ses dîmes, ils firent présent au monastère de Cormeilles de la moitié de leurs droits de pêche et de banalité sur les moulins de la vallée (1). Le pape Alexandre III approuva, en 1168, ces donations que le roi Henri II avait confirmées. Martigny ne pouvait donc rester sans seigneur. Il en avait de toutes les sortes, seigneurs laïques et seigneurs ecclésiastiques. Au commencement du XVI[e] siècle, la famille de Montpellé possédait le château de Martigny. Ces nobles gentilshommes ont donné des héros à l'armée et des abbés à l'église. Plus tard, il paraît bien que les châtelains de Torcy possédèrent aussi Martigny, car on affirme reconnaître leurs armes sur les jolis fonts baptismaux de l'église. Cette cuve à huit pans porte sur une de ses faces un écu à tourelles surmontant un chevron brisé, et sur une autre : « *Espoir en Dieu.* 1569. » C'est sans doute la signature et la devise du donateur.

(1) *Neustria pia*, p. 602.

Ces mêmes armes se retrouvent sur la pierre des murs du château, sur la litre seigneuriale qui entoure l'église et jusque sur le banc autrefois dressé dans le chœur.

Martigny ne fut jamais une grande paroisse. Agricole par essence, la population n'a jamais varié depuis huit siècles. En 1250, le premier pouillé du diocèse lui compte 80 paroissiens et le dernier, de 1738, lui assigne 80 feux. Aujourd'hui, c'est une chapelle communale de 238 habitants annexée à la paroisse d'Arques. Le nom du village doit se tirer du saint patron de l'église, le grand saint Martin de Tours dont les reliques furent semées comme de la poussière sur la surface de ce diocèse. De très-bonne heure, il régna en maître dans les vallées où nous sommes.

La petite église de Martigny fut primitivement bâtie au XIIIe siècle, car le 14 des calendes d'août 1266, nous voyons Eudes Rigaud descendre de son manoir d'Alihermont pour consacrer l'église de Martigny. Il reste encore des traces de ce temps dans les murs du chœur, sur les deux côtés de la nef et dans la rose rebouchée qui surmonte le portail. Ici comme ailleurs, toutes les fenêtres ont été agrandies dans le siècle dernier. Au XVIe siècle, les ravages des protestants et les guerres de la Ligue, qui ont tant bouleversé de châteaux sur les bords de la Varenne, durent être bien funestes à cette humble maison de Dieu. Le zèle des habitants répara les brèches faites par la guerre. De pieuses fondations attestent les sacrifices faits pour l'église et la foi dans la prière.

Disons maintenant un mot du clocher, pauvre flèche d'ardoise qui s'élève entre le chœur et la nef; elle passerait inaperçue si un touchant souvenir ne s'y rattachait. Le 15 novembre 1840, jour de la fête patronale, eut lieu dans cette église la bénédiction d'une cloche dont la marraine était la vraie patronne et bienfaitrice du village. Mme d'Étrépagny, qui possède le modeste château de Martigny, est surtout connue par sa piété chrétienne et son active charité pour les pauvres. Cette véritable veuve de l'Évangile ne laisse personne souffrir autour d'elle ; aussi les habitants du village la considèrent-ils comme leur suzeraine, moins par ses priviléges que par ses bienfaits.

La cloche, qu'elle couvrit de dentelles et de damas brodé d'or, avait été fondue par les frères Cartenet, de Gueutteville,

et portait l'inscription suivante : « L'an 1840, j'ai été bénite et nommée Marie par M. Charles-Eugène Gallye d'Hybouville et Me Émélie-Honorine-Marie-Rose Cadouche d'Étrépagny. MM. Louis Viguerard, maire; Louis Bimont, adjoint; André Rochette, trésorier. »

MARTIN-ÉGLISE.

Saint Martin est le grand patron des églises de ce diocèse. Nous retrouvons son nom sur les bords de l'Eaulne où luttèrent autrefois des armées. Car, dans le village même où nous sommes, campèrent Mayenne et toute l'armée de la Ligue. Lisez les historiens du temps, ouvrez les journaux rédigés par les deux partis, et vous verrez que le chef de l'*Union catholique* préluda ici par une victoire à sa défaite du 21 septembre 1589. Cette petite église de Saint-Martin a donc vu de près le feu de l'ennemi; elle a entendu le canon d'Arques et peut-être le voisinage des hommes de guerre lui a-t-il été funeste? car, sur un vieux plan de la bataille de Saint-Etienne, tiré du Musée britannique, on voit figurer au milieu de l'église un clocher qui n'y est plus, et l'inspection du monument fait vite apercevoir des destructions qui datent de plusieurs siècles.

Du plus loin que cette église apparaît dans l'histoire, nous la voyons le domaine du chapitre de la cathédrale de Rouen. Cette donation date presque de l'institution des chapitres et des prébendes canoniales. Ce fut le 7 mars 875 que Riculfe, grand seigneur du pays, devenu abbé de Saint-Ouen et archevêque de Rouen, donna aux chanoines de la cathédrale Martin-Eglise, Londinières, Naufle et plusieurs autres domaines. Il voulait ainsi leur ménager une retraite, dans le cas où la guerre et l'invasion des Normands les forceraient à quitter la ville métropolitaine. En temps de paix, ils devaient jouir des revenus, en garder la moitié pour eux et donner l'autre moitié au doyen du chapitre pour être dépensée par le gardien en luminaire, ornements et entretien de l'église (1).

(1) *Hist. ecclésiast. de Normandie*, par Trigan, t. II, p. 212. — *Hist. des Arch. de Rouen*, par Pommeraye, p. 218.

Confisquée par les Normands idolâtres et conquérants, cette antique propriété capitulaire fut restituée par nos ducs chrétiens et justiciers. Le chapitre, pourtant, perdit encore ce domaine primitif, à la fin du xe siècle. L'archevêque Robert de Normandie jugea à propos d'aliéner cette terre autrefois épiscopale et de la vendre à des séculiers. Cette aliénation dura presque un siècle. Ce fut l'archevêque Guillaume de Bonne-Ame qui s'occupa le premier de réparer cette injustice. Il en demanda la permission à Guillaume-le-Victorieux, duc des Normands, qui avait ceint la couronne d'Angleterre.

Heureusement, la terre en litige était possédée par Gautier Giffard II, comte de Buckingham et de Longueville. Ce grand seigneur, si dévoué à l'église, se prêta à l'arrangement qu'on lui demandait. Guillaume indiqua, pour terminer l'affaire, une assemblée tenue dans l'abbaye de Fécamp, au mois d'avril 1080 (1). Là se trouvaient le roi, la reine, les évêques, les barons et les abbés des deux royaumes. L'affaire fut plaidée devant eux; il fut statué qu'après la mort de Gautier Giffard, Martin-Eglise reviendrait au chapitre pour n'en être plus séparé. Cette transaction, signée par le duc-roi, eut pour témoins Michel, évêque d'Avranches; Gilbert, évêque d'Evreux; Guillaume, abbé de Fécamp; Gerbert, abbé de Saint-Wandrille; Gontard, abbé de Jumièges; Foulques, abbé de Dives, et plusieurs autres, réunis alors dans le château ducal de Fécamp (2).

Depuis ce temps jusqu'à la révolution, le chapitre de Rouen est resté seigneur-patron de la cure, baron et haut justicier de la paroisse. On montre encore le champ *du Gibet* où l'on exécutait les criminels, la place du carcan où on les exposait, la *cour* où l'on rendait la justice et la maison où l'on tenait les plaids. Là se trouve aussi une grange dîmeresse que l'on assure avoir servi de chapelle. Le chapitre prélevait les *grosses dîmes* en sa qualité de curé primitif; le desservant de la paroisse n'était considéré par lui que comme son *vicaire perpétuel*.

Outre le droit de dîme, les chanoines possédaient encore un moulin banal pour Grèges et Martin-Eglise, une maison,

(1) Duplessis dit 1080, — Pommeraye dit 1083. — (2) *Hist. de la Cathéd.*, par Pommeraye, p. 571.

un jardin, huit acres de pré salé et le droit de pêche sur la rivière. Ce dernier droit était tellement reconnu, que le chapitre fut appelé, en 1778, à donner son avis sur le canal projeté de Dieppe à l'Oise.

Duplessis et Pommeraye placent Martin-Eglise dans l'exemption du chapitre. Cette exemption, toutefois, n'emportait pas pour les chanoines le droit de conférer de plein droit, car, au XIII[e] siècle, Eudes Rigaud reçut le curé qui lui était présenté par le chanoine Jean de Flainville, qui possédait à vie la terre de Martin-Eglise.

La cure, alors, valait 30 livres et comptait 140 paroissiens. En 1738, on n'y trouvait plus que 42 feux et aujourd'hui c'est une succursale de 500 habitants.

De l'église ancienne, il ne reste plus que la muraille qui termine le chœur avec ses ogives primitives rebouchées par suite des changements opérés dans la liturgie diocésaine. La muraille septentrionale de la nef renferme des contre-forts et des ceintres tuffeux qui doivent remonter jusqu'à l'église restituée sous Guillaume de Bonne-Ame. Cette église, toutefois, n'est pas un monument, comme l'a fort bien dit M. Vitet; elle a 46 mètres de long sur 7 de large. Le XVI[e] siècle l'avait agrandie comme toutes celles de ce pays. Il avait construit une aile méridionale et comme toujours, il l'avait faite en grès; mais cette construction récente dura peu : 100 ans s'étaient à peine écoulés qu'il fallut supprimer, en grande partie, la nef latérale et ne plus conserver qu'une petite chapelle dédiée à la Sainte-Vierge. Ce fut le curé Nicolas de la Chaussée qui opéra cette réforme; il abattit les murs et les reconstruisit sous les arcades mêmes qui mettaient les deux nefs en communication entr'elles. Il a eu soin de nous conserver mémoire de cette opération en gravant sur une pierre de la porte latérale cette inscription presque effacée : « *Recluduntur hìc fornices (à) pastore huj(us) ecclesiæ.... N. de la Chaussée.* 1651. »

Du reste, ce ne fut pas le seul travail que l'on fit à l'église au temps de ce bon curé, originaire de la paroisse. Le registre de l'année 1662 porte cette mention :

« Le 12 décembre 1662, viron sur les onze heures du » matin, décéda Jean de la Chaussée, âgé de 80 ans, ayant » auparavant reçu les S[ts] Sacremens, son corps fut inhumé

» le 12 dudit mois dans le chœur de l'église au côté droit :
» ayant en son vivant remis la tour dudit Martin-Eglise en
» sa pristine splendeur qui penchait de 7 pieds et les quatre
» posts d'icelle tour pourris, les rajusta admirablement bien
» avec un sommier qui fut mis contre la muraille par l'in-
» dustrie de Jean de la Chaussée son fils aysné, qui décéda
» un mois après le rétablissement de ladite tour. »

Dans cette tour ainsi rendue à sa *pristine splendeur*, on monta, en 1684, une cloche fondue par N. Buret, dont voici l'inscription : « L'an 1684 jay este besnitte par Mre Charles
» Féré ptre cure de Martin Eglisse et nommée Louisse par
» Me Jan Avisse pror du Roy au bailge et Vicomté d'Arques
» et noble dame Louisse Lepigne femme de Me François
» Bonaventure de Gillebert, escr. sr de Rouville, coner du
» Roy, lieutt Grel criminel, au bailgr de Caux, Viconté d'Ar-
» ques. Jean Lemoine treser en charge. »

Ce petit beffroi possédait deux cloches avant la révolution ; une fut enlevée en 93 par les agents de la République alors attaquée de toutes parts. Depuis, on a rempli ce vide par la cloche d'Etran, enlevée aux ruines de cette église.

Martin-Eglise fut bien ravagé à la révolution ; le voisinage de Dieppe lui valut de funestes visites. Le 5 mars 1794, il fallut livrer au district les ornements et les vases sacrés. Le 31, on vendit aux enchères les croix de bois et les insignes du culte. Le butin sacré rapporta 39 francs aux coffres de l'Etat.

La révolution a procuré à Martin-Eglise un meuble de sanctuaire. En 1791, on acquit le rétable en bois du couvent des religieuses de la Visitation du Pollet. Ce morceau de sculpture du XVIIe siècle, qui n'est pas sans mérite, se voit encore au maître-autel ; malheureusement, il a été mutilé par les révolutionnaires.

Dès 1795, il fut question de rendre au culte la vieille église de Saint-Martin. Depuis le concordat, ses pasteurs se sont efforcés de réparer les brèches faites par la terreur, et de rendre cette pauvre demeure plus digne du Dieu qui l'habite (1).

(1) Nous donnons ici la liste des curés de Martin-Eglise. Date incertaine : François Hardy. — 1648-68, Nicolas de La Chaussée. — 1668-69,

Parmi le mobilier de cette église, citons, dans la chapelle de la Vierge, un tableau de l'*Annonciation* qui provient peut-être des Visitandines de Dieppe. C'est une peinture faite en 1675, par Guillaume Lemarchand, artiste dieppois. Nous devons citer aussi, dans la nef, une statue en pierre représentant la Vierge avec l'enfant Jésus dont M. Vitet fait le plus grand éloge. La figure, en effet, a quelque chose de suave et de délicat. Un gracieux parfum de mysticisme orne cette tête virginale, qui malheureusement a été encrassée de chaux. M. Vitet reporte avec raison cette jolie statue à la fin XIV[e] siècle ou au commencement du XV[e]. On pense qu'elle provient de l'église d'Étran. Lorsque l'historien de Dieppe la rencontra, en 1832, elle était abandonnée dans un coin, derrière la porte, et les enfants se plaisaient à la lapider (1).

Les révolutionnaires et les iconoclastes ont épargné, dans le cimetière, une croix fleurdelisée au pied de laquelle on lit l'année MV[cc] XXXV et la salutation chrétienne « *O Crux ave spes unica.* »

Dans ce même cimetière on a trouvé, en creusant une fosse, plusieurs vases en terre qui ont dû renfermer du charbon. Quelques-uns en terre blanche sont percés de trous, L'intérieur est vernissé en vert. Nous avons vu des vases

P. Gondré. — 1669-71, Louis Bachelet. — 1671-81, J.-B. de Goujon. — 1681-99, Charles Féré, inhumé dans l'église après avoir donné de véritables marques d'un bon pasteur, dit le registre. — 1699-1723, L. Musnier. — 1723-78, L. Grouard. Il inhuma l'abbé Heusey, curé de Neuville, en 1751. Lui-même fut inhumé près de la croix du cimetière, en 1780. 1778-84, P.-F. Lemarchand. — 1784-1813, J.-A. Bessin. Il prêta serment à la constitution civile. — 1813-17, L. Dillard. — 1817-32, la paroisse est desservie par les curés d'Ancourt. — 1832-42, V.-N. Tavernier. — 1842, M.-A.-J.-E. Malais. Cet excellent ecclésiastique s'occupe de son église avec un zèle digne de tous les éloges. Non content d'en connaître l'histoire et les pieuses coutumes, il en a rédigé les annales qu'il a placées dans l'église, afin de servir à l'instruction des fidèles. C'est une manière ingénieuse d'attacher davantage le peuple au monument religieux dont il connaît l'histoire. Nous devons à cette notice murale nos meilleurs renseignements sur cette église, et nous sommes heureux d'exprimer à M. le curé, notre ami et notre compatriote, la reconnaissance que nous éprouvons. Notre tâche serait facile si nous rencontrions partout des confrères aussi versés dans l'étude des antiquités ecclésiastiques.

(1) *Hist. de Dieppe*, par M. Vitet, 4[e] partie, chap. II.

semblables provenant de l'enceinte de l'abbaye de Graville et du cimetière de l'église paroissiale de Jumièges. Toutefois, l'usage de déposer dans le sépulcre des morts du charbon et de l'eau bénite a duré chez nous jusqu'au XVII[e] siècle. L'abbé Tournesac a rencontré dans le diocèse du Mans des sépultures du temps d'Henri IV qui possédaient encore des vases, et le procès-verbal de l'exhumation de M[me] Acarie constate qu'il y avait des vases dans son cercueil, déposé à Pontoise en 1618 (1).

Mais la pièce curieuse de cette église, celle qui lui a donné le plus de renommée, c'est la fameuse dalle tumulaire du curé de Limes, dont on peut dire avec raison :

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.

Le célèbre Lecat, de l'Académie de Rouen, est le premier de tous qui l'ait dessinée et qui en ait fait le sujet d'une dissertation. En 1751 il lut à l'Académie le résultat de ses observations et de ses recherches sur cette pierre et sur la cité de Limes. Sa conclusion fut qu'il fallait chercher en Angleterre et non en Normandie la paroisse de Limes dont cet ecclésiastique était titulaire. Après lui M. Auguste Leprevost, M. Vitet (2), M. Feret, et plusieurs autres ont adopté cette explication. Nous pensons qu'ils se trompent comme ils se sont trompés en lisant le nom du prêtre décédé. Tous jusqu'ici l'ont appelé *Regnault Viel*, tandis que c'est Regnault Orel qu'il faut lire. Voici du reste cette inscription écrite en caractères du XV[e] siècle : « Cy gist venerable et discrete personne messire Regnault Orel, prestre en son vivāt curé de Limmes et doien dEnvermeu, lequel trespassa lan de grace mil CCCC LXVI le XXVII jo[r] de septēbre a qui Dieu face pardon à lame. »

Nous pensons, nous, que messire Regnault Orel, était curé de Bracquemont et titulaire du doyenné d'Envermeu. D'après les règles de l'ancienne église le doyen était toujours choisi parmi les curés du doyenné. L'évêque conférait le titre à qui il voulait, toutefois il ne franchissait jamais les limites de la circonscription décanale. Or, dans tout le doyenné d'Envermeu, nous ne voyons que la paroisse de Bracquemont

(1) *Vie de la B. Marie de l'Incarnation*, par l'abbé Trou.

(2) *Histoire de Dieppe*, quatrième partie, ch. II, p. 387.

à laquelle le nom de Limes puisse convenir. C'était en effet sur son territoire que se trouvait le fameux camp de César, très-anciennement nommé *la Cité de Limes*. Nous croyons donc que le nom vulgaire de cette paroisse au xve siècle, était Limes. Bracquemont n'est qu'un nom officiel, imposé au moyen-âge par la célèbre famille de ce nom, qui aura établi son château près de l'enceinte de la cité antique (1). L'artiste chargé de graver l'inscription curiale aura suivi la version populaire.

Une question importante et préjudicielle, c'est de savoir d'où provient cette pierre, qu'à tort ou à raison on suppose n'être pas originaire de Martin-Église. Une vague tradition prétend qu'elle y a été apportée. Cependant si cette translation a eu lieu elle doit remonter bien haut, car cette pierre était à Martin-Église en 1750. Lorsque Lecat l'a décrite et dessinée, elle servait de pierre d'autel à la chapelle de la Sainte-Vierge (2). Elle en servait encore en 1762 lorsque l'abbé Guibert rédigeait ses *Mémoires sur la ville de Dieppe* (3). Cinq croix gravées en creux, sur les dessins mêmes, ne permettent pas de douter de cette destination.

Les incrustations qui décorent cette dalle sont jolies et de bon goût, le trait a de la finesse et de la légèreté. « Le défunt est couché vêtu de ses habits sacerdotaux ; on voit l'amict autour de son cou ; sa chasuble est très-ample ; elle a un col et les orfrois sont ornés des monogrammes couronnés de Jésus et de Marie. Des fleurs de lys s'y font également remarquer. Le manipule n'est pas élargi vers l'extrémité ; les mains du défunt sont jointes, ses cheveux forment une cou-

(1) Cette double dénomination de certains villages est encore commune aujourd'hui même dans l'arrondissement de Dieppe. Tourville-la-Chapelle est plus communément connu sous le nom de *Catteville*, qui est celui du château. Villy-le-Haut est ordinairement appelé *Caudecoste*, du nom de la famille qui posséda cette terre. Auppegard est appelé par le peuple *le Pougard*. Bernières, près Bolbec, a conservé le nom de *Beuze-Mouchel* long-temps après le baptême officiel donné par lettres-patentes de Louis XIV. On pourrait en dire autant de Sainte-Adresse, souvent désigné sous l'antique vocable du *Chef-de-Caux*. — (2) *Observat. sur la Cité de Limes*, par Lecat, dans le *Précis analyt. de l'Acad. de Rouen*, t. II, p. 166. — (3) *Mém. pour servir à l'Hist. de Dieppe*, manuscrit de la Bibliothèque publique.

ronne cléricale autour d'une large tonsure. Aux quatre coins sont les attributs évangéliques nimbés avec des ailes (1). »

Cette pierre, large d'un mètre et longue de deux, a été long-temps délaissée dans un déplorable oubli. En 1842 M. l'abbé Malais, curé de la paroisse, l'a fait placer dans la muraille où elle se trouve à l'abri de toute altération. En 1845 un ecclésiastique anglican, M. Goddard, curé de Pagham, dans le diocèse de Chichester, a dessiné cette pierre et l'a fait graver par le célèbre T. King, dont elle est le dernier œuvre. Malheureusement il s'est glissé de graves inexactitudes dans les vêtements sacerdotaux.

Il nous sera peut-être permis de rattacher à l'histoire religieuse de Martin-Eglise, le prêche protestant qui fut tenu dans une ferme de cette paroisse, de 1577 à 1585. Le roi Henri III ayant donné, au mois de septembre 1577, l'édit de Poitiers qui permettait aux prétendus réformés le libre exercice de leur religion, dans les maisons des gentilshommes qui avaient haute-justice ou plein fief de Haubert, les protestants de Dieppe allaient à Pallecheul, chez Robert de Roquigny, châtelain du lieu. Le prêche fut ouvert publiquement le 23 avril 1578, ainsi que celui de Saint-Aubin-le-Cauf. Tous deux étaient desservis par les ministres Cartau et Bardin Paris, ces zélés disciples de la prétendue réforme (2), qui en furent les premiers propagateurs parmi nous.

Il est un fait historique bien important, par lequel nous aimons à terminer cette notice. C'est une vie de saint que nous allons raconter; ce sont les actes d'un martyr que nous allons écrire :

Clément Briche était né à Vatierville, près de Neufchâtel, vers 1764. Ordonné prêtre en 1790, il fut plusieurs années chapelain et précepteur chez M. de Ménibus, gentilhomme de Martin-Eglise, qui périt dans l'émigration. N'étant pas fonctionnaire public, il put long-temps se soustraire à l'obligation du serment constitutionnel. Vers la fin de 1792, il vint se fixer à Dieppe, où il exerça le saint ministère comme prêtre caché pendant environ quinze mois. Durant tout ce temps, il rendit de grands services aux fidèles catholiques de cette malheureuse cité abandonnée par tous ses prêtres. Cette ville,

(1) Note communiquée par M. l'abbé Malais.

(2) Manuscrit anonyme, p. 128.

naguère si riche en ecclésiastiques, enfants du sol, était réduite à recevoir l'aumône de la parole sainte de la bouche de prêtres étrangers. L'abbé Briche allait de maison en maison, disant la messe et administrant les sacrements pendant la nuit; il passait le jour dans des cachettes qui lui avaient été préparées soit chez la femme Feuillet, soit chez la fille Houllevigue. Quand il sortait, à la faveur des ténèbres, il se déguisait en ouvrier, en marin ou en domestique. Il avait changé son nom de Briche contre celui de *la Colombe*, surnom poétique et vraiment digne du ministère que cet ange de paix remplissait dans ces jours de terreur. Les révolutionnaires, instruits de sa présence dans les murs de Dieppe, le cherchaient avec une avidité insatiable. Toutefois, le dévoûment des fidèles était si grand que pour se saisir de lui ils eurent recours à la trahison, comme les Juifs pour prendre le Sauveur.

Une lettre interceptée à Calais ayant fait connaître d'une manière précise la présence du pauvre prêtre dans les murs de Dieppe, les *Montagnards* cherchèrent à séduire une malheureuse femme Feuillet, dont le mari et la fille étaient incarcérés pour cause de religion. Ils lui promirent, pour prix de sa dénonciation, la liberté des deux captifs. Un jour que l'abbé Briche était caché dans la trappe de la fille Houllevigue, elle articula le mot fatal. Aussitôt les tigres, la hache à la main, courent chez Babet Houllevigue, dans la rue des Cordonniers, et trouvent leur victime enfermée dans la fatale cachette.... Hélas! la trahison de la femme Feuillet fut bien mal récompensée, le père et la fille ne furent point élargis, tous deux périrent dans les cachots!

Ce fut le 14 germinal an II (3 avril 1794), que l'arrestation eut lieu par le ministère de deux commissaires du *comité de surveillance*. Le même jour on fit subir un interrogatoire au prêtre réfractaire et à la citoyenne Houllevigue. On demanda à cette dernière si elle ne connaissait pas les lois qui défendaient de protéger les prêtres déportés et réfractaires, et si elle ne craignait pas les vengeances de la nation. La pauvre fille répondit « *qu'elle ne connaissait rien à tout cela; qu'elle tâchait toujours de faire le bien; qu'elle craignait la loi de Dieu et non celle des hommes; que n'ayant rien à se reprocher devant Dieu, elle n'avait pas regret à ce qu'elle avait fait; qu'après tout elle espérait mourir martyre.* »

Les commissaires visitèrent également les différentes niches où se retirait le prêtre persécuté. On trouva entr'autres objets, chez le citoyen Feuillet, des corporaux, des devants d'autel, une *boite de ferblanc enveclopé d'un morceau de soye contenant des ostie que la nomé Feuillete leur déclara être consacré. Une grimace pleine d'hostie* pour dire la messe ; une autre *grimace remplie d'ostie à communion.* Un petit vase de ferblanc *contenant les huile appelé sainte* par les *fanatique :* voilà tout le trésor de cette église des catacombes ! Mais la plus terrible circonstance de cette saisie mobilière, ce fut un registre contenant les baptêmes et mariages *faits,* par le nommé Briche, *clandestinement,* depuis le 7 décembre 1792 jusqu'au 10 mars 1794.

Sur ce fatal registre, Briche tenait note, jour par jour, des messes qu'il disait et des sacrements qu'il administrait. On pouvait donc y lire le nom des enfants baptisés par lui, celui de leurs pères et mères, ainsi que des parrains et marraines. Le nom des conjoints qui avaient reçu de sa main la bénédiction nuptiale et jusqu'aux témoins de cette auguste cérémonie. On comprend qu'entre les mains des révolutionnaires ce catalogue de chrétiens devint bientôt une liste de proscrits. Ce dyptique se transforma en un martyrologe. Plus de deux cents noms s'y trouvaient inscrits. On jugea que c'était trop pour une petite ville qu'un pareil auto-da-fé ; on se contenta de choisir, *pour le bon exemple,* seize personnes parmi les plus compromises.

Briche et ses complices furent aussitôt déposés dans la maison d'arrêt. Ils s'y trouvèrent en compagnie d'un bon nombre de citoyens que le comité de surveillance avait fait incarcérer. Dès le 18 germinal (7 avril), le représentant du peuple Siblot rendit un arrêté qui fut confirmé le 21, par le district général de la commune. Il y déclarait que, vu les circonstances, on transporterait à Dieppe la guillotine et le tribunal criminel de la Seine-Inférieure, afin d'y exercer *révolutionnairement* et *par commission.*

Vers la fin de germinal, le citoyen Legendre arriva dans cette ville pour présider ce tribunal de sang. Il s'établit aux Minimes, où siégeait le district révolutionnaire. Le 2 floréal, Briche parut devant ses juges, sous la seule prévention d'*être resté caché sur le territoire de la république, postérieurement*

au 29 et au 30 vendémiaire, et d'y avoir semé le poison du fanatisme. Apôtre de Jésus-Christ, c'est la palme du martyre qui va ombrager votre front! Il était accompagné des seize fidèles de Dieppe, que l'on avait cru devoir choisir sur les deux cents dénoncés par le fatal registre.

Parmi les compagnons de son martyre, citons la fille Houllevigue, le citoyen Pointel et sa femme, la fille Quertier, M. Félix Blanquet et sa femme, la fille Cauchois, MM. Ubeleski, Cousin-Despréaux, Thomas-Joseph Thoumyre, homme de loi, Abraham Vasse, armateur, et Monique Vasse, sa fille. Le tribunal ne fit pas attendre sa sentence. Le même jour, il condamna le prêtre Briche à la mort et la citoyenne Houllevigue à la déportation ainsi que MM. Vasse et Thoumyre. Voici en quels termes ce jugement d'iniquité s'exprimait sur le compte de ces deux infortunés citoyens. On y verra de quelle manière la Montagne entendait la liberté de conscience. « Considérant, disait le farouche Legendre, que Thomas-Joseph Thoumyre, âgé de soixante-dix ans, ci-devant homme de loi, né à Dieppe, y demeurant, a recelé Briche, qu'il avait connu précepteur des enfants de l'ex-noble Ménibus, en sa maison, postérieurement à la publication de la loi du 30 vendémiaire, en lui procurant la facilité d'y faire un mariage inscrit sur le *memento* dudit Briche, à la date du 1er mars 1794.

» Considérant qu'il est demeuré constant qu'Abraham Vasse, âgé de cinquante-deux ans, armateur né à Dieppe, y demeurant, connaissait Briche dès le mois d'octobre 1792 (vieux style) ; que le 18 septembre suivant il a assisté comme parrain à un baptême ; qu'il a donné à Briche, en 1793 (v. st.), le jour même que Briche a dit la messe chez lui, 60 liv. pour trente messes pour sa femme, décédée le 24 août 1792 (v. st.); et qu'enfin, de son aveu, il a recelé Briche en sa maison, postérieurement à la publication de la loi du 30 vendémiaire, pour faciliter à Briche un mariage inscrit sur son *memento*, à la date du 28 décembre dernier (8 nivôse, style républicain). »

Après la lecture de leur arrêt, les deux honorables déportés s'acheminèrent vers Rochefort, d'où ils devaient être transférés à la Guyanne française. Mais ils périrent en route, avant d'arriver au terme de leur exil. Les 13 et 17 prairial

an II, ils moururent de fatigue dans la maison de détention de Rennes.

Briche, condamné à mort, dut subir sa peine dès le lendemain sur la place du Marché-aux-Fruits, là où s'élève maintenant la statue de Duquesne. On aurait désiré se défaire de lui dès le 29 germinal (18 avril 1794), mais comme ce jour se trouvait être le Vendredi-Saint, on craignit que ce rapprochement n'exaltât le fanatisme de la victime, comme disaient les faiseurs d'alors : on ne voulait pas non plus donner au peuple matière à une comparaison qu'il n'eût pas manqué de faire en faveur de l'innocence opprimée.

Supplice et jugement furent donc différés jusqu'aux fêtes de Pâques, à l'encontre des Juifs qui s'empressaient de se délivrer de leurs condamnés avant cette époque solennelle. Le mardi de Pâques, 3 floréal an II (22 avril 1794), vers dix heures du matin, le digne prêtre monta sur l'échafaud et il y monta comme à l'autel, disent les témoins de sa passion. Cette mort fut pour lui un véritable triomphe, car il entra dans le ciel par son sang comme le premier né des prédestinés. Clément Briche est, avec l'abbé de Bure, le seul prêtre dont le sang ait arrosé la terre de ce diocèse pendant la révolution. Aussi nous voudrions qu'une inscription commémorative conservât, dans une des églises qu'il a desservies, la mémoire de ce confesseur de la foi aux derniers âges du monde.

ÉTRAN.

Lorsqu'on sort de Dieppe par le faubourg du Pollet pour gagner le hameau d'Étran, on longe pendant près de deux kilomètres une cavée toute remplie de ruines romaines. Sur ces débris antiques, connus des chroniqueurs, furent fondées autrefois la maladrerie du Pollet et la chapelle de Bonne-Nouvelle. On raconte qu'au retour de la première croisade, entre 1096 et 1129, les Anglo-Normands rapportèrent à Dieppe cette *maladie d'Orient*, qui couvrit la France de lépreux et de léproseries.

En face de Janval fut établie, au pied du coteau de Neuville, une maison de lépreux désignée dès le XII[e] siècle sous le nom de *Saint-Ladre de Jérusalem*. Une charte de Henri II

en approuva la fondation et en garantit les revenus (1). Richard-Cœur-de-Lion leur accorda des priviléges, et une charte de Philippe III, roi de France, délivrée en 1304, confirme toutes les franchises des *submanans de l'hôpital de Jérusalem* (2). Cette maison de malades était desservie par des frères dont le chef portait le nom de maître, *magister et fratres*. C'est peut-être à eux qu'il faut attribuer l'érection de la fameuse tour de Jérusalem qui avait rendu ce quartier si célèbre. Sur un plan de Dieppe, dressé par le prêtre Asseline, en 1682 (3), on voit figurer une tour ronde assez semblable aux donjons du XIIe siècle. Cette tour tombait déjà en ruines en 1762, lorsque le prêtre Guibert rédigeait ses mémoires (4). Toutefois les derniers vestiges ont persévéré jusqu'à nos jours, et tous les vieillards ont encore connu un tronçon de forteresse nommé la *Tour de Jérusalem*.

A une époque que nous ne saurions préciser, les revenus de la léproserie furent réunis à une commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, appelé aussi l'ordre de Malte. *Ces chevaliers priants* exerçaient ici le droit de haute et de basse justice. Vers 1668 l'hôpital général de Dieppe devint propriétaire de l'ancienne léproserie, à condition d'y recevoir et d'y soigner tous les lépreux du Pollet. Guibert affirme qu'il y en avait encore un en 1710. Aujourd'hui, quand on fouille dans les jardins, on rencontre encore les ossements de ces infortunés; il est vrai d'ajouter que dans la peste de 1668, le clergé de Neuville inhuma dans cet endroit les pestiférés du faubourg. Aujourd'hui les cellules des ladres ont disparu, ainsi que la tour des chevaliers, il ne reste plus qu'un cabaret décoré du nom de *Jérusalem*.

La chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle était située un peu plus loin. Elle n'a été démolie que depuis quelques années, et les jardiniers qui cultivent ces langues de terre en montrent les fondations. L'édifice qui vient de disparaître avait été construit vers 1640, mais il remplaçait une vieille chapelle dédiée à saint Aubin, qui subsistait au temps de la Ligue. Nous la voyons figurer sur un vieux plan de la *bataille*

(1) Cueilloir dressé par G. Tieullier pour l'archevêque Guillaume de Vienne, à la Bibliothèque de Dieppe. — (2) Id., ibid. — (3) Le plan, qui se trouvait en tête du manuscrit, est possédé par M. Feret. — (4) *Mém. de Guibert*, à la Bibliothèque publique.

de Saint-Etienne, conservé au Musée britannique et publié par M. Deville, dans son *Histoire du Château d'Arques*. Dans ce monument graphique du XVIe siècle, la chapelle est désignée sous le nom de *Saint-Aubinet*. Elle était ainsi appelée par opposition à la grande église de Neuville également dédiée à saint Aubin.

Mais laissons à droite la rivière de Béthune que Mayenne tenta de franchir, le 20 septembre 1589, au moyen d'un *baril de vif argent*, si l'on en croit la tradition, et arrivons au terme de notre voyage.

Le village d'Étran est un vrai bouquet d'arbres planté au pied d'un aride coteau ; il s'allonge sur le chemin de la vallée et semble comme une hôtellerie disposée pour le repos du voyageur. Dans les temps anciens, ce dut être une retraite de pêcheurs et une habitation de paludiers, car cette vallée, aujourd'hui verdoyante et couverte de troupeaux, était autrefois une pêcherie recherchée et un marais fertile en salines. L'abbaye de Longueville tirait quelques muids de sel de ces anciennes fabriques. Mais il est aisé de comprendre que l'invasion de la prairie par les eaux fit refluer les habitants sur le penchant de la colline; aussi l'église était-elle bâtie sur une élévation. C'est ce que l'on peut voir par l'ancien cimetière transformé en jardin. Le presbytère était beaucoup plus haut, car il occupait le sommet de la côte, au hameau de Brecquigny. Le vicaire seul semblait être le gardien de la maison de Dieu.

L'église d'Étran a été vendue et démolie en 1830 pour la somme de 300 fr. A cette époque, toutefois, elle commençait à tomber en ruine. Fort heureusement, un artiste nous en a conservé le dessin ; c'était une église romane dont les fenêtres et les arcades cintrées sont encore bien reconnaissables. M. Jaime a tiré un très-joli parti de cette ruine du XIe siècle. Rien n'est plus pittoresque que ces murs noircis par le temps, couverts de mousse et couronnés de ravenelles sauvages. Un jour pur pénètre à travers les chevrons de la toiture délabrée. Des pierres remplissent l'enceinte du temple désert. Hélas! c'étaient peut-être les pierres tombales qui peuplaient cette église et qui ont disparu sous le marteau des démolisseurs!

Tout ce qui a survécu au naufrage est une cloche du XVIe siècle que l'on voit maintenant dans le clocher de Martin-

Eglise. On y lit cette inscription : « Fus faictte par le curé et paroiciens de S. Pierre d'Etrên et fus nommée Katherine par dame Katherine Bouchard fē de hôtê hôme Jan de Daviou étant des hês thesaurier pour lors. 1582. »

Les saints patrons de l'église étaient saint Pierre et saint Paul, ce qui indique une vieille origine, car ce sont les premiers noms donnés à nos monastères, à nos cathédrales et à nos paroisses. Cependant, le saint le plus populaire d'Étran, celui dont la fête motiva plus tard une assemblée, c'est saint Léonard, diacre et patron des prisonniers. Sa chapelle n'était point d'abord dans l'église d'Étran, mais au haut de la côte, au hameau de Thibermont.

Nous en ignorons l'origine, nous savons seulement qu'elle avait son chapelain dès 1652 et qu'elle possédait un titre ecclésiastique. Vers 1668, elle fut achetée par les religieuses bénédictines établies à Dieppe, du temps de M. de Harlay, second du nom. Suivant le pouillé de 1738, le droit de présentation appartenait au monastère dieppois. Cette communauté ayant été supprimée en 1739, ses biens et ses revenus furent donnés, en 1740, à la communauté des dames d'Ernemont, vulgairement nommées les *Capotes*. Une des conditions mises à cette donation, c'était qu'elles entretiendraient toujours à Dieppe deux ou trois écoles de filles. Ces pieuses institutrices de l'enfance étaient dans la ville depuis 1712. Dieppe est à peu près leur second poste dans le diocèse, car elles venaient d'être fondées à Rouen par messire Blain, chanoine de la cathédrale.

La chapelle de Saint-Léonard ayant été anéantie par la révolution, le saint patron fut transporté à Martin-Eglise où il continue d'être l'objet d'un pélérinage, le dimanche de la Trinité.

Le patronage de la cure d'Étran était entre les mains de l'archevêque de Rouen, au milieu du XIIIe siècle ; mais plus tard, il paraît avoir changé de maître ; en 1560, le roi y présenta comme duc de Normandie. En 1663, le patronage était disputé entre le roi et le seigneur du lieu ; mais le roi l'emporta et, suivant les pouillés, il était seul présentateur. Aussi le curé d'Étran possédait-il les dîmes sans partage, et cette petite cure, malgré ses 35 feux, ne laissait pas que

d'être un bénéfice important. Depuis 1830, elle est totalement anéantie et réunie à la succursale de Martin-Eglise.

Ce n'est donc que de ruines qu'il nous a fallu parler aujourd'hui. Dans un seul rayon de quelques milliers de mètres, nous avons rencontré quatre établissements religieux dont il nous a fallu réveiller la poussière. La réforme avait pillé ces sanctuaires, mais elle les avait laissés debout. La révolution française les a nivelés avec le sol. Cendres de nos ancêtres, qui reposez dans ces enceintes profanées, pardonnez à nos pères d'avoir enlevé la croix plantée sur votre tombe. Nous, vos derniers enfants, nous sommes innocents des fautes de nos prédécesseurs. Si nous venons réveiller votre mémoire, si nous interrogeons votre poussière, si nous recherchons la pierre de vos tombeaux, ce n'est que pour la faire revivre, pour redire vos vertus et pour prier pour vos âmes.

GRÈGES.

Les Romains occupèrent autrefois la grande plaine au milieu de laquelle s'élève le village de Grèges (1). Dans les champs labourés qui entourent le frêle bosquet qui forme le village, gisent des restes de *villas* qu'a fait revivre la bêche et le crayon des antiquaires. Dans les années 1827 et 1828, M. Feret, de Dieppe, sous le patronage de la duchesse de Berry, a fouillé ces champs semés de tuiles et y a retrouvé des traces de métairies gallo-romaines. Les vases et les autres objets antiques provenant de ces explorations ont peuplé quelque temps le château de Rosny; depuis, ils ont été donnés au Musée de Rouen et à la Bibliothèque de Dieppe.

Du plus loin que nous trouvons mention de l'église de Grèges, elle nous apparait comme l'antique domaine du chapitre de Notre-Dame, de Rouen. Ce puissant collége ecclésiastique possédait de belles propriétés dans ce canton, car, outre Grèges et Martin-Eglise qui faisaient partie de son

(1) Quelques écrivains, tels que Duplessis et M. Guilmeth, ont prétendu trouver dans le nom de Grèges une origine romaine. Ils le font venir de *Crux* signifiant *potence* ou *fourches patibulaires*. On pourrait, sans changer de nom, trouver l'origine du village dans une *croix* plantée par les Chrétiens. Si les ruines romaines autorisent la première étymologie, la piété des habitants de Grèges ne fait pas moins pencher vers la seconde.

exemption, il comptait aussi trois prébendes à Bracquemont et le patronage de la cure du lieu.

Le chapitre de Rouen jouissait des grosses dîmes de Grèges et du droit de *banalité* sur le moulin de Martin-Eglise ; il possédait aussi une pièce de terre aujourd'hui aliénée, un presbytère vendu à la révolution et un vicariat qui sert d'école.

L'église n'a rien d'antique et cela ne nous étonne pas, car elle a été souvent ravagée par les guerres ; le voisinage de Dieppe lui a été fatal. Brûlée par les Anglais qui ont parcouru tant de fois ce pays en *fesant maux innumérables*, elle a été pillée en 1562 par les protestants dieppois. A peine relevée de ses ruines, elle eut encore à endurer le terrible voisinage des armées, toujours funeste aux églises. Le 10 mai 1589, Aymar de Chattes battit les ligueurs dans la plaine de Grèges et les repoussa jusque dans la vallée de l'Eaulne et les forêts de l'Alihermont.

Toutefois, il est resté quelques débris du XVIe siècle : le chœur tout entier est de cet âge ; la partie la plus remarquable est le berceau avec ses bossets historiés. Dans le sanctuaire sont deux vieilles statues de pierre dont l'une représente sainte Marie-Madeleine, patronne de la paroisse, et l'autre sainte Barbe, patronne des anciens marins de ce village.

Dans le chœur sont plusieurs pierres tombales dont les inscriptions sont effacées ; l'une d'elles représente un gentilhomme avec ses armes. On lit autour : « Cy gist noble homme Pierre de Blanc-Bâton, en son vivant sieur de Grèges et du Bournou, lequel décéda le dernier jour de mars mil. . . . pries pour lui. » Nous supposons cette pierre du commencement du XVIIe siècle. Les Blancs-Bâtons étaient seigneurs de Grèges et avaient fondé, en l'honneur de la patronne de leur fief, une chapelle de Sainte-Madeleine dans l'église Saint-Jacques de Dieppe. Leurs armoiries se composaient d'un écu à champ de gueules avec quatre fleurs de lis d'or séparées par un bâton très-noueux couleur d'argent.

La nef de Grèges, construite en silex, paraît toute moderne ; elle renferme pourtant un baptistère du XVIe siècle couvert de feuilles de chardon, de reines-marguerites, de feuilles de vigne et de grappes de raisin.

Le clocher, sur le portail, renfermait trois cloches avant la

révolution. La seule qui subsiste pèse 684 livres et a été refondue en 1806. L'ancienne avait pour parrain le chapitre de la cathédrale et Mme de Boishébert pour marraine. La nouvelle porte cette inscription : « L'an 1806, j'ai été bénite par M. Louis-Hilaire-Marie Lefebvre, curé de la paroisse de Grèges et nommée Madeleine-Adélaïde par M. Jacques-André-Dominique d'Anjou, maire, et par Mme Adélaïde Reine, épouse de M. Charles Hamel, négociant à Dieppe. MM. Louis Binet et Jean Sevry, trésoriers. M. Claude Vacandard, adjoint. Morlet et Limaux, fondeurs. »

A présent, Grèges n'a plus ni curé ni vicaire. D'abord érigée en paroisse, au moment du concordat, elle est redevenue depuis une simple chapelle communale. En 1813, elle était réunie à Ancourt ; plus tard, elle fut annexée à Martin-Eglise. Cette commune compte 300 habitants. En 1738, il y avait 47 feux et 30 paroissiens au temps d'Eudes Rigaud. La cure, alors, valait 30 livres et le pouillé du grand évêque ne parle point de l'exemption du chapitre.

Espérons que la liste des curés de Grèges n'est point close pour toujours. Les pieuses coutumes conservées au sein de la population deviendront plus tard une semence de Chrétiens fidèles. Ces saintes pratiques ranimeront le zèle affaibli par les désordres de la révolution, et ici, comme dans beaucoup d'endroits, la liturgie sauvera la foi.

ANCOURT.

A demi-lieue de Martin-Eglise, en remontant la vallée, on trouve un autre village plus vaste, plus ouvert et dont l'église s'élève avec grâce au milieu d'une pelouse de gazon bordée de beaux et antiques pommiers. Cette pelouse, c'est le cimetière. Dans beaucoup de villages de Normandie, les églises, selon l'antique usage, sont entourées du champ de repos ; il faut fouler la cendre des morts pour passer de la maison des hommes à celle du Seigneur. Le spectacle de ces tombes, dont quelques-unes sont toujours fraîchement remuées, prédispose à la prière et, au sortir du temple, entretient les esprits dans un pieux recueillement.

Le cimetière d'Ancourt est rempli de vases et de cercueils

antiques. Les sarcophages que l'on brise et les urnes que l'on exhume, attestent le dortoir d'une population gallo-romaine dont la voie et les demeures sont restées dans le vallon.

Ancourt, dans un titre de 1269, est appelé Elencourt, plus tard Encourt, dans les archives de l'abbaye de Fécamp. Les registres de l'archevêché de Rouen de 1435 portent *Aencuria;* plusieurs actes de différentes époques di ent Saint-Remy ou Saint-Saturnin *d'Aiencort*.

Le patronage de la cure appartenait à l'abbaye de Fécamp qui avait gravé ses armoiries dans le chœur, sur un écusson de pierre; c'était ainsi que ce grand monastère faisait acte de juridiction extérieure. On y voit les trois mîtres qui composaient les armes de la royale abbaye. Dans la mître et la crosse qui surmontent, on remarquera que cette dernière est ouverte pour indiquer l'ancien diocèse de Fécamp; il paraît, toutefois, que ce monastère ne recueillait pas les dîmes, mais il les abandonnait au curé. Cette paroisse était peu importante par sa population. En 1738, elle comptait 85 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 482 habitants.

Le divin protecteur de l'église est saint Saturnin, martyr et évêque de Toulouse. Ce saint joue un grand rôle dans cette église; sa fête y est pompeusement célébrée; elle était l'objet d'un pélérinage; une confrérie est érigée en son honneur. Son image est reproduite dans le chœur, non-seulement par la statuaire, mais par la peinture sur verre, car les verriers du XVIe siècle avaient représenté les actes de son martyre, comme les raconte la *Légende 'dorée*.

Les autres saints que nous trouvons dans cette église, sont saint Nicolas, saint Sébastien, saint Michel, sainte Anne, sainte Catherine et Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dont l'image fut peinte par Drouet, en 1820. Le baptistère en pierre est une cuve du XVIe siècle, la chaire en bois est du XVIIe siècle et doit provenir d'une église ou d'un couvent supprimé de Dieppe.

L'église, construite presque entièrement en pierre de grès, a été bâtie au XVIe siècle. Nous pensons pourtant que le clocher, qui a l'air de faire bande à part, est une construction du XIIIe siècle qui a été replâtrée dans ces derniers temps. La partie haute du chœur est en pierres de taille, mais, dans le reste du monument, le grès domine. « En général, dit

M. Vitet, le grès ne se rencontre, aux environs de Dieppe, que dans les constructions qui ne remontent pas au-delà de 1500. On employait, dans les siècles précédents, la pierre de Caen, quelquefois la craie, plus souvent un calcaire d'eau douce, espèce de tuf d'une teinte blonde et d'un grain très-poreux, mais néanmoins assez dur. Les constructions du XIIe et du XIe siècle sont particulièrement composées de cette dernière espèce de matériaux; les Romains en avaient fait grand usage dans toute la contrée. Il en existe des bancs considérables dans la vallée de Longueville et probablement dans toutes les vallées voisines. L'emploi de cette pierre paraît avoir cessé vers le XIIIe siècle; elle ne se prêtait pas aux tailles si fines et si découpées de l'architecture à ogive.

» Pour en revenir à l'église d'Ancourt, elle n'offre extérieurement que des lignes assez lourdes et un style à ogive mesquin et abâtardi. Le goût de la Renaissance proprement dit ne pénétra en Normandie que dans les villes et dans les châteaux; les églises de village ont extérieurement un caractère simple et robuste; ce n'est qu'à l'intérieur qu'on reconnaît, par quelques échantillons de sculpture, que le XVIe siècle a dû les voir construire. Telle est cette église d'Ancourt : elle est soutenue intérieurement par deux rangs de piliers ronds, ce qui est propre à cette époque; le pilier prismatique, à arêtes anguleuses, n'est plus guère employé à partir de 1500. Les chapiteaux des piliers d'Ancourt sont sculptés, mais un peu lourdement : ce sont des fleurs, des feuillages et des coquilles. Ce qu'il y a de mieux traité et de plus finement fouillé dans l'église, c'est un cordon qui règne tout le long de la nef, comme une espèce de frise, à peu près vers la naissance de la voûte.

» Je ne m'arrêterais pas si long-temps dans ce petit monument, si l'on n'y voyait, ce qui est bien rare dans les environs de Dieppe, des vitraux peints d'une belle conservation. Je n'en ai trouvé un second exemple qu'à Offranville, et encore s'en faut-il beaucoup que les verrières qu'on y remarque soient aussi importantes que celles d'Ancourt. Je ne sais par quel miracle ces vitraux se sont conservés. Il faut que les bandes protestantes n'aient pas pénétré dans cette vallée solitaire ou que quelques prêtres intelligents aient dérobé à

leurs yeux ces images qu'ils n'eussent pas manqué de briser en mille morceaux.

» On compte sept verrières dans l'église d'Ancourt : il y en a trois dans la contre-allée collatérale du côté sud ; une au fond de cette contre-allée et, enfin, trois autres encadrées dans les trois grandes ogives qui éclairent l'abside (1). »

Les trois premières n'offrent pas beaucoup d'intérêt ; c'est d'abord un arbre de Jessé ou généalogie de la Sainte-Vierge, sujet bien commun au moyen-âge et qui a été répété à l'envi par tous les artistes chrétiens. Dans cette même église, on le retrouvait sur albâtre où il faisait sans doute partie d'un rétable adossé à l'autel de la Sainte-Vierge.

Les rois qui figurent sur l'arbre d'Ancourt sont David, Ézéchias, Salomon, etc. Quelques-uns ont une physionomie qui pourrait les faire prendre pour des rois de France, tels que saint Louis, Charles VII et Louis XI. On lit sur un phylactère cette légende des prophètes qui résume toute la pensée inspiratrice de cette œuvre : « *Egredietur Virgo de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet et requiescet super eum.* » Le vitrail d'Ancourt n'a de remarquable que la disposition assez harmonieuse de ses couleurs ; cependant nous ne pouvons souscrire à l'opinion, presque absolue, émise par M. Vitet qui ne trouve pas ce sujet très-propre à la peinture ; lui-même est forcé de convenir que ces tableaux généalogiques offrent parfois une beauté de pose, une variété de têtes qui commande l'admiration.

Le vitrail qui suit mérite encore moins d'attention ; il a beaucoup souffert et ne présente que des restes de camayeux presque insignifiants. Le troisième commence à devenir intéressant, il se compose de trois grandes figures : dans le milieu, une Vierge d'un beau style, d'un dessin gracieux ; à droite, un Saint-Martin sur son cheval, partageant son manteau ; à gauche un autre saint en costume d'évêque. Le Saint-Martin est vêtu à la mode des premières années de François Ier ; son costume est des plus élégants. Ces trois figures sont colorées chaudement ; elles n'ont pu être faites que par un très-habile verrier. Dans le haut de l'ogive, un ange, les

(1) *Hist. de Dieppe*, par M. Vitet, p. 389. Paris, in-12, 1844.

ailes déployées, tenait entre ses mains un écusson ; la tête de cet ange est du plus beau caractère (1).

Nous passerons vite sur le quatrième où nous ne trouvons guères que des médaillons et des génies en grisaille. Deux fois est répété ce mot : *Raisvi*. Est-ce le nom de l'artiste ou du donateur ? sont-ce les initiales de plusieurs mots? Nous ne saurions le dire.

Mais l'artiste a réservé tout son talent pour les quatre autres verrières. Celle du fond de la chapelle était consacrée à Jésus naissant ; elle est divisée en trois tableaux. Le premier présente Jésus dans la crèche et l'intérieur de l'étable de Bethléem ; à droite et à gauche sont les restes d'une Adoration des Mages et d'une Adoration des bergers. Des Mages, il ne reste plus qu'une tête de nègre et des dromadaires ; des Bergers, l'un porte un mouton et l'autre trois oiseaux dans un panier. Des anges tiennent une inscription sur laquelle on lit ce cantique céleste : *Gloria in excelsis Deo.*

Comme pour compléter ce tableau des grandeurs de Jésus et de Marie, l'artiste a figuré au haut de la fenêtre le Père Éternel, le Sauveur couronné d'épines et sa Mère couronnée dans le Ciel par la main des Anges. Cette verrière est loin d'être en bon état ; tous les jours, il s'y fait de plus en plus des places blanches. Disons-le tout de suite : la fabrique prend peu de soin de son église ; elle possède des trésors dans ses verrières et elle les laisse briser tous les jours par les enfants, comme au temps des Huguenots ou des révolutionnaires. Quel malheur que cette naissance du Sauveur ait été mutilée ! les fragments qui restent semblent sortir des mains du peintre, tant ils sont étincelants de lumière. Les figures sont d'une naïveté charmante, et dans le haut de l'ogive, l'artiste a jeté de très-belles arabesques. Au bas, on lit l'inscription suivante : « L'an cinc cens et xxv fut faicte cette verrière des deniers des maîtres, frères et serviteurs de la Charité. » L'inscription ne nous dit pas le nom du peintre ; mais sur le galon qui borde le manteau d'un des Mages, on lit ces mots : *Brodolx pavigerius* (Bardoux, pavoiseur, tapissier-décorateur?) M. Vitet pense que *Pavigerius* pourrait bien indiquer le village dont Bardoux était originaire.

(1) *Hist. de Dieppe*, par M. Vitet, p. 391. Paris, in-12, 1844.

« Les trois vitraux du chœur sont encore plus remarquables que cette Adoration des Mages : celui qui est au-dessus de l'autel et qui représente Jésus en croix entre les deux larrons, a peut-être le défaut d'être un peu pâle ; mais j'en aime beaucoup l'expression et le dessin. Dans la verrière de gauche, on voit quelques scènes de la Passion, telle que l'Entrée de Jérusalem, le Baiser de Judas, l'*Ecce Homo*, le Tribunal de Pilate, le Portement de Croix, etc. Les couleurs sont d'un éclat éblouissant ; le rouge entr'autres, ce qui n'est pas ordinaire à cette époque, a autant de vivacité et de transparence que dans les vitraux du XIIIe et du XIVe siècle. Quant à la verrière de droite, elle n'est pas moins belle de couleurs, mais tout autrement composée : c'est une série de petits tableaux représentant tous les actes de la vie si dramatique de saint Saturnin, depuis son baptême jusqu'à son martyre ; le tout entouré de légendes en lettres gothiques, suivant la mode du temps. Ces petits tableaux ne sont ni moins bien dessinés ni moins heureusement conçus que les grandes figures des autres verrières (1). »

Déroulons ici les pages si curieuses de la vie de notre saint patron. Dans la première, on voit une reine richement drapée recevant un coup de poignard, dans le cœur ; en face d'elle, est un roi païen assis sur son trône et portant la couronne sur sa tête ; dans l'arrière-plan est un temple magnifique orné de colonnes et de statues ; on lit au bas : « Comme la reyne mère de saint Saturnin (tomba) devant le couteau voyant son fils non adorant les idoles. » La seconde scène montre saint Saturnin priant et une femme qui se relève avec peine ; ce miracle s'opère devant le roi et sa cour placée dans une riche basilique romaine supportée par des pilastres corinthiens, puis on lit : « Comme par la prière de saint Saturnin la reyne mère fut ressuscitée et les baptisa tretous. » Enfin, dans le troisième tableau est un juge assis sur son siége qui regarde un taureau furieux traînant un martyr attaché par les deux bras. « Comme saint Saturnin fut traîné devant les dégrés du palais en la queue d'un taureau. »

« L'église d'Ancourt, dit M. Vitet, tiendrait dignement son rang même dans un pays riche en belles vitres peintes, car

1 *Hist. de Dieppe*, par M. Vitet, p. 392. Paris, in-12, 1844.

ses verrières peuvent aller de pair avec les ouvrages les plus distingués que le XVIe siècle ait produits en ce genre ; mais combien n'acquiert-elle pas d'importance, combien n'éprouve-t-on pas de plaisir à l'aller chercher au fond de sa vallée, quand on pense que semblable à cet enfant que la nuit de la Saint-Barthélemy a laissé pour mort sous les cadavres de sa famille, elle seule a survécu, elle seule a dérobé aux vandales les fragiles beautés dont ses sœurs de Dieppe et de toute la vicomté furent si traîtreusement dépouillées (1). »

BRACQUEMONT.

L'ancien nom de ce village est *Limes*, vieille cité gallo-belge dont la vaste enceinte élève encore sur la crète de la colline ses gigantesques fossés. Ce vieux camp, qui n'a pas moins de 55 hectares de contenance, est entouré de douves et de remparts de 12 mètres d'élévation ; il rappelle le fameux mur païen de saint Odile en Alsace et le *Castra Constantia* de Sandouville, à l'embouchure de la Seine. Une partie de cette cité antique a disparu sous les eaux ; cinq entrées la mettaient en communication avec la vallée. Une gorge étroite devait favoriser ses communications avec la mer.

Cette vieille demeure de nos ancêtres est appelée par les habitants du pays *la Cité de Limes* ou *le Camp de César*. Un de nos plus anciens géographes lui donne les titres de Cité de Limes et de Camp des Romains (2). Ce fut sous le nom de Cité d'Olyme qu'en 1740 l'abbé Fontenu entretint de cette enceinte militaire l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (3). Frémont et Dézauche, auteurs de la belle carte du diocèse, dressée pour l'archevêque Colbert, lui donnent le nom de *Catel* et de *Camp de César* ; enfin, tous les chroniqueurs dieppois balancent sans cesse entre ces deux noms de Cité de Limes et de Camp de César.

Guibert et Asseline citent à l'envi le texte de Davity et de Ranchin dans leur description de l'Europe. « Derrière les forts

(1) *Hist. de Dieppe*, par M. Vitet, p. 393. Paris, in-12, 1844.
(2) Tassin, *Cartes particulières de France*, 1613.
(3) *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. X, 1740.

du Pollet et de Chatillon, disent-ils, est Lyme, ville ancienne dont il ne reste rien aujourd'hui (1). » Long-temps avant eux, l'historien Matthieu de Westminster avait dit que des débris de la cité de Lyme on avait bâti la ville de Dieppe : *ex ruinis Lymarum civitatis, condita est Deppa* (2), à-peu-près comme Orderic Vital qui affirme que Jules César bâtit, avec les ruines de Calet, la ville de *Juliobona*.

Cette vieille enceinte, sur laquelle on a fabriqué bien des thêmes historiques, n'avait jamais été expliquée par les chroniqueurs ni par les savants. Des générations de rois et de Bénédictins l'avaient visitée sans y rien comprendre ; il était réservé à notre siècle de savoir lui arracher son secret. Un homme s'est rencontré qui, dédaignant la plume et les livres, a pris une pioche pour interroger le sol et chercher dans ses entrailles la réponse à ses questions. Pendant l'hiver de 1825, M. Feret, de Dieppe, dont les nombreuses découvertes ont fait dire à un de nos plus illustres antiquaires qu'il possédait éminemment *le génie des fouilles*, M. Feret, dis-je, prit la bêche lui-même et, avec son frère, défricha patiemment cette page de bruyère. Ses premières explorations portèrent sur une chaîne de *tombels* renfermés à l'intérieur de la cité. Ces mottes de gazon, qui rappellent les sépultures des Germains deTacite, furent trouvées renfermant des charbons et des cendres, des débris de vases gaulois, des anneaux de bronze et de cuivre, des agrafes et des crochets, des coquilles et des ossements d'animaux. M. de Blainville reconnut ces fossiles pour appartenir à des chevreuils, à des renards, à des chiens, à des bœufs, à des moutons et à des sangliers La poterie que nous avons vue est noire et brun foncé comme celle qui fut trouvée au Vauvray, en 1842, avec des hachettes en silex emmanchées dans des cornes de cerfs. M. Feret estime avec raison que c'était là le cimetière des premiers Celtes, habitants de notre Gaule-Belgique.

Pendant les années 1826 et 1827, il découvrit, dans les fossés, les habitations de ceux dont il avait montré la sépulture. Plusieurs *tuguria* furent mis au jour et leur enceinte rétablie au moyen de l'étude. Les maisons des anciens Gau-

(1) *Descript. génér. de l'Europe*, par F. Ranchin, in-folio. Paris, 1645, t. II, p. 249. — *Mém.* de Guibert, p. 200 et 202. — *Antiquités* d'Asseline, etc. — (2) Asseline. — Guibert.

lois étaient généralement circulaires, construites en pierre sèche et légèrement enfoncées dans le sol. M. Feret estime que celles de la Cité de Limes, plus oblongues qu'on ne le croit communément, étaient fabriquées avec du bois, de la craie, des pierres sèches et de la bauge. Les murs de bauge et les constructions en bois ont traversé, dans les Gaules, l'ère des Romains et le moyen-âge pour arriver jusqu'à nous. Ce genre de bâtir subsiste encore dans toutes nos campagnes.

La dernière découverte de M. Feret, dans la Cité de Limes, fut un superbe tombeau en maçonnerie, trouvé au triage du *Catelier*. Le riche Romain dormait avec son casque et ses armes, le *naulus* dans la bouche et son trésor à ses côtés. C'étaient vingt-trois médailles gauloises en bronze et un grand nombre de monnaies romaines de toutes les époques, depuis Auguste jusqu'à Flavius-Valens. Dans ce tombeau et aux alentours, étaient semés sur le sol bon nombre de haches en silex à différents états de formation (1).

Les Romains ont donc occupé à leur tour ce grand *oppidum* gaulois, puisqu'ils y ont laissé leur cachet dans ce *castellum* qui tombe à la mer. Il est probable que les premiers bras qui se fatiguèrent à élever ces gigantesques remparts, que le temps n'a pu abattre, furent ces grandes migrations de Kymris (2) dont le Rhin montrait encore les enceintes colossales, au temps de Tacite et de Germanicus. Avant eux et depuis, peut-être, les fées occupèrent la Cité de Limes. On montre sur le vert gazon les danses rondes qu'elles y menaient la nuit, au clair de la lune, comme dans les plaines de Carnac. Elles-mêmes avaient préparé un chemin qui conduisait à leur antique demeure. En une nuit, elles firent la chaussée qui conduit de Rouen à Dieppe. A la pleine lune de septembre, elles venaient ouvrir à la Cité de Limes une foire annuelle.

Après les fées, les Celtes et les Romains, les maîtres de Limes furent des vassaux de la féodalité; un château remplaça le *camp* et la Cité; les sires de Bracquemont, fils de la

(1) Ces médailles et ces hachettes sont déposées à la Bibliothèque de Dieppe. — (2) Communément nommés les Cimbres. — Voir, sur la Cité de Limes, l'*Hist. de Dieppe* par M. Vitet, et surtout le Mémoire de M. Feret inséré dans *les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, année 1826.

race normande, régnèrent sur cette terre et lui imposèrent leur nom. Alors, dans les chartes, dans les pouillés, dans les diplômes, dans les actes officiels, disparut pour toujours le nom de Limes, il ne se conserva que chez le peuple qui n'oublie rien. Un seul monument lapidaire du moyen-âge nous a conservé le vocable antique et populaire, c'est une pierre tombale gravée par un homme du peuple. Pour la race des serfs, pour les hommes de la glèbe, messire Regnault Orel était encore curé de Limes en 1466, mais devant les châtelains et les clercs, ce n'était que le curé de Bracquemont.

Nous pensons que ce fut dès le XIe siècle que les sires de Bracquemont possédèrent la terre de Limes avec son camp et son château. Cette illustre famille normande a rempli du bruit de son nom la France, l'Italie, l'Allemagne et le Portugal, et cela, pendant plusieurs siècles du moyen-âge. Ils furent tour-à-tour grands hommes de mer, fidèles croisés, habiles diplomates et vaillants guerriers ; ils s'allièrent avec les maisons les plus riches et les plus distinguées de la France et de l'Espagne. Ils furent comblés de faveurs par les princes et les rois de ces deux pays (1).

Ce fut au sommet d'une colline que les anciens pêcheurs du *Puy* placèrent leur église, comme s'ils avaient désiré la voir de la mer. Aussi les tempêtes et les vents l'ont dévorée tant de fois qu'elle n'est plus qu'un frêle édifice, pauvre et sans caractère. C'est une masse de cailloux grisâtres, couverts de tuiles rousses et sombres. Pas la moindre trace d'architecture ne se remarque dans cette église. La nef est une bâtisse en silex cent fois remaniée. Le clocher a été caché derrière l'église, au côté nord ; c'est une pauvre tour qui ose à peine élever ses murs au-dessus du toît de la nef. Le chœur seul conserve quelques traces de l'architecture ogivale, sa charpente est de 1623.

(1) Robert de Bracquemont combattait en Espagne en 1385, et en 1648 Gaspard de Bracquemont signait le traité de Munster qui rendait la paix à l'Europe. Renaut de Bracquemont lutta contre les Anglais sous les règnes de Philippe-de-Valois et de Jean-le-Bon. Renaut, son fils, servit fidèlement le roi Charles-le-Sage. Charles VI, dans sa détresse, reçut de Robert de Bracquemont 4 galères et 500 arbalestriers, aussi il le nomma grand-amiral de France, en 1417. Guillaume de Bracquemont secourut Harfleur en 1415, et Robinet de Bracquemont se croisa contre les infidèles sous les drapeaux des Vénitiens.

Dans un registre des baptêmes pour l'année 1829, M. Leroy, curé de Bracquemont, a laissé une note attestant que dans des réparations faites à la nef, on trouva une pierre sur laquelle était gravé le millésime de 1100. Nous ignorons quelle confiance on peut accorder à cette assertion du bon curé, qui malheureusement a perdu la pierre. Nous déclarons ne citer cette découverte qu'avec la plus grande réserve, ainsi que le témoignage d'un vieillard qui prétend avoir lu sur une pierre d'appareil ces initiales romaines : S. P. Q. R.

Puisque nous avons nommé M. Leroy, nous ne laisserons pas échapper l'occasion de rendre hommage à ce vénérable prêtre qui a exercé pendant près de quarante ans le saint ministère dans cette paroisse. Vicaire de Bracquemont au moment de la révolution, il adhéra d'abord à la constitution civile avec une restriction très-orthodoxe. Forcé de s'expliquer plus tard d'une manière catégorique, il quitta son bénéfice le 4 septembre 1792, s'embarqua à Dieppe le 5, arriva à Hastings le 7, et à Londres le 10 du même mois. Il passa dix ans en Angleterre. Le 5 mai 1802 il revint dans sa chère paroisse reprendre la houlette pastorale qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1833 (1).

Notre-Dame de Bracquemont fut très-anciennement la propriété des chanoines de la cathédrale de Rouen, qui possédaient dans le voisinage Grèges et Martin-Eglise. Bracquemont formait trois prébendes dont une était toujours annexée à la charge de théologal. En 1648, les prébendes valaient : la première, 450 livres ; la deuxième, 1,100 livres ; la troisième, 450 livres. C'était le titulaire de la deuxième portion qui portait le titre de chanoine prébendé de Bracquemont (2) et qui présentait à la cure, comme seigneur-patron. Le dernier chanoine prébendé de Bracquemont et présentateur de la cure, est messire Charles de Quiefdeville de Belmesnil, mort à Rouen en 1822, et le dernier titulaire des autres pré-

(1) Voici la liste des curés de Bracquemont, telle quelle est parvenue jusqu'à nous : 1662, David Follet. — 1663, Nicolas Lebru. — 1664-70, Noël Give. — 1671-1715, David Frechon. — 1715-18, Letenneur. — 1719-39, Lecarpentier. — 1740-80, Pichon. — 1780-92, M. Picard, émigra et mourut en Angleterre. — 1792, Lefebvre, curé constitutionnel. — 1802-32, M. Leroy. — 1833, M. Thierry (de Fécamp).

(2) Duplessis, t. Ier, p. 370.

bendes est M. l'abbé Marion, mort à Paris le 6 novembre 1846.

La cure rapportait au prêtre qui la desservait 30 livres, en 1275 et 600 livres, en 1648. Elle renfermait 100 paroissiens du temps d'Eudes Rigaud et 165 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 600 habitants.

Sur les fonts baptismaux de cette église fut régénéré, le 16 octobre 1789, Louis-François Robin, fils de Jean-François Robin, *maître de bateau*, et d'Anne Frechon, son épouse, aujourd'hui évêque de Bayeux, comte romain et assistant au trône pontifical. A coup sûr, Pierre-Louis Routier, matelot de Berneval, et Marie-Anne Robin, fileuse, de Bracquemont, ne se doutaient guères qu'ils présentaient au baptême un prince de l'église et un des meilleurs prélats de notre temps. Il fut baptisé par M. l'abbé Leroy, vicaire de la paroisse, qui, devenu curé, fut le premier maître du jeune néophyte.

Après les premières leçons prises au village, il continua ses études au collège de Dieppe, où ses condisciples se souviennent encore de son passage. Puis il entra au séminaire de Rouen nouvellement ouvert, en 1805, par le cardinal Cambacérès; il fut un des premiers élèves de cette maison naissante et, certainement, un de ses plus brillants sujets. Il eut pour supérieur le vénérable abbé Holley, qui fut d'abord son professeur, et plus tard son ami.

Ses succès lui méritèrent d'être choisi pour professer la philosophie dans cette maison même où il terminait ses études, et celui qui s'était fait chérir par tous ses égaux se fit vénérer comme un bon père par ceux qu'il eut à diriger. Vers 1815, il fut envoyé vicaire à Notre-Dame du Hâvre, poste qu'il occupa avec infiniment de zèle jusqu'en 1826, où il fut nommé curé de cette paroisse, la plus belle du diocèse.

Pendant dix années de cure, il fit de beaux travaux et de nombreux embellissements à l'église. Le grand portail, resté inachevé depuis deux cents ans, menaçait de s'écrouler. M. Robin le fit remettre à neuf, en 1828, et, avec l'aide de MM. Bégouen, maire, et Cartier, sous-préfet, il sut obtenir pour cette grande opération une somme de 112,000 fr. votée par la fabrique, la ville et le gouvernement. L'ancien cimetière, ouvert de tous côtés, était devenu un passage et un dépôt d'immondices. Sur les instances de M. Robin, on

fit, en 1832, une superbe clôture en maçonnerie surmontée de grilles de fonte qui coûtèrent 85,000 fr. Il fit réparer les orgues données, en 1630, par le cardinal de Richelieu, blanchir, peindre et dorer les chapelles, en 1835, et, en 1836, il procura à ses paroissiens le bonheur d'entendre un Carême de la bouche de l'abbé Fayet, l'un des meilleurs orateurs de l'Église de France.

On se souvient encore au Hâvre de l'activité et du zèle de M. Robin, de sa douceur et de sa bonté, de ses sermons si pleins d'une suave et paternelle éloquence, de ces quêtes générales et particulières qu'il faisait avec tant de grâce, et de ces aumônes qu'il répandait avec tant d'abondance sur toutes les misères de cette grande ville. L'hôpital, la prison, la Miséricorde, le couvent, les écoles, le confessional et la chaire partageaient sa vie et formaient l'horloge de ses jours et le calendrier de ses années. Aussi emporta-t-il tous les regrets, lorsqu'au mois de mai 1836 il fut nommé, par ordonnance royale, évêque de Bayeux.

Le 16 août de la même année, il fut sacré à Paris par Mgr de Quélen et, le 25, jour de sa fête, il prit possession de son siége épiscopal. Il est resté chanoine d'honneur des diocèses de Rouen et de Paris. En 1841, il fut nommé, par le pape Grégoire XVI, comte romain et assistant au trône pontifical. Cette année même (1846), pendant la Semaine-Sainte, il put remplir ses fonctions à Rome auprès du vénérable pontife qui l'avait choisi, et qui mourut peu de jours après Pâques. Ce titre et ces honneurs décernés par le chef de l'Église universelle étaient une récompense bien légitime de tout le zèle qu'avait déployé Mgr Robin pour l'œuvre des missions étrangères, soit comme évêque, soit comme curé du Hâvre, car, dans cette dernière ville, la porte de la France du côté de l'Amérique et de l'Océanie, passent sans cesse les évêques et les missionnaires des Deux-Mondes. Le bon curé leur avait ouvert largement sa porte, et sa maison pouvait être appelée l'*Hôtel de la Propagation de la Foi*.

Le 21 avril 1839, Mgr Robin officia pontificalement dans la petite église de Bracquemont qui l'avait reçu enfant et qui fut bien fière et bien heureuse de le contempler avec sa mître et sa crosse épiscopales.

Nous ne suivrons pas Mgr Robin dans les dix années de sa

carrière pontificale; nous ne doutons pas qu'il ne la rende riche et méritoire devant Dieu et devant les hommes. Il règne par sa bonté dans les cœurs de ses diocésains dont il est le père commun. Ses prêtres surtout lui portent une affection toute particulière qui n'est que le retour motivé de la tendre affection du premier pasteur.

En finissant cette notice, je demande au lecteur la permission de rendre au cœur bienfaisant de l'évêque de Bayeux un hommage tout personnel. Prêtre par ses soins et par ses aumônes, toute ma vie sacerdotale est son œuvre. Fils d'un pauvre soldat en retraite, né sur une batterie de la côte, élevé dans un village de matelots, j'étais destiné comme eux à devenir pêcheur de poissons, quand M. Robin me prit lui-même sur les rochers d'Étretat et me fit devenir pêcheur d'hommes. Il y a vingt ans de cela, et, depuis ce temps, je n'ai pas passé un seul jour sans prier pour lui. Depuis dix années de prêtrise, chaque fois que j'ai le bonheur de monter à l'autel, son souvenir m'y accompagne. Je n'ai pas besoin de dire combien j'ai été heureux de rencontrer dans une église des environs de Dieppe le berceau de mon bienfaiteur. Je ne sais pourquoi j'aime mieux l'avoir salué ici, dans une pauvre église de campagne, que dans sa cathédrale. Puisse la barque du pêcheur, qu'il a placée dans ses armes, naviguer heureusement à travers les écueils dont la carrière apostolique est semée, et puisse sa voile bénie continuer toujours d'être l'asile et le refuge des malheureux! *Asylum miseris et tutela.*

BELLEVILLE-SUR-MER.

La plaine qui sépare la vallée de l'Eaulne de celle de l'Yères, est toute couverte de villages dont les maisons sont groupées autour de l'église. On ne voit point ici de nombreux bosquets comme dans le pays de Caux. On ne trouve point çà et là des fermes détachées, dont les hauts fossés forment autant de forteresses. Sur la côte où nous sommes, terre plus picarde que normande, l'aspect du pays a revêtu une forme particulière. Les habitations sont agglomérées les unes auprès des autres, et forment entr'elles comme une rue de ville. Les villages du littoral sont échelonnés sur la

falaise, à une distance presque égale, et tous présentent leur clocher comme un indice au voyageur ou un *amers* au marin.

Cette population, semi-maritime et semi-agricole, est très-croyante et très-fidèle aux pratiques de la religion. Ici la révolution a passé sans trop effleurer le sol. La paroisse de Belleville surtout est restée presque étrangère à cette tourmente brutale qui a tout bouleversé parmi nous. Aussi ce peuple est pieux comme aux anciens jours. Son église est toute son existence, et le souvenir des prêtres est immortel chez ces bons chrétiens. Nous verrons plus tard que quelques-uns d'entr'eux ont bien mérité du peuple et de la religion.

L'église de Belleville, fondée dès les premiers temps de la féodalité, dépendait, par sa châtellenie, des puissants seigneurs d'Envermeu. Turold, évêque de Bayeux, donna cette église au prieuré de Saint-Laurent qu'il avait fondé. En 1098 Belleville passa, avec le prieuré de Saint-Laurent, en la propriété de l'abbaye du Bec. En 1141 Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, confirma à ce monastère la dîme et la possession de l'église de Belleville; aussi, depuis ce temps, l'abbé du Bec a-t-il nommé à la cure. C'est ce que nous trouvons dans les pouillés de 1275, de 1648 et de 1738. Le prieur d'Envermeu possédait les dîmes. Au XIII[e] siècle, la cure était estimée 30 livres et 60 au XVII[e].

L'église actuelle dut être construite entre le pontificat de Hugues d'Amiens et celui d'Eudes Rigaud. Le chœur, bâti en caillou de la côte, conserve encore deux ogives primitives. L'arcade du crucifix, entre le chœur et la nef, est un bel échantillon de la même époque. C'est une ogive supportée par trois colonnettes à chapiteaux de crosses. Le clocher, qui suit immédiatement, a des contre-forts et un appareil du XIII[e] siècle. Autrefois il se terminait en bâtière comme celui de Berneval son voisin. Ce n'est qu'au mois de mai 1824 que cette forme ancienne a disparu pour faire place à la pauvre flèche d'ardoise que l'on voit aujourd'hui.

La nef avait autrefois des collatéraux qui subsistèrent jusqu'en 1730. Le fossoyeur retrouve dans le cimetière la trace des deux ailes supprimées. On y communiquait de chaque côté par cinq arcades ogivales, supportées par des colonnes rondes. Les travées en ont été remplies avec une grossière maçonnerie en silex.

Cette suppression suppose une population disparue. On est tenté de penser que la grande église du XIIIe siècle était destinée à renfermer un grand nombre de paroissiens. Cependant les preuves nous manquent à l'appui de cette assertion. Le pouillé d'Eudes Rigaud, rédigé incontestablement au XIIIe siècle, dans le temps même de la construction de l'église, donne à Belleville 50 paroissiens. Le pouillé de 1738, rédigé par les abbés Saas et Terrisse, lui donne 42 feux. Si par le mot paroissien, dont se sert constamment le rédacteur du XIIIe siècle, il faut entendre le nombre de maisons ou de feux, nous ne trouverions pas une grande différence entre le temps de Louis IX et celui de Louis XV. Mais nous pensons qu'il est malaisé de savoir ce qu'Eudes Rigaud a voulu dire par le mot paroissien ; car s'il s'agissait seulement de communiants, comme l'a dit M. Leprevost, on se demande alors pourquoi Belleville, qui comptait 280 communiants en 1776, a diminué son église construite autrefois pour 50 seulement? Il faut en conclure que nos anciens pontifes entendaient par paroissiens, des chefs de famille sous le nom desquels figuraient les enfants et les domestiques (1).

L'église de Belleville est couverte d'armoiries. On y trouve aussi les traces d'une bande seigneuriale. La famille de Belleville, dont les ancêtres possédaient le château et le village presque entier, conserve au côté nord de l'église une chapelle sépulcrale, construite vers 1700, et entourée d'une ceinture noire. Louise de Belleville y fut inhumée en 1711. Le manoir de ces patrons honoraires de la paroisse était voisin de l'église.

Les saints patrons sont la Sainte-Vierge et saint Jean-Baptiste. En 1618 une confrérie fut érigée en leur honneur.

Le premier des curés qui nous soit connu, est le prêtre Nicolas, nommé vers 1240 par l'archevêque Pierre de Collemieu. Il paraît bien qu'il était armateur de bateaux de pêche ; car Eudes Rigaud, dans le registre de ses visites pastorales, observe qu'il a des navires sur la mer, *habet naves in mari*. Ce grand pontife, strict observateur des saints canons, le reprit, en pleines calendes, de cette infraction aux lois de l'Eglise, les réglements ecclésiastiques défendant aux clercs,

(1) Belleville est à présent une succursale de 300 âmes.

consacrés à Dieu, de se mêler de spéculations temporelles. *Nemo Deo militans implicat se negotiis secularibus.*

Ce fait, du reste, prouve qu'au XIIIe siècle il y avait une marine à Belleville, ce qui a continué long-temps après; la tradition affirme que dans le *fond de Belleville* il y eut jadis des bateaux pêcheurs. Sous Louis XIV, ce village fournissait des marins à l'escadre de Tourville; car, en 1691, l'archidiacre Gosselin ordonne de remplacer, comme trésorier, Robert Roussel, *au service du roi, sur la flotte.* Aujourd'hui, la plupart des habitants sont encore marins, mais naviguent pour le port de Dieppe. Comme témoignage de la piété de ces braves matelots, citons deux petits tableaux de naufrage donnés à l'église par le capitaine Frechon, en 1838.

Le 28 mai 1687, à onze heures du soir, un incendie consuma le presbytère, seize maisons du village et tous les papiers de l'église. En 1693, Notre-Dame de Belleville payait pour la *débite* de la cathédrale de Rouen la somme de cinq sous: elle en donnait autant à l'église de Saint-Maclou, pour les saintes huiles. Dans ce même temps, les paroissiens offraient à leur église du chanvre, de l'avoine, de l'orge, du lin et du blé. En 1714, on bâtit la sacristie : le millésime l'indique assez. L'année suivante, Mgr d'Aubigné visita l'église; le 23 juillet, il ordonna d'y faire des réparations et des embellissements. Ce pontife fut un des plus vigilants et des plus actifs qu'ait possédés l'église de Rouen, dans le siècle dernier. Pendant les dix années de son épiscopat, il visita presque toutes les paroisses de son diocèse.

En 1728 parurent les nouveaux missels, rituels et bréviaires, sous l'autorité de messire de Lavergne de Tressan. Ce fut à cette époque seulement que l'on commença à chanter les complies à Belleville, et probablement dans une grande partie du diocèse. Dans beaucoup de provinces de France on ne les chante pas encore; nous citerons de ce nombre les diocèses de Vannes, d'Arras et de Cambrai.

Avant de finir, accordons une mention particulière à deux des derniers curés qui ont gouverné cette paroisse (1). Le

(1) Nous donnons ici la liste des curés de Belleville qui nous sont connus. 1240-68, le prêtre Nicolas. — Date inconnue, Robert Regnault. — 1585, Antoine Louer. — 1624, G. Frechon. — 1672, F. Lecarpentier. — 1677-1708, L. Lefebvre. — 1708-28, Cl. Lacaille. — 1728-37, Ant. Huet. —

premier est l'abbé Châtel, docteur en théologie, né à Caen, et curé de Belleville, en 1784. Lorsque vint la fatale époque de la constitution civile du clergé, il prêta serment le 6 février 1791, avec une restriction très-orthodoxe, approuvée par le cardinal de La Rochefoucauld. Au moyen de ce subterfuge assez innocent, l'autorité civile croyant ce prêtre bien et dûment assermenté, lui laissa exercer le saint ministère pendant près d'un an et demi. Les fidèles catholiques des paroisses voisines affluèrent à Belleville pour entendre la doctrine du bon abbé Châtel, et s'unir à ses saints sacrifices. Une lettre pastorale de l'évêque constitutionnel, força l'abbé Châtel de se déclarer ouvertement. Il refusa de publier la lettre en chaire et se vit contraint de célébrer en cachette. Le curé intrus de Bracquemont essaya bientôt de pénétrer à Belleville, il employa même la force armée pour contraindre les habitants à entendre sa messe. C'est à peine s'il put réunir 25 à 30 personnes, même les jours de fête.

Quant à l'abbé Châtel, il ne tarda pas à émigrer. Il se retira à Douvres, où il mourut vers 1795. Du fond de son exil il pensait encore à ses chers paroissiens, il veillait sur eux avec toute la sollicitude du pasteur, avec la tendresse d'un père. De la terre étrangère et du bord de la tombe où il allait descendre, il leur adressa une lettre véritablement apostolique, sur la manière de se conduire en temps de schisme. En lisant ces touchants adieux d'un confesseur, on ne peut s'empêcher de verser des larmes au souvenir de tant de courage et de persévérance. Ce testament d'un bon pasteur devra figurer un jour parmi les actes de l'église de Rouen. En attendant, nous engageons beaucoup M. le curé de Belleville à le conserver précieusement dans ses archives.

Le prêtre appelé à Belleville, pour réparer les maux causés par l'absence du pasteur légitime, fut l'abbé Latteux, également éprouvé par les rigueurs de l'exil. Il desservait en même temps les paroisses de Derchigny et de Graincourt. Il mourut en 1824, après avoir fait réparer le clocher de son église et assisté à la bénédiction de la cloche. Elle fut nommée Marie-Gabrielle, par M. François-Gabriel de Belleville,

1757-67, J. Roussel. — 1767-76, Fr. Dubucq, mort en priant Dieu. — 1776-82, Louis Langlois. — 1784-95, P. Châtel. — 1806-24, J. Latteux. — 1826-36, V. Le Picard. — 1836-43, F. Auber. — 1843, Mr L. Jouette.

ancien chef de bataillon, chevalier de Saint-Louis, et par Marie-Françoise Guérin de Tourville, épouse de M. Louis de Belleville. M. Leroy, curé de Bracquemont, présida la cérémonie.

L'abbé Latteux a laissé de bons souvenirs dans sa paroisse. Sa mémoire, comme celle du juste, y est en bénédiction ; ses nombreux bienfaits l'empêcheront encore long-temps de périr. Du reste, la paroisse de Belleville a toujours été heureuse dans ses curés ; presque tous ont été des hommes pieux et édifiants, aussi le peuple qui est sorti de leurs mains est-il bon et fidèle, car le pasteur est toujours le modèle du troupeau.

Heureuse donc, trois fois heureuse la paroisse qui possède un bon prêtre ! Tous les habitants ne forment qu'un cœur et qu'une âme et tous sont prêts de mourir les uns pour les autres. Les riches partagent leurs biens avec les pauvres et l'on ne voit personne qui mendie parmi eux. Les enfants respectent les vieillards et les vieillards sur le bord de la tombe bénissent les générations qui s'élèvent. La mère ne tremble plus pour l'innocence de sa fille et l'époux ne suspecte plus la fidélité de son épouse. L'alliance des hommes ne ressemble pas à celle des brutes et les ossements des pères ne sont point foulés aux pieds par les enfants. La mort y est moins dure, car les mourants ne s'y désolent pas comme ceux qui n'ont point d'espérance au-delà du tombeau.

DERCHIGNY-GRAINCOURT.

Graincourt. — Au-dessus d'un bouquet d'arbres légèrement ébréché par la route nationale, n° 25, s'élève la flèche de Saint-Valery-de-Graincourt, petite église primitivement romane, dédiée au moine apostolique qui couvrit ce pays des monuments de son zèle ou de sa sainte poussière. Aussi tous les habitants du village portent-ils le nom du saint anachorète et célèbrent-ils sa fête avec une joie toujours renaissante.

De l'église primitive construite au xie siècle, il ne reste plus que quelques pierres tuffeuses, un double chapiteau roman qui sert de bénitier et une délicieuse porte latérale formée d'un cintre à pierres plates avec billettes en saillie

et un tympan découpé en filets. L'église de ce temps devait être plus grande que celle d'aujourd'hui ; des colonnes devaient la partager en plusieurs nefs, le chapiteau du bénitier nous en paraît une preuve.

Cette église dut être mutilée en 1562, car les Calvinistes dieppois la visitèrent dans leurs excursions iconoclastes. Ils la ruinèrent presque entièrement après l'avoir dépouillée. Le XVIe siècle pourtant avait cherché à l'embellir : il avait sculpté les fonts baptismaux, cuve en pierre ornée de chardons et de feuilles de fougère. Il construisit aussi une chapelle méridionale semée d'armoiries et occupée par un banc seigneurial ; c'est aujourd'hui le clocher et la sacristie.

Dans la petite flèche d'ardoise qui surmonte la tour, est une humble cloche qui n'a que 38 ans d'âge et sur lequelle on ne lit pas sans étonnement l'inscription suivante : « L'an 1812, j'ai été baptisée et nommée Caroline par M. Philippe-Antoine Merlin (de Douai), grand-officier de la Légion-d'Honneur, conseiller d'Etat, procureur-général à la cour de cassation, membre de l'institut de France, et madame Isabelle-Caroline Rohan, comtesse de Vargemont. »

La famille de Vargemont, dont le dernier membre est ici mentionné, était jadis patronne de la cure ; elle possédait dans son manoir une chapelle dédiée à saint Denis, que la révolution a supprimée. L'autel en marbre gris a été donné à l'église paroissiale par M. le comte d'Haubersaërt, gendre et héritier du célèbre Merlin, de Douai.

Dans cette église réédifiée presque tout entière au siècle dernier, nous avons cherché vainement une *Adoration des Mages* que l'on voyait autrefois à la contre-table. Ce tableau, qui n'était pas sans mérite, a disparu du chœur ainsi que l'inscription suivante que nous y avons lue en 1841 : « Cy devant gist Pierre Lemarchand, père de messire Michel Lemarchand, curé de cette paroisse, lequel trespassa l'an MCCCCXVII. Priez Dieu pour lui. » Il est fâcheux que l'on renouvelle si souvent l'aspect de nos églises, il nous semble que leur mobilier devrait être plus respecté.

Graincourt, appelé *Greencourt* par Eudes Rigaud, possédait 40 paroissiens, au temps de saint Louis ; Jean de Floques en était alors patron. En 1738, on y comptait 49 feux ; au-

jourd'hui, c'est une succursale qui, avec l'ancienne paroisse de Derchigny, compte environ 450 habitants.

Derchigny. — L'ancienne église de Derchigny (Arsigny ou Berchegny), était autrefois située dans les longues avenues du château. Elle avait été primitivement consacrée au grand saint Martin, comme toutes celles des environs. En 1700, elle fut dédiée à saint Vincent, diacre et martyr; mais alors elle était tellement humide et délabrée, qu'elle penchait vers sa ruine. En effet, en 1760, le cardinal de La Rochefoucauld visitant cette église, la trouva dans un état épouvantable, les hosties pourrissaient jusque dans le tabernacle. Le 29 novembre 1762, messire J.-B. de Clieu, chevalier, capitaine des vaisseaux du roi et chevalier de Saint-Louis, demeurant au château de Derchigny, fils de messire Matthieu de Clieu, chevalier, seigneur et patron de cette paroisse, et ancien intendant de la marine au département du Hâvre-de-Grâce, fait visiter l'église par des maçons et charpentiers experts. Robert Desperrois, appareilleur de maçonnerie, demeurant à Dieppe, paroisse Saint-Jacques, et Pierre Peuttet, maître charpentier à Longueville, dressent un procès-verbal. Ils constatent le mauvais état du monument, rempli de lézardes et avarié dans sa toiture. La mare située dans le voisinage le rendait humide au point que le linge et les ornements s'y consommaient rapidement.

M. de Clieu réunit les paroissiens en assemblée générale, le 15 mai 1763. Il exposa aux trésoriers et aux anciens trésoriers qu'étant seigneur et patron de l'église, il désirait en construire une nouvelle à ses frais et sur son terrain; mais il demandait en échange la vieille église et son cimetière, afin de la faire entrer dans le parc de son château récemment construit. Il ne doutait pas de la possibilité de cet échange, ayant consulté sur ce sujet le célèbre Houard, un des jurisconsultes les plus distingués de la province. Il présenta aussi les plans et devis du nouvel édifice dressés par Peuttet et Desperrois. L'assemblée autorisa avec empressement M. de Clieu qui se mit aussitôt à l'œuvre. On donna à la nouvelle église 65 pieds de long sur 23 de large; l'ancienne n'en avait que 63 sur 14. L'église fut construite en une année; on prétend pourtant qu'elle lui coûta plus de 50,000 livres. L'arche-

vêque de Rouen avait autorisé ce travail, par une décision du 7 août 1763.

Le 13 juillet 1764, l'église étant presque achevée, M. Marescot, vicaire-général, donna au doyen d'Envermeu commission d'examiner l'ancienne et la nouvelle église, afin de décider laquelle serait la meilleure et la plus propre au service divin. La visite décanale eut lieu le 13 août. Le rapport fut très-favorable au nouveau monument, et, le 18 du même mois, M. Marescot permettait au doyen de la bénir. Le 27 août 1764, M. Delacroix, curé de Meulers et doyen d'Envermeu, fit la bénédiction de l'église et du cimetière. L'église fut dédiée à saint Matthieu, apôtre, patron de M. de Clieu, père du fondateur. Les seigneurs-patrons marquèrent l'église de leurs armoiries que l'on y voit encore.

Cette petite église, qui manque de clocher, est construite en brique et en silex. C'est un carré qui n'a de vraiment remarquable qu'un maître-autel en marbre blanc, venu de Gênes, où il a été sculpté. Le tabernacle est accompagné d'anges adorateurs dont le groupe fait un joli effet. Ce morceau, qui avait coûté, dit-on, 3,000 livres, fut enlevé à la révolution par les patriotes de la contrée. Porté au district, avec empressement, il fut assez mal reçu par les agents révolutionnaires. « La République, disaient avec raison ces » fiers montagnards, a besoin de fer et de plomb pour faire » des armes, mais elle n'a nullement besoin de marbre. » Aussi ils laissèrent le pauvre autel tout démonté et en morceaux dans la cour des *anciens Minimes*. Personne n'avait voulu l'acheter. En 1801, madame de Caumont en fit de nouveau l'acquisition et le prêta à l'église sans vouloir l'aliéner dans la crainte de nouveaux troubles (1).

Après la bénédiction de la nouvelle église on démolit l'ancienne qui était en pierre et à plein-cintre. On la rasa jusqu'aux fondements, on transporta les terres de l'église et du cimetière dans le nouveau. On creusa jusqu'à la profondeur ordinaire, dit le procès-verbal, ce qui prouve que cet usage était antique et général. Aussi aujourd'hui trouve-t-on une mare là où était l'église.

Le patronage de l'église de Derchigny n'est pas chose très-

(1) Les requêtes, devis et délibérations relatives à l'église sont conservés dans les archives du château de Derchigny, par M. de Clercy.

claire. Au XIIIe siècle, d'après Eudes Rigaud, le roi présentait à la cure (1), mais dans ce temps-là même il aliéna ce droit pour une rente de 10 livres en faveur de Jehan Goulle, chevalier seigneur du lieu. C'est depuis ce temps sans doute que les châtelains de Derchigny sont devenus seigneurs-patrons. Ce droit, toutefois, leur fut contesté, mais en vain, par les chanoines de Blainville qui croyaient posséder cette cure d'après la charte de leur fondation. Jusque dans ces derniers temps le privilége est resté inaliénable dans la maison des seigneurs.

Derchigny possédait douze paroissiens en 1275, 22 feux en 1738; aujourd'hui c'est une succursale de 448 habitants avec la réunion de Graincourt.

BERNEVAL-LE-GRAND.

Au VIe siècle, c'était déjà une riche et célèbre abbaye que Saint-Denis de Paris. Saint Grégoire de Tours parle de sa splendeur au livre de ses histoires, et les merveilles sans nombre opérées au tombeau du grand apôtre des Gaules y attiraient un concours immense de pélerins venus de toutes les parties du pays des Francs. Aussi les princes mérovingiens l'avaient enrichie de grands biens, et, vers l'année 636, Dagobert Ier, qui régnait en Neustrie, lui octroya en une seule fois vingt-sept villes ou villages, au nombre desquels étaient Berneval et ses dépendances. Berneval était alors le lieu le plus important de la côte; c'était le port du pays de Talou, qui s'étendait de la Scie à l'Yères, et il y avait de superbes pêcheries.

La population toute maritime de cette côte devait être plongée dans l'ignorance, et adonnée, plus que toute autre, à toutes les erreurs et à toutes les superstitions du paganisme;

(1) Le curé de Derchigny à cette époque était Me Robert. Les suivants à nous connus sont : Nicolas Crespin, en 1602. — Jehan Crespin, en 1672. — Nicolas Lomé, en 1689. — Guillaume Hoires, en 1695. — Robert Lomé, en 1700. — Delamarre, en 1720. — Frechon, en 1721. — Antoine Savary, 1759. Il vit construire la nouvelle église et fut inhumé dans le cimetière, en 1766. Il eut pour successeur M. Heux, et en 1789, M. Lefebvre, mort curé de Berneval.

et, au VIIe siècle encore, quand des moines envoyés de Saint-Denis de France, arrivèrent pour la première fois à Berneval, ils durent y trouver un mélange grossier de christianisme et d'idolâtrie.

Il est vrai que des hommes apostoliques avaient déjà passé plusieurs fois dans ces contrées; saint Victrice, de Rouen, et saint Valery, avaient prêché l'Évangile au sein de ces bourgades; mais il n'y avait que les siècles et les moines qui pussent arracher ces peuplades à leurs coutumes barbares et à leurs ténèbres. L'importance de Berneval dut s'accroître du moment qu'il devint fief de Saint-Denis, et nul doute que ce village et les pays d'alentour ne doivent leur civilisation aux moines. Une charte de 750 confirme la possession de Berneval au célèbre monastère, et Pepin, en montant sur le trône, approuve, en y appendant son sceau royal, la donation de Dagobert.

A cette époque, un prieuré s'éleva au milieu des métairies et des cabanes de pêcheurs; quelques religieux envoyés de la métropole y vivaient sous les ordres d'un supérieur dans les exercices de la règle de Saint-Benoît. Les moines jetèrent les fondements d'une chapelle dédiée à la vierge Marie, et Berneval eut une église avant que Dieu fût connu dans les contrées voisines.

Mais la religion de Jésus, florissante par tout le pays des Francs, devait être entravée dans ses progrès. Nous touchons à l'époque désastreuse où les pirates du Nord abordèrent nos rivages, semant partout la terreur et la mort. Leurs nacelles d'osier couvraient l'Océan et remontaient les rivières; les églises et les monastères étaient le but ordinaire de leurs dévastations.

Ce fut un beau jour pour la cité de Rouen, et pour tout le pays de Neustrie, que le Samedi-Saint de l'année 912. La province était conquise, mais la religion subjuguait à son tour les barbares qui avaient semblé devoir l'anéantir; le fameux Rollon inclinait sa tête sur les fonts du baptême; l'archevêque Franco bénissait le nouveau chrétien, et Robert, comte de Paris, lui donnait son nom. Ce jour-là même, toutes les réclamations furent écoutées, toutes les injustices furent réparées; le prince normand, assis sur un trône au milieu

de la Cathédrale, recevait les suppliques et les plaintes des hommes d'église et des leudes ruinés.

Il restitua à l'abbé de Saint-Denis la terre de Berneval. L'acte de restitution fut conservé dans le chartrier du monastère, et dom Mabillon en fait mention au troisième livre de ses Annales. Rollon avait fait un acte de justice en rétablissant les religieux de Saint Denis dans leur ancien domaine, et bientôt, à l'exemple des anciens rois de France, il les prit sous sa protection puissante, et leur donna des terres. Berneval sortit de ses ruines; le prieuré et les églises furent rebâtis; Guillaume Longue-Épée y répandit ses largesses en l'honneur des saints martyrs et pour le salut de son âme; et c'était un lieu si florissant en 960, qu'il tenta la cupidité d'un évêque. Il s'appelait Aillemundus. Les chartes ne parlent pas du siége qu'il occupait; elles disent seulement qu'il déposséda les moines de Saint-Denis de leur terre de Berneval, par dol et par astuce.

Voilà donc Berneval ravi une deuxième fois à ses légitimes possesseurs, et devenu la demeure d'un évêque qui s'y installe pour y vivre à la manière des suzerains.

Vers la fin de l'année 967, le duc Richard I[er] présidait à Gisors une assemblée des notables du royaume de France et de la province de Normandie; Gozlin, abbé de Saint-Denis, s'y présenta, accompagné de quelques moines, pour revendiquer la possession de Berneval; il représenta au prince l'injustice commise envers la célèbre abbaye; il lui rappela les faveurs insignes dont elle avait été comblée par Rollon et Guillaume, et il l'adjura, sur le salut de son âme, de chasser l'usurpateur. Ces justes plaintes furent favorablement écoutées, et de l'assentiment de Hugues, prince des Français, à la sollicitation de Raoul et d'Osmond, Richard fixa le jour aux religieux pour venir à Rouen, en son conseil, faire valoir leurs réclamations.

Ils se présentèrent quelque temps après, par un jour de dimanche, au palais du duc, et en présence de la duchesse Emma et des principaux seigneurs normands, ils justifièrent que la seigneurie, la pêcherie et le port de Berneval, leur avaient été frauduleusement ravis. Aussitôt droit fut fait à leur requête, et le duc de Normandie : « Pour l'amour de » Dieu et des bienheureux martyrs Denis, Rustique et Eleu-

» ther, à la mémoire de Robert, son aïeul, et de Guillaume,
» son père, pour le salut de son âme, de sa femme et l'état
» de son royaume, trouva bon de rendre, par la miséricorde
» de Dieu, aux moines le domaine que le susdit prélat avait
» injustement ôté à Saint-Denis, et, en conséquence, il leur
» fit un écrit pour être gardé et observé pour jouir à perpé-
» tuité de ladite seigneurie de Berneval et ses appartenances,
» le port, les droits des amendes, de bureaux, de pesche-
» ries, les terres cultivées et non cultivées, les pâturages,
» les bois, les droits des entrées et des sorties, et générale-
» ment tout ce dont le comte, vicomte, lieutenant ou capi-
» taine, ou le receveur de la seigneurie judiciaire, a joui
» jusqu'alors aux ports ou aux métairies pour cause du dis-
» trict, ou pour les choses prises sur les ennemis ou
» trouvées. »

Telles sont les dispositions de l'acte de restitution que D. Mabillon rapporte en grande partie au 3e volume de ses Annales, et voici comment cette charte est terminée :

« Nous voulons que tous sachent et entendent à perpétuité
» que nous transférons toutes ces choses de notre droit et
» pouvoir en la puissance de saint Denis et de ses compa-
» gnons; nous défendons et voulons par notre Dieu et son
» Fils, notre avocat, qu'aucun de nos héritiers ou succes-
» seurs, comte ou évêque, lieutenant ou centenier, ni aucun
» Français voisin de cette seigneurie, ose violer ni enfrein-
» dre notre donation. Mais que doresnavant elle soit exempte
» de tout ennemi et de district par notre donation : car, si
» quelqu'un se rencontre qui, s'appuyant sur notre autorité
» (séduit par le diable) la veuille violer (ce qu'à Dieu ne
» plaise) qu'il encoure l'ire de Dieu tout-puissant, et qu'il
» trouve, avec le Sauveur juge, les saints martyrs courroucés,
» et condamné à la damnation éternelle qu'il souffre sa peine
» avec le diable et ses anges. Et au contraire celui qui gar-
» dera cet écrit et en sera toujours fidèle témoin, qu'il pos-
» sède par les mérites de ces saints martyrs et par leur in-
» tercession la récompense des bienheureux, et jouisse de la
» Jérusalem céleste. Et afin que ces lettres soient plus sûre-
» ment confirmées en tous temps, nous les avons signées de
» notre main. Fait à Berneval, par le commandement de
» monseigneur Richard, comte illustre, le quinzième des ca-

» lendes d'avril, l'an quatorzième du règne de Lothaire, de » l'onzième interdiction. » Puis, viennent les signatures, dans l'ordre qui suit : « Hugues, archevêque de Rouen; Hu- » gues, duc des Français; Richard, duc des Normands; Os- » mond, Raoul, Aganon, Turisting, Yvon, Gautier, comte; » Toraldus, Alberic, Osberne, Theobald, comte, et Wa- » léran. »

Cette charte, dont la date correspond au 18 mars 968, se trouvait en lettres rouges et bleues, sur la page 559 du 2e tome du Cartulaire de l'abbaye de Saint-Denis. Elle est curieuse par son antiquité et par ses détails. Aussitôt qu'elle fut donnée, l'évêque Aillemundus quitta Berneval, et les moines de Saint-Denis y revinrent à la grande satisfaction des peuples.

Berneval jouissait encore, avant la révolution, des droits qui lui sont octroyés dans cette charte; et on voit, dans un aveu de 1583, dont je dois la connaissance à l'obligeance du sieur Joly, de Vassonville, que cette baronnie et ses dépendances, comme la terre de Saint-Martin-en-Campagne, dépendant anciennement de l'église de Saint-Denis de France, était, comme telle, exempte par tout le royaume de France, pays de Normandie et Picardie, des droits de quayage, péage, passage, pontage, travers, passe-portes, barrage, halage, fouage, maltôte, aulnage, pesage et autres acquis et subsides.

Avant la célèbre bataille de Hastings, où Guillaume-le-Bâtard conquit la couronne d'Angleterre, il confirma par une charte la terre de Berneval aux moines de Saint-Denis, leur fit de nouvelles donations et leur accorda de nouveaux priviléges. Ses braves compagnons d'armes imitèrent sa généreuse piété, et apposèrent leurs noms à côté de celui de leur duc. On y remarque, entre autres, celui du célèbre Dapifer. Cette charte curieuse est entre les mains de M. Marcel, notaire au Havre.

En l'année 1216, il fut fait un compromis entre les abbés et les religieux de Saint-Denis et leurs hommes, vassaux de Berneval, touchant les droits, les coutumes et les redevances que ces religieux percevaient dans la paroisse. On y voit que tous les relevants et tenanciers de cette seigneurie ecclésiastique étaient obligés de moudre leurs blés au moulin de la Pierre-d'Ancourt.

Par une charte, donnée à Paris la veille de Noël 1273, le roi Philippe-le-Hardi déchargea les bois du Talou des droits de tiers et danger; les moines, en lui présentant leur requête, s'étaient appuyés sur un ancien diplôme de Charles-le-Chauve, qui avait autrefois exempté de ces mêmes droits les bois situés auprès de leur demeure de Berneval.

Le 3 juin 1284, les religieux de Saint-Denis, par contrat passé à Paris, échangèrent leur terre de Berneval avec messire Guillaume de Caletot, écuyer, contre la terre de Mont-Mélient, près Paris (1).

Pour nous qui avons à compléter l'œuvre d'un ami et d'un confrère, nous serons moins riche de poésie locale, car, lui, il a vécu dans ces églises, il en a compulsé les archives, il a interrogé les vieillards, et toute cette science acquise au foyer natal, il l'a animée du souffle de l'amour de la patrie! Nous continuerons, toutefois, notre statistique et nous prierons le lecteur de nous pardonner cet accomplissement d'un devoir.

L'église laissée par les moines de Saint-Denis est en partie arrivée jusqu'à nous. Le chœur, la nef principale, le clocher et les transepts sont du XIII[e] siècle, mais du plus rude que l'on puisse voir, car tout l'appareil est en silex des bords de la mer; aussi rien n'est triste comme cette lourde masse de bizets à la teinte sombre et grise, rien n'est grossier comme ces épais contre-forts qui s'allongent pour soutenir de grosses murailles ébranlées par les vents.

Cette église a la forme d'une croix, mais, chose singulière, le clocher a été placé sur le transept du midi; sa tour carrée, lézardée naguères, n'est point surmontée d'une flèche : elle finit en bâtière, terminaison devenue rare dans nos contrées. Les clochers en bâtière étaient autrefois fort communs dans toute la Normandie. On les trouve encore en grand nombre dans les diocèses de Bayeux et de Coutances; mais ils sont devenus bien rares dans celui de Rouen. Nous ne le regrettons pas, car cette forme, pour être antique, n'est pas élégante.

A la fin du XVI[e] siècle, on ajouta à l'église de Berneval, comme à toutes celles de ce pays, une allée latérale au midi qui communique avec la nef par des arcades cintrées. Nous

(1) *Notice sur Berneval-le-Grand et Saint-Martin-en-Campagne*, par M. l'abbé Lecomte, in-18, Rouen, Péron, 1844.

ignorons si la population d'alors était beaucoup augmentée ; au XIIIe siècle, elle comptait 100 paroissiens ; en 1738, il y avait encore 181 feux ; enfin, aujourd'hui, c'est une succursale de 655 habitants.

N'oublions pas de mentionner dans cette église un tableau de Guillaume Lemarchand, peintre dieppois, de 1679. Lemarchand était bon artiste, mais mauvais liturgiste.

La population de Berneval a été souvent décimée par les pestes et par les épidémies ; chaque année, on y fait deux processions pour l'accomplissement de vœux faits pendant le ravage de différents fléaux. La première a lieu le premier dimanche d'août ; on va en pélérinage à Saint-Adrien-de-Brunville. La seconde a lieu le jour de l'Assomption, elle se fait à la chapelle du Petit-Berneval, dédiée à Notre-Dame-de-Liesse. Je conserverai long-temps, dit un témoin oculaire de ces processions, le souvenir du zèle et de la piété des habitants de Berneval à accomplir le vœu de leurs ancêtres.

Terminons l'exploration de ces églises des bords de la mer par la pieuse et touchante invocation que leur adresse un jeune lévite qu'elles ont vu naître.

« Églises de mon pays, s'écrie M. l'abbé Lecomte, œuvres de la foi et de l'espérance, vous rendez témoignage, après plus de six siècles, du zèle et de la religion de nos ancêtres ; vous êtes les histoires vivantes de nos villages ; les événements les plus importants de la vie humaine se passent dans vos sanctuaires, et les morts dorment en paix sous votre protection ! Que de fois je me suis agenouillé sur vos dalles de pierre, quand j'allais étudier vos années et interroger les traditions ! que de fois j'ai participé à la joie et à la solennité de vos fêtes, quand j'annonçais la parole de Dieu dans vos chaires, quand je donnais les prémices de mon ministère à ceux qui m'avaient vu naître et grandir au milieu d'eux ! Églises de Bracquemont, de Berneval, de Saint-Martin, de Derchigny et de Graincourt, votre souvenir me sera toujours bien cher ; il n'apporte avec lui que de riantes images et des idées de bonheur : les joies pures que l'enfance trouve au pied des autels, les travaux du lévite qui s'essaie au saint ministère, les études si intéressantes de la liturgie et de l'archéologie religieuse. »

BERNEVAL-LE-PETIT.

Nous entrons maintenant dans une véritable fissure du globe. Rien n'est rude comme la gorge du Petit-Berneval; qu'on se figure quelques chaumières abritées sous des arbres rabougris, des huttes habitées plutôt par des sauvages que par des hommes, et l'on aura une idée de la population qui s'est réfugiée dans cet antre de nos falaises. Les pâles habitants de cette espèce de caverne n'ont devant les yeux que la mer et ses abîmes, la falaise et ses rochers, la côte et ses écueils, la tempête et ses naufrages.

Une chose pourtant égaie ce triste séjour. Dans une verte prairie, entourée d'une haie d'aubépine, on a assis, presque au bord de l'Océan, une petite chapelle dédiée à Notre-Dame. Rien de plus poétique, rien de plus religieux que cette pensée. Cet oratoire, qui eût servi d'asile à un anachorète des premiers siècles, est la sentinelle la plus avancée vers la mer. Elle protège le pauvre hameau des coups de la tempête et des éboulements de la falaise qui menacent de l'engloutir. Elle est propre et bien tenue à l'intérieur, fort souvent elle est visitée par les marins de la côte, qui de la mer même lui adressent par fois leurs prières.

L'édifice actuel, bâti avec des cailloux ramassés sur la grève, a été construit, il y a quinze ans, sur les ruines d'une chapelle plus ancienne. L'inscription suivante en révèle l'origine et le fondateur. « Cette chapelle, dédiée à Notre-Dame-de-Liesse, a été bâtie par M. Nicolas-Prudence Lepicard, curé de Belleville, et bénite le 5 septembre 1833 par la permission de Monseigneur le Cardinal prince de Croy, archevêque de Rouen. » Ce fut à ses frais que le curé de Belleville releva les ruines de ce petit sanctuaire. Un curé de Berneval la lui racheta en 1840, puis en 1845 les âmes pieuses de la contrée en firent l'acquisition au profit de la fabrique, au moyen d'une loterie.

Ce n'est guère que depuis un siècle et demi que la chapelle du petit Berneval est dédiée à Notre-Dame-de-Liesse (1). Auparavant elle avait pour patron le grand saint Nicolas, évêque de Myre. De tous les saints invoqués au moyen-âge, saint Nicolas est bien le plus célèbre; pas une église où l'on ne

(1) Pouillé du diocèse de Rouen, 1738.

trouve une chapelle ou un autel qui lui soit consacré. Les pèlerins du XIe et du XIIe siècle allaient partout raconter les prodiges opérés à son tombeau. Ils semaient dans toutes les villes et dans tous les villages quelques parcelles de ses reliques, ou plutôt quelques gouttes de cette fontaine d'huile qui jaillissait de ses os vénérés.

Dans tous les pays, saint Nicolas était le patron des jeunes garçons, et sa fête était célébrée par des jeux et par des *mystères* si chers à nos aïeux. Il était également invoqué par les jeunes filles qui cherchaient un époux selon le cœur de Dieu. Aussi la chapelle du Petit-Berneval était-elle célèbre dans tout le pays d'alentour. Chaque année, elle recevait de nombreux pélerins. Les jeunes garçons et les jeunes filles, dit une vieille chronique, s'y rendaient de toutes parts, pour prier Dieu *de leur accorder mariages selon leurs désirs.*

Comment saint Nicolas, évêque catholique, était-il devenu le patron des futurs époux, c'est ce que nous allons essayer d'expliquer par la *Légende dorée.* Dans une ville qu'il habitait avant d'être évêque, Nicolas avait pour voisin un homme noble et pauvre, dont les trois filles étaient réduites à se prostituer pour faire vivre leurs parents. Touché d'un si grand malheur, qui blessait la gloire de Dieu, en flétrissant une honnête famille, le saint homme conçut le projet de faire cesser ce désordre. Pendant la nuit, il jette dans la maison du père une masse d'or enveloppée dans un *drapel.* Le père de famille, heureux de ce trésor, le donna pour dot à sa fille aînée, qui fut mariée sur le champ. Nicolas voyant que son stratagème avait réussi, recommença une seconde fois, le succès fut également complet, car la seconde fille fut mariée le lendemain. Pour la troisième, le saint tripla la dose de son or, mais comme il venait le soir déposer son fardeau, dans la maison du voisin, il fut reconnu par le père de famille qui, étonné de tant de présents réitérés, avait fait le guet pour en connaître l'auteur. Saint Nicolas l'avait bien conjuré de ne pas le faire connaître, mais il paraît bien que sa reconnaissance ne resta pas muette, et cette belle action a été connue de la terre entière.

Le vallon de Berneval fut autrefois un port de mer. Qui croirait jamais que de ce gouffre sont sortis des conquérants et des navigateurs. Pourtant l'histoire raconte que de Berne-

val-le-Petit partit en 1402 Bertin de Berneval, qui accompagnait à la conquête des Canaries le fameux Jean de Béthencourt, et qu'il fut nommé, par le chef de l'expédition, gouverneur du fort de l'île de Lancerote. On ne s'imaginerait jamais quel mouvement maritime se manifesta dans le pays de Caux, au commencement du xve siècle. Le goût des expéditions aventureuses s'était de nouveau emparé des Normands. Parmi les premiers conquérants et les premiers navigateurs on ne voit apparaître que des noms cauchois.



BOLLEVILLE.



Eglise d'Envermeu

CANTON D'ENVERMEU.

ENVERMEU.

§ Ier. — LE PRIEURÉ DE SAINT-LAURENT.



La rivière de l'Eaulne est une des plus romaines de la contrée. Son cours, échelonné de ruines, montre partout les débris d'une puissante occupation. A sa source fut une ville gallo-romaine dont les débris couvrent la plaine d'Epinay, et à son embouchure nous trouvons la station antique de Bonne-Nouvelle et le cimetière romain de Neuville. Une voie antique en longea les bords; des combats furent livrés sur ses rives, les ossements et les armures des guerriers sont encore gisants dans la plaine de Douvrend; des urnes pacifiques remplissent les cimetières d'Ancourt, de Saint-Sulpice et de Londinières, et des restes de villas ont été aperçus à Angreville, à Envermeu et à la maladrerie de Saint-Étienne.

L'ancien prieuré de Saint-Laurent lui-même fut greffé sur une villa gallo-romaine, car la forme conventuelle du moyen-âge n'est autre chose que la reproduction des habitations antiques. Chacun sait d'ailleurs que les demeures féodales des seigneurs normands ont remplacé les *castella* des anciens.

L'Eaulne ne fut point dépourvue de forteresses; du château de Mortemer jusqu'à la bastille du Pollet, de nombreux

châteaux-forts ont peuplé la vallée ; citons en passant les mottes féodales d'Ancourt, de Sauchay, d'Envermeu, d'Hybouville, d'Auberville, de Wanchy, de Bailleul et de Londinières. L'Eaulne fut une rivière belliqueuse ; aussi a-t-elle été témoin des batailles d'Arques, de Douvrend et de Mortemer, et les habitants dans leurs traditions conservent encore la mémoire de ces luttes et de ces combats. Les légions romaines, les hordes saxonnes, les armées franques, les troupes anglaises, les bandes iconoclastes, les ligueurs de Mayenne, les compagnies de de Chattes et les bataillons du Béarnais ont tour-à-tour campé sur ces collines et franchi ces marécages. La paix a donc peu régné sur ces bords tant ravagés par la guerre. Aussi, nous n'y trouvons point d'abbayes, point de monastères ; mais seulement des églises sans cesse bouleversées par les ravageurs.

Un seul prieuré est venu s'asseoir sur ces rives désolées. Quelques moines ont osé, sous la protection des châtelains, braver ces lions furieux qui sortaient sans cesse des forêts d'alentour comme des bêtes fauves de leurs repaires. Ils n'ont pas craint de prendre place entre des marais qu'ils devaient dessécher et des forêts qu'ils devaient livrer à la culture ; car alors les forêts d'Arques, de l'Alihermont, de Crodalles et de Luci se donnaient la main sur ces collines ; et l'antique ruisseau, grandi jusqu'aux proportions d'un fleuve, couvrait de ses eaux dormantes ces prairies transformées en autant de lacs et de mers-amorties (mortes-mers).

Ainsi donc, comme saint Germer avait assis son abbaye de Fly au milieu des marais du Beauvoisis, comme Hugues de Gournay avait placé l'abbaye de Bellosane au milieu des étangs de Bray, comme Renauld de Pavilly avait transformé en une *Isle de Dieu* un des marais de l'Andelle, les châtelains d'Envermeu sanctifièrent le voisinage de leur château par la prière des moines.

Vers la fin du XIe siècle, Turold d'Envermeu, évêque de Bayeux, et Hugues, son frère, demandèrent au bienheureux Hellouin des religieux de sa maison, alors en grande renommée de sainteté. Plus tard, Turold déposa la mitre épiscopale et se fit moine dans cet angélique monastère du Bec. En entrant, il lui apporta en dot le prieuré de Saint-Laurent d'Envermeu. Quelques-uns prétendent que les premiers hôtes

de cette maison furent des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin : c'était, en effet, le siècle canonial ; mais ici comme à Fécamp, comme à Auffay, ils ne durèrent pas longtemps. Entrés en 1052, ils en sortirent vers 1098, après un séjour d'à peine un demi-siècle.

La donation solennelle, faite par les fondateurs, sur l'autel de Notre-Dame-du-Bec, fut confirmée en 1141 par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, et en 1184 par le pape Luce III. Les ducs de Normandie, les rois de France et d'Angleterre n'épargnèrent pas non plus les confirmations. Citons, pour mémoire, les chartes de Henri Ier, de Louis X, de Charles VII, de Louis XII et de François Ier.

Tous ces actes solennels confirment à l'humble prieuré les priviléges à lui accordés par ses nombreux bienfaiteurs ; ces possessions consistaient dans les dîmes et le patronage des églises de Notre-Dame et de Saint-Laurent d'Envermeu, de Gouchaupré et de Belleville-sur-Mer ; dans les hôtes et les vassaux qui lui étaient accordés en ce pays, dans des terres à Envermeu et à Turteville, dans la dîme des moulins de la rivière, dans les droits de coutume du marché d'Envermeu, et dans la foire annuelle qui s'y tenait le jour de Saint-Laurent.

Ce dernier privilége était une concession de Guillaume de Capval, châtelain des environs. Henri, roi d'Angleterre, y ajouta une foire, la veille de la Dédicace de l'Église, qui n'était autre, sans doute, que la fête même de Saint-Laurent.

Ces droits de péage, de coutumes, de pêcheries, de foire et de marché, lui furent souvent contestés. Louis X chargea le bailly de Caux de venger les moines des violences qu'ils éprouveraient à ce sujet. Cependant il paraît à peu près certain qu'au xve siècle les *profits et émoluments*, *coutumes*, *hallage*, *mesurage et étalage*, *étaient devenus le privilége de l'église de Notre-Dame*, *tant pour le soutènement d'icelle*, *que pour l'entretenement du service divin qui s'y faisait*.

Au xiiie siècle, Eudes Rigaud visita plusieurs fois le prieuré d'Envermeu. Le 7 septembre 1261, il y trouva treize religieux, dont douze étaient prêtres. Il y revint encore le 27 juillet 1264, il n'y en trouva plus que neuf. Les auteurs prétendent que dès cette époque les prieurs d'Envermeu n'avaient plus le droit de présentation aux cures. L'abbaye du Bec s'étant

réservé à son profit ces priviléges donnés à sa pupille. C'était ainsi qu'elle exerçait ses droits de suprématie.

Depuis long-temps le prieuré de Saint-Laurent n'existe plus qu'en titre. Les guerres de la ligue, les troubles de la réforme, ont effrayé ses paisibles habitants. En l'année 1562, les protestants de Dieppe vinrent piller les églises et le bourg d'Envermeu. Le 10 mai 1589, les ligueurs cauchois ayant attaqué les royalistes d'Envermeu', le commandeur de Chattes vint y combattre ces énergiques défenseurs de la foi catholique, dont cette terre était pleine.

A cause de ces troubles, l'Abbaye-Mère avait rappelé ses enfants, mais elle avait conservé à Saint-Laurent le titre de prieuré, et en 1726 ce titre valait encore 4,000 liv., ce qui ferait plus de 10,000 fr. aujourd'hui.

Deux des derniers prieurs commandataires furent MM. de Montlezun et des Guirandes, qui soutinrent, en 1756, un long procès contre la fabrique de Notre-Dame, dont ils ne voulaient pas réparer le chœur et chancel. De cette longue et coûteuse procédure il est resté aux archives de l'église deux pièces imprimées qui nous ont fourni nos plus précieux documents.

A la révolution française le prieuré de Saint-Laurent fut confisqué par la nation. Le 29 frimaire en III, le district de Dieppe vendit publiquement l'église et le cimetière. Le citoyen Charles Leguest se rendit adjudicataire de l'enceinte claustrale pour une somme de 4,050 liv. On comprenait dans ce marché les matériaux provenant de l'église supprimée, qui déjà avaient été transportés dans une maison qui lui appartenait. La ferme du prieuré lui fut également adjugée pour 15,000 fr.

Cette ferme, qui subsiste encore aujourd'hui, est tout ce qui reste de l'ancien monastère. Les bâtiments ruraux forment une enceinte presque carrée, semblable à celle que l'on voit sur un plan de 1772 (1). Là, le prieuré chrétien représente assez bien une *villa romaine*, car, comme nous l'avons dit, la forme claustrale n'est guères qu'une copie de la galerie antique ; mais dans cette série de bâtiments consacrés à l'exploitation agricole, je n'ai reconnu qu'un fragment des constructions primitives : c'est un contre-fort en

(1) Titres de M. Antonin Leguest.

tuf du XIe siècle qui soutient une écurie. La dernière chapelle du prieuré, celle que les vieillards ont connue, et qui n'a été complètement démolie qu'en 1816, était placée à l'extrémité orientale de cette écurie, dans la portion du prieuré qui regarde le nord-est.

Mais l'ancienne église, celle qui avait reçu les premiers religieux, avait été construite sur le bord même de la rivière, là où l'on a trouvé dans ces derniers temps des constructions romaines. M. Feret, qui a constaté l'existence de ces débris antiques, dit avoir vu des murs en petit appareil avec des assises de brique, absolument comme ceux que nous avons reconnus cette année, dans les fondements de l'église de Saint-Gervais de Rouen, construite par saint Victrice.

Ainsi donc, voilà tout ce qui reste de cette existence féodale et monastique : un vague et obscur souvenir ! De ce château, de cette abbaye, vous pourriez à peine retrouver la place. L'herbe croît sur les fondements arrasés de la forteresse et du cloître, et c'est à peine si l'habitant des campagnes, qui traverse la prairie, sait le nom des débris qu'il foule aux pieds. Quelques titres dans les collections poudreuses des archives, quelques lignes éparses dans les livres des antiquaires, quelques ossements dispersés sur le sol, que rencontre la bêche ou la charrue, voilà tout ce qui subsiste du sanctuaire des saints et du manoir des grands. Heureux les habitants de ces antiques demeures, si leurs vertus leur ont mérité une seconde vie, car, dans celle-ci, ç'en est fait de leur existence, leur mémoire même a péri : elle a passé avec les monuments où ils ont consumé leurs jours : et la foule qui, dans un jour de fête, danse sur l'herbe de ces prairies, ignore que dans ces lieux mêmes, des savants, des saints et des grands ont passé.

§ II. — L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Le bourg d'Envermeu, important au moyen-âge, possédait une église dédiée à Notre-Dame. Protégée par l'épée de ses châtelains et soumise par eux à la crosse pastorale des abbés du Bec, la première mention qui soit faite de cette église est dans la charte même de fondation du prieuré de Saint-Laurent. Hugues d'Envermeu et Turold, son frère, donnèrent Notre-Dame à l'abbaye du Bec, avec toutes les dîmes qui en

relevaient. Les premiers curés de cette paroisse furent des religieux bénédictins, que les règles de l'Église obligèrent bientôt à rentrer dans leur monastère. Le moine préposé aux fonctions curiales payait une rente seigneuriale à ses seigneurs-patrons. En 1191, cette rente était de 20 liv., d'après une sentence rendue par l'official de Rouen (1).

Long-temps les prieurs d'Envermeu restèrent seigneurs-patrons de l'église, mais au XIIIe siècle, l'abbé du Bec confisqua ce droit au profit de son monastère, et jusqu'à la révolution les moines du Bec-Hellouin restèrent patrons décimateurs de la cure d'Envermeu et de ses succursales.

De l'église romane, donnée par les châtelains d'Envermeu, et construite par les chevaliers normands, si pieux après leur conversion, il ne reste pas une seule pierre. Qui donc a balayé, au sein de la vallée de l'Eaulne, ces antiques monuments de la piété de nos premiers maîtres? Nous n'en savons rien, et cependant, c'est chose remarquable, qu'au pied des vieux châteaux qui peuplent cette vallée, aucune église romane n'est restée debout. Le XVIe siècle a tout effacé. On dirait qu'avec lui s'est levé un art nouveau, qui, comme un astre dévorant, a fait fondre de ses rayons, les sombres et ténébreuses églises des temps primitifs. Ce fils de la lumière ne pouvait souffrir que des temples ouverts et éclairés de toutes parts. Aussi, le jour qui n'entrait dans les églises romanes que par d'étroits soupiraux, commença-t-il à inonder les églises nouvelles par de larges et splendides *voirières*.

Tout le pays s'agita au XVIe siècle et autour de Dieppe plus qu'ailleurs. Le mouvement se fit sentir jusques dans les plus humbles campagnes. Cela venait-il de la prospérité de la métropole qui rejaillissait ainsi sur les moindres hameaux? En vérité, à la vue de tous ces arts réunis qui s'agitent à Dieppe pendant ce temps, on est tenté de le croire.

Le bourg d'Envermeu voulut donc au XVIe siècle renouveler son église (2). Il la commença sur un plan que nous ap-

(1) *Mémoire contre M. des Guirandes, par les trésoriers d'Envermeu.* Imprimé à Rouen, chez Machuel, en 1756. (*Arch. de la paroisse d'Envermeu).* — (2) Envermeu a joui de toute antiquité du titre de doyenné. C'était un des six de l'archidiaconé d'Eu. Eudes Rigaud l'appelle dans son *Pouillé* et dans ses *Visites*, *Decanatus de Evremodio.*

pellerons gigantesque, eu égard à la population du pays ; mais c'était le temps des grandes entreprises, et maintes fois nous avons eu l'occasion d'observer que le cachet du XVIe siècle est la hardiesse et la nouveauté dans les conceptions. Les hommes de ce temps semblaient pressentir une ère nouvelle ; on eût dit, à les voir travailler, que le genre humain marchait vers une prospérité encore inconnue. Cela pouvait bien être, car qui sait ce qui fût arrivé si la division ne s'était pas mise au sein de la grande famille chrétienne ? Qui peut dire ce que la puissante unité catholique eût pu enfanter dans un monde soumis à ses lois ? Malheureusement, les hommes du XVIe siècle se trompèrent sur l'avenir de leurs églises et sur les destinées de leur pays. Aucune de leurs constructions ne fut achevée et, dans le siècle suivant, il fallut diminuer les grandes nefs qu'ils avaient construites pour des populations qui n'apparurent jamais.

L'église d'Envermeu, quoique tout entière du même siècle, est loin d'être régulière dans son plan et homogène dans ses parties ; le style varie parfois d'une chapelle à l'autre, et son aspect extérieur a quelque chose de lourd et d'incohérent. Au dehors, surtout, on dirait une masse informe composée de pièces et de morceaux. Toutefois, l'unité se rétablit au dedans et une certaine homogénéité commence à vous apparaître.

La vue extérieure de l'église est grandement relevée par l'aspect du clocher, tour carrée couverte de sculptures, qui s'élève comme une reine au milieu de la vallée dont elle est le plus bel ornement. Cette pyramide a été reléguée à l'angle nord du portail comme celle de Notre-Dame, d'Arques. Nous ignorons toutefois si elle a été refaite sous Henri IV, comme sa voisine ; cependant nous sommes très-portés à croire que le clocher primitif était sur les transepts entre le chœur et la nef.

La tour d'Envermeu a été fondée sur une base de grès qui s'élève beaucoup plus haut qu'ailleurs ; elle atteint presque

Il comptait alors 44 paroisses. En 1648 il y avait dans sa circonscription 1 prieuré, 44 paroisses, 8 chapelles et 2 hôpitaux. Le *Pouillé* de 1738 lui donne 53 cures et 19 chapelles. Erigé de nouveau en doyenné, en 1837, il compte une cure, 17 succursales, une chapelle vicariale et 2 chapelles communales.

la moitié du clocher ; des niches ont été pratiquées aux angles et aux côtés ; on y a placé des statues d'apôtres qui semblent veiller sur la ville et sur la vallée. Nous y avons reconnu Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean et Saint-André. C'est une réminiscence de la tour de Saint-Pierre-du-Châtel, église supprimée de la ville de Rouen. La tourelle qui conduit au clocher se termine par une petite aiguille assez joliment découpée, une flèche d'ardoise mince et effilée surmonte heureusement la pyramide de pierre. Sous ce toit s'abritent aujourd'hui trois cloches au lieu de cinq qui s'y trouvaient avant la révolution. Les deux plus grosses ont été fondues en 1806 par Burel et Morlet, fondeurs ; en voici les inscriptions : « L'an 1806 j'ai été *bénie* par M. Dieulois, curé d'Envermeu, et nommée Marie-Magdeleine-Adrienne par M. Jean-Baptiste Jouen, maire de la commune d'Envermeu, et par madame Marie-Magdeleine Lannel, femme de Jean Allin. »

Du côté du midi l'église présente plusieurs blancs pignons qui sembleraient indiquer des chapelles qui pourtant n'existent pas. Nous avons retrouvé la même particularité à Notre-Dame de Lillebonne, consacrée en 1517. Le côté du nord semble tapissé de panneaux de pierre et les fenêtres sont assez joliment découpées ; mais la plus riche partie extérieure de l'église, c'est le chœur et ses deux chapelles collatérales. Le travail de la renaissance se fait sentir dans les contre-forts, ornés de doubles niches pour des statues qui sont tombées et dans les gargouilles, que des pinacles devaient surmonter. Ce charmant sanctuaire a une grande ressemblance avec celui de Notre-Dame d'Auffay, son contemporain.

Sur les murs de ce joli chancel nous avons remarqué les armoiries des seigneurs-patrons du lieu. Ce sont *trois têtes d'or sur champ d'azur*. Nous ignorons à qui elles appartiennent.

En entrant dans l'église d'Envermeu prenons de l'eau bénite dans une cuve de pierre sculptée au XVI[e] siècle. On dirait une corbeille de feuillage qui conserve l'eau du ciel.

Cette église a trois nefs avec des transepts qui se terminent en abside triangulaire. La longueur totale de l'édifice est de 37 mètres, et sa largeur de 16 mètres 60 centimètres. La

longueur des transepts est de 21 mètres. On voit que les proportions sont considérables.

La grande nef se compose de quatre grandes arcades ogivales, qui la mettent en communication avec les collatéraux. Elle est sans voûtes, ainsi que la croisée tout entière. Nous sommes porté à croire que les grossiers lambris qui la recouvrent, ont remplacé des travaux d'art détruits par la foudre ou le malheur des temps. Il n'y a guère lieu d'en douter, en voyant les voûtes élégantes des nefs collatérales. Au midi, ce sont de jolies voûtes dont les jonctions d'arceaux sont couvertes d'un filet légèrement suspendu. Au nord, ce sont des pendentifs découpés à jour, de vraies couronnes renversées qui rappellent celles du Tréport ; malheureusement ici une seule est restée entière. Sur ce côté de l'église, nous avons lu dans le mur le millésime de 1538 ; ce doit être celui de la construction. Les fenêtres qui éclairent cette partie de l'édifice appartiennent toutes au style flamboyant du XVIe siècle.

Les fenêtres des transepts sont beaucoup plus jolies, et l'on y voit les restes des verrières qui ont dû autrefois enrichir cette église. Comme elle est pauvre, depuis qu'elles ont disparu !

Le transept du midi forme une chapelle dédiée à saint Nicolas ; celui du nord est consacré à Notre-Dame-du-Mont-Carmel dont l'image vient de l'église démolie d'Auberville-sur-Eaulne.

La plus belle partie de l'église est certainement le chœur et les deux chapelles qui l'accompagnent. Celle du midi possède une jolie porte latérale de la Renaissance, surmontée d'un écusson, comme si elle avait appartenu à quelque grand seigneur, baron du lieu. Sous les trois fenêtres, qui ont dû être remplies vers 1605, règne une corniche coquette et gentille, dans le style le plus gracieux de la Renaissance ; nous la retrouvons toute semblable dans la chapelle du côté nord, mais partout elle est encrassée sous des couches successives d'un épais badigeon. Nous reportons ce beau travail au temps du trésor de Saint-Remy, de 1530 à 1540.

Le chœur, composé de deux arcades, est supporté par des colonnes ornées d'arabesques et de fleurons qui montent en spirale. Les chapiteaux sont faits avec des dauphins, des

syrènes, des lions, etc., c'est un charmant travail de la Renaissance que nous reportons vers 1550. Cependant, il faut bien que ce chœur ait été long-temps à construire, car les voûtes ornées de culs-de-lampe et de pendentifs ont été terminées l'année même de la Ligue. Sur une clef pendante, on lit le chiffre de 1589. Toutefois, les hautes fenêtres aujourd'hui rebouchées, et la frise qui est au-dessous, n'ont dû être terminées que sous Henri IV ou sous Louis XIII. Enfin, le sanctuaire en abside polygone est percé de sept fenêtres hautes et étroites qui devaient produire autrefois un effet ravissant. Qu'on se figure, en effet, sept tableaux coloriés représentant les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa Sainte-Mère; qu'on rétablisse par la pensée ces mille couleurs que les siècles chrétiens savaient marier avec tant d'art et de sentiment, et l'on conviendra que jamais autel ne fut éclairé par un jour plus céleste ni plus mystérieux. De tout ceci, il ne reste plus qu'une petite image de Jésus en Croix qui a échappé au naufrage commun. Citons encore deux jolies niches de la Renaissance couronnées de dais en forme de clochers; elles rappellent les niches de Saint-Jacques de Dieppe et de la chapelle de Mesnières.

Ce chœur de Notre-Dame devait être fort beau au temps de Louis XIII et de Louis XIV, il venait d'être récemment achevé; mais dans le siècle suivant, la solidité en était déjà altérée et, en 1756, le trésor d'Envermeu intentait un procès au prieur de Saint-Laurent *pour les réparations du chœur et chancel.*

C'était comme décimateurs et patrons de la cure que les prieurs étaient tenus à la reconstruction et à l'entretien du chœur des églises. Cette obligation, antique dans le clergé de France, s'appuyait sur les décrétales du pape Gélase. Dans ce diocèse, elle avait été expressément imposée par le concile de Pont-Audemer, tenu en 1279 (1). Renouvelée par le concile de Rouen de 1335, cette disposition était devenue une loi générale de l'église; aussi la trouvons-nous confirmée chez tous les jurisconsultes et canonistes de France. Qu'il nous suffise de citer les noms d'Héricourt (2), de Fréminville (3),

(1) *Concilia Normanniæ*, par Dom. Bessin. — (2) *Traité des Lois ecclésiastiques*, p. 605. — (3) *Traité du gouvernement des biens des communautés*, p. 439.

de Duperray (1), de Jouy (2), de La Combe (3) et du célèbre Routier, auteur des *Pratiques bénéficiales*. L'édit de 1695 était devenu, sur cette matière, la *Charte du Droit public ecclésiastique français.*

Les jugements des tribunaux étaient d'accord avec cet esprit des lois. Les recueils de jurisprudence, les collections d'arrêts sont remplis de sentences et de condamnations portées contre les décimateurs récalcitrants. Ici, c'est le prieur-curé de Saint-Pierre de Tonnerre qui est condamné à contribuer pour le tiers des réparations du chœur (4) ; là, c'est le chapitre de Senlis que l'on oblige à rétablir le chœur de Saint-Vaast (5). Le 10 mars 1721, le chapitre de la cathédrale de Châlons est contraint de réparer le chœur de Saint-Loup (6). Une sentence semblable, rendue le 14 mars 1692, frappe le chapitre de Lisieux qui refusait de réparer le chœur de Saint-Germain (7). Le savant Basnage, dans son *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, rapporte un arrêt qui condamne les religieux de Fécamp à réparer le chœur de Saint-Georges-sur-Fontaine, où ils avaient des dîmes (8). En un mot, rien de plus communément reçu en matière bénéficiale que cet adage répété par un de nos célèbres légistes : *Les laies réparent la nef et les bénéficiers le chœur.*

C'était en vertu de cette jurisprudence si bien établie que la fabrique d'Envermeu plaidait contre M. des Guirandes qui, en véritable prieur commandataire, aimait beaucoup *les vitres d'abbé*, comme on disait alors. Il paraît bien que le pauvre prieur était coutumier du fait, car, en 1782, la fabrique de Belleville faisait saisir les dîmes de la paroisse pour réparer le chœur de l'église, dont il était gros décimateur.

Aussi la fabrique d'Envermeu ne s'en rapportait pas totalement à lui pour l'ornement et la décoration de son chœur. Elle le prouva bien pendant les années 1779 et 1780. A cette

(1) *Observations sur l'Édit de* 1695, t. Ier, p. 510. — *Traité des Portions congrues*, t. II, chap. 28. — (2) *Principe des Dîmes*, p. 257. — (3) *Jurisprudence canonique*, p. 145. — (4) Leprestre, centurie 1re, chap. 92. — (5) *Traité des Portions congrues*, par Duperray, t. II, chap. 28. — (6) *Traité des Lois ecclésiastiques*, par Héricourt, p. 605. — (7) *Mémoire de la fabrique d'Envermeu contre M. des Guirandes.* — (8) *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, par Basnage, art. 75 et 212.

époque, elle fit exécuter les stalles en chêne, lambrisser le sanctuaire, confectionner un superbe maître-autel qu'elle surmonta d'un grand baldaquin supporté par quatre magnifiques colonnes ioniques. Ce travail, bien remarquable comme sculpture, est dû au ciseau d'un artiste dieppois nommé Michel Borlé qui fut aidé pour la menuiserie par Adrien Simon et pour la serrurerie par Charles Canneham.

Nous saisissons l'occasion de donner ici une notice biographique sur ce sculpteur que nous avons rencontré plusieurs fois dans les églises de l'arrondissement de Dieppe.

Michel Borlé naquit à Liége, le 28 septembre 1751, et commença ses premiers travaux dans cette ville, si riche en monuments d'art. Nous ne serions pas surpris quand les belles églises de cette cité auraient décidé la vocation du jeune sculpteur. Celles de Saint-Jacques et Saint-Martin surtout sont si bien décorées, que leur seule vue inspire le goût des arts. Nul doute qu'il n'ait senti une étincelle du feu sacré, en contemplant les admirables bas-reliefs qui décorent la chapelle où fut instituée la fête du Saint-Sacrement.

Trop pauvre pour être envoyé à l'école de Rome, il quitta l'atelier de ses premirs maîtres pour venir à Paris où il s'exerça dans toute espèce de sculpture ; car il travaillait avec succès le bois, la pierre et les métaux. C'est dans cette dernière ville, la seconde maîtresse des arts, qu'il connut l'architecte Lebrument et le sculpteur Jadoulle. Ces deux artistes le firent venir à Rouen vers 1772, pour travailler à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, que l'on construisait alors. Cette église d'hôpital, dédiée à sainte Madeleine, est devenue, depuis 1791, une église paroissiale. Si le plan, les proportions et les ornements de ce temple grec font honneur au goût des grands maîtres qui l'ont conçu et exécuté, les sculptures honorent aussi l'humble ouvrier qui a travaillé sous leurs ordres. Le beau groupe de la Charité, qui décore le fronton du portail, est l'œuvre de Jadoulle ; mais on conçoit que les ouvriers qui travaillaient avec de pareils maîtres ne pouvaient que profiter beaucoup de leurs leçons. Il y a tout à gagner en bonne compagnie. Borlé était donc occupé à sculpter la pierre des chapiteaux corinthiens de la Madeleine, quand les Carmes de Dieppe, séduits par sa réputation, l'attirèrent à eux et le déterminèrent à travailler pour leur église

Il vint à Dieppe vers 1775, et passa plusieurs années à mettre à neuf toute la boiserie de la chapelle du couvent. ce qui lui valut une grande renommée. On lui donna pour compagnon de travail un habile menuisier, nommé Saint-Germain, qui est mort à Bacqueville, il y a quelque temps. Saint-Germain fit la menuiserie et Borlé la sculpture. Ensemble ils exécutèrent le lambris, les stalles, la chaire et les quatre confessionnaux. Ils sculptèrent également le maître-autel et la contre-table que l'on voit aujourd'hui dans l'église paroissiale du Tréport. On y remarque deux jolis bas-reliefs représtant *la Manne dans le désert* et *le Serpent d'airain*. Je ne citerai pas les images de saint Joseph et de saint Elie, patrons de l'ordre et du monastère. Ces statues sont inférieures au rétable, car Borlé, qui excellait dans les ornements, était médiocre dans la figure.

L'œuvre des Carmes se termina par le tambour du portail, qui servait de base au jeu d'orgue. C'était un véritable orchestre de chêne, où tous les instruments étaient représentés. Cette belle pièce a été achetée, ces années dernières, par M. le curé d'Offranville, qui l'a transportée dans son église. Elle s'y trouve d'ailleurs en compagnie de plusieurs travaux du même sculpteur; car c'est encore Borlé qui, avec Saint-Germain, a fait le maître-autel, les stalles et les lambris du chœur d'Offranville.

Vers 1779, quand il eut terminé l'œuvre des Carmes, il s'établit sculpteur à Dieppe et travailla pour les églises et les châteaux des environs. Une de ses premières entreprises fut l'autel, les stalles et le baldaquin d'Envermeu. On ne peut s'empêcher d'admirer les grandes colonnes cannelées à chapiteau ionique décoré de guirlandes. Malheureusement, le dais qui les surmonte n'est pas d'aussi bon goût, et l'*impériale* fleurdelysée qui couronnait l'œuvre a disparu à la révolution.

Il fit aussi la boiserie, l'autel et le lutrin de Saint-Laurent, de Beaumais, où il a signé son nom. Vers le même temps, M. de Miromesnil, garde-des-sceaux de France, lui confia la restauration de la chapelle de son château. Il fit pour ce charmant oratoire les stalles, le maître-autel, le lambris et les jolis décors en plâtre qui tapissent les murs; les balustrades en fer et la serrurerie furent confectionnées par Lechien, serrurier d'Arques, très-habile à travailler le fer.

Lechien était un ouvrier distingué qui, sous l'habit de forgeron, cachait un véritable artiste.

Malheureusement pour Borlé, la révolution arriva trop tôt. Les châteaux et les églises, alors fermées, lui manquèrent à la fois. Il fut assez heureux pour sculpter encore les lambris du château du Tilleul, possédé par Lepelletier-Saint-Fargeau, frère du fameux conventionnel ; mais il ne put réussir à faire la superbe contre-table qui lui avait été commandée pour Canville-les-Deux-Eglises. Ce grand travail devait coûter 10,000 livres. Il en avait fait un plan qui est resté : il désirait en faire son chef-d'œuvre.

Borlé, alors, se jeta dans les meubles et dans les ouvrages domestiques. Il décora plusieurs maisons d'une manière vraiment remarquable. Citons pour exemple le salon de l'Hôtel-Royal, où il a sculpté quatre médaillons représentant la Chasse, la Musique, la Guerre, le Commerce et l'Agriculture réunis. La branche qui lui présenta le plus de ressources, ce fut la marine. Il fit les couronnements et les figures de plusieurs navires de commerce, entr'autres ceux des trois-mâts le *Saint-Michel* et l'*Harmonie*. Il travailla aussi pour la marine militaire : ce fut lui qui fut chargé de sculpter les figures, les bouteilles et l'arrière des frégates *la Revanche* et *l'Incorruptible*, construites à Dieppe par M. Olivier, vers 1796. Ces deux derniers morceaux lui firent beaucoup d'honneur.

On cite encore de lui un Saint-Valery pour Varengeville, le calvaire de la jetée de Dieppe, le grand aigle de Saint-Jacques et le double aigle de Saint-Remy. Borlé concevait facilement et exécutait de même. Il avait un coup de ciseau sûr et net. Il était lié avec tous les artistes dieppois de son époque, le tapissier Cathelouze, le peintre Drouet et le serrurier Lechien qui, comme lui, travaillaient pour les églises.

Borlé mourut à Dieppe, sur la place du nouveau marché aux bestiaux, le 22 avril 1817. Pas une croix de bois ne marque au cimetière la tombe du pauvre sculpteur qui fit tant de christs pour les églises de l'arrondissement !

Avant de sortir de l'église d'Envermeu nous devons une visite aux nombreuses inscriptions qui la décorent, ce sont des obits et des fondations faites dans le courant du XVIe et du XVIIe siècle. Peu d'églises de l'arrondissement de Dieppe en sont aussi riches que celle-ci : et pourtant ce pays est de

tout le diocèse le plus fécond en épigraphie chrétienne. Dans l'église d'Envermeu on en trouve dans les chapelles, dans les transepts, sous le clocher et dans les nefs ; c'est presque dire que l'église en est tapissée. On admire la foi vive au purgatoire qui régnait autrefois chez ce peuple aujourd'hui tout préoccupé des intérêts matériels. Quelle leçon, toujours vivante, pour les habitants d'Envermeu, si peu fervents aujourd'hui, que ces éloquentes prédications des aïeux qui parlent encore du fond de la tombe !

Ne pouvant citer en entier toutes ces inscriptions, qui à vrai dire, n'intéresseraient pas toujours le lecteur, nous nous contenterons d'en indiquer les plus curieuses.

Dans la chapelle de Saint-Nicolas se trouve la pièce de vers suivante, dont le style poétique est véritablement original.

Jehanne Héribel, Thomas Hornoy son filz,
Prestre, pensant leurs corps n'estre que cendre,
Ont doné, l'an cinq cens quarante et six
Trente douzains qu'ils avoient droilt de prendre
Sur les Gripons, estant subjiects de rendre
Par chascun an au thésor de céans ;
Ont faict obit vingtiesme de décembre
Voullants toujours prier pour les anciens
La dame Jehanne en l'an cinq cens cinquante
Quinziesme d'aoust, jour de l'Assumption.

Sous le clocher se lisent deux obits, le premier de 1535, fondé par maistre Anthoine Thicerey, prestre, chapelain de l'église d'Envermeu, et le second que nous donnons en entier.

En octobre le jour Saint-Edouard
Laurent Ferment sentit mort tost passée
Fin de travail, ayant à Dieu esgard
Qu'en plus grands biens l'âme est récompensée :
L'an précédent sa femme est trespassée
Jour Saint-Vincent cincq^{cc} quarãte et troys
Nonne approchoit quand, saine de pensée
Rendit l'esprit à Jésus roy des roys.

A voir l'esprit de piété chrétienne et de ferveur presque monastique qui animait autrefois les habitants d'Envermeu, on

ne doit pas s'étonner d'apprendre que l'ancienne église ait été riche de terres et de revenus. En 1782 le revenu total de la fabrique s'élevait à 7,633 livres, somme énorme pour ce temps-là. Les principales ressources du budget consistaient dans la location des bancs et chaises, dans la cueillette et les offrandes au plat des marguilliers, dans les rentes provenant de fondations, dans de nombreuses propriétés, mais surtout dans les *droits de coutume, hallage, mesurage et étalage du marché ou foire publique, qui se tenait une fois la semaine, le jour du samedi, autour de l'église de céans.*

Cette grande et belle propriété du droit de coutume et de marché était de la plus haute antiquité. Dès l'année 1356 nous voyons les assises d'Arques prononcer en faveur de Raoul de Bailleul, chevalier, que le marché d'Envermeu qui se tenait le samedi dans le cimetière de l'église appartenait à la fabrique de Notre-Dame (1). En 1422 le lieutenant du capitaine d'Arques confirme dans la possession de tous leurs droits les marguilliers d'Envermeu, que l'on essayait de troubler (2). Cependant comme l'archevêque de Rouen et le clergé de la paroisse se plaignaient de la perturbation apportée au service divin par le bruit des acheteurs qui fourmillaient dans le cimetière, des lettres-patentes de Charles VII en autorisèrent la translation dans le lieu où il se tient aujourd'hui (3). En 1502 les trésoriers obtinrent de Louis XII une lettre-patente qui les autorisait à mettre le marché au vendredi lorsque le samedi tombait un jour de fête. Enfin François I[er], en 1531, confirma pour la dernière fois, de nouveau, ce grand privilége de coutume au trésor d'Envermeu (4).

Mais toutes ces chartes, toutes ces lettres-patentes, tous ces actes judiciaires déclarent que les *profits* et *utilités*, qui proviennent de ce droit de coutume et de marché, doivent être convertis et employés par la fabrique de l'église *pour le soutennement d'icelle et l'entretennement du service divin*. La fabrique, du reste, n'en abusait pas : elle employait tous ses revenus au bien de la paroisse et des paroissiens. Chaque

(1) Mémoire des trésoriers d'Envermeu, en 1756. — Arch. du trésor. — (2) Id., ibid. — (3) Id., ibid. — (4) Voici l'état des marchands étalagistes qui tenaient boutique ouverte au marché d'Envermeu, en l'année 1688. Il y avait 6 chaussetiers, 14 merciers, 10 savetiers, 10 lingers ou marchands de toile, 2 gressiers et 8 cordiers.

année, elle faisait prêcher dans l'église quatre stations par des religieux de l'ordre de Saint-Dominique (1) ; elle entretenait deux ecclésiastiques maîtres d'école pour apprendre à la jeunesse le latin et le français ; elle payait deux religieuses d'Ernemont pour faire l'école des filles ; elle construisait les ponts et réparait les chemins, entretenait les échoppes du marché ; enfin, elle nourrissait les pauvres, fournissait aux malades un chirurgien et un apothicaire, assistait les veuves et les orphelins et donnait parfois la dot à de pauvres filles.

Après cela, est-il bien étonnant qu'une église qui avait jeté des racines si profondes dans la population, ait réussi encore à conserver dans cette paroisse des usages qu'on ne retrouve plus ailleurs? Nous en citerons ici quelques-uns avec d'autant plus de plaisir que ces restes de l'antiquité ecclésiastique sont presque totalement effacés dans ce diocèse et qu'ici même, ils menacent de disparaître.

Dans toute cette contrée, on a l'usage de recueillir, le samedi, le *pain bénit des trépassés*. Un des habitants va dans toutes les maisons et reçoit le morceau de pain que chacun met dans son panier. Le lendemain, après la grand'messe, ce pain est vendu publiquement et l'argent sert à faire dire des messes pour les morts. A Meulers, dans la vallée de la Béthune, on a conservé l'usage d'offrir une gerbe de blé, le jour de la Toussaint, quand tous les fruits de la terre sont récoltés ; à Saint-Sulpice, dans la vallée de l'Yères, les pauvres paysans mettent une glane de blé à la porte de leur église en ruine : ce sont les prémices de la moisson qu'ils offrent au Seigneur.

A Meulers et à Freulleville, les enfants de chœur portent de l'eau bénite aux paroissiens dans le Carême; mais à Envermeu l'usage de l'eau bénite et du pain bénit s'est maintenu pour toute l'année. Chaque dimanche donc, après la grand'-messe, les enfants de chœur portent dans toutes les maisons de l'eau bénite et du pain bénit, ils aspergent chaque demeure avec le goupillon en disant : *Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor;* puis ils ajoutent : « Souhaitez-vous du pain bénit? » Alors on leur donne une petite rétribution. Cet usage

(1) On payait pour ces quatre stations 80 livres par an. En 1689, le P. Duplessy, jacobin, prêcha l'Octave du Saint-Sacrement. Le P. Anjolet, dominicain, prêcha l'Avent et le Carême.

subsistait aussi autrefois à Caudebec-en-Caux. L'abbé Miette en parle dans son ouvrage manuscrit sur cette ville dont il était curé. A Auffay-sur-Scie, cette antique coutume n'a cessé que depuis 1840. Nous en sommes fâché, car c'était une dernière trace des pieuses coutumes liturgiques de nos pères.

Cet usage remonte à une très-haute antiquité, nous en trouvons mention dans les constitutions de Riculphe, évêque de Soissons, en 888; dans les statuts d'Alexandre, évêque de Conventry, en 1237, dans ceux de Gilles, évêque de Salisbury, en 1256, et dans le concile d'Exeter, en 1287. A cette époque, on donnait une aumône aux enfants de chœur qui distribuaient l'eau *benoiste*, et ce petit revenu les aidait à passer le temps de leurs études pour se préparer à la prêtrise.

Il est encore un touchant usage par lequel nous terminons cette notice, c'est celui de chanter, avant toutes les inhumations, une antienne avec oraison à Saint-Roch, à Saint-Antoine, à Saint-Adrien et à Saint-Sébastien, patrons des Chrétiens contre la peste. Cette pieuse coutume, qui dure depuis des siècles, a dû naître à l'occasion de malheurs publics. Il y a quelque chose de triste à les rappeler sans cesse; mais aussi il y a de la reconnaissance à faire entendre éternellement une hymne d'action de grâces.

§ III. — CHAPELLE DE BRAIS. — HYBOUVILLE. — AUBERVILLE-SUR-EAULNE.

Au sommet d'une côte qui domine le bourg d'Envermeu du côté du nord, est situé le hameau de Brais, qui fut autrefois un fief noble et qui posséda sa chapelle. Ce petit monument, construit sur la rue, fut bâti au XIIIe siècle et s'est conservé jusqu'à nous. L'appareil est en silex, mais ce qui le caractérise le mieux, c'est une fenêtre à deux compartiments, placée au chevet et surmontée d'une rose parfaitement conservée. Elle était dédiée à saint Guillain et possédait encore un prêtre avant la révolution. Elle était à la nomination des seigneurs du hameau, et suivant des actes anciens, ils y présentèrent en 1579, 1663, 1710, 1730, etc. La paroisse de Notre-Dame y venait en procession le mardi des Rogations. Cet usage n'a cessé que depuis quelques années.

Au-dessous d'Envermeu, sur les bords de l'Eaulne, au pied

de l'Alihermont, les seigneurs d'Hybouville avaient en face de leur château une petite église aujourd'hui disparue. Sa place même est rentrée dans l'enceinte de la châtellenie, d'où elle était sortie autrefois par un acte de générosité chrétienne. Abandonnée en 1791, elle tomba d'elle-même pendant les mauvais jours de la révolution; elle s'en allait en lambeaux, lorsqu'en 1812, elle fut vendue par la fabrique d'Envermeu, et achetée par M. Gallye d'Hybouville, qui en acheva la démolition.

La tradition raconte qu'il y avait des caveaux dans cette église et des pierres tombales dans le chœur. Cependant l'oubli commence tellement à ensevelir dans son ombre cette pauvre paroisse, que nul n'a pu nous dire son saint patron. Duplessis, lui-même, ne sait si c'est Saint-Sauveur ou Notre-Dame. M. Guilmeth prétend que l'on a trouvé dans l'ancien cimetière des vases romains. L'abbaye du Bec présentait à la cure. Ce bénéfice lui avait sans doute été donné, avec le prieuré de Saint-Laurent, dès le XI[e] siècle.

Ce fut un effet de la piété des châtelains du lieu, dont le manoir a perdu son aspect guerrier pour revêtir une forme coquette et élégante. Cette construction en brique de diverses couleurs, est surmontée d'une corniche en pierre dont les modillons présentent des têtes et des fleurs. Plusieurs jolies lucarnes, découpées dans le style de la Renaissance, couronnaient ce château, une seule est restée pour faire regretter les autres. Sur le toit, que devait terminer une crête, sont deux épis en plomb qui mériteraient d'être restaurés. N'oublions pas la porte d'entrée en pierre et en brique, qui porte le millésime de 1635. Qu'on se hâte de la réparer.

Sur la rive gauche de l'Eaulne, en remontant le cours de la rivière, nous retrouvons encore un vieux château, et près de lui une église démolie dont on chercherait en vain la place. En effet, le tertre sur lequel elle s'élevait jadis, est maintenant couvert de jeunes arbres qui germent avec vigueur sur la cendre des aïeux. L'enceinte du cimetière est encore marquée par de vieux ormes qui poussent des rejetons. A côté de l'église était le presbytère, qui fait mal à voir, tant il est voisin de sa chûte, car, rien ne nous attriste autant que la ruine d'une chaumière; les débris d'un château ont toujours quelque chose de grand et de poétique, il s'y

attache un sentiment qui fait rêver, et puis tout ce qui s'élève doit nécessairement tomber un jour, mais la chaumière ne réveille que des idées douces et pacifiques, son humilité semblait la mettre à l'abri de la foudre.

L'abbaye du Bec possédait cette paroisse qui comptait 14 feux, en 1738, et naguère encore 172 habitants. Nous pensons qu'elle fut donnée aux moines par les seigneurs du lieu, voisins et amis des barons d'Envermeu. En 1141, Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, confirma cette donation des châtelains.

Si l'église a été démolie, le château n'a pas été exempt d'humiliations. Abandonné par ses maîtres, il a été livré à de simples cultivateurs et la fière demeure des seigneurs-patrons est devenue une humble ferme ; pourtant elle conserve encore quelque chose de majestueux, au sein même de son abaissement. C'est une grande maison de la Renaissance où ont travaillé des architectes intelligents ; on sent qu'elle était faite pour d'autres destinées et qu'elle est digne d'un meilleur sort.

DOUVREND.

Les bords de l'Eaulne sont devenus célèbres depuis quelques années par suite des nombreuses découvertes qu'on y a faites. Deux points surtout ont attiré l'attention des historiens et des archéologues, Londinières et Douvrend. A Londinières, on a trouvé en 1847, au pied du *Mont-Blanc*, un cimetière mérovingien du v[e] siècle. Plus de 80 squelettes ont été extraits de ce champ de repos avec vases funéraires, boucles de bronze, couteaux de fer, framées, francisques et autres armes de guerre (1). Dix ans auparavant (1838), Douvrend avait montré plus de 50 sépultures franques accompagnées également d'armes, d'agrafes, de poteries et de médailles romaines. Le tombeau d'un chef barbare y a laissé

(1) *Fouilles de Londinières, en* 1847, *Revue de Rouen*, février 1848. — *Bulletin monumental*, année 1848, t. XIV. — *Vigie de Dieppe* du 12 octobre 1847. — *Mémorial de Rouen*, *Journal de Rouen*, *Moniteur parisien*, *L'Univers*, etc. du mois d'octobre 1847. — *L'Art et l'Archéologie en province*, 1847.

voir les plus belles agrafes de manteau que nous possédions en Normandie (1).

Toutes ces découvertes prouvent que le point où nous sommes était très-habité au temps de l'invasion des barbares et des rois mérovingiens. Il y a plus, les Romains aussi ont occupé ces contrées. Leurs chaussées et leurs chemins de César y sont restés avec des médailles de bronze, des urnes de verre et des tombeaux en pierre (2). Douvrend fut donc toujours un point très-important. Aussi on ne s'étonne pas de voir le roi saint Louis céder, en 1261, le patronage de Douvrend et de Huemesnil à son fidèle conseiller Eudes Rigaud, archevêque de Rouen (3). Le digne prince voulait sans doute témoigner sa reconnaissance envers un prélat dont il estimait tant le caractère apostolique et la tendre piété pour son Dieu et son roi.

Cette cession, toutefois, n'était qu'un échange; l'archevêque de Rouen donnait au roi de France les moulins de Rouen et de Déville, cédés à Gautier par Richard-Cœur-de-Lion. Pour cela, il recevait le château de Gaillon, la tour de Noës, les villages de Douvrend et de Huemesnil (4).

Le 3 des calendes de juin de l'année 1262, Eudes Rigaud descendit des hauteurs de l'Alihermont dans la vallée de l'Eaulne et, *par la grâce de Dieu, célébra la messe* du mardi de la Pentecôte *dans l'église paroissiale de Douvrent*. Il y prêcha et, après la cérémonie, il tint ses plaids seigneriaux et reçut l'hommage de ses serfs et de ses vassaux du village et des hameaux d'alentour (5).

Le premier usage que fit Eudes Rigaud de la cure de Douvrend, ce fut de la conférer à Gilbert, l'un de ses clercs. On y comptait alors 180 paroissiens. En 1738, il y avait à Douvrend 139 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 760 habitants.

L'église a été construite au temps de saint Louis ou au

(1) *Cours d'Antiquités monument.*, par M. de Caumont, t. VI, ch. 3. — *Descript, géog. hist. et monument. des arrond.*, par Guilmeth, t. IV. — *Journal de Rouen* du 20 avril 1838. — *Mémorial dieppois* des 13 avril et 21 août 1838. — (2) *Descript. géog., hist.*, etc., par Guilmeth, t. IV, p. 243. — (3) *Concil. rotom.*, par Pommeraye, p. 480. — *Regest visitat. arch. rothom.*, p. 428. — (4) *Regest visit.*, p. 428. (5) *Regest. visit.*, p. 433.

moins dans la première période de l'architecture ogivale. Le XVIe siècle chercha à l'embellir. Il refit les arcades du clocher, ajouta deux chapelles latérales au chœur et renouvela l'édifice au point qu'en 1529 il fallut le consacrer de nouveau, comme nous le verrons plus tard. Malheureusement, l'église fut brûlée il y a environ 150 ans. L'incendie dévora la flèche et le comble de la grande nef. La tradition a conservé le souvenir de ce funeste événement. Des poutres et des chevrons présentent des parties noircies par les flammes et, autour de l'édifice, on trouve des masses de charbon.

Cette église était dans le plus grand délabrement, au temporel et au spirituel, vers 1710, quand maître François Touchais en fut nommé curé. Ce fut l'énergie de cet homme de mérite qui répara les maux innombrables de la paroisse (1).

L'édifice actuel ne présente guère au dehors qu'une masse incohérente de constructions diverses. Le portail, dont la base est ancienne, a été refait, en 1772, par Legrand, maître maçon. Les transepts, le clocher et le côté nord de la nef gardent les caractères de l'ogive primitive; mais la tour carrée a été reconstruite en partie, en 1722.

Ce qui intéresse le plus dans l'église de Douvrend, ce sont les peintures murales dont ce monument est rempli. La nef est couverte, dans toute son étendue, par un plafond en bois, divisé par petits carrés, offrant sur un fond bleu semé d'étoiles soit les monogrammes de Jésus et de Marie, soit des anges tenant dans leurs mains des banderolles chargées de devises latines en l'honneur de la Sainte-Vierge. Ces devises ne sont autres que les invocations des litanies, de sorte que cette voûte est une litanie illustrée. Ces peintures, quoique médiocres, n'en sont pas moins dignes d'être conservées.

Sous la voûte du clocher, le XVe siècle a représenté une image du Ciel. On y voit la Trinité, la Sainte-Vierge, Saint-Paul et les apôtres, Saint-Laurent, diacre, à la tête des martyrs; Sainte-Catherine avec sa roue, Sainte-Thérèse avec ses religieuses, et le cardinal Saint-Charles-Borromée, nouvellement entré dans le Ciel.

Le berceau du chœur, peint en 1645, montre, sur un

(1) Arch. de la fabrique.

fond d'azur, des anges aux ailes étendues et, sur un pignon, Saint-Pierre et Saint-Paul de taille gigantesque.

Au nord du chœur est la sacristie, ancienne chapelle bâtie et possédée par les seigneurs de Neslettes de Douvrendelle. Leurs armes s'y voyaient encore en 1713. Aujourd'hui, il n'y reste guère qu'une pierre tombale, sur laquelle sont couchées deux personnes, avec ces mots : « Ci gisent les corps de M. Esmard de Neslettes, etc. » Ces seigneurs-patrons avaient droit de tombe et de caveau sépulcral.

En face, du côté du midi, est la chapelle de Sainte-Catherine, bâtie par les Senechal, en 1639. Cette chapelle, qui eut long-temps son chapelain particulier, est en pierre blanche, voûtée en moëllon et ne manque pas d'élégance. Ces chapelles étaient autrefois fermées avec des balustrades. En 1724, M. Joly, curé de la paroisse, fit abattre ces clôtures *parce qu'elles empêchaient les paroissiens de voir les saints mystères*.

Comme nous l'avons déjà dit, l'église de Douvrend dut avoir besoin de reconstructions importantes, au XVIe siècle. Il paraît même que ces travaux furent de nature à exiger une nouvelle consécration, car l'évêque de Véria, Nicolas de Coquinvilliers, que nous avons déjà rencontré à Triquerville (1), vint dédier à sainte Madeleine l'église de Douvrend, si chère à nos archevêques. Voici l'inscription qu'il laissa sur les murs du chœur :

« L'an de grâce mil V^cc^XXIX le XIVe jour de may Maistre Nicolle de Coquinvilliers, docteur en théologie, par la permission divine, evesque de Véria, suffragant et vicaire en ceste part de très révérend père en Dieu Monsgr. l'archevesque de Rouen, seigneur et patron de ceste paroisse de Douvrend, dédia ceste présente église. Et donna à tous catholiques chrétiens, 40 jours de vrai pardon, qui dévotement visiteront tous les ans la dicte église et y donneront osmoneront de leurs biens, depuis les premières vespres de la veille de la dicte dédicace jusqu'au lendemain soleil couchant inclusivement. Et estoit pour lors curé de la dicte église maistre Nicole de Civile, Me Robert Langlois son vicaire lequel veilla la dicte église. Guille de la Bouloye et Raulet Sans Raison, thésauries. »

A côté de cette inscription sont plusieurs pierres obituaires. Mais la dalle la plus intéressante est celle qui contient la donation de la foire de Saint-Jacques. Le cardinal Georges II

(1) *Les Églises de l'arrond. du Hâvre*, t. II, p. 217.

d'Amboise en fut, dit-on, le premier fondateur. Toutefois, la donation de la place du marché et du champ de foire fut faite par le cardinal de Bourbon, en 1576, et confirmée en 1603. Les archevêques de Rouen cédaient à la fabrique de l'église leurs droits sur une des foires les plus fréquentées du pays, à condition que les trésoriers feraient à l'église et au presbytère toutes les réparations auxquelles étaient tenus les seigneurs-patrons.

Anéantie en 1794, la fabrique de Douvrend cessa de posséder la foire de Saint-Jacques. La commune se substitua un moment à tous les droits de l'église, en vertu du droit du plus fort. Mais lorsque le Concordat eut rétabli les fabriques, et que la législation nouvelle leur eut reconnu le droit de posséder, M. Beugnot, préfet de la Seine-Inférieure, rendit un arrêté, le 21 messidor, an XII, qui restituait à la fabrique tous ses droits de foire. Depuis ce temps cette propriété n'a pas été contestée.

Vers la fin du siècle dernier, au moment où la mode des lambris et des contre-tables faisait fureur, lorsque toutes les églises changeaient leurs vénérables autels de pierre pour des autels de bois de chêne, le curé de Douvrend voulut aussi renouveler l'ornementation de son sanctuaire. Il détruisit une antique *Passion* qu'il remplaça par une assez belle menuiserie de chêne. Lui-même en fut le donateur, et il sacrifia pour cet effet une somme de 1,000 liv. La fabrique reconnaissante inscrivit sur l'autel même le nom du bienfaiteur.

Lorsque nous avons visité Douvrend, nous n'avons plus trouvé que l'inscription incomplète et mutilée que voici : « L'autel et menuiserie de ce chœur ont été . . . . de ce lieu, et faits à Saint-Saëns, par François Buzot, en 1772. » Nous avions cru d'abord que l'inscription avait été effacée par la hache révolutionnaire, mais la tradition et les registres de la fabrique nous ont appris la véritable cause de cette mutilation.

M. de Can de Villeneuve, curé de Douvrend, ayant été nommé chanoine de Rouen, en 1780, se brouilla avec sa fabrique et voulut lui faire payer l'autel et la contre-table dont il était le donateur. La fabrique se résigna, d'assez mauvaise grâce, mais pour se venger elle effaça le nom du curé de son autel.

Cette boiserie de Douvrend, qui n'est pas sans mérite, nous révèle le nom d'un menuisier habile qui a long-temps travaillé pour les églises du diocèse de Rouen.

François-Adrien Buzot, naquit à Saint-Saëns, en 1740. Son père, concierge au château du Vaudichon, était aussi un menuisier distingué, car nous le voyons, en 1727 et 1739, faire pour l'église de Meulers, des autels et des contre-tables (1). Son fils marcha sur ses traces et le surpassa dans son art. On lui doit les contre-tables de Roquemont, de Perduville, de Bosc-Béranger et de Bellencombre. En 1780 il fit pour l'église paroissiale de Saint-Saëns une contre-table en chêne destinée à remplacer une superbe Passion remplie de statuettes et de bas-reliefs du moyen-âge. Buzot est mort à Saint-Saëns en 1809 avec la réputation d'excellent ouvrier.

En nous rendant au presbytère pour y être témoin d'une scène de douleur, traversons le cimetière et rappelons qu'en 1701 M. Busquet, archidiacre d'Eu, faisant la visite de l'église, défendit d'y *laisser paistre les bestiaux et ordonna aux ecclésiastiques de les arrêter* (2). « Nous avons aussi défendu, ajoutait-il, à toute personne d'aller au cabaret pendant le service divin, et chargé le sieur vicaire d'aller audit cabaret pour voir si l'on y donne à boire ; et si les cabaretiers continuent à violer les ordonnances, nous voulons qu'on les fasse condamner à l'amende portée par les déclarations du Roi, et sera, notre présente ordonnance, lue au prône de la messe paroissiale (3). » Pour s'expliquer ce réglement de police séculière, rédigé par un prêtre, il faut se souvenir que l'archevêque de Rouen était seigneur et patron, baron et haut-justicier de Douvrend.

Dans la nuit du 21 au 22 novembre 1837, trois assassins franchirent les murs d'enceinte et entrèrent dans l'antique presbytère donné par nos archevêques. Ils venaient arroser de sang cette pieuse et pacifique demeure. A coups de hache et de marteau ils firent tomber trois victimes, dont une, nouveau Joas, échappa miraculeusement à leurs coups. C'était une jeune fille de 15 ans qu'ils laissèrent pour morte, tandis que deux vieillards octogénaires restèrent baignés dans leur sang. L'un des deux était M. l'abbé Michel, curé de Douvrend

(1) Archives de la fabrique de Meulers. — (2) Il y avait autrefois cinq prêtres à Douvrend. — (3) Archives de la fabrique de Douvrend.

depuis 56 ans. Le sang de ces infortunés avait jailli de tous côtés, si bien qu'au bout de plusieurs années nous en avons encore reconnu des taches sur les lambris. Arrêtés par la justice humaine, convaincus par d'écrasants témoignages, déclarés coupables par le Jury, condamnés par les Assises, les assassins expièrent ici-bas une série de crimes qui peut-être leur seront encore reprochés aux grandes assises de la justice éternelle.

ANGREVILLE.

L'ancienne église de cette paroisse a été démolie peu de temps après la révolution. On voyait dans cette église une belle *Passion* en albâtre, du XIVe siècle. Elle se composait de dix tableaux en relief, qui pour la plupart ont été vendus à un Juif. M. Lefebvre, propriétaire à Dieppe, en possède encore deux fragments. Les protecteurs de l'église étaient les Saints-Innocents.

Très-anciennement, Angreville avait été donné au chapitre de la cathédrale, dont il était devenu une prébende. Le chanoine titulaire de cette prébende était patron de la cure. Il présentait au doyen et celui-ci à l'archevêque. Vers 1260 Me Jean Cholet, chanoine prébendé d'Angreville, présenta le prêtre Jean de Graincourt à l'archevêque Eudes Rigaud qui le reçut. Il y avait alors 7 paroissiens à Angreville (Anguiervilla). En 1738 il y avait encore 23 feux. Ce n'est plus maintenant qu'un hameau de Douvrend.

L'ALIHERMONT.

Pour trouver l'origine de l'Alihermont, il n'est pas besoin de recourir à la Gaule et à ses Druides, à Rome et à ses Césars, à la Germanie et à ses migrations de barbares. Sur cette terre vierge, on ne trouve ni dolmens ni menhirs, ni médailles ni tuiles à rebords, ni francisques ni framées. La naissance de ce pays est toute chrétienne, tout Anglo-Saxonne ; un pontife lui a donné le jour. Ouvrez les Conciles de Normandie, le Bullaire des papes, les Actes de Rymer, les Monuments de l'histoire de France et d'Angleterre, et vous trouverez, pour ainsi dire, l'acte de baptême de l'Aliher-

mont, qui eut pour parrains un pape, un duc-roi et un archevêque de Rouen.

En effet, cette contrée ne fait son apparition dans l'histoire qu'en 1197, lors du fameux traité d'échange passé entre l'archevêque Gautier et le roi Richard-Cœur-de-Lion, traité qui mit fin à l'interdit d'un an qui avait pesé sur la Normandie entière, soumise à la crosse archiépiscopale du métropolitain de Rouen.

Rien de plus noble que le préambule des chartes rédigées à cette occasion par l'archevêque, le roi et le pape. On y rappelle ces grandes pages des deux Testaments où est scellée l'alliance du Sacerdoce et de l'Empire, où vit l'union intime des tribus de Juda et de Levi, du trône et de l'autel. Brisés de douleur à la vue des abaissements de Sion, et voulant rendre sa gloire primitive à cette grande église de Rouen, qui a eu des rois pour nourriciers, le pontife et le prince cherchent, enfin, à donner la paix à cette église-mère dont la gloire et la renommée brillent dans toutes les terres soumises à leur double couronne.

A cet effet, l'archevêque cède au roi, par un traité solennel, le manoir d'Andely et la roche du Château-Gaillard. En compensation, le duc donne au prélat les moulins de Rouen, le manoir de Louviers, les villes de Dieppe et de Bouteilles et la forêt d'Alihermont, que les poètes d'alors appellent un *délicieux paysage : Alacris mons, locus amænus* (1).

La charte de Richard fut signée à Rouen, le 26 octobre 1197. Le pape Innocent III confirma, le 26 avril de l'année suivante, la charte de Gautier, présentée à son acceptation.

Une fois devenu la propriété des archevêques de Rouen, le plateau de l'Alihermont vit ses antiques halliers se changer en de fertiles campagnes. Une rue grande et large s'ouvrit à travers la forêt et longea toute la crête de la colline. Des maisons d'ouvriers, des habitations de laboureurs s'édifièrent des deux côtés. Des fermes, des cours plantées se rangèrent à droite et à gauche et s'échelonnèrent sur une longueur de

(1) Charta Walterii archiepiscopi Rotom. de excambio d'Andely, anno 1197. — Innocentii papæ III bulla quâ excambium istud confirmatur, an. 1198. — Charta Richardi regis Angliæ pro excambio d'Andely, an. 1197. — ***S. R. E. concilia ac synodalia decreta***; par Pommeraye et Godin. Rouen, 1677, p. 189-92.

plus d'un myriamètre. Une disposition singulière, qui frappe surtout sur une carte géographique, c'est que toutes les maisons ont pignon sur la grande rue de l'Alihermont.

Nous sommes tenté de croire que Gautier de Coutances, surnommé le *Magnifique* à cause de ses grandes proprietés et de ses belles constructions, est le premier fondateur de l'Alihermont. Il dut planter son manoir sur cette terre conquise, comme un monument de sa victoire sur le roi au cœur de lion. Robert Poulain, son successeur, continua son œuvre; mais ne voulant pas rester seul dans une solitude aussi profonde, il fonda autour de son manoir le village et l'église de Saint-Nicolas. L'établissement fut réalisé de 1202 à 1210.

Le même pontife, ou peut-être son successeur, bâtit l'église et le village de Notre-Dame. Chose certaine, c'est que ces deux paroisses sont l'œuvre des archevêques Robert Poulain, Pierre de Colmien ou Maurice; car les églises en ont été consacrées avant 1248, époque où Eudes Rigaud commence le journal de sa vie et continue de cette sorte l'histoire de l'Alihermont. Eudes Rigaud créa Saint-James et Sainte-Agathe. Le 24 juillet 1267, il dédia l'église de Sainte-Agathe et, le 25, il célébra la fête de Saint-Jacques dans l'église de Tristeville, qu'il avait dédiée le 10 du même mois. Ce nom mélancolique de Tristeville avait sans doute été donné à cette paroisse de Saint-Jacques, à cause de la misère des habitants, de l'ingratitude du sol, de sa position isolée, de sa situation sauvage au milieu des bois.

Guillaume de Flavacourt, successeur de Rigaud, continua l'œuvre de la culture et de la civilisation de l'Alihermont. Il fonda l'église de *Craudalle* (aujourd'hui Croixdalle) et dota la cure qu'il établit d'une rente annuelle de 16 livres, à prendre sur le bateau passeur de Dieppe au Pollet (1). C'est ainsi que se complète l'origine historique de l'Alihermont.

Mais revenons au manoir de nos archevêques. Fondé dans les premières années du XIIIe siècle, il fut construit avec cette solidité et cette pureté de style que ce siècle déploya dans ses constructions religieuses, civiles et militaires. Nous croyons, à tort ou à raison, qu'il devait ressembler à l'Hôtel-

(1) Charte de 1299, dans le cueilloir de Me Jacques Thuillier. — Arch. départ. et Bibl. pub. de Dieppe.

de-Ville de Cologne, bâti en 1200, et qui a conservé jusqu'à nous son antique physionomie.

Ce manoir rural, le troisième que possédaient nos archevêques, partagea bientôt, avec ceux de Fresnes et de Déville, les honneurs de la résidence archiépiscopale. A cette époque, les évêques, non plus que les rois, ne résidaient guères dans leurs métropoles. Les Mérovingiens habitaient tour-à-tour leurs palais et leurs métairies; les Capétiens voyageaient de châteaux en châteaux; les Valois passèrent presque toute leur vie sur la Loire, et les lettres missives de Henri IV nous montrent le chef des Bourbons changeant tous les jours de table et de lit. La vie de saint Louis n'est qu'une pérégrination continuelle, et l'itinéraire de Jean-Sans-Terre, publié récemment, nous montre ce dernier de nos ducs errant de forteresse en forteresse, et visitant chaque jour ce réseau de boulevards qu'il construisait contre Philippe-Auguste.

Il en était de même des évêques et surtout des métropolitains : ils ne paraissaient guères dans leurs cathédrales qu'aux époques des grandes fêtes et des ordinations; ils étaient toujours en route pour assister à des conciles et à des synodes, pour dédier des églises et tenir des calendes, pour bénir des abbés et consacrer des évêques; ils inspectaient constamment les abbayes, les chapitres, les collégiales, les prieurés, les paroisses, et jusqu'aux moindres chapelles et maladreries; leur vie n'était qu'un voyage continuel.

A coup sûr, aucun pontife, aucun apôtre ne connut mieux cette vie voyageuse du missionnaire que le célèbre Eudes Rigaud, le grand réformateur de l'église de Rouen au XIIIe siècle. Sa vie tout entière s'est passée en pélérinages et en tournées archiépiscopales. Pendant l'espace de vingt années, nous le voyons parcourir trois ou quatre fois la province de Normandie, aller deux fois en Angleterre, une fois en Italie et une fois en Espagne. Sa renommée était parvenue jusque dans les contrées les plus éloignées de l'Orient; aussi n'est-il pas étonnant de voir un évêque de Saint-Jean-d'Acre venir des lieux où le soleil se lève pour lui rendre ses hommages.

Humble religieux, élevé de l'ombre du cloître au faîte des grandeurs ecclésiastiques, il conserva toute sa vie la simplicité d'un disciple de saint François, le plus grand ami de la

pauvreté après le Sauveur des hommes. Aussi pieux chrétien que le saint roi qui gouvernait alors la France, nous le voyons visiter tour-à-tour et vénérer à genoux les châsses de Saint-Éloi de Noyon, de Saint-Hildevert de Gournay et de Saint-Laurent d'Eu, les tombeaux de Saint-Thomas de Cantorbery, de Saint-Jacques de Compostelle et des apôtres saint Pierre et saint Paul dans la capitale du monde chrétien. Nous pourrions le montrer au sein des parlements, au conseil du roi, qu'il consolait dans ses peines, dans la chaire apostolique, où, nouveau saint Bernard, il réunissait la foule autour du roi des croisades. Mais nous aimons mieux le contempler sur l'Alihermont, habitant son manoir, tenant ses plaids, visitant les églises bâties par ses soins, et évangélisant les peuples réunis sous son double sceptre de roi et de pasteur.

Dans l'espace de vingt années (de 1248 à 1268), Eudes Rigaud visita cent cinquante fois son manoir d'Alihermont; il y séjourna parfois un mois entier pour s'y reposer de ses fatigues. Sa vie aventureuse lui faisait trouver doux son chez-soi de quelques jours. Souvent il y venait faire les rois et passer les grandes fêtes, surtout les fêtes patronales de ces petites églises, si chères à son cœur. Il aimait, dans ces temples champêtres, à célébrer le saint sacrifice et à faire entendre cette éloquente parole, si chère aux rois de la terre. La mître en tête et la crosse à la main, il officiait pontificalement aux fêtes de Notre-Dame, de saint Jacques, de saint Nicolas et de sainte Agathe. Il semblait préférer ces petites églises aux cathédrales et aux abbayes; aussi elles pouvaient, à juste titre, se nommer *les filles de l'Archevêque de Rouen*.

Suivons le pontife rouennais dans son séjour sur l'Alihermont.

La première fois qu'il y paraît, c'est au mois de juillet 1248, et, le 24 septembre suivant, il voyait venir lui demander pardon une bande d'émeutiers qui avaient pillé les églises de l'Alihermont. Gautier Carue, châtelain de Gamaches en Ponthieu, pendant l'absence de son seigneur, parti pour la croisade, avait ameuté cette commune et les nombreux vassaux du comte de Dreux, et s'était rué sur le manoir archiépiscopal d'Alihermont. Un meurtre avait été

commis; des églises, des presbytères, des fermes avaient été pillés; c'était un épisode de cette guerre des Pastoureaux qui pénétrèrent jusqu'à Rouen, en 1251, et chassèrent de sa cathédrale, où il présidait un synode, l'archevêque Rigaud lui-même.

Gautier Carue, le chef de la bande, ayant remis sa demande aux mains du pontife, laissa pour ôtages Michel de Berneval, Hue d'Espinay, Jean de Dampierre et plusieurs autres gentilshommes. On prit quatre mois pour examiner l'affaire et, le 21 janvier 1249, le prélat rendait sa sentence au manoir d'Alihermont. Il condamna Gautier à prendre avec lui onze *mayeurs* ou gentilshommes des communes des environs de Gamaches, et à faire avec eux douze processions solennelles nu-pieds, en chemise, la tête découverte, vêtus d'un simple vêtement, tenant chacun des verges dans leurs mains, et à recevoir, à la fin de la procession, la discipline de la main des prêtres. Les lieux où devaient se faire ces processions étaient les cathédrales d'Evreux, de Lisieux, de Beauvais et d'Amiens; les églises de Dreux, de Gamaches, de Saint-Vaast, d'Equiqueville, de Saint-Aubin-le-Cauf et les trois églises de l'Alihermont. Ce cérémonial était, du reste, celui qui était observé envers tous les pénitents publics, et il a été en vigueur jusque dans le siècle dernier.

Après cette grave affaire, Eudes Rigaud descendit de l'Alihermont pour tenir les calendes des doyennés voisins. On ne s'imaginera jamais combien de désordres avaient pénétré dans le clergé séculier, au moment des guerres nationales qui séparèrent la Normandie de l'Angleterre. Eudes Rigaud les reprend avec zèle et fermeté, et il obtient des succès que l'on peut constater dans sa visite de 1259.

Au mois d'avril 1249, il passe quatre jours à Alihermont où il se recueille pour son pélérinage de Cantorbéry. Il va s'embarquer à Wissant par Eu et Abbeville, se rend à Londres, visite Henri III, demande et obtient la restitution des fiefs que ses prédécesseurs possédaient en Angleterre; puis, en sa qualité de vassal, prête serment au monarque anglais; mais, à son tour, il reçoit à Blendworth l'hommage de ses vassaux bretons, puis il revient et se retrouve à Alihermont le 4 des nones de mai. En juin 1251, Eudes Rigaud s'était fait saigner à Alihermont, sans doute par suite de l'émotion

qu'il avait éprouvée à Rouen, lors de l'émeute des Pastoureaux. Cette crise présageait une maladie qui éclata à la fin de l'année suivante, car, en décembre 1252 et en janvier 1253, nous voyons le pontife passer deux mois à Alihermont pendant lesquels il fut gravement indisposé. Il avait auprès de lui, pour le soigner, maître Henri, physicien, qui le saignait souvent, selon l'usage de ce temps-là. Quand il fut entré en convalescence, il alla passer quinze jours au manoir de Déville.

En 1257, le roi saint Louis vint visiter sa province de Normandie; c'était au mois d'avril, dans les premiers jours du printemps. Eudes Rigaud, qui était plein de vénération pour son pieux maître, ne voulut pas le laisser seul dans son diocèse. Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Rouen, il se rendit sur l'Alihermont pour y attendre le roi et l'accompagner dans chacune de ses excursions. Louis IX descendit à la mer par la vallée de la Scie, s'arrêtant aux châteaux d'Auffay, de Longueville et d'Arques. Le prélat s'y rendait chaque jour pour dîner avec lui; mais ce fut une grande joie quand il put posséder dans sa maison des champs le plus saint des rois de la terre. Il le reconduisit à Mortemer, à Neufchâtel, à Gournay et jusqu'à Gisors.

Louis IX, qui connaissait toute la capacité et le zèle de l'archevêque de Rouen, lui confia, en 1260, une mission diplomatique auprès du roi d'Angleterre. Le prélat partit de l'Alihermont le 28 juin, alla célébrer la Saint-Pierre à Gamaches et, par Montreuil et Boulogne, arriva à Wissant, où il s'embarqua. Après avoir célébré la grand'messe à Saint-Thomas de Cantorbéry, il se rendit à Londres, et il était de retour à Alihermont le 30 juillet de la même année.

Ce n'était pas, du reste, dans ses fêtes, dans ses voyages, dans ses missions, dans ses affaires, que le saint roi aimait à employer Eudes Rigaud; il se plaisait aussi à le posséder dans ses peines, dans ses conseils et dans ses parlements. Joinville nous montre le pontife rouennais consolant le roi de France après la mort de son fils. Les *Visites pastorales* nous font voir Eudes Rigaud passant sur l'Alihermont la fête des rois de l'année 1262. Le 11 janvier, il reçoit dans son manoir une lettre de saint Louis qui le prie de partir en toute hâte pour le rejoindre à Royaumont. Le prélat s'y

rendit, célébra la messe de la Purification et accompagna le roi au parlement de Paris.

Rigaud se plaisait beaucoup dans sa maison des champs ; il y était fort à son aise, et y jouissait de tous les agréments du propriétaire rural. Le manoir était entouré d'un parc immense et d'une masure édifiée de nombreux bâtiments. Il y avait des granges, des écuries, des étables, un moulin pour le blé et un four pour le pain. Lui-même nous parle de ses poules, de ses chapons, de ses oies, de ses porcs, de ses vaches, de ses génisses, de ses brebis et de ses chevaux. Non loin de la métairie, étaient des tuileries et des charbonneries. Une garenne nourrissait un abondant gibier; un de ses clercs en était le gardien. Parfois le pontife venait lui-même tenir ses plaids, rendre la moyenne et la basse justice. Les délits de chasse et le braconnage sont ceux qui reviennent le plus souvent à son tribunal, et il les punit avec rigueur; car, comme Henri IV, il se montre très-jaloux du gibier de sa forêt. Elle était riche alors et contenait des cerfs et des sangliers, animaux devenus étrangers à l'Alihermont.

Souvent il avait maille à partir avec les châtelains des environs. Nous le voyons, en 1255, châtier Raoul de Bailleul dans l'église de Notre-Dame. En 1257, c'est Jean de Saint-Martin et Renaud de Miromesnil qui sont condamnés à l'amende.

Enfin, il se passa, dans la maison de l'Alihermont, un fait politique et religieux qui a la plus grande analogie avec un événement moderne.

En 1847, le père Azar, religieux maronite, est venu, au nom de l'archevêque de Saïda, peindre les maux sans mesure et sans nombre des chrétiens du Liban. Il a déposé ses plaintes et ses vœux dans le cœur de notre pontife qui, le 23 octobre de cette même année, a provoqué, par une lettre pastorale, les prières et les aumônes des fidèles en faveur de leurs frères persécutés. Des comités se sont organisés au Havre et à Rouen, et les *fils des Croisés* ont donné leur obole pour la délivrance de leurs pères dans la foi.

Au mois de juillet 1263, Jean, évêque de Ptolémaïs en Palestine, vint aussi en France raconter les douleurs des chrétiens de l'Orient et parler de la profanation des saints lieux. Après avoir pénétré dans le palais des rois, il vint tou-

cher le cœur de l'archevêque jusque dans son manoir d'Alihermont. Rigaud, bouillant de zèle, seconda la ferveur de son pieux maître et, le 18 mars 1265, il prêcha la dernière croisade à Rouen, dans ces halles de la Vieille-Tour où affluaient tous les marchands de l'univers.

Après la mort d'Eudes Rigaud, l'histoire devient presque muette sur le manoir de l'Alihermont. Cependant, nous sommes sûr que sa faveur dura encore deux siècles, mais elle allait toujours en s'affaiblissant. L'archevêque Guillaume de Vienne, celui-là même qui fit dresser le *Cueilloir*, et qui prit tant de soin du temporel de son siége, Guillaume, disons-nous, habita parfois l'Alihermont. C'est là qu'il approuva, le 27 mars 1389, les statuts de la fameuse confrérie de la mi-août érigée en l'église d'Arques, et dont firent partie le duc de Sommerset et des maréchaux de France.

Mais, à la fin du xv[e] siècle, les choses changèrent de face. En 1262, Eudes Rigaud, sans le savoir, avait signé la mort de l'Alihermont. Il avait reçu de saint Louis, en échange des moulins de Rouen, les terres de Douvrend et de Gaillon, et c'est cette dernière qui va hériter de toute la faveur qui s'était partagée jusque-là entre les manoirs de Fresnes, de Déville et de l'Alihermont. Tous, jusqu'aux résidences archiépiscopales de Rouen et de Dieppe, seront abandonnés pour ce splendide palais de Gaillon, digne de rivaliser avec ceux de Chambord et de Fontainebleau. Le cardinal d'Amboise, qui l'avait construit avec tant de magnificence, regretta, au lit de mort, la création de cette merveille, qui devait enchaîner, par ses enchantements, ses opulents successeurs.

Il ne se trompait pas : l'Alihermont fut complètement délaissé. Nos archevêques, toutefois, portèrent le titre de *comtes de l'Alihermont*, et maintinrent toujours les honneurs de leur antique juridiction. Dans les archives de la fabrique de Saint-Nicolas, nous voyons figurer, en 1621, François Lauger, *capitaine d'Alihermont et demeurant au manoir général dudit lieu.* En 1637, Louis de Rouville est désigné comme *capitaine des terres et seigneuries d'Alihermont.* Les pontifes de Rouen protégeaient toujours les habitants de ces villages ; car, en 1681, nous voyons un trésorier aller à Rouen *voir le coadjuteur pour obtenir une lettre pour le comte de Manneville,*

gouverneur de Dieppe, afin d'exempter les habitants de la garde de la côte (1).

En 1727, M. de la Vergne de Tressan prend, dans un de ses actes, le titre de *comte et seigneur spirituel et temporel de la ville de Dieppe, Bouteilles et des comtés d'Alihermont et Dourrend, au droit du Roy notre sire* (2). A ce moment, le manoir était tellement délaissé par nos archevêques, qu'ils ne voulaient plus loger dans cette antique et féodale demeure. Désormais, lorsqu'ils viendront sur l'Alihermont, ils résideront au presbytère de Saint-Nicolas, vaste construction en brique commencée en 1733 et complétée en 1773. Une des conditions imposées au curé sera l'obligation d'y recevoir le prélat quand il fera sa visite canonique et seigneuriale.

Un des derniers actes de juridiction exercée par les archevêques sur cette terre qui allait leur échapper, ce sont cinq plans coloriés que fit dresser de chacune des paroisses le cardinal de la Rochefoucauld, de 1776 à 1780. Ces plans géométriques, levés par Pernet, sont enrichis des armes de Monseigneur et déposés au greffe du tribunal civil de Dieppe.

Il était temps, car, en 1790, l'Alihermont fut aliéné et vendu aux enchères publiques. Il fut acheté 68,000 livres par par M. Decaux, huissier au Châtelet de Paris. Le parc, qui contenait 10 acres, a été morcelé pour en former de nombreux ménages. Ce quartier, habité par des ouvriers, conserve encore le nom de *Mané*.

Le manoir archiépiscopal a subsisté jusqu'en 1816, époque de sa démolition définitive. Il avait trois étages et était tout en pierre de taille. Les murs étaient épais et les cheminées très-hautes. Les fondements, cachés sous l'herbe, nous ont à peine laissé mesurer l'étendue de l'édifice, qui avait 8 mètres de large sur 24 de long. Les seuls morceaux que nous ayons recueillis sont des fragments de colonnette et le tore d'une fenêtre.

Des anciens bâtiments, il ne reste plus que les écuries devenues une ferme. Une espèce de chapelle sert d'étable, et l'on reconnaît encore une porte en ogive du XIIIe siècle. Toutes les cours, tous les herbages sont remplis de ruines et de fondations (3).

(1) Archives de la paroisse de St-Nicolas. — (2) Ibidem. — (3) La cour du manoir, possédée par M. Dumanoir, est occupée par le sieur Fisey.

De mystérieux souvenirs vivent au cœur des habitants de l'Alihermont, et ils entourent ces ruines de nombreuses traditions. Nous nous sommes assis au foyer des vieillards, et nous leur avons demandé quelques réminiscences de nos anciens archevêques, leurs maîtres et les nôtres. Ils nous ont dit se rappeler encore leur séjour. Dans cette vieille forteresse, où l'on s'est battu, disent-ils, du temps de la Ligue, ils prétendent qu'il y avait là une *reine Beine* qui y tenait sa cour, et qui a été bombardée dans ce château par le duc de Longueville. Ils rattachent à cet événement militaire des quartiers de boulet trouvés dans les ruines. Ils ne se trompent pas trop : l'Alihermont fut attaqué par les royalistes et les soldats de De Chates, qui ne durent pas épargner la maison du *roi de la Ligue*. Ils disent encore qu'un vieux souterrain allait de l'Alihermont au monastère de Saint-Laurent d'Envermeu. Ils prétendent enfin qu'il y avait un couvent dans l'enceinte du manoir, et ils montrent les énormes murs de l'église.

SAINT-NICOLAS-D'ALIHERMONT.

De toutes les paroisses de l'Alihermont, celle qui pouvait à meilleur droit s'appeler *la fille des archevêques de Rouen*, c'était la paroisse de Saint-Nicolas qui fut fondée par eux quelques années après l'échange d'Andelys. Pommeraye, dans sa *Vie des Archevêques de Rouen*, nous montre, de 1208 à 1222, Robert Poulain fondant, au milieu de la forêt d'Alihermont, un nouveau village situé entre Saint-Aubin et Envermeu (1).

Nous ignorons si cette fondation fut réalisée ou simplement projetée au temps de l'archevêque Robert, mais le même auteur nous montre Eudes Rigaud accordant, par ses lettres du 13 octobre 1248, aux lépreux de l'Alihermont, une place pour y bâtir une maison à leur usage, et aux habitants du même lieu une place pour y construire une église, un cimetière et un presbytère (2). Cette seconde paroisse pourrait bien être Saint-Jacques ou Saint-James, car Duplessis dit que la léproserie

(1) *Hist. des Archevêques de Rouen*, par Pommeraye, p. 442. — (2) Id., p. 476.

de l'Alihermont se trouvait sur cette paroisse (1). Toutefois nous ne savons quelle confiance on doit accorder au digne bénédictin qui n'est jamais venu sur les lieux. Nous, qui avons parcouru les archives des églises, nous avons trouvé au presbytère de Saint-Nicolas-d'Alihermont, un mémoire des mises faites par le trésorier, pour rebâtir la *malladrerye* d'Alihermont, en l'année 1612. D'où nous sommes porté à conclure qu'elle existait sur cette paroisse. C'est ce qu'affirme une pièce de 1633.

L'église de Saint-Nicolas est tout entière du XIIIe siècle, comme celles de Notre-Dame et de Sainte-Agathe. Les *Visites pastorales* nous apprennent que le pieux réformateur du diocèse de Rouen consacra celle de Sainte-Agathe, le 24 juillet 1267 (2). Il paraît bien que celles de Saint-Nicolas et de Notre-Dame étaient consacrées, car Eudes Rigaud étant venu à son manoir, le 3 décembre 1260, pour s'y reposer huit jours, officia le 6 à Saint-Nicolas, le 8 à Notre-Dame et prêcha dans ces deux églises les fêtes patronales (3). Le jour de la Pentecôte de l'année 1265, nous le voyons célébrer la grand'messe et prêcher de nouveau dans l'église de Saint-Nicolas (4). L'année suivante (1266) nous le voyons encore prêcher à Saint-Nicolas et y chanter la grand'messe de la fête de l'Ascension (5). L'église alors était toute neuve et devait être belle comme toutes les constructions de cet âge. Mais aujourd'hui le temps l'a bien maltraitée. Il lui faudrait de nouveau la protection d'un puissant archevêque ou d'un vicomte de l'Alihermont. Heureusement elle a trouvé l'appui d'un député ! Les députés sont les héritiers des seigneurs-patrons et des hauts-barons du moyen-âge.

L'église de Saint-Nicolas est bâtie en croix. La nef est un joli morceau du style ogival primitif. Les fenêtres sont des doubles lancettes aiguës dont les chapiteaux commencent à ouvrir leurs feuilles. Au XVIe siècle on ajouta au midi une allée latérale et une chapelle dédiée au saint nom de Jésus. On y communique par des arcades de grès et le jour y pénètre par quatre fenêtres construites vers 1581. Elles étaient jadis garnies de verrières, il n'y reste plus qu'une image de saint Nicolas.

(1) *Descript. de la Haute-Normandie*, t. Ier, p. 271. — (2) *Regestrum visit.* — (3) Id. — (4) Id. — (5) Id.

Cette nef, que nous avons trouvée bien malade en 1841, a été heureusement réparée depuis aux frais du gouvernement, de la commune et de la fabrique (1). En souvenir de cet heureux événement on a gravé sur la pierre l'inscription suivante : « Sous l'administration et d'après les soins de M. Mouquet, sous-préfet de l'arrondissement de Dieppe, M. Gervais, maire de Saint-Nicolas, M. Lethellier, curé de la même commune, cette partie de l'église fut reconstruite l'an de grâce 1844. »

Nous voudrions mentionner aussi les réparations du clocher et des transepts, mais malheureusement cette partie de l'édifice est toujours dans le plus grand délabrement. La tour et les bras de la croix, primitivement du XIIIe siècle, ont été retravaillés en 1604 et en 1672. Raullin Dumont, Adrien Deschamps, Jacques et Charles Legrand, *massons,* refirent, avec du grès, les piliers du clocher ébranlés par le temps. Ils travaillèrent aussi aux chapelles de la Sainte-Vierge et de Saint-Michel. Mais le plus triste événement qui soit arrivé à cette église, c'est la lourde chûte que fit, en 1730, le corps-carré du clocher. Ce désastre écrasa plusieurs voûtes des transepts et du chœur.

La portion de l'église la plus gracieuse, celle dont l'aspect fait le plus de plaisir, quoiqu'on y reconnaisse deux époques distinctes, c'est le chœur construit primitivement au XIIIe siècle, comme l'attestent ses neuf fenêtres à lancettes, mais dont les voûtes ont été refaites au XVIe. A cette époque de renaissance on couvrit intérieurement les murs d'une corniche et d'un rang de pilastres corinthiens. Cette tapisserie fut peut-être exécutée en 1581, chiffre qu'on lit sur une peinture murale représentant Jérusalem et Jésus, mourant sur le Golgotha. En 1841 on lisait encore ces restes d'une inscription à présent effacée : « Comme Jésus-Christ mourut sur le Mont-de-Calvaire pour la rédemption de l'homme. . . . . l'an du monde trois mil. . . . . » Cette peinture servait de rétable à un autel de pierre disparu depuis peu d'années.

Ce qui distingue cette église de toutes les autres de ce pays, c'est le grand nombre d'inscriptions obituaires qui la tapissent dans toute son étendue. Heureusement les badigeonneurs les ont épargnées. Il y en a dans la nef, sous le clocher,

(1) Le gouvernement a donné 2,000 fr., la commune 5,000 fr., la fabrique 1,000 fr. Total 8,000 fr.

dans les chapelles et surtout dans le chœur au-dessus de la porte de la sacristie. C'est là qu'on les a étagées comme sur les rayons d'une bibliothèque. La plupart de ces fondations appartiennent au xvie et au xviie siècle. Il n'y en a aucune du xve et encore moins du xviiie. La plupart de ces obits ont été fondés par des laboureurs, par des curés de la paroisse ou des prêtres qui y avaient reçu le jour. Il y avait tant d'obits et de fondations à Saint-Nicolas, qu'un ancien registre en élève le nombre jusqu'à 181. En 1718 un curé de la paroisse en demanda la réduction à l'archevêque de Rouen ; elle fut accordée en 1719 par les vicaires-généraux capitulaires, le siége étant vacant par la mort de M. d'Aubigné.

Ces inscriptions feront un jour l'histoire de la paroisse, de l'église, du peuple, du siècle même. On y trouve de curieux détails sur les idées de ce temps, sur les coutumes et les usages liturgiques. On y voit le prix des messes, des services funèbres, des psautiers, des volées de sonnerie. Sous tous ces rapports ces pierres intéressent l'antiquaire normand et chrétien. Nous ne pourrions nous charger de les transcrire ici toutes, mais il en est une que nous ne saurions passer sous silence. Il s'agit d'un pauvre vicaire de la paroisse, qui fonda un obit de quatre messes, par contrat passé devant les tabellions d'Alihermont, le 24 avril 1634. C'était juste onze ans avant sa mort, car il décéda le 10 mai 1645. Mais l'inscription avait été gravée tout entière le jour de la fondation, et l'on n'avait laissé en blanc que le jour, le mois et l'année du décès qui, en effet, sont d'une autre écriture. Autour de cette page funèbre, pieusement testamentaire, le fondateur avait tracé cette pensée si philosophique et si chrétienne : « J'ai la mort en patience, j'ai le ciel en désir. » Ainsi pendant onze années, le pauvre prêtre, chaque fois qu'il entrait dans l'église pour dire sa messe, pouvait voir l'épitaphe de son tombeau et lire ce que nous lisons deux cents ans après sa mort. Voilà, certes, une grande fermeté philosophique et chrétienne, un grand mépris de la vie et une foi vive en l'immortalité de l'âme.

Saint-Nicolas-d'Alihermont fut toujours une grande paroisse. Le pouillé de 1738 lui donne 400 feux. Le dernier recensement y a trouvé 1,956 habitants. La raison de cette prospérité vient sans doute de ce que la population de ce village est tout

à la fois agricole et industrielle. Dans les campagnes d'alentour le peuple ne vit que des champs et des exploitations agraires. Chaque village nourrit autant de bras qu'il lui en faut pour satisfaire aux besoins de l'agriculture. Il n'en est pas de même ici ; une partie de la population laboure et vit de la culture ; mais une autre portion, très-considérable, vit de l'industrie. Cette industrie spéciale à la localité, est l'horlogerie dont l'implantation ancienne est à cause de cela fort inconnue.

« Une vieille tradition, disait M. Feret à l'Association Normande réunie à Dieppe en 1841, veut que quelques horlogers de Dieppe aient été se fixer sur l'Alihermont à l'époque de la ruine de cette ville par le bombardement de 1694, et que de là date l'origine de l'horlogerie à Saint-Nicolas. Il en serait donc de cette industrie comme de celle de la dentelle, dont une partie émigra aussi pour se fixer dans le même village (1). J'ignore, ajoute M. Feret, si cette tradition est bien fondée. Précédemment ce village était occupé par des chaudronniers que l'on désignait par le vieux mot français de *maignans* ou de *mougnans* (2). »

L'origine dieppoise de l'horlogerie de Saint-Nicolas a été contestée au sein même de l'Association Normande, par un habitant de l'Alihermont, allié à l'une des plus anciennes familles horlogères de ce pays (3), nous voulons parler de la famille Croute dont l'aïeul était un des premiers industriels de cette contrée. Ses enfants marchent sur ses traces (4).

En 1807, M. Savoye-Rollin, préfet de la Seine-Inférieure, donna un nouvel essor à l'horlogerie de Saint-Nicolas, en encourageant les efforts de M. Pons, qui a élevé cette industrie à une perfection encore inconnue. A cette époque on ne comptait guère qu'une centaine d'ouvriers horlogers, aujourd'hui il y en a de 7 à 800. On y consomme pour 110,000 fr. de matières premières et l'on y fabrique environ 16,000 mouvements par an (5).

(1) Dans les registres de la paroisse à la fin du dernier siècle, on rencontre sans cesse les professions d'horloger et de dentellière. — (2) *Annuaire des cinq départ. de l'ancienne Norm.*, publié par *l'Association Normande*, pour 1841, p. 239. — (3) Id., ibid., p. 240. — (4) *Almanach de Dieppe et de l'arrondissement*, pour 1847, p. 164-65. — *Etabliss. d'une fabrique d'horlogerie à Saint-Nicolas*. Dieppe, Delevoye, 1847. — (5) *Annuaire* de 1841, p. 242. — *Etabl. d'une fab. d'horl.*, p. 1re.

Sur les fonts baptismaux de Saint-Nicolas-d'Alihermont, fut baptisé, vers la fin de 1684, Maugeard qui entra chez les Augustins de Rouen et devint supérieur de cette maison. Ce père se fit vivement remarquer à l'occasion des fameuses disputes qui s'élevèrent dans l'église de France au sujet de la bulle *Unigenitus*. Il composa, en faveur de cette bulle, plusieurs écrits qui furent tous publiés de 1742 à 1750. On remarque parmi ces productions dogmatiques les *deux Lettres d'un disciple de Saint-Augustin à un grand Prélat* (1).

NOTRE-DAME-D'ALIHERMONT.

Sur ce plateau de l'Alihermont, domaine exclusif de nos archevêques, les successeurs de Gautier de Coutances se plurent à semer les églises et à les relever plus belles, sous l'empire de leur sceptre pacifique. Au milieu de cette longue file de cours et de maisons qui s'allongent comme un rideau sur la crète de la colline, ils consacrèrent à Notre-Dame la plus belle de *leurs filles*. Gautier lui-même ou Robert Poulain au plus tard, durent construire le chœur magnifique où nous sommes, en l'honneur de la triomphante Assomption de Marie, patronne du diocèse et de la métropole. Le sanctuaire forme une belle abside, dont les lancettes, surmontées de roses, rappellent fort bien le chœur de Neufchâtel. Les voûtes, supportées par des colonnettes, nous parurent bien souffrantes et bien lézardées, le 30 octobre 1846, jour de notre visite; aussi nous n'avons été que médiocrement surpris d'apprendre par les feuilles publiques qu'elles s'étaient écroulées avec fracas, le 7 janvier 1847.

Cette chûte, vraiment désastreuse, n'est pas le seul malheur que nous ayons à déplorer dans cette église. Cette masse de moëllons, en tombant de si haut, a écrasé la contre-table en pierre qui venait d'être dorée et qui est véritablement belle. Elle s'avance dans le sanctuaire comme un riche lambris, présente ses trois frontons et ses deux portes cintrées qui donnent entrée dans la sacristie, placée derrière l'autel. Cette disposition révèle assez le XVIIe siècle qui se reconnaît d'ail-

(1) *Mém. biog. et litt.*, par Guilbert, Rouen 1812, t. II, p. 206.

leurs parfaitement au style de l'ouvrage. Des colonnes ioniques ornent ce travail que peuplent les quatre statues des saints les plus invoqués contre la peste, saint Antoine et saint Roch, saint Adrien et saint Sébastien. Il est évident que ce rétable est un *ex-voto* destiné à rappeler le souvenir d'un fléau éteint. Aussi Notre-Dame-d'Alihermont est-elle un lieu de pélerinage célèbre pour tous les villages d'alentour. Cinq ou six paroisses y viennent chaque année en procession, le lundi de la Pentecôte. Ce sont celles de Wanchy, de Crodalle, de Douvrend, de Sainte-Agathe, de Saint-Jacques et de Saint-Vaast-d'Equiqueville. Ce jour-là, on dit cinq messes dans l'église. C'est en petit le grand pélerinage du Bois-Hullin. Saint-Nicolas est venu aussi en procession à Notre-Dame. Ce sont autant de vœux faits par les pères et acquittés par les enfants.

Un caractère particulier que nous avons remarqué dans la contre-table de Notre-Dame-d'Alihermont, c'est un religieux habillé de noir et une religieuse vêtue de blanc, agenouillés tous deux à chaque bout de l'autel et qui semblent offrir ce morceau de sculpture. Nous ignorons à quel trait touchant de l'histoire locale ces deux images font allusion. Accordons une larme à ce vénérable débris, car on nous a raconté que la chûte des voûtes avait mis ce monument en pièces.

Cette église, qui est grande et belle, a possédé autrefois des verrières. Il n'en reste plus qu'une au fond du sanctuaire, laquelle est en grisaille et assez pauvre. Avant de quitter le chœur, citons la pierre tombale que l'on voit au milieu. Elle est ancienne, mais trop usée pour pouvoir être reconnue.

Les deux transepts sont consacrés à usage de chapelles. Celui du midi, dédié à la Sainte-Vierge, a une contre-table en pierre, du XVIIe siècle. Les anciennes voûtes croulèrent, il y a deux cents ans, et furent grossièrement réparées.

Le transept du nord, également mutilé il y a deux siècles, reçut autrefois l'image et l'autel de Saint-Maur, en l'honneur duquel existe ici une grande confrérie. La tradition du pays prétend, qu'auparavant, le vénérable disciple de saint Benoît était placé dans une chapelle particulière dépendant de Saint-Nicolas. Aujourd'hui il est devenu le second patron de Notre-Dame. La contre-table actuelle est un don fait par l'abbé Terrisse, en 1756.

Sur les transepts s'élève le clocher, grosse tour carrée sur-

montée d'une flèche d'ardoise qui bien des fois a attiré la foudre. Aussi la construction primitive du XIIIe siècle a-t-elle entièrement disparu sous des remaniements et des modifications successives. Le corps-carré n'est plus aujourd'hui qu'une construction en brique et en grès où l'on remarque le travail des deux derniers siècles.

Le 14 septembre 1744, à huit heures du matin, un coup de tonnerre tomba sur le clocher de Notre-Dame, et le renversa presque en entier. Les paroissiens étant tous les jours en danger d'être écrasés sous les éboulements des murailles, on en arrêta la réédification dans une assemblée, tenue le 15 septembre de la même année. Jean Poulain, charpentier, et Jacques Hedde, maçon, dressèrent un devis qui ne monta pas à moins de 8,000 fr. A la nouvelle du malheur qui affligeait une de ses églises, Monseigneur de Saulx-Tavannes, alors à Dieppe, envoya à Alihermont le maçon Pigerre et le charpentier Dedde, pour prévenir la ruine totale de l'édifice. Dedde refit la charpente et le beffroi, aussi nous ne doutons pas qu'il ne soit en partie l'auteur de la grosse flèche de Notre-Dame. C'était, du reste, un charpentier habile, et long-temps après sa mort on citait de lui, comme un chef-d'œuvre, la charpente de Sainte-Madeleine de Rouen, exécutée de 1778 à 1781. Dedde mourut à Dieppe vers 1800.

L'église de Notre-Dame, toute en pierre et du XIIIe siècle, possède trois nefs communiquant entr'elles par trois arcades ogivales. Les voûtes de l'allée principale sont tombées depuis long-temps. Il semble que ce malheur soit fréquent et particulier à cette pauvre église.

Le portail est peut-être le morceau le plus curieux du monument. Il se compose de six colonnes à chapiteaux recourbés. Malheureusement les crossettes ont été cassées. Nous avons reconnu sur le front de cette église une des douze croix de consécration qui reçurent l'huile sainte des mains d'un saint pontife, seigneur et patron de cette église.

Ce consécrateur ne fut point Eudes Rigaud, car ce grand pontife n'en fait pas mention. Au contraire, il résulte même de son journal que l'église était achevée de son temps, car lui-même y officia pontificalement et y prêcha, le 8 septembre 1260, pendant les huit jours qu'il passa à son manoir, après son pélerinage de Cantorbéry.

La cure de Notre-Dame comptait 135 feux en 1738 ; aujourd'hui c'est une succursale de 520 habitants.

Cette pauvre église, placée sur une haute colline, a souffert bien souvent du ravage des vents et des tempêtes. A l'intérieur elle semble homogène, elle a un aspect de grandeur, de beauté et d'ensemble qui fait plaisir : on sent que le XIIIe siècle a passé là, malgré les blanchîments successifs qui en ont altéré la forme primitive. Mais au dehors elle est mutilée de toutes parts, de nombreuses et profondes lézardes balafrent les murs du chœur et des transepts. Tout l'édifice n'est qu'un composé de pièces et de morceaux, c'est un assemblage de guenilles cousues ensemble et dont on a fait le revêtement extérieur. Ici c'est du grès, là du silex, parfois de la pierre tuffeuse, mais surtout de la brique rouge semée avec profusion jusque dans le sanctuaire. Toutes les fenêtres ont été refaites, tous les pignons réparés, tous les cintres retouchés, tous les contreforts remaniés : les comptes de l'église ne mentionnent qu'une série de réparations et de réédifications constantes et perpétuelles.

Toutes les églises de l'Alihermont sont bien malades. Nous n'aimerions pas à dire la messe dans Sainte-Agathe ; elle s'affaissera un beau jour, pendant l'office peut-être. Notre-Dame a manqué d'écraser son curé ; Saint-Nicolas branlait de toutes parts et était soufflé comme une outre quand le gouvernement est intervenu pour le consolider. Puisse venir maintenant le tour des autres ! Archevêques de Rouen du XIIIe siècle, que diriez-vous si, revenant au monde, vous voyiez trembler comme des feuilles ces pieux sanctuaires que vous avez fait surgir du milieu de vos terres ?

SAINT-JACQUES-D'ALIHERMONT.

Nous sommes dans l'ancien domaine privé des archevêques de Rouen. Tout parle ici de leur séjour et de leur passage. Saint-Jacques ou Saint-James était une des cinq églises auxquelles nos métropolitains conféraient de plein droit, en leur qualité de fondateurs. Eudes Rigaud dédia l'église de *Tristeville* en l'honneur de saint Jacques-le-Majeur, le 10 juillet 1267, et, le 25 du même mois, il revint y célébrer la

fête patronale (1). L'église actuelle est peu monumentale ; elle a été refaite en totalité dans ces derniers temps. La grange qui renfermait les dîmes de cette paroisse a été démolie depuis trente ans ; les fondations en sont encore visibles.

Vers l'an 1150, il y avait, sur la paroisse Saint-Jacques, un ermitage nommé Bos-Alihermont. Cet ermitage devint une chapelle en titre, sous le nom de Saint-Remy. Le prieuré de Longueville y présenta depuis 1177 jusqu'au commencement du siècle dernier, époque de la destruction de cet oratoire. Une grange s'est élevée à la place de l'édifice aujourd'hui détruit.

Chose étonnante, les habitants d'Ecrémesnil, hameau situé fort loin dans la vallée de la Varenne, étaient obligés de traverser Meulers et de parcourir 6 kilomètres pour être inhumés autour de la chapelle de Saint-Remy. On prétend que cette coutume est venue à la suite d'une épidémie dans laquelle le chapelain de Saint-Remy se serait dévoué pour ces pauvres gens. On montre encore le chemin par lequel ils apportaient les morts. Quand on fouille autour de la chapelle, on rencontre une grande quantité d'ossements.

Dans le voisinage est un sentier nommé *la Rue-aux-Malades ;* ce doit être une ancienne sente lépreuse semblable à celles que nous connaissons dans l'arrondissement du Hâvre.

Saint-Jacques-d'Alihermont, qui comptait 71 feux en 1738, est aujourd'hui une chapelle vicariale de 325 habitants.

SAINT-VAAST-D'ÉQUIQUEVILLE.

Primitivement, la terre d'Équiqueville, soumise au même seigneur, avait aussi même église ; mais, de très-bonne heure, une scission s'opéra entre les deux rives de la Béthune. La rive gauche eut son église dédiée à saint Pancrace, martyrisé à Rome sous Dioclétien. La rive droite, au contraire, eut son oratoire dédié à saint Vaast, évêque d'Arras, mort le 6 février 539. C'était un pontife de plus ajouté aux illustres protecteurs de la Béthune, saint Aubin d'Angers, saint Martin de Tours, saint Aignan d'Orléans, saint Valery et saint Ribert de Leuconaus.

(1) *Regest. visit.*

Les premiers ducs de Normandie possédaient la terre d'Équiqueville. C'est dans ses bois et sur ses collines qu'ils venaient chasser au sortir de leurs châteaux d'Arques ou de Bures. L'aventure de Richard Ier est trop célèbre pour que nous n'ayons pas à la répéter ici. Nous laissons le moine de Jumiéges raconter naïvement cette délicate histoire : « Et puisque je viens de faire mention de la comtesse Gonnor, dit-il, j'ai envie de consigner dans cet écrit, pour en perpétuer le souvenir, ce que j'ai appris d'hommes âgés sur la manière dont se fit le mariage de cette comtesse Gonnor avec le comte Richard.

« Celui-ci, informé par la renommée de la beauté de la femme d'un de ses forestiers, qui demeurait près de la ville d'Arques, dans un domaine appelé Équiqueville, alla à dessein chasser de ce côté, voulant s'assurer par lui-même de l'exactitude des rapports qu'on lui avait faits. S'étant donc logé dans la maison du forestier, et s'étant épris de la beauté de sa femme, qui se nommait Sainfrie, il commanda à son hôte de la lui amener dans sa chambre, pendant la nuit. Celui-ci fort triste, rapporta ces paroles à sa femme ; mais elle, en femme honnête, consola son mari, et lui dit qu'elle mettrait en sa place sa sœur Gonnor, jeune fille beaucoup plus belle qu'elle-même. Il fut fait ainsi ; et le duc ayant été instruit de cette fraude, se réjouit infiniment de n'avoir pas péché avec la femme d'un autre. Robert eut donc de Gonnor trois fils et trois filles, comme je l'ai déjà dit dans le livre de cette histoire qui traite de la vie de ce duc. Mais lorsque celui-ci voulut faire nommer l'un de ses fils, Robert, à l'archevêché de Rouen, quelques personnes lui répondirent que les lois canoniques s'y opposaient, attendu que sa mère n'avait pas été mariée. Pour ce motif, le comte Richard épousa la comtesse Gonnor selon le rit chrétien, et ses fils, déjà nés, furent couverts du poêle, ainsi que leur père et mère, lors de la cérémonie des noces. Dans la suite, Robert devint archevêque de Rouen (1). »

Adouci par les années, le Nemrod normand voulut remercier Dieu du bonheur que lui avait procuré cette bergère devenue reine. Par reconnaissance, il donna à la cathédrale

(1) *Histoire des Ducs de Normandie*, par Guillaume de Jumiéges, livre VIII, ch. 36. Traduction de M. Guizot.

de Rouen, alors en construction, l'église et la dîme de Saint-Vaast (1). Nous regrettons que le savant historien du chapitre ne nous ait pas donné la charte originale de l'archevêque Robert et du duc son neveu, relatant cette donation.

Par la volonté de l'illustre bienfaiteur, le doyen du chapitre conférait de plein droit à la cure de Saint-Vaast ainsi qu'à celle de la Pierre (2). Aussi ce haut dignitaire avait-il à Saint-Vaast un manoir ou *manse décanale*. Cet édifice fut élevé au XIIIe siècle ; on le reconnaît encore autour de l'église. La grande ferme qui entoure le cimetière au nord est appelée la *Maison du Doyen*.

L'église de Saint-Vaast est aussi du XIIIe siècle, en grande partie. Le chœur, surtout, possède des fenêtres bien caractérisées de cette époque. Le clocher et le transept du midi appartiennent, comme lui, à l'ogive primitive ; mais la nef est romane et doit remonter au temps du duc Richard, le donateur. Le silex et le tuf font les frais de l'appareil. D'étroites fenêtres perçaient jadis les épaisses murailles, mais de plus grandes ouvertures ont été pratiquées au XVe siècle, lorsque l'on construisit une chapelle latérale au chœur.

La Renaissance n'a laissé dans cette église que des lambris en bois couverts de figures sculptées au temps de François Ier. La croix du cimetière ne manque pas d'élégance, et doit dater, comme celle d'Arques, de 1605.

La pauvre église de Saint-Pancrace ne subsiste plus ; elle a été vendue, il y a quelques années, par la fabrique de Saint-Vaast, et achetée par des particuliers qui l'ont démolie. Ses débris ont servi à *ferrer* des chemins et à bâtir des maisons. Hélas ! la destinée du serviteur ne devait pas être meilleure que celle du maître ! Le prieuré de Longueville a été rasé jusqu'aux fondements. Équiqueville, qui en dépendait, a partagé son sort. Les comtes l'avaient donnée au prieur et les moines avaient constaté leurs droits dans leur fameux aveu du 25 avril 1419.

En 1250, il y avait à Équiqueville 75 paroissiens ; on n'y comptait plus que 50 feux en 1738. Enfin, de nos jours, il n'y avait que 169 habitants, quand on réunit cette commune

(1) *Hist. de la Cath. de Rouen*, par Pommeraye, p. 568. — (2) Id., ibid., p. 297.

à celle de Saint-Vaast. Il ne reste plus que quelques colonnes et quelques chapiteaux de l'église du saint martyr.

En 1738, Saint-Vaast comptait 70 feux ; aujourd'hui, c'est une succursale de 810 habitants, à laquelle on a réuni l'ancienne paroisse de Ricarville.

RICARVILLE.

C'est une commune que Ricarville, mais il n'y a plus d'église ; elle a été vendue et démolie depuis quelques années. Le cimetière seul a été conservé. La croix en était belle, mais elle a été mise en pièces et les morceaux employés à faire des bornes de chemin.

Au temps où Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, le roi présentait à la cure, qui valait 20 livres et comptait 50 paroissiens. Dans la suite, les comtes ou les ducs de Longueville y présentèrent ; mais, après la réunion du duché de Longueville à la couronne, le roi rentra dans ses premiers droits. Il y avait alors 65 feux à Ricarville ; aujourd'hui, on y compte 280 habitants.

MEULERS.

L'église de Meulers, peu intéressante comme monument, va le devenir davantage pour nous par les nombreuses archives qu'elle possède. Grâce à l'esprit conservateur des habitants, ce pays est resté primitif. Les archives ont été gardées avec le plus grand soin, et rien ne nous manque, pour ainsi dire, des éléments qui composent l'histoire d'une paroisse.

A Meulers, comme dans toute la vallée de l'Eaulne, on cueille le pain bénit des trépassés et on le vend après la messe. Les œufs de Pâques, la gerbe à la dame n'y sont pas inconnus. Mais ce que l'on ne trouve plus que là, c'est la séparation des sexes dans les églises ; c'est un dernier débris des coutumes liturgiques qui doit plaire singulièrement au disciple des Lebrun-Desmarettes, des Jean Lelorrain, des Claude de Vert et des dom Guéranger.

Le monument primitif était vieux. Il y a dans la nef du tuf et des cintres romans qui ne sauraient être postérieurs au XII[e] siècle, mais les fenêtres ont été refaites en 1715. Le clocher et les transepts, construits en moëllon, ne dépassent

point le XVI[e] siècle. Le chœur, lui-même, est encore plus récent. Agrandi de 18 pieds, en 1626, il a été mis alors dans l'état où on le voit aujourd'hui. En 1662 on y plaça un maître-autel et une contre-table donnés en partie par M. Godefroy. Cette grande sculpture en bois de chêne, à colonnes torses couvertes de feuilles de vignes, fut exécutée par Varin et Hamel, qui reçurent du trésor 170 livres. Saint Valery, patron de la paroisse, y figure en costume monastique. Près de lui est saint André, le second protecteur de l'église.

Cette église, couverte d'armoiries et entourée d'une litre féodale, fut toujours à la présentation du seigneur du lieu. Au XIII[e] siècle, il y avait une vicairie et un personat qui rapportaient 30 livres. Le nombre des paroissiens était fort nombreux. Eudes Rigaud en compte 140. Sous Louis XV, il n'y avait plus que 100 feux, ce qui suppose une grande diminution. En 1820, ce nombre était remonté à 122. Enfin, aujourd'hui, c'est une succursale de 500 habitants.

Nous avons dit que la portion la plus intéressante de cette église, c'est son histoire, elle existe tout entière dans une masse énorme de parchemins et de livres de comptes, conservés sans interruption, depuis 1568 jusqu'à nos jours. Ce qui nous a le plus intéressé, c'est un mémoire, composé en 1784, par un ancien trésorier. Nous en extrairons quelques détails.

Dès 1571, on plaça, au clocher de Meulers, une horloge faite à Abbeville. En 1683, les trois cloches de la paroisse furent fondues par Nicolas Buret, de Rouen. La grosse fut nommée Pierre-Marie, par messire Pierre de Brinon, président en la chambre des comptes de Normandie, et par dame Marie Coquerel, épouse de messire René de Brinon. La deuxième fut nommée Nicolas-Françoise, par messire Nicolas de Brinon, qui mourut en 1752, doyen du Parlement, et par demoiselle Geneviève de Brinon, sa sœur, épouse de M. le président de Courvandon. Enfin, la troisième fut nommée par M. Peley, négociant à Dieppe.

Il paraît bien que les seigneurs-patrons étaient toujours parrains des cloches. En 1755, les trois cloches ayant été refondues, elles furent nommées par le marquis d'Estouteville, qui, comme ses prédécesseurs, fit de grands cadeaux à l'église.

Messire Pierre de Brinon, seigneur et patron de la paroisse, était un homme généreux et libéral. En 1700, il vint célébrer à Meulers la fête de Pâques pour voir inaugurer sur le maître-autel le tableau de *l'Adoration des Mages*, qu'il avait fait peindre à ses frais, par Léonard, artiste de Rouen. Ce même Léonard, qui n'était pas sans mérite, peignit en 1708 une *Descente de Croix*, pour le chœur de Saint-Remy de Dieppe.

Le dernier acte de générosité du président de Meulers, Pierre de Brinon, fut la construction d'une sacristie, en 1733. Ce fut alors que l'on démolit un vieux bâtiment, appelé la *thrésorie*, et placé au bas de l'église, du côté des fonts.

Nous ne pouvons pas douter que ce respectable protecteur de la paroisse n'ait contribué d'une manière très-active à l'établissement de deux maîtresses d'école, installées à Meulers en 1712. C'étaient deux religieuses de la communauté d'Ernemont, nouvellement fondée à Rouen par M. Blain. En 1780, elles étaient remplacées ici par une sœur de la Providence.

Dans le courant du XVIIIe siècle, on fit de grands embellissements au chœur de l'église. C'était, du reste, l'époque des lambris, des peintures, des dorures, des berceaux, des stalles, des contre-tables, des baldaquins et des menuiseries de toutes les espèces. En 1702, M. Chartin, curé de Meulers, fit dorer la contre-table, le tabernacle et les images, puis il fit peindre le berceau avec des cartouches et des figures, évidemment comme à Muchedent et à Douvrend. En 1737, le chœur et le reste de l'église furent pavés avec du carreau de Bully et des briques de Martin-Camp. En 1742, M. le curé fit faire les stalles et les lambris du chœur, par Doyère, menuisier de Rouen, le même qui avait fait celles de Saint-Patrice.

Si l'on soignait le chœur, on ne négligeait pas non plus les chapelles. En 1727, Buzot, de Saint-Saëns, faisait la contre-table de la Sainte-Vierge pour 180 livres. En 1739, le même Buzot faisait la contre-table de Saint-Joseph. Les tableaux destinés à orner ces autels étaient commandés à des artistes de Dieppe. En 1728, Germain faisait le tableau destiné à la chapelle de la Sainte-Vierge. C'est ce même Germain qui a fait, à Saint-Jacques de Dieppe, la grande toile

représentant une *Assomption*, qui figure au-dessus du maître-autel, là où fut autrefois le fameux *Jardin de Gethsémani*.

Cathelouze fut chargé, en 1754, de décorer la chapelle de Saint-Joseph et d'en faire le tableau. Le même peintre dieppois fit, en 1771, deux tableaux représentant l'un l'*Annonciation de la Sainte-Vierge*, l'autre la *Résurrection du Sauveur*. On voit ici que Cathelouze peignait à l'huile beaucoup plus qu'on ne le croit communément. Sa spécialité, toutefois, était la tapisserie.

Le dernier peintre de Dieppe qui ait travaillé pour l'église est l'*ex-menuisier* Drouet ; on y trouve deux tableaux de lui : un *Saint-Pierre* et un *Baptême de Notre-Seigneur*. Ils sont signés de 1793, date remarquable sous tous les rapports. Ce sont, sans doute, les premiers essais de cet infatigable décorateur des églises de l'arrondissement.

La dernière observation qui nous ait paru digne d'être consignée, c'est qu'en 1726 la fabrique de Meulers paya 59 livres pour la *souscription des livres nouveaux* de la liturgie diocésaine, savoir : pour trois missels, 27 livres ; pour un graduel, 12 livres ; pour un antiphonaire, 12 livres ; pour quatre processionnaires, 8 livres. Ce sont les livres liturgiques que fit imprimer, en 1728, Mgr de Tressan. Nous avions vu, dans les comptes de plusieurs églises, l'achat de ces livres ; mais nous ignorions qu'ils étaient le résultat d'une souscription préalable. M. de Tressan, supprimant par son mandement tous les livres antérieurement imprimés, obligea les paroisses à acheter les nouveaux. Cependant, plusieurs s'en dispensèrent quelque temps, car nous voyons les archidiacres, dans leurs visites, contraints d'interdire les anciens livres pour amener les paroisses à en acheter de neufs.

FREULLEVILLE.

Cette église, dont on voit de loin culminer la longue flèche d'ardoise, a été construite en grande partie à la fin du XIIe siècle. Le tuf de la vallée figure, dans les contre-forts et au portail, à côté d'un vieux silex. Une chapelle dédiée à saint Vincent renferme une fenêtre rayonnante garnie de verrières du XVIe siècle. A cette dernière époque, de

grandes modifications furent faites à l'église. C'est alors que l'on aura construit le chœur en pierre blanche et le clocher en grès, ainsi que les transepts. Toute cette partie annonce le temps des derniers Valois. Sur un vitrail du chœur, on lit le millésime de MVcLI.

Vers le milieu du XIIIe siècle, Notre-Dame de Freulleville était un sujet de contestation entre l'archevêque de Rouen, Pierre de Collemieu, et le chevalier de Calletot, seigneur du lieu. Toutefois, les choses s'arrangèrent et, d'un commun accord, Robert d'Espagne fut nommé curé. Les deux patrons s'accordèrent de nouveau dans l'élection de Roger de Brilly (1). En 1495, la maison d'Étoutteville aliéna cette cure en faveur de la baronie de Cleuville (2); toutefois, il est vraisemblable que le patronage revint à cette maison, car c'est elle que nous trouvons mentionnée sur le pouillé de 1738.

En 1250, Freulleville comptait 80 paroissiens. En 1738, il y avait 103 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 600 habitants.

SAINT-AUBIN-LE-CAUF.

Entre la forêt d'Arques et le *Mont-Raz* que borde le *Bois de Pimont*, on voit s'élever, sur les bords de la Béthune, l'église de Saint-Aubin-le-Cauf, dont la construction remonte au XIIIe siècle. Située jadis dans l'enceinte même du château seigneurial, elle porte encore les traces de son ancienne vassalité. Au dedans et au dehors se déroulent et brillent sur les murs les titres et les écussons des parlementaires qui possédèrent cette terre pendant plusieurs siècles. Leurs tombes et leurs bancs seigneuriaux gardaient aussi le souvenir de leur patronage et de leur suzeraineté.

Cette église, construite en pierre blanche et en silex, eut primitivement deux nefs, dont celle du nord fut supprimée dans le siècle dernier. Des arcades ogivales rebouchées indiquent les anciennes communications d'une allée à l'autre. Les transepts sont restés ce qu'ils étaient primitivement,

(1) Pouillé d'Eudes Rigaud. — (2) Duplessis, t. Ier, p. 482.

seulement, sur celui du midi, s'élève le clocher, tour carrée surmontée d'une flèche d'ardoise.

Des statues, contemporaines de l'édifice, décoraient autrefois cette église. Nous citerons dans le nombre un vieil évêque que l'on voit à la contre-table ; c'est sans doute Saint-Aubin, à qui l'on a fait grâce à cause de son titre de patron. Les autres, Sainte-Madeleine, Saint-Louis et la Sainte-Vierge, sont déposées sous le clocher, bien près de la porte dont elles doivent prochainement franchir le seuil. Le style et les inscriptions annoncent la plus haute antiquité ; il est probable qu'elles ont été témoins de la réunion des prêtres du doyenné de Longueville qu'Eudes Rigaud convoqua, ici, le 15 janvier 1248 (1). Dans les fenêtres furent autrefois des verrières ; citons une Sainte-Marie et une Sainte-Madeleine que l'on trouve dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Le donateur est un prêtre, à longue barbe, avec surplis à grandes manches et collet sans rabat. Le costume et la couleur de la peinture indiquent le temps de Louis XIII.

Les seigneurs de Saint-Aubin-le-Cauf, en conservant le patronage honoraire, avaient donné le bénéfice avec ses fruits au monastère de Saint-Wandrille. Au XIe siècle, le seigneur-châtelain de ce pays était Robert-le-Magnifique, duc de Normandie. Ce prince possédait toutes les terres situées depuis Dieppe jusqu'à Douvrend, en passant par Arques et l'Alihermont. Tout cela relevait alors du vieux château d'Arques, chef-lieu du Talou. En 1031, Robert donna à Saint-Wandrille l'église d'Arques, celles de Bouteilles et de Saint-Aubin-le-Cauf, qui en étaient comme les dépendances. Plus tard, Richard-Cœur-de-Lion aliéna de gaîté de cœur, pour une roche fortifiée, les villes de Dieppe et de Bouteilles, le village de Douvrend et toute la forêt de l'Alihermont. C'était ainsi que nos ducs démembraient eux-mêmes leur vaste domaine féodal.

L'abbé de Saint-Wandrille présenta à l'archevêque Robert Poulain le prêtre Jean de Caus, qui fut accepté. La cure valait alors 40 livres et possédait 200 paroissiens. Cette population a bien diminué depuis Louis-le-Jeune, car, sous Louis XV, il n'y avait plus que 124 feux. Aujourd'hui, c'est

(1) *Regest. visit.*, p. 17.

une succursale de 652 âmes à laquelle est réunie la commune de Dampierre qui compte 352 habitants.

Sous le chœur de cette église est un caveau sépulcral dans lequel sont descendus bon nombre des seigneurs-châtelains du village. La révolution dispersa leurs ossements, jeta leur cendre au vent et envoya au district leurs cercueils de plomb pour couler des balles. Depuis ce temps, l'entrée de la crypte a été bouchée et la mort ne vient plus soulever la pierre qui en forme l'entrée. Qu'il nous soit permis de mentionner quelques-uns des derniers et des plus illustres personnages qui soient descendus dans ce caveau funèbre.

Le 3 août 1780, fut transporté dans cette paroisse et déposé sous le chœur haut et puissant seigneur messire Charles-Henri-Alexandre Dumoucel, chevalier, seigneur-patron et haut justicier de Quilly, Cintheaux, Cauvaincourt, Jacomesnil, seigneur-patron et châtelain de Torcy-le-Grand, Torcy-le-Petit, Saint-Aubin-le-Cauf, Estables, Noville, Varenne, Estruissard, Lavaloine et autres terres et seigneuries, conseiller du roi en ses conseils et président à mortier au parlement de Normandie, etc. Il était mort à Rouen, dans son hôtel, rue Sainte-Croix-des-Pelletiers. Il fut accompagné dans le chemin et inhumé par le curé de Sainte-Croix-des-Pelletiers. Le témoin de cette cérémonie était son collègue et ami, messire Leroux d'Esneval, baron d'Esneval et d'Aquigny, marquis de Grémonville et fondateur magnifique des églises d'Aquigny et de Grémonville.

Le 10 août 1782, fut déposé à côté de son père Henri Dumoucel, mort en 1755, à l'âge de 3 ans. Il avait été inhumé primitivement à Rouen, dans la chapelle de Saint-Alexis, paroisse de Sainte-Croix-des-Pelletiers. Cette chapelle venant d'être détruite, le cardinal de La Rochefoucauld autorisa l'exhumation et la translation des restes mortels de l'enfant (1).

Le 27 juin 1787, le vicaire de Sainte-Croix-des-Pelletiers, accompagné de neuf autres prêtres, déposait dans le même caveau, en présence du marquis et du comte de Bonneval, le corps de Marie-Françoise Groulard, veuve du président Dumoucel (2). Une pierre fut placée sur son cercueil; elle est maintenant déposée dans les écuries du château. Nous

(1) Regist. des bapt. et sépult. de Saint-Aubin-le-Cauf; archiv. du trib. civil de Dieppe. — (2) Id., ibid., année 1787.

donnons ici l'inscription qu'elle présente : « Ici repose le corps de haute et puissante dame Marie-Françoise Groulard de Torcy, dame châtelaine et patronne de Saint-Aubin-le-Cauf, Torcy-le-Grand et Petit, Estables, dame des fiefs, terres et seigneuries de Nosseville, Maintru, Lavaloine et autres lieux, veuve de haut et puissant seigneur messire Charles-Henri-Alexandre, conseiller du roi en tous ses conseils, président à mortier honoraire au parlement de Normandie, seigneur et patron de Tonneville, seigneur-patron et haut justicier de Quilly, Cintheaux, Cauvicourt, Quevillon, la Rivière-Bourdet et autres seigneuries, décédée à Rouen, le 24 juin 1787, dans la soixantième année de son âge, transportée et inhumée en cette église, le 26 du même mois. »

Mais la plus célèbre translation fut celle qui eut lieu en 1785, après la suppression du couvent des Célestins de Rouen. Claude Groulard, premier président de Normandie, sous Henri III et Henri IV (1585-1607), avait été inhumé dans ce monastère, avec Barbe Guiffart, sa seconde femme. A cet homme, si éminent pour son savoir, son courage et sa vertu, on avait élevé, dans la chapelle Sainte-Anne, un monument digne de lui. Sur un socle de marbre noir, était posée une statue en marbre blanc, « aussi grande que nature, » représentant le premier président, agenouillé tête nue, mains jointes, priant Dieu pour son pays qu'il avait si bien servi. Farin, Toussaint Duplessis et tous les chroniqueurs rouennais, avaient décrit et admiré ce beau monument. Mais l'ordre des Célestins ayant été supprimé en France, en 1783, le monastère de Rouen ayant été vendu vers 1785, la famille de Groulard fit transférer les restes de son plus illustre chef dans l'église de Saint-Aubin-le-Cauf, lieu ordinaire de sa sépulture jusqu'à la révolution. Les paysans de la vallée ont pu contempler, dans leur pauvre église, ces belles statues sépulcrales. Elles étaient placées entre le chœur et la chapelle de la Sainte-Vierge, sous des arcades de brique, raccommodées en 1771. Une grille de fer les entourait, elle fut impuissante pour les protéger contre les révolutionnaires.

Pour sauver ces images de la destruction, de fidèles serviteurs les enlevèrent en 1793 et les cachèrent dans les écuries du château. C'est là qu'elles étaient restées, dans le plus profond oubli, jusqu'en 1841, où l'historien du Parlement de

Normandie les découvrit pour la première fois. Mais laissons-le nous raconter lui-même cette intéressante histoire.

Aucun écrivain n'avait gardé le souvenir de la translation des restes de Groulard, tous au contraire prétendaient que son cercueil avait été détruit pendant et même avant la révolution. « Mais, se disait l'historien parlementaire, en 1785 on ne détruisait pas encore les tombeaux, et puis la famille de Groulard, le Parlement lui-même n'eussent pas permis de profaner sa statue et de briser la tombe d'un de ses plus illustres membres. Je fis des recherches et l'espérance ne tarda pas à venir. J'avais sous les yeux une ordonnance de l'archevêque de Rouen, en date du 19 août 1785, autorisant la translation des corps de Groulard et des siens. Elle permettait que, de l'église des Célestins de Rouen, ces restes fussent portés à Saint-Aubin-le-Cauf, près de Dieppe. En un mot, les descendants de Groulard étaient sans reproche, et le Parlement de Normandie avec eux. Saint-Aubin-le-Cauf, c'était la *Maison des Champs* de Groulard; maison menacée de ruine, un instant, par Mayenne, en 1589, mais sauvée par Bassompierre. C'était là que Groulard passait le temps des vacances, relisant, annotant les poètes, les orateurs, les historiens grecs, latins, qui naguère avaient réjoui sa jeunesse. Quelques-uns de ces livres sont venus jusqu'à nous, et, avec eux, les notes que sa main y a tracées, datées de Saint-Aubin-le-Cauf; Saint-Aubin-le-Cauf où, un jour (le 8e février 1592), entra Henri IV, qui, vainqueur et blessé à Aumale, venait se reposer quelques jours sous le toît hospitalier du loyal et dévoué président. Il me tardait de visiter ce village, si riche, pour moi, de souvenirs! Et avec quel empressement j'allai tout d'abord à son église! Là, sans doute, depuis l'ordonnance du cardinal de La Rochefoucauld, gisaient les restes de Groulard et se trouvait son sépulcre; mais, hélas! je n'en aperçus pas même les traces : les caveaux sont vides, point de monument dans l'église, et j'allais croire qu'on n'avait jamais opéré la translation permise, lorsqu'un vieillard survint, qui, apprenant ce que je cherchais, me montra la place où avait été le sépulcre, me parla de la statue de marbre qu'il avait vue mille fois, qu'il croyait voir encore, et, pour la mieux décrire, s'agenouillait, les mains jointes. Mais un jour (c'était huit ans environ après la trans-

lation), le sépulcre avait été enlevé de l'église, les corps des Groulard arrachés des caveaux et jetés dans une fosse du cimetière, depuis quoi l'on n'avait plus mémoire des sépulcres des Groulard, non plus que de leurs ossements. Pour tout souvenir d'une famille si illustre naguère, restaient çà et là, hors de l'église et dans l'église même, quelques écussons, peints, des Groulard *(trois châteaux d'argent, deux et un, sur champ d'azur)*; cela me rappela la tour d'argent des *Palinods*.

» Du château de Groulard, que j'aspirais voir, au défaut de sa tombe, rien presque, hormis le petit pont en pierre et brique, sur lequel passait si souvent le *carroche* du bon président, et que franchit Henri IV, vainqueur et blessé, arrivant d'Aumale; à la place de l'antique manoir, un château moderne, bâti en 1732, par la présidente Dumoucel de Torcy, maison qui n'a jamais été habitée ni même achevée, que la pluie mine chaque jour, et qui, sans doute, sera en ruine avant d'avoir abrité leurs maîtres. Montaigne l'a dit, et l'a dit comme il savait tout dire : « *Est-ce par nature, ou par erreur de fantaisie, que la veue des places que nous sçavons avoir été hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le récit de leurs faictz, ou lire leurs escriptz.* » A cela, je ne sais que répondre, sinon que cette visite des lieux naguère habités par Groulard n'était point pour moi sans douceur. De longues, épaisses et hautes murailles en pierre et brique, debout depuis plusieurs siècles, dureront bien long-temps encore pour montrer comment on savait construire alors.

» On me fit voir d'anciennes et vastes écuries à voûtes en ogives, soutenues par d'élégants piliers; on dirait des chapelles; elles étaient là, de toute certitude, au temps de Henri IV et de Groulard. J'avisai dans un coin très-obscur d'épaisses dalles, qu'au toucher je reconnus être de marbre, et, remuant, faisant remuer des pierres, des débris entassés sous de grosses poutres que plusieurs hommes déplacèrent à ma prière, je conçus un instant l'espoir de trouver là, peut-être, ce que je n'étais point venu y chercher, à coup sûr; mais, à l'aide de la lueur d'une torche, je ne voyais toujours que des décombres, lorsque, regardant de

plus près, j'aperçus enfin distinctement des mains jointes, puis le manteau fourré des présidents de parlement, puis une tête nue aux cheveux ras, au menton barbu; j'avais reconnu, à ne pouvoir m'y méprendre, le premier président Groulard, dont je possède l'authentique et ressemblant portrait, peint sur bois, en 1601, de tous points conforme à une vieille image du président, gravée, de son temps, d'après un autre portrait (un peu différent), comme le costume l'indique assez.

» Ainsi, le hasard me procurait ce que n'avaient pu découvrir mes recherches. Il m'offrait, en même temps, un amas de pierres qu'on ne remuera pas sans fruit, à coup sûr, car la statue en marbre de Barbe Guiffard, deuxième femme de Groulard, naguère admirée aux Célestins de Rouen, vue depuis dans l'église de Saint-Aubin-le-Cauf, est là aussi dans ces monceaux de pierres; et le vieillard de Saint-Aubin venait de me la décrire telle que Farin l'avait décrite avant lui : « couchée sur le dos, les mains jointes, la teste appuyée sur un coussin. » Là donc, gisent pêle-mêle, oubliés depuis cinquante ans, ignorés dans l'obscurité, dans la poussière, sous vingt ou trente poutres dont on les surcharge et qu'on remue plusieurs fois chaque année, des monuments d'un grand prix, notamment la statue en marbre blanc, bien conservée, du premier président Groulard. La tête, les mains jointes, le manteau d'hermine, m'ont paru n'avoir reçu aucune atteinte, chose que j'ai peine à comprendre et dont s'étonneront certainement aussi ceux qui la verront après moi. Cette découverte n'est pas sans intérêt, nous le croyons. La statue de Groulard, celle de Barbe Guiffard, ces inscriptions, qui sont de l'histoire, tout cela est désirable pour notre ville, et serait convenablement placé dans son magnifique Palais-de-Justice. »

Les vœux de l'historien du *Parlement de Normandie* ont été exaucés. Mme la duchesse de Fitz-James, née de Choiseul, propriétaire du château de Saint-Aubin, accorda les statues au département de la Seine-Inférieure. M. le baron Dupont-Delporte les fit venir à Rouen et déposer au Palais-de-Justice, dans la *Salle des Pas-Perdus*, où chacun peut maintenant les visiter. Les magistrats et le barreau peuvent contempler avec respect l'image d'un juge intègre dont la vie tout entière fut

un sacrifice de lui-même au devoir. Les amis des lettres peuvent honorer le généreux restaurateur, le prince magnifique de nos antiques palinods, le docte philologue, l'élégant interprète de Lysias, l'ami des Juste-Lipse, des Scaliger et des Casaubon, le protecteur de Malherbe, le Mécène des poètes de son temps. Enfin, Français et étrangers peuvent rendre hommage à ce confident de Henri IV, à cet adversaire si redouté de la Ligue, à ce *moyenneur* de la réduction de la Normandie, sous l'autorité royale. Mais quel malheur que tout cela ne soit plus dans l'église de Saint-Aubin-le-Cauf!

DAMPIERRE.

Dampierre est une vieille seigneurie dont la terre fut érigée en baronie par lettres-patentes du mois d'octobre 1673. Les titulaires de ce fief ont joué de tout temps un grand rôle dans ce pays, et la maison de Dampierre a toujours été une des plus historiques de la contrée.

Le manoir de ces preux chevaliers est une vieille demeure, antique par sa forme, couverte de tuiles et encore entourée de fossés et de *sauts-de-loup*. Sa situation est ravissante, sur le bord de la Béthune, et au milieu des frais ombrages de la vallée. L'église faisait autrefois partie de son domaine, elle porte sur ses murs la ceinture noire des anciens patrons. Une chapelle seigneuriale était destinée à les recevoir pendant l'office, et son pavage recouvrait leur cendre après leur mort.

L'église actuelle, située sur le bord du grand chemin, au pied de la colline, date primitivement du XIIIe siècle. Le chœur, surtout, est de cette dernière époque. La nef renferme des parties tuffeuses qui pourraient bien être plus anciennes, mais elle a été remaniée dans ces derniers temps. La chapelle du nord est de la fin du XVIe siècle, et le clocher, sur le portail, pourrait bien aussi être de ce temps.

Cette modeste église, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, renferme un mobilier qui mérite l'attention du voyageur.

L'église de Dampierre *(de Dampni-petrâ)* fut autrefois la possession du monastère de Corbie, diocèse d'Amiens. Quelques-uns vont jusqu'à en faire un prieuré ou un personat, dont un moine était titulaire jusqu'au XVIIe siècle. L'abbé de Corbie présenta le prêtre Guillaume à l'archevêque Thibaut

qui le reçut ; la cure valait alors 20 livres et comptait 8 paroissiens. En 1738, l'abbé Saas, rédigeant le pouillé du diocèse de Rouen, y compta 77 feux, ce qui suppose un grand accroissement de population. Aujourd'hui c'est une commune de 352 habitants annexée à Saint-Aubin-le-Cauf.

BELLENGREVILLE.

Au sein de la vallée de l'Eaulne, sur les bords mêmes de la rivière, avait été autrefois placée une église dédiée à Saint-Germain d'Auxerre. Ce souvenir d'un apôtre de l'Angleterre, rapproché d'une vieille fontaine, couverte de glaïeuls et de cresson, où l'on est venu prier jusqu'à nos jours, ferait croire que le saint pontife a pu stationner dans cette vallée aux jours de son pélerinage. La fontaine et l'église ont disparu depuis des années, mais le souvenir de ces eaux salutaires est encore vivant chez les habitants du village.

Dans les premières années du règne de Louis XV, les habitants de Bellengreville abandonnèrent *l'île de Saint-Germain* et transportèrent leur église là où elle est aujourd'hui. La raison principale qui les détermina à abandonner le vieil édifice en tuf, bâti par leurs ancêtres, c'était l'impossibilité d'inhumer dans le cimetière pendant six mois de l'année. Tout l'hiver, les fosses se remplissaient d'eau sitôt qu'elles étaient creusées, et il fallait enfoncer le coffre avec la bêche pour le faire descendre au fond de la tombe. Cette hideuse opération se pratique souvent au Hâvre, dans le cimetière Saint-Roch. Les bons paysans conçurent tant d'horreur de cette noyade posthume, qu'ils consentirent à séparer leurs os des ossements de leurs aïeux.

Ajoutons que, dans les grandes eaux, il était impossible d'aborder l'église, fort souvent inondée. Toutes ces raisons déterminèrent les trésoriers de Saint-Germain de Bellengreville à acheter, de Jacques Remy, trente perches de terrain pour construire leur nouvelle église avec les matériaux de l'ancienne et les deniers de la paroisse. Ce fut le 15 mars 1715 que l'acte en fut passé à Dieppe, devant Me Grandcamp, notaire et tabellion audit lieu (1). La même année l'église fut

(1) Note communiquée par M. Petiteville, instituteur à Bellengreville.

bâtie. Le monument que l'on construisit est un modeste édifice en brique rouge qui, cent ans plus tard, devint trop petit pour la paroisse. En 1834 on agrandit l'église au moyen de deux petites nefs qui furent payées, en grande partie, par la vente du cimetière de Saint-Sulpice.

Le clocher renferme deux cloches, dont la plus petite provient de l'église supprimée d'Hybouville. On lit sur la plus grosse l'inscription suivante : « J'ai été nommée Marianne, par messire Guillaume-Habraam-Joseph Bauldry, seigneur et patron de Bellengreville, Saint-Sulpice, Breuilly et autres lieux, capitaine en premier au corps royal du génie, et par noble dame Marianne Chauvain, épouse de messire François-Adrien Deschamps, chevalier seigneur de Bois-Hébert, ancien capitaine de cavalerie, patron, haut-justicier de Cliponville, Envronville, Hotot-le-Vatois et autres lieux, l'an 1783, et j'ai été bénite par maître Louis-Pierre-Adrien Paon, curé de cette paroisse. » Sur celle d'Hybouville on lit ce qui suit : « Marie suis nommée, et j'ai été bénite par Me Hubert Lormier, curé du lieu, mon parrain messire François Lavache d'Hybouville, chevalier, ma marraine Marguerite-Madeleine Leborgne. Laignel, trésorier, en l'an 1617. »

La paroisse de Bellengreville a quelque importance, aujourd'hui qu'elle se compose de cinq paroisses anciennes. C'est une succursale de 720 habitants, mais avant la révolution, elle ne comptait que 36 feux. Elle avait diminué depuis le XIIIe siècle, car sous saint Louis, elle possédait 60 paroissiens. Ce bénéfice, qui valait 30 livres au temps d'Eudes Rigaud, était estimé à 800 livres, sous M. de Harlay. Toujours le seigneur du lieu fut patron de la cure, ce seigneur n'était autre que le senéchal héréditaire du comté d'Eu. Ce fut lui qui présenta, à l'archevêque Thibaut, le prêtre Henri. Denise, veuve du senéchal Richard, présenta, à Eudes Rigaud, le prêtre Ricard, de Pommerval. En 1556 Jean d'O, senéchal héréditaire du comté d'Eu et seigneur de Bellengreville, présenta à la cure comme titulaire du fief du lieu.

INERVILLE.

En face de l'ancienne église de Bellengreville, sur le bord de l'Eaulne, mais à la pointe d'une colline, était posée la petite église d'Inerville, véritable chapelle placée dans l'en-

ceinte d'un château détruit pendant les guerres de la Ligue. La cour de ce manoir, devenu une ferme, est toute remplie de maçonneries. La vieille église, dont la construction remonte jusqu'au XIIIe siècle, est devenue une étable à vaches. La paroisse se composait d'un seul feu. Cependant cette seule ferme était estimée 700 livres de rentes. Le seigneur du lieu présenta toujours à la cure. Le prêtre n'était guère que le chapelain du château. Les armoiries des patrons couvraient cette humble chapelle, dédiée à saint Etienne. Leur litre noire l'entourait comme d'un voile de deuil. Leurs cendres en formaient la poussière et leurs pierres tombales en étaient le plus bel ornement. On voit encore, dans la cour de la ferme, délaissée sous une gouttière, une dalle tumulaire qui montre en relief un chevalier du temps des Croisades, couché sur le dos, tête nue et mains jointes. Il est vêtu d'un hoqueton, ceint de son épée, porte ses houzeaux et ses genouillères. Son casque et ses gantelets sont à ses pieds, des écussons accompagnent sa tête. Il y a peu d'années encore cette belle pierre couvrait la loge d'un chien. Pourquoi ne pas la placer dans une église ou dans un musée?

SAINT-SULPICE OU BELLENGREVILLETTE.

Entre la rivière d'Eaulne et la forêt d'Arques, fut autrefois la vieille église de Bellengrevillette, dédiée à saint Sulpice. Elle fut vendue, en 1809, par la fabrique de Bellengreville, pour être démolie. L'église de Saint-Sulpice ressemblait beaucoup à celle de Sauchay-le-Bas. Elle était intéressante, disent les vieillards qui l'ont vue. Cette paroisse était une des cures d'honneur auxquelles présentait la duchesse de Mortemart. Dans les derniers temps, les seigneurs du lieu présentaient à la cure, comme l'attestent la tradition, les pouillés et l'inscription de la cloche conservée dans le jardin du presbytère de Bellengreville. On lit sur ce bronze : « L'an 1766, j'ai été bénite par Jean-Nicolas Legrand, curé de cette paroisse, et nommée Jeanne-Charlotte, par très-haut et très-puissant seigneur monseigneur Jean-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, prince de Tonnay-Charente, marquis de Manneville, de Verly, baron de Machonville, seigneur et patron de cette paroisse et autres lieux, et par très-haute et très-puissante dame Madame Charlotte-

Natalie de Manneville, duchesse de Mortemart, dame et patronne de cette paroisse. »

Le bénédictin Duplessis soutient que cette paroisse fut donnée au XIIe siècle, à l'abbaye de Mortemer, par Guillaume, comte d'Essex. Il affirme que le patronage de cette église fut confirmé au monastère normand, par sentence du bailly de Caux, rendue en 1315. « Toutefois, ajoute-il, les mémoires de l'abbaye conviennent que ce patronage a été long-temps contesté aux religieux et qu'ils ont fini par le perdre. » Tout porte à croire qu'ils l'ont perdu de bonne heure, car en 1240, Hélye de Saint-Sulpice présenta le prêtre Guillaume à l'archevêque Pierre de Colmieu. Le duc de Longueville et le comte de Tancarville firent aussi des présentations, l'un en 1582 et l'autre en 1650. Ce bénéfice valait 30 livres au XIIIe siècle et 500 au XVIIe. Eudes Rigaud y trouva 50 paroissiens. L'archevêque de Tressan n'y comptait plus que 14 feux en 1738.

SAUCHAY-LE-BAS.

Dans la vallée de l'Eaulne, sur la lisière des bois de Sauchay, au bord d'une ancienne voie romaine, fut élevé, dès les premiers temps du Christianisme, un temple au vrai Dieu. Des constructions antiques et d'innombrables médailles du Bas-Empire jonchaient le sol sur lequel fut assise cette maison de prière. On la fit descendre jusque dans les entrailles de la terre, car une crypte servit de base à l'église romane que l'on construisit plus tard. Ce qui reste du monument primitif appartient à cette vieille architecture cintrée qui employa le tuf dans ses opérations.

Le chœur a gardé le tuf dans son appareil ; la nef en possède également. De vieux cintres rebouchés font voir que l'église entière a été bâtie au XIe siècle. De nombreuses réparations, pratiquées aux temps postérieurs, en ont altéré la nature première : le silex, la craie et la brique ont enlevé à cet édifice sacré sa physionomie austère et monumentale.

Au XVIe siècle, la porte d'entrée, placée au midi, a été transportée au pignon de l'ouest. Une vigne, chargée de feuilles et de raisins, décore, par ses jolis reliefs, cette anse de panier de la Renaissance. Pour couronner ce même pignon, s'élevait autrefois un campanile roman ; c'était tout simple-

ment un pan de mur percé de deux ouvertures destinées à recevoir les tinterelles. Ce n'est guère qu'à la fin du XVII[e] siècle que l'on boucha ces ouvertures pour accoler contre le mur une charpente d'ardoise destinée à faire le clocher actuel.

A l'intérieur de l'église, nous signalerons le maître-autel, dont la dalle supérieure est en tuf, ce qui le reporte à la construction même de l'église; il est surmonté de l'image de saint Martial, patron de la paroisse.

Dans la nef, est une pierre tombale, autour de laquelle on lit l'inscription suivante : « Cy gist Nicolle de Leurre, chevalier, lequel décéda le jour de . . . . , en l'an de grâce mil cinq cens . . . . . Cy gist Vivianne du Parc, femme de M. de Leurre, laquelle décéda le XIX[e] jour de janvier MVccXXXI. »

La partie la plus intéressante de cette église, c'est la crypte ou chapelle souterraine de Saint-Sauveur, placée sous le chœur. La première fois que nous l'avons visitée, elle venait d'être mutilée par le tonnerre un jour de 1839, et par des maçons de campagne qui l'avaient réparée. Ces pauvres gens avaient cru bien faire que de frotter à coup de brosses, chargées de chaux, les peintures qui recouvraient les murs. Dans le peu qu'ils ont épargné, nous avons reconnu les arbres d'un paysage et un ciel parsemé d'étoiles que des anges parcourent, les ailes étendues. Une bordure de diverses nuances encadrait ce tableau, qui nous a semblé appartenir à la fin du XVI[e] siècle ; mais le monument lui-même doit remonter beaucoup plus haut : la partie conservée révèle évidemment une construction fort ancienne. Là est un autel dédié à saint Sauveur, sur lequel on a longtemps célébré la messe ; c'était aussi l'objet d'un pélerinage très-fréquenté.

Cette vieille crypte, si elle pouvait parler, nous redirait bien des faits et bien des coutumes antiques ; elle nous révèlerait, par exemple, l'origine d'un usage qui se pratiquait ici au XIII[e] siècle, et qui, peut-être, avait dégénéré en un abus. Eudes Rigaud nous apprend, dans le journal de ses visites, qu'en passant à Sauchay, en février 1248, on lui exposa que l'on faisait des *veillées* dans cette église, la nuit du samedi au dimanche. C'était sans doute une dernière trace

de ces *vigiles* et de ces *nocturnes* que l'on chantait autrefois dans toutes les églises chrétiennes.

Le seigneur-patron de l'église fut toujours le connétable du comté d'Eu, baron du haut et du bas Sauchay. Ce fut lui qui présenta le prêtre Jean à l'archevêque Gautier de Coutances. La cure, alors, valait 15 livres et possédait 40 paroissiens. En 1648, elle était estimée 600 livres et possédait 50 feux, en 1738. Il paraît bien qu'au XVIe siècle, le comte d'Eu lui-même devint, un moment, patron de cette église, car Duplessis prétend qu'il y présenta, en 1500 et en 1561 ; mais le dernier pouillé du diocèse revendique le droit de présentation pour le seigneur du lieu. Aujourd'hui, Sauchay-le-Bas n'est plus paroisse : c'est une simple annexe de Bellengreville. On y vient célébrer l'office divin, de temps à autre. Nous souhaitons vivement que cette église soit conservée, que sa crypte, dégagée des grossiers matériaux qui l'encombrent, soit rendue au Sauveur des hommes et à la piété des peuples. Puisse ce village devenir bientôt une succursale, et, fasse le Ciel qu'un bon prêtre, en ranimant la foi de ces peuples, relève le temple, comme Esdras, et lui rende sa beauté première ! Daignent les successeurs d'Eudes Rigaud jeter un regard sur cette église, la visiter, dans leurs courses apostoliques, venir prier dans sa crypte et la compter toujours au nombre de leurs filles antiques et bien-aimées !

SAUCHAY-LE-HAUT.

Sauchay-le-Haut est ainsi appelé, à cause de sa position sur une plaine élevée, tandis que Sauchay-le-Bas est profondément enseveli dans la vallée. L'église portait autrefois le titre de Notre-Dame-du-Bosc, et la paroisse est encore aujourd'hui connue, comme dans l'antiquité, sous le nom de *la Ville-du-Bois*. En effet, c'est bien une *ville* tracée à même une fraîche et épaisse forêt de hêtres.

Le château, qui enveloppe l'église et le village dans ses longues avenues, est un élégant pavillon qui commande la vallée, comme autrefois ses redoutables tourelles commandaient aux pays d'alentour ; car, il faut bien le savoir, les hauts barons de Sauchay étaient grands justiciers et connétables héréditaires du comté d'Eu ; ils étaient les compagnons habituels des princes, dans leurs guerres ; ils possé-

daient de grandes terres et de grands droits féodaux dans toute cette contrée. Les hommes d'armes de leur vasselage étaient tenus de venir rendre, au plaid de Sauchay, des *saluts militaires de blanche lame;* les autres étaient tenus à la présentation d'*un chapeau de roses.* C'était aussi aux seigneurs qu'appartenait le droit de choisir les curés dans les deux paroisses du nom de Sauchay. C'est ce que nous apprend, d'une manière incontestable, le pouillé d'Eudes Rigaud; mais, en 1500 et en 1561, ce patronage était passé au comte d'Eu. Henri de Lorraine vendit la baronie de Sauchay, en 1646; aussi le pouillé de 1738 place-t-il le droit de présentation dans la personne du seigneur du lieu.

Au XIIIe siècle, il se passa un fait assez curieux, relativement à l'église de Sainte-Marie de Sauchay. Cette paroisse, qui comptait alors 9 paroissiens (1) et qui valait 25 livres de rente, avait pour curé le prêtre Guillaume qui avait été reçu par l'archevêque Rigaud. La présentation en avait été faite au pontife de Rouen par le chevalier Inet de Rouvray (*miles),* à qui le comte d'Eu avait donné la garde de sa prison. Cette prison ne renfermait alors ni plus ni moins que l'héritier du connétable et baron de Sauchay. Le rédacteur du pouillé n'a garde d'entrer dans les détails qui motivaient cet acte sévère de juridiction féodale.

Notre-Dame de Sauchay-le-Haut est une petite église tout humble et toute modeste qui semble se cacher sous les arbres des métairies qui l'entourent. Le portail, sur lequel est le clocher, renferme quelques traces du XVIe siècle, comme le reste de l'église qui, pourtant, a été retravaillée dans ces derniers temps. C'est le mobilier seul de cette église qui attirera notre attention.

Dans le chœur est un bas-relief représentant Saint-Hubert poursuivant un cerf avec ses chiens; c'est là, sans doute, un *ex-voto* des Leblond, châtelains de Sauchay, qui l'auront voué dans une chasse de l'année 1699.

Le morceau capital de cette église, c'est l'autel de pierre, charmante sculpture du XVe siècle, où l'artiste a laissé son nom. C'est une hymne à Marie, que cet autel découpé en

(1) Sauchay-le-Haut possédait 50 feux en 1738; c'est aujourd'hui, avec Sauchay-le-Bas, une commune de 347 habitants annexée à Bellengreville.

ogives surmontées d'une croix. Ce sont autant de médaillons représentant les chiffres bénis de Jésus et de Marie. Des lettres roses, gravées sur la pierre, portent, dans tous les sens, ces angéliques salutations : *Ave, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jesus. Amen. Ave, Regina cœlorum, ave, Domina angelorum*, etc. Le serviteur de Marie, qui a retracé sa prière sur la pierre, s'appelait Emile-Louis Chouquet. Il a dû consacrer à cette œuvre ses moments de loisir, car ses quatre signatures portent des chiffres divers ; il varie de 1469 à 1470.

Qui le croirait? cet autel, que les habitants de Sauchay devaient aimer avec idolâtrie, ils l'ont laissé mettre en pièces à la révolution ; toutefois, ils en ont emporté les morceaux, et quand l'heure de la restitution a sonné en 1841, ils les ont remis entre les mains de MM. E. Olivier et Wiotte, restaurateurs de ce joli monument.

Parlons maintenant des nombreux tombeaux qui pavent cette église. Il paraît bien qu'elle fut autrefois le lieu de sépulture des châtelains de Sauchay ; les Leblond surtout en avaient fait le sépulcre de leur famille. Ces puissants acquéreurs de la baronie avaient couvert l'église de leurs armes et l'avaient entourée de leur ceinture noire. Leur aigle semble crier encore : *Ad astra fero.* Il est vraisemblable qu'ils avaient leurs caveaux dans le chœur.

Mais avant d'arriver à eux, citons la belle pierre tombale aujourd'hui exilée dans la nef; elle est assez bien ornementée dans le style de la Renaissance. Un homme et une femme sont couchés, mains jointes; l'époux a des genouillères en fer et des éperons aux pieds; l'épouse semble tenir un chapelet ; on lit autour : « Cy gisent Loys de *Fauville,* en son vivant escuyer et *fournier* du roy, lequel trespassa le xxe jour de décembre l'an mil v^{cc}. . . . . . et demoiselle Marie Lorens, en son vivant fame du dit escuyer, laquelle trespassa le xxviie jour de mars mil v^{cc} xxix. »

Dans le chœur reposent les barons et baronnes de Sauchay, dont les noms suivent: Antoine Leblond, décédé le 1er mai 1666, et Charlotte de Monbures, sa femme ; Pierre Leblond, mort le 11 septembre 1717, et Charlotte de Torcy, son épouse; Charles Leblond, décédé le 26 mars 1746, et Louise de Bully,

sa femme, inhumée en 1735. « Passants, dit le marbre tumulaire, ne refusez pas à chacun un *De Profundis*. »

Puissants seigneurs ! dormez votre sommeil, nul ne viendra plus vous troubler dans cette enceinte désormais votre unique héritage. Cachée dans un humble village, où vous avez répandu vos bienfaits, votre cendre a échappé à la main des profanateurs et la pierre funèbre recouvre encore la poussière qu'elle devait protéger. Connétables des comtes d'Eu, vous avez été plus heureux que vos maîtres, car eux n'ont pu jouir paisiblement de leurs sépultures, la main des révolutions a fondu leurs cercueils et jeté leurs cendres au vent. Leurs orgueilleux mausolées ont été dispersés dans les caves et sous les gouttières, trop heureux que la main pieuse du dernier des comtes d'Eu soit venue relever leurs cercueils et montrer dans une chapelle souterraine tout ce qui reste de vos maîtres !

CHAPELLE DES RENDUS.

Sur la paroisse de Sauchay-le-Haut, se trouve la magnifique ferme des Rendus, occupée aujourd'hui par M. Godeby. Dans cette grande enceinte rurale fut élevée une chapelle dédiée à saint Nicolas, dont l'archevêque Eudes Rigaud fit la consécration, le 13 de juillet 1257. D'après les termes mêmes dont il se sert, cette chapelle était située au milieu d'un bois (1). Il ne reste que peu de chose de ce monument du XIII[e] siècle, pourtant dans la laiterie de la ferme on croit retrouver encore des traces de la maison de prière. Les bâtiments ruraux affectent la forme carrée d'une enceinte conventuelle, c'est là l'unique et dernier débris de ce prieuré-cure dépendant de l'abbaye de Sery, dont les religieux desservaient encore le hameau en 1738. Les vieillards se souviennent de les y avoir encore vus au moment de la révolution. De ce qu'ils en racontent, il faut convenir qu'ils n'ont pas laissé d'édifiants souvenirs.

TOURVILLE-LA-CHAPELLE.

Cette paroisse est plus vulgairement connue sous le nom Catteville-Malderé. Catteville est le nom du château et Mal-

(1) *Dedicavimus capellam S. Nicolai in nemore de Saucheio.— Regest.* p. 279.

deré celui du seigneur. L'ancien nom du hameau, où est construite l'église, est véritablement Tourville. Le surnom de La Chapelle lui vient d'une vieille chapelle depuis long-temps disparue.

L'abbaye de Fécamp possédait l'église de Tourville, la plus belle de toute la plaine, renfermée entre l'Eaulne et la mer. Cette église lui avait été donnée de très-bonne heure, avec la baronie du Jardin dont elle relevait féodalement. Les abbés de Fécamp, seigneurs et barons du Jardin, étaient aussi primitivement tout puissants à Tourville. Aussi cette église fut-elle désignée pour faire partie de la célèbre exemption tant combattue par les archevêques de Rouen. Dans une bulle de 1104, le pape Pascal II confirma au monastère de Fécamp l'église dont nous parlons. En conséquence l'abbaye y conféra toujours de plein droit. Il y a plus, elle exerça parfois des actes de juridiction purement épiscopale. Ainsi, en 1481, elle fit bénir, par Guillaume, évêque de Chrysopolis, la pierre du grand autel de l'église paroissiale de Tourville-la-Chapelle. En 1695, lorsque dom Guillaume Fillastre et dom Gabriel Dudan écrivaient leur fameuse *Défense de l'Exemption de Fécamp,* on lisait encore sur la pierre de l'autel que l'église avait été *dédiée par l'autorité de Messieurs de Fécamp* (1). Le cimetière fut aussi bénit et réconcilié de la même manière et à la même époque.

A présent, l'autel, la pierre et l'inscription ont disparu. De cette belle cérémonie, de cette haute juridiction ecclésiastique, de tous ces vieux souvenirs, il ne reste plus que quelques croix de consécration conservées sur les murs de l'église.

Le monument, toutefois, reste encore et il est important, comme nous l'avons dit. C'est une église régulière, à trois nefs, avec clocher et chœur du XIIe siècle. Tout l'édifice est homogène et monostyle. L'ogive domine partout, excepté dans les fenêtres hautes de la nef où l'on voit des fenêtres romanes qui indiquent la transition. Cette jolie église est due,

(1) *Défense de l'Exemption et de la juridiction de l'abbaye de Fécamp, pour servir de réponse à l'archevêque de Rouen.* in-folio, 1695. — *Notice sur la vie et les écrits de Dom Guillaume Fillastre,* p. 25. Rouen, 1841.

sans doute, à la croisade monumentale qui se manifesta parmi nous après 1145.

Le clocher est au portail, chose rare à cette époque. Les fenêtres qui le percent sont belles et élégantes. On y a fait, en 1847, pour 2,000 fr. de mauvaises réparations. On montre sous la voûte les figures du maçon, du curé, du seigneur et de sa dame. La grande nef est supportée par deux rangs de gros piliers cylindriques dont les chapiteaux ne sont pas gracieux ; mais le chœur est d'un style pur dans ses arceaux, dans ses voûtes et dans ses colonnes.

Autrefois, cette église, belle de son architecture, avait encore été enrichie de peintures murales. Entre les petites fenêtres de la nef, on voyait des évêques et des apôtres représentés de grandeur naturelle. Ils sont maintenant cachés sous une couche de badigeon.

Notre-Dame est patronne de cette église. On fait sa fête le jour de l'Assomption. La contre-table actuelle est moderne, mais l'ancienne, qui datait de la Renaissance, présentait sur ses panneaux de bois une vieille peinture où l'on retrouvait, comme toujours, *le Crucifiement, la Mort du Sauveur* et *la Descente de la Croix*. Ce vieux morceau se retrouve dans le porche de l'église.

Dans le cimetière est une croix de grès au pied de laquelle on lit cette inscription : « Cette croix a été donnée par messire Thomas Avre et Guillaume Avre, prêtres, curés de Grèges. Priez Dieu pour eux. 1612. »

Une vieille tradition prétend qu'il y eut autrefois une abbaye à Tourville. Une tradition semblable existe à Bures, où il y eut, en effet, des moines. Nous sommes très-portés à croire que Tourville fut jadis un prieuré desservi par les moines de Fécamp, qui l'auront abandonné plus tard, lorsque l'autorité des conciles les aura forcés de rentrer chez eux.

Tourville-la-Chapelle possédait 119 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 580 habitants, à laquelle il faut ajouter les annexes de Glicourt et d'Intraville.

GLICOURT.

Dès la plus haute antiquité, l'abbaye de Saint-Wandrille a possédé le fief et l'église de Glicourt. Nous voyons cette possession rendue et confirmée au monastère par le duc Ri-

chard II, dans une charte délivrée à Fécamp, en 1024 (1). En vertu de cet antique domaine, Fontenelle avait établi autour de l'église un prieuré qu'habitaient plusieurs moines consacrés au service de ces lieux. Cet état de choses dura plusieurs siècles, mais au XIIe, le Concile de Latran força les moines de rentrer dans leurs monastères, et il fallut céder les paroisses à des curés (2). Cependant, chose singulière, les moines de Saint-Wandrille continuèrent d'avoir un prieuré à Glicourt. Cette grande maison, qui sert aujourd'hui de grange à une ferme, s'appelle encore *l'Abbaye*, et les vieillards racontent que de leur temps on y voyait parfois des moines.

Ce grand bâtiment date du XVIe siècle. Il est donc probable qu'à cette époque les moines venaient encore décimer à Glicourt. Les armes de l'abbaye de Saint-Wandrille se voient sculptées sur une pierre de grès à la barrière de la ferme. Une vieille tradition dit que l'on communiquait de l'abbaye à l'église par un pont de bois à cheval sur la rue et disparu depuis cent ans. A Vittefleur les moines de Fécamp communiquaient avec l'église au moyen d'un souterrain.

L'église de Saint-Martin-de-Glicourt, située sur un tertre, est neuve en grande partie. La nef principale a été refaite au XVIIIe siècle. Le chœur, au milieu de ses retouches modernes, a conservé des fenêtres et des contre-forts du XIIIe. Enfin, le XVIe siècle a ajouté ici une aile méridionale, comme dans presque toutes les églises de cette contrée. C'est une construction en grès avec des cintres de la Renaissance. On donne à cette aile le nom de *Chapelle des Moines*, parce que, dit-on, elle fut construite par les religieux de Saint-Wandrille.

Le saint patron de Glicourt est figuré, dans la nef, sur son cheval et à la porte d'Amiens. L'évêque de Tours a ici pour collègue, dans le patronage, le premier pasteur ou plutôt l'apôtre du diocèse de Rouen.

En 1260, l'abbé de Saint-Wandrille présentait au prieuré-cure de Glicourt (Gliscuria), qui valait 25 livres et possédait 60 paroissiens. En 1738 on comptait encore 76 feux, à présent

(1) *Gliscursam in plano et bosco cum ecclesiâ. — In Cocheriaumonte 7 hospites. — Neust, pia.*, p. 166. — (2) *Concil. rotomag.*, in-4° préparé par Ange Godin et publié par Pommeraye.

c'est une chapelle vicariale de 300 habitants, annexée à Tourville-la-Chapelle.

Ces pauvres gens de Glicourt, les plus simples et les plus pieux de la contrée, demandent instamment l'érection de leur église en succursale. Ils désirent un curé comme les patriarches désiraient le Messie. Ils tendent les bras à tous les prêtres qui passent. Au milieu de l'abandon dont ils sont frappés, ils conservent une foule de pieux et antiques usages. Par exemple, à la Toussaint, ils recueillent le *blé des trépassés* et le vendent sous la porte de l'église. Le jour où l'on commence la récolte, les moissonneurs, avant de porter la première gerbe à leur propriétaire, vont en offrir une à la croix du chemin. Ils entendent ainsi consacrer au souverain maître de toutes choses, les prémices des biens de la terre.

INTRAVILLE.

Cette petite église, placée sur un tertre de gazon entouré d'arbres, possède, devant son portail, une charmante croix de cimetière, découpée dans le style de la Renaissance. C'est la sœur de la croix de Saint-Ouen-sous-Bailly, elle doit être du même artiste. L'édifice a été construit en grande partie au XVIe siècle. Dans la chapelle seigneuriale du midi sont des restes de grisailles du même temps. Les saints patrons de cette église sont saint Severin, abbé, et l'apôtre saint Pierre. Sur la terre, le seigneur-patron était l'abbé de Fécamp. La population de ce village était de 50 paroissiens en 1250; on y comptait 87 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 213 habitants, annexée à Tourville-la-Chapelle.

BAILLY-EN-RIVIÈRE.

Le village de Bailly est placé dans un étroit vallon, à la source d'une petite rivière qui porte son nom, avec la disinence gauloise qui indiquait chez nos pères une *eau courante* (Bailly-Bec, la rivière de Bailly). Cette rivière prend sa source près du château et de l'église de Bailly, et, après avoir serpenté dans une gorge tortueuse, elle va se réunir à l'Eaulne, en face du prieuré de Saint-Laurent-d'Envermeu. Le pays qu'elle parcourt est rude et sauvage, la population est agreste et l'on pourrait s'y croire encore au temps des Gaulois.

Le village de Bailly est plein d'antiquités romaines. A différentes reprises on y a fait d'importantes découvertes en médailles et en constructions. Le château aussi a été puissant au moyen-âge, les derniers seigneurs en étaient bienfaisants. Des monuments écrits et les traditions locales témoignent de leur amour pour les pauvres. Nous devons citer, entr'autres, l'école gratuite, établie à Bailly par M. de Pardieu, châtelain du village en 1765. Cette école devait être desservie par une sœur d'Ernemont. Elle était ouverte pour les enfants de Bailly et de Saint-Ouen-sous-Bailly, une rente de 150 livres y était attachée. Le même seigneur avait établi une maison pour les pauvres, au hameau de Brétigny.

On peut lire, dans un curieux inventaire des titres de l'église, dressé en 1775, par ordre de M. Busquet, archidiacre d'Eu, toutes les donations charitables et toutes les fondations pieuses des châtelains. L'église devait être pavée de leurs tombes et lambrissée de leurs obits.

L'église de Bailly à cette époque était partagée en trois portions ; la première, à la nomination du château, la deuxième, à celle de l'archevêché, etc. Chacun des curés fonctionnait à son tour et faisait sa semaine. Ils avaient, de plus, plusieurs chapelains pour les aider, le chapelain de Pellevert, le chapelain de Monthuit, et le chapelain du château de Bailly qui était aussi leur vicaire.

L'église et le village de Bailly ont été brûlés en 1589 ou 1590. Nous attribuons ce terrible incendie aux guerres de la Ligue. L'église et le château seront devenus alors une citadelle ou un champ de bataille. Dans le pays, on prétend que cet incendie eut lieu en 1592, et l'on montre ce chiffre gravé sur une des colonnes du clocher, nous pensons que c'est plutôt l'année de la restauration de l'édifice. La cloche, qui subsiste encore aujourd'hui, avait été fondue en 1594, ce n'est que depuis quelques années qu'elle a été de nouveau jetée dans le moule. Avant la révolution, Bailly possédait trois cloches, dont deux avaient été nommées par M. de Pardieu, châtelain du village.

L'église de Bailly a été grandement altérée par l'incendie du XVIe siècle. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une œuvre informe, toute remplie au dehors de retouches modernes. Le clocher, sur les transepts, est un corps carré, dont le haut en

brique rouge, est greffé sur une base romane. La nef a été beaucoup remaniée dans ses murs. Le portail, en brique, est des derniers temps. La nef cependant renferme des cintres qui doivent appartenir au XIe ou au XIIe siècle.

Le clocher, à l'intérieur, est soutenu par quatre arcades cintrées du roman le plus rustique. Le chœur appartient au style ogival primitif; il est percé de chaque côté de deux arcades à ogives, lesquelles sont surmontées de deux grandes arcades simulées percées d'une lancette. Le sanctuaire a trois fenêtres dont deux à double lancette; celle qui termine en avait trois. Dans le fond est saint Martin, patron de l'église; il est accompagné de saint Antoine et de saint Sébastien. Ailleurs, on trouve le saint évêque de Tours, à cheval, coupant son manteau. Un mauvais lambris de planches recouvre une jolie piscine placée au midi de l'autel. Au milieu du chœur est la pierre tombale d'un prêtre autour de laquelle on lit : « Cy gist et repose le corps de discrète personne Charles Ovin, vivant curé de la première et tierce portion du bénéfice de monsieur Saint-Martin de Bailly-en-Rivière, lequel décéda le 27e jour de septembre 1601. »

Une litre noire entoure l'église, au dedans et au dehors; au midi du chœur est une chapelle de Saint-Nicolas, au nord une chapelle de la Sainte-Vierge. Dans cette dernière est une confrérie de jeunes personnes qui, à toutes les processions de la paroisse, ne manquent jamais de porter des cierges et et des drapeaux. La plus célèbre de toutes les processions est celle qui se fait le mardi de la Pentecôte à Notre-Dame de Cuverville, dans la vallée de l'Yère. Ce jour-là, six paroisses s'y réunissent. Cette cérémonie votive est la suite d'une grande peste qui affligea ces populations, vers la fin du XVIe siècle.

Dès le XIIIe siècle, la cure de Bailly, appelée *Baly* par Eudes Rigaud, était partagée en trois portions et avait trois curés et trois patrons. La première portion était occupée, au temps de Saint-Louis, par le prêtre Clément, présenté par l'abbé de Saint-Wandrille à l'archevêque Gautier de Coutances. Cette cure valait 25 livres et comptait 60 paroissiens. La seconde portion était occupée par le prêtre Gautier, présenté à l'archevêque Maurice par haut et puissant seigneur Hélie de Saint-Saëns. Cette cure valait 30 livres et comptait

70 paroissiens. La troisième portion était occupée par Raoul de Tendos, présenté à l'archevêque Maurice par Geoffroi de Trouville. Cette cure valait 20 livres et comptait 50 paroissiens. Toutefois, sous le pontificat d'Eudes Rigaud, Jean de Tendos, chevalier, présenta à la cure et, dans les aveux qui furent délivrés depuis, en 1484 et en 1667, nous voyons constamment le droit de patronage attribué au fief de Bailly-Tendos. Ce triple partage dura jusqu'en 1791.

Il faut que la population de Bailly, si considérable sous les premiers Capétiens, ait grandement diminué depuis ; car, au lieu de 180 chefs de famille qu'avait comptés l'ami de Louis IX, nous ne trouvons plus, au temps de Louis XV, que 57 feux et, en 1849, 825 habitants.

SAINT-OUEN-SOUS-BAILLY.

L'église de Saint-Ouen-sous-Bailly est située dans l'ancienne enceinte du vieux château de ce village, disparu depuis plusieurs années. La nef, souvent remaniée, conserve du tuf du XIe siècle, le clocher roman a été aussi retouché; cependant il garde encore, à l'intérieur, de sombres arcades à plein-cintre.

L'intérieur de cette église est tout rempli de chapelles et d'images; dans le chœur est saint Ouen, le patron, et quatre reliefs en albâtre. Dans la chapelle latérale, au nord, sont saint Côme et saint Damiens, en robes rouges, avec mosette d'hermine et calotte ronde sur la tête, l'un tient à la main un vase et juge les urines, l'autre tient un livre et un pot à onguent, une femme est agenouillée à ses pieds. Dans le transept du midi est un Saint-Sépulcre dans le genre de ceux de Bures et de Neufchâtel. J'ai remarqué encore dans l'église une Sainte-Vierge, dont l'enfant Jésus tient un oiseau; une Sainte-Austreberte, avec un *loup vert* qui porte un sac sur son dos; quelques pierres tombales et une litre armoriée.

Dans le cimetière, à l'ombre d'ormeaux séculaires, est une bien jolie croix de la Renaissance. Le fût, qui est carré, est en pierre blanche et sculpté avec beaucoup de soin. On y voit quatre anges, quatre saints et quatre évangélistes. Ce travail doit dater de 1530, malheureusement les bras de la croix ont été enlevés, et remplacés en 1644. Quoi qu'il en

soit, ce petit monument est un des plus jolis qu'on puisse rencontrer à la campagne.

En 1141, Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, confirma à l'abbaye du Bec la possession de cette église, et d'après les pouillés c'est toujours ce monastère qui a présenté à la cure. En 1738, Saint-Ouen possédait 60 feux, aujourd'hui c'est une commune de 333 habitants, réunie à Bailly.

Cette paroisse eut un prêtre caché pendant la révolution; mais son séjour dans ce pays lui fut bien funeste. L'abbé Dubois, né à Bailly-en-Rivière, en 1764, ancien vicaire de Saint-Martin-du-Pont, à Rouen, fut pris la nuit par trahison, sur une masse de four où il s'était réfugié à Saint-Ouen-sous-Bailly. Déporté au fort de Saint-Martin, dans l'île de Rhé, avec 500 autres prêtres, il y passa sept années, dans les privations et la misère. Nommé vicaire de Bracquemont en 1802, il devint curé de Derchigny en 1804, et mourut en 1831, à l'âge de 67 ans. L'abbé Dubois fut un vrai confesseur de la foi, un saint prêtre, un homme de bon conseil et d'une rare modestie. Sa sœur ne le quitta jamais, même au plus fort des persécutions. Malgré les mauvais traitements des soldats, elle le suivit, à pied, jusqu'à l'île de Rhé, et là, pendant sept ans, elle se livra au travail et souffrit toutes sortes de privations, pour adoucir le malheur de son frère et celui des autres prêtres détenus. Cette véritable diaconesse de l'église souffrante, est morte à Bracquemont, en 1842.

LES IFS-SUR-LONDINIÈRES.

C'est avec toutes les peines du monde que l'on arrive à l'église des Ifs ; cette pauvre maison du Seigneur, aujourd'hui abandonnée, est cachée au milieu d'un village inaccessible et défendu par la nature. A droite et à gauche du plateau, ce sont des gorges, d'étroits vallons dont les côtes abruptes ne présentent que des chemins rocailleux. Jamais visiteur ne s'était égaré, avant nous, dans cette contrée presque sauvage. Nous excepterons pourtant le commissaire de la révolution, chargé de recueillir le métal des cloches pour la fonderie nationale des canons de la République. Il vint aux Ifs, en 1793, commanda au maire d'apporter au district les trois cloches de la paroisse. Le fonctionnaire lui répondit avec fermeté, comme un autre Léonidas : « Viens les prendre. »

Mais celui-ci avait sans doute été si effrayé du chemin qu'il avait parcouru, qu'il n'est jamais revenu, et les trois cloches sont restées au village. Sur l'une d'elles, nous avons lu : « Je suis nommée Marie-Gabrielle et bénite en l'année 1669; Louis XIVe, dit Dieudonné; archevêque de Rouen M. de Harlay, second du nom; Gilles Delabarre, curé de cette paroisse; Aymar Renout, trésorier en charge; Jacques de Pardieu, chevalier, marquis de Bailly, Maucomble, etc., et par puissante dame Marie- Gabrielle de Fautreau. »

Les bons habitants n'ont point été fâchés de la circonstance, car rien n'a été changé dans leur église. Le mobilier est resté intact et les ornements sacerdotaux ont été retrouvés, dans ces derniers temps, chez l'ancien maire qui les a sauvés.

L'église des Ifs est située sur un tertre élevé, entouré d'un double rideau de vieux arbres, véritables Rosnys dont les troncs séculaires ont poussé bien des rejetons. Ce n'est qu'en tremblant que nous sommes entré dans cette petite église crevassée de toutes parts. C'était un jour d'automne, et les feuilles jaunes des arbres tombaient jusque sur les autels.

Cette église, pourtant, n'est pas ancienne; sa forme est en croix avec clocher sur les transepts, mais elle a été remise entièrement à neuf, en 1755. C'était sous l'administration de M. Havard, curé de la paroisse. Le plus ancien morceau est un baptistère en pierre à peine dégrossi; il doit dater du xe ou du xie siècle.

Ce qui mérite une attention principale dans cette église, ce sont des bas-reliefs en albâtre dont plusieurs sont cassés. C'est un *Saint-André* et un *Saint-Pierre;* ils faisaient sans doute partie d'un collége apostolique dont le reste des membres a disparu. La vie de la Sainte-Vierge devait aussi former une des séries de la collection. Nous y avons reconnu une *Annonciation*, où l'œuvre toute spirituelle de l'Incarnation est rendue palpable et matérielle. Marie est en prière, un lis la sépare de l'Ange; le Père-Éternel, dans un nuage, couronné d'un nimbe, souffle vers la Vierge de Nazareth et envoie son Fils, la croix sur les épaules, porté sur les ailes de l'Esprit-Saint. On retrouve encore l'*Assomption*, l'*Adoration des Mages* et un *Arbre de Jessé*.

Les saints patrons de cette église sont saint Marc et saint Barthélemy. Saint Barthélemy est le premier, et il paraît

avoir détrôné saint Ouen, l'évêque de Rouen qui, pendant plusieurs siècles, avait usurpé sa place; car autrefois, dans le diocèse, et jusqu'à l'église cathédrale même, on chômait le 24 août, en l'honneur de saint Ouen, et l'on remettait au 26 la fête de saint Barthélemy, sans la chômer. Une révolution complète s'est opérée dans ces derniers temps; aussi tout récemment on chômait la fête de saint Barthélemy, le 24 août, et l'on reportait celle de saint Ouen au 26, mais sans la chômer. Aujourd'hui, l'ordre des fêtes est encore le même, seulement aucune d'elles n'est plus célébrée publiquement.

L'abbaye de Saint-Ouen possédait la cure des Ifs qui comptait 24 feux, en 1738; c'est aujourd'hui une commune de 133 habitants annexée à Bailly-en-Rivière.

On raconte dans le pays que dans l'ancien presbytère, devenu aujourd'hui une guinguette, fut autrefois un petit séminaire où l'on a compté jusqu'à 25 et 30 élèves qui peuplaient le chœur dans les jours de fête. Nous n'avons aucune donnée sur cette pépinière ecclésiastique qui ressemble beaucoup au séminaire de Vergetot, fondé par l'abbé de Valleville, en 1776.

Chez le maire des Ifs, j'ai visité un paquet d'ornements échappé à la révolution. Ces vêtements sacerdotaux sont moins raides et plus collants que ceux d'aujourd'hui, par la raison qu'ils n'ont pas ce malencontreux bougran tant réprouvé par l'abbé de Solesmes. Nous y avons remarqué une étole du xv[e] siècle; c'est une étroite banderolle en damas de couleur fauve. Nous l'avons recueillie comme une dernière relique de ce fameux *color flavus* dont on se servait encore à la cathédrale et dans le diocèse de Rouen, en 1782. L'*Ordo* de ce temps en limite l'usage au troisième dimanche de l'Avent.

AVESNES.

Dans un étroit vallon qui débouche sur la vallée de l'Yère, fut placée, au pied d'un château fort et dans l'enceinte même du domaine seigneurial, la petite église d'Avesnes, que ses maîtres donnèrent plus tard à l'abbaye du Tréport. Cependant comme il leur en coûtait de s'en séparer entièrement, ils en

contestèrent plus tard le patronage et ils finirent par posséder ce privilége alternativement avec les moines. C'est ainsi que le relate le dernier pouillé du diocèse.

Le souvenir des châtelains est loin d'être perdu à Avesnes, l'église est encore entourée d'une bande noire semée d'armoiries. Au côté nord du chœur fut une chapelle seigneuriale, qui sert aujourd'hui de sacristie. Sous la chapelle est, dit-on, un caveau sépulcral. Enfin, aujourd'hui même, un banc d'honneur est réservé, dans l'église, aux maîtres du château.

La petite église d'Avesnes a été rebâtie presque entièrement au XVIe siècle. La plus grande partie de l'appareil est en pierre blanche du pays; la forme de l'édifice est une croix. La nef et les transepts sont voûtés dans le style du XVIe siècle.

Dans le transept nord est une chapelle de la Sainte-Vierge, celui du midi est consacré à saint Nicolas. Une des fenêtres possède un vitrail en grisaille, dans lequel est figuré un navire, sur ce navire est l'image de la Sainte-Vierge. Malheureusement l'inscription a été cassée, nous n'avons pu lire que ces quelques mots.... « (ceste) verrière a été donnée par révérend père en.... Notre-Dame.... Boulogne sur la.... » C'est peut être le résultat d'un vœu fait à Notre-Dame de Boulogne, par quelque voyageur sur la mer.

Cette petite église dut être construite et consacrée en 1555, car nous lisons ce chiffre sur les murs de l'édifice, et près de là sont les croix de consécration non encore effacées.

Nous ne savons comment le pouillé de 1738 a pu trouver 151 feux sur la paroisse d'Avesnes, la circonscription de ce village étant fort peu étendue, et son importance se tirant aujourd'hui des réunions de Saint-Aignan et de Villy-le-Haut, autrement dit Caude-Coste. A présent, au moyen de ces additions, cette paroisse possède 677 habitants.

Le saint patron d'Avesnes est saint Mélain ou Mélaine *(Melanius)*, évêque de Rennes, dont on célèbre la fête le dimanche qui suit la fête de tous les Saints. En effet, saint Mélaine est mort le 6 novembre 490. Ce saint pontife paraît avoir été honoré, d'une manière spéciale, sur les bords de l'Eaulne et sur ceux de l'Yère. Nous trouvons son nom, sa fête et son image dans les églises de Capval et de Boissay-sur-Eaulne. Dans cette dernière même, en 1743, on voyait dans le chœur, au côté de l'Évangile, un vieux vitrail, représentant un évêque

avec cette légende : *Sanctus Melanianus*. Comment le culte de cet évêque, étranger à la province, s'est-il introduit dans cette contrée? nous ne saurions l'expliquer que par la translation de quelques reliques de ce saint pontife, faite par des clercs ou des seigneurs normands.

SAINT-AIGNAN.

L'ancienne paroisse de Saint-Aignan, qui comptait 36 paroissiens au XIIIe siècle et 50 feux au XVIIIe, est aujourd'hui la principale annexe d'Avesnes. Cette petite église, située sur le haut d'une colline, semble un nid au milieu d'un bosquet. Les bons paroissiens qui l'entourent l'aiment et la révèrent comme l'âme de leur existence. Aussi à la révolution ils ne l'ont pas dépouillée. Elle a ses deux cloches, ses autels, ses tableaux, ses images. Son presbytère et ses terres n'ont pas été vendus, aussi ses revenus sont encore considérables. Le monument tout entier n'est guère qu'une construction en silex où il entre de la maçonnerie du XVIe siècle.

Dans le temps qu'Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, il constate son droit de patronage, mais à la fin du siècle un gentilhomme le disputait à son successeur. Le prétendant y renonça en 1308 ; le bailly de Caux prononça une sentence confirmatrice en 1341. Cependant, en 1666, le seigneur du lieu et l'abbé du Lieu-Dieu présentaient concurremment avec l'Archevêque. Cet état de choses dura jusqu'à la révolution.

CAUDE-COSTE OU VILLY-LE-HAUT.

Caude-Coste, ainsi appelé du nom des seigneurs qui le possédaient et qui le possèdent encore, est aussi connu sous le nom de Villy-le-Haut, parce qu'il n'était primitivement qu'un hameau de Villy-sur-Yère. Une église annexe fut créée dans cette partie haute du village, par les seigneurs du lieu et les moines du Tréport, patrons décimateurs de cette contrée. Cette église, qui ne subsistait pas au XIIIe siècle, me paraît être une création du XVIe, raccommodée en 1760. Ce fut une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, avec un pélerinage à saint Vincent martyr. Sous le chœur est un caveau sépulcral, dans lequel on enterre, depuis long-temps, la famille de Caude-Coste.

Nous trouvons, dans les *Titres du Tréport*, manuscrit de

1700, rédigé par dom Robart, procureur de l'abbaye, les détails suivants, qui donnent l'idée de la grossièreté des habitudes du temps de la Fronde.

En 1643, les dîmes de Caude-Coste étaient si considérables qu'elles valaient, à elles seules, plus que tout le reste de Villy (450 livres). M[me] de Caude-Coste, qui les tint pendant plus de trente ans, *par autorité et sous des noms empruntés,* donnait 400 livres au monastère. Mais les biens ayant été partagés entre l'abbé et les religieux, ces dîmes échurent aux moines. La dame alors n'offrit que 300 livres, pensant que nul n'oserait mettre aux enchères sur elle. L'abbaye préféra les garder et les faire valoir pour ce prix. L'année suivante, 1644, un nommé Antoine Lecointe vint les demander à ferme, on les lui donna pour 550 livres. Dès le mois d'août de la même année, trois cavaliers masqués vinrent, en plein jour, armés de pistolets, empêcher les domestiques de Lecointe de faire la récolte. L'année suivante quinze ou seize personnes se présentèrent à Aigumont, demeure dudit Lecointe, et maltraitèrent les femmes qu'ils trouvèrent dans la maison. La femme et la fille du fermier en moururent. L'abbaye fit présenter sa requête au grand prévôt de Picardie, on donna une sauve-garde au fermier, on fit les informations nécessaires, on décréta même prise de corps contre M[me] de Caude-Coste et M. de Villy son fils. Sur ces entrefaites, le sieur de Villy assassina *très-réellement* un autre fermier de l'abbaye. Il en fut quitte, par sentence arbitrale, pour 500 livres de dommages-intérêts envers l'abbaye.

AUQUEMESNIL.

C'est avec toutes les peines du monde qu'on arrive à Auquemesnil, tant les chemins sont mauvais, tant cette humble église est cachée au fond des campagnes reculées. La nef, en vieux silex du pays, doit remonter au XII[e] siècle, si j'en juge par l'appareil et par une porte romane tuffeuse et cintrée que l'on rencontre au nord de l'édifice. Les quatre fenêtres qui l'éclairent ont dû être pratiquées vers 1780. Cette partie de l'église est pauvre et menace ruine. Le petit clocher d'ardoise qui la surmonte, est une construction peu ancienne

qui remplace une belle flèche tombée sous les coups de la foudre. N'oublions point de signaler la porte en bois garnie de têtes de clous, que nous croyons un travail du XIVe ou du XVe siècle.

La portion véritablement monumentale de cette église, c'est le chœur et les transepts, construits en pierre blanche, dans le style du XVIe siècle. Le sanctuaire se termine par une abside polygone percée de plusieurs fenêtres jadis garnies de verrières. Il n'en reste plus que des fragments et deux médaillons représentant saint Laurent, diacre, patron de l'église, et sainte Madeleine, patronne de la Charité. Au bas d'une fenêtre on lit, en caractères du XVIe siècle, cette inscription latine contre les avares :

« Vox divina sonat quod nemo spem sibi ponat,
In rebus mundi, quæ causam dant pereundi.
Quanquàm sit rarum, poterit possessor earum
Justè salvari, fugiat si nomen avari. »

Le tabernacle, qui surmonte le maître-autel, est plus ancien que le rétable. C'est une sculpture de la Renaissance avec des médaillons du XVIe siècle et les images de saint Pierre et de saint Paul.

Les deux transepts forment autant de chapelles ; celle du nord est dédiée à la Sainte-Vierge, et celle du midi à saint Nicolas. Chacune d'elles est encore le siége d'une confrérie. Dans les processions, les jeunes filles portent les quatre cierges blancs de la Sainte-Vierge, et les garçons portent les deux cierges de saint Nicolas.

La paroisse d'Auquemesnil va tous les ans en pélerinage à Notre-Dame-de-Cuverville. On dit que l'origine de cette procession date de plusieurs siècles et vient d'une maladie qui affligeait les femmes enceintes, qui toutes mouraient avec leurs enfants. Depuis ce moment pareil malheur n'est jamais arrivé dans le pays.

De très-bonne heure les seigneurs d'Auquemesnil, qui peut-être n'étaient autres que les châtelains d'Envermeu, donnèrent cette église au prieuré de Saint-Laurent. Cependant les puissants donateurs se réservèrent une chapelle seigneuriale au côté nord du chœur de l'église. Toutefois le patronage et les dîmes appartinrent d'abord au prieuré d'Envermeu, puis à l'abbaye du Bec, héritière et suzeraine du monastère de

Saint-Laurent. Ce fut en vain qu'en 1645, le seigneur d'Auquemesnil tenta de rentrer dans les anciens droits de son fief, sa prétention n'eut aucun succès et les pouillés ne cessèrent point de proclamer les droits de l'abbaye.

Auquemesnil, appelé par Eudes Rigaud *Aucommenillum*, et par d'autres *Ausculfi-Mesnile*, valait 25 livres et possédait 70 paroissiens sous saint Louis. Sous Louis XIV, on y comptait 84 feux. Aujourd'hui, c'est une succursale de 664 habitants en y comprenant les trois anciennes paroisses de Saint-Quentin, de Greny et de Gouchaupré.

Finissons cet article en citant les noms des deux derniers curés d'Auquemesnil. Le pasteur légitime qui gouvernait cette paroisse à la fin du siècle dernier, était M. Richer, qui émigra en Angleterre, et mourut à Avranches, le 12 juin 1825. Il laissa ici une fondation faite en 1788 par lui et sa sœur, religieuse de la communauté de Dourdan. Celui qui recueillit son héritage, pendant le schisme constitutionnel, fut son vicaire, M. Dufour, qui refusa en 1794 de livrer ses lettres de prêtrise et fut incarcéré, pour ce fait, dans le château d'Eu, par ordre du représentant Siblot. Là se trouvaient emprisonnés avec lui près de 140 ecclésiastiques, qui n'échappèrent à la mort qu'à la faveur de la révolution du 9 thermidor. M. Dufour revint à Auquemesnil vers 1795 et y est resté jusqu'à sa mort arrivée en 1840.

SAINT-QUENTIN-AU-BOSC.

Il ne reste plus aujourd'hui que le cimetière de cette église qui fut donnée autrefois au prieuré d'Envermeu et confirmée à l'abbaye du Bec, par Hugues d'Amiens, en 1141. Cette petite église, fondée à l'ombre d'un château, réunissait dans son enceinte 39 paroissiens, lorsque le prieur d'Envermeu présenta le prêtre Toutain à l'archevêque Gautier de Coutances. Lorsqu'elle fut totalement supprimée, il n'y avait pas moins de 47 feux groupés autour de la flèche paroissiale. La révolution ayant fermé les portes du temple, l'abandon total dans lequel il tomba en précipita la ruine. Le 5 février 1811, M. Savoye-Rollin, baron de l'empire, autorisa la vente des restes de l'église et du presbytère. Avec ces ruines disparurent les débris d'une chapelle dédiée à saint François et à saint Antoine, et fondée en 1578 au sein même de l'église

paroissiale. François de Gouberville, le premier fondateur, l'avait destinée pour deux chapelains. Mais Nicolas de Caqueray, seigneur de Saint-Quentin, avait fait réunir ces deux portions en une, par décret de l'archevêque de Rouen, du 20 août 1726.

GOUCHAUPRÉ.

Cette petite église, située sur le bord du grand chemin, est tout entière du XVIe siècle; elle est en pierre blanche, possède une abside polygone, des contre-forts en moëllon et sept fenêtres ogivales avec remplissage de flammes. Les autels sont en maçonnerie, le bénitier en pierre, ainsi que le baptistère et la tour du XVIe siècle. Du reste, l'époque du monument et de son mobilier n'est pas difficile à trouver, elle est tout entière dans l'inscription suivante qu'on lit sur la muraille méridionale du chœur : « L'an mil Vc cinquante-trois, le IXe jour de juillet, révérend père en Dieu, messire Etienne Paris, évesque d'Ablonne, docteur en théologie de l'Université de Paris, vicaire-général du révérendissime cardinal de Bourbon, archevesque de Rouen, dédia ceste église de Gouchaupré à l'honneur de Dieu et de monsieur Saint-Jean-Baptiste, fit la consécration des autels, mit et posa le sacraire (tabernacle), et tous bénit, ainsi que le cimetière, donna quarante jours de pardon, tous les ans, à ceux qui assisteroient, le jour de la dédicace, au divin service qu'il ordonna estre fait le jour que ladite église a esté par lui dédiée. »

Le consécrateur de cette petite église de campagne fut une des célébrités du XVIe siècle; il joua un grand rôle dans ce diocèse où il trouva son tombeau. Eh bien! de toute sa brillante existence, cette humble pierre est peut-être tout ce qui reste.

Etienne Paris, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, était natif d'Orléans; il fut reçu docteur en théologie de la Faculté de Paris, en 1532. En 1551, il fut sacré évêque *in partibus* sous le titre d'évêque d'Aulonne, *episcopus Abelonensis*, sous la métropole d'Athènes. En même temps, il devint grand-vicaire de Rouen et d'Orléans. Le 28 octobre 1561, il mourut à Rouen, au couvent des Jacobins, et fut enterré dans l'église de cette communauté (1). Il était très-

(1) *Descript. de la Haute-Norm.*, par Duplessis, t. II, p. 61.

habile prédicateur et il publia différents recueils de sermons (1)

Autour de l'église, sont des armoiries; ce sont, sans doute, celles de l'abbé du Bec, prieur d'Envermeu, car lui seul était patron de cette cure qui fut toujours une succursale de Notre-Dame d'Envermeu. Cette propriété lui avait probablement été donnée avec le prieuré de Saint-Laurent, lorsque Hugues d'Envermeu embrassa la vie monastique, dans le monastère du bienheureux Hellouin, en 1098.

Dans l'église de Gouchaupré, est une chapelle de Saint-Nicolas; les fonts baptismaux et le grand portail méritent quelque attention comme sculpture. Gouchaupré est une commune de 162 habitants annexée à Auquemesnil.

GRENY.

Au sein d'un paisible hameau, au milieu d'une enceinte de murailles toutes couvertes de fougères, de lierres, de mousses et de scolopendres, s'élève la petite chapelle de Sainte-Anne de Greny, jadis bien visitée par les marins de la côte. Ses pieux et fidèles paroissiens qui, autrefois, prièrent debout dans cette enceinte vide de bancs, dorment maintenant sous les tertres du cimetière, à la garde de ces croix de bois si communes sur les frontières de la Picardie.

L'église de Greny, sans prêtre depuis long-temps, tendrait à dépérir sans le zèle des habitants qui la soutiennent avec tant de persévérance. Déjà, pourtant, elle a été diminuée; car lorsqu'on fouille autour de la nef, on trouve les restes des transepts cachés sous l'herbe. Qui se douterait, en la voyant ainsi, que le 22 janvier 1248 l'archevêque Eudes Rigaud a tenu, dans cette pauvre église, la calende des prêtres du doyenné d'Eu.

Il faut que cette église ait subi quelque catastrophe, il y a deux siècles, car c'est alors que le clocher a été placé sur le portail, en même temps que la croix a été plantée dans le cimetière (1646).

Le chœur et les deux petites chapelles latérales consacrées à saint Joseph et à saint Adrien, ont été construits en pierre blanche, dans le cours du XVIe siècle. Au commencement du règne de Louis XIV, on couvrit d'anges et d'étoiles le ber-

(1) *Dict. hist.* de Moréri. — Possevin, etc.

ceau de la nef. La maçonnerie qui soutient ce berceau date du XIIIe siècle avec des fenêtres refaites vers 1580.

Citons encore dans cette église le baptistère en pierre travaillé avec goût, à l'époque de la Renaissance, et la pierre tombale de M. Richebraque, curé de la paroisse.

Le patronage de l'église de Greny, appelé *Grenneium* par Eudes Rigaud, a quelque chose d'obscur et d'incertain. Au XIIIe siècle, le seigneur de Fréauville présenta à Robert Poulain le prêtre Raoul. Cependant, vers cette époque, les abbayes d'Eu et du Tréport se disputèrent le patronage qu'elles prétendaient leur avoir été concédé par les comtes d'Eu. Il paraît bien que ces grands seigneurs revendiquèrent plus tard ce droit, car ils y présentèrent, en 1669 et, d'après les derniers pouillés, le droit de patronage leur appartenait.

Greny comptait 40 paroissiens, en 1275 et 43 feux en 1738, ce qui doit être à peu près la même chose. Aujourd'hui, c'est une commune de 180 habitants annexée à Auquemesnil.

GUILMÉCOURT.

Guilmécourt, dont le nom renferme un souvenir de Guillaume, est un village situé sur la plaine et coupé en deux portions égales par un grand chemin qui le traverse. Il y eut autrefois deux églises et deux paroisses, placées sous la protection de deux saints pontifes, apôtres des provinces du nord de la Gaule. Saint Waast, évêque d'Arras, prêcha peut-être dans ce pays, ou du moins ses reliques y sont-elles venues après sa mort. Saint Amand, évêque d'Utrecht, fut aussi un des évangélistes de Gaule-Belgique, et l'un des patrons les plus vénérés de notre pays, au moyen-âge. Leur naissance au ciel se célébrait le même jour, et le 6 de février était une grande fête pour tout le village.

On prétend que l'origine de ces deux églises vient de la rivalité de deux gentils-hommes, seigneurs et maîtres du hameau. Tous deux voulurent avoir leur autel, leur banc seigneurial, leur litre féodale et leur cave sépulcrale. L'église y gagna deux monuments et une double dotation. Heureuse rivalité qui se termine par l'embellissement et la multiplication des maisons du Seigneur! Toutefois nous devons ajouter que

les divisions territoriales ont bien pu nécessiter ce fractionnement ecclésiastique. Guilmécourt était la limite des pays d'*Ou* et de *Talou*. Saint-Waast relevait du comté d'Arques et Saint-Amand du comté d'Eu.

Aujourd'hui Saint-Amand n'existe plus, et pourtant en 1406 c'était la seule église qui subsistât à Guilmécourt, si l'on en croit Duplessis, mais alors même elle renfermait deux portions. L'histoire parle ainsi, mais les monuments semblent insinuer le contraire. L'église de Saint-Waast, qui subsiste encore, est tout entière du XIIIe siècle, et n'a pas un seul moment cessé d'exister depuis 600 ans. Egalement, les monuments écrits des deux derniers siècles, sont unanimes pour attester l'existence simultanée des deux églises de Guilmécourt.

Saint-Amand resta toujours à la nomination du seigneur qui l'avait fondé. En 1232 le sire de Fréauville présenta à l'archevêque Maurice, le prêtre Guillaume. La cure alors valait 16 livres, et comptait 30 paroissiens. En 1738, on ne trouvait plus sur cette paroisse que 24 feux. La révolution ferma et vendit l'église. Aujourd'hui elle est rasée jusqu'aux fondements. On a construit, sur l'emplacement même, le presbytère de la paroisse, et le cimetière en est devenu le jardin.

Quant à Saint-Vaast il subsiste toujours, et nous en sommes heureux, car le chœur est un joli monument du XIIIe siècle. Les voûtes sont supportées par d'élégantes colonnettes. De fines lancettes éclairent le sanctuaire terminé en abside polygone et presque circulaire.

Autrefois le clocher s'élevait, entre chœur et nef, au-dessus de bras de croix qui ont disparu. Cette belle flèche, que l'on retrouve encore sur d'anciens plans, tomba frappée par la foudre, et écrasa, dans sa chûte, les deux transepts anéantis depuis cet événement. En 1828, on a rebâti un nouveau clocher au midi de l'église. C'est une superfétation moderne qui déshonore l'édifice. La nef, construite d'abord au XIIIe siècle, a été réparée au XVIe, et lambrissée en 1748.

Mais laissons le monument et parlons des objets curieux qu'il renferme. Citons d'abord un maître-autel en pierre, et une contre-table à colonnes torses, ornée d'un joli tableau représentant l'institution du Rosaire, cette toile est la sœur de celle qui orna long-temps le maître-autel de Saint-François

du Hâvre, et de celle qui orne aujourd'hui le sanctuaire de Fontaine-le-Dun. Seulement celle de Guilmécourt l'emporte de beaucoup sur ses rivales, comme peinture et comme composition. Dans les nuages est la reine des cieux, donnant le Rosaire à saint Dominique. Des anges l'entourent portant des fleurs dans leurs mains et les secouant sur la terre. Aux pieds de la Sainte-Vierge est toute la puissance temporelle et spirituelle d'ici bas. D'un côté le roi Louis XIII, avec son manteau fleurdelisé, la reine et les princesses dans la pose la plus gracieuse; de l'autre, un pape, un cardinal et un évêque. C'est un tableau de maître et de l'école de Rubens. Un artiste le croit de Gaspard Crayer, mort à Gand, en 1669.

Dans ce même chœur est une statue de saint Christophe, portant le Sauveur sur ses épaules et une image de sainte Wilgeforte, que les habitants appellent sainte *Haigneforte,* et qu'ils invoquent pour les enfants qui *se deviennent mal.* C'est une femme attachée à la croix, couverte de ses habits et dont le manteau est lié par le bas avec une corde. La tête est couronnée, et une barbe épaisse couvre les lèvres et le menton.

Au côté gauche du chœur, on lit les inscriptions suivantes qui appartiennent à un ancien curé de la paroisse ·

Ille suas defendit oves pietate virili,
Instruxit monitis, moribus atque piis.
Grex felix igitur qui custoditur ab illo,
Quique suas semper noverit ire vias.

.... « Monsieur saint Denys, martyr,
Lequel dit, pour nous avertir
De prier pour les trespassés,
Qu'il a vu en ces jours passés,
Ceux de la primitive église
Faire prière très exquise
Pour les âmes du purgatoire
Espérant de Jésus la gloire. »

Puis, au-dessous de tous ces vers, commence l'épitaphe suivante; « M[e] Thomas Masquerel, prestre, en son vivant curé de l'église de céans, à tous présens et à venir, salut: Iceluy, par la grâce de Dieu, guidé de pieuse dévotion, a donné et délaissé au profit de, etc. »

Sur l'autel de Sainte-Barbe est une des plus délicieuses statues du XVI[e] siècle. Rien de gracieux comme le bonnet de

la sainte, qui rappelle celui de Barbe Guiffard, épouse du du président Groulard; la robe est parfaitement drapée autour de la taille, qui est bien prise; la tour a une porte en ogive et des barreaux qui rappellent la physionomie d'un donjon. C'est une des plus jolies statues que nous ayons rencontrées dans les églises de campagne.

A l'entrée du chœur est une pierre tombale du xve siècle couverte de draperies et de personnages; sous le porche est une grande dalle de 1410 qui recouvrit la dépouille mortelle d'un seigneur de Saint-Mards et de son épouse; des emblêmes encadrent la figure des personnages gravée en creux.

Enfin, dans le cimetière est une croix en pierre plantée en 1583, qui porte encore les noms de ses nombreux fondateurs. Nous en citerons quelques-uns pour donner une idée de la pieuse imagination de nos pères :

Nicolas Dufresne, fondateur de la ✝
Nicolas Planchon, fondateur de la ✝
Philippe Hansout, fondateur de la ✝
Philippe Therouldc, fondateur de la ✝

Nous pensons que ce pieux calvaire a été érigé à l'occasion d'une de ces épidémies qui ravagèrent la contrée.

L'abbaye du Tréport possédait la cure de Saint-Waast de Guilmécourt. L'abbé du monastère présenta à l'archevêque Maurice le prêtre Pierre qui fut accepté par lui. Cette paroisse avait alors 80 paroissiens et valait 40 livres. En 1738, on y comptait encore 72 feux; aujourd'hui, les deux paroisses réunies forment une succursale de 443 habitants.

Outre ces deux églises paroissiales, il y avait encore à Guilmécourt une maladrerie du nom de Saint-Claude. C'était au seigneur des Granges qu'appartenait le droit de nommer les desservants et administrateurs de cet hospice. En 1694, les biens et revenus de cet établissement furent donnés par le roi à l'hôpital de Criel. Quant à la seigneurie de Guilmécourt, c'était un plein-fief de Haubert, connu sous le nom de baronie de Cornillon. Les barons de Cornillon-Guilmécourt avaient fait à l'église Saint-Amand plusieurs donations importantes. Il paraît même qu'ils étaient aussi les bienfaiteurs de l'église de Saint-Waast, car leur litre seigneuriale entoure l'église et les débris de leur manoir se voient au bout du cimetière. Il ne reste plus qu'une motte haute de huit mètres,

entourée de fossés profonds et couverte de maçonneries, C'est là tout ce qui subsiste de cette puissance féodale pour jamais disparue.

ASSIGNY.

L'église d'Assigny a deux faces. A l'extérieur, elle ne présente que des silex, des moëllons, des murs altérés et presque en ruines. A l'intérieur, au contraire, elle est fraîche, soignée, régulière et presque monumentale. Le style ogival primitif domine dans toute la construction. On peut fixer l'âge de cette église à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle.

La nef, pourtant, a subi quelques modifications. Ses murs ont été exhaussés; le côté du midi a été refait, à la fin du XVIe siècle. Une des fenêtres possède encore un vitrail de ce temps, et représente le Bon Pasteur tenant sa brebis dans sa main et Saint-Michel terrassant le démon. Le côté du nord a été reconstruit *par M. Foloppe, curé, en* 1840.

Le portail, toutefois, a conservé son style ancien, ainsi que les colonnes et les arcades supérieures. Le clocher, qui précède le chœur, est décoré d'élégantes colonnes. La muraille qui termine le sanctuaire est percée de deux lancettes surmontées d'une rose, selon l'ancien usage.

Cette petite église de campagne renferme un monument précieux dans l'histoire de l'éloquence sacrée, c'est une chaire en chêne, sculptée dans le style du XVIIe siècle et couverte d'anciennes dorures. Cette boiserie, qui provient de l'église supprimée de Saint-Jean d'Eu, est plus précieuse encore pour le souvenir qui s'y rattache. On dit que c'est dans cette tribune sacrée que le célèbre Bourdaloue prêcha son premier sermon (1). En effet, ce père fit quelque temps partie du collége d'Eu; c'est là que mademoiselle de Montpensier l'entendit et le fit venir à Paris.

L'église de *monsieur Saint-Médard d'Assigny* fut donnée de très-bonne heure au chapitre de Rouen qui la plaça dans son exemption. Au XIIIe siècle, la cure comptait 100 parois-

(1) C'est par erreur que nous avons attribué à la chaire de Guilmécourt l'honneur que revendique celle d'Assigny.

siens et valait 20 livres (1). L'archevêque Robert Poulain y avait nommé le prêtre Beaudouin, long-temps après que Milon d'Assigny avait donné un tiers de la dîme à l'abbaye du Tréport, dans la charte de fondation.

Les seigneurs du lieu n'ont cessé de posséder sur l'église des droits temporels; leur litre entoure encore l'édifice. On dit que ce sont les armes des Mailly, les derniers patrons honoraires de la paroisse. Leur château, dont les tourelles restent, était voisin de l'église. Des cris de guerre ont retenti dans son enceinte. Dans l'année 1562, pendant que les protestants dieppois recommençaient de plus belle *les courses, pylleries d'églises et abbayes, emport et volage de cloches de tous pays,* ils se présentèrent devant le château d'Assigny que tenait le capitaine Carnel. Là, tous les gens des villages voisins avaient apporté leurs meubles; les Dieppois tirèrent du canon et firent capituler le malheureux château qui fut pillé à merci (2).

BIVILLE-SUR-MER.

La tradition du pays veut que le village de Biville ait été déplacé. On raconte qu'il s'allongeait autrefois sur une ancienne voie aujourd'hui très-avancée du côté de la mer. Dans des champs labourés et connus sous le nom de *Vieux-Biville*, on rencontre une foule de maçonneries, de décombres, de tuiles et même de caves maçonnées. C'était donc plus près de la falaise que s'alignaient jadis les métairies de ce hameau. Toutefois, l'église, construite dès le XIIIe siècle, avait été reportée là où nous la voyons aujourd'hui.

De l'époque primitive, il ne reste plus que la nef supportée par de gros piliers cylindriques qui ressemblent à ceux de Tourville-la-Chapelle. La charpente, soutenue avec des têtes sculptées, fut faite en 1608; le reste du monument a été reconstruit au XVIe siècle.

Le chœur en abside polygone a des voûtes ramifiées et

(1) Il y avait 96 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 452 habitants à laquelle est annexé Tocqueville-sur-Criel. — (2) *La ville d'Eu*, par Lebeuf, p. 313 et 314. — *Livre rouge*, à la Mairie d'Eu.

des pendentifs élégants; les fenêtres sont des ogives flamboyantes et les chapiteaux des colonnes présentent des fleurs, des génies et des têtes d'hommes. Le chancel fut autrefois orné de verrières; il n'en reste plus que des débris. Au nord, devait être le *Baptême de N.-S.* On est tenté de le croire en voyant cette légende à demi-brisée : *Hic est filius meus dilectus in quo mihi benè complacui.* Cette explication est d'autant plus vraisemblable que saint Jean-Baptiste est le second patron de la paroisse. Dans le bas de la vitre est le millésime de 1561. Au sud, le sujet du vitrail est disparu: il ne reste plus que cette légende : « *L'an* v^cc^xii *fut faiste cette vitre...* » Enfin, la fenêtre du fond conserve encore quelques restes de peinture, nous pensons que ce pouvait être une *Cène*, le *Souper d'Emmaüs* ou le *Festin de Simon-le-Lépreux.* Ce morceau disparu datait de « *l'an* v^cc^liii. »

Une des plus belles additions que le xvie siècle ait faite à l'église de Biville, c'est la chapelle de Saint-Nicolas, grand collatéral du midi, construit avec de la pierre calcaire. La Renaissance a laissé son cachet dans les portes et dans les fenêtres. Le saint pontife, patron de cette chapelle et de la confrérie, était représenté avec ses trois clercs dans le vitrail qui termine. Lui seul est resté, tous les autres ont disparu, à l'exception d'une petite Trinité qui se cache dans une rose.

Le clocher de l'église de Biville est assez mal placé sur le côté nord de l'église. On dit que c'est à la suite d'une difficulté qui s'éleva entre le curé et les marguilliers, vers 1760. Trois cloches étaient autrefois renfermées dans le beffroi ; deux furent enlevées à la révolution. Celle qui reste, fondue par Ignace et Antoine Henriot, porte qu'elle a été bénite « en 1771, par messire Charles Lesenéchal, curé du lieu, et nommée Marie par haut et puissant seigneur M. Louis d'Estourmel, enseigne des gendarmes de la province, et dame Victoire Lebascle d'Argenteuil, fille de haut et puissant seigneur Nicolas Lebascle d'Argenteuil, chevalier-comte de Prieul, lieutenant-général, pour le roi, des provinces de Champagne et de Brie, gouverneur de Troyes et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. »

Saint Remy, évêque de Rouen, est patron de Biville. Nous pensons que c'est là encore une des terres qu'il a évangélisées dans son pélérinage apostolique. Cette paroisse comptait

98 feux, en 1738 ; à présent, c'est une commune de 457 habitants érigée en succursale, le 22 février 1839, comme le prouve une inscription gravée sur les murs du chœur.

La terre de Biville faisait autrefois partie du comté d'Eu et était enclavée dans le vaste domaine des châtelains de cette ville ; ils s'en dépouillèrent en faveur des abbayes qu'ils avaient fondées. En lisant la charte de l'abbaye du Tréport, délivrée par le comte Robert, en 1059, nous y trouvons ces deux lignes assez expressives : « Quant à Biville, Penly et Brunville, je donne l'église et toute la dîme et la terre de Quatre-Bœufs. » Après cela, on est tenté de conclure que l'abbaye du Tréport était patronne et décimatrice de la paroisse de Biville-sur-Mer. Toutefois, cet état de choses n'a pas duré long-temps, car, dans une charte de Henri, comte d'Eu, délivrée en 1119, le seigneur suzerain s'exprime ainsi : « Je donne à l'église de Sainte-Marie d'Eu l'église de Biville avec toute la dîme de la maison du Seigneur et de trois vavassures, et le tiers des dîmes de tous les autres hommes. » Depuis ce temps, en effet, l'abbaye d'Eu a toujours présenté à la cure de Biville.

BRUNVILLE-SUR-MER.

C'est une pauvre église, dédiée à Notre-Dame, qui n'a plus de prêtre depuis long-temps et qui serait tombée en ruine sans la piété de quelques bons habitants qui la soutiennent de tous leurs efforts et de tous leurs sacrifices. Le monument primitif devait dater de cette grande croisade monumentale qui agita toute la Normandie à la fin du XIIe siècle. Le chœur entier est de ce temps. La nef a été mille fois retouchée dans ces derniers siècles. Le clocher, sur le portail, a été renversé en 1841, personne n'a eu le courage de le relever.

Le patronage de l'église fut donné à l'abbaye du Tréport, en 1059 (1), par les comtes d'Eu, suzerains de ce pays. Les pouillés du diocèse, les titres manuscrits et les *historiens* de la localité, sont d'accord pour attester la constante possession de cette cure par le monastère de Saint-Michel : comment donc expliquer la charte donnée à l'église d'Eu par le comte Henri, en 1119, qui lui confirme le patronage de

(1) Charte de fondation.

Brunville ? Nous avouons notre impuissance à faire concorder ces deux monuments. Nous n'en persévérons pas moins dans notre première assertion.

L'église de Brunville est entourée d'une ceinture noire, couverte d'armoiries ; un écusson, sculpté sur pierre, surmonte la porte latérale du chœur. Dans le cimetière est une croix de pierre du XVIIe siècle, qui rappelle celles de Vittefleur et de Saint-Martin-en-Campagne.

Brunville fut toujours une pauvre paroisse. Au siècle dernier, il y avait 35 feux, aujourd'hui c'est une commune de 181 habitants, annexée à Penly, et desservie par le curé de Biville. En 1502 Jean Vincent, curé de Brunville, était sans doute de notre avis, et trouvait aussi son bénéfice insuffisant, car il se fit pourvoir, par l'abbé du Tréport, du prieuré de Sainte-Croix, qui touchait aux avenues du château d'Eu (1).

PENLY.

Nous entrons dans le comté d'Eu, car sur la paroisse même de Penly se trouve le fameux *Val des Comtes*, terre limitrophe et vallée de séparation du comté d'Arques et du comté d'Eu, et peut-être en remontant à une antiquité plus reculée des pays *d'Ou* et de *Talou (pagus Talogiensis, pagus Aucensis)*. Nous sommes toujours au bord de la mer, et sur la plus haute falaise de la contrée ; ce qui a fait penser à plusieurs, que Penly, anciennement *Pen-Lieu* (2) ou *Panlyu* (3), tire son nom de sa position élevée.

L'église de ce village, construite au milieu des métairies amoncelées autour d'elle, est une humble construction en silex, dont le chœur seul mérite quelque attention. Elle date pourtant presque tout entière de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Le clocher, sur le portail, garde des traces de la première époque ogivale, j'en dis autant de la nef dont les murs ont été souvent réparés et dont les fenêtres ont été refaites, il y a moins de deux siècles.

Le chœur a conservé ses fenêtres primitives et surtout les

(1) *La ville d'Eu*, p. 368. — (2) *Livre Rouge*. — *Pen-ly* pour *Pen-lieu*, comme on dit *Cour-ly* pour *Cour-lieu*. — (3) *Regest. visit.*, p. 24.

trois lancettes terminales, véritable emblème de la Trinité. Au côté de l'épître est une fort jolie piscine qui mériterait bien d'être conservée et réparée avec soin.

Les seuls objets d'art que possède cette église sont deux tableaux peints par des artistes dieppois. Mais s'ils avaient même patrie, ils n'avaient pas même talent. *L'Assomption de la Sainte-Vierge*, peinte par Drouet, en 1820, est sèche et lourde, comme les travaux de cet auteur. *La Transfiguration du Sauveur*, peinte par Guillaume Lemarchand, en 1706, conserve les bonnes traditions du décorateur de Saint-Remy.

Ce village faisait autrefois partie du vaste domaine des comtes d'Eu. Robert et Béatrix en donnèrent l'église à l'abbaye du Tréport qu'ils venaient de fonder. Depuis le XI[e] siècle jusqu'en 1790, ce patronage est resté la propriété incontestée de l'infortuné monastère. Cette paroisse, sous la protection de saint Denis, possédait 60 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une succursale de 370 habitants, à laquelle est annexée la commune de Brunville.

Tous ceux qui visiteront l'église de Penly seront frappés du grand nombre d'inscriptions et de tables de pierre qui lambrissent les murs du sanctuaire. Toutes sont l'œuvre des prêtres ou ecclésiastiques de la paroisse, qui ont légué leurs biens à l'église et de bons exemples à leurs paroissiens. Nous citerons Guillaume Vasselin, en 1622; Guillaume Piquet, en 1629; et Nicolas Frechon, en 1695.

Vénérables prêtres, hommes de Dieu, qui avez passé dans ce monde en faisant le bien et en semant partout la parole de l'Évangile, reposez en paix dans ce sanctuaire, le témoin de vos travaux et le compagnon de votre vie. Les peuples que vous avez enfantés à Jésus-Christ ont gardé votre mémoire. Demeurez avec eux pour les encourager pendant les jours de leur pélerinage. Vos brebis forment à présent votre couronne dans le ciel. Mais vous, bons pasteurs, vous avez laissé votre dépouille mortelle au milieu de votre troupeau. Un jour, le maître vous enverra reprendre la houlette pastorale pour amener à son bercail éternel les agneaux qu'il vous avait confiés. Vous vous lèverez alors avec vos habits sacerdotaux, et la main sur le sanctuaire, les pieds tournés vers le peuple qui se dressera devant vous, vous conduirez aux pâturages célestes ces innocentes brebis que vous avez nourries sur la terre!

SAINT-MARTIN-EN-CAMPAGNE.

« Nous voyons dans le pouillé de l'archevêque Odon Rigaud que, vers l'année 1260, l'église de Saint-Martin valait 20 livres, qu'elle avait cent quarante paroissiens, et que l'abbé de Saint-Denis-en-France, qui en avait le patronage, y avait présenté Garin, prêtre reçu et approuvé par l'archevêque Pierre de Colmieu, mort en 1245 (1). La population de Saint-Martin devait être alors plus considérable qu'aujourd'hui, puisque Odon Rigaud a pour habitude de ne comprendre, dans son dénombrement, que les chefs de famille, et que nous devons ordinairement compter cinq pour un.

» Une population de sept ou huit cents âmes indique assez l'antiquité du village. » L'église, pourtant, ne conserve que très-peu de restes antiques. Citons au côté septentrional de la nef quelques caractères de la transition du XIIe siècle. Le reste du monument a été refait, en grande partie, au XVIe siècle. La nef méridionale a été tout entière ajoutée à cette époque.

Toutes ces constructions sont en grès, matière souvent employée à la Renaissance. Le portail principal date de 1517 et porte le nom de Dilardt, son architecte ou son donateur. Le clocher, à l'entrée de l'église, est une tour carrée en silex, surmontée d'une flèche d'ardoise que fit construire, vers 1700, maître Vincent Sorin, curé de la paroisse. C'est une des plus hautes de ce canton.

Dans le cimetière est une croix fort jolie qui rappelle celle de Vittefleur; elle est, comme elle, du commencement du XVIIe siècle et assez bien découpée pour le temps.

« Il y a beaucoup de pierres tombales dans le chœur, mais presque toutes sont usées, et les épitaphes sont entièrement effacées. Au moyen-âge, et jusqu'au XVIIIe siècle, on enterrait les prêtres et les clercs dans le chœur des églises, et la plupart des familles avaient aussi leurs tombeaux dans les nefs. A Saint-Martin, l'église est toute pleine de sépultures, et on y inhumait plus souvent les morts que dans le cimetière. On repavait les tombes aussitôt après l'inhumation, et

(1) La paroisse de Saint-Martin possédait 157 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 597 habitants.

la famille assistait, le dimanche, aux saints offices, sur le lieu même de la sépulture des ancêtres. Dans les obits, on venait y chanter le *libera* de fondation et y répandre l'eau bénite.

» On ne pavait guère que les tombeaux, et le reste de l'église était couvert de paille fraîche, qu'il fallait changer souvent. On voit, dans les archives de l'église de Saint-Martin, qu'un archidiacre d'Eu, dans le cours de sa visite canonique, ordonna, sous peine d'une amende considérable imposée au trésor, de retirer toutes les bottes de paille qui se trouvaient dans les nefs et de n'en plus porter à l'avenir. »

En 1284, fut fondée, dans cette église et rebâtie au xvie siècle, la chapelle des Avoines ou des Champs-Parts. Cette chapelle seigneuriale fut construite par les barons de Caletot, châtelains de Berneval et patrons de cette église. Nous demandons la permission de rapporter ici l'histoire des fondateurs, telle que la raconte la tradition. Nous l'empruntons à un de nos confrères, à un ami qui l'a racontée avec toute la verve d'un enfant du sol :

« L'an de l'incarnation 1274, Guillaume de Caletot, écuyer, seigneur et châtelain de Mont-Mélient, arriva à Berneval et prit possession du manoir féodal élevé par les religieux de Saint-Denis. Guillaume avait long-temps servi dans les armées. C'était un noble et vaillant guerrier, un chrétien plein de zèle et de dévouement. Il mourut vers l'année 1304 ; Marie de Vernon ne lui survécut que quelques jours, et Robert, leur fils, devint seigneur et baron de Berneval. Ce Robert, que M. de la Roque appelle aussi Renaut de Caletot, fut victime d'un affreux guet-apens dans son propre château ; la tradition nous a conservé sa lamentable histoire, et souvent dans mon enfance je l'entendis raconter par les vieillards.

» C'était à l'époque où les Anglais ravageaient le royaume de France ; on n'entendait parler que de désordres et de brigandages ; les bandits et les voleurs de grands chemins attaquaient les villages à main armée, enlevaient les richesses et brûlaient les maisons. Les châteaux eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de leurs attaques, et, par une soirée d'hiver, une bande organisée vint s'embusquer dans le grand bois qui environnait le manoir de Berneval.

» Le sire de Caletot, après une vie passée dans les fatigues

de la guerre, était revenu depuis quelque temps à Berneval, et, livré à de cuisants chagrins causés par les malheurs de sa famille, il n'avait retenu près de lui qu'un petit nombre de serviteurs, et une domestique qui avait toute sa confiance. C'était une femme méchante et fourbe, qui cachait une âme toute noircie sous un extérieur hypocrite ; elle était entrée chez Robert sous un nom emprunté, et son père, ancien repris de justice, commandait alors une troupe de brigands. C'était lui qui venait d'arriver au pied des fossés du château ; sa fille était prévenue d'avance, et elle allait, à un signal donné, abaisser le pont-levis, pour donner passage aux malfaiteurs. C'était une fameuse curée pour ces pillards qu'un manoir où il y avait tant de richesses. Aussi toutes leurs mesures étaient bien prises, et aussitôt qu'un sifflement aigu se fut fait entendre à la poterne, les bandits s'élancèrent d'un bond sur la herse baissée pour les recevoir, et pénétrèrent dans l'intérieur du château, dont toutes les portes s'ouvraient devant eux.

» Le noble baron, arraché violemment de son lit, fut accablé d'outrages par cette troupe de forcenés ; il leur fallut la clef de ses trésors ; il vit bien que toute résistance était inutile, et qu'il était victime d'une horrible trahison. Ses fidèles serviteurs, qui se préparaient à le défendre, furent attachés et liés aux colonnes de la salle d'armes, et quand les brigands eurent dévasté le château, après s'être saisis des joyaux de famille et de tout ce qui flattait leur insatiable cupidité, ils massacrèrent inhumainement le baron sans défense, en haine de l'aristocratie féodale. Ils quittèrent aussitôt le manoir isolé, en emportant leur butin, et, à la faveur des ténèbres de la nuit, ils purent gagner les forêts d'Eu, d'où ils se dirigèrent vers la Flandre.

» Le lendemain, un chevalier, armé de pied en cap, monté sur un cheval noir, s'arrêta devant la porte principale du manoir de Berneval. Une profonde tristesse se lisait sur son visage ; ses yeux étaient continuellement baissés, et il paraissait être dans la plus grande consternation. C'était messire Charles de Danville, de la noble maison de Montmorency ; il avait échappé au massacre de l'Ecluse, et, couvert de blessures, épuisé de fatigues, il venait apprendre au baron, son grand-père, les malheurs de la France et les revers de

l'infortuné Philippe VI. Il eut beau donner le signal de l'arrivée, et sonner le cor d'alarme, personne ne parut sur la plate-forme et dans les cours; il aperçut le pont-levis baissé, contre l'usage, et entra pour avoir l'explication de ce qui lui semblait mystérieux dans ce silence. Jugez de sa surprise et de toute sa douleur quand il vit le sire de Caletot étendu sans vie sur les pavés fleuris de son manoir, et tout baigné dans son sang; des gémissements et des sanglots entrecoupés l'appelèrent bientôt dans la pièce voisine, et il y trouva les pauvres serviteurs qui se mouraient dans les étreintes des lourdes chaînes qui les liaient aux colonnes. Charles réunit tous ses efforts pour les dégager au plus vite, et aussitôt qu'ils furent revenus à eux-mêmes, ils racontèrent les affreuses circonstances de l'assassinat de leur noble maître, qu'ils n'avaient pu sauver.

» La nouvelle de cet événement jeta la terreur et la consternation dans toute la contrée. Les pauvres villageois ne pouvaient plus compter sur aucune protection quand les brigands osaient assiéger les châteaux et massacrer indignement les seigneurs; et puis chacun s'attendrissait sur le sort déplorable du vieux châtelain, qui avait si souvent bravé la mort sur les champs de bataille, et qui venait de périr d'une manière si cruelle et si tragique. Charles de Danville fit poursuivre les brigands en toute hâte, et rendit les derniers devoirs à son malheureux aïeul. On déploya les bannières des églises d'alentour; les croix en émail, entourées de crêpes noirs, précédèrent le convoi, et la dépouille mortelle du dernier baron de Caletot fut déposée dans la chapelle de Notre-Dame-des-Avoines, de l'église de Saint-Martin-la-Campagne. Quelques jours après, Jeanne de Caletot priait sur le tombeau de son père, et son fils, le sire de Danville, venait prendre possession de la baronnie de Berneval. On ne put jamais retrouver les brigands, mais la méchante femme qui leur avait livré le château fut prise à Arras, et pendue sur la place publique de cette ville.

» Le tombeau du baron de Caletot fut visité, en 1827, par M. Feret, en présence des plus anciens habitants de Saint-Martin, qui lui racontèrent aussi la curieuse tradition qui se rattache au nom de ce seigneur. Il n'y avait pas de cercueil sous la pierre tumulaire, mais seulement une fosse en bri-

ques, au fond de laquelle se trouvaient quelques ossements et une petite urne en terre cuite renfermant du charbon. Aujourd'hui, la belle pierre tumulaire qui recouvrait ces restes est encastrée dans le mur de l'église pour la préserver des injures que pourraient lui causer les pas des fidèles. Félicitons M, l'abbé Levillain d'avoir adopté cet usage qui commence à prévaloir aujourd'hui. Nous pensons que l'exemple donné par M. le curé de Martin-Église n'est pas étranger à cette bonne pensée. Lui-même a pu être inspiré par des mesures analogues prises dans l'église de Saint-Ouen de Rouen pour conserver la pierre des deux architectes de l'église.

» La pierre du sire de Caletot est un joli morceau; on ne peut, il est vrai, reconnaître le millésime, mais l'encadrement indique assez le commencement du XIVe siècle. On lit autour l'inscription suivante : « Cy gist Renaut de Caletot, escuyer, qui trespassa. . . . à la Saint-Martin, en esté. . . Proiez Dieu il ait sa âme. » Le guerrier normand est couché sur la pierre, revêtu du costume que portaient les hommes de guerre au commencement dn XIVe siècle. Il tient sa main droite étendue sur sa lourde cuirasse, et, de sa gauche, il semble vouloir lever son épée. Deux anges protègent sa sépulture, et deux rosiers fleuris, admirablement ciselés, attestent l'habileté de l'artiste (1). »

La chapelle de Notre-Dame-des-Avoines, tombeau du sire de Caletot, dut être primitivement bâtie au milieu des champs, au hameau de Vassonville. La tradition, les cartes géographiques et les anciens titres du village en font foi, c'est de là sans doute que vient le nom de *Voie-du-Val-de-la-Chapelle*, porté par un chemin qui va dans la direction indiquée pour l'emplacement de la chapelle disparue. On ignore par quel événement ce petit oratoire a disparu des bords de la mer.

« Mais revenons à l'église de Saint-Martin. Le lambris du chœur recouvre une piscine du XIIIe siècle, au côté de l'épître; il y en a une de la même époque dans la sacristie, et une du XVIe siècle, près l'autel de la Sainte-Vierge.

» Les piscines de nos églises datent presque toutes du XIIIe siècle. Ce fut l'archevêque Pierre de Colmieu qui ordonna,

(1) *Notice historique sur Berneval et Saint-Martin-en-Campagne*, par M. l'abbé Lecomte, vicaire de Saint-François du Hâvre, in-18. Rouen, Péron, 1844.

dans ses statuts de 1245, d'en faire au côté de l'épître. C'était là que le prêtre allait se laver les mains avant d'offrir le sacrifice, et se les purifier quand il descendait de l'autel.

» Le trésor de l'église de Saint-Martin avait des revenus considérables aux XVIe et XVIIe siècles. Il y avait beaucoup de fondations, et, en 1704, maître Vincent Sorin, curé de Saint-Martin, acquitta cent quarante obits solennels et vingt-trois messes basses. J'ai retrouvé toutes les chartes de ces fondations dans les coffres à trois clés, et je les ai transcrites en entier dans ma notice sur le village de Saint-Martin-en-Campagne. On y remarque une grande simplicité, une piété véritable et une croyance bien vive au purgatoire.

» Par contrat passé le 2 novembre 1694, Me Claude Le Jeune, curé de Saint-Martin, laissa la somme de 2,000 livres aux dames Ursulines de Dieppe, pour capital d'une rente annuelle de 100 livres, qui serait employée au bien de ses paroissiens après sa mort. C'est pourquoi, en l'année 1699, Me Guillaume Le Jeune, son frère, de concert avec M. Sorin, établit, avec l'agrément de Monseigneur l'archevêque, une mission qui aurait lieu de dix ans en dix ans dans cette église. On fit peindre et réparer l'église, et on demanda des missionnaires aux R. prêtres de l'Oratoire de la maison de Rouen. Ils arrivèrent huit jours avant l'Ascension, au nombre de six : le P. Restout, ci-devant curé d'Yébleron ; le R. P. de la Planche, chanoine de Boulogne-sur-Mer ; le P. Mollard, de Dieppe ; le P. Raffelin et le P. Saint-Pierre.

» La mission commença le dimanche avant l'Ascension, et finit à la Saint-Jean et Saint-Pierre. Les curés des paroisses voisines vinrent avec leurs paroissiens à l'ouverture de la mission, qui se fit par une prédication du P. la Planche. On fit ensuite la procession avec le Saint-Sacrement, qui fut exposé sur un reposoir au hameau de Vassonville. Il y avait environ trente prêtres et plusieurs autres clercs dans les ordres inférieurs, le tout sous le bon plaisir de Monseigneur Colbert, archevêque de Rouen, et par ses ordres. On prêcha tous les jours le matin à cinq heures et le soir à sept heures. Le catéchisme eut lieu à une heure après midi ; le soir après la prière on donnait la bénédiction du Saint-Sacrement.

» La seconde mission eut lieu en 1710 ; la troisième en 1720, et ainsi, de dix ans en dix ans, jusqu'à la révolution.

» Le jour qui suivait la clôture, on chantait un service solennel pour Me Claude Le Jeune; on en célébrait un autre à la même intention le quatrième jour de novembre. Il avait encore fondé une rente de 30 livres, pour contribuer à l'entretien et à la nourriture d'une maîtresse d'école, et dans le cas où il ne s'en trouverait pas dans la paroisse, cette somme devait être distribuée par le curé aux quatre familles les plus pauvres du village. Honneur et reconnaissance à ces hommes vertueux et bienfaisants, nos devanciers dans la carrière évangélique, et nos pères dans la foi; honneur à eux, car leur sollicitude pastorale pour ce peuple qui fut le leur, et qu'ils ont tant aimé, s'est étendue au-delà de leur tombe, et le village en recueille les fruits après plusieurs générations. Et moi, quand je montais à l'autel de Saint-Martin pour y remplir mes fonctions de lévite, je ne foulais qu'avec respect ces dalles usées par les pieds des prêtres et des clercs et qui recouvrent les restes des pasteurs.

» J'aime à redire les noms des bienfaiteurs de nos villages, que j'ai extraits de la poussière des manuscrits et des chartes; et si parfois je retrouve encore leurs arrière-neveux dans les familles qui habitent nos contrées, si je rencontre un enfant qui porte encore leur nom, je prie Dieu de le bénir comme il a béni ses aïeux, de lui inspirer leur zèle et leur bienfaisance. Et pourquoi ne pas célébrer les noms et la mémoire des hommes apostoliques qui ont consacré leur vie tout entière au bonheur et au salut des peuples? On sait bien exalter la renommée des inventeurs de machines et des économistes modernes. Le peuple, c'est la famille du prêtre; c'est lui qui lui donne la vie de la foi et de la grâce; c'est lui qui le nourrit du pain descendu du ciel; c'est lui qui le garde et l'entoure de ses plus chères affections, et l'enfant du peuple doit le payer d'un juste retour, en gardant le souvenir de ses bienfaits. Ce souvenir doit être fidèle, plus durable que les inscriptions tumulaires et que les croix de cimetière; il doit passer aux dernières générations du village. »

LA MALADRERIE DE SAINT-CATHALD.

« Il y avait au moyen-âge une Léproserie située entre les villages de Derchigny, Berneval et Saint-Martin-en-Campagne. Les barons de Caletot, qui l'avaient peut-être fondée eux-

mêmes dans l'étendue de leur baronnie, l'avaient dotée de legs pieux pour l'entretien et le secours des pauvres ladres et *mézeaux* qui étaient très-nombreux dans ce temps. La lèpre était une maladie bien cruelle, peu connue jadis dans nos contrées, et que l'on croit rapportée de Terre-Sainte par les croisés. Cette maladie étendit bientôt ses ravages en Normandie, où venaient de rentrer une foule de barons, de comtes et de seigneurs qui avaient suivi le duc Robert à Jérusalem. Aussi, vers ce temps, notre province vit-elle s'élever des solitudes et des retraites au milieu de ses campagnes, sur les lisières des bois, sur le bord des fleuves et des rivières, et sur le rivage de la mer. C'étaient de pauvres et chétives demeures, des huttes et des cellules séparées l'une de l'autre, et groupées autour d'une chapelle.



» C'était là que les pauvres lépreux étaient condamnés, par les lois ecclésiastiques et civiles, à vivre loin du commerce des autres hommes, n'ayant pour tout bien que la besace du pauvre, la gourde du ladre et le bâton du pèlerin. L'église avait des rits pour les séparer de la société; elle récitait sur eux de lamentables prières, et les gens du peuple les fuyaient comme frappés de la malédiction d'en haut. On avait toujours soin de passer loin de leurs retraites, car on était certain que l'air qu'ils respiraient était pestilentiel, tandis que les recherches faites depuis et les progrès de la science sont

venus nous affirmer que la lèpre ne pouvait se communiquer autrement que par le contact.

» Les lépreux faisaient bien maigre chère, et les bons religieux servants, qui consacraient leurs jours à les secourir et à soulager leur misère, allaient par les champs et les campagnes leur querir du pain et des légumes. En Normandie, on retrouve beaucoup de sentiers qui portent encore le nom de *sentes lépreuses*. C'étaient les seules que les lépreux pussent fréquenter, pour aller respirer le grand air au rivage de la mer, ou puiser dans leur gourde l'eau rafraîchissante des rivières. Les ladreries étaient le séjour de la souffrance, des privations et de toutes les angoisses. Là, il y avait des mères arrachées violemment aux embrassements et aux pleurs de leurs tendres enfants; il y avait des pères malheureux enlevés par cette sorte de mort anticipée aux soins et au bonheur de la famille. Tous les rangs, toutes les distinctions s'y trouvaient confondus; le serf gémissait à côté du seigneur, et le manant usait de la même paille que les fils du suzerain. Oh! oui, c'était un horrible fléau que la lèpre au moyen-âge, et l'on ne sait point assez aujourd'hui ce que nos ancêtres eurent à souffrir de cette cruelle maladie. Mon Dieu! comme le temps efface les évènements et les institutions d'autrefois! Qui se doute aujourd'hui qu'il y eut jadis une léproserie entre Derchigny et Saint-Martin? Qui a médité quelquefois, en passant auprès du petit monticule recouvert de tuiles et de débris, sur les afflictions et les douleurs de l'ancien Saint-Cathald?

» Et pourtant, la chapelle de la Maladrerie était encore debout en 1728, et au commencement de la révolution, on saluait encore en passant la croix de Saint-Cathald. Saint Cathald, né en Irlande, et dans la suite, évêque de Tarente, en Italie, avait guéri miraculeusement des lépreux en plusieurs rencontres; voilà pourquoi la maladrerie de Saint-Martin avait été placée sous son invocation. Une vieille tradition prétend que la fille d'un Caletot y fut inhumée, et voici comme on raconte cette histoire :

» C'était vers l'année 1315; la Normandie jouissait d'une paix profonde, et les puissants seigneurs ne guerroyaient que bien rarement entre eux. On voyait alors ces hommes d'armes, accoutumés à la vie fatigante de la guerre et à la disci-

pline des camps, reprendre leur place au sein de la famille, et goûter au foyer domestique un bonheur inconnu jusqu'alors. Robert de Caletot, baron de Berneval, était de ce nombre. Il avait déposé sa lourde cuirasse et l'épée des combats, et partageait toutes ses affections entre une femme chérie et une fille adorée. Or, cette fille avait nom Jéhanne; monseigneur Guillaume de Flavacourt, archevêque de Rouen, l'avait tenue sur les fonts du baptême, et son caractère heureux, les nobles sentiments qui la distinguaient déjà, lui conciliaient à bon droit toute la tendresse des siens. Elle avait quatorze ans. Pleine de gentillesse et de bonté, elle aimait à s'asseoir à la porte du manoir, pour donner de ses mains l'aumône aux malheureux; elle brodait de riches ornements, à l'exemple de sa mère; et, le soir, pendant les longues veillées d'hiver, tandis que le vent soufflait bien fort dans les créneaux des tours et que la mer mugissait au rivage, elle écoutait les saintes légendes des siècles passés, que le chapelain lisait à la sombre lueur d'une lampe d'argent, ou bien les récits chevaleresques et les prouesses étonnantes que lui racontait son père, assis auprès du large foyer où des arbres entiers brûlaient et échauffaient l'âtre. Les villageois d'alentour l'aimaient bien; c'était leur providence; et messire Geoffroy de Laître, curé de Saint-Martin, était tout joyeux de la voir, le dimanche, pieuse et recueillie, donnant le bon exemple aux autres jeunes filles du village.

» Dans les beaux jours d'été, elle allait souvent se distraire avec quelques compagnes sur le bord de la mer, et Berthe, sa fidèle gouvernante, ne la quittait jamais. On lui avait raconté souvent les angoisses et les afflictions des pauvres lépreux de Saint-Cathald, et toujours des larmes de compassion tombaient de ses yeux, quand de la plate-forme méridionale du manoir, elle apercevait les cellules blanches de la maladrerie, ou qu'elle entendait le son argentin de la cloche de la petite chapelle, tintant l'heure du couvre-feu. Pauvre jeune fille! elle ne savait guère qu'elle devait partager les douleurs et les maux qu'elle déplorait si amèrement dans les autres! Elle si jeune et si brillante de santé, elle si riche et destinée à tant de bonheur, comment eut-elle pu pressentir que tous ces biens, tous ces prestiges s'évanouiraient un jour! C'est pourtant ce qui advint, et la pauvre fille fut mois-

sonnée au printemps de sa vie, comme le lis des champs desséché à l'ardeur du soleil.

» Il y avait à Saint-Cathald un lépreux de Berneval, nommé Richard Le Coq ; il avait autrefois suivi le sire de Caletot, son seigneur, à la bataille de Mons-en-Puelle, où le noble baron avait conduit ses hommes d'armes, à la suite du roi Philippe IV. A son retour, il avait demandé son affranchissement et sa liberté, comme prix de son courage et de ses services militaires. Robert de Caletot avait refusé. Depuis, Richard était devenu lépreux, et, tout malheureux qu'il était, il avait conservé le ressentiment le plus profond et la haine la plus implacable contre le sire de Berneval ; il nourrissait le désir de la vengeance sur la paille de sa cellule et jusqu'au pied des autels.

» Un jour, le méchant homme battit les mains d'aise et de joie, parce qu'il venait de concevoir une horrible pensée. La sente lépreuse de Saint-Cathald à la mer traversait la campagne située entre le manoir et Saint-Martin ; les ladres pouvaient voir, en passant, la herse levée du château féodal et sa triple enceinte de bastions au centre du grand bois qui l'entourait de tous côtés. C'était par une belle soirée d'été. Jehanne, assise à l'ombre d'un grand hêtre, chantait une romance du temps, en caressant de sa main blanche un joli petit épagneul ; Berthe, marchant à quelque distance, effilait dévotement les gros grains d'un rosaire. Le soleil se couchait à l'horizon, beau et majestueux à travers les grands arbres ; les vagues expiraient mollement sur la grève, et les belles et nombreuses sonneries d'alentour saluaient le glorieux nom de la vierge Marie.

» Jehanne avait cessé de chanter, et elle se livrait aux doux charmes de la rêverie ; elle sondait peut-être les secrets de son avenir. Pauvre jeune fille ! C'était si naturel à son âge, à quatorze ans, où le cœur, libre encore de soins et de contraintes, est si rempli de bonheur et de jouissances ! Tout-à-coup, un cri déchirant retentit au milieu du grand bois ; Berthe effrayée se retourna, son chapelet de nacre était tombé de ses mains, et ses jambes refusaient de la soutenir davantage ; elle aussi jeta des cris, la pauvre fille, car elle avait devant les yeux un bien affreux spectacle. Un homme hideux et tout couvert de lèpre entraînait sa Jehanne ; ses mains impures et

livides souillaient celles de la pauvre petite, et Richard Le Coq, le lépreux, communiquait sa maladie honteuse à l'unique héritière du baron de Caletot, car cet homme consommé dans le crime était venu pour assouvir sa vengeance; il avait fui la société des ladres et escaladé les murs d'enceinte du manoir, et il n'avait pas reculé de honte à la vue de la pauvre innocente.

» Il s'était précipité comme un tigre furieux sur la pauvre fille sans défense; car il s'était dit, le méchant : je presserai ses mains dans les miennes, et elle aura mon mal; sa beauté s'évanouira comme l'ombre; la lèpre la couvrira de toutes parts, et elle aussi dormira sur la paille de Saint-Cathald, elle sera arrachée de ce redouté manoir par les lois humaines et ecclésiastiques, et je me serai vengé du père sur sa fille.

» La fureur du crime rend les hommes frénétiques : Richard courait à toutes jambes dans les grandes allées du bois, emportant Jehanne évanouie dans ses bras. Les cris de la suivante avaient jeté l'alarme. La sentinelle, et quelques hommes d'arme qui veillaient à la poterne, s'étaient avancés vers le lieu où se passait cette scène de désolation. Bientôt le grand bois fut parcouru en tout sens; on retrouva Jehanne couchée presque sans mouvement sur l'herbe d'un taillis. Richard s'était enfui au son du cor qui sonnait l'alarme dans le beffroi, et la crainte de tomber entre les mains des hommes d'armes, imprimait une grande vitesse à ses pas. Le lendemain, un clerc qui passait sur le rivage vit un corps qui flottait sur les eaux; il s'approcha du cadavre, et recula en poussant un cri d'effroi : C'était Richard Le Coq qui s'était précipité dans la mer, et qui avait couronné par un nouveau crime cette scène de forfaiture et d'abomination.

» A huit jours de là, le manoir de Berneval offrait l'image de la désolation. Dans une chambre vaste et élégamment meublée, une jeune fille, étendue sur un lit de damas, paraissait en proie à de cuisantes douleurs; une horrible plaie couvrait son visage; un sang noir et corrompu se donnait passage à travers les pores de ses mains, et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux. Cette jeune fille était Jehanne de Caletot. Le chapelain, habile dans l'art de la chirurgie et de la médecine, avait déclaré au baron que sa

fille bien-aimée était atteinte de la lèpre ; ce père inconsolable se livrait à un désespoir difficile à décrire. Sa femme était alors en Basse-Normandie, chez le sire de Harcourt, son beau-frère, et il lui fallait seul supporter tout le poids de son affliction. Mais il était réservé à de bien plus dures épreuves, et le méchant Richard avait frappé le cœur du père de la manière la plus cruelle. Tandis que chacun se lamentait et pleurait sur le sort de Jehanne, trois hommes vêtus de robes noires s'arrêtèrent devant la poterne du château, en demandant entrée de par messire le roi de France et monseigneur Guillaume de Durefort, archevêque de Rouen. C'étaient messire Geoffroy de Laître, curé de Saint-Martin, messire Charles de Hangest et messire Rodolphe Le Lieur, religieux de Saint-François. La sentinelle abaissa le pont-levis, et les hommes d'église, tristes et silencieux, gravirent les degrés qui conduisaient dans la salle d'armes. Ils demandèrent à parler au noble baron, et Robert, précédé d'un page, parut aussitôt. Il était pâle et défiguré ; ses yeux gonflés de larmes attestaient son profond chagrin et, quand il vint à s'incliner devant messire Geoffroy de Laître, le courage du prêtre lui faillit pour remplir la fatale mission. — Monseigneur, dit Rodolphe Le Lieur, le ciel a mis votre vertu à une cruelle épreuve ; tous vos vassaux gémissent avec vous, et partagent le poids de votre douleur. Et nous, fidèles à notre mission et aux sévères réglements dictés par la prudence... — Mon Dieu ! s'écria Robert, vous allez m'enlever ma fille ! et le baron, atterré par les dernières paroles du prieur, tomba évanoui sur les larges dalles, et fut emporté par ses nombreux serviteurs.

» A cette époque, les réglements qui concernaient les ladres étaient strictement et rigoureusement observés ; les lois n'admettaient aucune exception, et les prêtres chargés de constater l'état de la lèpre, et de séparer les pauvres lépreux de la société, ne rencontraient jamais d'entraves dans l'exercice de cette redoutable fonction. Aussi le prêtre et les deux religieux se firent-ils conduire aussitôt auprès de Jehanne. Le chapelain du manoir les y attendait, et préparait la pauvre fille à la cruelle séparation : « Que la paix et la miséricorde du Seigneur soient avec elle, » dit messire Geoffroy de Laître en entrant. — *Amen*, répondirent les deux

Franciscains en s'inclinant devant un grand crucifix d'ébène appendu au-dessus du foyer. Puis commença une scène de désolation impossible à décrire. Le vénérable curé pleurait en récitant des prières sur la pauvre lépreuse, lui qui l'aimait si tendrement, et qui la voyait réduite à un si déplorable état. Pour elle, résignée à la volonté du ciel, elle surmontait son affliction et sa douleur pour mêler sa prière à celles de l'église, et, quand les prêtres eurent quitté le lieu où se passait cette scène de deuil, quand ils furent sortis de la chambre de Jehanne, elle se leva, se revêtit elle-même, pour la première fois sans doute, de ses habits les plus simples, et alla s'asseoir auprès d'une large croisée du côté de la mer. Elle voulait jouir une dernière fois du spectacle magnifique qui se déroulait à sa vue, car les forces l'abandonnaient, et elle sentait qu'elle allait bientôt mourir.

» Un mois plus tard, un prêtre sortait de la chapelle de Saint-Cathald, portant entre ses mains la boîte d'argent qui renfermait le corps de Jésus-Christ. La porte d'une cellule s'ouvrit pour lui donner passage, et il offrit les saintes consolations du ciel à celle qui ne devait plus en attendre de la terre. Jehanne de Caletot succombait aux angoisses qui lui déchiraient le cœur, plutôt qu'aux douleurs physiques, et la pauvre enfant touchait au terme de ses souffrances. Elle regarda le prêtre comme un ange que le ciel lui envoyait, et, lorsqu'il eut déposé la sainte hostie sur sa langue, au moyen d'une verge d'argent, quand il eut oint ses membres délicats de l'huile de l'extrême-onction, elle fut heureuse d'un bonheur qu'elle n'avait pas cru devoir encore goûter dans ce monde, et rendit bientôt après son âme à son créateur dans les meilleurs sentiments de piété, elle si innocente et si pure, et qui é ait mûre pour le ciel.

» Quelques heures après, une fosse s'ouvrait pour recevoir un corps tout putréfié; la clochette de la Maladrerie tintait quelques glas funèbres, et toutes les sonneries d'alentour y répondaient par des volées de mort. Et il y avait un ange de plus dans les cieux, et Jehanne marchait avec les vierges à la suite de l'Agneau. Pauvre enfant! je me suis attristé souvent sur les malheurs de sa vie, et j'ai voulu redire son histoire oubliée. Cinq siècles après sa mort, j'ai retrouvé ses restes dans les fouilles de Saint-Cathald, et je

les ai fait respectueusement déposer dans le cimetière de Saint-Martin, le 20 mai 1842. »

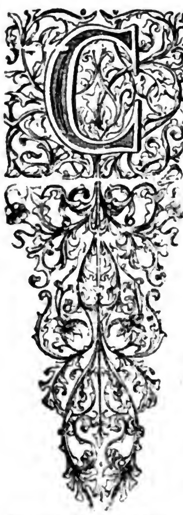
Nous cherchons la vérité historique, et notre ouvrage est sérieux avant tout. Toutefois nous avons cru devoir nous relâcher de notre sévérité ordinaire pour accueillir cette charmante légende tombée de la main d'un ami. Nous la présentons au lecteur pour le délasser des aridités de l'archéologie. Mais nous voulons qu'il sache que cette fleur, qu'il aimera comme nous, a été cueillie dans la *Notice historique sur Berneval-le-Grand et Saint-Martin-en-Campagne*, par M. l'abbé Lecomte, vicaire de Saint-François du Hâvre.



N.-D. DE GOURNAY.

CANTON D'EU.

CRIEL.



RIEL est un vieux village d'origine gauloise, dont le nom se tire de la rivière même qui l'arrose. C'est la dernière station de cette antique vallée de l'Yère, toute remplie de monuments primitifs. Aussi Criel est plein de ruines. Ici c'est un château; là une chapelle. On montre encore et la cour du *Bayle* et l'enceinte de la *Cité*. On ne saurait fouiller sans rencontrer des murailles et des sépultures. Des prairies montrent les *aires* comblées de salines disparues. La crête des collines raconte la vie des moines qui les ont habitées. Deux et jusqu'à trois églises paroissiales se partagèrent autrefois ce bourg peuplé de marins et riche de bateaux de pêche. Une maladrerie et deux autres chapelles attestent la piété des habitants. Trois châteaux-forts, occupés et délaissés tour-à-tour, protégèrent long-temps ce *burgus* jadis fermé de murailles. Enfin des écoles et des hôpitaux s'élevèrent à la voix de la bienfaisance, pour consoler et éclairer les populations.

Nous avons donc une ample moisson à recueillir ici, et nous parlerons successivement du mont Joli-Bois, des églises de Saint-Aubin, de Saint-Thomas, de Saint-Léonard du Baile, de la Maladrerie, de l'hôpital Saint-Louis et de la chapelle de Chantereine.

§ Ier. — LE MONT JOLI-BOIS.

Le mont Joli-Bois est une haute colline située à l'occident du village, tout au bord de la mer. C'est là que nous plaçons la première fondation de Criel. Cette côte, aujourd'hui nue et dépouillée, qui n'a pas le moindre bouquet d'arbres pour récréer la vue, dut être autrefois couverte de taillis, si l'on s'en rapporte à la seule étymologie de son nom. C'est ainsi qu'à Fécamp la *rue Sous-le-Bois*, doit son origine à des bois aujourd'hui défrichés qui couvraient la colline septentrionale. Le mont Joli-Bois, quoique le point le plus élevé du pays, possède pourtant une fontaine, source d'eau vive qui était jadis l'objet d'un pélerinage. On venait s'y laver dans certains jours, comme on se lave encore aux fontaines vénérées de Saint-Ribert, à Torcy et à Charlesmesnil. La tradition du pays prétend qu'il y eut là un ancien couvent dont les moines se dévouaient pour les naufragés.

En présence des lieux tels qu'ils sont aujourd'hui, on est tenté de secouer la tête en signe de doute au récit de ces traditions. Comment, en effet, reconnaître, sous la bruyère des collines, l'existence de moines et de monastères? Cependant ce silence complet du sol n'est pas toujours une preuve concluante. Combien de brillants monastères dont la trace a complètement disparu sous l'herbe? Qu'on nous montre aujourd'hui une seule pierre des abbayes de Beaubec et de Bellosane, hier encore si florissantes? Qui retrouverait sur le rocher de Pentale les pas de saint Germer et du prieuré qu'il y fonda entre la Seine et la mer? Qui retrouverait à Sept-Meules les traces de l'abbaye que gouvernait Réganane, abbesse du VIIIe siècle?

Le mont Joli-Bois s'appelait jadis le Mont-Aqueux. Il possédait dans le XIe siècle une église dédiée au grand saint Valery, apôtre de ces contrées. Elle remplaçait sans aucun doute l'ermitage du saint abbé de Leuconaus, détruit par les Normands qui débarquèrent à Criel vers 840. Le comte Robert, après avoir fondé l'abbaye du Tréport, en 1059, donna à son monastère l'église de *Saint-Valery du mont Aqueux* avec la terre qui en dépendait : *Ecclesiam sancti Valerii in monte Aquoso* (1). En 1550, l'abbaye du Tréport possédait encore les

(1) Charte de fondation.

terres du *mont Aqueux*, car dom Michel Tullier, prieur et grand vicaire du cardinal de Bourbon, et dom Gabriel Peroult, prieur de l'abbaye, fieffent les cinq acres de terre du *mont Aqueux* au profit de l'office de chantre (1). C'est la seule et dernière trace qui reste dans l'histoire de cette église du mont Aqueux, si complètement disparue.

Nous croyons, sauf erreur de notre part, que le mont Joli-Bois est un point visité par saint Valery, le grand missionnaire de l'Océan, le vénérable apôtre qui a évangélisé les pêcheurs des côtes placées entre la Somme et la Seine. Il dut avoir ici un ermitage pour se reposer de ses courses évangéliques. Une église et une fontaine ont conservé son souvenir. Le bon ermite pouvait apercevoir à l'horizon la côte qui cachait ses enfants de Leuconaus. Il pouvait saluer, vers la pointe d'Ailly, les églises de Varengeville et de Quiberville, fondées par ses sueurs et qui plus tard prirent son nom. Tous ces points sont romains, et l'apôtre du Christ, après avoir évangélisé les villes et les cités, se retirait le soir dans un ermitage pour y prier comme son maître dans le jardin des Olives.

Avant de quitter le mont Joli-Bois, jouissons un moment du magnifique point de vue qu'il nous offre. Nous dominons la terre et la mer et nos yeux se plongent sans obstacle dans un immense horizon. Du côté de la terre, c'est Tocqueville avec ses viviers et son vieux château; Assigny où luttèrent autrefois, au pied d'une forteresse, les protestants et les catholiques; Guilmécourt, dont les seigneurs construisirent deux églises rivales. La vallée de l'Yère s'ouvre devant nous avec ses sinueux contours, elle montre le riant paysage de Canneban, la haute flèche de Saint-Martin-le-Gaillard qu'illustra Béthancourt et qu'un crime moderne est venu assombrir; l'île de Sept-Meules sanctifiée par un chœur de religieuses; sur la plaine qui se prolonge vers la Picardie, sont les églises de Monchy et de Bosc-Rocourt, si souvent visitées par les épidémies; la terre de Saint-Remy, possédée au xv[e] siècle par le chroniqueur Lefebvre de Saint-Remy (2); l'église de Flocques, où fut inhumé l'amiral Sore; la ferme de Beaumont, qui cache les bords de la Bresle; le Bois-l'Abbé avec son amphithéâtre et ses ruines romaines; enfin,

(1) *La ville d'Eu*, p. 502. — (2) *Hist. d'Abbeville et du comté de Ponthieu*, par M. Louandre, t. I[er], p. 338. In-8°, Abbeville, 1844.

la forêt d'Eu, couverte d'ermitages, remplie d'églises, terre limitrophe de deux provinces et de deux royaumes.

Vers la mer, de plus grands souvenirs nous attendent. De la côte qui ferme la baie où nous sommes, les vigies, les cateliers, les sémaphores, les mâts de pavillon, ont signalé tour-à-tour la présence de bien des escadres. Là, furent armées contre la Grande-Bretagne les galères des Césars ; là, glissèrent bien des fois les pirogues des Barbares. La flotte de Guillaume couvrit cette mer, lorsqu'elle allait de la Dives aux bancs de la Somme. De ces ports, que nous voyons s'ouvrir entre deux rochers, sortirent les nefs que Philippe-de-Valois précipita sur les bancs de l'Écluse. En 1555, dix-huit barques dieppoises noyèrent dans ces eaux dix-huit hourques flamandes. Que d'escadres anglaises apparurent à l'horizon, lorsqu'elles venaient bombarder Dieppe ou brûler le Tréport ! Ces falaises ont répété le bruit des canons de Tourville, et le vieux télégraphe, que nous foulons aux pieds, a signalé tour-à-tour le passage des différentes divisions de la flottille de Boulogne.

Mais laissons là la mer et parlons de cette anse de falaises qui encadre l'Océan, à droite et à gauche ; au nord, c'est l'entrée de la Somme, toute hérissée de bancs célèbres en naufrages ; c'est Cayeux, avec ses huttes bâties sur le sable et ses pêcheurs si souvent moissonnés par la fièvre et par les tempêtes ; le Tréport, quatre fois dévoré par les flammes anglaises, qui, pour comble de malheur, a perdu sa vieille abbaye et les tours crénelées de la plage. Plus près de nous, s'ouvre le port de Mesnival avec sa chapelle qui a servi de modèle à celle d'un roi. Puis, en suivant les falaises blanches qui s'abaissent aux marais de Criel, nous trouvons l'église du village, l'hospice de Briançon, Notre-Dame-de-Chantereine et les ruines du Baile.

De l'autre côté est la ferme de Neuvillette où se cachèrent Pichegru et Cadoudal, ces célèbres conspirateurs débarqués sous la falaise de Biville ; Penly avec son Val-des-Comtes, terre limitrophe des pays d'Ou et de Talou ; le Petit-Berneval, où s'embarqua l'un des conquérants des Canaries ; Bracquemont, qui nous rappelle un amiral de Charles VI ; le *Camp de César* avec sa vaste enceinte fossoyée, pleine d'antiquités romaines ou gauloises ; Dieppe avec son port d'où

sortirent les explorateurs de la Guinée et du Canada, ses bastilles et ses châteaux, où nos ancêtres luttèrent corps à corps avec les ennemis de la France ; les bouches de la Scie où débarqua Jacques de Molay et où faillit périr la duchesse de Longueville. Enfin, à l'extrémité de l'horizon, les roches d'Ailly avec leur phare et leurs dents qui sortent de dessous la mer ; Varengeville avec son catelier et son église bâtie par saint Valery ; la Saâne avec ses ruines romaines, ses galeries, ses cercueils, ses bains et ses mosaïques.

On le voit, c'est ici l'abrégé de la province, et l'on peut, en un clin-d'œil, parcourir les rivages et dérouler l'histoire de la Haute-Normandie.

§ II. — L'ÉGLISE DE SAINT-AUBIN.

Au XIIIe siècle, Criel possédait trois églises paroissiales dont l'une dédiée à saint Aubin, l'autre à saint Léonard et la troisième à saint Thomas de Cantorbéry. Ces trois cures, toutes desservies par des chanoines réguliers de l'abbaye d'Eu, formaient presque autant de prieurés qui avaient un chef et des frères. L'abbé du monastère régnait souverainement sur ces trois clochers. C'était lui qui envoyait à son gré les moines nécessaires pour le service paroissial. Les revenus, qui ne laissaient pas d'être considérables, entraient tous dans le trésor de l'abbaye. Criel et Eu étaient comme les appendices du grand monastère. Cet usage a duré fort longtemps, car, jusqu'à la révolution, les chanoines desservirent la paroisse de Criel, et le presbytère porte encore le nom *d'Abbaye*. Outre ces biens ecclésiastiques, de grands revenus avaient été donnés aux moines dans la paroisse de Criel. Ils avaient la plus grande partie de l'impôt et deux hôtes, 60 sous du cens que prélevaient les comtes d'Eu et un muid de la grosse aumône des moulins et des courtilles, de sorte qu'ils étaient ici les vrais seigneurs du village.

Le revenu total des trois paroisses de Criel était de 82 livres sous le pontificat d'Eudes Rigaud ; on y comptait alors près de 400 paroissiens, ce qui suppose une population plus considérable que celle d'Arques. Aujourd'hui, deux paroisses sont tombées, une seule survit avec son église, c'est celle de Saint-Aubin, simple succursale de 1,273 habitants, que nous allons décrire.

Le monument actuel n'est point celui que visitèrent nos archevêques du XIIIe siècle, rédacteurs du premier pouillé de notre diocèse. Cette église, bâtie au pied de la colline, sur la rive droite de l'Yère, a été presque entièrement reconstruite au XVIe siècle. Cependant, elle conserve quelques parties qui remontent au XIVe; de ce nombre nous devons citer le transept du nord et surtout le grand portail de l'ouest avec la grande fenêtre qui le surmonte. Cette ogive, aujourd'hui masquée d'un ignoble replâtrage, devait s'illuminer autrefois des feux étincelants d'une verrière embrâsée par les rayons du soleil couchant. L'église a trois nefs ; elle ne manque ni de grandeur ni d'étendue. On sent qu'elle a été bâtie pour une grande population. La pierre blanche, le grès et le silex font presque tous les frais de l'appareil. Son aspect est triste, son plan irrégulier. Elle semble s'affaisser sous les coups des tempêtes qui tourbillonnent à l'aise dans cette gorge étroite; mais l'intérieur rachète beaucoup ce défaut d'harmonie et d'unité extérieure.

Le clocher, qui n'a pas de flèche au dehors, est supporté au dedans par quatre fortes colonnes. Dans le beffroi est une cloche qui porte l'inscription suivante : « Au mois de juillet de l'année 1714, à la diligence de discrète personne Julien-François Marchand, prieur-curé de ce lieu, et de Jacques Lefebvre, syndic de cette paroisse, cette cloche a été bénite et consacrée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en l'honneur de saint Charles, de saint Joseph et de saint Nicolas, lesquels noms lui ont été imposés par Joseph-Charles-Nicolas d'Auberville-sur-Yères, écuyer, et par damoiselle Elisabeth-Charlotte-Geneviève de Rolindes, fille de maître Marc-Antoine-Valentin de Rolindes, chevalier-seigneur de Chantereine, baron de Rosat, conseiller de la cour, et de dame Elisabeth-Geneviève Delaporte. — Ducray et François de Lompry m'ont faite. »

Le sanctuaire est très-décoré ; au dehors, il y a plusieurs niches de statue qui rappellent l'église de Saint-Jacques de Dieppe. On voit la statue de Saint-Aubin avec la crosse épiscopale et un coq, et celle de Saint-Léonard, abbé, avec un prisonnier enchaîné à ses pieds. Au bas du sanctuaire est une pierre tombale autour de laquelle on lit : « Cy gist le

corps de religieuse personne Jehan Gofestre, curé de Criel, qui décéda le 24 septembre 1632. »

Au côté nord du chœur est la chapelle de la Sainte-Vierge. Des lambris en planche y recouvrent de délicieuses sculptures de la Renaissance. Dans cette chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours est suspendu un tableau de naufrage sur lequel est écrit l'*ex-voto* suivant : « Le dogre le *Saint-Pierre* estant à la hauteur de l'Ile-Dieu, le 16 février 1766. »

Ce tableau de naufrage nous prouve qu'autrefois Criel possédait beaucoup de marins. Le *Terrier du comté d'Eu*, dressé par ordre de Catherine de Clèves, renferme un acte de 1580 qui fait mention des droits et rentes que payaient au comte d'Eu les pêcheurs du Tréport, d'Ault et de Cryel (1).

Au XVIIe siècle, on n'y comptait pas moins de 200 matelots. La mer, alors, remontait fort avant dans la prairie; car, au-dessous de la *Vieille Cité*, sont des pâturages encore appelés *les Salines*. Il y avait à Criel une marine et des bateaux de pêche comme à Longueil, à Belleville, à Berneval et ailleurs.

La chapelle du midi est consacrée à saint Nicolas; elle est voûtée comme la précédente et ornée comme elle de jolies sculptures de la Renaissance.

Le baptistère est une cuve octogone en pierre sur laquelle sont figurés, dans le style de la Renaissance, quatre images représentant saint Jean-Baptiste, saint Jean-l'Évangéliste et deux saints apôtres. Au-dessus est un tableau sur bois du *Baptême de Notre-Seigneur*.

On trouve dans cette paroisse plusieurs usages particuliers au pays. Dans la quinzaine de Pâques, le vicaire de la paroisse fait ce que l'on appelle le *pocage*. Cette coutume consiste à porter du pain bénit dans toutes les maisons et à recevoir une aumône; il asperge en même temps les lits de toutes les personnes qui habitent la demeure.

Dans beaucoup de mariages, on bénit encore le lit nuptial. Dans quelques-uns, on place à la porte de l'église deux fauteuils vêtus de blanc, devant une table dressée, sur laquelle sont des gâteaux et des bouteilles; le maître de la noce verse à boire à toutes les personnes qui sortent de

(1) *Terrier du comté d'Eu*, p. 222. Manuscrit possédé par D. Lebeuf.

l'église. C'est la dernière trace d'un usage liturgique autrefois général dans le diocèse de Rouen. A la fin de la messe du mariage, le curé faisait une exhortation aux nouveaux mariés, puis bénissait un pain blanc et du vin. Il présentait à l'homme et à la femme, qui venaient de s'épouser, du pain trempé dans le vin, en signe de leur union et comme un symbole de l'amour et de la vie conjugale. *Conjugalis convictûs symbolum sponso et sponsæ panem distribuat vino intinctum*, dit l'ancien rituel du diocèse. Après quoi les parents et surtout les enfants mangent aussi de ce pain bénit trempé dans le vin. Ceci était considéré par les liturgistes comme un reste des Agapes de charité et d'union (1).

Nous devons mentionner aussi une procession qui se fait dans cette paroisse, le dimanche qui suit la Saint-Aubin, fête patronale célébrée au mois de juillet. Cette procession est appelée *du Vœu de Notre-Dame*. Elle est, en effet, la suite d'un vœu fait le 28 juin, il y a environ cent ans. C'était pendant une épidémie qui sévissait particulièrement sur les jeunes filles de Criel; toutes mouraient ou devenaient languissantes. On fit un vœu à Notre-Dame-de-Bon-Secours : le mal cessa et, depuis ce temps, on a toujours continué la messe et la procession, même pendant les plus mauvais jours.

§ III. — L'ÉGLISE SAINT-THOMAS ET LA MALADRERIE.

Avant d'aller plus loin, nous devons accorder un souvenir à l'ancienne église Saint-Thomas de Cantorbéry, fondée en 1179, par Henri, comte d'Eu, qui l'avait donnée à son abbaye de Sainte-Marie. C'est évidemment un des premiers oratoires élevés en l'honneur du primat de l'Angleterre, qu'un pape venait de canoniser comme *nouveau martyr du Christ*. C'était le temps où son culte commençait à se répandre dans le monde chrétien, les princes et les pontifes visitaient son tombeau, les cathédrales et les abbayes se disputaient ses reliques. Fécamp avait placé dans une de ses chapelles des chairs presque palpitantes de ce dernier des confesseurs. Neufchâtel lui avait dédié l'église de son hôpital; Pourville, Beaurepaire, Etoutteville, Gruchet avaient quitté leurs anciens patrons pour se placer sous sa protection puissante.

(1) *Voyages liturgiques de France*, par le sieur de Moléon (Lebrun Desmarettes, ecclésiastique rouennais). Paris, 1718.

Henri II lui-même, son meurtrier, avait élevé à la porte de Rouen, en expiation de son crime, le prieuré du Mont-aux-Malades. Les comtes d'Eu, voisins de l'Angleterre, pieux avant tout envers les martyrs et les pontifes, avaient voulu posséder dans leurs terres une chapelle expiatoire. Philippe-Auguste confirma, en 1203, cette donation des comtes. Lorsque Eudes Rigaud visita cette paroisse, vers 1260, elle valait 12 livres et était desservie par des moines à la discrétion de leur abbé. Cet usage dura jusqu'à la fin du XVIIe siècle. En 1637 deux chanoines réguliers en étaient encore titulaires ; mais après 1654 on réunit cette cure à Saint-Aubin. Aujourd'hui on chercherait en vain quelques traces de l'église.

La maladrerie de Criel était située à la descente d'Assigny, dans un champ placé entre le chemin et la route nationale, n° 25, qui conduit du Hâvre à Lille. La charrue passe aujourd'hui sur les cellules et sur la chapelle. Cette léproserie était en pleine vigueur au XIIIe siècle. En 1252 Jeanne d'Eu, dame de Criel, fonda par testament cinq chapelles dans sa terre de Criel, et légua 10 sols de rente à la léproserie du même lieu (1). Cet asile était complètement vide sous Louis XIV, à l'époque où fut fondé l'hôpital de Saint-Louis. Le roi, pour seconder la pieuse fondation de sa cousine, réunit, par un arrêt du 22 décembre 1694, l'ancienne maladrerie de Criel à l'hospice qui venait de naître (2).

§ IV. — SAINT-LÉONARD DU BAILE.

Lorsqu'on descend la côte de Criel, les yeux plongent d'abord sur une vieille enceinte carrée toute remplie de maçonneries et de robustes murailles; cette ruine, c'est le vieux château de Criel, c'est la baronie du Baile, assise dans la vallée et dont l'Yère remplissait autrefois les douves féodales. « A l'angle de ces ruines était suspendu naguères un noyau de tour miné par le bas, se renflant vers le milieu et présentant une cime aiguë dans la forme d'un nuage ; une ligne de digues verdoyantes encadre cette forteresse, les murs latéraux de la porte d'entrée sont demeurés debout, mais dans un isolement complet. Des fouilles, entreprises il y a quelques années, ont fait voir des pavés jaunâtres comme il y en

(1) Duplessis, t. Ier, p. 415. — (2) Duplessis, t. Ier, p. 67.

a beaucoup dans nos constructions du moyen-âge ; ils sont vernis, couverts d'armoiries et devaient former une belle mosaïque faïencée. Les fouilles ont mis à nu les longues murailles qui portèrent de hauts bâtiments et qui, maintenant rasés à un mètre du sol, ne portent plus que des ronces et des épines. On a reconnu également la place de la chapelle avec ses bases de colonnes d'un grès ferrugineux, et une de ces charmantes cheminées féodales autour de laquelle se groupent toutes les idées poétiques de la vie des chevaliers (1). »

A côté de ce vieux manoir était placée, comme sa compagne inséparable, une église paroissiale devenue plus tard une simple chapelle sous le nom de Saint-Léonard du Baile. C'était la seconde cure de Criel, et au XIII[e] siècle elle était desservie par un prieur et des frères qui y recevaient 10 liv. En 1704, le prieuré-cure de Saint-Léonard devint une simple succursale. Elle avait été desservie par un chanoine jusqu'en 1664 (2). Depuis la révolution, elle a été complètement abandonnée. L'image du saint patron a été transférée dans le chœur de Saint-Aubin. De l'église il ne reste plus que les quatre murs qui menacent à chaque instant de crouler dans la prairie. On distingue encore le chœur et la nef, et dans le sanctuaire se montrent sur la pierre des fleurs de lis rouges du XIII[e] siècle. L'édifice lui-même, construit en silex, doit dater du XII[e]. Déjà une grande partie des matériaux a été enlevée pour ferrer les routes et paver le chemin. Dans peu ce sera la destinée de l'église tout entière. Saluons-la donc pour la dernière fois, nous les seuls pélerins qui l'auront visitée, et accordons une larme à ces deux témoins du passé qui s'en vont de conserve dans la tombe.

§ V. — L'HOPITAL DE SAINT-LOUIS.

L'hôpital de Criel est le plus joli de tous ceux que l'on rencontre dans ce pays. C'est un charmant châtelet entouré d'arbres frais et verdoyants. On dirait un nid d'oiseau caché dans un buisson d'aubépine. On y accède par une voie sablée qui serpente entre deux haies vives. D'anciens fossés autrefois remplis d'eau, à présent garnis de ronces et d'églantiers en fleurs, protègent, de leur paisible ceinture, ce pieux asile

(1) *La ville d'Eu*, p. 298. — (2) Duplessis, t. I[er], p. 66 et 414.

où la vieillesse et l'enfance reposent sous l'aile de la religion et de la charité.

Nous allons raconter l'histoire de cette fondation touchante, elle nous révèlera le nom de quelques âmes bienfaisantes, dont nous ne saurions assez bénir la mémoire.

Le 31 juillet de l'année 1649, un bon prêtre nommé François de Chassebras, chanoine de Saint-Jacques de l'hôpital de Paris, touché de l'honneur et de la gloire de Dieu, fonda audit lieu de Criel une petite école pour les jeunes filles du village et des hameaux voisins. Là, une fille de vertu, devait apprendre à l'enfance la crainte de Dieu, affermir dans la foi catholique et romaine, lui enseigner à lire, à écrire et à travailler des mains. Elle devait, au besoin, se faire assister par une autre *bonne fille*. Le vénérable fondateur avait donné, pour cet effet, la maison aujourd'hui habitée par le vicaire, et que possède encore l'hôpital. Il ne demandait pour lui qu'un salut le jour de Saint-Barthélemy, suivi d'un obit le lendemain.

Voilà, selon les archives locales, le vrai fondateur des écoles de Criel. Aussi son portrait est-il conservé dans la salle du chapitre. L'histoire lui associe pourtant dans sa bonne œuvre Nicolas Drye, natif de Criel (1). La première maîtresse d'école, celle même qui fut choisie par les fondateurs, fut Jaquette Joly dont l'image est aussi conservée dans la salle du chapitre.

Cette première institution dura trente-cinq ans; c'était le grain de senevé de l'Évangile : une fois semé sur le sol, il ne tarda pas à devenir un grand arbre qui jeta ses racines dans le cœur d'une noble et charitable princesse. Mademoiselle de Montpensier, dégoûtée des intrigues de la cour et de ce chevalier d'industrie qui avait surpris la générosité de son cœur, se plaisait à remplir le comté d'Eu de ses charités. C'est ainsi qu'elle cherchait à expier une mésalliance qui parut un scandale aux yeux des hommes. Marc-Antoine de Rollindes, conseiller du roi, secrétaire des commandements de Mademoiselle et seigneur de Briançon, de concert avec Me Pierre Mauquois, chanoine de l'abbaye d'Eu et curé-prieur de Criel, n'eut point de peine à la déterminer à établir dans ce bourg des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

(1) *Descript. de la Haute-Norm.*, par Duplessis, t. Ier.

On donna congé à la vertueuse Jaquette Joly, qui avait vieilli dans l'exercice de son honorable profession. Le 30 avril 1685, on institua pour supérieure de l'hospice et des écoles la sœur Jeanne Tardif, envoyée par M. Edme Joly, supérieur-général des filles de la Charité.

Mademoiselle, qui faisait bien les choses, transféra les écoles, de la petite maison donnée par M. de Chassebras, dans le manoir de Briançon, récemment acheté par M. de Rollindes. C'était un charmant château garni de tourelles et assis dans une des îles de l'Yère.

Elle donna pour dotation à l'établisement naissant 60 livres de rente sur la baronie de Beaujolais et 66 livres sur un hôtel de la ville d'Eu. Elle ajouta le tiers du Moulin-l'Abbé et fit réunir au nouvel hôpital les maladreries de Criel et de Guilmécourt.

Mademoiselle aimait tant son petit hospice de Criel, qu'en 1691 elle écrivait de sa propre main le réglement de la maison. Elle institua, pour seul et unique administrateur, le chanoine-curé de Criel. Elle voulut que la sœur supérieure fût chargée de toucher les revenus et de faire les dépenses. L'administrateur, toutefois, devait visiter et arrêter les comptes tous les mois ; les intendants des fondateurs avaient mission de les vérifier chaque année.

Mademoiselle avait mis dans sa maison cinq sœurs dont une serait supérieure, une autre cuisinière, la troisième chargée des orphelines, qui devaient être au nombre de trente-six ; les deux autres devaient prendre soin des malades du village et des hameaux voisins. Le roi Louis XIV reconnut l'hôpital de Criel par lettres-patentes du 22 décembre 1694. L'archevêque de Rouen donna aussi son approbation après une enquête préalable. C'est plaisir de voir tous les bons villageois venir attester de leur griffe les bienfaits de *leur bonne et sensible dame*.

Les comtes d'Eu, successeurs de Mademoiselle, se firent un devoir de continuer et d'améliorer l'œuvre qu'elle avait si heureusement commencée. Nous devons donc les considérer aussi comme les fondateurs de cette institution touchante.

Aux deux tours, dont l'une était construite avec les débris du clocher paroissial de l'abbaye d'Eu, le duc du Maine ajouta un long corps de bâtiment destiné à contenir

l'infirmerie et la chapelle. Cet oratoire des pauvres fut dédié à saint Louis, ce bon roi si cher au peuple, qui a fondé tant d'hôpitaux et servi les malades de ses propres mains. On y voit un tableau du *Bon Pasteur* entouré de religieuses hospitalières, symbole de la vie que l'on mène dans cette maison et de l'esprit qui l'anime. Sur le fronton de l'édifice, se trouvaient jadis les armes du duc du Maine avec cette inscription qui subsiste encore :

« Cet hospital de Saint-Louis a été fondé par la piété de feue S. A. R. Mademoiselle Anne-Marie-Louise d'Orléans, petite-fille de France, souveraine de Dombes, duchesse de Montpensier, comtesse d'Eu, et continue de subsister par la libéralité de S. A. R. Monseigneur le duc du Maine, et reconnait qu'à perpétuité nos seigneurs les comtes d'Eu en seront fondateurs, 1718. »

En face du corps de logis principal dont nous venons de parler, Charles de Bourbon, comte d'Eu, fit élever, en 1774, une aile semblable. C'est là que logent les orphelines et que se tiennent les écoles des pauvres. On lit sur la pierre cette inscription : « Très-puissant et très-excellent prince, Monsieur Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, etc, a fait construire cet édifice, en 1774. » Enfin, pour terminer cette longue série de bienfaits, nous trouvons un nom cher à la France et à la charité chrétienne. En 1780, monseigneur le duc de Penthièvre réunit ces deux bâtiments isolés par la construction d'un troisième qui fait face à la porte d'entrée. L'inscription suivante en garde la mémoire : « Très-puissant et très-excellent prince, Mgr Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, comte d'Eu, etc., bienfaiteur de cet hôpital, a donné les fonds nécessaires pour la construction de cette aile de bâtiments, en 1780. »

§ VI. — LA CHAPELLE DE CHANTEREINE.

Lorsque l'on a quitté le bourg de Criel pour descendre à la mer, on trouve, en suivant le cours de l'Yère, un château moderne construit dans le goût du siècle dernier, par la marquise de Resnel. Il porte le nom poétique de Chantereine. D'où lui vient ce nom ? nous ne saurions le dire. Seulement à Cherbourg, dans l'enceinte du port militaire, un quartier et des calles portent ce nom qui leur vient d'une ancienne cha-

pelle de Notre-Dame, respectée par la marine et par le génie militaire.

L'origine de la chapelle de Cherbourg a quelque chose de romantique qui sent la piété du moyen-âge. On raconte qu'une duchesse de Normandie, reine d'Angleterre, étant en voyage sur mer et cherchant à aborder Barfleur, fut assaillie par une affreuse tempête. Le temps était noir, la mer affreuse, le pilote ne sachant plus diriger le navire le laissa aller à la dérive, ignorant complètement dans quelle direction était la terre. La reine, saisie de frayeur, fit vœu à la Sainte-Vierge de chanter un cantique en son honneur à l'endroit même où l'on verrait la terre et de lui construire ensuite une chapelle.

Le navire fut porté par les courants dans la baie de Cherbourg, entre les promontoires de la Hague et de la Hougue. On avait évité les rochers de l'île Pelée, sur lesquels s'éleva plus tard le Fort-Royal. Lorsqu'on aperçut à travers la brume cette pointe de schiste sur laquelle se dresse aujourd'hui le *fort du Hommet*, le pilote s'écria : « *Cante reine, vechi terre.* » (Chante, reine, voici la terre.) La pieuse reine s'acquitta de sa double promesse, et depuis, chapelle et quartier ont conservé le doux nom de *Chante-Reine*. Nous ignorons si un événement semblable a pu donner au château de Criel le nom qu'il porte, mais une chose digne de remarque, c'est que ce manoir possède aussi, et depuis long-temps, une chapelle dédiée à Notre-Dame, dont la fête se célébrait le 15 d'août. Cette chapelle, construite en 1775, a perdu son autel et ses images.

De Chantereine jusqu'à la mer, ce n'est plus qu'une nature sèche et aride ; aucun arbuste n'a garde de croître dans ce gouffre toujours ouvert aux vents de la mer. Aussi les collines ne sont plus boisées, ce sont des monts ras sur la cime desquels végètent à peine l'ajonc et la bruyère. La prairie envahie par les mousses et les cristes-marines se termine à une masse de galets qui forment un invincible rempart contre les invasions de la mer. Les cailloux qui roulent éternellement sur les côtes, poussés par les vents et les tempêtes, s'arrêtent dans cette baie comme pour prendre haleine et se reposer un peu de leurs perpétuelles pérégrinations. Ces énormes bancs de pierre tendent sans cesse à remonter dans la vallée qui leur est livrée sans défense. Déjà ils recouvrent de leurs couches superposées les restes des tours élevées autrefois pour

la défense de la plage. Ces vieilles forteresses tombent en ruine depuis Louis XIV ; Cassini dans ses belles cartes géographiques les montre croulant de vétusté. Aussi à présent c'est à peine si l'on voit quelques dents de mur sortir de dessous le galet.

On éprouve un serrement de cœur à l'embouchure de l'Yère. La mer semble plus élevée que la terre, on croit qu'elle va tout envahir. A droite et à gauche l'horizon est borné par de blanches falaises, des roches noires en tapissent les pieds. Du côté de la terre on n'aperçoit dans le lointain qu'une chaîne de collines sombres et aigües comme des tombeaux. Aussi les habitants du pays appellent-ils cette série de tertres funèbres des *croque-aux-os*.

Les seuls habitants de cet affreux rivage sont les douaniers que le fisc attache à cette glèbe barbare ; le seul toît sous lequel s'abritent ces gardiens vigilants des côtes, ce sont des corps-de-garde, fragiles demeures, qui tombent tous les jours sous les coups des tempêtes. Chaque siècle a ses monuments qu'il a semés sur le sol comme des médailles de son passage. Les Romains ont eu leurs voies, leurs *tumuli*, leurs catelliers, leurs camps de César ; les Francs ont laissé des tours, des barrages, des terrassements et de longs fossés ; les Normands leurs châteaux, leurs mottes, leurs roques fortes ; le moyen-âge ses églises, ses abbayes et ses chapelles ; mais notre siècle, savez-vous quels débris il étalera sur nos côtes, à côté de ses gigantesques prédécesseurs ? Des restes de corps-de-garde. C'est vraiment une chose triste que l'on ne puisse descendre à la mer, par aucune de nos vallées, sans rencontrer à l'entrée des silex qui s'écroulent, des tuiles éparses sur le gazon, des chevrons, des solives et des lattes qui dardent au soleil, comme les vertèbres d'une carcasse abandonnée. Tel est le spectacle que le génie militaire étale à l'embouchure de nos vallées littorales ; tel est l'aspect de terreur qu'il déploie sur nos côtes, à la barbe de l'Angleterre.

TOUFFREVILLE-SUR-CRIEL.

Sur la rive gauche de l'Yère, dans un léger enfoncement de vallon, la ferveur monumentale du XIIIe siècle a placé une charmante église ogivale, l'une des plus belles de la vallée. Ce n'est pas sans surprise que nous avons trouvé, à

l'ombre d'un clocher court et sans grâce, un édifice homogène et construit dans le style ogival primitif.

Le chœur en bizet a des voûtes et des fenêtres en pierre qui forment de longues et étroites lancettes. La piscine est remarquable, mais l'autel en pierre a été fait dans ces derniers temps. On y trouve, en costume d'évêque, saint Sulpice, patron de la paroisse.

Remarquons aussi l'arcade du crucifix qui communique avec la nef. Le vaisseau principal avait autrefois deux collatéraux avec lesquels on communiquait par des arcades supportées par des colonnes rondes. L'allée du midi a disparu en 1821 ; celle du nord est voûtée dans le style du XIIIe siècle.

L'humidité dévore cette église presque abandonnée ; les murs sont verdis et couverts de mousse, l'église paraît ensevelie par suite de l'exhaussement du cimetière. Nous craignons beaucoup que le délâbrement calculé dans lequel Criel abandonne cette église n'en nécessite un jour la destruction. Nous le regretterons, car, parmi les églises rurales de ce pays, Touffreville est une des plus belles, et quelle que soit à l'avenir la piété des enfants, jamais ils ne remplaceront l'œuvre des pères.

Déjà le clocher est tronqué et incomplet ; c'est aussi une construction du XIIIe siècle, mais moins belle que le reste de l'église. Dans sa tour carrée est une cloche dont voici l'inscription : « L'an 1770, j'ai été bénite par Me de Courcelles, curé de ce lieu, et nommée Françoise par M. François de Méron, escuyer, major des milices gardes des côtes de Haute-Normandie, ci-devant commandant de la place et du camp du Tréport, et demoiselle Françoise Morin, veuve de Me François Duquesnoy, chevalier, seigneur de Touffreville, ancien capitaine d'infanterie. Les Henriot, fondeurs. »

A l'extérieur, cette église a quelque chose de ruineux et de délaissé. On y descend comme dans un tombeau ; le sentier qui y conduit est couvert d'herbes touffues. Une seule chose charme au dehors, c'est le portail placé au côté du midi ; c'est une jolie voussure supportée par des colonnes rondes qui rappellent une des trois portes de l'abbaye d'Eu.

Touffreville est encore une commune de près de 300 habitants, prions-les donc de ne pas abandonner leur église, ils sont assez nombreux pour la sauver. Touffreville avait 75

feux en 1738 ; à cette époque la cure était disputée par les comtes d'Eu et le seigneur du lieu ; cependant, les pouillés se prononcent pour les comtes.

TOCQUEVILLE-SUR-CRIEL.

Au haut d'un vallon sec et dépouillé par les eaux pluviales, est placée l'église de Tocqueville. Elle était voisine d'un vieux château dont les murs ont disparu et dont l'existence n'est révélée que par les restes informes d'une motte anéantie. Sur ce tertre, jadis couronné de remparts et aujourd'hui couvert de broussailles, on a greffé, cette année même, une maison commune destinée à recevoir la mairie, l'école et peut-être le presbytère. C'est bien là le résumé de la transformation de nos institutions locales : le système communal a remplacé le système féodal ; le maire succède au seigneur, le secrétariat a pris la place du chartrier et une paisible école occupe l'assiette d'un fort ou d'une prison militaire.

De toutes les institutions du passé, l'église seule est restée. La révolution eut bien un moment la pensée de la supprimer ; mais elle n'osa le faire ; elle se contenta de la dépouiller, de briser ses saints, d'enlever ses cloches, de piller ses vases sacrés, de la profaner, enfin, en y faisant du salpêtre. Mais cette tentative fut sans résultat : la pensée chrétienne a repris son empire sur les populations ; l'église brille maintenant à leurs yeux plus pure et plus chère que jamais. C'est tout l'effet qu'a produit parmi nous la persécution.

Pendant la révolution française, les habitants de Tocqueville ont caché chez eux plusieurs prêtres qui disaient la messe pendant la nuit. Le presbytère même a offert une retraite assurée aux pauvres sœurs hospitalières de Criel, chassées de leur maison par ceux-là mêmes pour qui elles se dévouaient. Ces filles de Saint-Vincent-de-Paul se retirèrent à Tocqueville, au nombre de cinq, et y restèrent jusqu'à ce que la tourmente fût passée.

La petite église de Tocqueville conserve dans sa nef un mur en silex du XIIe siècle. Toutefois, le reste a été refait au XVIe. Citons de ce temps la fenêtre rebouchée qui surmonte le portail.

La tour carrée, construite en moëllon, fut placée au devant de l'église, vers la fin du XVIIe siècle. La seule cloche

qu'elle renferme a été fondue par Maire et Cartenet, en 1778. Nous y avons lu l'inscription suivante : « L'an 1778, j'ay été bénite par M. Broquet, curé de cette paroisse de Tocqueville, et j'ay été nommée Marie-Madeleine-Catherine par maître ......, maître des postes, et par demoiselle Marie-Madeleine-Catherine Croquesel. »

La forme de cette église est en croix ; les deux transepts forment autant de chapelles dont l'une est dédiée à saint Jean et l'autre à la Sainte-Vierge. Cette partie du monument date de la fin du XVIe siècle.

L'ancien chœur menaçait tellement les paroissiens du siècle dernier, que l'archevêque de Rouen fut obligé de l'interdire. Le dimanche 22 décembre 1782, fut lue en pleine assemblée du peuple la pièce suivante : « Dominique de La Rochefoucauld, par la permission divine, cardinal-prêtre de la sainte église romaine, archevêque de Rouen, primat de Normandie, etc. Vu le procès-verbal de la visite de l'église paroissiale de Tocqueville, doyenné d'Eu, de notre diocèse, dressé par le sieur curé de la paroisse de Saint-Martin-le-Gaillard, doyen dudit doyenné d'Eu, en vertu d'une commission à lui donnée, en date du 5 octobre dernier ; l'ordonnance de notre vicaire-général, communiquée au promoteur de notre diocèse ; les conclusions du promoteur, en date du 8 du présent mois de novembre, nous avons ordonné et ordonnons qu'après que notre présente ordonnance sera reçue et publiée, le maître-autel de ladite église de Tocqueville sera déplacé et transporté sous le crucifix, au devant de l'entrée du chœur, pour y célébrer l'office divin, en attendant que la voûte du chœur qui menace ruine soit réparée ; que le pignon oriental du chœur sera reconstruit, etc. Donné à Rouen, sous le seing de notre vicaire-général, le contre-seing de notre secrétaire et le sceau de nos armes, le 21 novembre 1782. Signé Marescot, vic.-gén. (1) »

Une assemblée des paroissiens fut tenue le 2 mai 1784 et l'on y décida la démolition de l'ancien chœur et la reconstruction de celui qui existe aujourd'hui. François Poulain, de Criel, se chargea de ce travail, qu'il exécuta dans le goût du temps. Jean Lefebvre, maître maçon, conduisit le travail des murs et du pavage. M. le duc de Penthièvre, seigneur

(1) Registre de la fabrique, à la Mairie du lieu.

du lieu, contribua pour une partie de la dépense. Enfin, tout étant prêt, M. Simon, curé de Saint-Martin-le-Gaillard et doyen d'Eu, vint faire la bénédiction du *chœur et chancel nouvellement construits*. Cette cérémonie eut lieu le 7 novembre 1787, en vertu d'une commission spéciale du cardinal de La Rochefoucauld (1).

Ce chœur posséde deux belles stalles anciennes qui proviennent de l'abbaye du Tréport et furent apportées ici en 1791. Elles sont semblables à celles de Saint-Sulpice-sur-Yère. Toutes les quatre doivent appartenir au xve siècle. A Tocqueville, une des Miséricordes est formée avec un gentilhomme qui chasse le faucon au poing. Les accoudoirs présentent un religieux et une religieuse. La seconde Miséricorde montre un villageois qui brûle un porc en présence de son épouse. Les deux accoudoirs représentent des hommes assis. On voit également deux stalles semblables dans l'église paroissiale de Tréport. Toutes rappellent pour le style les curieuses *chaires* de la cathédrale de Rouen, construites de 1457 à 1469 par Philippot Viart, Guillaume Basset et Pol Mosselman. On dirait que ces huchiers ont aussi travaillé pour la province.

Le patronage de l'église de Tocqueville paraît avoir appartenu long-temps à l'abbaye d'Eu. La charte délivrée par le comte Henri, en 1119, confirme aux chanoines de Sainte-Marie « le port, les viviers et quatre prés de l'église de Tocqueville. » Les religieux avaient compris dans cette donation la cure et l'église; cependant, l'abbaye du Tréport leur disputa ce privilége, et les pouillés du diocèse, si bons juges en pareille matière, ne font guère qu'accroître le doute et l'incertitude. Ceux de 1275 et de 1648 plaident pour l'abbaye d'Eu, ainsi qu'un aveu du 17 septembre 1703; mais les pouillés de 1704 et de 1738 plaident pour le monastère du Tréport. La tradition, à son tour, prétend que la cure était seigneuriale et que le curé percevait les dîmes. La grange dîmeresse se voit encore dans l'enceinte de l'ancien presbytère. La paroisse de Tocqueville comptait 71 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une commune de 237 habitants annexée à Criel.

Le saint patron de cette église est à présent la Sainte-

(1) Registre de la fabrique, aux archives de la Mairie.

Trinité, tandis qu'autrefois c'était le Sauveur des hommes. La fête patronale a toujours été célébrée le premier dimanche d'après la Pentecôte. Saint-Sauveur est ici l'objet d'un pélerinage bien singulier de la part des personnes qui ont des animaux malades. Les habitants de ce village, comme ceux des hameaux voisins, conduisent souvent leurs vaches ou leurs chevaux malades autour de l'église de Tocqueville. Le jour de la fête patronale, beaucoup d'agriculteurs font faire le tour de l'église à leurs chevaux pour les préserver de maladies. Tout cela doit avoir lieu avant le lever du soleil. Nous ne pouvons nous empêcher de considérer ces usages populaires comme des restes non encore effacés des coutumes païennes.

FLOCQUES.

Entre la vallée de la Bresle et celle de l'Yère, sur les bords de la mer, est située la paroisse de Flocques. Elle domine également et la vieille abbaye du Tréport et la jolie chapelle de Ménival. L'extérieur de l'église est assez triste, il a été refait presque en entier avec du silex au XVIIIe siècle. La tourelle qui mène au clocher est en pierre du XVIIe. Elle est couverte en essente et surmontée d'un épi en plomb.

La nef de Flocques appartient au style ogival primitif. Elle se compose de chaque côté de quatre arcades qui communiquent avec des collatéraux. Des fenêtres sont percées au-dessus des colonnes courtes et cylindriques de la nef. Le transept est presque imperceptible. Au-dessus de lui s'élève la flèche d'ardoise du clocher sous laquelle est une cloche de 1520, qui porte en relief l'image de la décollation de saint Jean-Baptiste, patron de l'église, avec cette inscription : « L'an mil V^{c} XX Nicolas de Pardieu, baron d'Escotignies, et mademoiselle Austreberte de Pisseleu, sa fame. S. de Langlet, curé. » Le son de cette cloche est tout à la fois aigu et mélancolique. Le peuple prétend que la beauté du timbre dans les anciennes cloches vient de ce que les châtelains jetaient beaucoup d'argent dans le creuset.

L'ancienne contre-table, de 1687, a été remplacée en 1847 par une vitre peinte *offerte à l'église par les principaux habitants de la paroisse*. Dans la fenêtre on a conservé une Trinité et

un Saint-Denis de l'ancien vitrail de 1554 Le chœur, voûté au XVIe siècle, a été pavé dans son sanctuaire par la générosité de Charles Lameille. Nicolas Debray et Félicité Lameille, son épouse, ont donné une vitre peinte en 1847. Sur la clef de voûte de l'abside sont sculptés les instruments de la Passion.

L'église de Flocques fut dès le XIIe siècle une prébende de l'abbaye d'Eu. Dans la charte de fondation elle est donnée au grand monastère avec toutes ses dîmes. Il paraît, toutefois, que dès le milieu du XIIe siècle, de graves difficultés s'élevèrent au sujet de la jouissance de ce bénéfice. Le comte Jean, alors en Angleterre, entendit parler de ces troubles domestiques. D'au-delà de la mer il fit entendre sa voix souveraine et écrivit à l'archevêque de Rouen cette lettre énergique qui termina la querelle :

« A son vénérable seigneur et père, par la grâce de Dieu, archevêque de Rouen, Jean, comte d'Eu, salut et affection. J'ai appris en Angleterre et il est venu à mon oreille un bruit tant soit peu fâcheux, que les miens s'insurgeant contre moi, veulent me deshériter non-seulement de mon héritage temporel mais aussi de l'éternel. Car l'église, édifiée par mes aumônes et par celles de mes prédécesseurs, confère l'éternel héritage. Mais ceux qui réclament pour eux mes aumônes et s'efforcent de leur appliquer la damnation, s'empressent, comme il paraît, de m'en refuser toute participation. D'où je vous prie, comme mon seigneur, d'agir contre ces ennemis de la vérité, ceux qui ont parlé de l'église de Flocques contre l'église d'Eu ; car il est connu que la susdite église, qui forme une prébende, a été donnée à l'église d'Eu par mon prédécesseur le comte Guillaume, ensuite par mon père ; donation dans l'ordre du droit commun et consacrée par la religion ; donation que tant que je vivrai je conserverai telle, parfaitement et intégralement, avec l'aide de Dieu et le vôtre. Adieu (1). »

Au XIIIe siècle, la cure de Flocques (de Flogâ) valait 30 livres et possédait 60 paroissiens. Pierre de Collemieu y avait nommé le prêtre Simon sur la présentation de l'abbé de Notre-Dame d'Eu. En 1738 on y comptait 50 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 300 habitants, érigée en 1845. Un excellent esprit de piété anime cette paroisse. C'est comme le parfum qui s'exhale du tombeau du vénérable abbé Obry, curé de cette paroisse dans ces derniers temps. Ce bon prêtre, d'une simplicité patriarchale et d'une foi robuste, a

(1) *La ville d'Eu*, p. 54.

fait ici beaucoup de bien plus par ses œuvres que par ses discours.

Dans cette petite église de Flocques fut inhumé, à la fin du XVI[e] siècle, le célèbre Jacques Sore ou Sourie qui, au rapport de Brantôme, fut un des meilleurs hommes de mer de son temps. Corsaire intrépide, il rendit à la France des services signalés. Né à Flocques, d'une famille protestante, il avait commencé ses premières navigations dans les ports de Dieppe et du Tréport. Rassemblant à Eu tout ce qu'il put trouver de gens déterminés, il équipa un navire, en 1563, et fit de grandes prises sur les Anglais. Il s'établit une telle réputation d'écumeur de mer, que Jeanne d'Albret, reine de Navarre, en fit le vice-amiral de ses flottes. Au mois de juillet de l'année 1570, il sortit du port de La Rochelle avec cinq vaisseaux, dans le dessein de surprendre l'escadre portugaise et de venger les mauvais traitements faits aux religionnaires, sur la côte du Brésil. Il croisa long-temps sur l'Océan, à la hauteur des Canaries, où il opéra plusieurs débarquements. Pendant quelques mois, il répandit l'effroi sur mer et sur terre. Enfin, il rencontra un jour le navire portugais le *Saint-Jacques* qui portait 40 missionnaires jésuites, conduits par Ignace Azevedo. Par un acte de baraterie dont les annales maritimes n'avaient jamais fait mention, il les livra tous à une mort que l'Église regarda plus tard comme un martyre (1).

Désavoué par les siens pour cet acte de piraterie, qui eut déshonoré même des corsaires d'Alger, le vieux marin se retira dans son village, où il se fit catholique. Ce fut alors qu'il procura à Louise de Lorraine, épouse de Henri III, un excellent confesseur, dans la personne d'Anselme de Belleugreville, prêtre originaire de Flocques. Ce digne ecclésiastique déposa plus tard, dans l'église de sa paroisse, le vieux capitaine converti et repentant de ses fautes. Il pria souvent pour celui qui avait été son protecteur et laissa sur les murs du chœur une fondation qu'on y a lue bien long-temps (2).

(1) *Hist. de l'Église*, par Bérault-Barcastel, t. XIX, p. 315-26. — *Hist. des Jésuites*, par Crétineau-Joly, t. II, p. 208-11. — *Les Marins illustres de la France*, par L. Guérin. — *La Ville d'Eu*, par Lebeuf, p. 373. — *Hist. abrég. chron. de Dieppe*, manuscrit anonyme, p. 124. — (2) *La Ville d'Eu*, p. 373.

ÉTALONDES.

L'église de Notre-Dame d'Étalondes fut donnée par les comtes d'Eu au monastère de Sainte-Marie, qu'ils avaient fondé dans l'enceinte de leur château. Aussi de tout temps les dîmes furent-elles la propriété des chanoines réguliers qui gardaient le tombeau du bienheureux saint Laurent.

De cette église primitive, confirmée par le comte Henri, en 1119, il ne reste plus que les bases en pierre tuffeuse et une ogive qui apparaît dans les fondements du clocher La tour est moderne ainsi que le chœur refait à neuf dans ces derniers temps. La nef renferme des ogives du XVIe siècle, au milieu d'un grand nombre de mutilations récentes.

Les deux plus jolies pièces que possède cette église sont un bénitier en pierre, de la Renaissance, et un charmant baptistère qui porte la date de 1563. C'est probablement celui qui remplaça le font baptismal détruit par les iconoclastes. Sur des écus que présentent les anges, on lit cette pensée de la Sainte-Écriture : « *Unus Deus, una fides, unum baptisma,* » et cette parole du Sauveur relative au baptême : « Qui croyra et sera baptisé sera sauvé. »

L'église d'Étalondes a été quelque temps le tombeau de la famille Sabot d'Auberville. Ces gentilshommes de robe se donnaient le titre de patrons de la paroisse. Cependant à toutes les époques, l'abbé d'Eu a présenté à la cure. Leur droit ne pouvait donc être qu'honorifique, et c'est à ce titre sans doute qu'ils avaient ceinture seigneuriale et tombeau dans le chœur. Voici ce qu'on lit sur une magnifique pierre tombale qui recouvre en partie le chancel :

Hic quiescit resurrecturus Josephus-Carolus de Aubervillà prope Yeram, Eques, ejusdem loci dominus, et patronus Etalondæ, Dulcis-Mansionis, regis consiliarius, in ejus supremà rationum Neustriæ curià magister ordinarius. Ille flectendi Numinis animo, non solum legatis nudos vestivit et familiares remuneravit, sed etiam anniversarii in perpetuum celebrandi causà Estalondæ templum mille libris dotavit ; sic igne charitatis et spe vitæ felicioris ardens exiguum vitæ curriculum confecit anno salutis 1743, die 1 junii, ætatis suæ 47 expletis Natus erat die 2 octobris 1695.

Nous avons dit, d'après tous les pouillés du diocèse, que l'abbé d'Eu était patron de la cure d'Étalondes, c'est sans

doute ce qui valut à M. Macé, chanoine de Paris et abbé d'Eu, l'honneur de devenir parrain de la cloche, en 1749. La marraine était Louise Delanois, épouse du comte de Monchy.

Notre-Dame d'Étalondes comptait 55 paroissiens du temps de Pierre de Collemieu, qui conféra la cure au prêtre Barthélemy. En 1738 il y avait 68 feux dans le village. Aujourd'hui c'est une succursale de 360 habitants, érigée depuis cinq ans par la protection du roi Louis-Philippe.

SAINT-REMY-EN-CAMPAGNE.

Dans la plaine qui sépare la vallée de la Bresle de celle de l'Yère, s'élève, au milieu d'un épais massif d'arbres, le clocher de Saint-Remy-en-Campagne. Cette paroisse, qui compte aujourd'hui 622 habitants, n'avait que 134 feux au siècle dernier, et pourtant possédait quatre pasteurs qui la desservaient à tour de rôle, sans compter les vicaires et les chapelains. Ici la cure était partagée en *quatre portions*, comme on disait alors, et chaque portion avait son curé, son presbytère et ses dîmes.

Donnons l'historique de cette vieille jurisprudence ecclésiastique déjà si loin de nous. Enguerrand de Saint-Remy céda à l'archevêque de Rouen la moitié du patronage de l'église de Saint-Remy-en-Campagne qu'il avait tout entier; en sorte que dorénavant le seigneur ne présenterait plus qu'à une des deux portions, et que l'archevêque confèrerait l'autre de plein droit. L'acte, qui fut approuvé par le Chapitre de l'église de Rouen, est du mois de juin 1218. Cependant le seigneur donna quelque temps après à l'abbaye d'Eu la portion qui lui appartenait. Elle était alors subdivisée en deux, ou elle ne tarda pas à l'être; car vers le milieu du XIIIe siècle, selon le pouillé d'Eudes Rigaud, trois prêtres desservaient la cure par indivis : deux à la présentation de l'abbaye d'Eu et un à la collation pleine de l'archevêque. Dans la suite, il s'y est formé une quatrième portion de cure; de ces quatre portions, les deux premières étaient à la collation pleine de l'archevêque, et les deux dernières à la présentation de l'abbaye d'Eu; mais, sur la fin du XVIIe siècle,

les deux premières ont été souvent possédées par un seul et même sujet, et cette disposition subsistait encore en 1641. En 1668, la première, la seconde et la quatrième portion furent conférées au même titulaire, après la mort de celui qui les tenait pareillement toutes les trois (1). En 1703, les deux portions auxquelles l'abbaye d'Eu avait droit de présenter, étaient encore distinctes. En effet, en 1710, il y avait trois curés à Saint-Remy : M. Morin, pour la première et la deuxième portion, Nicolas Lajot pour la troisième et Louis Lajot pour la quatrième ; mais selon le pouillé de Rouen, de l'an 1738, les choses sont remises sur l'ancien pied. Il n'y a plus que deux portions, dont la première est à la collation pleine de l'archevêque et la seconde à la présentation de l'abbaye d'Eu.

Cette église, pourtant, n'était pas une cathédrale, quoiqu'elle ait été primitivement construite au XIIIe siècle. Elle a été agrandie au XVIe siècle. Le chœur conserve son caractère antique; c'est une abside polygone voûtée et percée de lancettes.

Le clocher, entre le chœur et la nef, a été construit primitivement au XIIIe siècle ; mais il a été refait presqu'en entier, au XVIe siècle. Le 17 décembre 1740, à cinq heures du matin, il fut frappé de la foudre qui brisa six fenêtres, ébranla la charpente et lézarda les murs. MM. Frechon et Delimeux, curés, y firent faire les plus pressantes réparations; puis les paroissiens adressèrent une demande à l'intendant de la Généralité de Rouen pour qu'on leur permît de réparer ce désastre, ce qui leur fut accordé, car, en 1742, ils réédifièrent leur clocher et refirent la voûte pour 1,480 livres. Ce clocher possède encore une cloche fondue par Jacques Buret, sur laquelle on lit l'inscription suivante : « J'ai été bénite au mois d'août de l'année 1704 par Me Jacques Morin, maître-ès-arts de la Faculté de Paris et curé de la première et seconde portion, et Me Nicolas Lajot, curé de la troisième et quatrième. »

La grande nef doit dater du XIIIe siècle, mais elle est pleine de retouches modernes. La nef latérale au midi fut commencée au temps de la Renaissance, mais elle n'a été achevée que dans le siècle dernier.

Les saints patrons de cette paroisse, sont saint Remy,

(1) Duplessis, t. Ier, p. 665.

évêque de Reims, et saint Nicolas, évêque de Myre. Au commencement du siècle dernier, on célébrait encore solennellement les deux fêtes de l'apôtre des Francs : la première le 13 de janvier, jour de sa mort, et la seconde le 1er octobre, jour de la translation de ses reliques. L'administration diocésaine, qui songeait sérieusement à diminuer le nombre des fêtes, défendit aux curés de Saint-Remy-en-Campagne de célébrer désormais leur fête patronale le 13 de janvier et on leur enjoignit de s'en tenir à celle du 1er octobre. Voici, du reste, la pièce officielle qui constate cette révolution liturgique :

« Sur ce qui nous aurait été représenté que dans la paroisse de Saint-Remy-en-Campagne, doyenné d'Eu, on aurait célébré la fête de Saint-Remy le 13 de janvier, contre l'ancien usage qui place cette fête au 1er octobre et contre la rubrique qui ne permet pas de faire aucune fête le jour de l'Octave de l'Épiphanie, nous avons arrêté que la fête de Saint-Remy sera célébrée en ladite paroisse le 1er octobre. Donné à Rouen, 14 septembre 1722. Signé Cuquemelle, Vic.-Gén. »

Il paraît bien que cette ordonnance fut assez mal exécutée dans la paroisse, car, dans les archives, nous retrouvons, à la date du 19 novembre 1744, une lettre de M. l'abbé de Cérisy, vicaire-général de M. de Saulx-Tavannes, qui déclare que le curé ne doit faire qu'une seule fête patronale le 1er octobre et non le 13 janvier, *parce que l'intention de Monsgr l'Archevêque est d'empêcher que le peuple ne perde son temps et l'occasion de gagner sa vie en multipliant trop les fêtes et les assemblées où l'on se dissipe et où l'on mange souvent l'argent gagné dans le cours d'une semaine.*

A Dieppe, toutefois, l'administration diocésaine fut moins sévère ; elle laissa célébrer la fête de Saint-Remy le 13 janvier, jusqu'à la révolution, comme le prouve l'*Office du patron* composé par l'abbé Guibert, en 1780.

L'église de Saint-Remy-en-Campagne conserve encore plusieurs usages et souvenirs particuliers. Le samedi de chaque semaine, on y recueille le *pain des trépassés*. En 1700, c'étaient alors des graines et du chanvre que l'on ramassait par les maisons ; à présent, ce n'est plus guère qu'à la Toussaint que l'on fait une quête de cette nature pour les trépassés. On va chez tous les paroissiens, et chacun donne

du blé, de l'avoine, du chanvre ou de l'argent, selon son bon plaisir.

En parlant de cette église, nous devons un souvenir à l'un de ses curés, M. Leroy de Limeux, qui fut un homme de mérite. Pendant nombre d'années qu'il administra cette paroisse, il a fait les plus grands sacrifices pour son église. Les registres de la fabrique, qu'il a tenus avec un ordre parfait, relatent, dans leurs comptes annuels, les bienfaits qu'il ne cessait de répandre. On en compte pour lui autant que d'années de ministère.

En 1832, à l'occasion du choléra[1], cette paroisse renouvela le vœu de faire, chaque année, une procession à Notre-Dame-de-Cuverville, dans la vallée de l'Yère. Cette cérémonie a lieu le 8 de septembre et se continue, chaque année, avec ferveur. C'est la suite d'anciennes promesses faites, dans les siècles passés, à l'occasion de malheurs publics. La première eut lieu en 1648, à cause d'une peste cruelle qui ravageait le pays. La procession avait cessé en 1710, quand une nouvelle maladie vint réveiller le zèle des habitants et leur fit reprendre le pèlerinage avec une piété nouvelle. Mais laissons parler ici les registres de l'église : ils vont nous redire, dans leur style simple et naïf, et la grande assemblée paroissiale où la délibération fut prise et l'éloquente prière qui fut prononcée par le pasteur.

« Nous, Jacques Morin, curé de la première et deuxième portion, Nicolas Lajot et Louis Lajot, curés de la troisième et quatrième portion de la paroisse Saint-Remy, doyenné d'Eu, Pierre Lelong, trésorier en charge, François Lambart, Jean Huard, Antoine Dumont, Armand Moreau et autres, tous habitants de ladite paroisse, assemblés à l'état de commun au lieu et en la manière accoutumée, après avoir mûrement réfléchi aux pieds des autels sur les secours particuliers que nos pères et aïeuls reçurent de la Sainte-Vierge, dans le temps que la peste affligeait notre paroisse, qui fut environ l'an 1648, par le vœu qu'ils firent d'aller tous les ans, le jour de la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, 8 septembre, en procession dans l'église de Cuverville, présenter aux pieds de ses autels un cierge de trois livres de cire blanche pour la marque de leur fidèle attachement à son service, tous les malades se trouvèrent miraculeusement guéris. La paroisse étant cette année affligée d'une maladie analogue et désirant obtenir par elle guérison, nous en renouvelons le dit vœu, jurons et promettons de faire, en l'honneur de la Sainte-Vierge, une neuvaine qui serait commencée aujourd'hui par le

Veni Creator, la procession autour de l'église et les prières pour les maladies, et, par une rénovation publique du dit vœu, le cierge à la main; et, pendant les dix-neuf jours, il se dira tous les jours une messe et salut au soir; nous jeûnerons le mercredi, vendredi et samedi, pendant lequel temps nous confesserons nos péchés et recevrons le Saint-Sacrement de l'autel; et, nous tous, le samedi de ladite neuvaine, qui sera le vingt-quatrième jour dudit mois, irons en procession, à l'église de Cuverville, lui jurer, aux pieds des autels, que, tant que nous vivrons, nos enfants et les enfants de nos enfants la prenons dès à présent pour notre protectrice et nous ne manquerons jamais d'aller en procession, tous les ans, le 8 septembre, à ladite église de Cuverville, lui porter nos hommages et satisfaire au vœu que nos aïeuls ont fait. En foy de quoi nous avons signé le présent acte, pour marque de notre entière et pleine confiance. Fait en l'église, le dimanche, issue des vêpres, vingtième jour de juillet 1710. »
(Suivent quarante signatures.)

Après un exposé si touchant des misères de la paroisse, à la vue des tombes nombreuses que recouvrait dans le cimetière une terre fraîchement remuée, à la pensée si effrayante d'un fléau toujours suspendu sur les têtes, tout plein encore de l'émotion de l'assemblée, le curé Jacques Morin se précipita aux pieds des autels et laissa échapper de son cœur la prière suivante :

« Acte de rénovation des vœux faits le 20 juillet 1710, au milieu du chœur de l'église, le cierge à la main.

» Nous, Jacques Morin, curé de la première et deuxième portion de Saint-Remy-en-Campagne; Adrien Debonne, vicaire dudit lieu; Jean Lajot, prieur; Pierre Lelong, trésorier en charge, au nom et pour toute la paroisse généralement et en particulier, prosternés aux pieds de votre trône, très-vénérable mère de mon Dieu, véritable refuge des pécheurs, le secours des Chrétiens, la consolation des affligés, nous jurons et promettons, en face des saints autels, présence de votre cher Fils, que nous vous servirons toute notre vie, et que nous, nos enfants et les enfants de nos enfants, accomplirons religieusement le vœu que nos ayeuls ont fait d'aller, tous les ans, le 8 septembre, dans votre église de Cuverville, vous présenter un cierge de trois livres, de cire blanche, en reconnaissance des secours que vous avez donnés à nos pères; aussi si votre bonté les délivra des maladies contagieuses qui les affligeaient, délivrez-nous de celles qui nous frappent, exaucez nos prieres, recevez nos vœux, c'est la grâce que nous vous demandons. Jetez donc sur nous un regard favorable et employez pour notre bien tout le pouvoir que Dieu vous communique, afin que, jouissant sous votre sainte protection d'une parfaite santé, nous vous bénissions avec celui qui règne dans les siècles des siècles. Ainsi

soit-il. Le tout pour la plus grande gloire de Dieu et notre salut. Signé Morin (1). »

BOSC-ROCOURT.

La petite paroisse de Sainte-Marguerite-de-Bosc-Rocourt ne subsiste plus. Ce village, qui comptait 38 feux au siècle dernier, n'est plus qu'un hameau de Saint-Remy depuis 1823. Pour toute trace de son existence, il ne reste que le surnom officiel ajouté à celui de la section principale. Il est vraisemblable que le bouquet d'arbres qui surmonte encore l'humble clocher de l'église, fit autrefois partie de la grande forêt d'Eu, dont il était un bosquet détaché. Voilà pourquoi les anciens titres l'appellent *Boscum-Roculfi*, et en français *Bos-Rocoul*, *Bois-Rocoul*, *Bos-Rocourt* et plus souvent *Bois-Rocourt*.

Au XIIe siècle, s'il en faut croire les archives anciennes, il n'y avait encore, dans ces terres nouvellement cultivées, qu'une simple chapelle de Sainte-Marguerite que les comtes d'Eu avaient donnée à leur abbaye. Cette chapelle et sa sainte patronne étaient en grande vénération dans tout le pays d'alentour ; les femmes enceintes y venaient en pèlerinage, même de la Picardie.

La pauvre petite église qui subsiste aujourd'hui est toute tapissée de lierre et entourée d'un cimetière planté de pommiers et semé de croix sépulcrales. Cette église est silencieuse comme un tombeau. Cependant en 1789 il y avait curé et vicaire. Pendant toute la révolution on y a fait l'office laïc : usage qui a continué jusqu'à l'interdiction lancée par le cardinal Cambacerès. Ces pauvres gens ont poussé le zèle jusqu'à enterrer clandestinement dans leur église un prêtre pendant la terreur. Le monument en pierre et en silex, date du XVIIe siècle.

BAROMESNIL.

Baromesnil, c'est un groupe de fermes jetées sur la plaine et presque au penchant des collines de l'Yère. L'église, humble et modeste, est placée sur le bord du chemin et dans un étroit cimetière. Le portail a été nouvellement fait afin d'agrandir l'église réduite aux proportions d'une chapelle. La

(1) Archives du trésor de Saint-Remy, registre des délibérations.

nef en pierre blanche peut dater de 1660. Le chœur qui renferme quelques arcades rebouchées doit remonter à la fin du XVIe siècle. La Sainte-Vierge et saint Nicolas sont les patrons de cette petite église. La cloche, faite par Girard, fondeur à Beauvais, a été bénite en 1782 par messire Jean-Baptiste Doinet, curé de la paroisse.

Au XIIe siècle, peu de temps après la fondation de l'abbaye de Foucarmont, Enguerrand Biset donna à ce monastère le patronage de Baromesnil. On revint toutefois sur cette donation, et, par une transaction de 1219, le patronage fut déclaré alternatif entre l'abbé et le seigneur. Un aveu de 1679 confirme cette jurisprudence également soutenue par les pouillés. Ce bénéfice comptait alors 30 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 350 habitants, érigée en 1826.

Au midi de cette église sont trois tombeaux en marbre blanc qui recouvrent les restes de la famille Estancelin. La mort s'est plu à réunir ici le père avec l'enfant, la jeune fille avec le vieillard. Sur un de ces marbres on lit : « *Hìc jacet corpus Alexandri Estancelin, equitis, possessionum regis gubernatoris, defuncti anno ætatis suæ* 66, *die januarii* 17, 1844. »

MESNIL-RÉAUME.

Au milieu d'une belle plaine, sur la grande route qui conduit d'Eu à Neufchâtel, on rencontre, dans un massif d'arbres, la petite église du Mesnil-Réaume, pauvre chapelle vicariale depuis long-temps privée de prêtre. Le monument, du reste, est peu important. On n'y remarque guère, comme travail d'architecture, que la chapelle seigneuriale placée entre le chœur et la nef. Elle fut dédiée à saint Nicolas, et garnie de verrières, où l'on distingue encore une *Annonciation*. Ce système de chapelles seigneuriales ajoutées au XVIe siècle, et formant la pointe au midi de l'église, est commun dans ce pays. Nous l'avons déjà remarqué à Intraville, à Avesnes et ailleurs.

Le corps de l'église, en pierre blanche et en silex, a été refait dans ces derniers temps. La nef est de 1600 et le chœur de 1700. Cette église, dédiée à Dieu, sous l'invocation de saint Pierre, possède une cloche qui a été fondue par Limeaux, en 1817, et bénite par M. Leclerc, curé de Notre-Dame d'Eu.

Un antique usage subsiste ici et dans plusieurs églises du doyenné d'Eu, celui de prier debout comme faisaient nos aïeux. Jamais il n'y a eu de bancs dans les églises du Mesnil-Réaume, de Cuverville, de Saint-Martin-le-Gaillard et de Saint-Sulpice-sur-Yère. On trouverait difficilement dans le reste du diocèse autant de traces de cette vieille coutume.

Cette paroisse, comme presque toutes les autres du comté, appartenait aux châtelains de la ville d'Eu, qui, dans les derniers temps, présentaient à la cure. Mais au XIIIe siècle, c'était le seigneur du lieu qui présentait, et alors la paroisse s'appelait simplement le Ménil, *de Mesnillo*. Lorsque Robert Poulain reçut le prêtre Gautier, le bénéfice valait 35 livres et possédait 60 paroissiens. En 1738, on y comptait 68 feux; aujourd'hui, c'est une commune de 325 habitants.

SAINT-MARTIN-LE-GAILLARD.

L'église de Saint-Martin-le-Gaillard est la plus belle des bords de l'Yère. Métropole de cette vallée sauvage, elle élève dans les airs sa haute flèche qui commande le pays d'alentour. L'édifice est construit en pierre, dans le style et sur le plan des églises ogivales primitives, mais profondément modifié au XVIe siècle. C'est un curieux sujet d'étude que cette basilique rurale. Ses trois nefs, ses transepts, son clocher placé au centre de la croix, la forme carrée de l'appareil, le grain de la pierre, tout cela indique le XIIIe siècle; mais les voûtes et les fenêtres ont été refaites, les piliers et les colonnettes ont été retaillés; en un mot, tout a été retouché pendant le grand mouvement artistique qui se manifesta dans ce pays, avant la réforme. Ce dut être une nécessité, car l'église primitive avait été dévorée par les flammes. Renaud de Fontaine, en quittant le vieux château qu'il avait défendu avec tant de vaillance, mit le feu à l'église et y brûla deux cents Anglais qui s'y étaient retranchés. Aussi, c'est à cette dernière époque qu'il faut rapporter le chœur de Saint-Martin, construction élégante protégée par trois compartiments de voûte et éclairée par huit fenêtres remplies de meneaux. Quel malheur que le jour y pénètre avec tant d'abondance! Par un beau soleil, on pourrait s'y

considérer comme dehors. Quand il était peuplé de saints aux mille couleurs et que les rayons de l'astre du jour, pénétrant à travers ces saintes images et ces célestes emblêmes, les faisaient étinceler des feux du diamant et de l'arc-en-ciel, on devait s'y trouver comme dans le vrai séjour de la gloire. De cette magnifique vitrerie, il ne reste plus que quatre fragments coloriés représentant saint Martin de Tours, saint Romain de Rouen, saint Nicolas de Myre et saint Jacques de Compostelle. Au bas est un donateur ecclésiastique à genoux.

Dans ce chœur, où siégèrent autrefois de vénérables pasteurs, nous ne trouvons plus que l'inscription tumulaire d'un ancien curé du Tréport qui quitta son église de Saint-Jacques pour celle de Saint-Martin. On a consacré à son souvenir l'inscription suivante : « *Cy gist messire Jean Dupays, maitre-ès-arts, doyen d'Eu, ci-devant curé du Tréport, décédé curé de cette paroisse, le* 17 *janvier* 1777, *âgé de* 77 *ans.* »

Au côté du nord est une sacristie bâtie en 1841, à la place d'une ancienne construction aujourd'hui disparue. Y avait-il là une ancienne chapelle ou l'escalier d'un jubé? c'est ce que nous ne pouvons décider.

La tour carrée du clocher s'élève entre le chœur et la nef, la voûte est ramifiée comme au XVIe siècle, nous sommes tentés de croire que le corps carré remonte au XIIIe ; mais il faut convenir que le dehors a été sculpté avec beaucoup de soin au temps de la Renaissance. Sous le règne de Henri IV et de Louis XIII, on a couronné cette tour d'une flèche comme celles d'Arques, du Bourg-Dun et de Saint-Remy de Dieppe. Le beffroi, qui supportait naguère trois cloches, n'en porte plus qu'une seule du poids de 1,500 kilog. Elle a été fondue par François Vigoureux, celui-là même qui avait été employé à la fonte de la grosse pièce d'artillerie enlevée par les habitants d'Eu sur Montgommery et ses Calvinistes. Cette cloche porte cette inscription : « L'an 1599, discrette » personne, Me Gille Nicolle, doyen d'Eu et curé d'icelle » paroisse; Me Jacques Godard, son vicaire; Me Pierre Bras- » seur, preptre chapelain de Torci, escuyer, sieur d'Esta- » londe; Hugière-Richard Roussel, escuyer, conceiller du » Roy et controlleur-général de ses finansses, en la province » de Picardie; François Mauquois, recepveur-général du » comté d'Eu, Pierre Mauquois, M. Jehan Batailler,

» advocat, sénéchal de la baronnie Sainct-Martin-le-Gaillar,
» Josse Lasnier, Nicollas Cosbon m'ont donnée pour Marie
» et Nicollas Malingre, trésorier; François Vigoureux
» (fondeur). »

Des deux transepts, un seul a conservé son architecture ogivale primitive ; c'est celui du midi, qui renferme une chapelle dédiée à saint Vincent, mais placée autrefois sous le vocable de saint Nicolas, patron de la confrérie. Les statuts de cette société avaient été honorés d'un bref d'Urbain VIII et d'une approbation de François de Harlay, archevêque de Rouen.

Le transept du nord a été refait au XVIe siècle, c'est ce qu'il est aisé de reconnaître aux arceaux des voûtes et à la forme des fenêtres.

La grande nef avec ses deux collatéraux est la partie la plus intéressante de l'église. On y entrait autrefois par une porte latérale au côté nord. La place de cette ancienne entrée est encore indiquée aujourd'hui par les pierres tombales qui en forment pour ainsi dire le sol ; car nos pères aimèrent à paver de leurs souvenirs le péristyle des églises, et leur humilité leur faisait rechercher tout à la fois d'être foulés par les pieds des fidèles et d'être secourus par leurs prières. Deux pierres du temps de saint Louis indiquent encore la sépulture d'un prêtre et celle d'un chevalier.

Aujourd'hui, on pénètre dans l'église par le pignon de l'ouest ; c'est une porte moderne pratiquée par *Gabriel Hélie, maçon, en l'an* XII *de la République*. L'aspect intérieur du monument est simple, noble et de bon goût. Cinq arcades ogivales mettent en communication l'allée principale avec les allées secondaires. Les colonnes, jadis rondes, sont devenues hexagones au XVIe siècle; c'est alors que des chapiteaux nouveaux ont été sculptés sur chaque colonne, du côté du midi. Ils se composent d'écussons seigneuriaux placés sur des feuillages. Ceux du nord renferment de plus des sculptures symboliques : ici c'est un navire aux formes rostrales du moyen-âge ; là c'est un ange présentant, sur un écusson, les attributs de l'architecture, l'équerre, le marteau, le compas, la *brette* et la *laie*. Ailleurs c'est toute une scène que l'on voit se dérouler sur le chapiteau ; c'est une femme assise sur un banc et qui semble pleurer, puis un oiseau, un

dragon, un cheval caparaçonné sans cavalier, un homme derrière, puis un oiseau encore ; enfin, une jeune femme qui pousse un homme dont la tête est déjà entrée dans une coquille (espèce de nautile).

Quelle est cette énigme de pierre que la Renaissance a laissée dans cette vallée lointaine ? Qui nous révèlera cet antique symbole de la navigation ? Quelle main assez habile nous donnera la clé de ce mystère ? Un pieux archéologue de nos contrées (1) a essayé de déchiffrer cet hiéroglyphe chrétien, nous donnons au lecteur son ingénieuse interprétation, lui en laissant toutefois le mérite et la responsabilité.

Saint-Martin-le-Gaillard est regardé par quelques-uns comme la patrie de Jean de Béthancourt, célèbre navigateur normand, qui devint roi des Canaries. Il habitait cette rude forteresse, flanquée de tours blanches, qui se défendit contre les Anglais et dont les débris dorment maintenant sous l'herbe de la prairie. Jeune encore, il voyait la mer du haut des côtes voisines, et la tradition du pays veut que, la première fois qu'il l'aperçut, il tendit les bras vers elle avec l'ardeur d'Achille, enfant, se jetant sur des armes. On raconte aussi qu'en partant pour l'Espagne et la côte d'Afrique, il donna un exemple signalé de la gaillardise qu'ont montrée de tout temps les seigneurs de Saint-Martin. Il enleva une jeune châtelaine des environs, appelée Lancerote, dont il donna le nom à une de ses îles. Plus tard, le gentilhomme cauchois laissa sa conquête à son fils, alla à Rome demander au pape des prêtres pour les Canaries, et revint en France où les voyages d'Afrique étaient alors une merveille. Charles VI le créa son chambellan, puis il vint mourir au château de Grainville-la-Teinturière, où, suivant plusieurs, il avait vu le jour. L'église montre sa pierre tombale dans le chœur, et le village a gardé sa mémoire.

Saint-Martin-le-Gaillard ne l'a pas oublié non plus. A la renaissance des arts, près du manoir de ses pères, le temple de Dieu sera rempli par la main des sculpteurs, et le roi des terres lointaines animera leurs inspirations.

Cette femme qui pousse son cavalier dans un coquillage marin, n'est-ce pas l'amante de Béthancourt qui pousse son

1 *La ville d'Eu*, par M. Désiré Lebeuf.

mari aux expéditions de la mer, et qui le jette sur le vaisseau où il doit s'immortaliser? Ne voilà-t-il pas la nef de ses voyages? Son père, à cheval, et suivi d'un seul écuyer, s'en va à la recherche des fuyards ; mais, comme dans tous les romans, il ne manque pas de prendre le chemin opposé. Sa pauvre mère, cette *matrone du quinzième siècle, assise dans un large fauteuil*, s'appitoie sur son *biau et chier filz* qui cherche à acquérir de la gloire par la navigation. Mais la pensée de ses succès console bientôt la bonne Isabelle. L'enfant, aux passions ardentes, devient un grand guerrier, et les bergers des collines d'alentour célèbrent ses exploits sur leurs cornemuses. Heureux symbole de la vie champêtre que les sculpteurs avaient sous les yeux quand ils construisaient l'église. Qui sait si eux-mêmes n'ont pas entendu des chalumeaux champêtres chanter les victoires du roi des Canaries? O gloire! tu es la seule chose ici-bas un peu durable, et après des siècles l'église du village garde encore le souvenir du plus grand de ses enfants.

Terminons rapidement la visite de l'église. Les voûtes de la grande nef, fort élégantes, ont été données par les paroissiens. Une louable émulation s'empara des quatre différents hameaux qui composaient le village, et chacun d'eux voulut offrir son œuvre et y graver son nom. Aussi nous lisons sur les bandes qui séparent les voûtes, les noms de Draqueville, du Tôt, de Saint-Martin et du Coudray, principale portion de la paroisse. Les voûtes des bas-côtés ont à leur clé des ornements qui méritent de fixer l'attention. Ce sont des fleurs, des instruments de la Passion, des cordages, une sainte Véronique, le monogramme du Christ, l'*alpha* et l'*oméga* et un Saint-Jacques en costume de pèlerin, avec cette légende : « Jacques Mutel de Assigny. » C'est sans doute le nom d'un donateur ou d'un maître-maçon.

L'église de Saint-Martin-le-Gaillard n'est pas dédiée au saint évêque de Tours, comme son nom pourrait le faire croire, mais bien à la sainte Vierge, en sa Nativité. Sous saint Louis elle appartenait à l'archevêque de Rouen, mais plus tard, par transaction du mois d'octobre 1283, le patronage devint alternatif entre lui et le seigneur du lieu. Les pouillés de 1648, 1704 et 1738 confirment cet état de choses qui dura jusqu'à la révolution.

Le surnom de Gaillard, donné à ce village, date de fort loin (1). Duplessis le fait venir d'un nom d'homme : la tradition le tire de certains usages féodaux que la décence ne nous permet pas de nommer (2).

Au temps des Croisades (1250) il y avait à Saint-Martin 220 paroissiens, et en 1738 on n'y comptait plus que 94 feux, ce qui suppose une grande diminution. Aujourd'hui c'est une succursale de 546 habitants, avec les anciennes paroisses d'Auberville et de Saint-Sulpice-sur-Yère.

En faisant le tour de l'église, nous trouvons près de la croix du cimetière un modeste monument de pierre élevé par la reconnaissance publique *à la mémoire d'un vénérable pasteur.* Ce bon prêtre est un martyr qui, à l'âge de 78 ans, est tombé dans son presbytère sous le fer des assassins. Jacques Lhermina, curé de Saint-Martin-le-Gaillard, desservait cette paroisse depuis cinquante-trois ans, quand il fut égorgé, dans la nuit du 16 octobre 1836, par la main des Gaudry et des Fournier, la terreur de la contrée. Près de lui tombèrent, et reposent à présent dans la même tombe, Marie Cayeux, sa nièce, âgée de 18 ans, et Céleste Paris, sa domestique, âgée de 42 ans. Prions Dieu pour leurs âmes et pour le repentir de leurs assassins, comme le demande l'humble pierre de leurs cercueils, gravée avant le jour de la vengeance divine.

Hélas! les meurtriers ne se repentirent guère. L'impénitence finale paraît avoir été un des châtiments de leur crime. Saisis par la justice humaine, traduits devant les assises de la Seine-Inférieure, Napoléon Gaudry, Toussaint, François et Nicolas Fournier furent reconnus coupables des trois assassinats qui avaient épouvanté la contrée, et jeté sur les villages de Douvrend et de Saint-Martin-le-Gaillard une triste renommée qui dure encore.

Après deux années de recherches, enquêtes, visites, procès-verbaux et interrogatoires, après une laborieuse session de neuf jours, pendant laquelle on entendit la déposition de 160 témoins, après les plus éloquentes plaidoieries faites par les sommités du barreau et de la magistrature, un arrêt

(1) *Regest. visitat., arch. rothomag.* — Guilmeth, *Descript.*, t. IV, p. 262. — Le sceau de Jehanne de *Saint-Martin-le-Gallart.* — (2) *Dictionnaire féodal*, par Colin de Plancy.

de mort termina ces débats solennels (1). Le jugement, prononcé le 23 mars 1838, fut mis à exécution le 13 juin de la même année, sur le théâtre même du crime. Transportés sur la fatale charrette, les quatre assassins furent guillotinés sur la côte d'Étocquigny, en face de ce paisible presbytère de Saint-Martin qu'ils avaient transformé en une boucherie.

Plus de 30,000 personnes assistaient à cette sanglante exécution qui a laissé dans le pays de profonds souvenirs de terreur et d'effroi. Quatre arbres furent plantés à la place même qu'occupa l'échafaud ; mais on dirait que la terre, arrosée par le sang des coupables, a été maudite. Ces arbres ne prospèrent pas et l'herbe elle-même semble ne pousser qu'à regret. On dirait que la nature veut mêler son deuil à celui des hommes.

AUBERVILLE-SUR-YÈRE.

Tout porte à croire qu'à la pointe de l'agreste coteau, où est bâtie l'église d'Auberville, fut autrefois une de ces images de carrefours que saint Eloy de Noyon faisait renverser par ses peuples. En effet, derrière le cimetière est un quatre-chemins où l'on a élevé, au XIIe siècle, une croix en pierre d'un seul morceau.

Ce vieux calvaire, couvert de mousse et de lichen, a été respecté par les siècles et les révolutions. Nos pères l'ont toujours vu debout au fort de la terreur, et Eudes Rigaud, ce grand visiteur de nos églises, lui avait accordé un souvenir, en 1248, lorsqu'il tenait ses mémorables synodes de réforme cléricale (2).

Il n'y a plus qu'elle qui soit restée debout à travers les révolutions. Le presbytère est devenu une chaumière, le cimetière un jardin, et l'église du XVIIe siècle a été transformée en une habitation particulière où logent à présent deux pauvres ménages. Sur les pierres blanches on remarque des armoiries effacées. C'étaient sans doute celles des seigneurs d'Auberville : *l'arbre de sinople en champ d'argent* (3). C'est

(1) Voyez les journaux de Rouen, du Hâvre et de Dieppe, du 15 au 25 mars 1838. — La *Revue de Rouen* du mois de mars 1838. — Et la brochure intitulée : *Assassinats de Saint-Martin-le-Gaillard, Douvrend et Saint-Pierre-des-Jonquières*, par Ch. Richard. Rouen, 1838. — (2) *Regest. visit.*, p. 25. — (3) *La ville d'Eu*, p. 375.

qu'en effet les seigneurs du lieu présentaient à la cure ; cependant Duplessis soutient que le seigneur de Toufre-Ecales y présenta en 1524 et celui de Folny en 1647. L'héritier du sieur Jean de Saint-Ouen, patron d'Auberville, présenta le prêtre Jean à l'archevêque Gautier de Coutances, qui le reçut en vertu de l'autorité du concile de Latran. La cure alors valait 20 livres et possédait 26 paroissiens.

SAINT-SULPICE-SUR-YÈRE.

Les châtelains de Saint-Sulpice, comme ceux d'Auberville, avaient assis, en face de la colline de Cannehan, leur château et leur église. Dès 1030, ils donnèrent leur chapelle à la naissante abbaye de Sainte-Catherine, qui en est restée paisible propriétaire jusqu'à sa destruction.

Le monument, toutefois, a été complètement renouvelé. La nef, en pierre blanche du XVIe siècle, n'a point été achevée; elle est basse et avortée. Le chœur a été commencé sur un plus beau plan, il est éclairé par sept fenêtres ; on y remarque des restes de vitraux. Le pavage, qui le recouvrait autrefois, était formé de carreaux en terre cuite dont la réunion représentait un tombeau avec image et inscription. Le seigneur du lieu dut contribuer à l'ornement de ce chancel, car on y trouve de nombreux écussons seigneuriaux. Dans la nef est un caveau sépulcral destiné à recevoir les maîtres du village.

En 1847, cette pauvre église était ouverte de toutes parts, le vent d'automne la remplissait de feuilles jaunes et desséchées ; les oiseaux de nuit la salissaient de leur immonde passage, car ils en étaient les maîtres jusqu'à ce qu'ils fussent remplacés par les serpents et par les lézards; mais une réparation a été opérée à la fin de cette même année, et nous devons remercier M. Debure, curé de Saint-Martin-le-Gaillard, et MM. Estancelin et Lebarrois.

Nous signalerons, en finissant, deux jolies stalles en bois du XVe siècle, que l'on dit provenir de l'abbaye du Tréport. Celle du curé a deux accoudoirs formés par un religieux et par une religieuse ; la Miséricorde se compose de deux serpents ailés qui s'entrelacent.

CANNEHAN.

Le point le plus pittoresque, le coteau le plus frais et le

plus gracieux de toutes les rives de l'Yère, c'est Cannehan. Cette ancienne *villa* des moines du Tréport est entourée de riants bosquets parmi lesquels se dessine avec bonheur l'église du hameau. Ce fut une belle donation de la part des châtelains de l'Yère et des comtes d'Eu que cette offrande faite sur l'autel de Saint-Michel, du manoir de Cannehan et de la bourgade qu'il protégeait dans la vallée, sous le nom de *Bourg-l'Abbé*. C'est là que le seigneur temporel de l'abbaye tenait ses plaids et recevait l'hommage féodal de ses vassaux.

L'église n'appartenait point à l'abbaye du Tréport. Dès 1030, elle avait été donnée à l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont-lès-Rouen, par son illustre fondateur Gosselin, vicomte d'Arques. Du reste, cette abbaye était la mère de celle du Tréport, et cette communauté d'origine dut rendre plus doux les rapports de voisinage. Il paraît bien toutefois que les religieux de Sainte-Catherine et leurs successeurs, les Chartreux de Gaillon, possédaient aussi un fief à Cannehan : c'est ce qu'ils déclarent dans un aveu du 11 mars 1675. Toujours ils sont restés patrons de la cure, qui comptait 60 paroissiens en 1275 et 67 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 366 habitants annexée à la succursale de Saint-Martin-le-Gaillard.

L'église qui reste, dédiée à saint Martin, mérite bien d'être conservée, et nous faisons des vœux pour son érection en succursale. L'absence de service divin est la cause de l'altération et de la perte de nos monuments religieux. Les peuples n'entretiennent pas ce qui n'a point de but, ce qui est muet pour eux, ce qui ne parle plus à leurs cœurs. Or, rien n'est froid, il faut bien le dire, comme un sanctuaire vide, comme une église seule, entourée des morts de son cimetière : une église sans prêtre, c'est un corps sans âme.

Voilà pourquoi les habitants de Cannehan ont déjà laissé tomber, il y a seize ans, une allée latérale de leur église. On peut voir dans le mur méridional quatre grandes arcades ogivales rebouchées par suite de cette fâcheuse suppression. C'est encore un motif d'économie qui est cause de l'abandon dans lequel on laisse le clocher. Cette tour carrée, placée au portail, construite en tuf et en silex, doit remonter au XII[e] siècle. Elle a été rompue par les tempêtes ; on ne l'a pas rele-

vée dans sa forme primitive; on s'est contenté d'y placer un toît court et sans grâce. Toutefois rendons hommage à la bonne volonté de Mme Quenouille qui, depuis plusieurs années, a réparé et entretenu l'église à ses frais.

La nef de l'église est en pierre blanche et percée d'ogives du XIIe siècle. On remarque encore sur les murs un carrelage rouge, assez commun au XIVe.

Le chœur est du même temps que la nef et le clocher; les murs et les fenêtres trahissent dans leurs formes la transition du XIIe siècle. Les chapiteaux des colonnettes sont des feuilles ouvertes, les voûtes seules ont été refaites ou retaillées au XVIe.

Citons dans cette église une vieille piscine, au côté de l'épître; un baptistère en pierre du XVIIe siècle, une litre noire couverte d'armoiries, et cinq tableaux donnés par Mme Quenouille. Ce sont l'*Ascension*, la *Samaritaine*, le *Bon Samaritain*, l'*Adoration des Mages* et la *Naissance de Jésus-Christ*, vieille toile de la fin du XVIe siècle, qui n'est pas sans mérite. La cloche fondue par d'Ormoy, en 1818, fut bénite par M. Lhermina, curé de Saint-Martin-le-Gaillard.

Cette pauvre église de Cannehan fut sans doute brûlée vers la fin du XVe siècle. Car en grattant le badigeon nous avons retrouvé, sur une pierre, l'inscription suivante, relatant une seconde consécration :

« Le VIIe jour d'octobre, l'an MCCCCLXXX et II fut ceste église de Canehen dédiée par révérend père en Dieu maistre Robert (Clément), Augustin, docteur en théologie et évesque d'Hypponence, suffragant sous monseigneur archevesque de Roen, à la requeste de maistre Mancel, curé dudit lieu. »

SEPT-MEULES.

Parmi tous les villages qui bordent les rives antiques de l'Yère, nous devons distinguer par-dessus tous les autres celui de Sept-Meules dont le nom rappelle une vieille industrie. *Septem-molæ* doit sans doute son nom roman à sept moulins placés sur sa rivière. Cette richesse industrielle est aujourd'hui bien diminuée, car il n'y a plus à Sept-Meules que trois moulins à l'eau, tristes débris de sa grandeur passée.

Toutefois, cet antique village conserve encore d'autres

souvenirs. Citons le vieux *Catelier*, mamelon fortifié par la nature et qui domine la vallée, à l'endroit même où plusieurs vallons y débouchent. Sept-Meules renferme aussi des sépultures. En 1840, lorsque l'on établit la route départementale d'Eu à Neufchâtel, on trouva à la maison Paris plusieurs tombeaux en moëllon, rangés autour d'un ancien puits et placés dans des caveaux cintrés.

La tradition raconte que l'ancienne église du village était autrefois auprès d'une croix de grès que l'on rencontre au pied de la colline, sur le bord du grand chemin. Le clergé y va en procession, une fois chaque année, et on y prie pour les morts qui reposent dans le vieux cimetière.

Dans une île de l'Yère, bordée de saules, entourée de moulins et de chûtes d'eau, fut autrefois placée une abbaye de femmes dont les murs en pierres tuffeuses affleurent aujourd'hui le sol. C'est là que la tradition des peuples, toujours vivante à travers les âges, montre encore les derniers vestiges d'un monastère qui n'a laissé qu'une seule page dans l'histoire. Nous ne connaissons son existence que par un diplôme mérovingien cité par Mabillon, dans son savant *Traité de la Diplomatique ;* c'est un plaid ou jugement de Pepin-le-Bref, maire du palais, délivré en 751 en faveur de Fulrade, abbé de Saint-Denis, contre Reganane, abbesse de Sept-Meules.

Il s'agissait d'une discussion élevée entre ces deux puissances ecclésiastiques, à propos de propriétés monastiques dans le village de Curborius (1). L'abbaye de Sept-Meules possédait ces terres, l'abbé de Saint-Denis criait à l'usurpation ; l'affaire fut portée au tribunal de Pepin, et voici à peu près en quels termes il rendit sa sentence :

« Lorsque l'illustre Pepin, maire du palais, siégeait dans son palais d'Attigny pour y entendre les affaires de tous les sujets du royaume, pour rendre des jugements pleins d'équité, s'est présenté Fulrade, abbé de Saint-Denis, le grand monastère où repose le corps du saint martyr ; il plaidait contre l'avocat Legitimus, fondé de pouvoirs de Raganane, abbesse

(1) Plusieurs interprètes pensent que Curborius pourrait signifier Criel, dont le nom latin, au XIIIe siècle, était *Creolium* ou *Criolium*. Malgré les rapports du nom, nous n'admettons pas cette explication. Il est plus naturel de penser que Curborius est la ferme de *Corberie*, dépendant de Sept-Meules et voisine du vieux *Catelier*.

de Sept-Meules, et il se plaignait de ce que ladite abbesse ou les agents de son monastère s'étaient injustement emparés des biens que l'abbaye de Saint-Denis possédait dans le bourg de Curborius, au pays de Tallou. Ces biens avaient été donnés au monastère benédictin par le testament de Chérébalde et d'Aillerte, son épouse.

» L'avocat Legitimus, présent au lit de justice, montrait, comme titres de possession, les chartes d'une nommée Francana, qui avait donné ses biens aux religieuses de Sept-Meules.

» Pour nous, continue Pepin, après avoir examiné l'affaire, nous avons reconnu que les biens contestés étaient réellement la propriété de l'abbaye de Saint-Denis. Legitimus lui-même n'a pu opposer aucun titre valable à ceux du monastère français, lui-même a fini par reconnaître la vérité des faits allégués par Fulralde et a jugé que la terre en litige devait revenir à l'abbé de Saint-Denis. En conséquence il a déclaré se désister de toute action judiciaire, tant en son nom qu'en celui de l'abbesse Reganane ou de ses ayant-cause au monastère de Sept-Meules *(monasterii Septe-Molas)*.

» Pour nous, après avoir mûrement pesé les choses avec nos fidèles serviteurs les comtes Nebulfe, Dadon, Diddon, Chagneric, (Rasons) et Wineram, avons déclaré la prétention de l'avocat Legitimus et de Regane *(sic)*, abbesse de Sept-Meules, nulle et sans fondements, avons rendu à l'abbé Fulrade tous ses titres de propriété ; en conséquence nous avons ordonné que l'abbé de Saint-Denis et ses successeurs rentreraient dans la possession immédiate de leurs biens de Curborius, donnés par Chairebalde et Aillerte, son épouse, nonobstant toutes les prétentions de l'abbesse de Sept-Meules et de ses adhérents. Signé WINERAME. Donné au Palais d'Attigny, le 20 juin de la neuvième année du règne de Childéric (1). »

Qu'est devenu ce monastère de religieuses, un des plus anciens dont les annales de notre province fassent mention ? On pense communément qu'il aura péri sous les torches des Normands, comme ceux de Sainte-Austreberte à Pavilly et de Childemarque à Fécamp. Sans l'usurpation dont il s'est rendu coupable, nous n'aurions aucune preuve historique de son existence, la tradition seule en eût conservé un vague souvenir, mais ce dire des vieillards n'étant point appuyé par

(1) *De re diplomaticá*, par Mabillon, p. 490 et 491. Paris, 1681.

l'histoire, eût passé pour un de ces contes faits à plaisir, inventés par l'ignorance et perpétués par la crédulité. Il y a donc là sous l'herbe de la prairie des saintes qui reposent et peut-être des martyres, car les Normands étaient de cruels persécuteurs, et leur barbarie anti-chrétienne les avait fait surnommer les *Sarrasins du Nord*. Il serait curieux de savoir si, en face des enfants d'Odin, les religieuses de Sept-Meules se sont mutilées elles-mêmes, comme leurs sœurs de Fécamp.

L'église de Sept-Meules, dédiée à Notre-Dame, n'a qu'un mur en pierre tuffeuse du XIe siècle; c'est celui du chœur. Le reste a été refait au XVIe ou au XVIIe siècle. L'appareil est en pierre blanche et le plan en croix; les transepts forment deux jolies chapelles voûtées, ornées d'armoiries, et percées de belles ogives jadis garnies de verrières.

Le clocher, qui s'élève au centre de l'église, est voûté comme la croisée et peut dater, comme elle, du XVIe siècle; mais la blanche tour qui le surmonte a dû être refaite en 1605, après les guerres de la Ligue. Ce fut, sans doute, vers ce temps que l'on y introduisit les trois cloches dont deux furent cassées par la révolution. Sur celle qui reste on lit l'inscription suivante : « En décembre 1607, discrète personne maître Pierre Battéoque, curré *(sic)*, dudit lieu. Me David de Baufils, curé de Déville. Me Symphorien Legrand, curé. Haut et puissant seigneur messire Jacques de Pardieu seigneur de Maucomble et de Sept-Meules et dame Cauchois du Bec femme dudit seigneur.... Grassot, A. Lelong trésoriers. P. Auzot, Andasse dit Capon. A. Gallye... François Vigoureux (fondeur). »

François Vigoureux était peut-être le petit-fils de Jehan Vigoureux, maître fondeur, qui, en 1523, avait coulé la cloche de Villy-le-Bas, et le fils de *maistre Estienne Vigoureux*, maître fondeur de Dieppe, qui, en novembre 1563, fit les quatre fauconnaux de la ville d'Eu, qui pesaient chacun 640 livres, et qui lui furent payés à raison de 6 livres *chacun cent*. Les habitants d'Eu avaient fait fondre ces quatre pièces d'artillerie avec les morceaux d'un gros canon pris par eux sur Montgommery et ses Huguenots. Ils avaient obtenu, pour cet effet, une permission du roi Charles IX, donnée à Vincennes, le 8 juin 1563 (1). Du reste, la réputation de François

1 *La ville d'Eu*, p. 326 et 327. — *Livre Rouge*.

Vigoureux s'étendait fort loin, car M. l'abbé Barraud a lu son nom, écrit en minuscules gothiques, sur les trois cloches d'Escames (Oise), fondues en 1613 (1).

Le chœur aussi dut être reconstruit vers 1605 avec le calcaire de ce pays. Actuellement, il est lambrissé dans toute sa longueur par de jolis panneaux sculptés dans le style de Louis XIII. Ces charmantes boiseries, dessinées dans le goût et les traditions de la Renaissance, proviennent de l'abbaye du Tréport. Ce beau meuble a été acheté, il y a environ vingt-cinq ans, par M. l'abbé Martel, curé de la paroisse, qui le trouva chez un menuisier de Criel. L'autel supporte un très-joli tabernacle en bois, à colonnes torses, sculpté vers 1630.

La nef de l'église était autrefois beaucoup plus large et plus longue qu'aujourd'hui. A droite et à gauche, dans le cimetière, on trouve une foule de murailles et de pieds de colonnes ensevelies; ces débris s'avancent jusque dans la rue, ce qui laisse entrevoir une haute importance qui n'est plus. L'allée collatérale, au midi, a disparu depuis deux siècles; celle du nord n'a été supprimée que depuis vingt-cinq ans. Le mur en silex, qui ferme la nef de ce côté, a été construit sur la base des anciens piliers; on peut voir les arcades rebouchées par où ces allées communiquaient avec les transepts.

La cure de Sept-Meules, avec toutes ses dîmes, fut donnée à l'abbaye du Tréport par les comtes d'Eu, ses fondateurs. Voici de quels termes ils se servent pour affirmer cette fondation : « A Sept-Meules, je donne l'église du village et tout ce qui lui appartient, la terre d'une charrue, la dîme de la taille et toute la dîme de mon domaine. » Or, ces puissants seigneurs possédaient d'immenses domaines dans la vallée d'Yère. La paroisse de Sept-Meules leur appartenait tout entière; aussi leur souvenir y est resté vivant, et l'on montre encore dans les prairies la *motte* où était assis le vieux château du prince de Dombes.

Sept-Meules avait 140 paroissiens, au XIIIe siècle et 45 feux seulement, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 659 habitants, y compris l'annexe de Cuverville.

(1) *Notice sur les Cloches.* — *Bulletin monumental*, t. X. 1844.

CUVERVILLE-SUR-YÈRE.

Cuverville fut une ancienne baronie (1) dont il reste encore la motte féodale et l'enceinte fortifiée du château. Cette longue chaîne de murailles, qui formait la forteresse, est restée pour les habitants du village une source de poésie et de mystères. De vieilles traditions, de naïves légendes se rattachent à ces ruines guerrières. Des tourelles flanquaient autrefois l'enceinte carrée près de laquelle s'élevait, sur un tertre énorme, la tour du donjon. On parle encore de souterrains s'enfonçant dans la vallée, de trésors cachés, de cloches, de canons chargés d'or et d'argent, contes de fées qui accompagnent toujours les débris de nos vieux châteaux.

Le monument le plus solennel de cet antique manoir, c'est la grande porte ogivale qui en formait l'entrée, vers la rivière. La herse et le pont ont disparu, les fossés sont comblés par les roseaux et par les pierres des murs ; mais seul, comme un géant de pierre, le grand arc ogival se dresse sur ses jambes de force semblable à un vieux chevalier mutilé dans les batailles. Une épaisse chevelure de lierre et de houblon sauvage couronne, de la manière la plus pittoresque, cette tête chauve et nue. Nous aurions voulu être peintre pour emporter avec nous cette blanche arcade toute tapissée de verdure.

Toutes les ruines de ce château, et jusqu'à la maison même qui sert de ferme, indiquent un travail du XIIe siècle Nous sommes très-porté à attribuer cette belle construction militaire à Henri de Cuverville, fils de Gautier Giffard, le noble comte de Buckingham et de Longueville ; car, au XIe siècle, il paraît bien que la terre de Cuverville faisait partie du vaste domaine du noble fondateur de l'abbaye de Longueville. Lui-même, le brave Gautier Giffard, et la pieuse Ermangarde, son épouse, avaient fondé, dans le bois de Cuverville, sous l'invocation de Notre-Dame, le prieuré de Rouge-Camp.

D'autres historiens font honneur de cette fondation à

(1) Dans la charte où le duc Robert Ier restitue à la cathédrale de Rouen les biens enlevés par les Normands, en voit : ***Culventivillam quam dedit Reinardus cum appenditiis.* — *Gall. christ.***, t. XI. — ***In comitatu Talou super fluvium qui vocatur Era Culventivillam cum universis.*** Cartulaire de la cathédrale. — ***Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.***, t. XI.

Henri Ier, comte d'Eu, qui l'aurait donnée aux moines du Tréport, en 1107. Ils ajoutent que les bâtiments n'en ont été achevés que par le comte Jean, son fils. Ils conviennent, toutefois, que Gautier Giffard donna au nouveau prieuré 50 acres de terre et que Henri, son fils, augmenta les revenus de la maison (1). Quoi qu'il en soit, le prieuré de Rouge-Camp était appelé *le premier membre de l'abbaye du Tréport,* qui en resta toujours propriétaire. Le nom de ce bénéfice mérite bien d'attirer l'attention des étymologistes. On nous a dit que, dans les champs qui entourent la métairie, on rencontre souvent des briques et des tuiles romaines. Peut-être le nom de Rouge-Camp viendrait-il de ces débris antiques, ou bien serait-il tiré, comme celui de la Rouge-Mare de Rouen, d'un champ couvert de sang versé dans une bataille. Nous laissons à chacun la liberté de choisir et permettons même aux naturalistes de n'y voir qu'un champ couvert de coquelicots en fleurs.

Rentrons, à présent, dans le village de Cuverville, par le lieu appelé *les Vignes* (2), et rappelons combien fut commune, au moyen-âge, l'industrie viticole en Normandie. On ne peut faire un pas sur nos coteaux et dans nos vallées sans y renrencontrer partout des traces de plantations disparues. A Graval-sur-l'Eaulne, c'est un taillis appelé *le Bois de la Vigne* (3) ; à Bures, sur la Béthune, c'est un coteau nommé *le Mont-à-la-Vigne ;* Étretat montre encore le vallon appelé *la Vieille-Vigne ;* le cadastre de Gruchet conserve toujours, dans l'enceinte du Vallasse, *le Clos de la Vigne* (4), et les cartes géographiques font aussi figurer, sur le village d'Oudalles, *le Hameau des Vignes.* N'oublions pas de dire que les saints ont été nos premiers vignerons ; que la vigne a tapissé la grotte de nos anciens solitaires, et que, comme les patriarches ont planté l'Orient, les moines ont planté l'Occident.

Mais arrivons à l'église de Cuverville, le pèlerinage le plus célèbre de la contrée ; car, ce que Notre-Dame-de-Bon-Secours est pour l'arrondissement de Rouen, ce que Notre-Dame de Fécamp est pour l'arrondissement du Hâvre, ce que Notre-Dame de Janville est pour l'arrondissement d'Yvetot, Notre-Dame de Cuverville l'est pour l'arrondissement de

(1) *La Ville d'Eu*, par D. Lebeuf, p. 46. — (2) Id., p. 15. — (3) *Revue de Rouen*, octobre 1846. — (4) Id., 1844.

Dieppe. Aussi cette église, l'objet de l'affection des peuples, était-elle autrefois la mieux décorée du canton.

L'édifice n'était point monumental, c'était une construction en pierre du XIIIe siècle, contemporaine du château dont elle devait être la fille ; mais elle avait été presque entièrement refondue au XVIe. Autrefois, les autels brillants et chargés de candelabres étaient surmontés par des rétables et des statues dorées. L'image de Notre-Dame était couverte de dentelles et de guirlandes de fleurs. Des *ex-voto* nombreux étaient suspendus autour de cette image vénérée.

Un fatal incendie réduisit en cendres les richesses que la piété des peuples avait entassées. Le jour de l'Ascension de l'année 1810, par la négligence du bedeau, le feu prit à l'autel, entre messe et vêpres. Tous les efforts possibles ne purent l'éteindre. Un violent vent du nord seconda l'activité des flammes et, en quelques heures, tout l'antique mobilier fut dévoré pour toujours.

Le pauvre peuple de Cuverville se souviendra long-temps de ce malheur. Il fut tant d'années à le réparer! Cependant sa foi ne s'ébranla pas par cette épreuve. Aussi confiant que les patriarches, il embrassa courageusement les murs noircis de son église, et les releva à la sueur de son front. Toute la paroisse contribua à l'ornement du temple par ses aumônes et par ses travaux. On refit la charpente, on recouvrit le toît, on plaça dans le chœur et dans les chapelles de nouveaux autels. Les trois contre-tables furent achetées à l'église démolie d'Auberville-sur-Eaulne ; le clocher fut relevé et placé sur le portail. En 1830 on y monta une cloche fondue par les frères Cartenet de Gueutteville.

Mais ce qui fut fait avec le plus de soin et avec le plus d'empressement, ce fut l'image de Notre-Dame, moins belle, mais aussi dorée que l'ancienne. Des chandelles brûlent pendant le jour et indiquent la piété toujours vivante des pauvres qui visitent cette église. Mais ce qui parle le plus, ce sont dix gros cierges de cire blanche, rangés autour d'elle, qui représentent les dix paroisses qui lui sont vouées et qui y font procession. Saint-Pierre-en-Val y vient le 1er mai; Saint-Remy-Bosc-Rocourt, le 8 de septembre ; Saint-Martin-le-Gaillard, le troisième dimanche de juillet, et y chante les vêpres, mais c'est le mardi de la Pentecôte surtout qu'a lieu le pèlerinage

le plus nombreux. Ce jour-là, sept paroisses remplissent l'église, elles y font tour-à-tour leurs dévotions. Ce sont celles de Cannehan, d'Auquemesnil, d'Avesnes, de Monchy, de Grandcourt, de Bailly-en-Rivière et de Cuverville elle-même. Toutes y viennent depuis plusieurs siècles, liées par des vœux et des promesses solennelles faites en temps de peste. Rien n'est plus terrible et rien n'est plus touchant en même temps, que d'entendre raconter à ces pauvres habitants des campagnes les affreux ravages que causèrent, parmi eux, les épidémies du XVIe (1) et du XVIIe siècle. Les pestes alors se succédaient comme des coupes réglées sous la faulx des moissonneurs. Des villages entiers périssaient dans ces épidémies qui avaient quelque chose de surnaturel. Aussi, de toutes parts, on ne voyait que processions allant et venant sur tous les chemins. On se croisait dans tous les carrefours; on s'arrêtait devant toutes les croix; on visitait toutes les reliques des saints, toutes les images renommées; on choisissait des protecteurs particuliers contre la peste. C'étaient Saint-Antoine, Saint-Roch, Saint-Sébastien et Saint-Adrien, Saint-Paterne, Saint-Laurent de Dublin, et surtout Notre-Dame de Cuverville.

On raconte encore, à Bailly-en-Rivière, qu'il y a environ quatre-vingts ans, cent personnes furent inhumées en quelques jours dans le cimetière. On renouvela le vœu à genoux et le cierge à la main, et l'on fit la procession pieds nus, le chapelain en tête. On n'a eu garde d'y manquer depuis ce temps; aussi comme ces peuples sont pieux, comme ils font plaisir à voir quand ils arrivent, les yeux baissés, chantant des litanies, portant des cierges, s'agenouillant dans l'église et entendant la messe avec la plus grande ferveur. Nous avons connu des hommes qui n'étaient pas chrétiens et qui,

(1) Citons seulement celle de 1563, qui fut apportée dans ce pays par les Réitres allemands, qui, après la prise du Hâvre, s'en retournaient dans leur pays. Voici ce qu'en dit le *Livre Rouge :* « Par le moyen de la récupération du Haure au roy, auroyt esté renvoyés les Allemants en leur pays, lesquels rapportant la peste du dit lieu du Haure de Grâce, en passant par le conté d'Eu, auroyent tellement infecté les bourgs et villages d'iceluy, comme Blangy, Foulcarmont et aultres qu'il n'y auroyt eu presque un seul village jusques ceux plus prochains de ceste ville qui en auroyt esté preserué et exempt. Et que plusieurs des dits villages auroyent esté quittés et abandonnés totalement. »

cependant, s'en retournaient touchés à la vue d'un si beau spectacle. Ils se frappaient la poitrine, comme le Centenier de l'Évangile, et confessaient n'avoir jamais trouvé tant de foi dans Israël.

VILLY-LE-BAS.

Nous sommes sur les bords de l'Yère, vieux ruisseau tout échelonné de ruines, tout peuplé d'hommes primitifs, tout rempli de vieilles et mystérieuses traditions. Ici les âges ont passé sans rien entraîner dans leur cours. Il y a quelques années encore cette vallée était inaccessible, et les vieilles coutumes semblaient y avoir établi leur demeure éternelle.

Mais abordons Villy-le-Bas, dont le nom latin *Verleium* indique une de ces danses profanes, proscrites par nos pontifes et surtout par Eudes Rigaud, le grand réformateur du XIIIe siècle. L'église de Villy présente dans toute son étendue une vieille physionomie. La nef, construite en silex disposé en feuilles de fougère, renferme des cintres étroits et rebouchés, qui doivent remonter à l'époque romane la plus reculée. Je cite particulièrement, au côté du midi, un cintre orné de losanges en creux, dont le cachet a quelque chose de carlovingien, peut-être même de mérovingien; car Villy fut donné vers 660 à l'abbaye de Fontenelle, par Érembert, père de Saint-Hartbain, qui avait été guéri par l'intercession de Saint-Wandrille (1). Le moine Hugues, qui devint plus tard l'abbé du monastère, lui confirma cette même propriété en 713. (2). Ce qui donne à Villy la plus haute antiquité.

Le chœur, bâti en silex, présente de jolies fenêtres à doubles lancettes qui remontent à l'ogive primitive. Les deux transepts se terminent en abside. Celui du midi est du XIIIe siècle, celui du nord est du XVIe.

Les deux patrons de l'église sont saint Martin et saint Nicolas. Le tabernacle et le rétable en bois doivent être de 1650. Il n'y a point de stalles et presque pas de bancs dans l'église

(1) *Prædium aliquod nomine Virtlaïcum situm in pago Tellau, super amnem Evra. Act. sant. Ord. S. Benedicti. Sæc.* II.— (2) *Chronicon Fontanellæ. C.* VIII. M. A. Leprevost, *apud Mem. des Ant. de Norm.* t. XI.

de Villy ; on n'en trouve pas non plus dans celle de Val-de-Roy qui lui est réunie.

A présent grimpons au clocher, cage d'ardoise jetée sur le portail, qui a remplacé un pignon à tinterelles. Nous y trouverons trois cloches que la révolution n'a pas osé prendre. Cette sonnerie est la plus belle et la plus harmonieuse de la contrée. Elle a quelque chose de mélancolique, comme la musique religieuse. Voici les inscriptions que nous avons lues sur ces bronzes antiques : « 1° L'an mv^cc xxiii fûmes faite par les habitants de Villy et nous fit maistre Jehan Vigoureux. Martine je fus nommée ; 2° l'an 1780 j'ai été bénite par M. Fils, curé de ce lieu, et nommée Marie Nicole par le révérend père Louis-Ambroise Paris, prieur de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport, seigneur et patron dudit lieu, et par noble demoiselle Marie-Madeleine Burgos, épouse de messire François-Florent d'Hocquélus, écuyer ; sieur de Guivremont, de Caude-Coste, Maisoncelles et autres lieux. Charles Guerrier, trésorier. Cavilier, fondeur à Aumale. »

La troisième, qui est la plus petite, fut fondue en même temps que la première. Elle porte pour toute inscription cette phrase laconique : « Colette je fus nommée. »

Comme on le voit, par l'inscription des cloches, les abbés du Tréport étaient seigneurs-patrons de l'église de Villy. Elle leur avait été donnée dès 1059, par Roger de Villy, seigneur du lieu, qui avait embrassé la vie monastique dans la nouvelle abbaye de Saint-Michel. Robert, comte d'Eu, fondateur du monastère, confirme ainsi cette donation qu'il enrichit encore : « Je donne au monastère (du Tréport) l'église de Villy et le fief de Roger, au même village, qui s'est fait moine, et toute la terre. Je donne à Villy un moulin pour l'âme de Roger, fils de Turold, et la terre que Romeldies, aïeule de ce Roger, avait possédée à Villy, et celle que ce même Roger a donnée à l'église de Saint-Michel, en ma présence, et moi Robert, comte, je la donne libre (1). » Aussi, dans tous les temps, l'abbaye du Tréport a-t-elle possédé la cure de Villy-le-Bas ; cette paroisse comptait 140 paroissiens en 1250, et 106 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 400 habitants, avec la réunion de l'ancienne paroisse de

1 Charte de fondation. Trad. de M. Lebeuf, dans *la Ville d'Eu*, p. 35.

Val-du-Roy. Il faudrait conclure que la population de ce village a bien diminué depuis plusieurs siècles.

VAL-DU-ROY.

Cette petite église, entourée de haies et de vergers, ne remonte pas au-delà du XVIII[e] siècle. La nef a été bâtie en « l'an 1799, par Jean-Clément Biron, » et a été achevée en 1842. Les saints patrons de la paroisse sont saint Aquilin, évêque d'Evreux, et saint Nicolas, évêque de Myre.

On garde encore dans le pays le souvenir de plusieurs bons et vertueux pasteurs. La mémoire des hommes n'a pas oublié un bon curé qui a donné à son église le calice, le ciboire et les terres. Sur une dalle tumulaire est son image avec cette inscription : « Cy gist et repose le corps de maître Antoine Dubreuil, natif de Bosc-Rocourt et curé du Val-du-Roy, qui a été curé 38 ans, lequel décéda le 1[er] jour de mai 1637. »

On lit sur la cloche : « Fondue par le soin de M. Guillaume Avare et nommée Gabrielle, par M. Jean-François-Eléonore, baron de Hunolstein, major du régiment de Chartres-Dragons, patron et seigneur du Val-du-Roy, la Pierre et autres lieux, et par haute et puissante dame Gabrielle-Victoire de Chéris, son épouse. »

Val-du-Roy, appelé *Val-Durel* par Eudes Rigaud, était à la présentation de l'abbé du Tréport, pendant le cours du XIII[e] siècle, car ce fut lui qui désigna le prêtre Godefroy à l'archevêque Robert Poulain. Plus tard, le patronage revint au seigneur du lieu. Val-du-Roy possédait 14 paroissiens en 1250 et 22 feux en 1738 ; aujourd'hui ce n'est plus qu'une simple section de Villy dont il forme parfois le surnom.

MONCHY.

Dans une belle plaine cultivée, et non loin de la forêt d'Eu, nous trouvons le village de Monchy dont l'église a été déplacée depuis environ cent ans. Elle était autrefois dans cette vieille enceinte qui renferme aujourd'hui une chapelle dédiée à saint Riquier, fondateur de l'abbaye de Centule. Là est encore resté le cimetière de la paroisse.

L'église actuelle, en forme de croix, a été bâtie avec du calcaire et de la brique, vers 1730. Le clocher, sur les transepts, est une flèche d'ardoise assez élancée, renfermant une grosse cloche fondue en 1760, par Nicolas Girard, fondeur à Beauvais. « L'an 1660, j'ai été bénite par messire Pierre-Joseph-François Rocquigny de Roquefort, curé de la paroisse, et nommée Marie par les paroissiens. » Ces paroissiens de Monchy, tous parrains de leur cloche, n'étaient pas moins de 5 à 600, car le pouillé de 1738 donne 115 feux à ce village. Aujourd'hui ils sont 583 et leur église est succursale.

Les deux transepts forment deux chapelles dont celle du nord est dédiée à la Sainte-Vierge, et celle du midi à saint Nicolas et à saint Roch. Dans cette dernière nous avons remarqué quatre gros cierges de 20 livres chacun. On dirait un faisceau formé de plusieurs petits cierges. Chacun d'eux, garni de fleurs et de rubans, est offert à quelqu'un des saints de la paroisse, à saint Nicolas, à saint Roch, à saint Jean et à saint Riquier, le patron de l'église. Les garçous du village portent ces cierges à la tête des processions, aux jours des fêtes solennelles. Les jeunes filles portent les deux autres que l'on voit dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Ils ont vraiment de quoi se fatiguer, le mardi de la Pentecôte, lorsqu'ils vont en procession à Notre-Dame de Cuverville. Ce lointain pèlerinage est le résultat d'un vœu fait en 1735, pendant une maladie épidémique.

Le chœur de l'église, dont la fenêtre terminale est une rose rebouchée du XVII[e] siècle, renferme une pierre tombale sciée en deux morceaux qui sert de marche à l'autel ; elle représente un chevalier avec ses armes : c'est un ancien seigneur de Monchy, décédé le XXII[e] jour de février 1641. Ce monument prouve, ce qui est d'ailleurs attesté par quelques écrits, que le patronage de la cure était alternatif entre le seigneur et le comte d'Eu. Ce dernier présenta en 1528 et le seigneur en 1716.

Mais le grand monument de l'église de Monchy, c'est la superbe contre-table en chêne qui y a été apportée au moment de la révolution. Elle provient de Notre-Dame d'Eu et est le résultat du fameux vœu fait pendant la peste de 1636. Elle renfermait la célèbre statue d'argent que le maire et les échevins de la ville portaient chaque année à la procession

commémorative. Cette image, qui a survécu à la révolution, n'est point déposée, comme nous l'avons dit ailleurs, chez le maire de Monchy (1), mais bien chez le maire de la ville d'Eu, qui la garde comme un trésor, et qui se fait honneur de la porter à l'exemple de ses prédécesseurs.

Cette belle contre-table en bois de chêne présente des colonnes torses d'ordre corinthien dont le fût est orné de vignes et de dadins, suivant l'usage du XVII[e] siècle. On y voit les images de saint Laurent de Dublin, protecteur de la ville et du comté d'Eu; de saint Nicolas, le patron de la jeunesse et le plus grand thaumaturge du moyen-âge; de saint Roch et de saint Antoine, tant invoqués par les pestiférés qu'ils avaient secourus pendant leur vie.

Ce superbe morceau de sculpture est peut-être l'ouvrage de la famille Anguier, qui a légué deux grands noms à l'histoire des beaux-arts. Honoré Anguier, père de François et de Michel Anguier, les sculpteurs du Val-de-Grâce et de la Porte-Saint-Denis, était menuisier à Eu, sous le règne de Louis XIII. Le grand travail dont nous parlons et qui sans doute est sorti de ses mains, fut autrefois couvert de dorures; aujourd'hui, on lui a restitué avec beaucoup de goût sa couleur primitive.

Au milieu est la niche dans laquelle fut placée l'image en argent de Notre-Dame-du-Vœu. Cette statue, faite par Avril, orfèvre de la ville, n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un curieux spécimen des ouvrages d'orfèvrerie à cette époque. La Vierge porte dans la main droite la ville et les églises; une religieuse est figurée à genoux; une femme lève les bras vers le Ciel sur les remparts, et l'abbé apparaît au milieu de ce troupeau désolé. Sur les quatre faces du piédestal, on lit l'inscription suivante :

« Hæc est sacra tibi, ô Virgo Dei, parata solemni civium Augensium voto argentea effigies. Hanc extrema passi almà et certissimà præsidi tui spe nixi voverunt unanimiter hanc maternam experti opem et contagione liberati publicè deferendam supplices obtulerunt. Hanc destinato deniquè deponendam in altari gratis animis curaverunt, 13 aprilis 1637. »

Statue, autel et rétable, tout était placé au haut de la grande nef de Notre-Dame et adossé à cette muraille qui séparait l'église de la paroisse de celle des religieux. Cette

(1) *Les Eglises de l'Arr. de Dieppe*, 1[re] série, 1846, p. 145.

riche boiserie avait été exécutée par les soins de l'abbé Delaplace et de Matthieu Bonnet, maire de la ville. Quand on songe à quelle circonstance solennelle ce rétable fait allusion, on a lieu de s'étonner que la ville d'Eu se soit laissé enlever une page aussi curieuse pour son histoire et un aussi précieux monument de la piété de ses pères (1).

MILLEBOSC.

Pas n'est besoin d'avertir que nous sommes en pleine forêt. Nous suivons des routes magnifiques qui se croisent comme les rues d'une ville. Ce fut dans les *essarts* de la forêt des comtes, dans des *novales,* ou terres nouvellement défrichées, que l'on assit le village de Millebosc, dont le nom même indiquait *une métairie au milieu des bois, villa in medio bosci.* C'est de ce nom primitif, dit Duplessis, que l'on a fait Villebos et, par corruption, Millebos. Selon lui, pourtant, le nom de Millebosc se tirerait plus naturellement du latin *Milonis boscus,* le bois de Milon Constatons toutefois, avec le même auteur, que jusqu'en 1570 ce village portait officiellement le nom de Crèves ou de Creve s.

Millebosc a conservé toujours des souvenirs d'ermitages et de solitudes. Anciennement, son seigneur-patron était le prieur de Saint-Martin-au-Bos ou, en d'autres termes, l'abbé du Bec, de qui dépendait le prieuré lui-même. Le saint patron fut toujours le bienheureux Wandrille, abbé de Fontennelle. Il est représenté sur une contre-table en bois du XVIIe siècle, en costume d'abbé mitré, avec crosse d'une main et église de l'autre. A ses pieds est agenouillé un moine dont il semble le père. C'est une manière ingénieuse de rappeler qu'il est le fondateur de l'abbaye de Fontenelle. Tous les fondateurs d'églises, d'ordres ou de monastères sont ordinairement accompagnés d'un *moutier.* Le second patron, qui figure auprès de lui est saint-Jean-Baptiste, l'apôtre du désert L'église de Millebosc n'est pas ancienne, elle a été entièrement refaite depuis trois siècles. La chapelle seigneu-

(1) *La Ville d'Eu*, par M. Lebeuf, p. 402, 403 et 404. — *Livre Rouge*.

riale, placée au nord, est en pierre blanche du XVIe siècle; le chœur et la nef ont été refaits, il y a cent ans. Le chœur seul conserve quelques traces du XIIIe siècle. Le clocher, longue flèche d'ardoise qui s'élève entre le chœur et la nef, possède une cloche fondue en 1841 par Bécus et Angot, fondeurs à Gamaches.

Dans l'intérieur de l'église, il n'y a vraiment de remarquable que la chapelle seigneuriale, voûtée et percée de trois jolies fenêtres en ogive. On y remarque aussi un joli tableau sur bois représentant l'*Annonciation*. A l'entrée du chœur, sont Saint-Nicolas et Saint-Antoine accompagnés de gros cierges fleuris, entourés de rubans comme ceux que nous avons vus à Longroy, à Cuverville et dans plusieurs églises du doyenné d'Eu. Cet usage de cierges de confrérie, entourés de fleurs artificielles et de rubans de soie, est fréquent dans les églises de ces contrées.

Cette église n'a pas de prêtre, quoiqu'elle compte autour d'elle 449 habitants. Autrefois, il y avait curé et vicaire, et pourtant, on n'y comptait que 78 feux. C'est que cette église avait des biens et des rentes aujourd'hui éteintes ou aliénées.

En quittant ce paisible village, placé comme une oasis au milieu du désert, accordons un dernier regard au cimetière isolé qui entoure l'église : il est tout rempli de croix sépulcrales, suivant l'usage de ce pays. Ses fossés sont couverts de vieux arbres qui ont vu planter ces croix, reconstruire l'église, naître et mourir bien des fois les habitants de ce village.

Ne quittons pas la forêt d'Eu sans visiter, sur les frontières des paroisses de Millebosc et de Longroy, le grand obélisque de pierre que Louis-Philippe a fait élever en l'honneur de sainte Adélaïde, patronne de sa sœur. C'est une colonne carrée, haute de 12 mètres, qui montre sur une de ses faces un grand médaillon représentant *sainte Adélaïde, impératrice,* qui vivait en 999. Dans cette forêt qu'il aime, parce qu'elle est une propriété de famille, le roi des Français a voulu, ces années dernières, causer à sa sœur une agréable surprise et laisser dans ce bois fréquenté par tant de grands personnages un monument de sa royale amitié. Voici, toutefois, comme il s'en explique lui-même dans l'inscription gravée derrière l'image : « Le roi Louis-Philippe, premier, ayant donné à cette

forêt le nom de sa sœur bien-aimée, madame Adélaïde d'Orléans, a fait ériger cet obélisque pour consacrer ce souvenir d'amitié fraternelle, 1845. »

Puissent les révolutions politiques respecter mieux cette inscription qu'elles n'ont respecté celle qui fut placée par la duchesse de Berry, sur la colonne commémorative de la bataille d'Arques!

MELLEVILLE.

De Millebosc on se rend à Melleville, toujours à travers les forêts. Les chemins sont ravissants, la voie est sablée et les bords en sont tapissés de gazon comme les allées d'un grand jardin. On marche constamment à l'ombre des hêtres touffus qui répandent la plus délicieuse fraîcheur. Le village de Melleville ressemble à un bosquet placé sur la lisière d'un bois.

Le vieux château des sires de Melleville était voisin de l'église, qui fut peut-être élevée dans son enceinte, car nous voyons devant le portail une de ces mottes qui rappellent toujours la base des anciennes forteresses. Chaque village autrefois avait sa motte comme chaque village avait son château et sa seigneurie. Dans le dénombrement du duché de Longueville, qui comptait un si grand nombre de paroisses en Normandie, chacune d'elles est indiquée comme possédant une motte. Il faut conclure que beaucoup d'entr'elles ont disparu, car aujourd'hui ces mottes sont rares, et quand nous en trouvons, nous ne manquons jamais de les classer parmi les monuments antiques du pays.

La nef de l'église de Melleville, ombragée par un orme gigantesque qui n'a pas moins de sept mètres de circonférence, a été construite avec de la pierre calcaire au commencement du XVIIe siècle; les fenêtres sont en ogive, forme rare pour cette époque. Dans l'intérieur est une petite pyramide de marbre sur laquelle est gravée cette inscription dédicatoire : « A la gloire de Dieu et du bienheureux saint Jean. » Nous sommes porté à croire que c'est là un *ex-voto* du pieux fondateur de l'église, que nous soupçonnons être Jean de Boissel, seigneur de Melleville et conseiller du roi au parlement de Rouen.

Ce chœur, construit d'abord au XVIIe siècle, a été refait au

XVIIIe. La contre-table en bois renferme un tableau du Saint-Rosaire, peint par Deshayes, en 1749. Sous le pavé du sanctuaire est un caveau sépulcral dont on voit l'entrée. On y inhumait jadis les seigneurs-patrons dont la chapelle se voit au côté nord de l'église. Là sont encore leurs armoiries et les aigles des Leblond. Cette chapelle, dédiée à la Conception de la Sainte-Vierge, fut fondée par Richard de Boissel, seigneur de Melleville, et réservée à la présentation de ses héritiers en ligne directe seulement. Un décret du 18 août 1678 lui a conféré le titre de bénéfice ecclésiastique (1).

Entre le chœur et la nef s'élève une petite flèche d'ardoise qui renferma autrefois trois cloches. La révolution ne lui en a laissé qu'une seule, qui fort heureusement est très-ancienne; elle est épaisse et possède un des plus beaux timbres de la contrée. On prétend que cela vient de la quantité d'argent jetée par les seigneurs dans le creuset des fondeurs. Quoi qu'il en soit, on lit sur cette cloche l'inscription suivante : « L'an mil Vcc XXVI, je fus faite pour Saint-Martin de Milleville, dom Richard d'Artils, abbé du Tréport, m'a nommée Michelle. » Richard d'Artys, parrain de cette cloche, avait reçu l'habit monastique, en 1479, des mains d'André de Marquieu, abbé du Tréport, et avait apporté de grands biens à l'abbaye, lors de son entrée.

Nous ne devons pas nous étonner de voir les abbés du Tréport devenir les parrains de la cloche de Melleville, ce bénéfice leur appartenait en partie depuis la fondation du monastère. On ne peut guère douter que ce privilége alternatif ne leur ait été concédé par les comtes d'Eu, leurs généreux bienfaiteurs. Duplessis prétend que les seigneurs seuls présentaient à la cure, sous saint Louis comme sous Louis XIV; mais le dernier pouillé du diocèse constate, comme Duplessis lui-même, les prétentions de l'abbaye. La révolution seule fut assez puissante pour terminer le procès.

Cette paroisse, toutefois, valait bien la peine d'une contestation : Saint-Martin de Milleville possédait 40 paroissiens, en 1275, et 105 feux, en 1738. Sous saint Louis, elle valait 20 livres de rente; aujourd'hui, c'est une succursale de 326 habitants à laquelle est annexée la commune de Millebosc qui en possède 449.

(1) Duplessis, t. Ier, p. 588.

SAINT-PIERRE-EN-VAL.

De la plaine de Monchy il faut descendre dans le creux d'un vallon pour trouver l'église de Saint-Pierre-en-Val, afin d'y arriver suivons le chemin que parcourut, le 23 août 1661, mademoiselle de Montpensier, lorsqu'elle vint, pour la première fois, prendre possession du château et du comté d'Eu. Elle fut rencontrée à peu près au point où nous sommes, par la compagnie de la jeunesse qui la salua avec de grands témoignages de joie, et l'accompagna jusqu'à la ville.

C'était bien fait à elle, car plus tard Mademoiselle devint une des plus grandes bienfaitrices du pays. Son nom se retrouve non-seulement dans les châteaux et dans les églises; mais dans tous les hospices et dans toutes les écoles. Cette noble princesse aimait beaucoup à passer l'automne dans son comté d'Eu. Cette saison, en effet, est fort belle au bord de la mer et au milieu des forêts : et puis c'est la saison de la sagesse et de la méditation. Une température rafraîchie, la feuille qui tombe, la mer qui se couvre de nuages sombres, les tempêtes que soulève le vent des équinoxes, tout cela allait parfaitement à la situation de Mademoiselle. Elle raconte elle-même, dans ses mémoires, que n'ayant pas de jardin elle allait souvent se promener dans celui de M. de Mathomesnil. « Madame de Rambures, ajoute-t-elle, venait m'y » rendre visite, et quantité d'autres dames du pays qui étaient » très-raisonnables. Il y avait aussi beaucoup de gens de » qualité; ainsi ma cour était grosse et bonne (1). »

Les rois de nos jours paraissaient être de l'avis de Mademoiselle; tous les ans ils se faisaient une fête de passer l'arrière-saison dans le comté d'Eu Il y a cinq ans à peine les épais ombrages de la forêt que nous traversons, voyaient réunis, à une table champêtre, les deux plus belles couronnes de l'Univers et les arbitres de la destinée du monde. Il n'était pas rare de voir les reines s'égarer dans ces hameaux, et venir prier dans ces églises de campagne, comme de simples villageoises.

L'église de Saint-Pierre-en-Val a joui par fois de ces royales surprises. Pourtant il en est peu de plus simples et de plus modestes. C'est un édifice en croix, tout entier du XVI[e] siècle,

1 *La Ville d'Eu*, p. 438.

avec quelques restes du XIIIe siècle, surtout dans le mur du chevet.

Les deux transepts, qui forment chapelles, sont dédiés à Notre-Dame et à saint Nicolas. Le berceau de la nef est une boiserie assez curieuse. L'architrave sculptée est soutenue par des bossets qui représentent des saints. On y lit ce commencement d'inscription : « En l'an mil Vc et XVII cet ouvrage fut fait.... »

L'église de Saint-Pierre-en-Val est entourée, au dedans et au dehors, d'une litre noire, avec écusson d'argent à cinq bandes de sable. Cependant ce n'était pas le seigneur du lieu qui était patron de la cure, mais bien l'abbé du Tréport. Saint-Pierre-en-Val et toute sa dîme furent donnés à l'abbaye de Saint-Michel, en 1059, par Robert, comte d'Eu. Les pouillés du diocèse n'ont point cessé de constater les droits de ce monastère; après cela on ne comprend guère la prétention du prieuré de Longueville à la possession de cette église. A moins qu'on ne suppose une aliénation temporaire de la part des moines du Tréport.

Saint-Pierre-en-Val possédait 80 paroissiens en 1250, et 77 feux en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 700 habitants.

Le grand monument de cette église de campagne est encore la contre-table qui provient de l'église supprimée de Saint-Jean d'Eu. C'est un magnifique morceau de sculpture sur bois, dont le style révèle le milieu du XVIIe siècle. M. Lebeuf estime qu'elle est l'œuvre des frères Anguier, nés sur la paroisse de Saint-Jean, et que mademoiselle de Montpensier employa à décorer les monuments de la ville avant de les faire venir à Paris. Il se fonde dans son assertion sur la présence des armoiries de Mademoiselle, qui décorent cette contre-table ; il les considère comme le cachet de la donatrice. Il y avait aussi, dans l'église supprimée de Saint-Jean, un petit autel de ce genre. Le comte Delanois, gouverneur d'Eu, au nom de Mademoiselle, avait donné un contre-rétable du même style à l'église de Mers. Tout porte à croire que cette excellente princesse faisait travailler les sculpteurs Eudois, comme l'avaient fait avant elle les princes de la maison de Lorraine.

Dans la nef de Saint-Pierre-en-Val nous nous sommes

amusé à lire les règles et statuts de la Charité de Saint-Pierre, érigée dans cette paroisse en 1730 et renouvelée en 1838.

Rien selon nous n'était plus propre à entretenir l'union et la fraternité parmi les hommes grossiers du moyen-âge, que ces confréries charitables et chrétiennes. Les grands ne dédaignaient pas d'en faire partie, et sous la bannière de Notre-Dame, sous le chaperon de saint Adrien, on voyait confondus le seigneur et le serf, le vassal et le suzerain. L'égalité, tant rêvée de nos jours, n'était-elle pas obtenue par l'église, et puis la charité combien y trouvait-elle à gagner dans ces réunions fraternelles? N'étaient-ce pas autant de sociétés de secours mutuels, fondées non sur l'intérêt passager du temps, mais sur l'intérêt beaucoup plus durable de l'éternité!

PONTS, MARAIS ET AOUSTE.

Ponts, Marais et Aouste, triple débris de la vieille cité d'*Augusta*, que convertirent nos pieux missionnaires, vont nous entretenir des premiers établissements chrétiens de nos contrées. Décrivons d'abord les monuments religieux que nous avons trouvés sur le sol, nous en donnerons ensuite l'histoire.

La petite église de Saint-Nicolas du Marais Normand ne subsiste plus aujourd'hui. En 1139, ce n'était qu'une chapelle que le comte Henri donna à l'abbaye d'Eu. Au commencement du XIIIe siècle, elle était devenue une cure de 10 liv. de revenu que Pierre de Collemieu conféra au prêtre Mathieu. On y comptait alors treize paroissiens, et un seul feu en 1732. La révolution l'a détruite pour jamais.

L'église de Ponts, aujourd'hui sans prêtre, est un monument qui date en grande partie du style ogival primitif. La tour du clocher, qui paraît du XIIe siècle, est placée sur le transept du midi comme à Berneval. Cette position est exceptionnelle parmi nous. Dans cette tour est une cloche fondue en 1785, par les Cavilier, fondeurs à Aumale.

La contre-table en bois à colonnes torses, dans le style du temps de Louis XIV, vient de l'église supprimée de Saint-Jean d'Eu. Dans le chœur est une pierre tombale sur laquelle on lit : « Cy gist dame Christaine de Leloi, femme de Me Gédéon de Torcy, escuyer, sieur de Salenelles, de Maintru, du Coreil, etc., et mère de monsieur Antoine de Torcy, escuyer,

sieur de Grammont, prebtre et curé de Ponts, laquelle décéda le 2 septembre 1658. »

N'oublions pas de dire que dans l'aile latérale du nord, dédiée à Saint-Valery, se voyait autrefois la fontaine de ce saint solitaire dont nous parlerons bientôt. Chapelle et fontaine ont disparu depuis.

Dans la muraille de cette église, qui forme le pignon de l'ouest, on remarque à l'intérieur deux cintres encadrés dans le mur, qui semblent destinés à recouvrir des tombeaux. Ils ont une grande analogie avec les deux arcades que l'on voit à la crypte de Saint-Gervais de Rouen et qui marquent la place où furent déposés saint Mellon et saint Avitien. Il serait possible que l'on ait enterré là les fondateurs de l'église de Ponts : cela se voit parfois au moyen-âge, et la preuve la plus solennelle que l'on puisse en citer est la cathédrale d'Amiens à la porte de laquelle reposent, dans des chapes de cuivre, les deux évêques fondateurs de la basilique.

Saint-Valery de Ponts (de Ponte) resta toujours sous le patronage des comtes d'Eu qui s'étaient réservé cette cure. On y comptait 90 paroissiens au temps de saint Louis, et seulement 24 feux en 1738. Aujourd'hui c'est, avec Marais, une commune de 300 habitants annexée à l'église d'Eu. Autrefois l'union de Ponts avec la ville d'Eu était purement communale. En 1286, le maire Robert Duménil admit au privilége de la commune le bourg du Tréport et le village de Ponts (1).

L'église d'Aouste, qui fit toujours partie du diocèse d'Amiens, appartient, comme celle de Ponts, à l'ogive primitive; seulement elle n'a pas de transepts; mais au XVIe siècle on a pratiqué au côté nord du chœur une chapelle seigneuriale où est placé un sépulcre du Sauveur. Au milieu du chœur est la pierre tombale d'un vieux chevalier qui peut-être accompagna saint Louis à la croisade. Il mourut dans son lit comme le montrent deux petits chiens placés à ses pieds. Il est vêtu d'une cotte de mailles recouverte d'une tunique dont la ceinture retient l'épée. Deux anges balancent leurs encensoirs au-dessus de sa tête; on lit autour : « *Chi : gist : messire : Raoul : de : Auouste : chevalier : en : an : de : nostre : Seigneur :*

(1) *La Ville d'Eu*, p. 115.

mil : es : II chens : LX : et : IX : le : marsdi : devant : purification : Nostre : Dame : priés : pour : s : âme : explicit. »

Pour se rendre bien compte de l'importance de la terre où nous sommes, il faut savoir que là fut autrefois une ville romaine du nom d'*Augusta* dont le moyen-âge a fait *Austa.* Le nom romain, qui dégénéra encore en celui d'Auga (Augum, Eu), fut traduit plus tard, mais seulement lorsque la langue française fut complètement affranchie de la basse latinité. La vieille cité fut alors appelée *Aouste.* Tout le monde sait que le mot *Ouste* est une simple traduction d'*Augusta.* Toutes les villes de la Gaule qui ont porté ce nom patronimique des empereurs romains, en ont toujours gardé les vestiges. *Aoste* ou *Aouste* dans le Piémont s'appelait *Augusta prætoria;* Saint-Quentin en Vermandois se nommait *Augusta Veromanduorum;* aussi un ancien géographe remarque qu'un des faubourgs de la ville actuelle porte encore le nom d'*Aouste.* Il n'est pas jusqu'au mois d'*Août* qui ne soit une traduction littérale de celui que les Romains nommaient *Augustus.*

Pas n'est besoin de dire qu'à Aouste, près Eu, existe aussi la tradition d'une ville disparue. Les débris en sont encore solennels dans le Bois-l'Abbé, et s'étendent depuis le sommet de la colline de Beaumont jusqu'au fond de la vallée de Bresle. M. Estancelin en découvrit une partie en 1820 et en 1821, lors de ces heureuses fouilles qui furent couronnées d'un succès si complet (1). Il crut trouver les ruines d'un temple et pourtant il n'a pas dégagé complètement le monument principal, entamé depuis par la route de Foucarmont. C'est un haut édifice, à épaisses murailles, placé sur le point culminant de la colline, et qui semble avoir été comblé de main d'homme. M. Estancelin a cru reconnaître dans les taillis un amphithéâtre dont les murs ont été ensevelis. Toute la colline, le bois, la vallée, ont dû renfermer la cité romaine. La voie de Picardie est encore bien visible; elle porte le nom de *Chaussée Brunehaut.* Elle traversait la Bresle au village de Ponts dont le nom est assez significatif (de Ponte. *Pouillé d'Eudes Rigaud.)* La ville d'Eu, qui s'est substituée à la cité romaine, garde encore *la porte et la rue de l'Empire* que nous rapprochons avec assez de vraisemblance de la rue d'Arques nommée la *rue de Rome*, et de la voie de Lillebonne appelée

(1) *Histoire des Comtes d'Eu.*

la *voie Césarine*. Evidemment la *porte de l'Empire* est un dernier débris de l'empire romain qui a traversé quinze siècles. Enfin un camp antique, défendu par de hauts fossés, s'élève sur la côte d'Incheville, et devait protéger la cité gallo-romaine.

Augusta fut ravagée par les premières invasions des Francs. Les médailles du Haut-Empire, que l'on retrouve exclusivement dans les couches les plus profondes, en sont assez la preuve. Relevée de ses ruines au temps de Probus, qui défendit si vaillamment le rivage contre les Germains, elle a gardé dans ses couches supérieures des médailles de ce dernier défenseur de l'Empire. Sa ruine totale aura pu être consommée dans le cinquième siècle qui fut, par excellence, le *siècle des barbares*.

A cet époque, en effet, la Gaule était parvenue à l'apogée de ses malheurs. Vers l'an 400, nous voyons apparaître dans son sein des masses de barbares. Ce sont les Suèves, les Alains, les Vandales, les Gètes, les Goths et les Burgondes. C'est une tempête effroyable, un déluge de ravageurs, *Debacchantibus barbaris*. Ils sortent comme des nuées de tous les points de l'horizon. Pendant dix ans, ils déchargent sur ce pays toute leur rage, toute leur fureur barbare. Tout nage dans le sang; tout est en proie « *incubat barbarici motûs sæva tempestas*. » S'ils se rencontrent, c'est pour se dévorer les uns les autres, et ils ne s'accordent que pour détruire et pour brûler.

Augusta, relevée de ses ruines par des mains chrétiennes, fut confiée par Théodoric, roi des Francs, aux soins du pieux évêque d'Amiens, saint Salve, que quelques-uns font mourir à Saint-Saire-en-Bray, dans cette crypte même où un puits d'eau vive désaltère encore de ses ondes fraîches la langue des malades. Nul doute que le saint Pontife n'ait répandu, dans son nouveau domaine, la semence évangélique. Sa parole sacrée dut consoler ces tristes fantômes assis sur les ruines de la cité romaine. Elle releva leur courage, et eux-mêmes commencèrent à fonder une ville nouvelle sur le cadavre de celle qui s'en allait. Peut-être leur apprit-il à couvrir de terre, comme d'un voile de deuil, les débris païens de la cité romaine, afin d'en dérober la vue aux nouveaux fidèles.

Toutefois, cent ans après sa mort, la trace de son passage

était bien effacée du souvenir des peuples de la contrée, car dans les premières années du VIIe siècle, lorsque saint Valery, prêtre de Leuconaus, parvint à *Augusta*, il trouva la ville toute remplie de paganisme ; un arbre couvert de figures grossières et mythologiques était l'objet d'un culte idolâtrique de la part des paysans de la vallée de Bresle. Il voulut extirper ce reste de druidisme en renversant le chêne, mais ce ne fut qu'au prix de sa tête que les infidèles consentirent à lui livrer ce dernier symbole de la vieille religion des Gaules. Nouveau saint Martin, saint Valery se plaça sous l'arbre ébranlé par le fer des idolâtres, et sa foi, comme celle du saint évêque de Tours, fut couronnée par un prodige et par la conversion des infidèles.

Saint Valery baptisa ses néophytes dans une fontaine déjà révérée comme sainte par les Gallo-Romains. Cette source d'eau vive, qui aurait dû jaillir toute l'éternité, a été comblée, dans ces derniers temps, par les mains de chrétiens que nous qualifierons plutôt d'*adorateurs du veau d'or*. Long-temps cette fontaine sacrée, cette piscine probatique, où avaient été guéries tant d'infirmités humaines, était restée un objet de vénération parmi les peuples. Les pauvres gens de la vallée nous l'ont encore montrée, d'après leurs souvenirs. Elle était dans le cimetière, le long de cette église de Ponts, dédiée au saint Apôtre du Ponthieu dont l'image embellit le contre-retable. Nous nous sommes agenouillé sur le gazon qui recouvre ce baptistère des Saints, et là, plein de ferveur au souvenir des premiers Apôtres de cette contrée, de saint Firmin d'Amiens, qui évangélisa le premier les bords de la Bresle ; de saint Loup de Sens, exilé à Ansene (1) ; de saint Valery, de saint Ribert et des saints missionnaires, qu'envoya dans ce pays le vieux monastère de Leuconaus, nous avons demandé à Dieu la grâce de continuer, comme eux, le ministère apostolique dont il lui avait plu de nous revêtir. Héritier des Martyrs et des Confesseurs, successeur des Apôtres dans la prédication de l'Évangile, la vue de leurs travaux parle à notre cœur, les monuments de leurs combats animent notre

(1) Saint Loup, évêque de Sens, fut exilé à Ansene par Clotaire, en 613. Il y trouva les peuples encore païens et les convertit au Christianisme. — *Vie des Saints*, par Alban Butler, 1er sept. — *Hist de l'Église gallic.*, liv. 9, t. v, p. 42.

courage, et, de la terre qu'ils ont foulée de leurs pas apostoliques, une sainte odeur de prière s'élève encore.

L'ABBAYE DE LIEU-DIEU.

Une maxime ecclésiastique, répétée par tous les pieux auteurs d'histoires monastiques, assigne, comme séjour, les collines aux enfants de saint Benoît, les vallées aux enfants de saint Bernard, et les villes aux laborieux disciples de saint Ignace : *Benedictus montes, Bernardus valles, Ignatius urbes.* Ce pieux axiôme, en même temps qu'il donne les tendances, indique aussi les berceaux de chaque ordre : Paris, Clairvaux et le Mont-Cassin. Or, ici, nous voyons se vérifier, sous l'égide des châteaux, cette sentence de la sagesse des âges. Les Bénédictins occupèrent la colline du Tréport, les Jésuites ont tenu dans la ville d'Eu un collége long-temps célèbre, et les Cisterciens ont fait entendre dans la profondeur de la vallée les louanges de Dieu.

Au-dessous du puissant château de Gamaches, la Bresle partage son cours et forme une île sans nom où s'est élevée jadis une maison de Dieu. Il paraît bien que les premiers habitants de ce pieux asile tenaient plus du ciel que de la terre, puisque le premier nom de leur demeure fut celui de Dieu même. Et les peuples d'alentour, quand ils voulaient désigner à leurs enfants et aux étrangers cette sainte retraite d'où s'exhalait une odeur de vertu chrétienne, ne l'appelaient pas autrement que le *Lieu de Dieu (locus Dei).*

Ce fut le 3 des calendes de février 1191 que Bernard de Saint-Valery, seigneur de Gamaches, et la pieuse Éléonore, son épouse, fondèrent cette abbaye. Ils avaient acheté à Rogon, seigneur de Beauchamp, six-vingts journaux de terre qui composent aujourd'hui l'enceinte monastique. Ils firent venir douze moines de l'abbaye de Foucarmont, alors dans sa première ferveur. En 1207, cette fondation fut confirmée par Thomas de Saint-Valery, leur fils et par son épouse Adèle de Ponthieu, dame de Saint-Aubin, près Dieppe.

Parmi les bienfaiteurs de la nouvelle église, nous devons compter les comtes de Dreux, entr'autres Jean de Brienne, qui lui donna le revenu de sa terre de Ruffigny. Des lettres-

patentes d'Éléonore, comtesse de Dreux et de Montfort, dame de Saint-Valery, de Gamaches et de Saint-Aubin, délivrées en 1241, assignent à l'abbaye de Lieu-Dieu, des rentes à prendre sur le village de Saint-Aubin, près Dieppe.

En 1270, Robert, comte de Dreux, de Monfort et de Saint-Valery, confirme une dernière fois les possessions de l'abbaye déjà octroyées par son père Robert de Dreux et son aïeule Béatrix de Montfort.

La piété des rois de France éclata aussi envers cette abbaye. On cite un monument émané de Philippe-le-Bel, en 1304; les évêques et les souverains pontifes sanctionnèrent, de leur autorité spirituelle, les biens temporels accordés par les bienfaiteurs. Dès 1191, la charte de fondation fut approuvée par Thibaut, évêque d'Amiens et par Guillaume, archevêque de Reims et cardinal de Sainte-Sabine. Ces lettres pastorales sont signées par Jean, abbé de Saint-Martin-aux-Jumeaux; par Barthélemy, prieur de Frescourt; par Hugues Farsy et Simon, moines du monastère. Enfin, une bulle du pape Innocent III, datée du 4 des ides de novembre 1203, et signée par trois évêques et quatorze cardinaux, sanctionne et reconnaît toutes les aumônes, donations, terres et domaines accordés par les seigneurs et étend à cette maison naissante toutes les grâces et tous les priviléges délivrés par le Saint-Siége à l'ordre de Citeaux. Ces faveurs étaient dues à la prière d'Osbert, deuxième abbé du monastère, et à la diligence de Jean de Rossel, bourgeois d'Abbeville qui, pour les obtenir, avait entrepris le voyage de Rome. A son retour, il fit tant de bien à l'abbaye, que l'on put créer les offices de prieur et de sous-prieur. Ce saint homme mourut en 1209 et le jour de sa mort fut toujours célébré par les prières et par les suffrages des moines.

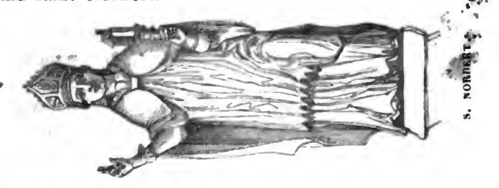
Le *Neustria pia* mentionne vingt-trois abbés de ce monastère, mais il n'en donne que les noms et il est vraisemblable que leur vie n'a été grande que devant Dieu.

Nul doute que cette pauvre abbaye n'ait beaucoup souffert de la terrible invasion anglaise de 1415. Ce fut une des premières victimes de ce comté d'Eu, si maltraité par les envahisseurs de la France, que, suivant les chroniques, ils n'y laissèrent rien d'entier, *ut nihil integrum in Augensi pago remaneret*. L'abbaye de Lieu-Dieu servit aux troupes fugitives

de Henri V comme de pont pour passer la Bresle. Dans ce lieu, où elle forme une île, sa profondeur est moins grande qu'en tout autre endroit; et puis, à droite et à gauche, les fuyards de Harfleur eussent rencontré les châteaux d'Eu et de Gamaches, garnis de vaillants gentilshommes qui défendaient le passage. Ils trouvèrent plus commode d'avoir affaire à une église qu'à une forteresse, à des moines qu'à des chevaliers.

Le 4 novembre 1846, nous avons visité l'abbaye de Lieu-Dieu dont nous venons d'esquisser l'histoire. Nous n'avons plus trouvé qu'une ferme dont les habitants, nouveaux venus, ignoraient même jusqu'à l'existence de l'abbaye. C'est à grand'peine si, après avoir interrogé les vieillards de cette île sacrée, nous avons pu nous retracer, sur l'herbe de la prairie, les places à jamais disparues du cloître et de l'église. On nous a dit que ce grand et bel édifice était contigu au pavillon que s'est réservé le propriétaire de la ferme. Le cloître était voisin, et l'on pense qu'il occupait les jardins de la métairie. L'église, vendue à la révolution avec toute l'enceinte monastique, a vu disperser avec ses enfants le mobilier qu'elle renfermait. L'orgue a été porté dans l'église du Tréport; un tableau représentant la belle figure de saint Bernard se voit à présent dans l'église abondonnée d'Incheville.

Les stalles en chêne, sculptées au siècle dernier, ont été transportées à Gamaches où elles remplissent le chœur de l'église. Le maître-autel et les deux anges qui le surmontent proviennent aussi des dépouilles de la malheureuse abbaye. Mais ici l'infortuné monastère donne la main à celui de Séry, autre ruine qui a envoyé à Gamaches ses autels, ses anges, ses tableaux et jusqu'au fondateur de son ordre, le grand saint Norbert.



S. NORBERT.

Que sont devenus les tombeaux? nul n'a pu nous le dire;

les patriotes ont dû fouiller les cercueils de plomb. Quant aux pierres, elles sont dispersées comme celles du sanctuaire : elles ont servi, comme elles, à bâtir la fabrique de M. Doucet, élevée sur la mense abbatiale. Quelques-unes sont entrées dans la construction de la ferme, et nous avons pu lire, sur de petits carrés de pierre blanche, les inscriptions suivantes : « Ici gist le corps de frère Jean Pollard, décédé le 26 mars 1761 ; — Dom Jean-Baptiste Caboche, décédé le 13 novembre 1784 ; — Dom Vincent Leroy, céllérier, décédé le 24 mai 1787 ; — Dom Adrien de Vadicourt, décédé le 22 juillet 1787. » C'est tout le nécrologe du monastère, ce sont les seuls noms qui aient survécu aux murailles de l'abbaye. Ce sont aussi les seules et dernières traces de son existence ; tout le reste a changé de destination. Un long couloir voûté en forme de berceau, qui date de plus d'un siècle, a été transformé en étable, grange, laiterie et pressoir. On ne voit plus aujourd'hui qu'un carré de bâtiments ruraux, qui pourrait passer pour une ferme-modèle et qui rappelle les exploitations agraires des anciens.

C'est avec un sentiment pénible que nous nous sommes arraché de ces lieux où la piété nous avait conduit ; nous venions de bien loin pour y chercher les traces des hommes de Dieu : nous n'y avons trouvé que les plus grossières préoccupations des enfants de la terre. Rien ne parle plus du Seigneur, dans ce lieu qu'il s'était choisi et auquel il avait donné son nom redoutable. C'est à peine si les vieillards des alentours se ressouviennent des chants de prières qui s'élevaient autrefois de ces rives bénies. Leur mémoire n'a gardé qu'à grand'peine l'image de ces robes blanches des enfants de saint Bernard, qui glissaient dans ces vallées comme des anges du ciel. Pauvres religieux de Citeaux, votre père vous avait assis dans des marécages, afin que votre vie, toujours souffreteuse, vous fît sans cesse désirer la mort. Son espérance a été dépassée. La mort s'est assise au milieu de vous : non contente d'assouvir sur vos corps fragiles sa rage de destruction, elle s'est attaquée jusqu'à votre demeure, elle l'a dévorée jusqu'aux fondements et maintenant elle seule règne en paix sur vos tombeaux qui ne sont plus !

INCHEVILLE.

L'église d'Incheville, muette comme la tombe, est toute

tapissée de lierres qui la recouvrent comme un manteau. Déjà elle a subi bien des transformations; elle en subira bientôt de nouvelles, car M. Delieuvin, l'excellent maire de cette commune, se propose de l'agrandir et de la mettre en état d'être rendue à Dieu et aux hommes. Quand on fouille autour d'elle, on rencontre dans le cimetière de nombreuses murailles et des chapelles disparues. Le chœur est une construction du XIIe siècle, en abside polygone, dont les fenêtres sont cintrées et dont les colonnettes ont des chapiteaux de crosses. La nef est beaucoup plus moderne ; c'est une construction en pierre blanche du XVIIIe siècle. Dans le clocher est une cloche ancienne sur laquelle on lit : « L'an M V^{cc} XXXIX fûmes fait. Louis Bonrut, sieur de Thiembronne, baron de Hincheville, dame Balle-Damies; maistre A. Hernet, curé de ce lieu, Me N. de Pont, prestre de Saint-Martin. »

L'église de ce village fut toujours à la présentation du seigneur, baron du lieu. On lui donne indifféremment les noms de *Hainseville*, *Hinseville*, *Hanseville* et *Inseville*. Cette paroisse possédait 40 paroissiens en 1250 et 50 feux en 1738. Elle forme aujourd'hui, avec la réunion de Gousseauville, une commune de 503 habitants annexée à Longroy. Saint Lubin, évêque de Chartres, est patron de cette église.

J'ai remarqué dans cette pauvre chapelle un usage qui m'a surtout frappé dans plusieurs églises de l'ancien archidiaconé d'Eu, c'est celui de placer à la porte de l'église le seau à l'eau bénite pour servir de bénitier. C'est peut-être à ce procédé quelque peu économique, que nous devons l'absence presque totale de bénitiers anciens ; car la plus grande partie de ceux que nous connaissons ne remontent pas au-delà du XVIe siècle. Les seules exceptions que je connaisse à cette règle sont celui de Vernon, qui est du XIVe, et celui de Saint-Nicolas-de-Leure, près le Havre, qui est du XIIe. Il me serait difficile d'assigner une époque à celui de Sainte-Beuve-en-Rivière, attendu qu'il est formé d'un chapiteau de marbre antique dont la découverte n'est point précisée par la tradition. Je ne fais pas entrer en ligne de compte le fragment de pierre, sculpté au XIVe siècle, qui forme la base du bénitier de Flocques. Règle à peu près générale : les bénitiers sont modernes, et pourtant, comme nous l'avons dit ailleurs, l'u-

sage de l'eau bénite est fort ancien dans nos églises. L'absence de preuves monumentales de cette coutume liturgique ne viendrait-elle pas de l'habitude où l'on était d'accrocher à la porte de l'église le seau à l'eau bénite, après la messe du dimanche? On sent combien un pareil usage à dû laisser peu de traces de son existence.

SAINT-MARTIN-AU-BOS.

Au sein de la vaste forêt d'Eu, dans un vallon boisé qui s'ouvre sur la Bresle, est un charmant ermitage placé à la source d'une claire et limpide fontaine. Les vieux arbres qui entourent cette fraîche métairie ont ombragé autrefois de pieux anachorètes; cette eau si pure, qui coule dans un lit de mousse et de cresson, a désaltéré de saints solitaires. Dans ce repos de chasse, où ils venaient s'asseoir aux beaux jours de l'été, les comtes d'Eu, frères et héritiers des princes normands, transportèrent bientôt des moines qui y fleurirent comme le palmier dans le désert. Ces vieux croisés de la Terre-Sainte, ces conquérants de l'Angleterre et de la Sicile, devenaient dans leur vieillesse des bâtisseurs d'églises et des fondateurs d'abbayes. Le comte Guillaume avait fondé l'abbaye d'Eu, le comte Robert celle du Tréport; le comte Henri voulut avoir aussi sa part de prières et de suffrages. D'accord avec son épouse, il fonda, en 1106, dans le bocage où dom Gervin, abbé de Saint-Riquier, avait mené la vie érémitique (1), un prieuré sous le nom de Saint-Martin, dans lequel des moines devaient sans cesse prier Dieu pour le repos de son âme. Il le donna à l'abbaye du Bec-Hellouin, cette pépinière des grands hommes de la Normandie, dont les enfants brillaient alors à la cour des rois et sur les chaires pontificales.

La jolie chapelle, qui fut élevée par la piété des comtes, a survécu à la destruction qui a frappé çà et là de plus grands monastères. Le *Lieu-Dieu*, dont elle voyait les blanches tours et dont elle entendait la majestueuse sonnerie, est rentré dans les marais d'où il était sorti, tandis que le petit ermitage, caché au milieu d'un bois, a résisté au temps et aux démolisseurs. La pierre blanche de l'appareil trahit encore le XIIe siècle que des fenêtres rebouchées accusent de plus en

(1) Charte de fondation de l'abbaye du Tréport.

plus; mais au XVIe, la grande réforme architecturale toucha aussi le seuil de cette humble demeure des serviteurs de Dieu. La chapelle fut agrandie, deux jolies voûtes furent exécutées, les fenêtres furent découpées avec élégance et remplies de vitraux dont on voit les restes. L'image de saint Martin fut sculptée en relief et une tinterelle placée sur le pignon du portail. Enfin, la charte même de fondation fut écrite sur les murs et l'on en voit encore les dernières traces sous le badigeon. Heureusement l'histoire nous l'a conservée tout entière :

« Du bois mort chaque jour, autant que quatre ânes en peuvent porter, le bois vif à édifier, sans nulle délivrance des forestiers, les mouches à miel trouvées en toute ladite forêt; item la dîme des renards de Pâques et de Noël, la dîme des guerbages et herbages; item la dîme du pasnage, item paturages à toutes leurs bêtes, la dîme du travers de la ville d'Eu et une maison en ville, item sept livres de rente sur les vicomtés du Tréport et de Grandcourt. Henri a fondé, en toute noblesse, à Dieu et à Notre-Dame du Bec-Elluin, et à Monsieur saint Martin-au-Bois, et aux moines là Dieu servant, et à ceux qui serviront, en pure et perpétuelle aumosne, à tous les moines du Bec-Elluin et à tous leurs serviteurs, licence de vendre et acharier passage par toute la terre franchement et quitement, sans payer aucunes coutumes (1). »

Des moines du Bec ce bénéfice passa aux Jésuites et fut uni au collége de la ville d'Eu, par une bulle du 1er janvier 1584 et par un arrêt du conseil, du 22 septembre 1608 (2). Mais à présent cette charmante chapelle est devenue une cave et le fruitier d'une ferme, quel malheur! C'est encore une petite église; les habitants de la métairie ne peuvent s'empêcher de la vénérer; ils n'y rentrent que le chapeau bas et en se signant le front. Les pèlerins y viennent bien des jours de l'année. Mais le lundi de la Pentecôte les habitants d'Incheville vont en foule y acquitter un vœu fait pendant la peste, par leurs ancêtres. Notre-Dame-de-Bon-Secours, partage, avec Saint-Martin, les honneurs du pèlerinage.

On ne peut s'empêcher d'être dévôt dans cette chapelle. La vue des champs calme l'âme et porte vers Dieu; le recueillement habite dans ces bois, et l'innocence a dû faire de ces bosquets son sanctuaire sur la terre. On ne s'étonne pas d'entendre dire que l'abbé d'un puissant monastère soit venu y chercher la paix et le bonheur! Saint Gervin de Cen-

(1) *La Ville d'Eu*, par M. Lebeuf, p. 46. — (2) Duplessis, t. Ier.

tule, nous avons compris votre pensée à travers les temps, et, après huit siècles, cette chère solitude exhale encore autant de paix et de piété qu'aux jours de votre pèlerinage !

GOUSSEAUVILLE.

L'église de Gousseauville est un petit oratoire dédié à saint Leger, évêque d'Autun. Nous sommes porté à croire, avec un pieux auteur, que le saint confesseur, chassé de Fécamp par Ebroïn, a pu se reposer ici de ses fatigues lorsqu'on l'envoya mourir dans une forêt du nord de la France. Là, peut-être, sur un autel champêtre, il a célébré, pour la dernière fois, les saints mystères au moment de quitter cette terre de Neustrie qui raconte encore de lui des prodiges.

Gousseauville, toutefois, a toujours été un lieu de passage. C'est là que franchirent la Bresle, en octobre 1415, les troupes anglaises de Henri V, fatiguées du siége de Harfleur et repoussées de la ville d'Eu (1). La petite église de Gousseauville est fort triste. Son cimetière, entouré de haies vives, est rempli de croix de bois comme tous ceux des rives de la Bresle. Le clocher, sur le portail, est un simple pignon percé à jour, pour y loger deux tinterelles.

Le corps de l'église a été construit primitivement au XIII[e] siècle. Mais le XVII[e] a presque effacé la première fondation.

On ne trouve plus que quelques pierres de la demeure chevaleresque habitée par Robert de Gousseauville, qui rapporta d'Orient le corps de Raoul, comte d'Eu, mort en 1217 au siège de Saint-Jean-d'Acre. La comtesse Allix, sa veuve, le fit inhumer dans l'abbaye de Foucarmont et constitua à son fidèle chevalier une rente de 10 livres (2).

Suivant le pouillé d'Eudes Rigaud, l'abbé du Bec présentait à la cure qui alors valait 25 livres et comptait 30 paroissiens ; mais d'après celui de 1738, le seigneur est déclaré patron du lieu. Il y avait alors 14 feux. A présent Gousseauville est un simple hameau d'Incheville.

En faisant l'histoire de cette église rappelons un bienfait du vertueux duc de Penthièvre, qui en a tant semé dans les villages du comté d'Eu. Le dernier curé de Gousseauville en a conservé le souvenir sur les registres de sa paroisse.

« Pour perpétuer la mémoire des bienfaits de S. A. S. Mon-

(1) *La Ville d'Eu*, par M. Lebeuf. — (2) *La Ville d'Eu*.

seigneur le prince duc de Penthièvre, comte d'Eu, envers l'église de Gousseauville, dont il est seigneur-présentateur, j'ai, soussigné, curé de ladite paroisse, écrit sur le présent registre que le très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis-Jean-Marie de Bourbon, a donné, en cette année 1789, à l'église dudit Gousseauville, un ornement complet pour dire la messe, d'une étoffe de soie à fleurs, à fond blanc, dont l'orfroy est d'une étoffe de soie fond rouge, et de plus un soleil ou ostensoir d'argent à rayons, pour la procession du Saint-Sacrement (1). »

LONGROY.

En remontant le cours de la Bresle, à travers un délicieux paysage, on arrive à l'église de Longroy, placée sur le penchant d'une colline. Du cimetière, rempli de croix de bois, on jouit d'un admirable point de vue. L'œil plane sur une riche et large vallée toute bastionnée de coteaux ; les flancs des collines sont bordés par d'épaisses forêts qui descendent des plateaux comme de grandes nappes dont les bords sont découpés en dentelles. Dans un coin du tableau est le bourg de Gamaches avec ses filatures aux longues cheminées, son église, à la flèche élancée, et son vieux château plein de souvenirs et garni de tourelles pointues ; la prairie elle-même est couverte de mottes antiques où la bêche a trouvé des ossements brûlés, des vases antiques, des tuiles à rebords, des médailles du Haut-Empire, des restes d'hypocauste et de nombreuses constructions romaines. Nous sommes ici sur la frontière de Normandie et de Picardie. Que de souvenirs se pressent à la vue de ces grands et héroïques pays ! Cette petite rivière, c'est la limite de deux royaumes ; combien de fois a-t-elle été témoin de leurs luttes et de leurs combats ! combien de fois a-t-elle été rougie par le sang des armées ! Ces champs qu'elle arrose, ont été souvent engraissés par la cendre des guerriers. Car un poète l'a dit :

« Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain. »

Souvenirs de Rollon, de Guillaume, de Philippe-Auguste,

(1) Regis. des bapt. de la par. de Gousseauville, 1789. — Arch. de la Mairie d'Incheville.

de Henri V, de Charles-le-Téméraire et de Henri IV, n'êtes-vous pas pour ces paisibles contrées autant de souvenirs de guerre?

Mais si de vaillants hommes ont parfois désolé cette terre, de bienfaisants châtelains l'ont aussi consolée par des œuvres de charité. Comtes d'Eu, châtelains de Gamaches, maisons d'Artois, de Guise et de Bourbon, duchesse de Montpensier, vénérable duc de Penthièvre, vous avez semé dans ce pays d'innombrables fondations de bienfaisance! Il n'est point de village, point de hameau qui ne parle de vous, qui ne montre une école ou une léproserie, une chapelle ou un hôpital sorti de vos mains; les villes et les bourgs renferment encore des hospices, des colléges, des couvents et des abbayes qui témoignent de la grandeur et de la variété de vos bienfaits.

Le petit village de Longroy possède aussi des traces de ces anciennes institutions. Au pied de la colline le vieux château avec ses murs en ruines proclame le passage des chevaliers dont plusieurs dorment dans le chœur de l'église; une chapelle champêtre, placée dans la vallée, dépose de la piété des serfs et des châtelains.

L'église de Longroy est bien pauvre, sa nef du XVIIe siècle a été retravaillée en 1760; le chœur est du grossier XIIe siècle. Un joli baptistère de la Renaissance fut fait, « L'an de grâce MIL V^{CC}LII. »

Au haut de la nef sont deux rétables en bois assez curieux avec baldaquins du XVIe siècle ombrageant les autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Nicolas.

La paroisse de Longroy, dont le patron est saint Clément, pape, possédait 43 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 382 habitants à laquelle est annexée la commune d'Incheville.

Le seigneur du lieu a toujours été patron de la cure. Au temps d'Eudes Rigaud, qui l'appelle *de Longo rege*, la paroisse comptait 44 habitants et valait 15 livres. Le patronage était alors en litige entre l'archevêque et le seigneur. Le prêtre Simon, curé de la paroisse, avait été reçu par Pierre de Collemieu, sauf le droit des parties intéressées.

Il nous faut maintenant quitter les bords de la Bresle pour nous enfoncer dans l'intérieur du pays. C'est avec regret que nous laissons ces rives où tant de souvenirs se pressent, où tant

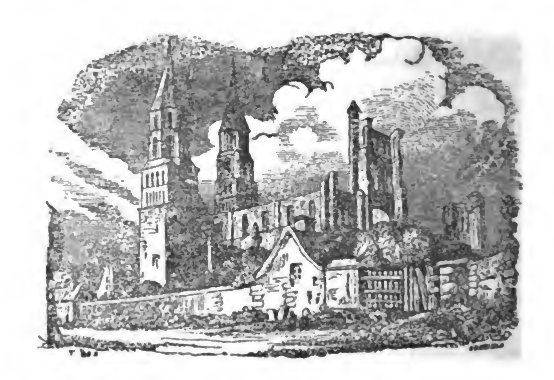
de monuments vivent sur le sol et le hérissent à chaque pas ! Faut-il rappeler ici les châteaux d'Eu, de Rambures, de Gamaches, de Monchaux, d'Aumale et de Sénarpont? N'est-ce pas redire et les plus grands noms de l'histoire normande et les plus belles ruines de la France féodale? Rappeler les abbayes d'Eu, du Tréport, de Séry, d'Aumale et de Lieu-Dieu, n'est-ce pas faire revivre les plus touchantes pages de la vie monastique des enfants de saint Benoît, de saint Bernard et de saint Augustin? Le pied des rois a foulé cette terre ; des princes, des ducs et des comtes y ont bâti des demeures éternelles. Leur grandeur a passé comme l'ombre, leur souvenir a péri tout entier, et s'il reste d'eux quelque chose, c'est leur tombeau placé sous la protection du sanctuaire. Les pieds qui ont imprimé sur ce sol une plus forte trace, ce sont les pas des humbles missionnaires, de ces pieux confesseurs qui, poursuivis par l'exil ou par la mort, venaient consoler et évangéliser cette terre païenne et barbare ! ce sont surtout les pieds des pauvres moines, des saints solitaires, qui ont sanctifié les peuples par leurs prières et qui les ont édifiés par leurs héroïques vertus.

Les cités romaines sont cachées sous les broussailles, les ronces et les épines recouvrent les amphithéâtres, les chaussées et les villas se sont enfouies sous la vase de l'alluvion ; rien ne parle plus du peuple-roi ni de ses victorieux Césars, que quelques médailles rongées par la rouille et rencontrées par la bêche ; mais la grotte de l'ermite, le baptistère de l'apôtre, le tombeau du confesseur et jusqu'au sang du martyr, tout parle encore au cœur des peuples ; tout, jusqu'à son nom, revit dans le berceau de l'enfance, sous le chaume du laboureur comme dans le palais des rois. Grands noms de Richard et de Philippe-Auguste, de Guillaume et de Robert, de Henri IV et de Henri V, de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, vous avez disparu de cette terre, les rois seuls parlent de vous ; mais le peuple que vous avez fait souffrir vous a totalement oubliés; lui, au contraire, il se souvient de ses bienfaiteurs, de saint Firmin et de saint Germain (1), ses apôtres et ses martyrs, de saint Leger et de

(1) Saint Germain, dit l'Écossais, fut martyrisé sur la Bresle ; son tombeau est conservé dans la petite église de Saint-Germain-sur-Bresle, près Sénarpont. — *Vie des Saints*, par Alban Butler, 2 mai.

saint Leu qui vinrent souffrir avec lui, de saint Laurent qui mourut au milieu d'eux, et surtout de saint Valery, ce pauvre moine qui lui donna l'Évangile et qui chassa l'idolâtrie.

Pour nous, nous l'avouons, il nous en coûte de nous séparer d'une terre illustrée par tant de pieux personnages. Nulle part nous ne trouverons une plus sainte poussière, une cendre plus fertile. Adieu donc, terre des saints, qui gardes avec tant d'amour l'empreinte de leurs pas; conserve long-temps ces trésors célestes, ils valent mieux pour tes peuples que la présence même des rois. Les deux plus grands monarques du monde parcouraient naguère cette vallée : leur bruyant passage s'est effacé comme leurs fêtes éphémères, leur souvenir ne saurait aujourd'hui consoler le pauvre qui souffre et le malade qui pleure, tandis que de l'autel des martyrs, du tombeau des confesseurs s'exhale toujours un parfum qui embaume et une vertu qui guérit. Pour nous, chrétiens voyageurs, pèlerins de l'éternité, la plus grande gloire de ce pays n'est point dans la couronne des rois, mais dans la couronne des saints; son plus grand prestige n'est pas dans le palais de ses princes, mais dans le tombeau de ses confesseurs; ses plus riches souvenirs ne sont point les châteaux-forts et les champs de bataille, mais l'ermitage du moine et les églises de Dieu.





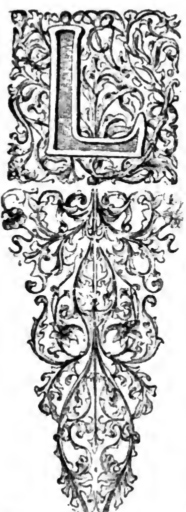


Dessiné d'après nature par A. ... Imp. ... Lith. par ...

Abside et autel de Ste Marguerite sur mer

CANTON DE LONGUEVILLE.

LA COLLÉGIALE DE CHARLESMESNIL.



Le roi de France a donné son nom à Charlesmesnil, et ce baptême eut lieu sur un champ de bataille. Le brave général Desmarêts battit les ennemis de la France sous les murs du *Mesnil-Haquet*, et il donna au théâtre de sa victoire le nom de son maître le roi Charles VI. Charlesmesnil nous rappelle donc un souvenir de gloire, saluons en passant l'ombre des preux défenseurs de la patrie. Ce château-fort a joué un rôle dans notre histoire, ses siéges et ses prises ont plus d'une fois pesé dans la balance de la fortune militaire du pays. Talbot, en 1441, l'enleva aux Cauchois révoltés contre l'Angleterre, dans cette marche triomphale qu'il fit de Caudebec à Dieppe, lorsqu'il vint construire la bastille du Pollet. Les soldats de Charles VII y furent ramenés par la victoire, et les guerres de la Ligue firent encore retentir le bruit des armes autour de ces séculaires remparts.

Le château de Charlesmesnil est situé dans la vallée de la Scie, dans une prairie formée de plusieurs couches de tourbe et de vase, mais qui recouvre une épaisse assise de cailloux roulés, comme si le fond de ce paisible vallon n'était autre chose que le lit desséché d'un torrent. La fontaine de Saint-Ribert s'épancha long-temps dans ces douves féodales, dont les ruines et les végétaux n'ont pas encore comblé la pro-

fondeur. Cet ancien manoir était une masse carrée dont les murs couronnés de broussailles, s'élèvent encore à vingt pieds du sol. L'épaisseur de ces remparts était telle qu'il a fallu les faire sauter avec la mine pour asseoir sur ces décombres un colombier moderne. Une motte très-élevée domine, au nord-est, ce château du moyen-âge, possédé jusqu'aujourd'hui par la famille de Mortemart, l'héritière des comtes de Manneville, marquis de Charlesmesnil. Hélas ! qui dirait, en voyant ce vivier infect, ces halliers de ronces peuplés de reptiles, que là fut le siége d'une puissante châtellenie, que là fut le séjour de fiers gentilshommes qui versèrent leur sang pour la patrie, en un mot, que ce fut un des boulevards de ce noble pays de Caux qui secoua le joug de l'étranger et qui plus tard conserva à la France le meilleur de ses rois. Qui dirait donc que cette roche informe, toute hérissée de broussailles, fut le siége d'un marquisat érigé par lettres-patentes du grand roi, en date du mois de décembre 1660. Grand Dieu ! comme elle passe vite la gloire de ce monde ! Le pâtre qui rode autour de ce monceau de pierres n'en sait plus dire le nom à l'étranger qui l'aperçoit par hasard sur son chemin.

De ce château, toutefois, sortit un jour une belle pensée qui produisit une bonne action. Les châtelains du Ménil-Haquet, à l'exemple de ceux de Sauqueville et d'Auffay, voulurent avoir sur les bords de la Scie leur collége de chanoines pour prier pour eux et leurs parents trépassés

Une ancienne chapelle de Sainte-Catherine avait été élevée, par la piété des peuples, sur cette terre apostolique qui avait reçu nos premiers missionnaires de l'Évangile. Jean d'Estoutteville, seigneur de cette riche contrée, voulut avoir aussi sa collégiale comme les châtelains de Sauqueville et d'Auffay, et puis tous les Estoutteville n'étaient-ils pas fondateurs d'églises et de monastères ? Cette famille de chevaliers était bien chère à l'église, il en était sorti des juges et des guerriers, il devait lui naître encore des prélats et des abbés ; un des chefs de cette race illustre avait fondé l'abbaye de Valmont, en 1159, le dernier des rejetons devait élever la collégiale de Blainville, en 1488.

L'avant-dernier érigea celle de Charlesmesnil à la fin du XIVe siècle ; d'abord ce ne fut qu'une chapelle desservie par trois chapelains, à qui il accorda, en 1399, le tiers du *poids*

aux laines de la ville de Rouen. Mais en 1402 la fondation fut régularisée, il constitua huit chanoines à bénéfices et deux clercs sans bénéfices. Les deux dignités du chapitre étaient celles de trésorier et de chantre. Il se réserva pour lui et ses successeurs, les châtelains de Charlesmesnil, le droit de patronage et de nomination aux huit prébendes.

On construisit donc pour chacun des chanoines une petite maison qui subsiste encore. La demeure du trésorier est habitée par un fermier, celle du clerc qui tenait l'école, par une blanchisseuse ; les autres sont occupées par des tisserands.

La pauvre église où ils chantaient les louanges du Seigneur ne subsiste plus : on en montre encore la place près de la *Baignerie* de Saint-Ribert. D'après ce que nous avons pu savoir des vieillards, elle était en pierre ; son portail était à l'ouest, son clocher, entre chœur et nef, était surmonté d'une flèche et renfermait deux petites cloches. Les fenêtres étaient garnies de vitraux coloriés que les enfants cassèrent à coups de cailloux. Les stalles étaient belles et nombreuses ; les murs étaient peuplés de statues ; le chœur était pavé de grandes pierres tombales entourées d'inscriptions.

L'église fut vendue, ainsi que le collége, au commencement de la révolution. Achetée par un barbare, elle fut démolie jusqu'aux fondements, vers 1794. On a construit des maisons avec les matériaux. Cette église fut la première ruinée, sur les rives de la Scie; malheureusement, elle ne fut pas la dernière : l'abbaye de Longueville, la collégiale de Sauqueville, lui firent bientôt compagnie.

Dans les derniers temps, la collégiale de Charlesmesnil avait perdu une partie de sa splendeur et de ses revenus. En 1681, on lui supprima son droit sur le *poids aux laines*. A cause de cette détresse, M. Colbert, archevêque de Rouen, en 1692, réduisit à sept le nombre des prébendes; toutefois, cette réduction n'eut point d'effet immédiat : elle ne fut mise en pratique que sous M. de Lavergne de Tressan, qui la détermina d'une manière définitive par une ordonnance du 27 février 1727 (1). Ce pontife essaya également de supprimer la dignité de chantre ; mais nous ne voyons pas qu'il y ait réussi, car, sur les registres de sépulture des chanoines de

(1) *Descript. de la Haute-Normandie*, t. Ier, p. 193.

Charlesmesnil, nous retrouvons la dénomination de chantre jusqu'en 1740 (1).

Toutefois, l'effet de ces réformes ne laissa pas de se faire sentir. En 1790, lors de la dissolution des ordres religieux en France, la pauvre collégiale ne comptait plus que deux chanoines; c'étaient MM. François et Leroux, qui ont voulu mourir autour de l'église où ils avaient si long-temps célébré l'office divin. Tous les jours, jusqu'au dernier moment, ils relisaient ensemble l'office canonial. Quelques chanoines avaient eu du goût pour l'étude. M. Leroux connaissait la physique expérimentale et possédait une machine électrique, dont le souvenir subsiste encore dans le pays.

M. Sanson, chanoine de Charlesmesnil, était lié avec le célèbre Richard Simon qui, dans son testament, daté du 20 mars 1712, lui donna son *Journal de Trévoux* et toutes ses brochures; il le désigne comme le distributeur de sa bibliothèque et il lui confie 100 livres pour dire des messes pour le repos de son âme.

Cette collégiale était sous la protection de la grande Sainte Catherine d'Alexandrie, très-vénérée à Charlesmesnil.

Derrière le chœur de la collégiale, était placée la fontaine de Saint-Ribert, vulgairement nommée *la Baignerie*. Cette fontaine est encore l'objet d'un pèlerinage, surtout le lundi de Pâques; on y vient pour les langueurs et pour les maladies intestinales. On boit de l'eau dans un verre, on en emporte dans une bouteille; malheureusement, on plonge les enfants dans cette eau glacée. Cette eau, toutefois, est claire et limpide; elle est enfermée dans un bassin en grès recouvert d'une voûte en maçonnerie : il y a quatre cents ans, dit-on, que cette source est ainsi clotûrée. Une petite image du saint est suspendue au mur; elle est cachée sous une forêt de rubans et de chapelets.

Cette fontaine est visitée tous les jours et plusieurs fois par jour. Pendant la révolution, on voulut l'interdire : la ferveur redoubla en raison des obstacles. Le jour, on chassait les pèlerins à coups de bâton : ils y venaient la nuit. Nous croyons pouvoir affirmer que la sainte intervention de l'Église ne pourrait arrêter ces populations simples et crédules.

Avouons-le, toutefois, la vénération que l'on porte à cette

(1) Arch. du Trib. civil de Dieppe.

source sacrée nous paraît avoir quelque fondement dans l'histoire et dans la tradition. Sans rechercher si elle appartient à ces sources sacrées des païens, que saint Ouen et saint Éloy faisaient combler à leurs peuples, nous pensons que saint Ribert, chorévêque et missionnaire apostolique de nos contrées, qui, d'après les martyrologes (1), a évangélisé l'antique mansion de Charlesmesnil, a dû baptiser les premiers chrétiens dans cette eau devenue respectable pour les populations. On sait, d'ailleurs, que ces saints ermites, que ces *baptistes* de la loi nouvelle aimaient à se retirer au bord d'une onde solitaire, à l'ombre des bois, pour s'y délasser de leurs travaux apostoliques. C'est là que les peuples venaient les trouver, comme autrefois ils allaient trouver Jean au désert.

C'est à ce point de vue que nous avons considéré la *Baignerie* de Charlesmesnil; c'est ainsi que nous l'avons saluée comme un des premiers monuments de la religion de J.-C., dans nos contrées sauvages. Pourquoi faut-il que les pas de nos premiers Apôtres soient ignorés de leurs disciples? Et comment s'est-il fait qu'une solitude de mort entoure aujourd'hui ce premier sanctuaire de vie?

ANNEVILLE-SUR-SCIE.

Dans la fraîche vallée de la Scie, sur le bord d'un chemin neuf et bien entretenu, à deux pas de la grande voie ferrée qui conduit de Dieppe à Paris, vit paisiblement, au milieu d'un verdoyant cimetière, la petite église d'Anneville, fort proprement tenue par ses curés. C'est à présent la métropole d'où relèvent les trois églises, jadis paroissiales, de Notre-Dame-de-Manéhouville, de Saint-Pierre-de-Crosville, de Saint-Martin-de-Dénestanville et même la collégiale de Charlesmesnil. Saint Ribert a cédé le pas à saint Valery, son aïeul, dans la foi et dans l'apostolat.

Depuis le temps où de saints confesseurs passèrent dans ce pays, faisant le bien et guérissant les maladies de l'âme

(1) Chastelain, *Martyrologe universel*, 15 septembre. — *Acta Sanctorum*, par les Bollandistes, 15 septembre.

et du corps, de grands fléaux ont ravagé cette terre. Les pestes du XIVe, du XV et du XVIe siècle ont porté ici leurs ravages. Aussi toutes ces paroisses vont-elles, chaque année, à Saint-Adrien du Bois-Hulin. Anneville s'y rend avec ses quatre croix et ses quatre bannières, derniers souvenirs des patrons et des églises de la Scie.

L'église actuelle conserve un chœur du XIIe siècle. La nef et le clocher ont été bâtis au XVIe. Le tuf de la vallée servit pour la première église, le grès du port d'Ailly pour la seconde. La tour carrée, placée au portail, est surmontée d'une flèche d'ardoise.

Dans le chœur, nous trouvons une pierre tombale sur laquelle on lit à peine : « . . . . recepveur de Charlesmesnil, le drain jour d'aoust mil cinq cens trente cinq et auprès de lui Robinette, sa femme, laquelle trespassa le 5 juin de l'an MIL VCXLIII. »

Anneville, qui possédait 80 paroissiens au XIIIe siècle, avait, selon quelques-uns, deux portions de cure à cette époque, état de choses qui a duré jusqu'en 1700. La première portion appartenait au seigneur et c'est lui qui y a présenté en 1663 et en 1668. La seconde relevait de l'abbaye de Corneville qui y présenta en 1676. Eudes Rigaud suppose pourtant que l'abbé et le seigneur présentaient ensemble, ce qui est difficile à expliquer. En 1738, Anneville possédait 83 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 1,200 habitants, au moyen des trois annexes dont nous avons parlé.

MANÉHOUVILLE.

Dans la vallée de la Scie, en face de la collégiale de Charlesmesnil, fut assise, au pied d'une motte énorme, la petite église de Notre-Dame de *Manéhouville.* L'antique tumulus qui forme le péristyle de cette église n'a pas moins de 100 mètres de circonférence.

L'église qu'il protégea long-temps fut sans doute détruite au XVIe siècle, car sa construction en grès indique une époque assez récente. Le plus ancien monument de ce temple modernisé, ce sont les fonts baptismaux dont la cuve est fort curieuse. Elle est carrée et présente à chaque angle des têtes d'hommes, dont une est mordue par un lézard qui est peut-être l'emblème du péché. Des quatres faces, deux seulement

ont été sculptées. Sur la première est un arbre garni de feuilles très-diverses, c'est peut-être l'arbre de la vie humaine dont les jours sont si divers et les fruits si variés ; sur la seconde est une volée d'oiseaux de différentes espèces, trois d'entre eux jouent en se battant dans les airs, un autre tient dans ses griffes un lézard et une feuille à son bec ; un troisième, à cou de grue, soulève un serpent suspendu à son long bec. Est-ce un simple caprice d'artiste ? Est-ce une allégorie mystique du XIIIe siècle ?

A l'entrée du chœur est l'obit de François Goffer, prestre-curé de Manéhouville, en 1631. Dans la nef sont couchées trois superbes pierres tombales qui datent du XVIe siècle. La première, malheureusement assez fruste, présentait deux personnages incrustés ; la seconde ne renferme qu'une seule personne, dont la tête et les mains sont de marbre blanc, l'encadrement est fait avec de belles colonnes ioniques cannelées, nous la croyons de 1532. La troisième, qui est la plus belle, a un riche encadrement de colonnes ioniques, avec frontons et autres élégants détails, c'est le tombeau d'un châtelain et d'une châtelaine, couchés mains jointes et vêtus de leurs plus beaux habits de fête. La tête et les mains sont des incrustations de marbre blanc. Nous avons cru lire autour : « Cy gist noble homme François Lemarinier,... qui décéda le XXIIIe jour... de l'an M. V.^e XLI. »

L'église de Manéhouville fut donnée à l'abbaye de Saint-Amand de Rouen, par Emmeline, vicomtesse d'Arques, fondatrice de ce monastère, mais on pense que les religieuses l'ont échangée contre celle de La Chaussée-sur-Longueville. Dans ces derniers temps, le seigneur-patron était le baron de Manéhouville. En 1738, on comptait à Manéhouville 36 feux ; aujourd'hui c'est une commune de 260 habitants, annexée à la cure d'Anneville.

CROSVILLE-SUR-SCIE.

On rencontre cette petite église au bord d'un grand chemin, au milieu d'un groupe de maisons, animant par sa présence les chaumières d'alentour. Cette humble chapelle, entourée des murs du cimetière, a été entièrement refaite dans le siècle dernier. Chœur et nef ont été reconstruits avec la brique et le silex.

Saint Pierre, patron de l'église, figure au maître-autel, dans un tableau peint par Lacrique, artiste rouennais qui vivait en 1787. Les fonts baptismaux, du temps de la Renaissance, sont ornés de fougères, de fleurs et de têtes d'hommes.

La cure de Crosville appartenait, avant la révolution, à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, qui possédait les dîmes et des revenus. Comme dernier monument de cette puissance déchue, nous citerons dans l'église une pierre tombale sur laquelle un homme est représenté mains jointes; on lit autour l'inscription suivante : « Cy gist honorable homme Michel Larcuyer, en son vivant recepveur de Crosville pour MM. les religieux de St Ouen de Rouen, lequel trespassa le vendredi 7e jour d'octobre 1556, pour lequel on célèbre à perpétuité, en l'église de céans, une messe en l'honneur des cinq plaies de N. S. J. C., le jour du vendredi. »

La population de Crosville ne fut jamais considérable; sous Louis XV, l'abbé Saas y comptait 50 feux, à présent c'est une commune de 265 habitants annexée à la succursale d'Anneville. La terre de Crosville dut être autrefois féodale et châtelaine. Dans la vallée, sur le bord de la rivière, on aperçoit des mottes et des terrassements qui indiquent des forteresses disparues. La profondeur des eaux, les inondations nombreuses n'ont pu encore, depuis bien des années, combler ces fossés ou déraciner ces retranchements séculaires.

DÉNESTANVILLE.

Sur les bords de la Scie, un peu au-dessous du prieuré de Longueville, fut construite, au XIIe siècle, avec le tuf de la vallée, la petite église de Saint-Martin-de-Dénestanville. Le chœur a conservé des anciens temps son vieil appareil, ses ogives à lancettes et ses vitraux du XIIIe siècle. La nef est moderne; le clocher n'a gardé que la plus petite de ses trois cloches, et les murs ne présentent plus que les armoiries effacées des châtelains.

De la châtellenie de Dénestanville, qui s'appuyait sur les mottes de la prairie, il ne reste guère que les cercueils de plomb descendus dans le caveau seigneurial et une pierre tombale dont on ne peut lire l'inscription, parce qu'elle est à demi cachée sous l'autel. Nous y avons déchiffré ces mots incohérents ; « . . . . . noble dame Marie . . . . . , femme

de messire Nicolas. . . . . . escuyer, conseiller du roy en tous ses conseils et président. . . . . . » Dans le milieu du chœur est une autre pierre tombale sur laquelle nous avons pu lire : « Cy gist vénérable et discrète personne. . . . . . (qui) fonda un obit de trois messes en l'église de céans à dire par chacun an, au jour de son trépas, qui fut le mardi 20e jour d'aoust 1556. » Il est évident que cette tombe est celle d'un curé qui aura trouvé place au sanctuaire, en sa qualité de fondateur. Sur la dalle qui le recouvre pivote un charmant lutrin en bois, sculpté dans le style du xve siècle.

Mais le plus bel objet d'art que possède cette église, c'est un baptistère octogone, travaillé dans le goût le plus pur de la Renaissance. Sur chacune des faces de la pierre est représenté, avec finesse, un sujet emprunté à la Bible ou à la Vie des Saints. Nous y avons reconnu Saint-Martin, à cheval, à la porte d'Amiens, fait célèbre qui a été reproduit dans le monde entier. Le baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain. Saint-Adrien, ce grand patron des pestiférés; l'apôtre saint Thomas, touchant les plaies du Sauveur; le festin des disciples d'Emmaüs; le Sauveur apparaissant à Madeleine, sous la forme d'un jardinier; enfin notre maître frappant à la porte de ses apôtres, après sa résurrection. Rien n'est joli comme le manoir gothique dans lequel les disciples sont rassemblés. Ce baptistère n'est pas le plus ancien, mais c'est à coup sûr le plus beau de l'arrondissement de Dieppe et peut-être du diocèse.

Dénestanville, de l'ancien doyenné de Bacqueville, est cependant à la porte de Longueville, dont il relevait féodalement. Car la terre de Dénestanville était un démembrement du vieux comté normand. Les fameux Giffard possédaient toute la vallée. Fort souvent, ils avaient cédé les églises et les dîmes au prieuré fondé par eux au pied de leurs châteaux. Cependant, ils s'étaient réservé Dénestanville et, de tout temps, les châtelains de Longueville, comtes ou ducs, avaient nommé à la cure. Dans les derniers temps, c'était le roi qui présentait, comme titulaire du duché.

BERTREVILLE-SAINT-OUEN.

L'église de Bertreville, cachée au milieu des arbres du

village, a été presque entièrement reconstruite avec le grès du XVIe siècle; c'est ce qu'on peut lire sur le cintre du portail : « L'an de grâce mil cinq cens quarante-sept, ce fondement fut fait. » La charpente de la nef a été refaite en 1750 par Guillaume Marie, charpentier de Bacqueville.

Il ne reste du XIIIe siècle que le chœur, un peu défiguré par les réparations de 1743, faites par le curé, qui se reconnaissait *obligé de réédifier le chœur et chancel*, une double piscine au côté de l'épître et deux belles pierres tombales recouvrant les restes des seigneurs du lieu, qui furent peut-être les fondateurs de l'église. Sur l'une d'elles sont couchés deux personnages; le chevalier tient d'une main son écusson, tandis que l'autre est placée sur sa poitrine. J'ai pu lire, avec beaucoup de peine : « *Ichi gist monseignor Jehan de Bertreville, chevalier, qui trespassa l'an. . . . . .* »

Le maître-autel, qui est assez beau, a été fait par Patron, en 1782; il est accompagné d'une vieille statue de pierre représentant Saint-Michel, patron de l'église, dont le type est assez original; mais c'est dans les chapelles des transepts qu'ont été conservées les plus intéressantes boiseries.

Dans celle du nord, dédiée à la Sainte-Vierge, sont de curieuses sculptures provenant d'une ancienne contre-table et des morceaux de lambris couverts des images des saints. C'est Saint-Hubert qui s'arrête devant un cerf, Saint-Martin qui coupe son manteau, Saint-Étienne que l'on martyrise, etc.

Au côté du midi est la chapelle Saint-Hubert qui, probablement, fut autrefois dédiée à saint Nicolas, car on voit encore son image dans un vitrail. Dans l'enceinte, repose Marie Faulcon, femme de Jean Gaffer de Berthreville et Hyppolite Gaffer, son fils, eslu de l'élection d'Arques, décédés en 1633 et en 1634.

Dans la nef, on trouve, sous une fenêtre, une inscription gravée sur une pierre, que M. Duvallet, curé de la paroisse, a recueillie dans une grange pour lui donner l'hospitalité. Cette grange était l'ancienne chapelle de Saint-François-d'Assise, fondée, vers 1630, au hameau du Bois-Labbé, par Me François Goffer, curé de Manéhouville (1), et démolie en 1841.

(1) Le bon pasteur fut sans doute inhumé dans cette chapelle. Car, sur une pierre tombale sciée par morceaux, nous avons reconnu l'image d'un prêtre, gravée vers 1640.

On a sauvé de ses ruines cet écrit qui fait allusion aux stygmates du père Séraphique :

Quisquis ad hanc ædem sacræ pia vota Mariæ
Sisterit exsolvens, sors sua Jesus erit.
Non pigeat pariter Seraphici stigmata patris
Inclyta rimari, præmia namque dabit.

C'est sur les fonts baptismaux de Bertreville que fut baptisé le 1er janvier 1727, Sylvestre-Simon-Clément Lemoine, qui fut long-temps maire de Dieppe et qui siégea comme membre du Conseil législatif. C'est lui qui conçut le projet de canal de Dieppe à l'Oise, et qui travailla pendant tant d'années à sa réalisation. Il publia, pour cet effet, plusieurs mémoires qui sont restés comme des gages de son dévoûment. Il présenta Bouzard au roi Louis XVI, dans le palais de Versailles. Décédé au château de Bertreville, le 29 juillet 1806, il fut inhumé dans le cimetière et surnommé le *bienfaiteur des pauvres*.

Dans les archives de la fabrique il est question du *champ de la Lampe*, au *Bois-Labbé*, donné pour l'entretien de la lampe de Bertreville.

On prétend que Bertreville fut rendu, en 948, par Richard Ier à l'abbaye de Saint-Wandrille, et qu'en 1024 Richard II confirma solennellement cette restitution (1). Cependant au milieu du XIIIe siècle, le chambellan de Tancarville présentait à la cure, mais après 1677 nous ne voyons plus apparaître que le duc de Longueville et ses héritiers (2). Sur la cloche de Bertreville, fondue par Cavillier, on lit l'inscription suivante qui relate les seigneurs-patrons : « L'an 1734 j'ay été *bénie* par Me Jacques Dechaux, curé de ce lieu, et nommée Jeanne-Charlotte par haut et puissant seigneur Victor de Rochechouart, duc de Rochechouart et Mortemart, pair de France, brigadier des armées du roy, prince de Tonnai-Charente, marquis de Manneville, etc., patron de ce lieu, et dame Charlotte Asselin de Fresnelle, marquise de Manneville. »

Bertreville comptait 76 feux en 1738. Le 30 janvier 1828, cette église fut érigée en une succursale qui compte 710 habitants avec l'ancienne paroisse de Saint-Ouen-Pren-en-

(1) *Descript. géog. et hist.*, etc., par Guilmeth, t. IV, p. 21.
(2) *Descript. de la Haute-Normandie*, par Duplessis, t. Ier.

Bourse. C'est pour cela que ce village est officiellement nommé Bertreville-Saint-Ouen. Il s'appelait autrefois Bertreville-sous-Venise à cause d'un cabaret de ce nom placé sur *le grand chemin du roy,* qui devint une route royale en 1741.

SAINT-OUEN-PREN-EN-BOURSE.

Cette église fut brûlée le 20 août 1798, avec le vicariat, le château, la ferme et toutes les dépendances. L'incendie dura trois jours, et on l'aperçut de plusieurs lieues à la ronde. On y vint de tous côtés, mais on ne put maîtriser le feu. Cette église était semblable à celle de Bertreville, le chœur en silex et la nef en grès.

Les derniers matériaux furent vendus en 1833, et la porte en grès sert aujourd'hui d'entrée à la filature de Vaudreville. En 1834, M. l'abbé Duvallet, curé de Bertreville, fit construire la petite chapelle qui existe aujourd'hui et dans laquelle il vient célébrer chaque semaine. Jamais on n'a cessé d'inhumer dans le cimetière. Cette paroisse, qui ne possédait que 63 feux, était très-importante par ses dîmes. Elle avait été donnée de très-bonne heure au chapitre de la cathédrale de Rouen, qui en fut toujours le seigneur-patron. A la fin du XIIe siècle, dit le bénédictin Duplessis, Guillaume de Saint-Ouen, fils de Flandrine de Saint-Ouen, exerça de grandes violences sur cette église, et fut excommunié pour ce sujet, par l'archevêque de Rouen, puis livré au bras séculier entre les mains de Jean de Rouvrai, châtelain d'Arques, qui en fit justice. Il vint enfin à récipiscence, et, en 1206, il céda aux chanoines de Rouen tout le droit et toute l'avouerie qu'il prétendait sur cette église.

LINTOT.

Entre la route nationale et la vallée de la Scie, on voit une flèche d'ardoise dominer un massif d'arbres, c'est le clocher de l'église de Lintot, jadis succursale de Dénestanville, aujourd'hui humble annexe d'Omonville. Pourtant cette petite église est fort bien tenue, et elle compte autour d'elle 260 habitants qui l'aiment et s'imposent les plus grands sacrifices.

Lorsque la révolution est arrivée, la nef venait d'être bâtie en silex et en brique rouge. Les armoiries du seigneur-patron n'avaient pas encore été sculptées sur la pierre du portail. La litre seule est restée peinte sur les murailles du chœur. La

révolution a dévasté l'église, cassé les verrières, brûlé les statues; on en a fait une salpêtrière et un temple de la Raison. La croix du cimetière, travaillée dans le style de la Renaissance, fut vendue à l'encan, et restituée par M. Sauger père, qui l'avait acquise pour la sauver. Des trois cloches deux furent cassées et descendues; une seule reste et elle porte sur son bronze cette inscription : « L'an 1750 j'ai été bénite par discrète personne Me Michel Leboucher, prêtre-curé de cette paroisse, et nommée Louise-Elisabeth par haut et puissant seigneur messire Jacques-Louis de Bec-de-Lièvre, chevalier, marquis, baron, châtelain et haut justicier de Cany, Caniel et de Canville, marquis de Bacqueville, seigneur et patron de Dénestanville, Lintot et autres lieux, et par haute et puissante dame Elisabeth-Charlotte-Pauline de la Bucaille, et refondue par les soins de MM. les propriétaires. »

On voit ici quel était le seigneur-patron de Saint-Nicolas-de Lintot. Cette église n'était autrefois qu'une annexe (1) ou succursale (2) de Dénestanville. Il n'y avait qu'un seul curé pour les deux églises, il résidait fort souvent à Lintot. M. Leboucher, qui a béni la cloche, étant mort à Lintot, le 9 décembre 1760, fut transporté à Dénestanville pour y être inhumé.

La partie ancienne de cette église c'est le chœur, construit en grès, au XVIe siècle, il est percé de sept fenêtres ogivales qui donnent trop de lumière aujourd'hui, mais qui devaient produire un bel effet autrefois, lorsqu'elles étaient garnies de vitraux coloriés. Celle du fond est la seule qui ait conservé ses verrières, malheureusement bien mutilées et mal assorties. On y reconnaît encore une *Résurrection du Sauveur*. Puis le Christ apparaît à Madeleine, sous la forme d'un jardinier, et engage avec elle ce dialogue célèbre dans l'église. Des morceaux qui restent on peut conclure que le chœur de Lintot renfermait autrefois l'histoire de la mort et de la résurrection du Christ.

BELMESNIL.

La petite église de Saint-Remy-de-Belmesnil est pauvre et chétive; c'est une construction en grès du XVIe siècle qui ne

(1) Reg. des bapt. de Lintot, 1692. — (2) Duplessis, t. 1er, p. 425.

dépasse pas les arbres qui l'entourent. Nous ne nous arrêterons dans ce petit monument rustique que pour étudier des fragments de vitraux et saluer la tombe des bienfaisants chevaliers de Quiefdeville, seigneurs-patrons et bienfaiteurs de l'église et de la paroisse.

Autour de l'église, règne une grande ceinture noire, déteinte par les pluies et encore parsemée d'armoiries. Ces mêmes écussons se retrouvent dans le chœur, au bas des fenêtres. Dans la verrière à droite est une *Résurrection,* au bas de laquelle est un seigneur à genoux, ayant son épouse derrière lui. Le chevalier a l'épée au côté, ses gantelets sont suspendus devant lui, son livre d'heures est ouvert sur son prie-Dieu, il est éperonné et porte à son cou un écu d'argent avec étoiles d'or. Ce vitrail fut offert en 1573. Dans la fenêtre à gauche est une possédée que l'on exorcise. On voit le diable sortir de sa bouche sous figure d'oiseau de nuit.

A côté de ce sujet emprunté à la *Vie des Saints*, est une scène prise dans l'Ancien-Testament. C'est Judith tenant dans sa main la tête d'Holopherne et la montrant à l'armée des Assyriens dont on voit les tentes.

Les deux transepts sont occupés par deux chapelles également remplies de verrières. La chapelle de Saint-Michel montre l'archange combattant dans le ciel et terrassant le serpent infernal par cette foudroyante parole : *Deo super omnia honor et gloria.* Au bas est l'inscription demi-effacée : « L'an de grâce. . . maistre Michel Le Nepveu, prestre, curé de. . . . yville, a fait construire cette chapelle. Pries Dieu pour lui. » Nous supposons que cette verrière, ainsi que la fondation, date des cinquante dernières années du xvie siècle, car cette chapelle de Saint-Michel était un bénéfice en titre dont le fondateur avait réservé pour ses héritiers la présentation du titulaire.

Dans la chapelle de la Sainte-Vierge sont des verrières *données par les chapelains d'icelle ;* elles représentent une *Annonciation* dans laquelle l'Ange dit à Marie : « *Ave, gratiâ plena. . . da nobis virtutem.* » Au bas sont agenouillés deux prêtres sans rabat, mais vêtus de surplis à grandes manches, avec cette inscription demi-brisée : « . . . cens soixante et quinze, MM. . . (les chape) lains, ont donné cette (vistre). *Dignare me laudare te Virgo sacrata.* »

Dans le chœur de l'église sont deux caveaux destinés à des sépultures qui semblent n'avoir jamais été violées ; l'un était pour les curés de la paroisse et l'autre pour les seigneurs. Sur le premier, on lit : « Sépulcre de MM. les curés de Belménil. *Requiescant in pace*, 1784. » Celui qui est plus près de l'autel est recouvert d'une belle dalle portant cette inscription : « Sépulture de la famille de MM. de Quiefdeville, chevaliers, seigneurs-patrons de Quiefdeville, de Belménil, d'Épinay, du Quesnay et autres lieux. *Requiescant in pace.* »

Ces riches seigneurs, si bienveillants pour l'église, avaient inscrit leurs noms sur le bronze des cloches, tapissé les murs de leurs armoiries et suspendu leurs images aux vitraux coloriés des fenêtres. Depuis plusieurs siècles, cette famille de robe et d'épée vivait paisiblement dans ce manoir champêtre et venait reposer sous les voûtes de cette église, toute pleine de leur souvenir et de leurs bienfaits. Pour ne citer qu'un exemple de la patience et de la piété des châtelains de Belmesnil, nous signalerons six gros in-folio qui servent encore au lutrin de l'église. Ce sont des antiphonaires et des graduels écrits et notés de la main même des seigneurs de Belmesnil, qui consacrèrent presque dix années de leur vie à cette œuvre bénédictine (1769-78).

Pourtant, ces seigneurs, qui s'intitulent patrons, ne devaient point présenter à la cure, selon les pouillés et suivant Duplessis. Dès le XIe siècle, elle avait été donnée au prieuré de Longueville-la-Giffard qui constata ses droits dans son célèbre aveu du 25 avril 1419. Il prétendait même, outre les dîmes, posséder aussi le fief de Belmesnil. Nous ignorons quel cas il faut faire de cette assertion.

Belmesnil, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 63 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 638 habitants.

CRIQUETOT-SUR-LONGUEVILLE.

Sur le bord de la plaine qui domine la vallée de la Scie est assise, au milieu d'un massif d'arbres, la petite église de Saint-Julien de Criquetot-sur-Longueville. Ce clocher champêtre qui s'élève à peine au-dessus des branches qui l'entourent, est tout ombragé par les frênes et les ormeaux du cimetière.

Dans les temps anciens, le souverain maître de ce *bénéfice*

rustique avait séparé en deux parties le sanctuaire et les dîmes. D'anciens mémoires prétendent qu'il avait partagé son privilége avec le prieuré de Longueville. Le pouillé d'Eudes Rigaud soutient, au contraire, qu'il s'était réservé les deux nominations. Toutefois, ce partage bénéficial ne dura pas long-temps. Car, après le XIVe siècle on n'en trouve plus de vestiges, et les derniers pouillés ne mentionnent plus qu'une paroisse qui comptait 40 feux en 1738.

Dans le courant du XIIe siècle on construisit la nef, avec la pierre tuffeuse de la vallée. On plaça le cintre de la porte au côté du midi, et l'on se contenta de percer quelques étroites fenêtres. Au XVIIIe siècle la porte a été transportée à l'ouest et les autres ouvertures agrandies avec de la brique. Le chœur a été refait et décoré vers 1700.

Ce fut sans doute vers cette époque que l'on embellit le maître-autel d'une assez bonne toile, représentant la *Naissance du Sauveur*. On dirait une copie de Philippe de Champagne. Cette petite église, quoique cachée dans une paisible campagne, a été ravagée par les *niveleurs* et les *cuisiniers* de 93. Ils établirent dans le sanctuaire une salpêtrière, dont les fourneaux furent chauffés avec les bancs, les stalles et les autels. Deux cloches furent enlevées et la sacristie dépouillée de ses ornements. Aujourd'hui les populations, plus calmes et plus chrétiennes, essaient d'embellir l'église et d'orner les autels. Les 350 habitants de Criquetot, quoique réunis à la paroisse de Longueville, n'en continuent pas moins à conserver le temple où ils ont été baptistés et autour duquel reposent leurs ancêtres.

CRESPEVILLE.

Cette petite église, dédiée à saint Martin, fut détruite en 1792. Le curé, ainsi que son vicaire, ayant refusé le serment constitutionel, émigrèrent en Angleterre. Le vicaire de Crespeville était alors M. Desmarques qui, au retour de l'émigration, vint s'habituer à Longueville, devint curé de Sainte-Foy, puis doyen de Longueville. En 1839, il donna sa démission et vint à Dieppe, où il mourut en 1845. C'était un homme de mérite, qui, dans sa jeunesse, avait été le précepteur de M. Emmanuel Gaillard, un de nos meilleurs antiquaires normands.

L'église de Crespeville était gentille et bien meublée. Les habitants de Longueville en emportèrent les chapes, les or-

nements et les statues. Il n'y avait alors que 25 feux à Crespeville, mais les dîmes étaient importantes et étaient estimées 3,000 livres. Le roi fut d'abord seigneur-patron de cette cure, puis elle appartint à la châtellenie de Longueville. Dans les derniers temps le roi redevint patron à titre de duc de Longueville. Sur les ruines de cette humble chapelle, rappelons qu'en 1248, l'archevêque Eudes Rigaud tenait, dans son enceinte sacrée, le synode des curés du doyenné de Basqueville. Plus de quarante prêtres assistaient à cette assemblée présidée par l'un des grands réformateurs de l'Église.

VAUDREVILLE.

Au-dessous du château et de l'abbaye de Longueville, on trouvait, en suivant le cours de la Scie, la gentille église de Notre-Dame-de-Vaudreville. La Vierge, patronne de cet oratoire, en gardait le seuil depuis plusieurs siècles. Son image était placée sur la porte, entourée d'une balustrade de fer.

Les moines de Longueville étaient seigneurs-patrons et primitivement curés de cette paroisse. Ils en prélevaient les dîmes depuis leur fondation. L'église, supprimée en 1791, fut dépouillée par le curé constitutionnel de Longueville. Le dernier pasteur de Vaudreville partit pour l'émigration où il est mort. Son troupeau ne se composait que de sept familles qui furent réunies à Longueville, d'où elles étaient sorties.

En 1177, il y avait sur Vaudreville un hôpital de lépreux dont le prieur de Longueville était obligé de faire desservir la chapelle par ses religieux. La chapelle, détruite en 1247, par suite d'un incendie, fut immédiatement rebâtie et consacrée de nouveau. Eudes Rigaud quitta l'Alihermont le 31 juillet 1249 et vint coucher à Longueville. Le lendemain, 1er août, il dédia la chapelle de la léproserie du lieu en l'honneur de la bienheureuse Madeleine (1).

En 1419, c'était encore un des religieux du prieuré de Longueville qui desservait cette chapelle. Cent ans plus tard, l'hôpital était supprimé, mais la chapellenie restait en titre. C'était à l'office d'aumônier qu'étaient attachés la nomination et les revenus de ce bénéfice. Ces biens avaient été destinés par les fondateurs pour soulager les pauvres et les

(1) *Regest visit. arch. Rothom.*, p. 47.

malades et non pour enrichir un moine. Louis XIV considérant qu'ils avaient été détournés du véritable emploi et de l'unique but pour lequel ils avaient été consacrés, les retira, en vertu d'un arrêt du conseil, daté du 22 décembre 1694, des mains des religieux de Longueville. Par lettres-patentes du mois de novembre de l'année suivante, il les donna à l'Hôpital-Général de Dieppe, fondé en 1668 (1).

SAINT-CRESPIN.

La nef de l'ancienne église paroissiale est démolie, il ne reste plus que le chœur qui fait une petite chapelle entourée d'une haie d'aubépine. L'ancien cimetière forme un tapis de verdure, et un grand chemin longe cette fraîche demeure de Dieu sur la terre. Le pignon seul est ancien, il est en tuf et percé de longues et étroites fenêtres du XII[e] siècle. Cette chapelle est dotée et entretenue par M. Dambray, le bienfaiteur de ce pays. Comme il remplace les anciens seigneurs dans la propriété de la terre, il a voulu les remplacer aussi dans la protection de l'église. Les sires de Saint-Crespin, patrons de la paroisse, ont laissé leur litre autour de l'humble chapelle qui n'était pas encore paroisse au XIII[e] siècle. On y comptait 43 feux, il y a cent ans, à présent c'est une commune de 214 habitants annexée à Longueville.

HEUGLEVILLE-SUR-SCIE.

Sur les bords de la Scie, non loin du vieux château des Bourbel du Mont-Pinson, fut posée la petite église d'Heugleville, dans une situation véritablement ravissante. Rien n'est plus frais, aux beaux jours d'été, que cette vallée de la Scie, dont les coteaux sont recouverts d'épaisses futaies qui forment la ceinture de nos châteaux modernes. Ce fut entre deux abbayes, entre deux puissantes forteresses, que fut assise cette paroisse champêtre, comme un ermitage destiné à reposer le moine ou le châtelain dans sa course.

Du reste ce qui vit le plus dans ce monument rustique, c'est le souvenir de ses seigneurs. Leur chapelle est encore

(1) *Descript. géog., hist., monum. et stat. des arrond.*, etc., par Guilmeth, 4[e] partie, p. 17 et 18.

placée à côté du sanctuaire. C'est une construction du XVIe siècle, sous laquelle on a pratiqué, dit-on, le caveau sépulcral de la famille de Bourbel; cette race militaire, vieille comme les rochers, a possédé le Mont-Pinson pendant 900 ans, si l'on en croit les traditions du pays. Le nom de François de Bourbel, sieur de Mont-Pinson, se lisait encore, il y a peu de temps, au bas d'une verrière de l'église d'Auffay, et le donateur y était représenté par ses écussons et par l'image de saint François d'Assise, son patron. Il paraît bien que cette famille avait une dévotion particulière à Saint-François, car dans le château il y avait une chapelle dédiée à ce saint, laquelle fut érigée en bénéfice le 29 décembre 1700. Le dernier des Bourbel, qui ait possédé le Mont-Pinson, repose dans le cimetière d'Heugleville, autour de la chapelle seigneuriale couverte de ses armoiries.

L'église d'Heugleville fut donnée au prieuré d'Auffay par Richard, seigneur du lieu, puis unie par ce seigneur lui-même à l'abbaye de Saint-Évrould, qu'il établissait suzeraine de sa collégiale. Aussi, dans tous les temps, le patronage de Saint-Aubin d'Heugleville fut toujours à la présentation du prieur d'Auffay ou de l'abbé d'Utique, comme chef des deux communautés.

De ce monument primitif il ne reste plus que quelques pierres tuffeuses dans le chœur et la nef, et quelques traces de l'architecture ogivale primitive. Cette église a été complètement refondue à des époques diverses. Au XVIe siècle on remania, avec du grès, le chœur, une partie de la nef et la chapelle seigneuriale. Enfin en 1741 on refit à l'église de nombreuses restaurations avec du silex et de la brique, et l'on construisit une sacristie.

Hugleville ou Heugleville, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 144 feux en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 866 habitants.

NOTRE-DAME-DU-PARC.

L'église du Parc est en ruines. Pour arriver jusqu'à elle, on franchit une haie vive et verdoyante, on pénètre à travers un épais massif d'arbres. Le sentier qui traverse le cimetière n'est fréquenté que par l'homme des champs, qui se

signe toujours en passant près de la croix de bois et du sanctuaire désert.

Dans ces dernières années, les habitants du Parc ont réparé la nef de leur pauvre église qui, pourtant, n'avait été reconstruite que quelques années avant 89. Le chœur est tellement délabré, qu'il ne reste plus que le pignon dans lequel on trouve encore la pierre tuffeuse du XIIe siècle.

Le clocher, au côté nord du chœur, est un corps-carré en silex surmonté d'une flèche d'ardoise, qui produit un gracieux effet dans le paysage.

Le Parc dépendait sans doute de la châtellenie d'Auffay, car, en 1060, il fut donné à l'abbaye de Saint-Évrould par Richard d'Auffay. Le prieur de Notre-Dame-d'Auffay et l'abbé de Saint-Évrould présentaient indifféremment à la cure. Le pouillé d'Eudes Rigaud renferme des nominations faites par ces deux dignitaires ecclésiastiques. Le Parc avait 32 paroissiens en 1250, 35 feux en 1740; aujourd'hui, c'est une commune de 200 habitants, annexée à Cropus.

LE CATELIER.

Le nom de cette ancienne paroisse rappelle ces *castella* gallo-romains dont on trouve de nombreux vestiges dans toute la Normandie. On leur donne, selon les lieux, les noms divers de *Catel, Castel, Castelets, Castelon, Catillon, Catiau, Chatiaux* et *Castellans*. Tous ces noms ont une signification commune et rappellent ces forteresses ou ces maisons de pierre dont les Romains avaient couvert cette partie de la Gaule. Devant l'église du village, se voit encore un tertre élevé sur lequel la tradition prétend que fut un château, c'est cette motte jadis fortifiée qui a donné au pays le nom de Catelier.

C'était sur le bord du grand chemin de Rouen à Dieppe, que les Romains avaient construit cet antique château. Le moyen-âge y greffa une forteresse féodale dont le maître était seigneur-patron de l'église.

La première église du Catelier porte des traces du cintre roman et de l'ogive primitive. La nef montre au midi un cintre tuffeux qui servait de porte. C'est chose remarquable

dans ce pays que tous les portails des églises étaient situés au côté du midi. Ce ne fut guère que vers 1700 que l'on plaça les entrées principales au pignon de l'ouest.

En 1819, une chapelle a été ajoutée au midi par la libéralité de M. Dambray, chancelier de France. Nous pensons que l'on doit encore à cette famille une belle toile du XVIIIe siècle, représentant la *Samaritaine*. Dans le chœur est la statue équestre de Saint-George, patron de l'église.

En 1736, cette paroisse fut affligée d'une épidémie pendant laquelle on fit vœu d'aller en procession au Bois-Hulin, ce qui a continué jusqu'à ce jour. Le Catelier comptait 24 paroissiens au XIIIe siècle et 34 feux au XVIIIe ; aujourd'hui, c'est une succursale de 400 habitants avec la réunion de Pelletot.

PELLETOT.

Le vieux château de Pelletot montrait encore, il y a 50 ans, son enceinte carrée flanquée de tours rondes terminées en pointe. Les fossés étaient remplis d'eau et le pont se dressait sur ses trois piles aujourd'hui démolies. Les douves féodales ont été comblées par les débris des tourelles. Les épaisses murailles, qui se dressent sur le tertre du donjon, accusent les destinées militaires de ce vieux castel.

Derrière le château et dans l'enceinte fortifiée de leur *lurgus*, les sires de Pelletot avaient placé une petite église, dans le cours du XIe ou du XIIe siècle. Le tuf et le silex en avaient fait les frais. Aux côtés du midi est une porte cintrée qui a été remplacée au XVIIIe siècle par le portail de l'ouest. Ce fut dans ce même temps qu'on agrandit les fenêtres et qu'on remania l'église.

Les seigneurs du village, patrons de la cure, avaient couvert l'église de leurs armoiries et l'avaient entourée de leurs ceintures noires. Lorsque Jean de Pelletot, *miles*, présenta à Eudes Rigaud le prêtre Grégoire, la cure alors comptait 18 paroissiens ; 500 ans plus tard il y avait 27 feux. A présent ce n'est plus ni une paroisse, ni une commune, c'est un simple hameau du Catelier.

La petite église de Pelletot renferme deux choses intéressantes, sa contre-table et ses pierres tombales. La contretable, en plâtre moulé, accuse le règne de Louis XIV. Les colonnes corinthiennes sont torses et entourées de rosiers

garnis de roses. La sainte Vierge est au fronton, dans le bas est saint Laurent, patron de la paroisse. Les armes des seigneurs, gravées sur le plâtre, semblent indiquer que ce rétable est le fruit de leurs pieuses libéralités.

Voyons maintenant dans le chœur les deux belles pierres qui le couvrent. La première est du XV[e] siècle, de jolis décors encadrent un homme couché sur le dos, tête nue et mains jointes, il a son hoqueton, son brassard, ses bottes et son épée au côté, ses pieds reposent sur un lion, comme s'il était mort à la guerre ; on lit autour : « Cy-gist noble homme Nicolas Blandelton, escuyer, seigneur et patron de Pelletot, lequel trépassa le 1[er] jour d'octobre l'an de grâce MIL CCCC LXXX et X. Priez Dieu pour luy. »

L'autre pierre présente un homme et une femme, couchés tête nue et mains jointes, les ornements qui décorent cette pierre appartiennent au style de la Renaissance, ils sont du meilleur goût et de la plus belle conservation. On lit autour : « Cy-gilt noble homme Jehan Blandaton, escuyer, en son vivant seigneur de (Pelletot), lequel décéda le 21[e] jour de may MIL V[cc] XXXVII, et damoiselle Katrine Leloutc, sa femme, laquelle décéda le jour... MIL V[cc] LX. Priez Dieu pour eulx. »

SAINT-HONORÉ.

La croix du cimetière est plus ancienne que l'église, car on lit sur le grès de l'une : *l'an MIL V[c] XL*, tandis que sur les briques de l'autre on trouve le chiffre de 1771. Cette église est entièrement neuve et peu monumentale. Le clocher, sur le portail, a été bâti en 1837, par la libéralité de M. le vicomte Dambray, qui a fait ajouter également une petite croisée à l'église. Tout ceci a été fait dans l'intention d'agrandir cette chapelle devenue trop petite pour une population de 510 habitants. Cette succursale se compose des trois communes réunies, Cent-Acres, Muchedent et Saint-Honoré (1). Le pouillé de l'abbé Saas donne à Saint-Honoré 52 feux, et celui d'Eudes Rigaud 20 paroissiens.

Nous n'avons remarqué ici qu'un baptistère en pierre du

(1) Saint-Honoré, 172 ; Cent-Acres, 128 ; Muchedent, 210.

temps de Louis XIII et *une Présentation de J.-C. au Temple*, du milieu du XVIIIe siècle. Ce tableau vient de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen.

Les saints patrons de cette église sont saint Honoré et saint Firmin, évêques d'Amiens. Il existe en leur honneur une ancienne confrérie à laquelle Urbain VIII a accordé de grandes indulgences. Par suite d'un vœu fait pendant la peste, cette paroisse va en procession à l'église du Bois-Hulin aux fêtes de la Pentecôte de chaque année.

Sur les murs de l'église se voient les traces des armoiries des patrons, les châtelains de Torcy, de qui dépendait cette terre. De nos jours il n'y a plus de seigneur-patron de la cure, mais cette paroisse a le bonheur de posséder une illustre et noble famille, qui par ses bienfaits et par ses vertus, est véritablement la patronne du village. Long-temps le chancelier Dambray a été la providence visible de ce pays; depuis sa mort, son fils n'a cessé de marcher sur ses traces, car la bienfaisance est héréditaire dans cette maison.

Qui croirait que dans ce cimetière de campagne, à l'ombre de cette modeste église, repose un chancelier de France, celui-là même qui contresigna la charte de 1814. Visitez une humble pierre de marbre qui s'abrite sous un saule pleureur, et vous y lirez cette simple inscription : « Ici repose le corps de messire Charles-Marie Dambray, Chancelier de France, décédé à Montigny, le 12 décembre 1829. »

CENT-ACRES.

Le nom de ce village indique un nombre limité de champs cultivés, qui dès le XIIIe siècle s'élevaient jusqu'à 100, suivant le pouillé d'Eudes Rigaud, *ecclesia de Centum agris*. A cette époque la terre était nouvellement défrichée et l'église qui s'élevait au milieu d'elle était fraîche et bien entretenue. Elle venait d'être donnée par les seigneurs d'Auffay au prieuré qu'ils avaient fondé, et en 1060 Richard d'Auffay la confirma à l'abbaye de Saint-Évrould, dans la personne de l'abbé Robert de Grantménil; aussi de tout temps prieurs et abbés présentèrent toujours à la cure.

De ce monument primitif, possédé par les seigneurs et par les abbés, il ne reste plus de vestiges sur le sol. L'édifice actuel n'est qu'une ruine du XVIIIe siècle, qui bientôt aura

disparu complètement. Les poutres et les tuiles encombrent le chœur et la nef, les ronces entourent d'une verte ceinture ce temple qui leur est dévoué. Les reptiles sont à la porte tout prêts à entrer lorsqu'elle sera ouverte. Nous y avons pénétré pour assister à son agonie et pour dresser son acte de décès.

Des armoiries et des litres féodales recouvrent les murs qui s'en vont. Hélas! il paraît que rien ne peut protéger cette pauvre église, ni ses patrons de la terre, ni ses patrons du Ciel, qui pourtant sont bien puissants; car c'est la Sainte-Trinité et le grand Saint-Nicolas.

Cent-Acres à la présentation du prieur d'Auffay, possédait 10 paroissiens au XIIIe siècle et 23 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 127 habitants, annexée à Saint-Honoré.

MUCHEDENT.

L'église de Muchedent, vieille et abandonnée, est placée dans une île de la Varenne, au milieu d'un marécage tout rempli de joncs et de glaïeuls. Cette église, en pierre tuffeuse, doit remonter au XIe siècle, selon toutes les vraisemblances. Le chœur et la nef ont vu agrandir leurs fenêtres au XVIIIe. Celle qui termine est une assez belle ogive ajoutée au XIIIe. Chœur et nef se suivent et composent l'église primitive. L'ancien clocher devait être un pignon s'élevant sur le portail et percé d'ouvertures pour y mettre des tinterelles. Cette construction romane aura été démolie au XVIe siècle pour y être remplacée par la grosse tour en grès que l'on a accolée au côté méridional du bas de cette nef.

La nef est remarquable par son berceau en bois couvert de peintures, comme celui de Douvrend. Ce sont des bandes losangées qui se croisent et forment des médaillons dans lesquels est le chiffre du saint nom de Jésus. Des anges déroulent une litanie illustrée. On peut fixer l'époque de cette peinture aux années 1645, 1646 et 1648 indiquées sur la corniche. L'arcade du Crucifix est aussi chargée de peintures dans le haut; autour du Christ en bois est un tableau du *Jugement dernier*. Au-dessous de cette grande composition

sont des peintures plus anciennes ; c'est le corps du Sauveur, placé sur le tombeau, que deux anges adorent à genoux. Nous les croyons du XIIe siècle.

Nous ne parlons pas de la litre seigneuriale qui entoure l'église ; nous mentionnerons comme mémoire les pavés en terre cuite, autrefois faïencés, qui représentaient des fleurs de lis, des noms d'hommes, et surtout des images funèbres en creux avec des inscriptions du XVIe siècle. Des réparations furent faites, sans doute, aux pavés de l'église, dans le siècle dernier, car, sur un d'eux, nous avons lu : « Gme D. Dne C. de M. chedent 1767 (Guillaume Dardane ou Dandasne, curé de Muchedent en 1767). »

La portion la plus remarquable du pavage, ce sont trois grandes pierres tombales placées devant l'autel de Saint-Nicolas. Celle qui est contre le mur est fort joliment travaillée, dans le style de la Renaissance ; c'est un seigneur représenté couché sur le dos, les mains jointes. L'inscription est presque illisible ; cette tombe doit dater d'environ 1550. Celle qui suit est très-bien conservée ; c'est un homme et une femme couchés sur le dos, les mains jointes, la tête sur un oreiller. L'homme, en costume de guerre, a l'épée au côté ; ils sont séparés l'un de l'autre et encadrés par une belle colonne ionique sculptée sur la pierre. Au bas est cette inscription : « *Icy gist et repose noble homme. . . Lecarvyer, en son vivant. . . de la compagnie du sire de Torchy, lequel décéda l'an* 1576, *et Katherine. . ., sa femme, laquelle décéda en* 1616. »

La troisième pierre est beaucoup plus effacée. Il y avait également les images d'un homme et de son épouse. Les ornements de cette dalle sont plus gothiques, aussi elle date du commencement du XVIe siècle : « *Icy gilt et repose noble homme Regnault. . . et. . . lequel décéda le* 3e *jour de juillet* 1505. *Cy près de lui gilt. . . Katerine. . . sa femme, laquelle décéda le* 4e *jour de mai* 1504. »

Mais l'objet principal et remarquable de cette église, ce sont les deux rétables qui recouvrent les autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Nicolas, placés à droite et à gauche de l'entrée du chœur. Ce sont deux beaux morceaux de sculpture, dans le style de la Renaissance, couverts de peintures et de dorures. Sous la statue de la Sainte-Vierge sont six bas-

reliefs représentant plusieurs événements de sa vie : son Mariage, son Annonciation, l'Adoration des Bergers, celle des Mages, la Fuite en Égypte et Jésus au milieu des docteurs. Au-dessus de l'image, le rétable se recourbe et forme un baldaquin. Auprès de la statue de la Sainte-Vierge, qui est en bois, on a placé une image en pierre de Sainte-Barbe qui porte le chiffre de 1588.

Le rétable de Saint-Nicolas a exactement la même forme, même sculpture, même peinture, même dorure, seulement les sujets des bas-reliefs sont pris dans la vie du saint évêque. Il y en a également six. Dans le premier, on voit le père et la mère de saint Nicolas couchés dans leur lit ; quatre personnages sont autour. Celui qui est le plus élevé tient dans la main une bourse pleine. Le second est la consécration épiscopale de saint Nicolas. Dans le troisième est figuré le meurtre des trois clercs ou des trois maistres de camp (1) ; un Sarrasin à longue barbe tient un cimeterre levé sur la tête de trois jeunes gens qui sont agenouillés et les yeux bandés. Derrière la tête du bourreau est placé un évêque qui retient le sabre. Sur le quatrième, on voit un boucher qui tient une serpe dans sa main et qui hache, sur un billot, le corps d'un homme ; un autre sale les morceaux dans un baquet. A côté est saint Nicolas ressuscitant les trois victimes. Le cinquième est un second miracle du saint évêque. Il met le pied sur un navire agité par la tempête ; trois hommes sont à bord ; l'un d'eux est chargé d'un sac qu'il se dispose peut-être à jeter à la mer. Est-ce la tempête qu'il calma en allant en Terre-Sainte (2) ou bien est-ce l'apparition qu'il fit à un navire chargé de blé pour l'amener à Myre affamée (3) ? Le sixième, enfin, présente un troisième miracle ; c'est un homme monté sur un cheval attelé à un char qui passe sur le corps d'un autre. Le saint vient ressusciter le mort.

Muchedent est une bien vieille paroisse, tout le prouve ; son église, bâtie en tuf, dédiée au prince des apôtres, et son antique possession par Gosselin, vicomte d'Arques, qui en fit don à l'abbaye de la Sainte-Trinité-du-Mont, fondée par lui dans la première moitié du XIe siècle. *(Ecclesiam de Mucedent.)* C'est à cause de cette donation primitive que

(1) *Les Fleurs des Vies des Saints*, par Ribadéneira, p. 630. Paris, 1640. — (2) Ibid., p. 628. — (3) Ibid., p. 629.

l'abbé de Sainte-Catherine présentait, au XIII[e] siècle, le prêtre Nicolas à l'archevêque Maurice et le prêtre Guillaume à Eudes Rigaud. Muchedent possédait alors 100 paroissiens. En 1600, il passa avec tous les biens de l'abbaye de Sainte-Catherine aux Chartreux de Gaillon. Il y avait alors 42 feux; aujourd'hui, c'est une commune de 210 habitants annexée à Saint-Honoré.

SAINTE-FOY.

C'est une ancienne terre que Sainte-Foy, c'est un démembrement de la grande châtellenie de Longueville, aussi a-t-elle porté long-temps le nom de son propriétaire suzerain, et Sainte-Foy-la-Giffard est aussi connue que Sainte-Foy-sur-Longueville. Située primitivement au milieu d'une forêt, elle fut appelée dans les premiers temps Sainte-Foy-au-Bois, *Sancta-Fides-de-Bosco*. Dans ce taillis fraîchement essarté, les pieux Giffard fondèrent une collégiale qu'ils supprimèrent en 1177, afin d'en transférer les biens et revenus à leur prieuré de Longueville (1). Le temps des chanoines était passé; celui des moines brillait dans toute sa splendeur. Aussi, devenus conquérants de l'Angleterre, les comtes de Longueville et de Buckhingham, transportèrent de la plaine à la vallée les gardiens de leur sépulture; car, il est bon de le dire en passant, les collégiales et les abbayes du moyen-âge, n'étaient fondées par les princes et les seigneurs, que pour le repos de leurs âmes et celles de leurs antécesseurs. *Pro requie animæ mæ et antecessorum meorum.* Vous entendez dans ces paroles Richard, Henri, Guillaume et Mathilde. Vous lisez les chartres de fondation de Jumiéges, de Valmont, de Fécamp, du Tréport, de Bellosane, du Vallasse, et de presque tous nos monastères.

Sainte-Foy fut donc fondée par les Giffard, au XI[e] siècle. De la construction de cette époque il ne reste plus que le clocher, corps carré en pierre tuffeuse, percé de cintres romans. Cette tour est la plus intéressante du canton.

Le transept du midi présente aussi quelques caractères du XI[e] siècle, mais celui du nord a été entièrement refait à neuf.

(1) On montre encore, dans la ferme de M. Jourdain, la place de l'ancienne abbaye. Cette ferme a appartenu aux moines de Longueville, et c'est là qu'étaient leurs granges dîmeresses.

Le chœur a été construit en 1732, sur la place de l'ancien, qui était plus large d'après les fondations. La nef a été rebâtie vers 1771. Cette église est propre et bien tenue. Nous y sommes entré pendant le mois de mai, on y respirait un parfum de fleurs comme dans un parterre. Ce temple champêtre est riche de saintes reliques plus qu'une église de ville. M. le chancelier Dambray lui a donné des restes de saint Philippe de Néri et de saint François de Sales. L'archevêque de Paris, mort le 26 juin 1848, martyr de la charité, a apporté lui-même et a bénit de sa propre main un reliquaire, contenant les os de sainte Foy, vierge et martyre d'Agen. Monseigneur Affre officia dans cette église le 6 octobre, jour de la fête patronale, et il prêcha dans la chaire, qui vient de l'ancien Oratoire de Dieppe.

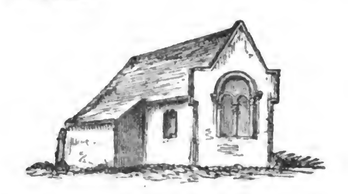
Peu d'églises possèdent autant de tableaux : nous citerons une *Mater Dolorosa*, de Vindelay, et une *Cène*, par Cathelouze, de Dieppe, en 1783. C'est le second tableau à l'huile que nous connaissions de cet artiste Dieppois, plus renommé pour ses tapisseries; ce sont là les plus modernes : le plus ancien figure à la contre-table, c'est un *Christ mourant sur la croix*, peint à Dieppe, par un ecclésiastique : *Octavianus Collemont, præsbyter, fecit Dieppæ* 1655. A cette époque la ville de Dieppe possédait des artistes dans plus d'un genre. On découpait fort bien l'ivoire, genre de travail qui pourtant n'a laissé aucun nom célèbre. La sculpture sur bois était pratiquée, avec succès, par Viger et Geffin Adam. Les Lemarchand formaient de leur côté une école de peinture, digne de rivaliser avec les Sacquespée, les Letellier et les Saintigny,

Mais les tableaux les plus remarquables de Sainte-Foy sont la *Samaritaine* et *Jésus chez Marthe et Marie*, au bas desquels on lit : *Bertin inv. et pinxit*, 1736. C'était le temps de Léonard, de Lemettay, de Restout, de Coypel et de Jouvenet. Nicolas Bertin est né à Paris, en 1667, et y est mort en 1736. On peut croire que ces deux tableaux sont ses derniers, puisqu'ils sont signés l'année même de son décès. Il était bon coloriste et avait cinq de ses toiles dans les églises et les abbayes de Paris (1). Nous pensons que ceux-ci viennent des monastères de Dieppe ou de Rouen.

(1) *Bulletin Archéologique*, année 1844, p. 308. — *Catalogue des Tab. du Dépôt National des Monuments Français*, par A. Lenoir.

Ce frais village de Sainte-Foy-la-*Giffard* a toujours conservé à peu près égal le chiffre de sa population. En 1250 il avait 100 paroissiens; en 1740, 94 feux, ce qui est à peu près la même chose, enfin de nos jours on y compte 464 habitants. La succursale est loin de posséder les revenus de la cure. Toutefois les dîmes de l'ancienne paroisse étaient plutôt perçues par le prieur que par le curé.

LA MALADRERIE. — Dans une ferme de la paroisse on montre l'ancienne maladrerie de Sainte-Foy. Ce fut autrefois un établissement spacieux, car on reconnaît, sous l'herbe, un grand carré de murailles, semblable à un cloître, où furent assises les blanches cellules des lépreux. L'hôpital a disparu, il ne reste plus que la chapelle, construite en tuf et en silex disposé en feuilles de fougère. C'est un vieux monument du XIe siècle, très-reconnaissable à ses portes cintrées et à ses étroites fenêtres. Un petit clocher surmonte ce rustique édifice. C'est un pignon en tuf, percé de deux cintres où étaient placées des tinterelles. La nef, destinée aux lépreux, était séparée du chœur par un mur de refend. On voit encore au fond du sanctuaire l'autel de pierre, où l'on offrait le saint-sacrifice, sous l'invocation de sainte Madeleine, patronne ordinaire de ces asiles.



LA CHAUSSÉE.

Le nom de La Chaussée, *Cauchie*, *Calceia*, se tire d'une voie romaine, dont on retrouve l'encaissement dans toute la longueur du village et dont on suit le parcours à travers le Bois-Hulin à une traînée de poteries grises et de tuiles à rebords évidemment antiques. C'est sans doute un fragment de ce *chemin perré*, que le moyen-âge croyait construit en une nuit

par les fées qui tenaient leur foire dans la cité de Limes. Sur le parcours de cette voie gallo-romaine, qui allait de Rouen à Dieppe, de la Seine à l'Océan, s'échelonnèrent des maisons qui formèrent des villages. C'est ainsi que naquit celui de La Chaussée.

L'église se plaça sur le bord de l'Agger, et s'assit sur un tertre qui forme le cimetière. Le chœur fut construit au XIIe siècle, avec l'ogive primitive, il n'en reste plus que la muraille terminale. Le reste a été refait en 1663. La nef rebâtie au XVIe siècle, a conservé un portail du temps de François Ier. Autour de l'arcade de grès on lit cette inscription :

« L'an mil cinq cent dix-neuf
Fut fait ce portail ici neuf. »

Cette église, proprement tenue, renferme peu d'ornements. Une pierre tombale, un baptistère en pierre du temps de Louis XIV, des chandeliers donnés par la duchesse d'Angoulême, tout cela vaut à peine l'honneur d'être nommé.

La sacristie est moderne et l'on conçoit qu'elle était peu nécessaire dans un chœur qui ne comptait qu'un seul chantre habillé il y a soixante ans.

Nous n'avons pas retrouvé dans l'église, mais seulement dans les archives, le souvenir de la fondation de *damoiselle Marie de Grouchy*, *veuve de Archambaud de la Brière*, *escuyer*, et fille de Jean de Grouchy, seigneur de La Chaussée. Par un acte du 23 *juing* 1542, elle avait fondé dans l'église de la *Cauchie* quatre obits aux jours de décès de ses parents, entre autres de *Christophe de Grouchy*, *curé d'Anneville et chanoyne de Charle-Mesnil*. A ces services devait assister *un clerc le plus prochain prétendant aux saints ordres de prêtre*. Ceci prouve qu'il n'y avait pas encore de séminaire dans le diocèse.

L'église de Saint-Jean-Baptiste de La Chaussée a appartenu, de très-bonne heure, à l'abbaye de Saint-Amand de Rouen. Une bulle de Célestin III, en 1193, lui en confirme la possession. On dit que ce fut en échange de la cure de Manéhouville. Cependant, il paraît plus vraisemblable que c'était en vertu d'un fief que possédaient les religieuses à La Chaussée. La tradition parle même d'un ancien monastère, voisin de l'église, et elle donne le nom d'abbaye à la ferme contigüe au cimetière. On montre au côté méridional

du chœur et du cimetière d'anciennes portes destinées à laisser passer les religieuses ou leur chapelain.

L'abbesse de Saint-Amand, en 1230, présenta à Pierre de Collemieu, Robert comme personne ou curé de ce lieu qui valait 20 livres. En 1641, le monastère vendit son droit de patronage à Thomas de Grouchy, se réservant seulement l'alternative; mais le seigneur la refusa en 1651, de là grand procès qui se termina par le rachat du fief. Aussi, en 1674, l'abbaye était rentrée dans tous ses droits qu'elle conserva jusqu'à la révolution.

La Chaussée comptait 52 paroissiens en 1250, et 54 feux en 1738, ce qui est exactement la même chose. Aujourd'hui c'est une succursale de 292 habitants, à laquelle il faut ajouter les annexes du Bois-Robert et de la Chapelle-du-Bourguay, ce qui fait un total de 815 âmes.

LE BOIS-HULIN.

La petite église du Bois-Hulin est située dans un cimetière qui ressemble à une prairie et elle est entourée d'arbres comme un ermitage dans une forêt. Sous cet épais ombrage qui se penche sur la vallée de la Scie, se cache un chœur en pierre tuffeuse du plus vieux roman que l'on puisse voir dans nos contrées. Les cintres et les modillons indiquent l'architecture rustique du XI[e] siècle. La nef, couverte d'armoiries, a été refaite au XVI[e] siècle, comme le prouve l'inscription suivante qu'on lit sur les murs : « Ceste église fut dédiée le dimance des octaves de l'Ascension MV[cc]XVII auquel dimance on mit 80 jours de pardon pour tous les bienfaiteurs, et les jours S[t] Pierre et S[t] Paul, S[t] Adrien 4[e] de mars et lundis de Pasques et Penthecostes chacun 40 jours. » Une croix de consécration, que l'on voit au dehors de l'église, atteste jusqu'aujourd'hui cette seconde dédicace.

A cette même époque fut refait le baptistère en pierre blanche de forme octogone; sur chacun de ses pans, des artistes de la Renaissance ont sculpté les quatre Évangélistes et les quatre grands docteurs de l'Église.

L'ameublement de cette église mérite de fixer notre attention. Le maître-autel est une table en pierre posée sur une maçonnerie, selon les règles de la liturgie antique. Une contre-table en pierre, du siècle de Louis XIV, surmonte ce

monument primitif. Mais les deux pièces les plus curieuses, ce sont les contre-tables des chapelles latérales. Au nord est l'autel de la Sainte-Vierge et de Saint-Roch ; au midi est celui de Saint-Adrien. Tous deux sont élégamment travaillés dans le style de la Renaissance ; ce sont des dais ou baldaquins découpés à jour et qui descendent comme de la dentelle sur les images des saints. Des anges placés aux angles paraissent comme des glands tombant d'une draperie.

L'autel de Saint-Adrien est le plus beau et le mieux conservé ; il faut dire aussi que c'est une des célébrités de l'arrondissement de Dieppe. D'innombrables pèlerins viennent, à certains jours de l'année, prier ce saint patron de la peste. D'anciens fléaux qui ravagèrent le pays sont cause du vœu fait par les pères et de la procession acquittée par les enfants. Dix paroisses viennent de fort loin, avec croix et bannières, apporter un cierge et célébrer une messe à l'autel de Saint-Adrien. Le lundi de la Pentecôte, surtout, l'église et le cimetière regorgent de pèlerins. Un grand nombre de prêtres sont occupés à dire des évangiles. On en dit dans le cimetière, au pied de la croix et jusque sur la tombe de M. Maromme, ancien curé de La Chaussée. On estime à plus de mille ceux qu'on a dits cette année. Avant la révolution, le vicaire du Bois-Hulin vivait avec le produit des évangiles estimé 300 livres. Il y a vingt-cinq ans, on quêtait pour dire des messes en l'honneur du saint. On recueillait l'honoraire de cinquante messes. Aujourd'hui on ne peut guère en réunir que cinq.

Saint-Pierre-du-Bois-Hulin, anciennement Bos-Hulin, était une cure à la présentation du prieur de Longueville. L'abbaye en fit la déclaration à Henri V, dans un aveu du 25 avril 1419. Bosc-Hulin compte 29 feux dans le pouillé de 1738. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une simple section de La Chaussée.

LA CHAPELLE-DU-BOURGUAY.

LA CHAPELLE. — Suivant un plan conservé chez M. de Bréauté, l'ancienne église de La Chapelle était romane et construite en partie avec de la pierre tuffeuse. Cependant elle avait été considérablement remaniée au commencement du XVIe siècle, comme le prouve une inscription lapidaire, conservée chez le même M. de Bréauté. Voici cette inscription : « L'an

mil cinq cens dix-huit, le 5ᵉ jour de juillet, ceste église fut dédiée et mise la fête le 9ᵉ jour de septembre, par l'ordonnance de l'évesque qui y donna quarante jours de pardon, et estait alors curé messire Jehan Lemoine. » Comme on le voit la fête patronale était la Saint-Gorgon, qui depuis est resté le second patron. La fête patronale est maintenant la Saint-Pierre, encore solennellement célébrée le 29 de juin.

Une vieille tradition disait que l'église de 1518 avait été bâtie par mademoiselle de Canouville. Ce vieux temple renfermait des pavés faïencés, en terre cuite, qui formaient des mosaïques et des tombeaux.

Abandonnée à l'époque de la révolution cette église tombait en ruine lorsque les paroissiens eurent la pensée de la rétablir en 1827. La famille de Bréauté fit dresser le plan de celle qui existe aujourd'hui, et la fit construire par Gueudin, maçon de Dieppe. Elle sacrifia près de 12,000 francs pour le petit édifice, qui ne fut consacré au culte que le 29 juin 1835. Cette nouvelle chapelle est un monument carré qui ressemble à un tombeau. Les ouvertures qui l'éclairent ne sont que des demi-lunes, d'un effet étrange et nullement gracieux. Elle peut à grand peine contenir les deux cents habitants que renferme la commune.

Le seigneur du lieu était autrefois patron de cette église, placée près de ses longues avenues. Au temps de Pierre de Collemieu, Baudouin de Freulleville, chevalier, présenta le prêtre Lucas qui fut accepté. La Chapelle-du-Bourguay n'est plus qu'une simple annexe de la succursale de La Chaussée.

LE BOURGUAY.— L'ancienne paroisse du Bourguay se composait de deux maisons suivant la tradition et d'un seul feu d'après les pouillés. Le curé ne dîmait que sur une ferme. Ce bénéfice devait tomber avec les dîmes, aussi il n'en reste plus d'autre trace que le nom du hameau. L'ancienne église, dédiée à saint Georges, a été complètement démolie en 1809. Le cimetière formait un tertre élevé que l'on voit encore au milieu de la ferme.

LE BOIS-ROBERT.

Sur le plateau qui domine le bassin de la Varenne, est cachée, sous un épais massif de feuillage, la vieille église de Notre-Dame du Bois-Robert, dont le nom indique des forêts

récemment défrichées. Ce temple champêtre fut construit primitivement au XIe siècle, comme le prouvent la pierre tuffeuse du chœur et le vieux cintre qu'on y remarque. Le siècle dernier refit la nef et retoucha le chœur. Cependant il laissa encore quelques parties anciennes, telles que l'arcade du crucifix, qui remonte au XVe siècle, et la grande porte en chêne soigneusement sculptée dans le style de ce temps.

La Renaissance a laissé dans cette église une belle trace de son passage. Sur les huit faces du baptistère en pierre elle a sculpté, avec beaucoup de soin, les quatre Évangélistes et les quatre grands docteurs de l'Église.

Sur les murs extérieurs, au-dessous de la litre armoriée qui proclame le patronage du seigneur, est une croix de consécration qui rappelle encore, après bien des années, le jour où l'on dédia ce temple à la Nativité de Marie.

Le Bois-Robert, appelé dans les anciens pouillés *Bosc-Robert*, comptait 71 feux en 1738; aujourd'hui, c'est une chapelle communale de 325 habitants.

SAINT-GERMAIN-D'ÉTABLES.

Sur les bords de la Varenne, non loin du hameau qui porte ce nom, on trouve, à la pointe d'une colline, l'église de Notre-Dame d'Étables (de Estableis). Le monument primitif dut appartenir à l'époque romane, la tour du clocher, isolée au côté nord, renferme des cintres en pierre tuffeuse du XIe siècle. Le reste de l'église a été refait au XVIe. Depuis ce temps l'église a été diminuée, car on remarque au midi de la nef et du chœur, des arcades rebouchées qui indiquent une importance disparue. En effet la tradition du pays veut qu'Étables seul ait possédé autrefois 1,200 habitants, tandis qu'avec l'ancienne paroisse de Saint-Germain il ne compte à présent que 242 âmes. On ajoute que ce fut dans une grande épidémie que disparut la population. La vallée était autrefois remplie de maisons, et la cour qui entoure l'église était un vaste cimetière tout rempli d'ossements. Comme traces de ce fléau dévastateur, on peut citer la procession que l'on fait chaque année, au Bois-Hulin, le lundi de la Pentecôte.

Le prieur de Longueville présentait à la cure vers le milieu du XIe siècle. Toutefois au temps d'Eudes Rigaud le roi présenta le prêtre Gautier, à cause de l'emprisonnement du seigneur-patron. La cure alors valait 20 livres et comptait 28 paroissiens. Plus tard le seigneur devint patron, et, en 1648, c'était le châtelain de Torcy. Aussi les murs de l'église présentent-ils au-dehors la litre et les armoiries. Le banc seigneurial précède le sanctuaire, et dans les vitres du chœur brillent deux écussons entourés du collier de l'ordre de Saint-Michel.

Dans l'église d'Étables on remarque une image de saint Germain d'Auxerre, c'est tout ce qui reste d'une ancienne paroisse de ce nom, qui au XIIIe siècle portait encore le nom de Mesnil. Germain de Bréauté en était alors patron. Cette pauvre église, abandonnée à la révolution, a été vendue, en 1832, par la fabrique d'Étables. On n'a conservé que le cimetière. Saint-Germain possédait 34 paroissiens en 1250 et 13 feux en 1738. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un hameau d'Étables, et des deux noms réunis on a fait le titre officiel d'une commune et d'une succursale, sous le nom de Saint-Germain-d'Étables.

TORCY-LE-GRAND.

La Varenne est une des trois rivières qui forment la *Dieppe*, elle se réunit à la Béthune au-dessous d'Archelles, presque en face du champ de bataille d'Arques. Leur jonction avec l'Eaulne s'opère à quelques centaines de pas plus loin, à la hauteur de Martin-Eglise. Cette rivière est mentionnée dans plusieurs actes mérovingiens. Un diplôme du règne de Childebert (596), une charte de Childéric II (672), *la Chronique de Fontenelle, les Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît* mentionnent ce petit fleuve dont les bords étaient déjà couverts de vignes (1). Dans la vie de Saint-Saëns, on parle plusieurs

(1) Fluvios Tellas et Warinna nominatos. *Ac. Sanct. ord. S. Benedict.* Sæc. II, frag. vit. S. Lantberti. — Vineis quæ sunt in pago Tellau super fluvio Visrona — *Chronic. Fontanel.* — *Warinna* en 751, ibid. c. IX. — *Warinnam* (en 734) ibid. c. X. — *Anciennes divis. territ. de la Normandie*, par A. Leprevost. — *Mém. des Antiq. de Normandie*, t. XI.

fois de cette rivière qui coulait non loin du Camp-Souverain, la chère retraite de cet ermite.

Au XI[e] siècle, les sires de Varenne jouent un grand rôle dans l'histoire normande. Ces puissants châtelains, chantés par Robert Wace (1), ont vu cette rivière couler sous leurs lois. Retranchés dans l'indestructible forteresse de Bellencombre, ils s'élancèrent de ce rocher à la conquête de l'Angleterre, où leur tombe a été trouvée au pied du château de Lewes (2), au milieu des trois cents manoirs légués par Guillaume-le-Victorieux.

La Varenne est une rivière sauvage ; elle prend sa source dans une région forestière et coule sans cesse le long de collines boisées. Le principal accident de ses bords, celui qui revient sans fin à l'horizon des yeux, ce sont de noires forêts qui descendent en festons sur le flanc des coteaux et qui paraissent comme les bords d'une grande toile jetée sur cet agreste pays.

Les saints, toutefois, ont fréquenté ces rives ; ils en ont aimé l'âpre solitude. Saint Saëns, le premier, saint Évrould, son compagnon, saint Laude, son disciple, ont sanctifié les sources de cette rivière par leur ermitage du Camp-Souverain. Une fontaine garde encore la trace de leur passage : c'est là qu'ils baptisaient les peuples, qu'ils rafraîchissaient leur bouche altérée par la prière. Vers le même temps, saint Valery de Leuconaus parcourut aussi ces contrées ; il y fut suivi de près, par saint Ribert, son disciple et son successeur. La mémoire de ce dernier n'est pas encore perdue dans la contrée. Après tant de siècles, les habitants de Torcy se transmettent de père en fils le souvenir de sa mission apostolique. Ils disent que ce fut lui qui les fit chrétiens et qui évangélisa leurs pères. Aussi ils l'ont pris pour le protecteur de leur paroisse. Ils célèbrent pompeusement sa fête le dimanche qui suit le 15 septembre, jour de sa mort. Ce jour-là, ils vont en procession solennelle à la fontaine où saint Ribert baptisa leurs aïeux. Elle est située dans la forêt, sur le penchant de la colline, en face de l'église de Torcy-le-

(1) *Le Roman du Rou et des ducs de Norm.*, pub. par F. Pluquet, 1827.

(2) *Revue de Rouen*, 1846. — *Hand-Book for Lewes*, by M. A. Lower, in-18. Lewes, 1846. — *The Records of the House of Gournay*, by Daniel Gurney, vol. I, p. 253. In-4°, London, 1848.

Grand. Un sentier y conduit les pèlerins. Là affluent, de plus de trois lieues à la ronde, les malades et surtout les fiévreux ; ils ne manquent jamais de faire leur prière devant la fontaine et de boire de son eau dans une tasse de terre : trois tasses y sont toujours en permanence. La fontaine est ombragée par trois chênes sur l'un desquels est appliqué un tronc ; le pied de cet arbre est entouré d'une centaine de harts ou liens de bois que les pèlerins attachent à l'arbre comme pour y lier leurs fièvres. Une petite tonnelle, faite de chèvre-feuille et de coudrier, recouvre la fontaine comme d'une niche ; une croix de bois en annonce l'entrée : c'est tout l'ornement de ce temple primitif, digne de ces âges apostoliques où le moine Augustin réunissait les Bretons sous un berceau de verdure.

Torcy fut autrefois le chef-lieu d'une grande châtellenie. Les sires de Torcy sont célèbres dans notre histoire des derniers temps. Leur château était situé dans une île de la Varenne, entouré de hauts fossés, de douves profondes toujours remplies d'eau. Aujourd'hui, on ne voit plus que quelques débris de tours s'élever au-dessus de l'herbe et des roseaux.

Ce vieux manoir de Torcy, aujourd'hui caché sous les roseaux, a reçu Henri IV dans son enceinte, aux premiers jours de septembre 1589. Le Béarnais fuyait devant le ligueur Mayenne, chassé de Rouen et de la tour de Darnétal il se réfugiait à Dieppe, le dernier boulevard de sa monarchie. Quelques jours avant la bataille d'Arques il coucha au château de Torcy-le-Grand (1).

Soixante ans plus tard le vieux château était encore debout ; le 3 mai 1652 il recevait dans ses murs François II de Harlay de Chanvallon, archevêque de Rouen, qui retournait de Dieppe à sa métropole. Il avait été reçu dans sa vicomté avec toute la pompe et tous les honneurs dus à un souverain qui portait sur tête la couronne de comte et la mître archiépiscopale. Les deux bailliages, le corps de ville, les bourgeois en armes, les deux paroisses et les ordres religieux l'avaient accompagné jusqu'à l'église de Saint-Jacques où l'on chanta un *Te Deum* au bruit des cloches et du canon (2).

1 *Mém du duc d'Angoulême*. — 2 Manuscrit anonyme, p 250.

M. de Harlay méritait ces honneurs, c'était un grand prélat qui a laissé dans ce diocèse de longs souvenirs, il publia des mandements, des statuts synodaux, des livres liturgiques qui lui feront long-temps honneur. Il tint des conférences, convoqua des synodes et présida en chef plus de dix assemblées du clergé. Il mourut archevêque de Paris, le 6 août 1695, en sa maison de campagne de Conflans.

Mais revenons à Torcy-le-Grand ; l'église est presque contiguë à l'ancien château, elle faisait partie de cette grande propriété féodale dont elle porte encore l'empreinte, car ses murs sont barriolés par des litres noires semées d'écussons, Les châtelains, bienfaiteurs de l'église, y avaient donné des vitraux et construit une chapelle.

L'église actuelle de Torcy est tout entière du milieu du XVIe siècle. Les fenêtres du chœur sont assez bien travaillées, elles furent autrefois garnies de verrières dont il reste encore quelques fragments, entr'autres une Trinité et des anges jouant du psaltérion, un Saint-Nicolas et ses trois clercs, trois croissants entrelacés, surmontés de la couronne de France, chiffre ordinaire de Henri II. Au milieu du chœur est une grande pierre tombale, sur laquelle furent figurés un châtelain et une châtelaine, elle est gravée en creux et elle dut être garnie de cuivre enlevé à la révolution. Tout nous porte à croire que c'est là la pierre tombale qui recouvrit la dépouille mortelle de Jean d'Etoutteville, seigneur de Torcy et de Blainville, et gouverneur du château de Dieppe. Il était décédé au château d'Ac, le 19 novembre 1449, et avait été rapporté dans l'église de Torcy-le-Grand (1). C'était lui qui avait fondé, en 1402, la collégiale de Charlesmesnil.

L'appareil de la nef est pauvre comme celui du chœur, elle est toute lambrissée en planches, et on y lit l'inscription suivante : « Ce lambris a été donné en entier par maître Nicolas de Beuzeville, curé de cette paroisse, et fait par Nicolas Louvard, maître menuisier, en 1648. » Le clocher, sur le portail, est un corps carré en grès, du XVIe siècle, surmonté d'une flèche en ardoise.

Eudes Rigaud nous apprend qu'au milieu du XIIIe siècle il

(1) Archives du château de Blainville, — *l'Echo de Rouen*, du 17 février 1857.

y avait deux patrons laïques à Torcy-le-Grand, trois curés et trois portions de cures : ces trois portions ont été enfin réduites à une, et selon les derniers pouillés le seigneur a droit d'y présenter. Cette cure comptait 140 paroissiens au XIIIe siècle, 104 feux en 1738. Aujourd'hui, c'est une succursale de 500 habitants, à laquelle est annexée la commune du Petit-Torcy.

On nous a raconté à Torcy un procès fort extraordinaire : Un jour une source abondante vint tout-à-coup à jaillir du sein de la colline, non loin de la fontaine de Saint-Ribert. Comme l'eau se frayait un passage jusqu'à la rivière, les différents propriétaires riverains entreprirent de l'éloigner chacun de chez eux. La pauvre source, ainsi pourchassée, s'épanchait en nappes dans les terres cultivées. On lui fit un procès, ou plutôt les habitants plaidèrent mutuellement pour savoir qui serait obligé de supporter la nouvelle venue; tandis que l'affaire était portée au bailliage d'Arques et que chacun faisait valoir ses moyens de défense, la fontaine les mit tous d'accord, en disparaissant de nouveau sous terre.

TORCY-LE-PETIT.

A peu de distance du Grand-Torcy, en descendant le cours de la Varenne, on arrive au Petit-Torcy, église maintenant presque abandonnée, dont les murs sont balafrés de lézardes et recouverts d'arbustes qui poussent entre les fissures et à la jonction des pierres. Cette désertion attriste le cœur et on le sent se serrer quand on entre dans cette nouvelle étable de Bethléem. Le clocher de l'église, placé au portail, est un corps carré, en grès du XVIe siècle, surmonté d'une flèche d'ardoise. La nef est une construction en pierre blanche de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe. Le chœur, en silex et en brique, a été reconstruit en 1779; il est entouré d'une litre seigneuriale, couverte des armoiries des Torcy.

Dans cette pauvre église j'ai remarqué trois autels en pierre, quelques restes de siéges et de lambris du XVIe siècle sur lesquels sont figurés les apôtres saint Pierre et saint Paul. Enfin, à l'entrée du chœur, est l'arcade du crucifix, sculptée dans le style de la Renaissance et couverte de peintures. Le patron de l'église est saint Denis, évêque de Paris.

Le pouillé d'Eudes Rigaud nous apprend qu'au temps de Pierre de Collemieu, le prieur de Lyons présentait à la cure. Dans les derniers temps le droit de présentation appartenait au seigneur du lieu, qui avait placé ses armes sur l'église. Cet état de choses datait au moins de 1672. Torcy-le-Petit comptait 80 paroissiens en 1250, 106 feux en 1738 et 443 habitants en 1848.



CANTON DE BELLENCOMBRE.

BELLENCOMBRE.

§ Ier. — L'ÉGLISE PAROISSIALE.



E n'est plus aujourd'hui qu'un simple chef-lieu de canton que ce Bellencombre qui fut autrefois une puissante châtellenie, fondée aux premiers jours de la féodalité, et qui compta de rudes combats et de vaillants capitaines. Les sires de Varenne et de la Heuze, les de Moy et les Fontaine-Martel, ont noblement soutenu l'honneur du drapeau qui flottait sur ces tourelles guerrières. Bâti par des mains normandes, ce vieux château défendit valeureusement le dernier de nos ducs. Jean-Sans-Terre en avait fait réparer les brèches (1), creuser les énormes fossés (2) et garnir les remparts d'arbalestriers (3), qui hélas! furent impuissants contre les soldats de Philippe-Auguste. En 1203 le château de Bellencombre dut céder au vainqueur de Bouvines, comme l'avaient fait Radepont, Roche-Orival et Moulineaux, construits par le duc-roi des Anglo-Normands. Au xve siècle des bruits de guerre retentissent de nouveau autour de ces fières murailles. Le léopard anglais les escalade en 1418, semant sur le sol le nom d'Arundel qui s'y trouve encore (4) : Mais le drapeau blanc de Charles VII y remonte en 1449. En 1472

(1) *Magni rotuli scaccarii Normanniæ, sub regib. Angliæ*, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normand.*, t. xv. — (2) Id., ibid. — (3) Id., ibid. — (4) Près Bellencombre est le *camp Arundel*.

c'est le terrible Charles-le-Téméraire qui enveloppe tout dans un océan de flammes. Les trois couleurs de la *Sainte Union Catholique* flottèrent aussi sur la forteresse de Fontaine-Martel, ce vaillant chef des ligueurs cauchois. Mais ce furent les derniers jours de gloire, car depuis ce temps un silence éternel s'est fait autour des murs.

Je me trompe, depuis 1833, époque de sa vente définitive par les Godard de Belbeuf, le pauvre château de Bellencombre entend des bruits étranges : c'est le sourd retentissement du marteau et de la pioche des démolisseurs. Le père Dillard, qui a acheté 8,000 fr. ce vieux tronçon de la France chevaleresque, s'acharne à sa ruine comme le ver qui ronge un cadavre. Il le démolit pièce par pièce, morceau par morceau ; il le vend en détail. Il convertit en gros sous chacune de ses pierres. Il fait du ciment avec sa tuile et vend comme du sable l'éternel mortier de ses murailles, de 7 mètres d'épaisseur. Le donjon et les tours du portail ont disparu sous ses coups, les arches du pont ont croulé dans les fossés, et pourtant du haut de ce mamelon, dressé de main d'homme, l'œil commande encore fièrement la vallée et la forêt d'alentour.

Peu de ruines nous ont plus intéressé que celles de Bellencombre. Ces remparts ébréchés par le temps, ces pans de murs couverts de lierre, ces fossés remplis de broussailles, ces gouffres creusés jusques au-dessous de l'église, cette vieille enceinte qui s'avance dans le bourg qu'elle enfermait jadis, tout cela nous a reporté au moyen-âge, et nous nous sommes cru un instant sous le règne de Guillaume ou de saint Louis, au sein de la France féodale. Quel malheur que cette physionomie d'un *vieux bourg fermé* comme ceux des bords du Rhin, ait disparu du milieu de nous ! Ce serait un curieux spectacle, au milieu de l'élégance et du comfort de notre civilisation moderne, que ce rude joûteur resté les armes à la main, avec ses allures de guerre, sa cotte de mailles et son masque de fer. Il y aurait toute une méditation philosophique à faire sur ces sombres voûtes, ces étroites visières, ces cachots profonds, ces longs et muets souterrains, comparés avec nos usines si claires et si élégantes, nos ateliers si brillants et si animés, nos palais de l'industrie si vivants, si spacieux, si aérés, si transparents.

Dans son enceinte fossoyée, le château de Bellencombre renferma jadis l'église, et la tour du clocher n'était qu'un auxiliaire et une rivale du donjon. Les bords du Rhin nous offrent constamment un spectacle analogue. Là, comme à Bellencombre, c'est une pyramide percée de cintres romans qui s'élève sur les transepts et qui domine le bourg d'une façon austère et mystique (1). L'église de Bellencombre a beaucoup souffert du voisinage du château. Les deux transepts ont été détruits. Le chœur et la nef, qui ont échappé, sont tuffeux et cintrés comme au XI[e] siècle. Cette construction, toutefois, est rude et sauvage ; elle sent la main des hommes armés qui l'ont élevée pendant la *Trève de Dieu.*

Ajoutons à cela que cette pauvre église est nue comme une maison abandonnée. On ne trouve dans le chœur que les images de saint Pierre et de saint Paul, patrons de l'église, et quelques boiseries sculptées dans le style de la Renaissance. Au bas de la nef sont les fonts baptismaux qui doivent remonter au XII[e] siècle.

Les châtelains avaient donné leur église au prieuré de Saint-Victor, qui resta toujours patron titulaire de ce bénéfice (2). Les priviléges honorifiques demeurèrent l'attribution des seigneurs. Leurs armes et leurs litres couvrent encore les murs. Quelques-uns d'entr'eux reposent dans le chœur, où sans doute ils s'étaient creusé un caveau sépulcral. Il n'y reste plus à présent qu'une plaque de cuivre, offrant les armes des de Moy, gravées au trait, sans indication de couleurs ni de métaux. Ce cuivre c'est la tombe de Jacques de Moy, châtelain de Bellencombre, gouverneur de Saint-Quentin et grand-maître des eaux et forêts dans les provinces de Normandie et de Picardie. Il était époux de Jacqueline d'Etoutteville, dame châtelaine de Charlesmesnil. Il mourut le 12 février ~~1619~~, son corps fut enterré dans l'église collégiale de Moy, mais ses entrailles furent déposées dans celle de Bellencombre, sous la tombe dont nous avons parlé et qui porte cette inscription : « Cy dessoubz reposent les viscères et intistines de feu noble et puissant sieur monsieur Jacques de Moy, en son vivāt che- 1519.

(1) Sur la vieille cloche de Bellencombre est écrit, en caractères gothiques : « L'an MIL V[ce] XXXVI je fus faicte. »

(2) Pouillés d'Eudes Rigaud, de 1648, de 1704 et de 1738.

ualier, baron dudict lieu de Moy, chastellain hérédital de ceste terre, sieurie et chastellenye de Bellencōbre; cueur et corps duquel est inhumé en l'église collégial dudit lieu de Moy; et trespassa le dymēce xiie iour de Feburier l'an de grace mil cinq cens dix-neuf. »

Bellencombre n'était, avant la révolution, qu'une paroisse du doyenné de Longueville; aujourd'hui c'est une cure de seconde classe, depuis 1802, et un doyenné depuis 1837. Comme paroisse Bellencombre a possédé 160 paroissiens sous saint Louis, et seulement 39 feux à la fin du règne de Louis XIV. La cure compte à présent près de 1,500 habitants, depuis les réunions des anciennes paroisses de la Heuze, des Authieux et de Saint-Martin-sous-Bellencombre.

Le doyenné de Bellencombre compte 22 églises, dont 10 sont succursales. Sa population totale est de 8,508 habitants.

§ II. — LE PRIEURÉ DE TOUS LES SAINTS.

Le xiie siècle fut par excellence le siècle des fondations monastiques. De toutes parts on vit surgir de saintes abbayes, de pieux monastères et d'humbles prieurés. Il s'en élevait partout, sur les rivages de la mer et au bord des grands fleuves, sur le flanc des collines et dans le plus profond des vallées. Les forêts les plus impénétrables, les retraites les plus reculées entendirent le bruit des cloches, le chant des psaumes, les soupirs de la pénitence et les gémissements du malheur.

La Normandie n'eut pas de gorge assez sauvage, de vallons assez reculés pour effrayer ces évangéliques colonies de chanoines, de Bénédictins, de Cisterciens, de Prémontrés et de Bernardins. Tandis que le gouffre de Mortemer, dans la forêt de Lyons, recevait des moines de Citeaux de la main de Henri Ier, les sires de La Heuze fondaient, dans le vallon boisé de Bellencombre, une maison de prière et de charité. En 1130, ils élevaient sous leur château de La Heuze, près de l'église paroissiale de Saint-Martin, une léproserie qu'ils conférent à des chanoines réguliers, comme le fit Henri II, quarante ans plus tard, sur le Mont-lès-Rouen.

Lorsque l'église fut achevée, en 1135, Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, vint dédier ce sanctuaire de la souf-

france et du malheur au Dieu de la Croix, sous l'invocation de tous les Saints (1).

Des chanoines furent aussitôt placés pour prier sur la tombe des châtelains de La Heuze qui s'étaient fait creuser un caveau sépulcral sous le pavé même du chœur. Des frères convers et des sœurs converses leur furent adjoints, pour prendre soin des lépreux et des lépreuses dont la maison fut bientôt remplie.

Au XIIIe siècle, lorsque Eudes Rigaud, ce grand inspecteur du moyen-âge, parcourait les établissements ecclésiastiques de la Normandie, il visita huit fois le prieuré de Bellencombre (2). Cet hôpital étant voisin du manoir archiépiscopal d'Alihermont, c'était toujours de là que le grand pontife y descendait à travers la forêt.

En décembre 1255, il y trouva quatre chanoines et cinq lépreux, deux sœurs converses et une lépreuse, plus un frère convers pour garder la porte (3). Au mois de septembre 1264 il prêcha dans l'église du prieuré, les quatre chanoines et le prieur, trois frères convers, quatre sœurs converses et huit lépreux. Le frère Guillaume avait reçu du Roi six-vingts livres pour l'amélioration des bâtiments (4). Le prélat lui enjoint de faire réparer et couvrir les maisons des lépreux

A partir de cette mémorable époque on ne rencontre guère de renseignements sur le prieuré de Bellencombre, il faut arriver jusqu'à un autre pèlerin ecclésiastique qui, comme nous, a visité les églises et les abbayes du diocèse de Rouen, qui, la plume à la main, a décrit et annoté les écussons, les pierres tombales, les inscriptions, les archives des paroisses et des monastères. Plus heureux que nous, qui venons après une révolution qui a tout balayé, notre vénérable prédécesseur a pu jouir de toutes les richesses de l'église et recueillir une ample moisson.

(1) Anno 1135, Hugo dedicavit ecclesiam omnium sanctorum Bellencombris. *Gall. christ.*, t. XI, p. 45. — *Monasticon anglic.*, t. III, p. 1012. — Dans le *Cueilloir de Dieppe*, on voit que Henri II avait donné aux lépreux de Saint-Martin-de-Bellencombre le fief de la *haulte rue au port de Wouest* à Dieppe. — (2) Années 1248, 1249, 1252, 1255, 1258, 1264, 1265 et 1266. — *Regest. visit.*, p. 17, 36, 38, 77, 230, 331, 496. — (3) *Regest. visit.*, p. 230. — (4) *Pro meliorandis ædificiis. Regest. visit.*

Farin, prieur du Val, prêtre habitué de Saint-Godard, nous a donné, dans son *Histoire de Rouen*, des notes précieuses sur les églises du diocèse.

Lorsqu'il visita Bellencombre, c'était vers 1680, il n'y trouva plus ni chanoines, ni lépreux, ni frères convers, ni sœurs converses. Le prieuré, à la nomination du roi, était tombé en commande. Un seul prêtre y résidait pour acquitter les fondations. Il disait chaque jour la messe, il récitait son office en présence du Saint-Sacrement. Le cloître avait disparu, mais on en montrait encore la place. Le chœur avait conservé ses deux rangs de belles stalles, et l'on raconta au bon prêtre rouennais que les anciens religieux de Bellencombre étaient obligés d'envoyer chercher, une fois par mois, sur une haquenée blanche, le seigneur de La Heuze, dont le château était éloigné d'une demi-lieue. Cet usage était encore observé vers 1580, époque où les chanoines durent quitter pour toujours le pauvre prieuré de Toussaint (1).

Farin vit aussi, dans la grande vitre du chœur qui était coloriée, les armes de la maison de La Heuze. C'étaient *trois houzes de sable en champ d'or*. En vrai liturgiste qu'il était, le bon prieur visita les ornements de la sacristie. Il y trouva une ancienne tunique sur laquelle étaient marquées en broderie les armes des Bacqueville *mi-parties* avec celles de La Heuze (2). Cette tunique devait être un don de Jacqueline Martel, épouse de Jean de La Heuze, inhumée dans le chœur du prieuré, en 1472.

Mais ce qui est plus précieux que tout cela, le pieux pèlerin visita le caveau sépulcral dans lequel reposaient les fondateurs ; il copia dans le chœur et dans la nef les inscriptions sépulcrales. Les voici telles qu'on les voyait de son temps.

Au milieu du chœur, sur une tombe de marbre noir, étaient gravés les portraits d'un homme et d'une femme et autour était écrit : « *Ci-gît noble et puissant seigneur M. Jean de La Heuze, chambellan du roi, lequel trépassa l'an* 1306, *le* 7e *jour de septembre. — Ci-gît noble et puissante dame madame Marie de Barrelu, jadis dame de La Heuze et femme de noble et puissant seigneur M. de La Henze, dit Baudrain, seigneur dudit lieu, jadis amiral de France et chambellan du roi, laquelle trépassa l'an* 1368, *le* 24 *août, priez pour l'âme.* »

(1) *Histoire de Rouen*, par Farin, t. II, p. 57. — (2) Id., ibid.

Au côté droit du chœur était une autre tombe de pierre blanche, sur laquelle étaient gravés les portraits d'un homme et de deux femmes, avec les armes de La Heuze et cette inscription. « *Ci-git Jean de La Heuze, en son vivant chevalier, seigneur du lieu et de Bailleul, baron d'Escotigny, conseiller et chambellan du roi, notre sire et capitaine des gentilshommes du bailliage de Caux, qui trespassa le* 17 *jour de septembre* 1480, *et auprès de lui git noble dame Jacqueline Martel, sa compagne, fille de M. de Bacqueville, et trépassa le* 13 *jour de novembre* 1472, *et auprès d'elle git noble dame Marie d'Etoutteville, femme dudit sieur, en secondes noces, fille de M. d'Ausseboc, qui trespassa l'an* 1483, *le* 17 *jour de septembre.* »

Au côté gauche, sur une tombe de pierre blanche, étaient gravés les portraits d'un homme et d'une femme avec les armes de La Heuze et autour était écrit : « *Ci git noble homme Richard du Quesnoy, en son vivant sieur du lieu de La Heuze et de Beaumont, lequel trépassa l'an* 1521, *le* 9 *jour de septembre, et auprès de lui git damoiselle Marie de Crasménil, sa femme, laquelle trépassa l'an* 1500 (1). »

Lorsque Eudes Rigaud visita Bellencombre au XIIIe siècle, il trouva le prieuré dans toute sa splendeur. La règle de Saint-Augustin florissait dans cette maison de prières; les voûtes du chœur retentissaient chaque jour du chant des psaumes; la prière et l'aumône partageaient la vie des chanoines; des lépreux remplissaient les cellules que visitaient le jour et la nuit des frères servants et des sœurs infirmières. Les caves, les greniers et les granges étaient remplis de provisions et de biens de la terre. L'abondance était descendue sur cet Hôtel-Dieu comme la rosée du ciel.

Lorsque Farin visita le prieuré au XVIIe siècle, déjà le silence commençait à régner dans ces murs abandonnés. Les chanoines avaient disparu. Le chapitre et le cloître laissaient tomber les pierres de leurs voûtes séculaires. Les *chaires* du chœur étaient vides, pourtant, du pied de cet autel monastique, une sainte odeur de prière s'élevait encore. L'église était entière et Dieu y veillait toujours du fond de son tabernacle. Le clocher s'élançait dans les airs et ses cloches n'avaient point cessé d'annoncer les solennités.

(1) *Histoire de Rouen*, par Farin, t. II, p. 58.

Les morts étaient honorés dans leurs tombeaux, les inscriptions vivaient au pied de l'autel, sous la garde de la croix et à l'ombre du sanctuaire ; en un mot, Bellencombre était un tombeau du passé mais encore plein de majesté et entouré du respect et de la vénération des peuples.

Mais nous, quand nous avons visité Bellencombre, le 6 août 1847, nous n'y avons plus trouvé que des ruines. Les murs d'enceinte sont ébréchés par la main du temps ; la maison des religieux aliénée, transformée par les révolutions sociales, est devenue une ferme rurale et une exploitation agricole. La propriété de Dieu est devenue la propriété d'un homme. On ne lui conserve plus que le nom de *Prioré*, dernier vestige de sa grandeur et de son histoire. Des fermiers sont installés dans la maison des chanoines ; des granges, des étables, des écuries ont remplacé le dortoir, les cellules et le chapitre. De nombreuses constructions ont disparu depuis des siècles, car on ne saurait fouiller la terre sans rencontrer des murailles et des tombeaux.

La nef de l'église a été détruite à la révolution. On en reconnaît encore les traces à fleur de terre. Le clocher a été démoli depuis quarante ans seulement. C'était une tour carrée placée entre le chœur et la nef.

Cette église n'était pas orientée comme les autres. Elle avait le portail au nord et le chœur au midi. Vers le nord était le cimetière encore plein d'ossements. La bêche y retrouve parfois des sarcophages en pierre et des cercueils en plomb.

Les dalles du sanctuaire ont été dispersées. Les pierres tombales des prieurs et des châtelains sont cassées par morceaux ; on en trouve des fragments dans la maison du fermier et jusque sur le seuil de la porte. C'est là que nous avons pu lire avec bien de la peine quelques-unes des épitaphes données par Farin.

Une des premières pierres dont se compose le perron rustique de la ferme, c'est un morceau de dalle tumulaire du XIIIe siècle, sur laquelle est gravé un prêtre fort reconnaissable à sa planète antique, dont on voit encore l'extrémité inférieure. Deux fragments détachés montrent, gravés en creux, dans le style du XIVe siècle, un homme et une femme entourés de moines et de fleurs incrustés dans l'encadrement

On n'y lit que ces mots : « . . . *du bailliage de Caux qui trespassa. . . . fille de monsieur d'Ausboc, qui trespassa mil. . .* » Voilà tout ce qui reste de la tombe de Jean de La Heuze et de ses deux femmes. Pauvres châtelaines, encore quelques jours et votre nom même sera effacé pour toujours!

Hélas! il en sera bientôt de même aussi de la pierre tombale de Richard du Quesnoy, sur laquelle on distingue à peine l'homme et la femme couchés mains jointes, et ce débris d'inscriptions inexplicables sans celles de Farin : « . . . *Richart du Quesnoy, en son vivant sieur du lieu et de La Heuze et de Biaumont, lequel. . . elle trespassa l'an mil* v^{cc} . . . »

La tombe du chambellan de Charles-le-Sage n'a pas été perdue tout entière, plus heureuse que celle de son maître elle n'a pas quitté de loin le sanctuaire où elle fut déposée. Toutefois nous ne l'eussions jamais reconnue sans l'indication de Farin, qui l'appelle une grande tombe de marbre noir. Un personnage y était gravé, mais l'inscription et les ornements en cuivre ont été enlevés à la révolution. De sorte que la pierre est totalement muette et indéchiffrable.

Nous n'avons retrouvé d'entier que le chœur qui sert à loger des animaux. Quel malheur! car c'est un joli morceau d'architecture, du style ogival primitif. Trois fenêtres à lancettes le terminent. Les voûtes sont supportées par d'élégantes colonnes à chapiteaux de crosses. Les clefs sont des corbeilles de fleurs. Un carrelage rouge recouvre les murs et le fond des voûtes. Du côté de l'épître est une jolie piscine, à double ouverture, suivant les anciennes prescriptions liturgiques de l'église.

Nous ne terminerons pas l'article de Bellencombre sans faire une observation importante : Le *Gallia Christiana* nous assure que le prieuré de Toussaint fut consacré en 1135; or ce qui reste de cette église est entièrement ogival. Notre mémoire ne saurait mieux le comparer, pour le style, qu'à l'abbaye d'Ardennes, près Caen, consacrée en 1138. De ces deux faits contemporains et nouveaux pour nous, nous serions tenté de conclure l'existence du style ogival dans la première moitié du XIIe siècle. Saint-Pierre-sur-Dives, Saint-Denis, en France, nous montrent l'ogive bien formée en 1145; mais Fécamp et le chapitre de la cathédrale de Rouen, nous la révèlent dès 1110. De savants archéologues ont été même jusqu'à recher-

cher l'ogive à Notre-Dame de Rouen, en 1063, à Notre-Dame de Coutances, en 1050, et à Saint-Germer de Fly, dès 1036. Ce sont là des problèmes que nous livrons aux méditations des antiquaires.

SAINT-MARTIN-SOUS-BELLENCOMBRE.

L'origine de cette paroisse est fort obscure. Quelques-uns prétendent que ce fut primitivement une chapelle et une léproserie dépendant du bourg de Bellencombre. Au XIIe siècle, selon toutes les vraisemblances, la chapelle fut érigée en église paroissiale et la maladrerie fut élevée au rang de prieuré desservi par des chanoines.

L'église de Saint-Martin, pauvre monument désert et prêt à tomber en ruines, fut construite dans le XIIe siècle, comme le prouvent les trois fenêtres ogivales qui la terminent au côté de l'ouest. Le pignon occidental devait être autrefois surmonté d'un clocher à jour qui laissait voir sa tinterelle.

Dans le courant du XVIIIe siècle, on refit les portes et les fenêtres et l'on conserva dans le chœur des lambris de chêne sculptés à la Renaissance.

Le prieur des lépreux de Bellencombre fut toujours patron de la cure de Saint-Martin. Sous saint Louis, on y comptait 100 paroissiens ; mais sous Louis XV on n'y trouvait plus que 15 feux. Aujourd'hui, ce n'est qu'un simple hameau de Bellencombre.

LA HEUZE.

La Heuze, autrefois appelée la Grande-Heuze, était un château situé sur le bord de la forêt d'Eawy et dont les seigneurs brillèrent d'un vif éclat au moyen-âge. Ils avaient alors un château entouré de fossés, avec haute justice à deux piliers et droit de présentation à l'église. Aujourd'hui, tout cela a disparu et une tristesse profonde s'est assise en ces lieux.

Dès 1250, l'église de La Heuze était une paroisse, sous l'invocation de Notre-Dame, située dans le manoir de Martin de La Heuze *(miles)*, au milieu de la forêt d'Eawy. L'archevêque Rigaud reçut le prêtre Roger, présenté par le seigneur, pour cette paroisse de 15 livres de revenu.

La guerre fit sans doute supprimer cette paroisse, car, en 1531, nous voyons l'archevêque de Rouen ériger de nouveau en cure l'église de La Heuze. C'était sur la requête de Louis

du Quesnoi, seigneur du lieu. Cette fois, ce fut sous l'invocation de saint Christophe, dont l'image n'a guère moins de 4 mètres de hauteur. Il a les pieds dans l'eau et porte l'enfant Jésus sur ses épaules, comme le veut la légende. De tout temps, les seigneurs de La Heuze ont présenté à la cure de cette église qui n'est que la chapelle de leur château. Comme au temps de saint Louis, elle est renfermée dans l'enceinte du manoir. C'est une bâtisse du règne de Louis XIV, sur la porte de laquelle brillent les armes parlantes du seigneur.

La Heuze, qui comptait 29 feux en 1738, n'est plus paroisse depuis long-temps; c'est un simple hameau de Bellencombre.

Les Autels ou Les Authieux-sur-Bellencombre. — Ce petit village de 30 feux, dont le nom révèle une piété antique, a perdu son nom et ses autels. Son église du xiiie siècle, à laquelle conféra de plein droit l'archevêque de Rouen, a été démolie de nos jours; ce n'est plus qu'un hameau de Bellencombre.

ROSAY.

Aux bords de la Varenne, dans la fraîche vallée qui va de Saint-Saëns à Bellencombre, les chevaliers du Temple assirent autrefois un de leurs *hostels* à l'ombre d'une église dédiée à saint Etienne. On montre, dans l'enceinte de l'ancien presbytère, la chapelle de ces protecteurs de la Terre-Sainte.

L'église, placée au milieu de son cimetière, fut construite dans le style ogival primitif. La nef pourtant renferme des fenêtres étroites et cintrées, qui paraissent indiquer le xiie siècle. Le chœur est d'un bon style, les voûtes, les fenêtres et les colonnettes indiquent le plus pur xiiie. On remarquera surtout la corniche formée avec des doubles consoles d'où descendent des têtes. Trois fenêtres rebouchées ferment le sanctuaire.

Pour remplacer ce brillant symbole de la Trinité on a placé, à la fin du siècle dernier, une belle contre-table en bois de chêne, style grec, que l'on croit avoir été sculptée à Blangy. Cette boiserie encadre un grand tableau représentant l'*Adoration des Bergers* La peinture m'a paru ordinaire, mais le dessin en est riche et l'ordonnance somptueuse. Les têtes sont surtout remarquables. On lit au bas : « *Sacquespée invenit et pinxit* 1651. »

Sacquespée était un peintre rouennais, contemporain de Letellier et de Restout. On pense qu'il fut élève de Vouet, sa

manière de peindre l'indique assez ; il peignait avec une facilité prodigieuse, Rouen, sa patrie, et les environs de la ville furent enrichis de ses nombreuses peintures, elles embellissaient également les églises et les maisons particulières.

« Quand on examine attentivement le bon goût de ses tableaux, le style excellent qui les distingue, on est tenté de croire qu'il visita l'Italie, tout décèle en lui une imagination féconde, une touche ferme et spirituelle. Sa manière facile ne nuit pas à la correction du dessin. Ses draperies sont larges et bien jetées. Si quelques-uns de ses tableaux offrent une couleur rougeâtre et briquetée, c'est que vers la fin de sa vie il consulta moins la nature que l'habitude.

» On ne peut rien reprocher de semblable à ses premiers ouvrages. Sous plusieurs rapports ils souffrent même la comparaison avec ceux des grands maîtres. Du nombre de ceux-ci est son tableau de Saint-Bruno repoussant la volupté sous la figure d'un bel ange. Cet ange rappelle le talent du Dominiquin. Un autre tableau, qui offre également de grandes beautés, est celui où l'on voit des enfants ensevelis sous la neige. On l'admire encore au musée de Rouen. La même collection possède le *Baptême dans le Jourdain*, l'*Apparition du Sauveur à Saint-Pierre*, et le *Martyre de Saint-Adrien*.

» Dans cette dernière composition, qui est d'un beau style, Sacquespée s'est peint lui-même ; en considérant attentivement cette dernière œuvre on est porté à croire que notre artiste avait connu Lesueur à l'école de Vouet, et qu'il en avait étudié la manière. Du reste ce n'est pas seulement dans les tableaux d'église qu'éclata son talent, il réussit également dans le portrait. Celui qu'il avait fait de son aïeul excita l'admiration des artistes et des amateurs, qui le jugèrent digne des plus grands maîtres (1). »

Sacquespée naquit au commencement du XVII[e] siècle, il brillait au milieu, en 1651, quand il peignit le tableau de Rosay. On ignore l'époque de sa mort et le lieu où reposent ses cendres, mais si l'on juge de sa vie par la date de ses différents ouvrages, on doit conclure qu'il parvint à un âge très avancé.

Les transepts de cette église ont été construits dès le XIII[e] siècle, mais le clocher qui les surmonte a été refait au XVI[e].

1 *Mém. Biograph. pour la Seine-Inf.*, par Guilbert, t. II, p. 330.

Sous Louis XIV on l'a surmonté d'une flèche, haute et hardie que l'on voit de très-loin.

Dans la chapelle de la Sainte-Vierge on trouve une verrière du temps de Louis XIII, c'est bien une des plus récentes que nous connaissions. On lit au bas l'inscription suivante : « *Ceste vistre a esté donnée par Jean Baudry et sa femme, marchant papetier, au mois de Mars* 1630. » Dans le confessionnal sont des boiseries et des peintures du XVIIe siècle, restes de rétables tombés en désuétude.

Rosay, de l'ancien doyenné de Longueville, fut de tout temps à la présentation de l'archevêque de Rouen. Eudes Rigaud reçut à la cure le prêtre Gilles. Le bénéfice alors comptait 90 paroissiens. En 1341, Mahaud de Saint-Pol, comtesse d'Artois, disputa à l'archevêque le patronage de cette cure. Elle perdit son procès, et les derniers pouillés constatent encore le droit archiépiscopal.

La population de Rosay a peu varié pendant cinq siècles. En 1738 on y comptait 91 feux comme en 1250. Aujourd'hui c'est une commune de 400 habitants, annexée à la cure de Bellencombre.

CRESSY.

Childéric II donna Cressy *(Crisciacum)* au monastère de Saint-Lantberg, en 672 (1) ; plus tard, ce même Cressy, appelé *Cressenium*, devint un prieuré très-important de l'abbaye de Saint-Lô de Rouen. Les bons chanoines desservirent eux-mêmes la paroisse jusqu'à la révolution. Deux d'entr'eux demeuraient toute l'année dans cette profonde solitude où l'on se souvient encore de leur soutane blanche. L'un se nommait *le prieur*, l'autre *le sous-prieur*. C'était le dernier vestige de l'antique prieuré. Le prieur habitait la maison qui sert aujourd'hui de presbytère ; le second demeurait à l'ancien vicariat. Ils n'ont pas laissé dans le pays d'édifiants souvenirs. Aussi la rage révolutionnaire fut-elle plus grande à Cressy qu'aux alentours.

Ils s'occupaient peu de leur église qui est toute mutilée et qui tombe de vétusté. Elle dut être construite au XIIe siècle, car

(1) *Acta sanct. ord. S. Benedic.*, *sæc.* II. — *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. XI, p. 6.

de grossières ogives semblent le proclamer encore. La Nativité de la Sainte-Vierge était la fête patronale de ce *prieuré-cure.*

On comptait à Cressy 63 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 400 habitants.

Nous ne pouvons passer sous silence le plus beau débris qui nous reste de l'ancien prieuré de Cressy. On trouve au dépôt des archives départementales de la Seine-Inférieure deux cartulaires in-4° dont l'un sur papier, de 49 pages contient la liste des fondations et bénéfices. « C'est » un cahier de parchemin écrit en cursive bien nette, tant » en latin qu'en français ; on y remarque, entr'autres choses : » 1° la charte aux Normands ; 2° les articles que doivent » jurer les advocats de Normandie ; 3° l'appointement fait » en la ville de Vernon entre les maistres et escoliers de » l'Université de Paris et les habitants du pays de Nor- » mandie ; 4° l'édit du roy (Charles VII) donné à Montbazon, » le 20 octobre 1450, relativement à la restitution à opérer » des biens dont avaient été dépouillés des sujets qui étaient » restés fidèles au parti de son père en se retirant de Paris, » lors de l'entrée du duc de Bourgogne, en 1418, etc. (1) » » Le second cartulaire, de 72 pages en parchemin, contient » cinquante-deux pièces et est intitulé : *Tenores quarumdam* » *Cartarum et litterarum concernentium jura, redditus et* » *proventus prioratûs sive parochialis ecclesiæ de Cressiaco ;* » il est couvert de bois et peau, bien conservé et nettement » écrit. Tous deux vont de 1235 à 1472 (2). »

SÉVIS.

La pauvre église de Saint-Pierre de Sévis ne renferme qu'un fragment de mur du XIe siècle. Le reste est moderne et sans intérêt. Donnée de très-bonne heure à l'abbaye de Saint-Victor, dont elle était voisine, cette église est restée sa propriété jusqu'à la révolution.

Sévis, de l'ancien doyenné de Longueville, comptait 36 paroissiens au XIIIe siècle, 66 feux en 1738. Aujourd'hui, c'est une commune de 516 habitants annexée à Cressy.

(1) *Catalogue général des Cartulaires des archives départementales*, p. 38 et 39. In-4°, Paris, 1847. — (2) Id., ibid.

CROPUS.

L'église de Saint-Jean de Cropus est située sur le bord du chemin, dans un petit cimetière planté de pommiers et clos de murs bien entretenus. Cette église neuve a été bâtie et lambrissée en 1786, comme l'indique le millésime du portail et comme le prouvent les archives. Voici en effet ce que nous lisons dans un registre de fabrique, de 1785-92 : « Le 5 février 1786 eut lieu une assemblée générale de tous les propriétaires de la paroisse de Cropus, présidée par M. du Fossé, seigneur et patron de la paroisse, M. du Bosmelet, son fils, conseiller au Parlement, et M. Gaillard, curé. On y exposa que depuis 1778 des réédifications étaient devenues urgentes dans la nef et dans le chœur. La charpente étant dans un tel état de vétusté et de dépérissement, qu'il pleuvait, comme par gouttières, en différents endroits. Ceux qui fréquentaient l'église n'étaient plus à l'abri des injures de l'air et couraient même danger de vie. Après visite faite, on avait reconnu qu'elle devait être démolie et reconstruite à neuf. On reconnaissait, de plus, que la nef de Cropus n'était point assez éclairée ; que les croisées y étaient petites, mal percées, et que de là il naissait pour le corps de l'église une grande obscurité, un air malsain, une humidité funeste tant pour le bâtiment et ce qui y est enfermé, que pour ceux qui le fréquentent. On ajoutait que le clocher, à l'entrée du chœur, ne pouvait être plus mal placé, qu'il masquait cette partie de l'église, gênait, rétrécissait et embarrassait le chœur, incommodait les prêtres et nuisait au service divin (1). »

A la suite de ces considérants, la réédification de la nef fut décidée ainsi que le transport du clocher sur le portail de l'ouest. De ces travaux, M. Dufossé et M. Gaillard offrirent de faire presque tous les frais. Aussi la paroisse, après leur avoir adressé les plus vifs remercîments, les pria-t-elle d'une voix unanime de vouloir bien diriger l'ouvrage et de faire tous les devis, plans et marchés qu'ils jugeraient convenables dans l'intérêt de la communauté.

Le 4 mars 1787, en assemblée générale, les commissaires

(1) Regist. des délib. de Cropus, au greffe du trib. civil de Dieppe.

désignés par le vote unanime rendaient compte de leurs opérations. Ils avaient refait le pignon du portail, réédifié les murs de la nef, percé de grandes croisées, établi une charpente neuve sur toute l'église, et revêtu l'intérieur d'un berceau de chêne de Hollande. Enfin ils avaient transporté le clocher du chœur au portail, par un curieux travail de mécanique, opération dangereuse et délicate pendant laquelle le vicaire du lieu était resté dans le beffroi carillonnant les trois cloches (1). Après cet exposé *les propriétaires, trésoriers et habitants pénétrés de reconnaissance des bienfaits du dit seigneur du Fossé et du dit sieur curé, des soins que les sieurs commissaires se sont donnés pour la perfection des ouvrages mentionnés et arrêtés dans la délibération du* 5 *février, leur en font leurs très-humbles remercîments. Ils louent, approuvent et acceptent lesdits ouvrages qu'ils trouvent faits avec solidité, goût et économie, et après avoir vérifié ce qui était dépensé et payé, ils ont trouvé l'état juste et exact et le ratifient en tant que besoin* (2).

M. du Fossé et M. le curé contribuèrent encore à l'ameublement général de l'église, à la confection des bancs et des stalles, de la chaire et de l'autel. En un mot ils rendirent cette église vraiment charmante pour l'époque. Aussi il faut entendre les bons paroissiens, pénétrés de la plus vive gratitude, leur adresser, le 5 septembre 1790, les touchants remercîments qui suivent : « Quant à M. de Bosmelet et à M. le » curé, qui ont bien voulu prendre la conduite des travaux, » l'assemblée est pénétrée de reconnaissance de leurs soins » et peines et de tous les moyens qu'ils ont employés pour » parvenir à la perfection desdits ouvrages. Elle agrée et » ratifie lesdits travaux, reconnaissant qu'ils remplissent » entièrement le vœu des délibérations du 5 février 1786 et » 4 mars 1787, qu'ils sont faits de la manière la plus utile et » la plus avantageuse pour la paroisse. L'assemblée ne peut » assez remercier M. le curé des nouveaux actes de sa bienfaisance, et les personnes inconnues qui donnent à cette » église des preuves de générosité aussi rares que méritantes. » L'assemblée prie M. de Bosmelet de recevoir les témoigna-

(1) Pareille opération, et plus dangereuse encore, avait eu lieu à Crescentino, en Piémont, en 1776. *Magasin pittoresque*, année 1844, p. 327.
(2) Regist. de fabr., ibid.

» ges de la reconnaissance qu'elle lui doit particulièrement,
» et d'assurer M. le chevalier du Fossé, son frère, qu'elle le
» compte au nombre des bienfaiteurs de la paroisse (1). »

Les derniers seigneurs du village furent les Thomas de Chamacourt, dont les tombeaux reposent à l'ombre de l'église, près d'une croix de grès du XVIe siècle, couverte des instruments de la Passion.

Cropus, qui comptait 75 paroissiens sous Philippe-Auguste, voyait alors son patronage contesté par l'archevêque Gauthier et Michel du Bosc, seigneur du lieu. Il paraît bien que le châtelain l'emporta, car en 1488, lorsque Jean d'Etouteville fonda la collégiale de Blainville, il lui donna comme une de ses principales ressources la dîme et le patronage de Cropus. Le collége avait aussi le droit de prendre dans cette église une poignée de chanvre, le jour de la Chandeleur. Cependant il faut bien que l'infortuné chapitre se soit vu dépouiller plus tard, car le pouillé de 1738 proclame de nouveau les droits du seigneur. Les registres de la fabrique, les traditions locales, les ceintures funèbres et les archives communales déposent en sa faveur. Cropus est maintenant une succursale de 550 habitants.

SAINT-HELLIER.

Une idée favorite, que nous sommes heureux de voir partagée par les populations, que nous aimons à recueillir à travers les siècles, comme une émanation de cette voix de Dieu qui n'est autre que celle de la vérité, c'est de rattacher le passage des Saints aux fontaines qui portent leur nom et aux églises qui leur sont dédiées. Nous sentons très-bien qu'il ne faut pas trop presser cet argument. Cependant qu'on veuille bien l'examiner et l'on trouvera qu'aux lieux qui portent le nom d'un saint indigène, se rattache presque toujours un acte de sa vie ou de l'histoire de ses reliques.

Aussi c'est avec bonheur que nous avons appris, de la bouche même du pasteur et des fidèles de Saint-Hellier, la pieuse croyance, transmise de père en fils, que le saint patron de cette église avait franchi cette vallée, s'était assis près de la fontaine qui porte son nom, et s'y était même désaltéré.

(1) Regist. de la fabr., ibid.

La chose nous paraît pleine de vraisemblance. Hellier, natif de Tongres, traversa le nord de la Gaule, pour se rendre à Nanteuil, dans le diocèse de Coutances, près de saint Marcou, dont il fut le disciple, avec les solitaires Criou et Domard (1). C'était vers l'an 545, rempli du désir d'une plus profonde solitude et d'une plus grande austérité, Hellier quitta Nanteuil pour se retirer dans l'île d'Agna, que quelques-uns pensent être l'Angleterre (2). Trois ans après saint Marcou vint l'y visiter et eut peine à le reconnaître tant il était exténué. « Plus tard Hellier se rapprocha de ses anciens frères, il revint habiter le diocèse et s'établit, non pas à Nanteuil, mais à Gersey. Ce fut là qu'il finit ses jours, de la main d'une troupe de pirates qui lui tranchèrent la tête, pendant qu'il leur annonçait l'Évangile (3). » C'était vers l'an 560, et la capitale de l'île prit bientôt le nom du saint martyr.

Ce fut sans doute pendant son voyage des bords du Rhin aux rivages de la Manche, que le solitaire traversa la Varenne et se reposa sur ces collines qui ont gardé le souvenir de son passage. Cet homme de Dieu ne put voir ces peuples livrés à l'idolâtrie, sans se sentir un ardent désir de leur annoncer l'Evangile. Nul doute qu'il n'ait desséché sa bouche par de fréquentes prédications; la fontaine qui porte son nom servit à le désaltérer et à baptiser les premiers chrétiens.

Depuis ce temps, la piété des peuples a vénéré cette source de vie. Un édifice en bois la recouvre aujourd'hui; l'image du saint y est suspendue; elle est entourée de plus de quatre cents cordons déposés par des mères qui y apportent leurs enfants malades. Elles trempent dans l'eau froide l'autre moitié de ce cordon, qu'elles placent ensuite comme une ceinture autour du corps de leurs enfants. Cette opération est un des remèdes innocents qu'elles emploient. Mais en voici bien un autre, qui a quelque chose de barbare : Ces malheureuses mères plongent, dans l'eau glacée, leurs petits enfants malades, elles les y font descendre à trois différentes reprises, espèce de baptême qui rappelle peut-être les antiques immersions pratiquées par le saint sur leurs pères. Elles enfoncent d'abord le malade jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis enfin jusqu'au sommet de la tête. Il y a foule le 16 juillet,

(1) *Histoire des Evêques de Coutances*, par M. Lecanu, p. 28. — (2) Id., ibid., p. 48. — (3) Id., ibid., p. 49.

jour de la fête de Saint-Hellier ; ce jour-là on compte jusqu'à 300 enfants.

Les pèlerins placent aussi autour de la fontaine des cierges et des chandelles, ils puisent de l'eau dans un vase pour la boire ou pour l'emporter. Tristes abus d'une pieuse croyance et d'un vénérable souvenir !

L'église de Saint-Hellier, située au pied de la colline et près de la fontaine, est bâtie en pierre tuffeuse et dans le style cintré le plus simple et le plus uni. Sa forme est assez rare, malheureusement plusieurs fenêtres ont été défigurées sous Louis XV. Le clocher est tombé vers 1758. Il était situé au côté méridional du chœur. Cette vieille tour s'est affaissée d'elle-même et n'a jamais été relevée. Depuis ce temps les cloches ont été placées sous un hangar, construit en 1760. Deux furent enlevées à la révolution, celle qui reste a été fondue par Cavilier, d'Aumale, et bénite en 1782, par M. Boudin, curé de la paroisse.

Les travaux de pavage du chœur ont fait exiler dans la nef la pierre tombale d'un prêtre, qui est couché tête nue avec l'aube, l'étole et la planète antique. On lit autour : « *Cy-gist monseigneur Hélie Iseut, prestre, qui trespassa l'an de grâce* M CCC LII, *le premier jour de juing. Priez Dieu pour le repos de l'âme de li.* » Au fond du chœur est l'image du saint patron, dont la fête est célébrée avec pompe le 16 juillet ; ce jour-là on dit beaucoup d'évangiles sur la tête des petits enfants, que l'on conduit ensuite à la fontaine. Autrefois on allait processionnellement bénir la source et y allumer un feu.

L'Abbaye de Saint-Victor posséda toujours l'église de Saint-Hellier, et en présenta les curés. En 1738 on y comptait 47 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 600 habitants. Les derniers travaux opérés à Saint-Hellier sont une sacristie, construite en 1835, et une croix de cimetière, bénite par M. Surgis, vicaire-général, le 24 mai 1846.

LA FRESNAYE.

La petite église de Saint-Sauveur-de-la-Fresnaye, située sur la rive droite de la Varenne, a été entièrement reconstruite en 1788. Dépouillée comme tant d'autres à la révolution, elle conserve deux petites contre-tables sculptées avec beaucoup de goût vers 1700.

Donnée par les seigneurs de Dampierre au prieuré de Saint-Laurent-en-Lyons, cette église fut toujours sous le patronage du prieur qui, parfois, la fit desservir par des religieux.

La Fresnaye, de l'ancien doyenné de Longueville, est appelée *Fraxineta* dans le pouillé d'Eudes Rigaud et Freneuse dans celui de Harlay. Au XIIIe siècle, on y comptait 24 paroissiens, il n'y avait plus que 10 feux en 1738, ce qui indique une grande dépopulation ; aujourd'hui, c'est un simple hameau de Saint-Hellier.

LES GRANDES-VENTES.

Le bourg des Grandes-Ventes est situé sur le bord de la route nationale qui conduit de Dieppe à Beauvais, au milieu de la forêt d'Eawy qui n'est qu'un démembrement de la forêt d'Eu. Ce frais village rayonne de jeunesse et de vie ; on dirait qu'il est né d'hier et que les maisons ne font que sortir de terre ; toutes sont neuves, bien bâties et bien alignées sur le grand chemin. Plusieurs sont entourées de haies vives et de jardins remplis de fleurs. D'autres sont des boutiques qui étalent aux fenêtres leurs marchandises.

Rien n'est ancien aux Grandes-Ventes. On cite pourtant dans les champs, vers Équiqueville, de nombreuses tuiles romaines remuées par la charrue et recueillies par les maçons pour en faire du ciment. C'est dans le hameau du *Chatelet* surtout que les débris abondent, et c'est là, dit-on, que fut l'ancienne ville d'*Hesdin* dont les bûcherons mêmes ont gardé le souvenir.

L'église, située sur la route, au milieu d'une place publique où se tient le marché des dimanches, est un édifice presque moderne dont l'intérieur a été renouvelé comme le village. Cette église, bâtie en grès et en silex, a la forme d'une croix et doit dater de « *l'an* M.Vccxlv, » chiffre qu'on lit sur une porte latérale. Son clocher, sur le portail, est une tour carrée surmontée d'une flèche d'ardoise couronnée d'épis et aplatie comme au temps de Louis XIII. La corniche en bois qui règne dans l'intérieur du vaisseau présente les douze apôtres avec leurs attributs accoutumés.

L'autel et le rétable proviennent de l'ancienne chapelle

de Sainte-Marguerite-du-Pubel. Le Pubel était un prieuré fondé par Henri II et confirmé par le pape Alexandre III, en 1175, à l'abbaye de Saint-Laurent-en-Lyons. Plus tard, il devint, par échange, une propriété de l'abbaye du Vallasse.

Dans le chœur des Grandes-Ventes, pour terminer le sanctuaire, on remarque un vitrail du XVIe siècle représentant la patronne de la paroisse, entourée de tous les attributs bibliques que lui donna l'Église du moyen-âge. La reine des cieux est au milieu, portant sur sa tête l'étoile de la mer, « *Stella maris;* » elle est surmontée par la Trini é qui déroule cette légende : « *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te.* » A sa droite est le soleil dont elle marche l'égale. « *Electa ut sol.* » A sa gauche la lune qu'elle éclipse par sa beauté. « *Pulchra ut luna.* » A ses pieds est une ville avec ses tours et ses remparts, ses maisons et ses églises surmontées de flèches ou de dômes. « *Civitas (Dei).* » Çà et là sont semés autour d'elle une fontaine de marbre avec colonnes et bassins, « *Fons signatus;* » le lis frais des vallées, « *Lilium convallium;* » un bouquet de fleurs rouges et blanches, « *Flos campi;* » la porte d'une cité, « *Porta cœli;* un cyprès ondoyant au gré des vents, « *Quasi cypressus;* » un rameau qui s'élève, « *Virga (Jesse);* » une margelle de puits, « *Puteus aquarum;* » une tour ronde, au toit pointu, avec créneaux et meurtrières, « *Turris Davidica;* » un cèdre verdoyant avec ses fruits mûrs, « *Quasi cedrus;* » un jardin fermé de claires-voies avec barrière, « *Hortus conclusus.* » C'est un véritable poème que cette verrière. C'est une litanie illustrée en l'honneur de Marie.

Citons, avant de sortir de l'église, deux tableaux qu'elle renferme. Le premier, sur bois, est du XVIIe siècle; c'est *Saint-Augustin* présentant son cœur à la Sainte-Vierge. Le second, qui est sur toile, montre le *Christ descendu de la Croix* et soutenu par des Anges. Cette composition moderne a été donnée par la Liste civile, sur la demande de M. le marquis de Chasseloup-Laubat, député du pays.

La paroisse des Grandes-Ventes a toujours été importante depuis deux siècles. En 1738, elle portait le nom de Ventes-d'Eawy et comptait 392 feux. Aujourd'hui, elle compte environ 2,000 habitants.

Cette paroisse, toutefois, est de création moderne. Eudes

Rigaud raconte dans son pouillé qu'elle fut fondée de son temps, par les moines de Beaubec, sur un terrain qui leur appartenait. Beaubec, fondé en 1127, était la fille aînée de ce fameux monastère de Savigny, qui compta jusqu'à trente maisons religieuses sorties de son sein. La fille et la mère embrassèrent la règle de Citeaux. Ce fut aussi vers cette époque que les religieux de notre abbaye vinrent dans la forêt d'Eawy (*de Aquosis*) (1) essarter des bois et défricher des terres qui leur avaient été données à cultiver. Dans ces nouveaux essarts, ils élevèrent une chapelle en l'honneur de Notre-Dame, ce qui fut cause que la paroisse porta le nom de Sainte-Marie de Beaubecquet, *Beata Maria de Bello Bequeto.* Ils donnèrent ce bénéfice naissant à l'archevêque de Rouen, à ce puissant cordelier qui réforma le XIII[e] siècle. Rigaud conféra, pour la première fois, la cure de Beaubecquet à Roger, l'un de ses clercs, le lundi d'avant la Nativité de la Sainte-Vierge de l'année 1263. L'année suivante, le jour des Nonnes de septembre, le même pontife bénit le cimetière de Beaubecquet, en se rendant de Bellencombre à Alihermont (2). Quelque temps après, M[e] Jean de Nointel, son archidiare et son vicaire-général, donna la même église à Gosson, clerc de Dieppe.

Il paraît bien que la forêt d'Eawy dépendait de la châtellenie de La Heuze, au moins dans la partie qui fut donnée aux moines de Beaubec, car nous voyons, en 1308, le bailli de Caux condamner le curé des Ventes à présenter l'eau bénite et l'encens au comte de La Heuze, en sa qualité de patron-honoraire.

Au XV[e] siècle, le patronage de cette église fut cédé aux chanoines de Rouen, en échange des dîmes de Saint-Saire en Bray. Aussi, les derniers pouillés reconnaissent-ils les droits du chapitre. En finissant, rendons hommage aux moines laborieux de Beaubec qui, dans leurs premiers jours, travaillèrent long-temps de leurs mains. Ils défrichèrent la forêt de Bray et celle d'Eawy et y établirent des colonies d'agriculteurs. D'autres se firent artisans et ouvrirent des ateliers d'in-

(1) Eudes Rigaud donne à la forêt d'Eawy le nom de *foresta de Aquosis*, ce qui, chez lui, semblerait dire *forêt des Ifs*, car il appelle Saint-Ouen-des-Ifs *Sanctus Audoenus de Aquosis*, et la paroisse même des Ifs *Ecclesia de Aquosis.* — (2) *Regest. visit.*, p. 496.

dustrie. Les constitutions de l'ordre de Citeaux constatent, qu'à cette époque, les religieux de Beaubec travaillaient l'argile plastique des environs de Forges et en formaient ces pavés fleuris et imagés qui embellissent encore le sanctuaire de nos vieilles églises.

ARDOUVAL.

Richard-Cœur-de-Lion échappé par miracle à l'orage qui menaça de le submerger, en face de *Maresdans*, avait bâti, sur les rives de la Seine, une abbaye de l'ordre de Citeaux, qui porta le nom de Bon-Port. L'événement avait eu lieu en 1190, la fondation fut complètement régularisée en 1198. Le duc-roi était alors à l'apogée de sa gloire et de sa fortune. Il fut libéral envers le dernier monastère que la puissance ducale fondait en Normandie. Outre les droits sur le péage de Dieppe, sur les halles et sur les moulins de Rouen, il donna aux moines plus de cent acres de terre à prendre dans la forêt d'Eawy. C'étaient des bois de construction et de chauffage, des taillis pour le panage et des landes pour le pâturage (1).

Les disciples de saint Bruno ne tardèrent pas à venir avec leurs coules blanches chanter les louanges de Dieu dans la forêt, en l'essartant à la sueur de leurs fronts. Tandis que les moines de Beaubec défrichaient la même forêt au triage des Grandes-Ventes et fondaient la chapelle de Notre-Dame de Beaubéquet, ceux de Bon-Port vinrent cultiver de leurs mains la plaine d'Ardouval et y établirent une chapelle de Sainte-Marguerite. Suivant la volonté du donateur ils y placèrent une grange pour recueillir les dîmes et les fruits de la terre. Eux-mêmes avaient soin de satisfaire aux besoins religieux des populations qu'ils installèrent dans leurs domaines, et jusqu'à la révolution un religieux de Bon-Port fut toujours curé d'Ardouval. Il avait le titre de *prieur* et on l'appelait pour cela *prieur-curé*.

En 1732, un grand malheur affligea cette population pacifique et solitaire. Un horrible incendie, qui prit à la grande ferme, consuma l'église, le presbytère et tout le hameau. Le

(1) Charte de Richard-Cœur-de-Lion, donnée en 1198. — Confirmée par Henri V, en 1422. — *Neust. pia*, p. 896. — Charte de l'abbé de Bon-Port, en 1277. — *Neust. pia*, p. 898.

prieur-curé d'alors était Dom Denis-Claude Fournier, homme de cœur et de tête, qui entreprit l'œuvre de la restauration et qui soutint par son courage ses paroissiens désolés. Il fit rebâtir l'église en brique avec base de grès. Dès l'année 1732, il fit le jubé et le baptistère, puis il élança le clocher sur le portail. Dans la flèche d'ardoise, il enferma une cloche dont il fut le parrain et le donateur.

Peu de temps après, il donna à l'église un fort joli tableau représentant la *Résurrection de Lazare*, emblême, sans doute, de la résurrection de l'église. Ce tableau est sale, mais la pose des personnages est bonne. Les figures sont soignées et les ornements, qui encadrent la scène, ne manquent pas de magnificence.

Ardouval, qui comptait 50 feux en 1738, est aujourd'hui une succursale de 375 habitants à laquelle on a annexé la commune de Mesnil-Follemprise.

Il se passe ici quelque chose de primitif qui ne s'explique que par l'existence d'une population au milieu des forêts. La fête de Sainte-Marguerite, patronne de la paroisse, est encore fêtée, le 20 juillet, avec autant de solennité que la fête de Pâques. Tout le monde chôme, ce jour-là, et il y a grand grand office. Ajoutons que toutes les femmes enceintes de la paroisse et de la contrée viennent déposer un cierge devant l'image de la sainte afin d'obtenir une heureuse délivrance.

LE MESNIL-FOLLEMPRISE.

Le Mesnil-Follemprise porte ce nom depuis un demi-siècle, après la réunion du hameau de Follemprise à la commune du *Ménil-aux-Moines*. Cet humble séjour des anciens religieux de Fécamp est placé dans une gorge étroite, véritable désert relégué entre deux forêts sauvages. Un de nos premiers ducs de Normandie, qui venait souvent chasser dans la forêt de son château de Bures, avait donné cette terre aux moines de Fécamp, qui la cultivèrent.

L'histoire, pourtant, ne dit rien de cette donation première. Elle raconte qu'en 1560 Jean Dubusc, curé de Quillebeuf, fonda au Mesnil une chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui est encore le patron de la paroisse. On voit, en effet, dans un vitrail, le saint précurseur du Messie baptisant son maître et le montrant aux peuples comme l'agneau qui doit effacer les

péchés du monde. Le fondateur et ses héritiers présentaient les titulaires à l'agrément de l'archevêque.

Le chapelain, qui desservait cette succursale de Bures, avait le droit d'y faire toutes les fonctions curiales, seulement il était tenu d'assister, le jour de la Dédicace, à l'office paroissial de Bures. Son revenu consistait dans une portion congrue que lui faisait l'abbaye de Fécamp et dans une rente accordée par les curés de Bures.

De l'église embellie et peut-être fondée par messire Jean Dubusc, il ne reste guère que des vitraux du XVIe siècle, conservés dans l'église renouvelée depuis cent cinquante ans. Citons, après le *Baptême de Saint-Jean*, le *Crucifiement de Jésus-Christ*. Des anges entourent le Fils de Dieu et reçoivent dans des coupes le sang qui coule de ses plaies.

A l'autel de la Sainte-Vierge, nous avons remarqué trois statues couvertes de chemises blanches garnies de dentelle. Cet usage d'habiller les images était fort commun autrefois ; il devient très-rare aujourd'hui. Nous nous souvenons, dans notre enfance, d'avoir vu dans les églises grand nombre de saints et de saintes vêtus de dentelle. C'était surtout les jours de fête que l'on redoublait d'ardeur pour faire la toilette des patrons de l'église et des chapelles. Il est vraisemblable que le linge offert par la piété des fidèles était vendu au profit de l'église ; c'est ainsi, du moins, que nous croyons expliquer ce passage des archives de la fabrique de Nesles, où nous trouvons, aux années 1583 et 1608, une recette *pour avoir vendu les chemises données à la Sainte-Vierge* (1). Les fabriques faisaient aussi quelquefois les frais de l'habillement, car, dans les archives de la paroisse de Saint-Gervais de Rouen, nous trouvons, en 1559, « Payé 9 livres pour la fasson de la robe de la Vierge (2). »

CHAPELLE DE FOLLEMPRISE. — Follemprise, c'était une poignée d'hommes que la religion consolait par la présence de ses pieux enfants. Aujourd'hui, ces pauvres gens sont entièrement séparés de Dieu et des hommes.

Dans l'herbage qui entoure une belle et vieille ferme du XVIe siècle, reste la maison abandonnée des religieuses de

(1) Archiv. de Nesles, au dépôt du lieu. — (2) Arch. de la fab. de Saint-Gervais, au dépôt départemental.

Sainte-Marie-de-la-Visitation, bâtie en 1632. Une chapelle, plus ancienne, fait corps avec cette construction monastique; c'est un des derniers vestiges du style flamboyant, celle-là même qui fut fondée par Jean Toussaint, docteur en théologie, le 16 février 1538; il l'avait dédiée à l'Annonciation de la Très-Sainte-Vierge. L'archevêque de Rouen approuva son œuvre et plaça ce bénéfice à la présentation de ses héritiers. Toutefois, un siècle après, abandon en fut fait au second monastère de la Visitation de Rouen. C'est alors que les religieuses vinrent y habiter, qu'elles constituèrent un chapelain et qu'elles lui élevèrent une demeure à côté de leur chapelle. Jusqu'à la révolution, ce chapelain desservit Follemprise et le Mesnil-aux-Moines. Il prenait le nom de vicaire de Bures et de chapelain titulaire de Follemprise. Ces deux hameaux ne forment plus qu'une seule commune de 300 habitants réunie à la succursale d'Ardouval.

POMMERVAL.

Pommerval, que quelques-uns écrivent *Pommerai-Val*, en latin *Pomarii-Vallis*, semble tirer son nom d'un vallon rempli de pommiers. Cependant ce village est situé sur la plaine et il ne possède pas plus de pommiers que les autres. L'église était située près d'un vieux château, dont on ne montre plus que la place. Elle est en forme de croix; une flèche d'ardoise s'élance du milieu des transepts; tout le monument a été construit avec du silex et du grès, dans le cours du XVIe siècle; à la contre-table sont les statues de Saint-Jacques et de Saint-Charles-Borromée, patrons de la paroisse. Dans l'encadrement est une toile bien délabrée sur laquelle on distingue une des pages de la vie de saint Louis; nous croyons qu'il s'agit de la réception de la couronne d'épines et de la sainte robe. Ce tableau, bien mal conservé, nous a paru intéressant. Cette contre-table en bois a été donnée par le seigneur du lieu dont les armoiries surmontent l'œuvre. Dans la nef, on aperçoit la ceinture noire et les armoiries des seigneurs-patrons. Les dalles usées du chœur recouvrent peut-être leurs tombeaux. Une des chapelles des transepts renferme un autel dédié à saint Roch, à saint Sébastien et à saint

Adrien. C'est sans doute la suite d'un vœu fait dans une peste.

Dans le bas de l'église sont deux bas-reliefs en bois provenant d'une ancienne *Passion*. Là aussi se trouve le baptistère en pierre du XIIIe siècle, assez remarquable par les têtes d'hommes qui se trouvent aux angles. Pommerval, de l'ancien doyenné de Neufchâtel, comptait 102 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 547 habitants.

GRIGNEUZEVILLE.

Dans les allées d'arbres qui entourent le château de Grigneuzeville, a été placée, par les seigneurs du lieu, une église dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Les fondateurs en restèrent les patrons sur la terre et manifestèrent leur puissance en couvrant l'église de litres et d'armoiries. A ceux qui voulurent la contester, ils opposèrent leurs aveux du 12 mai 1472 et du 10 octobre 1682.

Ce fut au XIIIe siècle que la première construction fut tentée, comme on l'aperçoit encore dans la nef; mais, au siècle dernier, l'église a été remaniée presque tout entière. Vers 1700, cet édifice a subi une ruine totale dont le clocher ne s'est pas relevé.

Le chœur conserve des traces du XVIe siècle, et la sacristie, construite en 1712, *a été donnée par M. d'Ozane, curé de cette paroisse*. Dans l'enceinte du sanctuaire sont cinq pierres tombales du siècle dernier. Nous n'avons pu lire que l'inscription suivante : « Cy gît le corps de messire Jean Le..., écuyer, seigneur et patron de cette paroisse et autres lieux, conseiller du roy, correcteur en la cour des comptes, aydes et finances de Normandie, ancien trésorier administrateur de l'Hôpital-Général de Rouen, décédé le 3 mars 1780, âgé de 70 ans. »

Grigneuzeville, de l'ancien doyenné de Cailly, comptait 55 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 314 habitants à laquelle est réunie l'ancienne paroisse de Louvetot.

LOUVETOT-PRÈS-BELLENCOMBRE.

Cette petite église, située sur la plaine, est encore bien

conservée et garnie d'un élégant mobilier. Pourtant, depuis bien des années, elle n'a plus de prêtre, et cette paroisse qui comptait 42 feux au siècle dernier, n'est aujourd'hui qu'un simple hameau de Grigneuzeville.

L'église primitive fut construite en bizet dès le XIIIe siècle, à l'époque où Guillaume, comte de Varenne, en donnait le patronage et les dîmes au prieuré de Bonne-Nouvelle-lès-Rouen. L'archevêque Gauthier de Coutances confirma cette donation au mois de décembre 1202, aussi toujours et à toutes les époques le prieur de Bonne-Nouvelle a-t-il eu des prétentions sur ce bénéfice ; cependant, d'après les derniers pouillés, l'abbé du Bec était devenu présentateur.

Toutes les fenêtres de l'église ont été refaites au siècle dernier. Dans ce même temps on mit sur l'autel les statues véritablement intéressantes de Saint-Wandrille et de Sainte-Madeleine, patronne de l'église. Les deux chapelles de la Sainte-Vierge et de Saint-Nicolas possèdent deux jolies petites contre-tables en pierre blanche, du XVIIe siècle, l'abrégé de celles de Saint-Saëns. L'image de saint Nicolas se retrouve encore dans un vitrail que j'attribue au temps d'Henri IV.

Les seuls tombeaux que l'on y trouve sont une dalle effacée du XIVe siècle et une inscription tumulaire ainsi conçue : « Cy gist discrète personne Me Adrien Taine, prestre et curé de cette paroisse, qui décéda le 23 décembre 1717. » Ce bon pasteur est sans doute le décorateur de l'église. Puisse-t-il du haut du ciel veiller sur le pauvre temple qu'il a beaucoup aimé sur la terre. Cette église est charmante encore : elle possède des rentes foncières qui ne s'élèvent pas à moins de 350 fr. Espérons que la fabrique de Grigneuzeville ne la laissera pas tomber faute d'entretien.

LA CRIQUE.

Dans les fraîches avenues du château de La Crique, est située une modeste église qui a donné son nom au village ; car, s'il faut en croire les étymologistes, Crique veut dire église, dans cette langue teutonique qui, avec la langue latine, servit à composer nos idiômes modernes. Cette petite église a pour nous deux faces, celle de 1847 et celle de

1849 ; aussi nous lui consacrerons deux pages qui seront l'une un acte de décès, l'autre un acte de naissance.

La vieille église, dédiée à la Sainte-Trinité, renfermait, dans les murs de la nef, une vieille porte cintrée et un appareil en silex disposé en feuilles de fougère, vrai cachet du XIe siècle. Le chœur présentait aussi des cintres romans de cet âge. Sur les murs de l'église, sur les dalles du chœur, sur la toile des tableaux, on voyait briller les armes des seigneurs-patrons.

Au côté nord du chœur était placée une pierre de marbre noir sur laquelle on lisait, gravée, la fondation d'un obit fait en 1698 par « noble dame Nicole Brossel, veuve de messire de Hesse, baron, seigneur et châtelain, conseiller du roi en ses conseils, envoyé extraordinaire près plusieurs électeurs et princes de l'empire et résident près M. l'Électeur Palatin. » Il est bien malheureux qu'en démolissant l'ancienne église on n'ait pas songé à conserver cette pierre doublement intéressante au point de vue de la piété et de l'histoire.

La Crique, qui ne comptait que 24 paroissiens en 1250, et 41 feux en 1738, est devenue, de nos jours, une succursale de 460 habitants, au moyen de l'adjonction des anciennes paroisses des Innocents et de Saint-Ouen-sur-Bellencombre. Si à ce chiffre on ajoute les 200 habitants qui peuplent l'annexe de Beaumont-le-Harenc, on obtiendra une population de près de 700 âmes.

Aussi, dès 1827, l'église fut reconnue trop petite pour une telle population ; on essaya de l'agrandir et l'on confia cette tentative à un menuisier de Sommery, nommé Jacques Rasset, bon chrétien, bon sculpteur, connu par de nombreux travaux de décorations d'églises (1). Le brave homme fit un plan de portail et de clocher qui coûtèrent 20,000 fr., tout détestables qu'ils étaient. Heureusement pour la réputation de ce digne *huchier*, son informe maçonnerie a disparu et personne ne la regrette.

Trop petite et trop vieille, l'église de La Crique a été détruite l'an passé et, malgré les événements politiques, le chœur et une partie de la nef ont été achevés en quelques

(1) L'*Union*, journal qui parut à Rouen du 15 décembre 1845 au 15 août 1846.

mois. Le plan de la nouvelle église a été dressé par M. l'abbé Robert, directeur au séminaire d'Yvetot, déjà connu dans ce diocèse par de nombreuses et intéressantes constructions ecclésiastiques. Nous citerons de ce nombre la restauration de l'église d'Ingouville-ès-Plains, le chœur de Manneville-ès-Plains, la chapelle romane de l'hôpital de Fécamp, l'élégante chapelle du séminaire d'Yvetot et la grande église de Saint-Vincent-de-Paul qui s'élève aux Quatre-Chemins, près le Hâvre. M. Robert a choisi pour cette église de campagne le style roman qui n'est vraiment bien caractérisé que dans le clocher, œuvre de goût et digne d'éloges.

La maçonnerie a été conduite par Boitard, entrepreneur, qui a confectionné une douzaine de ponts sur le chemin de fer de Rouen au Hâvre.

La dépense totale, estimée à 40 ou 50,000 fr., a été payée en très-grande partie par la famille d'Iquelon, dont la piété est héréditaire et la bienfaisance proverbiale. Aussi c'est avec raison qu'on a pu placer sur les murs cette inscription commémorative que nul ne démentira, parce qu'elle est la voix de la vérité et de la reconnaissance : « L'an de grâce 1848, la nef de cette église a été rebâtie par la libéralité de Madame d'Iquelon, née de Rassent, et de M. Hyppolite d'Iquelon, M. Delamare étant maire et M. Leforestier, curé de cette paroisse. »

Cette église a été bénite avant d'être achevée. Cette touchante cérémonie a été accomplie le 17 décembre 1848. Monseigneur Blanquart de Bailleul est venu exprès de Rouen pour présider cette fête, il est resté trois jours à La Crique et il a célébré sur les trois autels de la nouvelle église, récompensant par cette attention particulière la pieuse générosité des fondateurs.

L'édifice sanctifié par le successeur de saint Romain, est une chapelle qui n'a pas de transept comme toutes les églises que l'on bâtit aujourd'hui. Le symbolisme chrétien qui voulait la croix dans la forme des églises n'est plus compris de nos jours ; par suite de ce système moderne le clocher n'est point entre le chœur et la nef, il est relégué au portail. Cet usage dure depuis deux siècles et menace de continuer. Adieu donc désormais les chapelles de Saint-Nicolas, si chères à nos ancêtres.

A La Crique l'évêque de Myre est remplacé par les Saints

Anges gardiens, dont l'office solennel a été fondé en 1728, par messire Robert Lecerf d'Icquelon, pieuse institution qui a été ratifiée et renouvelée en 1824 par ses dignes héritiers. Le vertueux châtelain de La Crique a laissé dans ce pays de touchantes fondations qui feront long-temps bénir sa mémoire. Le 4 mai 1710 il donna une maison et créa une rente pour avoir un vicaire qui fît le catéchisme le dimanche, après les vêpres, et une instruction pendant la messe. En 1732 il compléta l'œuvre de l'instruction de la jeunesse, en faisant venir une sœur d'Ernemont, pour l'éducation des petites filles.

SAINT-OUEN-SUR-BELLENCOMBRE.

Cette petite paroisse était à la présentation de l'abbé de Saint-Victor. Supprimée à la révolution, son église a été bientôt démolie; aujourd'hui ce n'est plus qu'un simple hameau de La Crique. La cloche transportée à cette dernière paroisse nous a laissé lire cette inscription : « L'an 1731 j'ai été bénite par M. Duval, curé du lieu, et nommée Marie par haut et puissant seigneur messire Pierre Couture, chevalier, seigneur de Cropus et de Sorquainville, conseiller au parlement, et noble dame Marie de Hesse, femme de Louis-Robert Lecerf, seigneur, châtelain d'Icquelon et de ce lieu de Saint-Ouen, conseiller en la cour des comptes et des finances de Normandie. »

LES INNOCENTS-SUR-BELLENCOMBRE.

En 1154, ce village n'était encore qu'un simple hameau qui prit le nom d'une chapelle dédiée aux Saints-Innocents, qu'un seigneur y avait fait bâtir. Après sept siècles une destinée obscure est redevenue le partage de cette ancienne paroisse des Innocents. Depuis quelques années ce n'est plus qu'un hameau dépendant de la commune de La Crique. Erigée en paroisse en 1256, les Innocents ont cessé d'exister en 1823.

Saint Louis fut le premier seigneur-patron de cette église. Eudes Rigaud nous l'apprend dans son pouillé; mais en 1495 ce patronage passa au comte de Longueville. Après l'extinction du duché de ce nom le droit revint au domaine de la couronne. Le roi exerça ce privilége jusqu'à la révolution. Le chœur a conservé un cintre tuffeux du XIIe siècle. La nef pa-

rait avoir été construite au XIIIe, modifiée au XVIe et remaniée dans ses fenêtres il y a une centaine d'années.

BEAUMONT-LE-HARENC.

Sur une colline d'où la vue plonge sur un des embranchements de la Varenne, est assise la petite église de Beaumont qui doit son nom à sa position même. Le surnom de *Harenc* lui vient d'un seigneur normand, qui figure dans la charte du prieuré de Saint-Saëns, comme les surnoms de d'Esneval, de Giffard et de Mallet viennent des puissants châtelains qui possédaient ces villages.

La pauvre petite église, qui subsiste aujourd'hui, est bien isolée dans son cimetière planté de pommiers; elle est seule, et personne ne la visite; le sentier qui y mène est à peine frayé.

Elle est toute du XIIIe siècle, peut-être même du XIIe, seulement le portail et les fenêtres de la nef ont été refaites au siècle dernier. Les statues qui peuplent seules l'enceinte déserte sont contemporaines de l'édifice. Des armoiries couvrent cette église et indiquent encore l'antique patronage du seigneur. Les pouillés sont d'accord avec les monuments.

Saint-Pierre-de-Beaumont comptait 55 feux en 1738. Aujourd'hui cette ancienne paroisse forme, avec Beuzeville, une commune de 315 habitants. Beaumont est réuni à La Crique, et Beuzeville est annexé à Grigneuzeville.

BEUZEVILLE-LA-GIFFARD. — La désolation habite vraiment dans les sanctuaires de ce pays. Nous sortons d'une église où l'on étouffe faute d'air, personne n'y entrant jamais. Nous entrons dans une autre où l'air circule de toutes parts, étant délaissée sans réparation. L'église de Saint-Denis-de-Beuzeville est menacée d'une ruine prochaine, ses murs sont soufflés de toutes parts, son toît s'en va, pourtant c'est une construction en silex qui paraît avoir été refaite à une époque très-rapprochée de nous. Les fonts baptismaux sont en bois et datent du XVe siècle. L'abbé de Saint-Victor possédait les dîmes et la présentation de ce bénéfice qui comptait 40 feux en 1738. Il est vraisemblable que cette église avait été donnée au prieuré des sires de Mortemer, par les fameux Giffard, dont la terre a conservé le nom.

BOSC-LE-HARD.

Les Gallo-Romains occupèrent autrefois la grande plaine où est bâti le Bosc-le-Hard. En fouillant le sol, en le sillonnant avec la charrue, on retrouve encore des tuiles à rebords, des vases remplis de médailles, de noirs charbons et surtout des scories de fer qui rappellent d'antiques *ferrières*, aujourd'hui disparues. Le Bosc-le-Hard, tel qu'il est aujourd'hui, est un bourg moderne, plein de jeunesse et de vie. On y comptait 117 feux il y a cent ans. Aujourd'hui il y a près de 800 habitants, et la prospérité va toujours croissant.

L'église, toutefois, a peu changé, et les mutations qu'a subies le monument pourraient plutôt s'appeler des mutilations. Les anciens titres parlent d'une église paroissiale, existant en 1113 et déjà donnée au prieuré de Longueville. De ce monument, dédié à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'évangéliste, il ne reste guère qu'un pan de mur et de petites fenêtres, rebouchées ou disparues dans des ouvertures de brique pratiquées au siècle dernier. Nous n'avons plus trouvé dans le sanctuaire le lieu où repose le cœur du marquis Ozias Boniface, maistre de camp, gouverneur du fort Sainte-Catherine et le compagnon d'armes de Henri IV. Son portrait se voyait à une vître du chœur, à main droite, où il était représenté priant. Tombe et verrières ont disparu.

Le 28 février 1696, M. Platel, docteur en théologie, curé de Montérolier, prononça, dans l'église paroissiale du Bosc-le-Hard, l'oraison funèbre de messire Alexandre Boniface, chevalier-baron du lieu.

Cette église du Bosc-le-Hard, qui n'a rien de monumental, a été bien dépouillée et bien profanée à la révolution. C'est que la *commune révolutionnaire* du Bosc-le-Hard fut une des plus ardentes de la contrée. Elle faisait la terreur des populations d'alentour, et elle n'avait de rivales que dans les clubs brûlants de Buchy et d'Auffay.

Le dimanche 13 février 1791, M. Adam, curé, et M. Michel, son vicaire, prêtèrent, à la constitution civile, un serment qu'ils rétractèrent peu après. M. Michel émigra, mais le curé resta dans le pays, et le 16 prairial an III (juin 1795), le citoyen Jean-Jacques Adam déclara *se soumettre aux lois de la République pour l'exercice du culte catholique dans l'église*

du lieu. C'était après la chûte de Robespierre et de la Montagne, les églises, fermées depuis dix-huit mois, se rouvraient partout avec empressement.

Celle du Bosc-le-Hard avait besoin d'être purifiée, car on en avait fait une salpêtrière et un temple de la Raison. Le 10 octobre 1793, on avait brûlé, sur la place publique, les archives de l'église et les papiers féodaux du chartrier de M. Boniface, que l'on appelait les *titres honorifiques de la féodalité et de la tyrannie* (1).

Le 20 prairial an II, on célébra dans l'église la fête de l'Être-Suprême et de l'immortalité de l'âme; le 5 du même mois on abattit les bras de la croix du clocher, et l'on mit sur le coq le bonnet rouge de la liberté. Le 26 messidor, le conseil général de la commune se rendit en corps au temple de l'*Être-Suprême*, et après y avoir prononcé un discours, il planta *l'arbre de la liberté devant le portail du temple de l'Eternel.*

L'église, purifiée de toutes ses souillures, fut enfin rendue, en 1802, à ses pasteurs légitimes. Depuis ce temps on l'a meublée avec convenance et propreté. On y chercherait en vain des traces du patronage exercé long-temps par le prieuré de Longueville. Cette abbaye possédait ce bénéfice en 1419. En 1597, le seigneur de Bosc-le-Hard s'en était emparé, mais en 1684 il était revenu à ses premiers maîtres.

La révolution avait enlevé deux cloches à cette église. En 1827, la troisième fut refondue par Maire e Cartenet, de Déville. Le 4 novembre de la même année, jour de la fête du roi Charles X, elle fut bénite par M. Leboulleux . supérieur du grand séminaire, qui ce jour-là installait M. l'abbé Vauquelin, actuellement curé du Bosc-le-Hard. Nous donnons ici l'inscription de cette cloche : « L'an 1827 j'ai été bénite par M. Leboulleux, vicaire-général, et nommée Caroline-Louise par M. Gustave Aprix de Morienne et par demoiselle Louise Aprix, sa sœur, en présence de M. Aprix, maire de ladite commune. MM. Pessy, président, Gibert, caissier, Lecerf, Rivière, Brunel, administrateurs de la fabrique. »

Nous profitons de la circonstance que nous offre ici le nom de M. Leboulleux, pour donner sur cet ecclésiastique une courte notice qui fera plaisir au lecteur. Pierre-Jean-Jacques

(1) Archives de la mairie du Bosc-le-Hard.

Leboulleux naquit à Rouen, paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, le 19 septembre 1760, et fit ses premières études au collége de cette ville, dirigé par les Eudistes. Il entra même dans leur congrégation et il en faisait partie au moment de la révolution, quand il fut obligé d'émigrer, comme tout le clergé de France. Dirigé d'abord sur l'Angleterre, il passa ensuite en Allemagne, fut reçu à la cour d'un prince de ce pays et en devint le chapelain. Rentré dans sa patrie après le concordat, nous avons quelques raisons de croire qu'il fut curé d'une paroisse du canton de Boos.

Lorsqu'en 1805 le cardinal Cambacerès voulut réorganiser son séminaire, il appela M. Leboulleux pour en être un des directeurs et il l'associa ainsi à l'œuvre de régénération confiée à M. Holley; mais ce dernier ne crut pas devoir garder longtemps son collaborateur. M. Leboulleux avait conservé des Eudistes l'esprit de congrégation et avait tenté de l'introduire dans le séminaire. Il avait connu ces anciennes associations ou congrégations d'élèves, fondées au séminaire Saint-Nicaise par un jeune Dieppois nommé Massif, et il voulait les faire revivre dans la nouvelle pépinière cléricale. Cette tendance déplut au cardinal auquel on l'avait dénoncée. Il renvoya M. Leboulleux de son séminaire et le nomma curé de Gainneville, près Harfleur, où il resta plusieurs années.

En 1816, il fut nommé curé de Saint-Saëns, où il fit beaucoup de bien et où l'on se souvient encore de son passage. En 1824, l'esprit de l'administration ecclésiastique était bien changé; Mgr le prince de Croy venait d'être installé archevêque de Rouen, le 24 février de la même année. M. Lesurre, qui le représentait, goûtait beaucoup les tendances de M. Leboulleux et ne prisait nullement celles de M. Holley. On commença à dépouiller ce dernier du titre de vicaire-général et on lui prépara de loin un successeur dans la charge de supérieur du grand séminaire.

Pour disposer M. Leboulleux aux dignités nouvelles qu'on lui destinait, on le nomma, dès 1824, curé d'Yvetot, en remplacement de M. Fucien, décédé la même année. En 1825, M. Holley fut destitué de ses fonctions de supérieur du grand séminaire; M. Leboulleux en fut aussitôt investi avec le titre de vicaire-général. Lui-même, toutefois, fut également révoqué, après quatre années d'exercice. Au mois

d'août 1829, Mgr le cardinal prince de Croy confia la direction de son grand séminaire à la congrégation de Picpus, dirigée alors par M. l'abbé Coudrin, vicaire-général de son diocèse. M. Leboulleux conserva le titre de vicaire-général jusqu'à sa mort, arrivée à Rouen, le 17 mars 1833; il avait alors 72 ans. C'était un ecclésiastique plein de piété et de douceur. Ses qualités toutes paternelles lui attachèrent toujours le cœur de ses élèves et de ses paroissiens.

AUGEVILLE. — Saint-Éloi-d'Augeville est une petite église qui porta long-temps le titre de *chapelle royale*. Cela venait de ce que le roi était patron de la cure. Pourtant, les vieillards disent qu'au moment de la révolution le patronage était alternatif entre le roi et le seigneur.

Cette pauvre petite église n'a pas de clocher et n'en a jamais eu. On prétend qu'ayant été transformée en temple protestant, au XVIe siècle, le clocher fut abattu et n'a jamais été relevé. Ce qu'il y a de certain, c'est que le seigneur du lieu avait embrassé la réforme et que sa famille était inhumée dans la cave et dans les jardins du château.

Cette vieille église, entourée d'une haie, est là depuis huit siècles. Le long de ses murs déserts, nous avons surpris les restes d'une litre seigneuriale et les traces d'une consécration pontificale. A l'intérieur sont des crochets de fer soutenant des bâtons creusés dans lesquels on mettait un cierge, le jour de la Dédicace.

Augeville ou Ogeville, de l'ancien doyenné de Cailly, était, en 1738, une paroisse de 23 feux; aujourd'hui, c'est un simple hameau du Bosc-le-Hard.

COTTÉVRARD.

La tradition populaire place une ville romaine au hameau de Dreulles ou Druel, vallon fangeux où coula autrefois une rivière aujourd'hui disparue. Ruel conserve encore dans son vieux nom la trace d'une eau courante. On parle dans le pays de la cité de Dreulles qui fut le centre de la paroisse. Des médailles romaines ont été rencontrées sur le territoire, et un vieux chemin porte le nom de *Chemin de César*. A un tertre militaire du temps des empereurs, succéda une motte

féodale, qui, avec une chapelle de Saint-Martin, donnée à l'abbaye de Jumièges, est le seul débris qui reste sur le territoire de l'ancienne ville de Dreulles.

En 1141 deux autres chapelles existaient encore à Cottévrard. C'était celle de la Sainte-Trinité, au Bosc-Béranger, devenue depuis une église paroissiale, et celle de Saint-Georges, au château de Grosmesnil. Ce château a hérité depuis quelque temps de la seigneurie de Cottévrard, qui résidait autrefois dans le manoir de Dreulles.

L'église de Saint-Nicolas de Cottévrard fut donnée à l'abbaye de Jumièges, en 1147, ainsi que toutes les chapelles de son territoire. La vieille église avait été construite au temps de la donation. Le chœur conserve encore quelques traces de la transition, quoiqu'il ait été refait au XVIe siècle. Le baptistère en pierre, qui était du XIIe, a été mis à la porte dans ces derniers temps et remplacé par un baptistère du temps de Louis XIV, provenant d'une église démolie des environs de Cailly.

En 1840 le clocher de Cottévrard tombait en ruines, l'église fut menacée d'interdiction par l'autorité ecclésiastique. Les plus grands malheurs pouvaient suivre une chûte inévitable. Ce fut alors que M. de Grosmesnil, qui par l'influence de ses bienfaits a remplacé pour la paroisse les grands seigneurs du temps passé, acheta le clocher de l'église de Saint-Nicolas de Rouen, que l'on vendait pour être démolie.

Cette église de Saint-Nicolas-le-Peinteur, ainsi nommée à cause de ses belles verrières, avait été supprimée en 1791 et pillée en 1802 par des Anglais qui achetèrent ses vitraux à la charge seulement de clore les vides. M. l'abbé Gossier, qui a long-temps séjourné en Angleterre, a vu et reconnu pour avoir appartenu à l'église Saint-Nicolas, où elle était placée au côté de l'épître, *la Visitation*, magnifique peinture sur verre, maintenant placée dans la cathédrale d'York, aussi au côté de l'épître.

« Ce dépouillement général s'étendit aux églises déjà aliénées de Saint-Herbland, de Saint-Jean, de Saint-Cande-le-Vieux, etc. Nous croyons utile de consigner ici une note qui nous a été fournie par un Anglais, M. R. Teschemacher, dans un voyage qu'il fit à Rouen, en 1826.

» Il y a vingt-cinq ans, deux particuliers, l'un Anglais de

Norwich, nommé Stevenson, dessinateur pour les fabriques d'indiennes, l'autre Hollandais, nommé Hamp, conçurent la pensée de venir en France dans l'intention de recueillir les peintures sur verre des églises supprimées. Rouen est la ville où il en ont le plus emporté et d'où provenait la plus grande partie de leurs collections. Ils dépensèrent dans cette entreprise environ 20,000 livres sterling. Ils firent à Londres une exposition publique de ces vitres, dont le prix d'entrée pouvait être d'un shilling, comme moyen d'en faciliter la vente, qui cependant fut difficile : l'exposition durait encore en 1816. La plupart des acquéreurs étaient des amateurs. Peu de ces vitres furent placées dans les temples (1). »

Mais revenons à l'église de Saint-Nicolas de Rouen. Fondée en 1503, cette église avait été dédiée en 1533 (2). Elle date donc de ce grand mouvement architectural du XVIe siècle qui a couvert Rouen et la Normandie de ses nombreuses merveilles, elle est contemporaine des églises de Saint-Nicaise, de Saint-Denis, de Saint-Martin-sur-Renelle, de Saint-Vincent, de Saint-Laurent et de tant de gracieux édifices qui pullulaient autour de notre église métropolitaine.

M. de Grosmesnil acheta cette jolie tour et avec l'aide d'un architecte intelligent, M. Courtonne, il la transporta tout entière à Cottévrard. En démolissant l'œuvre du XVIe siècle, on numérota les pierres, on les transporta avec soin et on les replaça sur leurs assises. M. de Grosmesnil employa, pendant un an, ses fermiers et les laboureurs du pays à voiturer les matériaux de Rouen à Cottévrard. M. Courtonne posa les fondements et conduisit l'œuvre avec tant de rapidité que, le 5 juillet 1843, le cardinal prince de Croy put en faire la bénédiction. Le souvenir de cette belle cérémonie est conservé sur une inscription au haut de laquelle sont gravées les armes de la famille de Grosmesnil. On lit au bas : « Cette tour, bâtie par M. le comte et Mme la comtesse de Grosmesnil, a été bénite et consacrée par S. A. E. Mgr le prince de Croy, archevêque de Rouen, en présence de M. le baron Dupont-Delporte, pair de France, préfet de la Seine-

(1) *Précis analyt. de l'Acad. de Rouen*, année 1834, p. 185. — *Descript. des Maisons de Rouen*, par M. de la Querrière, t. II. — (2) *Hist. de Rouen*, par Farin, t. II, p. 372. Rouen, 1710.

Inférieure, et de beaucoup d'autres notables personnes, le 5e jour du mois de juillet de l'an de grâce 1843. »

Ce clocher se compose d'une tour carrée et d'une flèche d'ardoise de la hauteur totale de 35 mètres. La tour, en pierre blanche, renferme le portail et de grandes fenêtres ogivales. Elle est surmontée d'une balustrade à jour. Aux angles sont des contre-forts qu'interrompent des gargouilles et que couronnent des clochetons un peu lourds pour le style de la base. Toutefois, le corps-carré et la flèche qui le surmonte produisent un très-bel effet; c'est le clocher le plus remarquable de la contrée.

La croix en fer, qui termine la pyramide, a été travaillée par un forgeron de Fontaine-le-Bourg. La porte en bois, faite par Tourillon, est une bonne menuiserie; l'espagnolette provient de l'abbaye de Jumiéges, jadis suzeraine de ce pays.

Le beffroi des cloches a été fait par Bénard, charpentier du château. La cloche, du poids de 1,000 kilog., fondue par Cartenet, de Gueutteville, a été bénite au mois de juin 1843 et nommée *Georges-Angèle* par M. le comte de Grosmesnil et Angèle Morin d'Auvers, son épouse.

Rien ne fait plus d'honneur à M. de Grosmesnil que le clocher de Cottévrard. En conservant à Dieu cette pyramide qui fut faite pour lui, il a dressé une colonne à sa propre gloire, et la postérité lui en sera reconnaissante aussi long-temps que durera ce joli monument. On dit que cette translation lui a coûté 25,000 fr. Il est heureux d'être riche quand on fait si bon usage de sa fortune.

Rendons aussi hommage à l'architecte qui a conduit l'œuvre, nous ne serons pas les premiers et nous ne saurions mieux faire que de laisser parler M. Hellis, membre de l'Académie de Rouen, dans son *Rapport sur les encouragements donnés aux Beaux-Arts* en 1843 :

« Nous devons tenir compte des moindres efforts en architecture, quand ils sont guidés par un sentiment éclairé de l'art. Ainsi nous applaudirons à l'idée de M. Courtonne, dont le savoir et le bon goût sont depuis long-temps appréciés, d'avoir transporté les pierres de l'église Saint-Nicolas, de notre ville, sculptées au XVIe siècle, pour les faire revivre dans la construction du clocher de l'église de Cottévrard.

Le talent qu'il a déployé dans cette restauration nous a paru digne d'une mention particulière. »

Nous n'avons pas encore fini avec l'église de Cottévrard. Dans le chœur sont plusieurs fragments de pierres tombales du XIIIe siècle ; sur l'un on voit les pieds d'un homme et d'une femme. On lit à peine le nom de *Marcdargent. . . prees que dex mer* (chy li face). Sur un autre fragment, qui est beaucoup mieux conservé, on voit un chevalier, tête nue, ayant son brassard et son baudrier ; sa main droite repose pieusement sur sa poitrine, de sa gauche il tient la garde de son épée. On lit autour : « *Cy gist monseigneur Nicole Marcdargent, jadis chevalier, qui trespassa. . .* (le bas de la pierre manque). . . *le jour de la Saint-Lucien. Priés pour li.* » Nous sommes tentés de croire que ce sont là les ancêtres du célèbre abbé Marcdargent qui, en 1318, fonda la superbe église abbatiale de Saint-Ouen de Rouen. Tout porte à croire que ce grand homme était originaire de Cottévrard. Cottévrard, de l'ancien doyenné de Cailly, comptait 64 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de près de 400 habitants.





Dessiné d'après nature par A. Deville — Imp. Lemercier à Paris — Lith. par Dumée fils

Eglise de Varengeville

CANTON DE BACQUEVILLE.

BACQUEVILLE.



UJOURD'HUI Bacqueville est un marché ; autrefois c'était un château. A l'exemple des Mallet de Graville, des Giffard de Longueville, des Hugues de Gournay, des Varenne de Bellencombre, des Gilbert d'Auffay, des Mortemer de Saint-Victor et des Étoutteville de Valmont, les Martel de Bacqueville voulurent avoir leur prieuré pour recevoir leurs tombes, et des moines pour prier pour le repos de leurs âmes. Les religieux de Longueville étaient venus de la Charité-sur-Loire ; ceux d'Auffay, de Saint-Évrould ; ceux d'Envermeu, de la puissante abbaye du Bec ; ceux de Graville, de Sainte-Barbe-en-Auge ; ceux de Bacqueville vinrent de l'abbaye du Pin, diocèse de Poitiers. En 1131, ce grand monastère céda l'humble prieuré à Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, qui le transmit à son tour au chapitre de la cathédrale, avec tous les revenus et les dîmes de l'église paroissiale ; mais l'abbaye de Saint-Wandrille réclama ses droits sur l'église de Bacqueville, et d'accord avec le châtelain Guillaume Martel, ils protestèrent contre les actes de l'archevêque. Le souverain pontife annula la donation du prélat rouennais. Alors Guillaume Martel, héritier des fondateurs, rentra dans ses droits primitifs, et en 1133 il céda à l'abbaye de Tiron le prieuré de Bacqueville avec tous ses revenus. Ces biens con-

sistaient dans la moitié des dîmes de l'église Saint-Pierre, dans la chantrerie du lieu, etc. (1).

Sainte-Trinité de Tiron, fondée au diocèse de Chartres, par l'abbé Bernard et les comtes de Perche, datait de 1109. Elle était alors à l'apogée de sa ferveur et de sa puissance. D'innombrables religieux remplissaient son enceinte. Elle envoya des colonies pour peupler non-seulement le prieuré de Bacqueville, mais encore les petits prieurés de Ribeuf et de Craville-la-Roquefort qui en dépendaient.

Un silence profond couvre d'un voile épais l'histoire de cette maison religieuse. Seulement au XIII[e] siècle, un rayon de lumière brille sur cet humble cloître et nous permet d'en suivre la vie intérieure. *Le registre des Visites pastorales* est ici, comme dans le reste de la Normandie, le grand flambeau du moyen-âge. De 1248 à 1269, Eudes Rigaud visita douze fois ce prieuré *de Basqueville-la-Martel.* Le résumé de ses procès-verbaux prouve qu'il y avait quatre moines qui jouissaient de 200 livres de rente, dont 100 étaient dus par le château. Le passif était habituellement la moitié de l'actif. On donnait l'aumône trois fois la semaine. Parfois les frères enfreignaient les règles du jeûne et de l'abstinence. L'austère pontife leur prescrit une clôture plus sévère, des couches dures au lieu de matelats et la lecture plus fréquente de la règle et des statuts du pape Grégoire.

Il paraît bien qu'en 1258 un événement politique avait dévasté le prieuré de Bacqueville, car le 18 des calendes d'octobre de l'année 1259, Rigaud y trouve quatre moines de Tiron, tous prêtres et nouveaux venus. Le prieur lui raconta qu'à leur arrivée le monastère était dans la plus grande désolation ; eux-mêmes avaient été obligés de labourer la terre, de faire la moisson, de rebâtir leurs demeures et de se livrer constamment à des travaux manuels, ce qui les empêchait de vaquer plus souvent à la prière et à la célébration des saints offices (2).

Après cette voix pastorale, tout se tait dans l'histoire. Pendant trois cents ans, pas une pierre, pas un écho ne nous redit même le nom du prieuré de Bacqueville. On ajoute,

(1) Duplessis, *Descript. géogr. et hist. de la Haute-Normandie*, t. I[er], p. 312. — (2) *Regest. visit. arch. Roth. passim.*

toutefois, qu'il quitta le nom de Notre-Dame pour celui de Saint-Martin. A la révolution, il était placé sous l'invocation de Saint-Blaise.

Les troubles de la réforme et les guerres de la Ligue ont dû ruiner en partie ce pauvre établissement religieux. L'hérésie, qui avait envahi le château, son voisin et son protecteur, se plut à assouvir sur lui sa haine et sa colère. Sous Henri IV, il était vide; aussi, vers 1607, le pape Paul V le déclara éteint et en donna les biens et les revenus au collége de Jésuites qui commençait à naître dans la ville de Rouen. Louis XIV confirma cette réunion par lettres-patentes de l'année 1649 (1).

Si nous en croyons la tradition locale, quelques disciples de saint Ignace seraient venus habiter et desservir l'ancien prieuré. Ce fait, il est vrai, est contraire aux habitudes de la compagnie; mais les vieillards le racontent et ils prétendent que ces *clercs réguliers* n'ont quitté cette maison qu'en 1762.

Aujourd'hui, tout a fait silence sur les ruines du monastère: on chercherait en vain la place de la chapelle et du cloître. L'herbe a repris ses droits sur la fondation des châtelains normands. C'est à peine si la mémoire des vieillards signale encore, près du moderne château de Bacqueville, une prairie et une fontaine qui cachent ce secret des âges. Le nom même de *Mesnil-aux-Moines* s'est effacé de la langue populaire : il ne reste plus que celui de *Varvot*.

Outre son prieuré, Bacqueville possédait une église paroissiale placée, dès le XIe siècle, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, les princes du collége apostolique. A cette époque reculée de l'histoire, les souverains temporels de cette grande terre féodale avaient doté le siége de Rouen des dîmes de leurs champs et du patronage de leur église. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, une portion des revenus avait été réservée pour l'abbaye de Saint-Wandrille.

Cette église primitive, construite peut-être avec le tuf des vallées, fut réjouie par la présence du grand inspecteur du XIIIe siècle. Le Cordelier-archevêque fit entendre son éloquente voix dans le temple de Bacqueville, le 3 des Ides de

(1) *Descript. géog. et hist. de la Haute-Normandie*, t. Ier, p. 512.

janvier 1267, au moment où il préparait la seconde croisade du pieux roi son maître (1).

Quelques écrivains pensent qu'à ce moment, l'église paroissiale fut réunie au prieuré et que l'abbé de Tiron devint le présentateur de la cure (2). Eudes Rigaud, dans son pouillé, ne mentionne qu'une seule cure partagée en deux portions, dont l'une à la présentation du prieur et l'autre à celle du châtelain. Plus tard, le patronage passa un moment aux moines du prieuré de Craville-la-Roquefort, enfants de l'abbaye de Tiron. Mais, en 1637, les seigneurs reprennent leurs droits, se constituent patrons, couvrent l'église de leurs litres et de leurs armoiries et gardent leurs priviléges jusqu'à la révolution (3).

L'église de Bacqueville, altérée par le temps ou ravagée par les guerres, ne plaisait plus à ses habitants, quand se manifesta autour d'eux le grand mouvement du XVIe siècle. Ils étaient mûrs pour l'agitation, car quelques années avant de remuer pour les dogmes, ils s'agitèrent pour les pierres.

Le 25 juin 1545, ils posèrent les fondements de leur clocher, tour de grès placée à l'angle nord du grand portail Une inscription intérieure a gardé la mémoire de cet événement. « *L'an mil* V^cc *et* XXXX *et* V *furent les fondemens assis de ceste présente tour de juing le* 25e *jour, au temps de discrète personne Jacques Poret, prestre-curé de ceste église.* » Le corps-carré, large et solide, fut surmonté d'une aiguille élancée que la foudre frappa, le jour de Saint-André, à l'issue des vêpres. Ceci se passait vers 1725 ; la pyramide abîma dans sa chûte l'école des filles et celle des garçons, que la fabrique avait construite sur le cimetière de l'église. C'était une pieuse fondation de Jean Paris qui, pour cet effet, avait donné une pièce de terre au trésor (4).

Chose étonnante, ni les cloches ni le beffroi ne souffrirent de ce fatal événement. Celle des trois cloches que la révolution a épargnée nous apprend, par son inscription, qu'elle a été faite en 1670, par Jean Malherbe, Jean, Gabriel et Jacques Buret, célèbres fondeurs normands. Elle a été *bénite*

(1) *Regest. visit.* — (2) Guilmeth, *Descript. géog.*, *hist.*, *monum. et stat. de la Seine-Inférieure*, t. IV. — (3) Duplessis, t. Ier, p. 313. — Pouillés de 1648, 1704 et 1738. — (4) Inventaire des titres de l'église, au presbytère de Bacqueville.

par discrète personne Mᵉ Philippe Dehors, prestre, curé de Saint-Pierre de Basqueville, et nommée par hault et puissant seigneur Charles-Estienne Dufay, gentil homme ordinaire de la chambre du Roy et capitaine de chevau-légers.

Le corps de l'église est contemporain du clocher. Nous n'en voulons d'autre preuve que ces deux bouts-rimés gravés sur le cintre du portail latéral :

« L'an mil vᶜᶜ quarante-six
Furent les fondements assis. »

L'édifice se compose de trois nefs communiquant entre elles par des arcades ogivales. Des deux croisillons du transept un seul a été construit, c'est celui du midi. Nous pensons que pour régulariser leur église, les habitants de Bacqueville feront un jour celui du nord. Cette église n'est pas voûtée, mais partout on voit des pierres d'attente et des arceaux commencés.

Le chœur, en grès, a été élégamment plafonné depuis quelques années. Plusieurs pierres tombales le pavaient autrefois; elles ont été reléguées dans la nef et renversées sens dessus dessous. La sacristie, grande et vaste, date de 1791.

Les balustrades de fer, qui ferment le chœur et le sanctuaire, ont été fabriquées à Reuville, en 1762, par un habile forgeron de campagne. Dans le dernier siècle, on travaillait merveilleusement le fer; témoin le lutrin et le cierge pascal d'Omonville, témoin le serrurier Lechien, d'Arques, et celui de Déville, qui faisaient de vrais tours de force; témoin, surtout, les belles balustrades de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, forgées en 1747. Si la révolution n'avait pas tant enlevé de ferrures dans nos églises, pour fabriquer des sabres et des piques, nous y admirerions une foule de chefs-d'œuvre à présent disparus, car notre pays a eu aussi ses Quentin Metsys.

Au plus fort de la terreur, les patriotes demandèrent les balustrades de Bacqueville; on pressa le maire, M. Caudron, qui ne répondit jamais. Enfin, un beau matin, *l'armée révolutionnaire* qui parcourait le pays, ravageant les églises, débarqua à Bacqueville. Elle venait de Cany, vrai foyer démagogique. Elle était guidée par un sans-culotte d'Auffay, nommé *Simon-le-Manchot*. Cette légion de vandales entra dans l'église, dont on avait enlevé les statues. Ils demandèrent les balustrades

pour en faire des *armes contre les tyrans*. « La cour du district est pleine de ferrailles, répondit froidement M. Caudron, quand elle sera vide, j'y enverrai la nôtre. » Ils parurent se contenter de cette réponse, que le maire pouvait appuyer par 1,200 gardes nationaux bien déterminés.

La révolution, qui a tant appauvri le mobilier des églises, a enrichi celui de Bacqueville. Nous allons dire en peu de mots quelles dépouilles opimes sont entrées dans ce temple sous le régime de la constitution civile du clergé.

La plus belle pièce, c'est le buffet d'orgues, venant de l'église supprimée de Saint-Denis de Rouen. C'est une élégante menuiserie du meilleur goût que le siècle de Henri IV nous ait laissée.

Ces sombres lambris qui tapissent les nefs viennent de l'abbaye de Longueville. Les deux tableaux placés à l'entrée du sanctuaire, qui font allusion, l'un au rosaire de saint Dominique, l'autre aux stigmates de saint François, ont été enlevés à des couvents de Rouen. Sur la seconde toile est écrite cette mémorable parole prononcée par le pape Nicolas V, à la vue de l'étonnante conservation du serviteur de Dieu : « *Nec vivus, nec mortuus.* »

Dieppe a fourni une châsse en bois doré, renfermant la tête de saint Crescent et des reliques de vingt-deux autres saints. Cette châsse provient de l'ancien couvent des Carmélites, à qui elle avait été envoyée en 1746, par le pape Benoît XIV.

En regard de cette description archéologique de l'église moderne, plaçons le tableau poétique qu'en a tracé, au siècle dernier, un prêtre, témoin de l'incendie de 1719 (1) :

S'élève à Bacqueville un temple magnifique :
Entrent dans son entour et le grais et la brique ;

(1) Le 8 juin 1719, pendant la procession du Saint-Sacrement, un individu s'amusait à tirer des pétards en l'honneur de la procession, qui parcourait les rues et les carrefours. Il eut la maladresse de jeter une de ses fusées sur le large manteau de paille qui abritait la halle ; le pétard s'attache à la paille, le feu s'allume et gagne les maisons du bourg, qui devient ainsi la proie des flammes. L'incendie dura trois jours. Des flammèches furent portées à deux lieues de là. L'église fut presque le seul édifice qui échappa à ce désastre, dont un témoin oculaire nous a conservé le récit en vers marotiques. (Guilmeth, t. IV.)

La nef, large au milieu, a, de chaque côté,
Autels où quelque saint se trouve respecté.
Le chœur est clair et long, et sa largeur est grande;
Un autel, à grands frais élevé, lui commande :
C'est un corinthien, d'un habile sculpteur;
Il est fait en portique et plaît par sa hauteur.
Un pavillon, au bas, contient nos saints mystères,
Polis, bien achevez, ouvrages nécessaires.
Les anciens Martels, seigneurs de ce pays,
Dans ce temple, à quartier, dorment ensévelis.
Ce qui distingue encore ce fameux édifice,
C'est de son haut clocher l'admirable artifice :
On le voit, d'un côté, bossu, contreventé;
De l'autre, il est tout droit; et, ceci concerté,
En le voyant de loin, on jugerait qu'il penche,
Comme un boiteux qui marche en inclinant la hanche.

Cette église de Bacqueville a aussi son histoire. Nous allons la raconter en peu de mots.

Au xvi[e] siècle, au moment où la ferveur générale animait les populations chrétiennes, nous voyons le zèle se traduire ici par des confréries et des associations, avant qu'il éclate en querelles religieuses. Le 12 août 1530, naît la confrérie de Notre-Dame, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas et de Saint-Adrien, dont les statuts furent approuvés par Georges d'Amboise II. Le 12 juin 1553, au moment où l'hérésie niait, en France, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, Bacqueville fondait sa confrérie du Saint-Sacrement, qui, deux cents ans plus tard, en 1748, obtenait la permission d'exposer le Saint-Sacrement le premier dimanche de chaque mois.

Hélas! cette pieuse ardeur ne fut pas de longue durée; le loup entra dans la bergerie et un grand scandale affligea la paroisse. Le descendant de ces pieux Martel, fondateurs du prieuré, l'héritier de ces vieux croisés d'Orient, pour qui le ciel avait opéré des prodiges, celui-là même qui avait rebâti l'église, embrassa avec chaleur le parti de la réforme. De prime-abord il entraîna son peuple avec lui; aussi, en 1562, l'hérésie trôna dans l'église de Bacqueville, transformée en prêche protestant, mais l'année suivante le catholicisme y rentra à la suite de Charles IX et de Marie de Médicis qui

visitèrent Bacqueville, le 7 août 1563 (1). C'était la force qui triomphait de la violence. C'était l'œuvre de l'épée qui périssait par l'épée.

Mais la réaction catholique ne tarda pas à se faire sentir au milieu de ce peuple simple et bon. L'homme des champs rebroussa chemin sur la voie des doctrines nouvelles, mais le gentilhomme marcha en avant. Alors éclata la guerre entre le château et la chaumière. Gouverneur de Dieppe en 1562, le sire de Bacqueville s'y montra le protecteur caché du calvinisme. Aussi la ligue cauchoise attaqua souvent son château, et, comme les petits pâtissent toujours des fautes des grands, l'église et le bourg devinrent plusieurs fois un théâtre de guerre de 1589 à 1592.

Quand la ligue et la réforme eurent fait silence, le peuple revint aux pratiques du catholicisme qu'il n'avait jamais oubliées. Le 14 mars 1628, un habitant du bourg donna à l'église une pièce de terre pour entretenir deux cierges brûlants devant l'image du Crucifix. C'était sans doute le Christ placé à l'entrée du chœur.

Aujourd'hui le principal Christ de Bacqueville est placé sur la place publique. Le 10 mai 1841, la paroisse entière a érigé un haut calvaire qui commande le bourg. Le cardinal prince de Croy assistait à cette cérémonie qui attira une foule immense. M. Fayet, qui devint, plus tard, évêque d'Orléans et représentant du peuple, fit entendre, au pied de cette croix, une parole que la France aima beaucoup dans la chaire.

Le 9 mars 1651, Jean Lemercier, laboureur, constitua une rente au trésor pour faire *tinter la grosse cloche pendant une heure, à l'intention de tous les pauvres agonisants au lit mortel, de quelque qualité qu'ils puissent être, tant du bourg que des hameaux*.

Le 12 juin 1685, Vincent Cavelier, marchand chandelier de Bacqueville, donna cinq acres de terre pour faire célébrer l'office divin et une messe solennelle le jour de la fête de Sainte-Luce. On dit que ce fut ce même Vincent Cavelier qui fit ériger la chapelle de cette sainte dans le bas-côté nord de l'église. Le rétable en effet est de ce temps. La corporation des chandeliers y fait chanter la messe patronale et bénir un pain couronné de fleurs.

(1) *Hist. abrég. et chron. de Dieppe*, man. anonyme, p. 113.

En face, dans le transept du midi, est la chapelle de Saint-Léonard dont le titre et la fondation remontent au XIVe siècle, suivant la tradition. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle fut toujours la chapelle seigneuriale des Martel de Bacqueville. Là étaient leurs armes et leur caveau sépulcral ; elle sert aujourd'hui de baptistère, et fort heureusement, pour la lambrisser, on a pu obtenir de bonnes sculptures de chêne provenant de l'église de Saint-Denis-de-Rouen. Le groupe à relief du baptême de N.-S. y est vraiment bien placé. Le tableau de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, assiste heureusement au baptême des descendants des Gentils. Au bas de cette toile *fortement briquetée,* on lit : « *Jouvenet pinxit* 1744. Ce tableau a été mis au temps du père Esprit, de Rouen, gardien de ce couvent en 1744. » Cette inscription indique assez qu'il provient du couvent des Capucins de Rouen.

Mais la grande célébrité de cette chapelle, c'est l'histoire du sire de Bacqueville, délivré par saint Léonard, que des peintres du XVIIe siècle ont figuré sur de vieux lambris. On voit le saint tenant en main une chaîne cadenassée. Au pied d'un donjon surmonté de tourelles, est une grande geôle où apparaissent plusieurs prisonniers. Une jeune fille, vêtue de blanc, vient leur dire quelques paroles, on aperçoit un vieux chevalier à barbe épaisse et à cheveux longs, les mains liées par des menottes et portant le manteau rouge ; puis la scène change ; on voit, sous des arbres, un chevalier assis avec barbe, manteau, bottes et turban, des chaînes sont à ses pieds, une menotte à sa main, il parle à une bergère qui garde ses moutons, il montre l'église et le château de Bacqueville en demandant ce que c'est. Dans le haut du tableau, le chevalier se présente à une dame, parée de ses plus beaux habits et entourée de ses suivantes, puis arrive une procession bannière en tête.

Tout cela, c'est la représentation simple et naïve de l'histoire si romanesque et si populaire du sire de Bacqueville. Plusieurs auteurs ont raconté cet étrange épisode de notre histoire. Nous laisserons parler ici le révérend père Louis Richeome, de la compagnie de Jésus, qui écrivait, en 1601, son *Pélerin de Lorette* (p. 336 et suiv.)

« Enuiron l'an 1386, regnant Charles sixiesme en Frâce, lorsque toute la noblesse françoise alla en Hôgrie pour defen-

dre ce royaume chrestien, contre les inuasions des Turcs, vn grand seigneur de Normandie, aagé d'enuiron cinquante ans, mais néantmoins encor vigoureux et vaillant de son corps, et braue capitaine, eut grand desir d'aller à ceste guerre, s'estimant heureux s'il pouuoit contribuer ou sa vie, ou son trauail et moyens, à la defense de sa religion. Sa femme, très-honneste et pieuse dame, estant assez ieune encor, et l'aymant vniquement, trouuoit grande difficulté à consentir à ce voyage; mais il l'importuna tant, qu'à la fin elle fut contrainte de luy laisser faire sa volonté. S'estant, luy, mis en equipage de cheualier, luy dict adieu, et, pour luy laisser et prendre d'elle quelque marque de reciproque amitié, il diuisa en deux parts vn anneau d'or qu'il auoit, et luy en donna une moitié, et retint l'autre pour soy, et s'en va. Il fit avec la noblesse françoise plusieurs beaux exploicts et proüesses en ceste guerre-là. Mais les pechez des mauuais chrestiens auoient armé l'ennemy et le firent vainqueur, si bien que presque toute l'armée chrestienne fut taillée en pièces, et plusieurs seigneurs faicts prisonniers et menez en Turquie, entre lesquels fut cestui-cy. Si escriuit plusieurs lettres par diverses voies à sa femme pour auoir sa rançon, mais il n'en peut iamais auoir responses ny nouvelles, non plus que sa femme de lui; et endura mille maux l'espace de sept ans. Il fut vendu et reuendu plusieurs fois à divers maistres, s'ennuyant tous d'auoir vn homme jà vieux et cassé, et perdans l'esperance de iamais en tirer profit. Sur la fin de la septiesme année il tôba ez mains d'vn homme fort inhumain, lequel irrité de se voir frustré de la rançon que son prisonnier luy promettoit, conclud vn jour de le faire mourir, et donna charge a vn de ses seruiteurs d'executer sa résolution ce iour là : ce qu'ayant entendu ce pauvre seigneur, et voyant que toutes ses esperances estoient reduites à néant, print courage de desespoir, et d'vn cœur vrayment noble et chrestien, se resolut de prendre la mort en patience; et, néantmoins, recourant aux moyens diuins au défaut des humains, se recommanda de tout son cœur à Dieu et à saint Iulien, auquel il auoit esté tousiours deuot, et fit vœu de luy bastir une chapelle (1), si, par son intercession

(1) Belleforest *(Voyages de Hongrie)*, Duperron, etc., disent tous *Saint Julien;* toutefois, la tradition du pays, d'accord en cela avec le père Roix de Saint-Romuald, prétend que c'était ***Saint-Léonard***.

et prière, Dieu le retiroit de ce destroit; et là dessus s'endort. Côme il eut sommeillé quelque temps, il s'esueille, et, pensant être encore en la cahüette où il attendoit la mort, il se trouua au milieu d'une forest auec ses habits, sans sa cadene d'esclaue. De prime face, il pensa que c'estoit un songe et que véritablement il estoit en prison, ce qui aduient souuent ez cas admirables et hors de nostre foy et esperance, comme il appert en saint Pierre, qui, tiré vrayement d'vne estroite prison par l'Ange, pensoit que c'estoit vision. Mais, ayant bien secoüé tous ses sens, aduisé le ciel et la terre, et touché les arbres, il se persuada qu'il estoit en quelque forest de Turquie, où miraculeusement, par la prière du sainct, il auroit esté mis hors, pour auoir moyen de gaigner terre et se sauuer. Regardant çà et là, il vit quelques petites bergères, ausquelles il demanda en lengage turc qu'elle forest c'estoit; ces bonnes filles estoient en Normandie, et, le regardant par admiration, pensoient qu'il parloit latin ou anglois; et luy dirent en françois qu'elles n'entendoient pas ce qu'il demandoit; luy, les oyant parler françois, commença à doubter d'auantage s'il songeoit, et, comme songeant, leur dict en françois, qu'elle forest c'estoit; elles répondirent que c'estoit la forest de Baqueuille. C'estoit une sienne forest, où il auoit esté à la chasse mille fois : icy il fut encores plus estonné, et, iettant les yeux de tous costez pour faire preuve de ses sentimens, recogneut à la fin qu'il ne songeoit point, et qu'il estoit véritablement en Normandie pres de son chasteau (1)... Il s'enva droict au chasteau, où il voit vn grand nombre de noblesse qui abondoit cejour-là; s'adresse au portier, et lui dict qu'il desiroit fort de parler à Madame. Le portier lui demanda ce qu'il vouloit; ie desire, dict-il, lui dire en personne une chose importante : il sera fort difficile, repliqua le portier, parcequ'elle s'enva tantost à la messe recevoir la benediction de son mariage. Le bon seigneur fut icy bien estonné, et insista encor plus à demander à parler à

(1) Suivant la tradition du pays, Guillaume Martel était en proie à une faim cruelle. Les jeunes bergères auxquelles il s'était adressé lui ayant généreusement donné quelques bribes, que le vénérable chevalier dévora sur-le-champ, sa femme et lui firent élever dans la suite, en cet endroit, une croix qui est encore connue de nos jours sous le nom de ***Croix-mangea-là***.

elle. Le portier, demy fasché, lui dict : c'est temps perdu de demander cela ; néantmoins, il s'en alla à Madame, et luy dict qu'il y auoit à la porte vn pauvre hermite, qui desiroit luy dire vn mot. C'estoit une dame vertueuse et grande aumosnière, et qui auoit pleuré son mari durant tout le temps de son absence de sept ans, et par le conseil de tous ses parens, qui pour certain le croyoient mort, auoit esté contrainte de consentir à ces secondes nopces. Or, cuidant, elle, que cest hermite ne luy vouloit parler que pour demander l'aumosne, commanda au maistre d'hostel de luy en donner une bonne, l'aduertissant que s'il auoit rien à dire qu'il le luy dict. Il luy porte un escu ; le vieillard luy dict : ce n'est pas l'aumosne que ie demande ; ie vous supplie de rechef dire à Madame qu'il est necessaire que ie luy die vn mot deuant qu'elle aille à la messe, et, si vous luy persuadez de m'ouyr, vous ferez vn office de fidele seruiteur. Le maistre d'hostel apprehenda la chose a ces paroles, et remonte et dict : Madame, il ne veut que vous dire vn mot, et dict qu'il est necessaire que vous le preniez de sa bouche deuant la messe. Ie suis d'aduis, Madame, que le faciez, et entriez à la salle basse pour l'ouyr ; que sçavez-vous? Possible vous donnera-t-il quelque bon aduis pour vos affaires, ou vous portera nouuelle certaine de la qualité de la mort de feu Môsieur, ou de sa dernière volonté. Elle le creut, et descend à la sale, et se met aupres d'vne fenestre à part. Le bon vieillard vient au petit pas, passe au milieu de la court, chacun le regarde par merveille. On voit un vieillard maigre et desfaict et tout blanc, la cheuelure et la barbe longue et mal peignée, revestu d'vne meschante robbe longue de bureau, faicte a la turquesque. Il se presente à Madame parée de ses habits nuptiaux, et ayant faict vne profonde reuerence luy dict : Madame, ie viens de Turquie, où i'ay autrefois veu vn qui se nommoit le sieur de Baqueville, à ce que i'entends seigneur de ce lieu, et iadis vostre mari, qui fut prins prisonnier il y a sept ans en Hongrie, lorsque les François furent desfaicts ; ie sçay qu'il a long temps attendu sa rançon et qu'il a enduré beaucoup de mes-aises : n'en auez vous point eu de nouuelles depuis vn an ? Elle respond, hélas ! mon bon amy, sçachez que nous n'auons eu ny advis ny lettre de luy depuis sept ans qu'il partit d'icy, qui nous a faict croire qu'il est mort, et n'eut

tenu n'y à or ny a argent pour le redimer de peine, si nous eussions sceu où il estoit. Et pleut à Dieu qu'il eut voulu croire le conseil de celle qu'il aymoit tant, et de laquelle il estoit aimé plus que iamais espoux de son espouse : le bon seigneur seroit maintenant en vie, et n'auroit pas enduré les peines que ie crois qu'il a enduré et que i'ay lamentées, et ma condition n'eut pas été si déplorable par ses afflictions et miennes. Et, se prenant à pleurer : mais mon père, dict-elle, ne me sçauriez vous rien dire de luy ; je ne crois pas que vous m'ayez voulu parler sans cause ? Le bon seigneur, voyant par les paroles et contenance de sa femme qu'il estoit encor incogneu, il lui respond : si je vous le fay voir, Madame, le recognoistrez-vous ? Comme elle changeoit de couleur (car ceste parole lui auoit donné en l'ame), il vsa de son langage familier et luy dict : ma mie, ne cognoissez vous pas Baqueville vostre mari, et ce demi cercle d'anneau ? et, ce disant, luy presenta la moitié de l'anneau iadis mi-parti. La dame, voyant ce gage, et fichant les yeux attentifs sur l'homme et l'advisant de pres, reprit aussitost la memoire des traicts de son visage et le son de sa voix, et, se jettant à son col auec larmes : ô mon bon seigneur et mari, dict-elle ; et, ce disant, se pasma. Luy, quoy que bien debile, la tint. Le maistre d'hostel et les seruiteurs, qui les auoiêt regardez du bout de la sale parlans ensemble sans les ouyr, voyans ces caresses, accourent incontinent et recognoissent leur vieux maistre ; et à mesme instant, tout le chasteau fut rempli du bruit de la nouuelle et inesperée venüe... Ce seigneur fit bastir la chapelle qu'il qu'il auoit vouée à sainct Iulien, et mourut aussitost en bonne paix. Et sa barbe et perruqe ont demouré longtemps appendües soubs la voute d'icelle chapelle (1), comme honorable trophée, et ont esté veües de plusieurs, voire il n'y a pas quarante ans : ie ne sçay si elles y sont encore. »

PIERREVILLE.

Saint-Eutrope-de-Pierreville fut de tout temps une simple chapelle dépendant de la cure de Bacqueville. Aujourd'hui

(1) Le père Roix de Saint-Romuald dit que ce fut *à côté du grand autel de l'église du lieu* que l'on appendit la *longue* perruque du sire de Bacqueville, *afin de conserver plus long temps la mémoire d'un événement si merveilleux.*

encore, malgré ses 900 habitants, cette section ne forme ni une commune ni une succursale. Cet état de choses nous paraît abusif. Bacqueville devrait bien émanciper Pierreville et lui donner une existence civile et religieuse.

L'église en brique fut construite en 1768 et bénite par le cardinal de La Rochefoucauld, en 1770. Messire Paul Boyvin, dernier marquis de Bacqueville, fut le véritable restaurateur de cette église, dont il était seigneur et patron; aussi ses armoiries sont restées sur la porte du chœur. Ce sont les trois marteaux, armes parlantes des Martel de Bacqueville. Dès 1503, ces puissants châtelains possédaient et nommaient à la chapelle de Saint-Eutrope-de-Pierreville.

Saint Eutrope, évêque d'Orange, y est l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté (1). Dans le chœur, j'ai remarqué deux jolis petits tableaux du siècle de Louis XIV, représentant l'un la *Samaritaine*, l'autre *Jésus chez Marthe et Marie.* La pose des personnages est pleine de naturel et la peinture me paraît de bon goût.

OMONVILLE.

Cette petite église, tout enveloppée de litres seigneuriales, toute bariolée d'armoiries, est cachée sous des massifs d'arbres qui l'entourent. Là, elle dure depuis six siècles, car elle appartient en partie à l'ogive primitive; je cite surtout le clocher en tuf, placé entre le chœur et la nef, et qui est très-caractérisé. Le chœur a été retravaillé il y a quatre-vingts ans, et la nef a subi quelques modifications au XVIe siècle.

Vers 1780, le seigneur du lieu dut exercer envers elle de grandes libéralités. C'est de ce temps que datent la chaire, les stalles, les lambris, l'autel et la contre-table, boiseries de chêne assez bien travaillées. Le donateur compléta ce bel ameublement par un lutrin et un cierge pascal en fer des mieux faits qu'on puisse voir; ils sont marqués des armes des Omonville.

La tradition du pays attribue cette générosité inusitée à

(1) Ce saint pontife vivait au Ve siècle; sa vie, écrite par Vérus, son successeur, de 480 à 520, vient d'être publiée par M. Varin, dans le *Bulletin des Comités historiques* de 1849.

messire Bernard Batailler d'Omonville, chanoine de Rouen, qui était né sur la paroisse. Cet ecclésiastique distingué, élu membre du chapitre en 1771, avait été chargé, en 1777, de rédiger le cérémonial de la métropole. Ayant refusé le serment, en 1791, il se retira dans le château de ses pères. Il y fut arrêté en 1793 et envoyé à Rochefort au commencement de 1794. Là, il mourut sur l'entrepont du navire, dans la nuit du 19 au 20 janvier 1795, à l'âge de 57 ans. Il fut enterré au fort Vaseux, sur les bords de la Charente.

Les chartes de l'abbaye de Sainte-Catherine prétendent qu'en 1059 Raoul de Varenne et Emma, son épouse, donnèrent cette église à l'abbaye de Sainte-Catherine de Rouen. Cependant, les derniers pouillés désignent comme patron de la cure le seigneur du lieu. Les monuments et la tradition déposent en faveur de cette assertion.

Notre-Dame d'Omonville faisait partie, avant la révolution, du doyenné de Bacqueville; on y comptait alors 57 feux. Aujourd'hui c'est une commune de 364 habitants, classée civilement dans le canton de Bacqueville, mais la circonscription ecclésiastique la place dans le doyenné de Longueville. Elle forme avec Lintot une succursale de 720 habitants.

LAMBERVILLE.

Dans le cours du XIIe siècle, un seigneur nommé Gilbert, puissant châtelain des bords de la Saâne ou de la Vienne, donna l'église de Notre-Dame-de-Lamberville à l'abbaye de Saint-Amand de Rouen, le jour que sa femme prit le voile dans ce monastère. Cette journée-là, ce pieux gentilhomme faisait, sur l'autel du saint évêque d'Utrecht, deux grands sacrifices. L'église, alors, venait d'être bâtie, et la croisade monumentale l'avait élevée dans toute sa ferveur.

Le clocher, entre le chœur et la nef, est une tour carrée percée d'ogives fort gracieuses Les fenêtres, sveltes et aiguës, sont accompagnées de fines colonnettes qui produisent un fort bel effet. La corniche est formée de têtes grimaçantes. La voûte intérieure est supportée par quatre têtes que l'on pourrait prendre pour les portraits des donateurs.

Le chœur, également en tuf, est percé au chevet de deux

ogives surmontées d'une rose. Une piscine est au côté de l'épître. La nef fut aussi construite en pierre tuffeuse, cependant elle a été refaite en partie avec le grès du XVIe siècle. Toutes les fenêtres ont été agrandies pendant le règne de Louis XV.

L'abbaye de Saint-Amand posséda, jusqu'à la révolution, cette dot monastique. L'abbesse présenta les curés et perçut les deux tiers des grosses dîmes. La grange dîmeresse subsiste encore en face de l'église. On l'appelle toujours la *Grange de Saint-Amand.* Tous ces priviléges avaient été confirmés, en 1193, par une bulle du pape Célestin III (1).

Ce monastère n'était pas le seul qui possédât des biens à Lamberville; la tradition garde encore le souvenir des moines de Jumiéges et de Fécamp qui y jouissaient de quelques traits de dîmes. Dans l'église de Lamberville, on montre la statue de Saint-Éloy venant de l'ancienne chapelle du Quesnoy, aujourd'hui détruite, mais autrefois dépendante de l'abbaye du Tréport. Lamberville comptait 65 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 450 habitants.

SAINT-MARDS.

Sur le bord de l'humble ruisseau de la Vienne, un peu au-dessous de sa source, fut dédiée de très-bonne heure une église à saint Médard de Soissons, le contemporain de saint Godard de Rouen. Donnée par les premiers seigneurs du pays aux moines de Jumiéges, ces pieux cénobites vinrent défricher cette terre inculte et y semer l'Évangile avec la civilisation. Ils établirent un prieuré autour du cimetière. Les vieillards en montrent encore la place. On y a trouvé récemment des murailles et jusqu'à cinq ou six puits maçonnés. Les religieux possédaient un moulin et ils sortaient dans les champs, pour travailler, par un sentier qui porte encore le nom de *Sente de Jumiéges.* Dans cette résidence, ils avaient une chapelle qui a été détruite peu de temps avant la révolution.

En entrant dans cette église, ils songèrent à la réédifier, et ils se servirent pour cela du tuf des vallées, si abondant

(1) Duplessis, t. Ier, p. 550.

dans les bassins de la Vienne et de la Scie. C'est avec cette pierre tendre qu'ils construisirent la nef au XIe siècle, le chœur et le clocher au XIIe. Chose singulière, et que l'on doit peut-être attribuer à une exigence monastique, ils placèrent le clocher au bout du chœur, à la partie la plus orientale de l'église. Ce clocher est un corps-carré tuffeux percé d'ogives et de pleins-cintres, comme au temps de la transition. Des modillons romans le couronnent, une flèche d'ardoise le surmonte.

Des trois cloches, une seule reste. Elle a été faite par N. Buret, vers 1620. Voici son inscription : « Haut et puissant seigneur M. Jean Dyelle, chevalier-seigneur des Hameaux et autres lieux, comte d'Auffay, châtelain, seigneur et patron de Beaunay, seigneur et patron honoraire de Saint-Mards, embassadeur pour sa majesté à Venise, conseiller ordinaire du Roi en ses conseils d'État privé, et dame Suzanne Verdier, son épouse, Me Robert Olivier, prêtre-curé, Guillaume Bayard, trésorier. »

Au XVIe siècle, plusieurs additions furent faites à cette église. Nous citerons l'allée latérale au midi, soutenue par des piliers de grès, et la chapelle de la Sainte-Vierge dont une portion sert de sacristie Le porche en bois a été fait en CCCCLXX (1470). Il paraît bien que, dès le XVe siècle, on supprimait le mot mil, usage qui devint beaucoup plus général au siècle suivant.

Dans le courant du XVIe siècle, on bâtit, au côté nord du chœur, une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge qui était aussi celle des seigneurs. Ces seigneurs devaient être de grands personnages, car deux bandes noires se voient sur les murs. Sur une des poutres, on lit : « L'an mil VccXXXI, en janvier, Me Laurent Brunel, prestre, tésaurier. » C'est sans doute ce vénérable ecclésiastique, fondateur de la chapelle, que nous retrouvons au bas d'une verrière dont il fut le donateur. Dans ce curieux vitrail, malheureusement mutilé, on voit un cadavre couché, les mains le long des côtes. De lui sort cette humble prière : *Ressuscita me (Domine) in novissimo die.* Le prêtre est agenouillé aux pieds du squelette, vêtu d'une soutane violette avec un surplis à grandes manches sans rabat ; il prononce cette pieuse invocation tirée de l'Écriture, que l'Église met dans la bouche de tout fidèle

défunt : « *Educ de carcere animam meam ut confiteatur nomini tuo.* » Au haut de cette scène est le sujet de toute espérance chrétienne, la *Résurrection du Sauveur*, ce premier-né de tous ceux qui dorment dans le Seigneur. Il répète en sortant du tombeau ce qu'il avait prédit à Marthe avant de ressusciter Lazare : « *Ego sum resurrectio et vita.* »

Me Brunel avait bien raison de prendre la résurrection du Sauveur pour le fondement de son espérance ; c'était aussi la foi de saint Paul. Si le Christ est ressuscité, disait le grand apôtre, nous ressusciterons donc aussi ; et si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine et notre espérance tombe d'elle-même.

Dans cette chapelle était autrefois un arbre de Jessé qui a été détruit par les tempêtes et par l'incurie des administrateurs. Marie était ici très-glorifiée ; non-seulemsnt elle trônait sur un arbre lumineux tout fleuri de rois, mais encore, au fond de l'abside, elle étincelait comme une étoile au milieu des glorieux attributs dont se plaisaient à l'environner les peintres et les poètes chrétiens. Ici comme dans les Puys de la Conception, la Vierge s'appelait l'Étoile du matin, le Lis au milieu des épines, le beau Cyprès, la Porte du Ciel, le Cèdre du Liban, le Miroir sans tache, la Plantation de roses, le Jardin fermé, le Rejeton de Jessé, la Tour de David, la Cité de Dieu, la Fontaine des jardins et le Puits des eaux vivifiantes. Quoi de plus gracieux et de plus suave que cette poésie biblique illustrée par nos artistes, rendue palpable et saisissante pour les yeux mêmes du peuple ? Qu'il y a loin de ces conceptions si chaudes et si riches à ces images froides et nues que le siècle dernier consacrait à la Vierge dépouillée de ses antiques ornements !

L'église de Saint-Mards, quoique voisine d'un prieuré de Jumiéges, fut cependant la propriété du prieuré de Longueville. Primitivement, elle avait appartenu au chapitre de la cathédrale de Rouen, comme on le voit par une charte de Robert Ier (1).

Lorsque l'abbé Saas rédigeait, au XVIIIe siècle, le dernier pouillé de ce diocèse, il compta à Saint-Mards 133 feux ; aujourd'hui, c'est une succursale de 517 habitants. On trouve

(1) *Ecclesiam de Sancto-Medardo. Gall. Christ*, t. XI. — *Mém. de la Soc. des antiq. de Norm.*

encore dans cette paroisse des dévotions particulières à la Passion du Sauveur, à l'*Ecce Homo*, à la Sainte-Face, figurée sous le nom de Sainte-Véronique, toutes pratiques pieuses nées au moyen-âge, à la suite des croisades et des pèlerinages de la Terre-Sainte.

SAINT-OUEN-LE-MAUGER.

Saint Ouen est le successeur de saint Romain. Le premier a fondé nn grand monastère, mais le second a détruit l'idolâtrie, étouffé la gargouille et sauvé la ville des inondations du fleuve. Aussi sa renommée est-elle grande dans le pays, sa fête est une des plus solennelles de l'année, sa châsse fut entourée d'un des plus étonnants priviléges qui aient honoré l'humanité. En un mot il passe pour le plus saint et le plus illustre des évêques qui aient gouverné ce diocèse, et pourtant il n'a pas d'autel parmi nous. La seule église de Colboc lui a été consacrée dans l'antiquité, et l'église constitutionnelle de 1791 lui dédia, à Rouen, la nouvelle paroisse installée dans la chapelle des Carmes déchaussés.

Saint Ouen, au contraire, qui est venu après lui et qui eut beaucoup moins de célébrité, compte un grand nombre d'églises et de paroisses placées sous son invocation.

Le village de Saint-Ouen-le-Mauger faisait partie de la seigneurie du bourg de Saâne. L'église en fut donnée par les châtelains à l'abbaye de Saint-Amand, de Rouen. Le pape Célestin III en confirma la possession par une bulle de l'an 1193. Aussi toujours la royale abbesse présenta-t-elle à la cure et recueillit-elle les dîmes du bénéfice. La grange dimeresse, construite sur cette paroisse, a été démolie à la révolution. L'église fut bâtie dans le XIIe siècle avec du silex et de la pierre tuffeuse. Une double piscine fut installée au bout de l'autel. Au XVIIIe siècle, on travailla de nouveau le chœur et l'on remania la nef avec du caillou. En 1700 on fit un autel en chêne et une contre-table à colonnes corinthiennes. Nous regrettons beaucoup les autels de pierre récemment détruits dont les tables sont maintenant exilées dans le cimetière.

Dans le chœur sont deux grandes pierres tombales gravées

en creux avec des incrustations en marbre qui ont disparu. De nombreuses armoiries entourent ces dalles du XIIIe siècle. Parmi les saints de l'église nous avons remarqué l'image d'un solitaire habillé comme saint Antoine et tenant un caillou dans la main. On lit au bas le nom de saint Druon, dont le vocable et la biographie nous sont profondément inconnus.

Dans la nef est un joli petit tableau sur toile représentant *Jésus mis dans le tombeau*. C'est une composition gracieuse, dont la couleur est vive et les personnages bien jetés. Les larmes vous viennent aux yeux en voyant la Madeleine fondre en pleurs. Saint-Ouen, de l'ancien doyenné de Brachy, possédait 60 feux en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 565 habitants.

HERBOUVILLE.

Cette ancienne paroisse, dont dépendit autrefois le bourg de Saâne, n'est plus aujourd'hui qu'un débris partagé entre les communes de Royville, de Saint-Just et de Saint-Ouen-le-Mauger. C'est de Saint-Ouen que dépend l'église, pauvre édifice qui tombe en ruine et qui ne sera plus dans quelques annés. Daigne saint Nicolas, son patron, le défendre des démolisseurs! Voilà sept cents ans qu'il le protège, car le chœur et la nef sont des constructions rustiques du XIIe siècle. C'est bien certainement la même qui fut donnée par le seigneur Gilbert à l'abbaye de Saint-Amand, lorsque sa femme y fit profession. Toujours le monastère rouennais présentait à cette cure qui comptait environ 30 feux.

LESTANVILLE. — L'église de Saint-Jean de Lestanville est démolie depuis la révolution. Le patronage relevait autrefois du duché de Longueville; dans les derniers temps il était revenu au seigneur du lieu. On y comptait 42 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 216 habitants annexée à Saint-Pierre-Bénouville.

ROYVILLE.

L'église de Saint-Martin de Royville ne renferme aucune trace de construction antique. La nef, en grès, a des fenêtres refaites en briques du temps de Louis XV. Le clocher, placé au portail, est supporté par des poutres sculptées dans le style de la Renaissance. Sur les murs on retrouve quel-

ques traces d'armoiries indiquant le patronage des anciens seigneurs. Le chœur est moderne ainsi que la sacristie.

Au côté méridional du chœur on vient de construire, avec de la brique, une chapelle qui forme *l'éperon* et se termine en abside circulaire. Les fenêtres cintrées renferment des compartiments en pierre découpés en ogive. Il y a là un mélange de style qui ne fait pas honneur au goût de l'architecte. Nous avons dû toutefois transcrire avec reconnaissance le nom du fondateur de cette chapelle, car les bonnes œuvres ont ce privilége sur les beaux-arts, qu'elles ne comportent pas la critique. On lit donc sur une pierre du portail : « Monsieur Nicolas Biville et dame Marie-Armande Chauvin, son épouse, ont fait bâtir cette chapelle en 1846. » Le 25 septembre 1849, elle a été bénite et placée sous l'invocation de Saint-Nicolas, patron du fondateur.

Royville, de l'ancien doyenné de Brachy, comptait 80 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 664 habitants, à laquelle est annexée la commune de Biville-la-Rivière.

BIVILLE-LA-RIVIÈRE.

Les bords de la Saâne sont couverts de villages et d'églises. Nulle rivière ne fut plus recherchée dès les temps antiques. Le Christianisme s'empara de toutes ces villas romaines et en forma des corporations paroissiales. Biville fut de ce nombre. Un seigneur possédait cette terre; il plaça sur un tertre élevé un cimetière et une église qu'il couvrit de ses armoiries et dont il resta patron sur la terre. Il lui donna pour protecteurs l'apôtre saint Pierre et saint Thibaut, évêque. La chapelle en tuf fut démolie en 1739 et une église nouvelle fut reconstruite avec la brique et le silex. A cette époque, la paroisse comptait 31 feux et possédait curé et vicaire ; aujourd'hui, l'église est abandonnée : c'est une simple annexe de Royville qui compte pourtant 431 habitants.

LAMMERVILLE.

Sur les bords de la Vienne, un peu après que cet humble ruisseau a quitté la prairie où fut jadis le prieuré de Bacqueville, on trouve, sur les flancs d'une colline, une église de

village la mieux ornée qui soit dans ce pays. Le monument presque tout entier est en style ogival primitif et doit dater du XIIe siècle. Le tuf s'y allie avec la pierre ; les fenêtres de la nef ont été refaites sous Louis XV. Le clocher seul a conservé toute sa pureté primitive. C'est une tour carrée percée de fenêtres à lancettes et surmontée d'une flèche d'ardoise qui n'a pas moins de 45 mètres de hauteur.

Les arceaux de la voûte s'appuient sur quatre têtes saillantes dont la tradition fait les portraits des quatre fondateurs de l'église. Le peuple y reconnaît le châtelain et la châtelaine de Lammerville, le curé de la paroisse et le moine qui en était patron. Il faut convenir que les costumes répondent assez aux assertions populaires. Une tradition semblable s'attache au clocher de Tourville-la-Chapelle.

Cette église est parfaitement tenue et remarquable par son ameublement. Il faut dire aussi qu'elle s'est enrichie des dépouilles des couvents de Dieppe. En 1791, lorsque le district vendit, dans la cour des Minimes, cette masse de tableaux, de rétables et de reliquaires que la piété entassait depuis deux siècles dans les communautés de la ville, les habitants de Bacqueville et de Lammerville y firent de nombreuses acquisitions. Citons de ce nombre deux reliquaires en bois, contenant, l'un les tibias de saint Candide, de saint Pacifique et de sainte Constance; l'autre les cubitus de saint Vincent, saint Théodore, saint Déodat et saint Innocentien, martyr. Le tabernacle, qui est un assez bon travail de sculpture, est orné d'une *Cène* peinte sur bois et des images des quatre grands grands docteurs de l'Église.

La contre-table a été donnée au siècle dernier par les Heurtaut de Lammerville, seigneurs du lieu. Leurs armes y étaient figurées, ainsi que sur le banc seigneurial où elles ont été effacées. La révolution a également détruit une inscription en marbre noir que l'on voyait dans le sanctuaire.

Mais une des plus belles choses qu'elle ait apportée à cette église est une niche en bois, à colonnes torses, avec feuilles de vigne et grappes de raisin. Elle est surmontée de guirlandes de fleurs. Ce charmant travail, du XVIIe siècle, provient des Ursulines de Dieppe. C'est peut-être de là que provient aussi une belle *Assomption* encadrée dans une superbe sculpture de 1690. La composition est fort gracieuse surtout

dans le groupe d'anges qui soulève la Reine des cieux. Chaque figure d'apôtre a une expression particulière. Cette toile avait été donnée à un monastère de Dieppe par quelque grand seigneur, car elle en porte encore les armes.

L'orgue a été acheté à Rouen, à des brocanteurs qui en avaient fait l'acquisition dans une paroisse des environs de Versailles. A cet instrument se rattache un touchant souvenir : c'était un don de Marie Lecksinska, reine de France, à son chapelain, devenu curé dans les alentours de la capitale.

La Sainte-Vierge est la première patronne de Lammerville ; mais la seconde est une sainte bien peu connue ; c'est une martyre à laquelle le peuple donne le nom de Jame ou de Gemme. Il y avait autrefois dans un bois de la paroisse une chapelle de ce nom, qui est démolie jusqu'aux fondements. La statue a été transportée dans l'église, et un autel a été donné à la vierge martyre dont on ignore la vie. Dernièrement, en lisant un savant article de dom Pitra, sur les Bollandistes, nous avons trouvé que le père Sirmond exhuma, dans son temps, deux saintes inconnues, Gemma et Eiteria (1). C'est peut-être la sainte que nous retrouvons ici.

Le XVI[e] siècle ajouta à cette église une chapelle en grès consacrée au saint Nom de Jésus. A la fin du XVI[e] et au commencement du siècle suivant, la dévotion au saint Nom de Jésus était très-grande dans ce pays. Il y avait beaucoup de confréries établies en son honneur. Nous retrouvons dans les archives des églises les réglements et les statuts approuvés par les vicaires-généraux des révérendissimes archevêques de Rouen.

L'abbesse de Saint-Amand ou plutôt la prieure du Bourg-de-Saâne, était dame patronne de Lammerville. Cette paroisse, de l'ancien doyenné de Brachy, comptait 46 feux en 1738. Aujourd'hui, c'est une succursale de 904 habitants.

HERMANVILLE.

En suivant le cours de la Vienne, on trouve, dans la fraîche vallée qu'elle arrose, l'église d'Hermanville, dont le clocher s'élève au milieu d'un boccage. Cette intéressante église est un enfant de la grande révolution architecturale qui si-

1 *Vita boll.*, n° 25, p. XXXVII. — *L'Univers* du 15 sept. 1847.

gnala le milieu du XII[e] siècle. Le tuf de l'appareil, le plan de l'édifice, la forme aiguë des fenêtres, tout porte à faire de l'église d'Hermanville un monument de la transition, un de ces champs de bataille où deux rivaux se disputent l'empire.

Ajoutons à cela la tradition d'abbaye qui subsiste sur les lieux. Les vieillards prétendent que leurs pères ont vu les moines, et que l'aile septentrionale de l'église n'a disparu qu'après leur départ. En effet du côté du nord on remarque des arcades ogivales rebouchées par une grossière maçonnerie moderne. Cette vieille nef, construite autrefois avec de la pierre tuffeuse, a conservé d'étroites fenêtres et de grosses colonnes cylindriques, dont les chapiteaux en tailloir, rappellent les piliers romans de la nef d'Étretat.

Le corps-carré du clocher, placé entre chœur et nef, ressemble à tous ces clochers romans dont la Haute-Normandie s'est couverte au XI[e] et au XII[e] siècle. Il est comme eux en pierre tuffeuse et présente à son sommet une couronne de têtes grimaçantes. Mais l'arc des fenêtres est légèrement brisé. On dirait qu'ici l'ogive vient d'éclore, tandis qu'à l'intérieur elle se montre très-bien formée.

Une chose que nous devons noter, c'est que toute la partie non travaillée de l'édifice a été faite avec du tuf, tandis que la pierre a été constamment employée dans les chapiteaux, les colonnes et les fenêtres. A quoi cela tient-il? Il est évident que les architectes qui contruisirent cette église commençaient à répudier le calcaire poreux de nos vallées, comme peu propre à recevoir les créations de la sculpture. Ils avaient recours à la pierre dont le grain plus ferme et la pâte plus compacte permettaient au ciseau de s'exercer à l'aise. Mais les populations occupées à voiturer la pierre pour les édifices, trouvaient plus aisé d'extraire de la vallée les matériaux nécessaires, au lieu d'aller les chercher au loin. Voilà pourquoi elles continuèrent à employer ici le tuf très-abondant sur les bords de la Vienne (1).

(1) M. Passy, dans sa *Description géologique de la Seine-Inférieure*, signale d'anciennes extractions de pierres tuffeuses, à Longueville et à Saint-Crespin, dans le bassin de la Scie ; à Torcy-le-Grand, dans le bassin de la Varenne ; à Hermanville et à Bacqueville, dans le bassin de la Vienne. M. Collen Castaigne, dans son *Essai sur Bolbec*, parle d'extractions semblables sur les bords de la rivière de Bolbec.

Dans le chœur d'Hermanville le tuf règne encore, quoique ce sanctuaire semble appartenir plutôt au XIIIe qu'au XIIe siècle. La fenêtre qui termine est une ogive à trois compartiments, avec remplissage de trèfle et de quatre-feuilles, ce qui dénote une architecture très-avancée. Cette fenêtre fut autrefois garnie de verrières dont il ne restait plus, en 1841, que trois écussons reproduisant les armoiries des barons d'Hermanville, seigneurs-patrons du village. C'étaient celles de ces fameux Masquerel, qui remontent jusqu'à la conquête. Leur litre seigneuriale entourait l'église au dedans et au dehors. Les restes de cette ceinture noire n'ont pas disparu.

Le sépulcre de ces grands seigneurs était au milieu du chœur. Leurs pierres tombales pavent les marches de l'autel; mais inscriptions et personnages sont effacés. On vient de faire disparaître la tombe d'un curé sur laquelle on lisait : « Icy gist discrète personne messire Jehan Leherminet, en son vivant prestre-curé........ » Depuis quelques années, mademoiselle Pauline d'Aubermesnil, qui a remplacé, dans la protection de l'église, la famille des Masquerel, a fait rétablir à ses frais la verrière du chevet. Ce travail, exécuté dans le style du XIIIe siècle, sort des ateliers de M. You-Renaut, de Rouen. Au haut de la fenêtre est saint Martin à cheval, au milieu est la Sainte-Vierge, à droite et à gauche sont saint Michel, l'Ange-Gardien, le roi saint Louis et la reine sainte Clotilde. Au bas sont les armoiries des premiers et des derniers donateurs.

Le grand saint Martin de Tours, patron de cette église, est ici l'objet d'un culte particulier. Ses deux fêtes y sont célébrées avec pompe; son image, à cheval, est visitée tous les jours de l'année par des pèlerins et surtout par des enfants malades. Des cierges brûlent sans cesse en son honneur. Le 4 juillet, le clergé va solennellement, au bord de la rivière, allumer le feu de Saint-Martin, dont les tisons préservent, dit-on, de la foudre. Enfin, il y eut autrefois une fontaine consacrée au saint évêque, dont l'eau est si saine et si renommée que les duchesses de Longueville en envoyaient chercher pour leur boisson.

Le patronage temporel de cette église a été souvent un objet de discussion. Au XIIIe siècle, l'archevêque de Rouen conférait à la cure de plein droit; le comte d'Evreux, qui

lui disputa ce droit, fut condamné par arrêt de l'échiquier, tenu à Rouen, à la Saint-Michel de 1321. Jean Masquerel, ayant disputé le patronage à son tour, fut condamné, par un autre arrêt de l'échiquier, tenu à Rouen, aux fêtes de Pâques de 1334. Les chanoines de Rouen et le seigneur de Clères, ayant aussi élevé des prétentions, en furent déboutés, les premiers, par arrêt de l'échiquier, en 1336; le dernier, par sentence du bailly de Caux, en 1387. Mais au XVI[e] siècle les choses changèrent de face, le seigneur du lieu devint patron de la cure, et en 1672 ce droit était devenu un des apanages du comté de Manneville.

En 1738, la cure d'Hermanville comptait 62 feux; aujourd'hui, c'est une chapelle communale de 286 habitants.

AUPPEGARD.

Sur la plaine qui sépare les vallées de la Scie et de la Vienne, s'élève, au-dessus des bouquets d'arbres, la flèche d'Auppegard, vulgairement nommé le *Pougard*. L'église est maintenant le seul monument que possède cette grande commune. On y voyait autrefois trois buttes en terre appelées les mottes du Pougard, vieilles forteresses abattues depuis vingt ans et dont les savants ont plusieurs fois cherché l'origine. Noël de la Morinière en parle dans ses *Essais* et dans le *Recueil de l'Académie celtique*. La charrue passe maintenant sur ces antiques terrassements et le laboureur n'a jamais fait aucune découverte en traçant des sillons sur ces ruines.

L'église d'Auppegard est une des plus intéressantes de la contrée par son architecture et par ses vitraux. Elle est tout entière du XVI[e] siècle. La nef en grès est moins remarquable par ses murailles que par la bonne et solide charpente qui la couvre. On dirait une carêne renversée qui est venue ici former la nef. Les fenêtres, qui ont des meneaux, étaient autrefois garnies de verrières. Plusieurs en conservent encore des restes. Au côté du midi, nous trouvons un Saint-Michel foulant le démon sous ses pieds, au-dessus Sainte-Barbe et Saint-Clément dont il ne reste guère que le buste. Donateurs et inscription ont disparu. Dans la fenêtre suivante, qui porte le chiffre de 1552, on voit un Ange et une Sainte-Cécile;

au-dessous est une pêche miraculeuse. Le verrier qui, peut-être, était Dieppois, a voulu peindre ici une pêche au hareng dans les mers de Dieppe. Le bateau pêcheur a la forme d'une gribane hollandaise ; le bordage est à clin, les mâts ont des vergues et des brigantines. Les sennes sont soutenues par des quarts qui flottent à la surface. Jésus paraît sur la mer environné de lumières. On voit que l'artiste a voulu donner à la pêche du lac de Génésareth une physionomie normande. On lit au bas : « *(Pour ceux qui) ceste vi (tre) ont donné pries Dieu qu'il soit. . . tous les. . . et pour. . .* »

Parmi les verrières du côté nord, l'une représente le Trépassement de la Sainte-Vierge et sa triomphante Assomption dans le Ciel par les Anges. On lit au bas : « L'an mil six cents et six, ceste vistre fut faiste par Colette Grard, veuve de Michel Bénard désirant aux bienfaits de ce lieu avoir part, père et mère et fils au ciel faire retraite. » Dans une autre est une Trinité, sujet très-commun dans les rétables et les vitraux du moyen-âge ; le Père Éternel tient son Fils crucifié dans ses bras, au-dessous est la Sainte-Vierge avec l'Enfant Jésus.

Au côté méridional de la nef est un curieux portail en bois, sculpté dans le style Louis XIII. On lit autour du cintre cette inscription : « Bénard, thésaurier, en juillet ce porchail fut fait 1608. » La porte latérale, faite en 1623, est surmontée d'une tête en grès à triple figure qui peut être considérée comme un emblême de la Trinité.

La partie haute de l'église, qui renferme le clocher, le chœur et les deux chapelles latérales, est la portion vraiment monumentale de l'édifice. La brique, il est vrai, domine dans cette construction ; mais les lignes sont disposées avec goût et forment de ces marqueteries communes au XVIe siècle. Les fenêtres sont larges et encore garnies de compartiments en pierre.

Le clocher s'élance dans les airs avec sa flèche d'ardoise, mais à l'intérieur il étrangle la nef et masque le chœur. Le sanctuaire, du reste, est peu orné ; on y trouve une chaire de Saint-Pierre et un Saint-Clément, pontifes des premiers âges et patrons de l'église. Des pierres tombales le pavaient autrefois ; aujourd'hui, ce ne sont plus que des dalles frustes et muettes.

Après les guerres de la Ligue, qui firent de grands ravages à Auppegard, les paroissiens construisirent, sous le règne pacifique de Henri IV, une chapelle à la Sainte-Vierge qu'ils plaçèrent au nord du chœur. Le souvenir de leur zèle et de leur construction a été conservé sur une pierre gravée où on lit ces mots : « *Ceste chapelle a esté bastie des desniers de l'église et des omosnes de M. d'Auppegard et des austres paroissiens. Ant. Pottier étant thésaurier, l'an* 1602. »

Dans leur amour pour Marie, ils décorèrent sa chapelle de riches verrières, ils en remplirent toutes les fenêtres. Là on voyait briller les mystères de la vie humble et sainte de la Mère de Dieu. Malheureusement, les tempêtes ont dépouillé cette châsse virginale ; il ne reste plus qu'une Adoration des Bergers et un arbre de Jessé. Des Anges chantent le *Gloria in excelsis*. Les bergers de Bethléem s'étonnent de l'éclatante lumière qui brille au Ciel ; trois d'entr'eux adorent Jésus déposé dans la crèche. L'âne et le bœuf accompagnent la sainte famille. Cette verrière est de 1602, comme l'indique la légende :

Au mois d'octobre, en la présente année,
En cette place je fus mise et posée.

L'arbre de Jessé était superbe, mais il n'en reste presque plus rien aujourd'hui. La Vierge apparaît au sommet, puis on lit les noms d'Ézéchias, de Roboam et d'Isaïe, avec la légende : « *Ecce Virgo concipiet et pariet filium.* »

La chapelle de Saint-Jacques était celle des seigneurs du lieu, aussi elle est magnifique. Elle est en pierre et voûtée avec des pendentifs. Quel dommage que les vitraux aient disparu de ces grandes fenêtres ! Il n'en reste plus que des fragments dans celle qui termine. C'est une Transfiguration qui était riche et belle : le Sauveur reste encore avec ses vêtements blancs comme la neige ; Moïse tient dans sa main les dix Commandements de la Loi ; Élie a disparu ainsi que les Apôtres. On admire, au bas de cette verrière, une charmante Sainte-Barbe, dont il y a une confrérie dans cette chapelle, et une délicieuse Vierge qui tient un Enfant Jésus.

Le donateur de cette verrière se voyait à genoux au bas du tableau. C'était messire Lemarinier, d'Auppegard, avec sa femme et ses enfants. Le châtelain a disparu, mais la mère

est restée en prière avec ses trois filles. Ils sont là depuis 1559.

Dans une chapelle se trouve le banc de ces pieux châtelains, malheureusement couvert de badigeon.

Le badigeon, il a fait disparaître ici la litre et les armoiries des seigneurs du lieu, patrons honoraires de la cure. Nous disons patrons honoraires, car le véritable présentateur c'était primitivement l'abbé du Bec, à qui le comte Henri de Warwich et Marguerite, sa femme, avaient donné cette église. Mais il paraît bien qu'elle passa plus tard aux mains du prieur de Longueville, car dans son aveu du 25 avril 1419, celui-ci déclare à Henri V, roi d'Angleterre, qu'il possède à Auppegard un fief, la dîme et le patronage de l'église. Les derniers pouillés du diocèse sont de son avis.

Auppegard possédait 154 feux en 1738. Aujourd'hui, c'est une succursale de 754 habitants.

LE THIL-MANNEVILLE.

L'église du Thil est fort bien posée sur la crête d'un coteau qui commande le cours de la Vienne. L'édifice actuel, presque tout en grès, a été regreffé au XVI[e] siècle sur une construction du XIII[e]. Sa disposition en croix est ancienne, et du sein des transepts s'élance un clocher dont la base appartient tout entière à l'ogive primitive. Les chapiteaux qui décorent les colonnes sont effeuillés avec élégance, et les têtes des donateurs supportent la voûte.

Dans les murailles du chœur apparaît la pierre tuffeuse, si commune sur les bords de la Scie et de la Saâne. Les habitants de la contrée affirment qu'autrefois le Thil fut une abbaye; cela veut dire tout simplement que la paroisse était desservie par des religieux. En effet, d'après les pouillés du diocèse, l'abbaye de Mortemer-en-Lyons fut toujours maîtresse de ce bénéfice. Ce monastère, de l'ordre de Citeaux, envoya long-temps ses moines desservir cette cure éloignée; c'est ce qui aura donné naissance à la tradition dont nous parlons.

On retrouve encore dans l'église, et jusqu'au fond du sanctuaire, les écussons des Mortemart, marquis de Manneville,

Charlesmesnil, Saint-Sulpice, le Thil, etc. Leur ceinture funèbre couvrait l'église au dedans et au dehors. Les vieillards se souviennent encore d'avoir vu régner dans l'intérieur de l'église une double draperie noire parsemée d'écussons dorés. La litre était double, parce que les Mortemart étaient ducs et pairs. Dans la nef sont des dalles de pierre qui pourraient être les tombes des premiers seigneurs du Thil.

Le nom de cette paroisse a souvent varié. D'anciens titres l'appellent simplement Manneville, Magneville ou Saint-Sulpice-de-Magneville, du nom même du saint pontife de Bourges, qui est le patron de l'église. Quelques-uns l'ont appelée le Thil-en-Caux, *Thilia in Caleto.* Duplessis lui donne le nom de Til-sur-Vienne, et le dernier pouillé du diocèse le nomme simplement le Thil. Aujourd'hui l'on dit officiellement le *Thil-Manneville.* Nous pensons que ce surnom lui vient de ses seigneurs, les châtelains de Manneville, dont la terre fut érigée en marquisat, en 1660. Le Thil, qui possédait 192 feux, en 1738, est aujourd'hui une succursale de 973 habitants.

GUEURES.

Dans la vallée de la Saâne, au pied d'une colline, se cache, au milieu d'un bouquet d'arbres, l'âpre et rude église de Gueures. C'est un édifice composé de plusieurs morceaux, mais où l'architecture rustique domine et où le tuf fait la plus grande partie des frais de l'appareil. Cette église, qui appartient à l'ogive primitive, dut être élevé au XIIe siècle. Je signale surtout comme de cette époque le portail de l'ouest, la base du clocher et le transept nord, aujourd'hui abandonné. Le chœur possède une belle fenêtre du XIIIe siècle, récemment remplie par une verrière fondue à Rouen, par M. You Renaut. La couleur en est belle et l'effet en est très-heureux. Les sujets qu'elle renferme sont l'apôtre saint Pierre, sainte Catherine et sainte Félicité ; les trois vertus théologales les surmontent. L'autel, en bois de chêne, a été sculpté dans le style du XIIIe siècle, par Bréant, menuisier à Dieppe. Le rétable qui le surmonte est formé de plusieurs bas-reliefs en bois, du temps de Henri IV, provenant d'une ancienne Passion.

La nef a été refaite en grande partie en 1761 ; la sacristie,

en 1685, et une chapelle latérale au chœur a été construite en grès au XVIe siècle. Dans la nef est une vieille inscription relatant la donation faite à l'église de *céans*, par Guillaume de la Marre, *en l'an de grâce* 1478.

Gueures était un point habité dès le VIIIe siècle. M. A. Leprevost croit le reconnaître dans les chartes délivrées par Pepin (750) et par Charlemagne (775), en faveur de l'abbaye de Saint-Denis. On l'appelait alors *Gauriacum, Wariacum* (1). L'église de Saint-Pierre de Gueures a été érigée en succursale par ordonnance royale du 25 juillet 1826.

BRACHY.

Brachy dut être autrefois un lieu fort important. La *Chronique de Fontenelle* parle de ce lieu dès l'année 734 et l'appelle *Braciacum super fluvio Sedana* (2); de vieilles fortifications entourent cet antique passage sur la rivière de Saâne. Le titre de doyenné dont a joui cette paroisse, depuis la division diocésaine, tend à en faire un point important, au temps du partage chrétien. D'après le plus ancien pouillé qui nous reste, dressé par Eudes Rigaud, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, le doyenné de Brachy renfermait cinquante-une paroisses dont une faisait partie de l'exemption de Fécamp. Dans les pouillés de 1704 et de 1738, il possédait quatre prieurés, une collégiale, cinquante-une paroisses et douze chapelles.

En 1701, M. Gérard, curé de Hautot-sur-Dieppe, était doyen de Brachy. En 1746, c'était M. Bourgeault, curé d'Avremesnil, et, en 1762, M. Grenier était curé de Gruchet et doyen de Brachy.

L'église qui reste n'a vraiment rien qui soit digne d'un ancien doyenné. Sans aucun doute, quelque grand malheur aura détruit l'ancienne église, car le vieux registre de la fabrique parle de *l'écroulement et ruyne presque entière* de la nef arrivés en 1685. Ce témoignage historique n'est que trop confirmé par le monument qui subsiste aujourd'hui et qui est

(1) *Hist. de l'Abb. de Saint-Denis*, par Félibien. — *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI. — (2) *Anc. divis. de la Norm.*, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, p. 7.

moderne en grande partie ; clocher et nef ont été reconstruits avec du silex et de la brique. Le corps-carré du clocher, œuvre grossière, est placé sur le portail et n'a pas de flèche, mais un simple toit sans élévation. Le chœur seul conserve, dans son appareil en tuf, dans ses ogives et dans sa rose du chevet, des traces du XIIe siècle. La piscine est un joli morceau de transition ; malheureusement, comme presque toutes ses sœurs, elle est devenue une armoire.

Dans l'ancien temps, le chapitre de la métropole de Rouen était curé primitif de Brachy. Il avait un vicaire perpétuel pour y faire l'office. D'après un accord passé le 25 juin 1210, le chapitre se réserve les deux tiers de la dîme et le seigneur le droit de présenter le vicaire. Aussi, dès le temps d'Eudes Rigaud, le seigneur du lieu présentait au chapitre de Rouen un prêtre que le chapitre, à son tour, présentait à l'archevêque. En 1334, Philippe, roi de Navarre, comte d'Évreux et de Longueville, nomma à la cure, au nom de Martel de Basqueville, dont il avait la garde. Plus tard, Guillaume Crespin, seigneur de Dangu, y présenta aussi au droit de sa femme, Agnès de Trie, veuve de Guillaume Martel de Bacqueville. Cependant, d'après les pouillés, le seigneur de Brachy présentait immédiatement à l'archevêque. En 1738, Brachy possédait 62 feux ; aujourd'hui, c'est une succursale de 597 habitants.

SAINT-OUEN-SOUS-BRACHY.

Audoulf de Brachy donna le patronage de cette église à l'abbaye de l'Isle-Dieu, dès le temps de Gautier de Coutances, archevêque de Rouen, consécrateur de cette église abbatiale. Aussi à toutes les époques ce monastère a-t-il présenté à la cure qui possédait 24 feux en 1738. Cette paroisse, aujourd'hui supprimée et réunie à celle de Brachy, conserve son église, et, avec le secours de Madame Greny, l'entretient dans un état de propreté digne d'éloges. Les deux statues des saints patrons sont en pierre et peuvent dater de 1600. C'est saint Ouen, évêque, et saint Barthélemy, apôtre.

Ce qui est digne de remarque dans cette église, c'est le joli baldaquin en bois qui recouvre l'autel et les images, sculpture du temps de la Renaissance, découpée à jour dans ses couronnements, ses pinacles et ses dentelles. C'est un

des plus vieux et des plus élégants baldaquins en bois qui soit dans le diocèse.

Signalons encore le bénitier en grès et les fonts baptismaux en pierre, ornés de huit figures d'apôtres. Le corps de l'église est peu intéressant. Le chœur, en brique, est du XVIIIe siècle ; la nef, en grès, est du XVIIe. Dans le pignon du portail on trouve quelques restes du XIIIe.

LE GOUREL.

Le Gourel est une de ces nombreuses paroisses qui furent semées avec tant de profusion sur les bords de la Saâne. Ce dût être une habitation antique, car il a possédé une vieille église et un vieux château. Ce fût peut-être un des points du pélerinage apostolique de saint Remy de Rouen, devenu le patron de la paroisse et dont la fête est encore célébrée le 19 de janvier. L'église actuelle renferme de nombreux vestiges du XIe et du XIIe siècle. Le clocher, tout en pierre tuffeuse, est un corps-carré placé sur le portail et percé d'ogives primitives. A l'entrée, nous avons remarqué, à droite et à gauche deux cintres pratiqués dans le mur, qui semblent avoir été destinés à recevoir des tombeaux. Ils nous ont rappelé d'une manière assez frappante les deux tombeaux cintrés de saint Mellon et de saint Avitien, dans la crypte de Saint-Gervais de Rouen. Nous sommes tentés d'y voir le sépulcre des fondateurs de l'église.

La nef est en grès du XVIe ou du XVIIe siècle. Le chœur, dont les bases paraissent du XIe, a été relevé en 1786. Du côté du nord sont deux arcades en grès qui le mettaient en communication avec une chapelle seigneuriale, vendue et démolie en 1830. Cette chapelle, disparue, devait être celle de Sainte-Catherine, fondée au château en 1476, puis transférée dans l'église paroissiale. Son nom primitif était *Saint-Louis de Beaudoux*. Depuis 1716 elle a toujours été connue sous le nom de Sainte-Catherine. Elle était, ainsi que l'église, à la présentation du seigneur du lieu, dont le château, orné de tourelles, se voit encore au milieu de la vallée.

Dans le chœur est un tabernacle en bois, sculpté vers 1700, et une *Ascension* peinte par Germain, au XVIIIe siècle. Les fonts baptismaux se composent d'une cuve ornée de feuilles grasses, dans le style du XVe siècle.

Ce qui nous a le plus intéressé dans cette église, ce sont les pierres tombales qui recouvrent la dépouille des seigneurs, mais qui malheureusement sont très-effacées. Tous les encadrements dénotent le XVe siècle, et le peu d'inscriptions que nous avons déchiffrées est d'accord avec cette donnée archéologique.

La grande dalle du chœur présente deux figures de femmes incrustées, dont les mains, la tête et la poitrine étaient en marbre. J'ai déchiffré avec beaucoup de peine ces mots incohérents : « *Ci gît madame de Grimecoy, dame de Gourel, fille de monsieur de....* » Sur celle de l'entrée du chœur, où sont deux personnages, également mains jointes : « *Cy gist noble Franchois de la Famel.... Ouville, Saint-Ouen.... fille des capitaines du.... lequel trespassa le* XIV *d'août, l'an de grâce mil* CCCC. *Cy gist damoiselle Jacquette.... Bourt.... le* XXIX *septembre de l'an de grâce mil* CCCC XXXX. » Enfin, sur une autre, dans la nef : « *Cy gist noble homme.... qui trespassa l'an mil* CCCC XXXVIII.... » Quelle terrible destinée pour les grands de la terre que de voir s'effacer même jusqu'à la pierre de leur sépulcre !

Le Gourel possédait 40 feux en 1738 ; c'est aujourd'hui un simple hameau de Brachy.

AVREMESNIL.

« Avremesnil est un village situé au milieu des terres, sur le plateau qui domine, à l'ouest, la vallée de la Saâne. Ce qu'il y a de plus ancien dans son église, c'est le clocher, lequel est flanqué d'une jolie petite tour pointue, du XIe siècle, qui l'accompagne dans toute sa hauteur et se groupe merveilleusement avec lui. Cette longue et mince tourelle contient un escalier qui conduit encore jusqu'à son sommet. Le seul ornement qui la décore ainsi que le clocher est une suite de cintres croisés, tels qu'on les retrouve à l'abside de Sainte-Marguerite-sur-Saâne et aux transepts de l'abbaye de Graville. Ces intersections sont ici beaucoup plus grandes, à cause de la hauteur à laquelle elles sont placées; mais elles ont le même type et le même caractère. Elles sont construites avec les mêmes matériaux, savoir : avec ce calcaire d'eau

douce, espèce de travertin à la fois dur et spongieux qui a servi à construire tous les monuments à plein-cintre de cette contrée.

» Je ne connais pas de tour d'église, continue M. Vitet, qu'on puisse comparer à ce clocher. S'il ressemble à quelque chose, ce serait au donjon d'un élégant castel. Son caractère est plutôt militaire que religieux ; sa forme élancée, son air svelte, cette suite d'intersections qui l'entourent comme une large ceinture, cette longue tourelle qui file à son côté comme un minaret, tout lui donne un aspect moitié oriental, moitié chevaleresque. C'est un monument qu'il faut voir; il n'est pas seulement original et distingué, il est élégant et gracieux (1). »

L'église d'Avremesnil ayant été entièrement refondue au XVIe siècle, ce fut, pour l'architecte d'alors, une grande difficulté de conserver le clocher antique et de l'ajuster au nouveau monument. Pour cela, il fut obligé d'obstruer une partie de la nef; aussi ses arcades abaissées étouffent l'église. Toutefois, ce travail était fort difficile, et il a fallu beaucoup d'adresse pour y réussir. Tous ces efforts, du reste, prouvent que le clocher était apprécié dès cette époque et qu'on n'a rien négligé pour le conserver.

L'église du XVIe siècle, toute construite en grès, possède trois nefs séparées l'une de l'autre par des arcades cintrées sur lesquelles on lit le nom de la bienfaisante châtelaine qui fit relever cette pauvre église de campagne : « L'an mil cinq cens et huit, Anne de Béthune, qui m'a fait refaire, en Paradis soit. » La chapelle de cette vénérable dame devait être sans doute au côté septentrional de l'église, car là encore, sur une pierre de grès, on lit au dehors le nom de « Anne de Béthune. » Peut-être est-ce l'indice de l'humble tombe où elle sommeille à côté du pauvre *serf* dont elle fit le bonheur.

L'église tout entière est entourée d'une ceinture noire armoriée; c'est vraisemblablement la litre des châtelains dont le manoir était situé dans le voisinage. Dans une ferme possédée autrefois par M. de Pardieu, on voit, sur un tertre élevé, des murs arrasés qui sortent de dessous l'herbe et qui trahissent le *vieux manoir*. Ses épaisses murailles ont

(1) *Histoire de Dieppe*, par M. Vitet, IVe partie, ch. 4.

été exploitées pendant bien des années pour l'entretien des chemins du village.

Un titre du XIe siècle, cité par Adrien Valois, dans sa *Notice des Gaules*, donne à ce lieu le nom d'*Ebrardi Mansionile* (Evrard-Mesnil), ce qui se rapporte parfaitement avec l'ancien nom du Bourg-Dun, appelé autrefois *Ebrardi Ecclesia* (Evrard-Eglise). Les titres du XIVe siècle, les cartes géographiques, ont traduit ce nom par Avremesnil, abréviation d'Evrard-Mesnil. Je ne sais pourquoi Duplessis l'appelle Envremesnil.

Toutefois, cette paroisse, sous l'invocation de saint Aubin, fut jadis partagée en plusieurs portions. On en compta jusqu'à trois au milieu du XIIIe siècle. Deux étaient à la présentation de seigneurs laïques ; la troisième, à la collation de l'archevêque de Rouen.

La première portion laïque relevait du fief *aux Bretons ;* la seconde appartenait au fief de *la Motte*. Au XIVe siècle, Jean, sire d'Yvetot, et Jean Lebreton contestèrent à l'archevêque de Rouen son droit de patronage. Ils prétendaient, avec raison sans doute, que la cure avait été dotée par leurs ancêtres et fondée sur leurs propres fiefs. Ce procès dura plus de trente ans. Commencé en 1331, il ne fut terminé qu'en 1365, par sentence du bailly de Caux, qui adjugea à l'archevêque de Rouen le patronage de la seconde portion. Bien des querelles eurent lieu, bien des aveux furent rendus dans la suite des temps au sujet de ces pauvres bénéfices, qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli le plus complet, et des populations et du clergé lui-même.

Avremesnil, de l'ancien doyenné de Brachy, avait 141 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,273 habitants.

LUNERAY.

Le village de Luneray est situé sur une grande plaine depuis long-temps vouée à l'industrie. Les tisserands de Luneray sont célèbres dans nos annales. Ils furent, d'ailleurs, les premiers disciples de Calvin, et ce village a chez nous le triste privilége d'avoir été le foyer de prétendue réforme.

C'est de Genève même qu'ils reçurent leurs premiers apôtres, et ce fut par des petits livres que l'incendie commença.

Les premières étincelles en furent jetées sur cette terre, vierge d'hérésie, par des colporteurs étrangers, parmi lesquels on cite surtout Jean Vénable. Les ministres ne vinrent qu'après les pamphlétaires. On commença par lire, puis on écouta les prédications. C'était dans des moments de loisir, à la soirée, et même pendant le travail, que les *tysserencs* les plus instruits puisaient le venin de l'erreur et le communiquaient au cercle de gens simples et ignorants qui les entouraient ; car on se réunissait pour entendre la *nouvelle doctrine*, et les trameuses de Luneray parlaient de la *transubstantiation* et de la *justification* absolument comme les fileuses de Nicomédie parlaient autrefois de la *consubstantialité du Verbe*. Les matières théologiques étaient à l'ordre du jour, elles occupaient toutes les pensées des hommes de ce temps et même se traduisaient par leurs actes.

On a des preuves que Calvin lui-même correspondait avec les protestants de Luneray (1) qui furent, du reste, autant d'apôtres de sa doctrine. Ce sont eux qui l'apportèrent à Dieppe et qui l'introduisirent dans les manufactures de drap de cette ville. L'industrie a donc été une des messagères de la réforme. Triste commission dont elle s'est chargée là! car cette semence, jetée au sein de paisibles populations, y produisit bientôt les fruits amers de la division et de la guerre civile.

La réforme, du reste, fondée elle-même sur un principe qui varie à l'infini et qui divise sans fin, ne put jamais ni former un corps de doctrines, ni produire un bataillon compact de défenseurs. Réunis d'abord par intérêt contre l'ennemi commun, les protestants se sont bientôt fractionnés en une infinité de sectes, lorsque la paix fut rendue à leur église et que leur doctrine put porter ses véritables fruits.

Luneray, cette terre classique de la prédication du nouvel évangile, fut aussi la première à présenter le triste spectacle

(1) On raconte dans le pays que le hameau du Ronchey fut le véritable berceau du Protestantisme pour Luneray et pour toute la contrée. Chose singulière! c'est dans ce même hameau du Ronchey qu'un laboureur nommé Hoinville a rencontré avec sa charrue deux magnifiques urnes romaines remplies d'ossements brûlés; l'une est en terre grise, l'autre en verre; elles sont énormes. La dernière, surtout, est le plus grand vase de verre antique connu. Elles sont déposées à la Bibliothèque de Dieppe.

des dissensions intestines et des variations religieuses. Ces fils aînés de l'église réformée ont déchiré les premiers le sein de leur mère. Le pauvre village de Luneray, composé d'environ 1,500 habitants, ne compte pas moins de trois communions dissidentes qui se proscrivent et s'excluent mutuellement.

L'église protestante de Luneray fut grandement décimée par la révocation de l'Édit de Nantes. Bon nombre de familles s'exilèrent alors pour se réfugier soit en Angleterre, soit en Allemagne. Plusieurs *se conformèrent aux édits,* et les registres de la paroisse mentionnent un grand nombre de ces *réunis* appelés *nouveaux catholiques.* Avouons-le, toutefois, quoique ce soit chose triste pour nous, les protestants qui restèrent fidèles à leurs croyances ne manquèrent pas de tracasseries pendant le cours du XVIIIe siècle. On ne persécutait plus le fer à la main, comme en 1685, mais on usait de contrainte morale ; ainsi nous voyons apparaître, en 1742, une délibération de la fabrique qui décide que les *religionnaires* seront forcés d'être *trésoriers en charge* et de faire le pain bénit *à leur tour le dimanche,* tout cela parce que les catholiques étaient en petit nombre dans la paroisse. — Cette mesure était légale, d'après les édits de ce temps, je le sais ; mais déplorons de pareilles lois, si blessantes pour la liberté de conscience.

Aujourd'hui, la communion protestante compte environ 750 membres, c'est tout juste la moitié de la population.

Mais laissons la jeune église et arrivons à l'ancienne, celle qui se perd dans la nuit des temps, celle qui a civilisé cette terre demi-sauvage, qui l'a tirée des ténèbres du paganisme, qui l'a sauvée de la main des barbares et qui lui a aidé à traverser la nuit du moyen-âge. C'est elle, après tout, qui a laissé sur cette terre rebelle les plus beaux et les plus anciens monuments qu'elle possède. Tandis que chez sa fille illégitime tout ne parle que d'hier, tout a une origine connue ; elle, au contraire, s'enfonce dans le sol, se perd à l'horizon des âges et se présente avec ces hauts monuments dont nul ne connaît la naissance et dont nul ne peut prévoir la durée.

L'ancienne église de Luneray dut être élevée vers la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe. Il ne reste plus de cette époque qu'une grande arcade placée sous le clocher

actuel, à l'entrée de la nef. Cette arcade est seule, mais elle est fort belle. Un clocher moderne a été greffé au-dessus d'elle, en 1669. C'est un corps-carré en brique et en pierre construit par Nicolas Manière et Antoine Rogue, *maîtres massons*. Les pierres et le bois ont été donnés par le marquis d'Herbouville, colonel des armées du roy et patron de l'église. Une tradition prétend que la charpente de la flèche provient des débris de l'ancien prêche ; c'est donc une colonne triomphale élevée avec les dépouilles de l'ennemi. La même année, on y monta trois cloches fondues par Pierre Buret, maître fondeur de Rouen. Le reste de l'église se compose d'une nef à trois arcades ogivales du XVIe siècle, soutenues par des colonnes hexagones, le tout en grès. La charpente présente des bossets assez curieux.

Le chœur, construit dans le style Louis XIII, renferme une contre-table moderne du style corinthien, ornée d'une *Naissance de Jésus-Christ*, peinte par Drouet, de Dieppe, en 1824. La sacristie a été construite par M. Troche, curé de 1725 à 1732.

Les saints patrons de cette paroisse sont saint Remy et saint Pierre. Nous sommes toujours porté à croire que Luneray fut une des terres évangélisées par le saint évêque de Rouen ou par des ouvriers apostoliques, ses contemporains. De ce nombre, nous citerons le prêtre Lentbert qui, en 715, donna au monastère de Fontenelle les biens qu'il possédait à Luneray, à Greuville et au Bourg-Dun, *Luneraco, Gressus et Duno* (1).

CANTELEU. — La petite église de Saint-Pierre de Canteleu, aujourd'hui ruinée, comptait 23 feux autour de sa flèche paroissiale. De tout temps le prieuré de Longueville-la-Giffart présentait à cette cure. Aujourd'hui Canteleu n'est plus qu'un simple hameau de Luneray.

Dans l'enceinte ruinée de l'église subsistait une pierre tombale que l'on a religieusement transportée dans l'église de la paroisse. C'est celle d'un seigneur qui n'a pas été oublié par ses descendants. M. de Belleville, de Dieppe, a eu cette pieuse pensée. Par un arrêté, du 28 juin 1845, M. le baron Dupont-Delporte, préfet de la Seine-Inf., a autorisé

1 *Chronic. Fontanel.*, c. VII. — *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, p. 7.

l'exhumation et la translation des restes de M. Guérin de Tourville, de l'église de Canteleu en celle de Luneray.

Cette cérémonie eut lieu le 17 juillet 1845, en présence du maire et du curé de la paroisse. On recueillit religieusement les restes du chevalier et on les déposa sous les dalles du chœur. On transporta jusqu'à la pierre tombale sur laquelle on lit cette inscription un peu altérée :

« Ci gist messire Tanneguy-Jean-Emmanuel de Guérin de Tourville. . . Escuyer du Roy, seigneur de Gruchet-Saint-Siméon, Greuville, Canteleu, Brachy, décédé le. . . 1771, âgé de 37 ans. . . administration. . . de l'église et inhumé dans le chœur de l'église de Canteleu. »

GRUCHET-SAINT-SIMÉON.

Une des paroisses qui partagèrent avec Luneray le malheureux privilége d'être parmi nous le berceau de la prétendue réforme, ce fut Gruchet-Saint-Siméon, voué comme son voisin au commerce et à l'industrie Le vaste plateau, qui se compose des hameaux de Bos-le-Comte, du Ronchay, de Gruchet et de Luneray, compte, depuis plusieurs siècles, des centaines et des milliers de tisserands. Ce fut dans ces ateliers, centre du mouvement et de la vie, que pénétrèrent les premiers livres et les premiers missionnaires de la nouvelle doctrine.

Quelque temps avant les jours de la réforme on avait commencé la reconstruction de l'église. Mais il est évident que le zèle des habitants était mort ou se sentait déjà de la froideur à venir, car la nef seule fut refaite. Elle est en grès et du plus mauvais style du XVIe siècle. Le chœur ne fut guère ajouté qu'au XVIIe, sans doute après l'édit de Nantes donné par Henri IV. Nous regardons comme du même temps le baptistère en pierre, composé d'une cuve placée sur un chapiteau ionique. Quand nous aurons cité la contre-table en bois et une *Présentation de J.-C. au Temple*, peinte par Léonard, vers 1710, nous aurons dit tout ce que renferme cette église.

Dans un registre de fabrique nous avons lu qu'une ancienne tradition populaire faisait de Gruchet une vieille succursale de Fontaine-le-Dun. On sait ce que signifient ces idées de succursale : cela provient de ce qu'autrefois on ne baptisait pas dans toutes les églises et l'on n'enterrait pas dans tous les

cimetières. Ce dicton des vieillards cauchois est sans doute la dernière trace de cette liturgie effacée.

En 1604, le cardinal de Joyeuse approuva de nouveau les statuts de l'ancienne confrérie de Saint-Siméon, patron de la paroisse, et du Saint-Nom de Jésus. Le dernier événement dont les archives aient gardé mémoire est la bénédiction d'une cloche nommée Modeste-Hortense, qui eut lieu le 13 juin 1820 ; elle avait été fondue par Desbois, de Rouen. Celle qui précédait était l'œuvre de Lemaire, en 1742.

Gruchet-Saint-Siméon, de l'ancien doyenné de Brachy, comptait 69 feux en 1738; aujourd'hui c'est une succursale de 970 habitants.

GREUVILLE.

Sur la large plaine qui sépare la Saâne du Dun on trouve, au milieu d'une population vouée à l'industrie, l'église de Saint-Firmin de Greuville, qu'en la XIIe année du règne de Childebert II (766) un nommé Jourdain donna à l'abbaye de Fontenelle (1). Plus tard elle devint la propriété de l'abbaye de l'Isle-Dieu. Andoulphe de Brachy, seigneur temporel de cette terre, en octroya la dîme et le patronage au nouveau monastère qui s'élevait sur les bords de l'Andelle. L'archevêque Gautier de Coutances confirma cette donation. Toutefois, le patronage honoraire demeura entre les mains du seigneur, car des armoiries tapissent encore les murs extérieurs de l'église.

Une fois placée entre les mains des Prémontrés de l'Isle-Dieu, la cure de Greuville demeura toujours régulière et desservie par des religieux : l'histoire l'atteste (2) et les monuments le prouvent. Citons seulement, à l'appui de cette assertion, l'inscription tumulaire que l'on voyait autrefois dans le chœur, et qui se lit maintenant au haut de la nef : « Cy gît le corps de vénérable personne François Lebas, chanoine régulier, prémontré, prieur-curé de cette paroisse depuis 1764, mort le 2 juin 1784. »

Cette église est peu ancienne. La nef, en grès, date de

(1) Gressusvillam in pago Tallau Jordanis contulit. *Chron. Fontanel.*, II. — *Mém. de la Soc. des Ant. de Norm.*, t. XI.

(2) Duplessis, t. Ier, p. 510. — Pouillé, p. 105.

la fin du xvie siècle ; il en est de même de la croix du cimetière. Le baptistère, en pierre blanche, doit remonter au temps de Louis XIII. Le chœur et les chapelles qui forment transept sont tout-à-fait récents.

Greuville possédait, sous Louis XV, 110 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 687 habitants, parmi lesquels se trouvent quelques réformés.

VÉNESTANVILLE.

Notre-Dame de Vénestanville, située sur la plaine, offre un charmant cimetière entouré de murs bien entretenus. Avant d'entrer dans l'église, saluons une vieille croix de grès érigée en 1526. Ce n'est pas sans peine que l'on pénètre dans l'église, car elle est toute remplie de maçons et de charpentiers : c'est un vieil édifice que l'on remet à neuf.

Le chœur possède encore quelques contreforts en tuf et deux étroites fenêtres du xie siècle ; le reste a été refait ces jours derniers. La nef a encore un cintre roman, mais elle est pleine de retouches modernes. Le transept du nord vient d'être construit avec du grès ; on l'a orné d'une fenêtre ogivale découpée dans le style de Saint-Patrice de Rouen et de Notre-Dame du Hâvre. On a copié exactement le transept du midi, construit en grès à la fin du xvie siècle. On dit que ces fenêtres doivent être remplies de verrières. Le clocher a été relégué au portail en 1844. C'est un corps-carré en brique surmonté d'une flèche d'ardoise qui produit un bon effet dans le paysage ; il renferme deux cloches fondues en 1768, par Martin Legros.

L'église deviendra propre et bien décorée, nous l'espérons ; mais en ce moment (1847) elle présente l'aspect du chaos. Heureux encore s'il n'y avait que des désordres réparables ! Mais comment faire revivre la pierre tombale d'un prêtre du xive siècle, sciée par morceaux, sur les marches de l'autel. Nous y avons lu difficilement : « *Cy gist discrète personne Leger de . . .* »

Depuis six ans des réparations très-importantes ont été faites à cette église, par M. Hénault, sous la direction de M. Dupont, architecte de Dieppe. Plus de 10,000 francs ont été dépensés et obtenus du ministère des cultes et de la cha-

rité publique, par le zèle de madame de Brétignères. On ne lira pas sans intérêt la pieuse notice que vient de publier sur cette église M. Paul Baudry, de Rouen, jeune archéologue déjà distingué (1).

L'histoire de cette église est compliquée et ne manque pas d'intérêt. Située jadis dans le doyenné de Brachy, elle fut donnée en 1207 à l'archevêque et au chapitre de Rouen, par M. de Roncherolles. A cette époque, la cure était partagée en quatre portions dont trois curés étaient titulaires. Les deux premières, ordinairement réunies, étaient à la présentation du seigneur; la troisième, à la nomination des religieux de la Madeleine de Rouen; la quatrième, à la présentation du seigneur de Gruchet. Ce fut Mathilde Grenet, veuve de Guillaume de Gruchet, qui, en 1231, donna la troisième portion au prieuré de la Madeleine; la quatrième leur fut aumônée plus tard.

Dans un aveu de 1688, les seigneurs d'Etoutteville déclarent que le patronage de Vénestanville, dépendant de la châtellenie de Hautot, a été donné par leurs ancêtres aux religieux de la Madeleine. Quoi qu'il en soit, depuis long-temps il n'y a plus à Vénestanville qu'une cure et qu'un curé. Jusqu'en 1671 la paroisse fut desservie par des réguliers. A cette époque on conféra le bénéfice à un séculier, à condition qu'il ferait profession pendant l'année. La formule subsista long-temps, mais la condition ne s'exécuta presque jamais.

En 1738, Vénestanville comptait 65 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 730 habitants avec l'annexe de Rainfreville.

RAINFREVILLE.

La petite église de Rainfreville, dont les pontifes saint Martin et saint Lubin se partagent le patronage, n'est plus qu'un édifice renouvelé à la fin du règne de Louis XV. Deux pierres tombales bien effacées sont les seuls débris légués par les âges. Sur l'une d'elles, nous avons pu déchiffrer ces mots : « Cy gist Charles de Langouges. . . son corps, huitième jour de Febvrier 1599. » Les chanoines de Corneville, près Pont-Audemer, étaient patrons-présentateurs de ce bé-

(1) *Rapport sur l'église de N.-D. de Vénestanville, adressé à M. le ministre des cultes*, in-12 de 8 pages, Rouen, Rivoire. — *Mémorial de Rouen*, des 29 et 30 décembre 1849. — *Vigie de Dieppe*, janv. 1850.

néfice qui comptait 33 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une commune de 292 habitants annexée à Vénestanville.

TOCQUEVILLE-EN-CAUX.

Les châtelains de Tocqueville fondèrent, dans l'enceinte de leur manoir, une église dédiée à saint Pierre, qu'ils construisirent avec de la pierre tuffeuse prise dans le bassin de la Saâne. On retrouve encore, au nord du chœur, un cintre fort étroit qui indique une construction du XIIe siècle. Le clocher d'alors était un simple pignon percé pour des tinterelles. On y a accolé depuis une cage de bois et d'ardoise. Il est vraisemblable que la nef de cette église fut trouvée trop obscure au siècle dernier, car elle a été reconstruite en entier, vers 1781. Le seigneur-patron fit placer ses armes sur les murs fraîchement bâtis.

Les seigneurs du lieu étaient évidemment les bienfaiteurs de cette petite église, car nous trouvons leurs écussons à la contre-table en bois ornée de colonnes torses. Cette menuiserie du temps de Louis XIV renferme un assez bon tableau à l'huile représentant *Saint-Pierre dans sa prison* et son *Martyre sur la croix*. On lit au bas : « *Vasseur... ect... Germain fecit* 1710. » Ce dernier nom est celui du peintre dont nous avons déjà trouvé les œuvres ailleurs. Le premier doit être celui du seigneur du village, donateur du tableau.

Ces généreux patrons étaient sans doute inhumés dans le chœur, car on aperçoit des dalles usées qui ont dû recouvrir des dépouilles seigneuriales.

La possession de ce bénéfice ecclésiastique ne fut pas toujours calme et pacifique. Exposons en quelques lignes ses différentes perturbations. En 1207, Roger de Roncherolles renonça, en faveur de l'archevêque et du chapitre de Rouen, aux droits qu'il prétendait sur *l'avouerie* de cette église. Gautier Delestre le disputa dans la suite à l'archevêque et fut condamné par sentence arbitrale, en 1253. Guillaume de Bertreville le contesta encore plus tard et fut condamné par sentence du bailli de Caux, en 1313. Enfin, Colard de Saâne le disputa, en 1371, et le procès durait encore en 1384. Il fut sans doute terminé par une tansaction, car les archives et

les pouillés font de ce patronage le droit alternatif du seigneur et de l'archevêque de Rouen.

Tocqueville, de l'ancien doyenné de Brachy, possédait 53 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une commune de 378 habitants qui devrait être succursale.

SASSETOT-LE-MAL-GARDÉ.

Nous sommes toujours sur la plaine, le seul nom l'indique, car jamais le mot *tot* ne se rencontre dans une vallée. Cette désinence saxonne, que l'on croit communément indiquer une habitation, paraît plutôt désigner la position élevée des villages. Du reste, tout semble conspirer pour faire de Sassetot un établissement de Saxons; car les étymologistes voient, dans la première partie de son nom, une trace du passage et du séjour des Sennes dans nos contrées. Le surnom de *Mal-Gardé* lui viendrait-il d'une surprise en temps de guerre, occasionnée par le défaut de vigilance de ses défenseurs? ou bien plutôt n'est-ce pas tout simplement le nom du seigneur de ce village, comme le surnom de Mauconduit a été donné à un village homonyme, à cause d'un seigneur nommé *Maleconductus*?

Toutefois, chose digne de remarque, le même saint est patron des deux paroisses qui, dans ce diocèse, portent le nom de Sassetot. Saint Vaast, évêque d'Arras, figure dans le sanctuaire, en statue de pierre du xv[e] siècle. En face de lui est saint Nicolas, second patron de l'église et de la confrérie. Ces deux pontifes sont vêtus de chapes et non de chasubles, chose rare dans les représentations pontificales un peu anciennes.

On trouve encore dans cette église deux vieilles images de Sainte-Marguerite et de Sainte-Clotilde qui doivent être antérieures à la construction de la nef dont elles sont l'ornement. Cette nef, en effet, n'est qu'un pauvre travail de grès du xvi[e] siècle. Le chœur seulement a gardé quelques vestiges d'antiquité : on y trouve le tuf et le silex du xii[e] siècle; mais dans son revêtement extérieur, il a été entièrement remanié dans ces derniers temps.

Cette église a été complètement dévastée à la révolution;

lorsque la paix fut rendue à l'Église, on n'y trouva que les quatre murs noircis par la fumée. Tout le mobilier avait été volé ou jeté dans les flammes. Depuis quelques années, une belle contre-table en bois recouvre les murs dépouillés du chœur. Les colonnes corinthiennes en sont jolies et bien dorées; elles encadrent un tableau à l'huile représentant la *Naissance de Jésus-Christ*. C'est une bonne copie du beau tableau de Philippe de Champagne que l'on voit à la cathédrale de Rouen. La couleur en est chaude et bien rendue. La pose des personnages est pleine de dignité. Le modèle est un chef-d'œuvre, on ne pouvait choisir un meilleur exemple à suivre. Nous félicitons l'artiste qui a copié très-heureusement.

L'église de Sassetot-le-Mal-Gardé fut de tout temps la propriété de l'archevêque ou du chapitre de la métropole de Rouen. En 1207, Gautier de Coutances, si justement nommé le Magnifique, donna les dîmes de cette paroisse au chapitre de la cathédrale, à condition que ce dernier entretiendrait, jour et nuit, un cierge ardent devant le Saint-Sacrement. C'est un des plus anciens hommages rendus parmi nous à Jésus-Christ sur son autel. C'était sans doute une protestation solennelle contre l'hérésie de Bérenger à peine étouffée sous de nombreux anathêmes, et comme une préparation à la fête du *Corpus Christi* que des saintes allaient instituer quarante ans plus tard.

Sassetot, de l'ancien doyenné de Brachy, fut long-temps la possession du chapitre de Rouen. Les pouillés de 1648 et de 1704 désignent comme seigneur-patron de cette cure le doyen des chanoines de la métropole. Toutefois, l'abbé Saas, dans l'édition du pouillé de 1738, revendique le droit de patronage pour M. l'archevêque. A cette époque, la paroisse comptait 53 feux; aujourd'hui, c'est une succursale de 550 habitants.

GONNETOT.

L'église de Saint-Firmin de Gonnetot est une véritable ruine. Il semble qu'elle ait été mutilée par la guerre ou par les incendies. Il ne serait pas impossible, en effet, que les ligueurs et les royalistes se soient rencontrés sur cette plaine et s'y

soient livré de ces combats acharnés dans lesquels les flammes jouaient un si grand rôle ; peut-être même cette pauvre église a-t-elle été le théâtre de rudes assauts et de sanglantes tragédies. Toujours est-il que le chœur a disparu et que le clocher a été renversé presque jusque dans sa base, il n'en est resté que quatre colonnes tronquées qui forment aujourd'hui le chœur. Elles devaient autrefois supporter une tour carrée, que l'on a remplacée par une mauvaise charpente couverte d'ardoise.

La nef, un peu inachevée comme le reste, se compose d'arcades cintrées en grès, du XVIe siècle. La date de cette construction se trouve sur une des poutres collatérales, car on lit sur une planche de chêne : « *L'an de grâce MIL V^cc^ et XIIII fut ceste nef. . . .* » Ainsi, dès 1514 on construisait à plein-cintre dans nos campagnes. Nous en avons déjà trouvé un exemple dans l'église de la Trinité-du-Mont, construite en 1512.

En 1719 de grandes réparations furent faites à cette église, comme le prouve un devis *imprimé à Dieppe, chez Oursel*, dans lequel se trouvent détaillés tous les travaux de charpente, de maçonnerie et de couverture. Dans cette pièce l'église de Gonnetot est désignée sous le vocable de Saint-Pierre. C'est aussi le saint patron que lui donne Duplessis.

La partie la plus ancienne de l'édifice est la chapelle de la Sainte-Vierge, qui forme le transept méridional. Le pignon est percé d'une belle fenêtre rayonnante de la fin du XIIIe siècle. La chapelle qui fait le pendant au côté nord, a été construite il y a seize ans à la suite d'un vœu fait par un malade. Jacques Lambard, paroissien de Gonnetot, étant au lit de mort, avait exprimé à sa mère le désir d'être inhumé au côté nord du chœur, et de voir s'élever une chapelle sur son tombeau. La mère exécuta pieusement la double volonté de son fils, aussi sur une pierre tombale placée près de l'autel, on lit : « Ici repose le corps de Jacques-Léopold Lambard, inhumé le 12 août 1832, âgé de 25 ans. Il a fait bâtir cette chapelle. » La mère ici met son fils à sa place. Mais les choses sont rétablies sur une inscription en lettres d'or, tracée sur les murs de la chapelle, on y lit : « *Bâtie par Me Marthe Boust, v^e^ Lambard, au nom et d'après la volonté de Jacques-Léopold Lambard, son fils, et bénie solennellement*

le 25 juillet 1833. » Aussi cette chapelle de famille renferme-t-elle les images de sainte Marthe, de saint Jacques et de saint Léopold. Veuillent les saints patrons prier pour l'âme des fondateurs !

J'ai remarqué dans cette église deux tableaux du siècle dernier, l'un représente *Jésus enfant, soigné par les anges,* et l'autre une *Descente de Croix.*

Le patronage de cette église fut long-temps un objet de contestation. Tout le monde y prétendait droit d'aubaine : le roi, le seigneur du lieu et l'archevêque de Rouen. En 1207, Roger de Roncherolles en avait fait l'abandon au chapitre et aux métropolitains de Rouen ; mais, dans le cours du siècle suivant, les sires de Longueil et du Bourg-de-Saâne élevèrent des prétentions qui furent repoussées. En 1485, c'était le tour du roi ; en 1612, c'était celui du seigneur ; l'archevêque, pourtant, reprend le dessus en 1657. Le pouillé de 1704 plaide pour le seigneur ; mais ceux de 1648 et de 1738 revendiquent la collation pleine de l'archevêque de Rouen.

Gonnetot, en 1738, possédait 70 feux ; aujourd'hui, c'est une succursale de 500 habitants.

AUZOUVILLE-SUR-SAANE.

L'église d'Auzouville, bâtie autrefois en tuf et en silex, fut donnée, en 1073, à l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont, par Raoul de Varenne et Emma, son épouse. De cet édifice primitif, il doit rester peu de chose, car le chœur est en style ogival primitif et la nef paraît appartenir au XIIe siècle ; elle est remplie de retouches modernes. Le clocher, placé au portail, s'élève en pignon comme au temps de la transition. Deux tinterelles remplissent encore les vieilles ouvertures tracées par nos pères. Cette église, dédiée à saint Denis, n'a pas toujours appartenu à l'abbaye de Sainte-Catherine. D'après les pouillés, le seigneur du lieu redevint patron de la cure.

La plus belle pièce de ce *moutier,* c'est la contre-table en bois, laquelle encadre un tableau à l'huile représentant la *Cène.* On lit au bas : « Adrian Prou. . . curé de cette paroisse a donné cette contre-table. Priez Dieu pour luy. 1657. » Le

donateur est peint au bas du tableau. Il porte surplis à grandes manches, étole et collet blanc.

Auzouville, appelé autrefois *Osouville*, *Osulfi-Villa*, possédait 46 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 750 habitants avec la réunion de la commune de Saâne-Saint-Just.

SAANE-SAINT-JUST.

Saint-Just. — Rien n'est joli comme le cimetière qui entoure l'église de Saint-Just. Cette prairie remplie d'herbes verdoyantes et fleuries forme, au milieu de la vallée, un carré parfait bordé de hauts peupliers qui se dressent élégamment vers le ciel. Ajoutez à ce petit tableau la fraîcheur de la rivière qui serpente dans les pâturages et qui arrose souvent le dortoir des morts, les collines boisées qui encadrent le riant paysage, et vous n'aurez rien imaginé de plus frais que le hameau de Saint-Just. Cette église de campagne, petite et humble comme le saint enfant qui la protège, est dédiée à un jeune martyr qui souffrit la mort à l'aube de la vie et qui peut être compté parmi les Saints-Innocents. Cet enfant-martyr fut immolé près Beauvais, le 19 octobre, par la rage des barbares du ve siècle. Ce jour est solennel à Saint-Just, et les bords de la Saâne redisent encore la gloire de cette langue muette qui confessa Jésus-Christ par son sang.

Cette pauvre église est à présent bien silencieuse, rarement on offre le saint sacrifice sur ses autels. Celui qui subsiste aujourd'hui vient de l'église conventuelle du Bourg-de-Saâne. Il a vu des religieuses prosternées à ses pieds, il a été paré par leurs mains bénies, et personne à présent ne songe à couvrir sa nudité. Le portail et la nef ont été refaits en 1729. On comptait sur une longue existence. Une chaire en chêne, ample morceau du xviiie siècle, fut apportée de Dieppe où elle avait été vendue au district, en 1791. Elle vient des *anciens Minimes* de cette ville où elle avait entendu d'éloquentes voix. Depuis long-temps elle est muette.

Dans le chœur, primitivement construit au xiiie siècle, on transporta, en 1791, une belle pierre tombale venant de l'église abandonnée du Bourg-de-Saâne. C'est celle d'une religieuse de la fin du siècle de Saint-Louis. Les mains sont jointes et la tête est voilée; des armoiries sont semées autour des co-

lonnes qui encadrent le personnage ; des anges tiennent des encensoirs et des cassolettes au-dessus d'un élégant fronton. C'est avec peine que nous avons pu déchiffrer quelques mots de l'inscription : « *L'an mil* CCCIII *la. . . gire saint Jehan de Co. . . chevalière, dame de Freechiennes. . . .* » Dieu veuille avoir pitié de l'âme de la seule prieure de cette église abandonnée !

Le Bourg-de-Saane. — Au milieu de la vallée de la Saâne, entre la source de cette rivière et son embouchure, fut autrefois le siége d'une puissance et d'une population antiques. Sur le sol, on rencontre çà et là des restes de constructions, des tuiles romaines et des médailles impériales. Les conquérants du monde ont passé là, et leurs châteaux dominent encore les deux côtés du vallon. Au-dessus de l'ancien *Bourg-de-Saâne,* dont les ruines sont ensevelies sous l'alluvion, s'élève une énorme butte en terre séparée de la colline par une coupure profonde ; son enceinte circulaire pourrait encore contenir un bataillon de soldats. Ce sont les *Catelets* ou *Châtelets*, comme on les appelle, vieux *castella* romains destinés à défendre la *ville de Thiède.* Quelque temps avant la révolution, la paroisse de Notre-Dame-de-Saâne faisait, chaque année, le jour de l'Assomption, une procession solennelle aux *Châtelets,* comme pour purifier des lieux idolâtriques.

En face du *Châtelet*, sont les mottes de *Viguemare*, autre enceinte circulaire, nouveau catelet entouré de fossés.

La station romaine de Saâne *(Saana, Sedana)*, devint, au moyen-âge, un *burgus* féodal possédé par de riches et vaillants châtelains ; ils avaient là marché et forteresse, droit de coutume, de passage, de péage et de pontage. Vers le milieu du XIe siècle, Gilbert, seigneur du pays, donna à l'abbaye de Saint-Amand la dîme et les revenus du Bourg-de-Saâne, de Lamberville, d'Herbouville et de Saint-Ouen-le-Mauger (1). Ce fut la dot qu'il déposa sur l'autel du monastère, le jour que sa femme prit le voile dans cette maison. Célestin III confirma toutes ces donations par une bulle de 1193. Outre la prairie, il donnait encore le taillis qui la surmonte, et qui porte aujourd'hui le nom de *Bois des Nonnets.*

Peu de temps après cette donation, les religieuses de

(1) *Descript. de la Haute-Normandie*, par Duplessis, t. Ier et II.

Saint-Amand établirent un prieuré au Bourg-de-Saâne. La chapelle fut dédiée à Notre-Dame ; elle remplaçait un antique oratoire consacré à Saint-Saëns. Quatre religieuses y furent placées; c'est du moins le nombre déclaré au célèbre Eudes Rigaud, dans sa première visite à l'abbaye de Saint-Amand, en 1248 (1). Les religieuses ajoutaient que ce prieuré était le seul soumis à leur juridiction.

En 1251, lorsque Eudes Rigaud fit sa seconde visite au monastère rouennais, on lui dit qu'il n'y avait plus de religieuses au prieuré de Saâne. Le grand pontife ne s'explique pas sur les motifs de cette désertion ; mais il est aisé de voir, par l'histoire générale du pays, à cette époque, que cet abandon est le fruit de l'émeute des Pastoureaux, soulèvement qui ravagea le diocèse de Rouen, de 1248 à 1251 ; aussi, dans les nouvelles visites que fit le pontife, en 1261-62-63 et 64, il trouve cinq religieuses au prieuré de Saâne. Seulement, il paraît bien que l'abbesse de Saint-Amand négligeait de les visiter ; il lui recommande une surveillance plus active.

Peu de temps avant le pontificat d'Eudes Rigaud, en 1240, la population du Bourg-de-Saâne s'étant augmentée, l'abbaye, d'ailleurs, voulant demeurer maîtresse chez elle, on démembra de la paroisse d'Herbouville la section de la vallée, et en en forma une cure dont la Sainte-Vierge fut patronne dans le ciel et l'abbesse de Saint-Amand sur la terre. Dans le principe, l'église fut commune aux religieuses et aux paroissiens ; mais l'inconvénient de cet état de choses s'étant fait sentir, la prieure Nicole de Saint-Laurent fit bâtir, en 1337, une chapelle particulière. Cette chapelle fut dédiée à sainte Catherine, l'illustre martyre qu'Emmeline, leur fondatrice, avait fait connaître dans l'Occident (2). Là, les religieuses chantaient leur office et, insensiblement, le souverain pontife érigea cette chapelle en titre, en 1362. Cette érection fut annulée par jugement du bailliage ; mais les religieuses, ayant rempli toutes les formalités légales, obtinrent un nouveau bref du Saint-Siége qui, cette fois, ressortit son effet (3).

Les guerres de la Ligue durent faire un mal énorme au prieuré de Saâne. En 1674, il n'y avait plus qu'un chapelain et deux sœurs converses entretenus par l'abbaye qui jouis-

(1) *Regest. visit. ad annos* 1248, 1251, 1261, etc. — (2) *Descript. de la Haute-Norm.*, t. II. — (3) Id., ibid.

sait, pourtant, de tous les revenus attachés à la chapelle, à la paroisse et au fief seigneurial. En 1676, les religieuses furent rappelées à Rouen, et l'on se contenta, pour la forme, de nommer une prieure qui résidait dans l'abbaye-mère et recueillait les dîmes du Bourg-de-Saâne. La maison ainsi abandonnée ne tarda pas à tomber en ruine ; aussi, dans le temps que le bénédictin Duplessis écrivait sa *Description de la Haute-Normandie* (1740), on n'y trouvait plus de constructions claustrales. — Est-il étonnant, après cela, qu'en 1847 nous n'ayons trouvé que des murs arrasés, des pierres qui sortent de dessous l'herbe, des lignes d'enceinte qui retracent à peine la clôture monastique ?

L'église seule avait été conservée ; elle est restée paroisse jusqu'à la révolution. En 1738, elle comptait encore 14 maisons autour d'elle (1). La constitution civile du clergé la détruisit comme tant d'autres. Délaissée depuis nombre d'années, l'église est tombée en ruine. Les restes en furent vendus il y a vingt ans. Quelques pierres tombales des religieuses ont été sauvées et transportées dans l'église de Saint-Just, le nom même du Bourg-de-Saâne a péri ; ce n'est plus qu'une section de la commune de Saâne-Saint-Just.

C'est au Bourg-de-Saâne que naquit, dans le commencement du XIIIe siècle, un des prêtres les plus généreux et les plus éclairés qu'ait produits l'ancienne Normandie. Guillaume, fils du châtelain du lieu, avait embrassé l'état ecclésiastique et était devenu chanoine de la métropole de Rouen. Dans les premières années de son pontificat, Eudes Rigaud l'associa à ses projets de réforme et à ces longs voyages qui signalèrent les vingt-cinq années de sa vie épiscopale. La première dignité qu'il lui conféra fut celle d'archidiacre du Vexin français (2). C'était en 1248, au moment même où le célèbre archevêque commençait ses fameuses visites pastorales. Ce fut en qualité d'archidiacre du Vexin que Guillaume assista, l'année suivante, à la levée de l'excommunication jetée sur Guillaume d'Auvricher, seigneur d'Angerville. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de l'abbaye du Vallasse (3).

Deux ans après, il était pourvu de l'archidiaconé d'Eu. C'est à ce titre que nous le voyons figurer comme témoin dans

(1) Nouveau pouillé du diocèse. — (2) *Regest. visit.*, p. 32. — (3) Id., ibid., p. 55.

le traité qui fut passé à Déville entre l'archevêque, seigneur temporel de Dieppe, et Nicolas de Hautot, châtelain et haut-justicier de cette ville. L'acte qui règle les droits réciproques des parties contractantes, est daté du mardi d'avant la Madeleine de l'année 1251 (1). Enfin, en 1256 (2) et 1257 (3), nous le voyons désigné, dans les visites pastorales, sous le nom de trésorier du chapitre. C'était presque la première dignité de cette puissante corporation. Aussi voyons-nous Guillaume de Saâne figurer le premier après les évêques au concile de Vernon, tenu chez les Cordeliers de cette ville, le 4 des Calendes de février 1263 (4).

Du reste, notre chanoine jouissait d'une si haute considération dans l'église de Rouen, qu'après la mort d'Eudes Rigaud, arrivée le 2 juillet 1275, le chapitre ne trouva pas de plus digne successeur à donner à ce grand réformateur de notre province. Guillaume de Saâne n'avait pas seulement aidé le saint prélat dans ses courses apostoliques, il avait été aussi le collaborateur de ses traités de théologie scholastique et mystique. Toutes ces raisons engagèrent le chapitre, réuni le 9 septembre 1275, à porter leurs voix sur le trésorier-archidiacre. Le procès-verbal de l'élection fut transmis au pape Grégoire X ; mais ce souverain pontife, sévère observateur des canons de l'Église, refusa de ratifier le choix que l'on avait fait, parce que le bon chanoine avait possédé, sans dispense, plusieurs bénéfices ecclésiastiques à la fois. Il lui conseilla de renoncer à l'élection, ce qu'il fit par obéissance et par vertu, car il était rempli d'une véritable piété.

Le chapitre procéda à une nouvelle élection, et le lundi de la troisième semaine de carême, de l'an 1276, il choisit messire Guillaume de Flavacourt, pontife plein de zèle et qui a tenu plusieurs conciles (5).

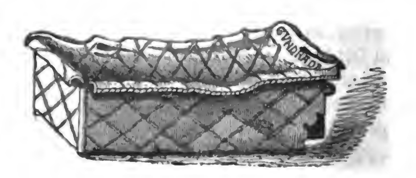
Guillaume de Saâne ne s'occupa plus que de réparer la faute qu'il avait commise contre la discipline. Il l'expia par des fondations utiles au public et par une foule de bonnes œuvres qui ont fait bénir son nom. Il travailla à accroître et à consolider de plus en plus le collége qu'il avait fondé à Paris, et qui à cause de la dignité du fondateur fut appelé *le Collége*

(1) *Regest. visitat.*, p. 783. — (2) Id., p. 302. — (3) Id., p. 657. — (4) Id., p. 481. — (5) *Hist. des Archevêques de Rouen*, par Pommeraye, p. 485.

du Trésorier ou *des Trésoriers*. L'acte de fondation en avait été dressé en 1268. Il donnait pour cet effet une maison sise à Paris, paroisse Saint-Séverin, proche La Harpe, achetée par lui à un nommé Guillaume Lefruictier. Il voulait par cette fondation contribuer, suivant son pouvoir, à la gloire et au service de l'église par l'usage des biens qu'il avait plu à Dieu de lui donner. Sa dévotion le portant à être utile aux pauvres étudiants, il fonda cette maison pour douze écoliers qui étudieraient la théologie, et pour douze autres qui étudieraient les arts. Les électeurs chargés de nommer à ces vingt-quatre bourses étaient les archidiacres du grand et du petit Caux, ou à leur défaut l'archevêque de Rouen lui-même. Les étudiants devaient être originaires du pays de Caux, et s'il ne s'en trouvait pas dans ces archidiaconés, on pouvait prendre dans le reste du diocèse.

Il recommandait surtout aux électeurs de n'avoir égard ni à la chair, ni au sang, mais bien au mérite et à la bonne conduite des élèves. Il voulait que l'on surveillât exactement leur vie, afin qu'ils fussent irréprochables, surtout les étudiants en théologie. Ce collége subsistait encore au temps où Pommeraye écrivait son *Histoire de la cathédrale* (1). C'est le plus ancien de tous ceux qu'il relate dans son livre ; il a précédé le collége des Cholets, ceux de Harcourt, de Narbonne, de Séez, de Lisieux et de Montaigu, tous colléges fondés à Paris par des chanoines de Rouen, et dont celui des Trésoriers fut le modèle. Nous sommes heureux de retrouver au sein de nos campagnes, à des temps si reculés, le berceau d'un noble protecteur des lettres et des arts au moyen-âge.

(1) ***Hist. de l'église cathéd. de Rouen***, liv. II, chap. XX, p. 266-67.



CANTON DE TOTES.

TÔTES.



E bourg de Tôtes est un des plus jolis de l'arrondissement de Dieppe. Assis au milieu d'une belle plaine, placé à la jonction des routes de Dieppe à Rouen, et d'Yvetot à Neufchâtel, il voit sans cesse circuler dans son sein une foule de voitures et de voyageurs. Chef-lieu de canton, centre de halles et de marchés, il a vu affluer dans son enceinte un peuple de commerçants et de fonctionnaires. Des maisons élégantes s'y sont élevées comme par enchantement, et depuis vingt ans la face de ce pays s'est constamment renouvelée. Le château a tout rajeuni autour de lui et il couvre de sa protection puissante ce bourg qu'il possède presque en entier.

Au milieu de ce renouvellement général, l'église ne pouvait rester immobile. Elle était peu digne du Dieu qui l'habite, peu digne même des nouvelles destinées du village. C'était une pauvre maçonnerie en silex, composée de pièces et de morceaux, où l'on avait peine à reconnaître quelques lambeaux du XIIIe siècle. Une poutre en bois du XVIe était restée sous le clocher pour raconter, en vers naïfs, l'histoire de cette vieille tour. M. le curé a promis de conserver dans le nouveau beffroi cette page d'histoire ecclésiastique locale, écrite par un vicaire de Tôtes. C'est une espèce de liste de souscription, où figurent les noms des ha-

bitants qui contribuèrent à l'érection de la flèche. On dirait une statisque paroissiale au temps de Louis XII (1).

L'année 1849 a vu sonner, pour l'église de Tôtes, l'heure de la mort et de la résurrection. Le 28 mai on creusa les fondations du nouveau temple sur l'emplacement même de l'ancien (2). La pose et la bénédiction de la première pierre furent faites solennellement le 27 juin suivant, par Monseigneur Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, qui avait béni la veille la charmante église des Petites-Ventes.

L'église neuve doit avoir 135 pieds de long sur 56 de large. Sa hauteur sera de 41 pieds. La moitié seulement de l'édifice projeté est en construction; le clocher et le bas de la nef seront l'objet d'une prochaine campagne.

Le plan, tracé d'abord par M. Duhamel, de Rouen, architecte de l'église de Criquetot-l'Esneval, a été modifié par M. le curé de Tôtes et M. Toutain, menuisier du bourg, qui ont adopté le style ogival du XIIIe siècle. La brique forme l'appareil général, la pierre de taille n'est employée que pour les portes, les fenêtres, les colonnes, les corniches et les galeries. Malheureusement les voûtes seront en plâtre. L'abside, polygone, est éclairée par cinq fenêtres longues et étroites, comme celles de Sigy, de l'Isle-Dieu et de Neufchâtel. Elles sont partagées en deux compartiments que l'on espère remplir avec des verrières qui produiront le meilleur effet.

Toutes les fenêtres des nefs sont des ogives géminées, surmontées d'une rose dont nous n'avons pu juger l'effet, parce que les décors et les ravalements ne sont pas exécutés. Les colonnes qui supportent l'édifice seront cantonnées de quatre colonnettes. Au-dessus des travées on a ménagé des galeries aveugles qui rompront heureusement la monotonie des murs.

(1) En l'an mille cinq cens et dix,
Fut cette tour cy commencée
Et en ce dit an achevée
Par la pluspart des citoyens
De Tostes, les parroyssiens;
Parquoy je rens graces à Dieu,
Moy, qui suis vicaire du lieu,
Apelé Guillaume Fournel;
Maitre Pierre-Jacques Roussel
Et les tresoriés : Jean Fournel,
Jean Deschamps, Guillebert Jobart,
Et Jean Cossette d'autre part.

(2) En creusant les fondements on a trouvé une statue équestre de saint Martin, patron de l'église, qui doit remonter au XVe siècle. Peinte et dorée de nouveau, cette image est d'un joli effet.

Les entrepreneurs de cette église, MM. Toutain et Julienne, se sont engagés à construire, pour 40,000 fr., le chœur et le haut de la nef. Cette somme est fournie par la fabrique et par M. de Malartic, qui donne toute la brique de l'appareil. Nous félicitons les fondateurs de cette église du style qu'ils ont adopté, et nous regrettons de ne pouvoir nous prononcer sur leur œuvre encore trop peu avancée.

Dans le chœur de l'ancienne église reposait M. Louis Auger, inhumé le 20 octobre 1759, par M. L'Hurier, curé de Gonneville, doyen de Bacqueville et licencié en théologie à la faculté de Paris. M. Auger était associé à l'Académie de Rouen depuis 1746. *Des Observations sur l'Ode et la Poésie lyrique* lui servirent d'introduction dans cette compagnie savante (1). M. Auger mourut à l'âge de 85 ans. Il avait été curé de Bacqueville et de Bonnetot.

Ce n'est pas le seul prêtre instruit qu'ait possédé l'église de Tôtes. Nous nous souvenons d'avoir vu un livre de controverse, imprimé au XVIIe siècle, et composé par un curé de Tôtes, qui, je crois, se nommait Lefebvre. Ce livre traitait de l'Eucharistie et de la présence réelle.

La vieille église de Tôtes, toute pauvre qu'elle était, a cependant été témoin d'un trait de zèle apostolique, vraiment digne des beaux temps de l'Église.

Le samedi 14 août 1847, Monseigneur Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, revenait du château d'Eu, où il était allé saluer S. M. le Roi des Français. Arrivé à Tôtes vers midi, il se rendait au presbytère pour y déjeûner, lorsqu'il trouva M. le curé dans son lit et gravement indisposé.

Madame la comtesse de Malartic, prévenue de l'arrivée du prélat, vint lui présenter ses hommages et lui offrir chez elle une hospitalité que ne pouvait lui donner un pasteur malade. Le vénérable prélat se rendit au château qui fut heureux de le recevoir. Il y prenait sa part d'un repas de famille, lorsque plusieurs habitants du bourg vinrent lui exposer toute leur désolation. Ils s'étaient préparés pour communier le lendemain, et ils se voyaient sur le point d'être privés même de la messe un dimanche et un jour de l'Assomption. Monseigneur, se souvenant alors qu'il était le premier curé de son diocèse, se

(1) *Précis anal. de l'Acad.*, t. 1er, p. 169.

rend à l'église, entre au confessional et y entend les paroissiens de Tôtes toute la journée. Le soir il part pour Rouen, promettant de se faire remplacer pour la messe. Le lendemain, en effet, on vit arriver à Tôtes, M. l'abbé Denize, chanoine de la Métropole, qui célébra l'office.

De pareils traits sont rares dans l'histoire et ne se rencontrent guère que dans les vies édifiantes de saint François de Sales, de Fénélon ou de M. de la Motte.

La cure de Tôtes appartenait à l'archevêque de Rouen, au XIII[e] siècle ; quelque temps après, elle redevint la propriété du seigneur. En 1738, on y comptait 115 feux ; aujourd'hui, c'est une succursale de 800 habitants, à laquelle est réunie l'ancienne paroisse de Saint-Paër de Bonnetot.

Nous ne quitterons pas ce bourg sans saluer le château de Tôtes, dont le prédécesseur fut témoin d'une scène de diplomatie mémorable. Le 7 mars 1589, au moment où la Ligue fermentait sur tout le sol de la France et menaçait de diviser les villes et les villages de la Normandie, le roi Henri IV pria le fidèle de Chattes de lui conserver la ville du Hâvre. Le brave commandeur chercha les moyens d'avoir une entrevue avec de Villars, gouverneur du Port-de-Grâce. Il le rencontra à Tôtes où il le supplia de prendre le parti du roi. Villars, au contraire, s'étonna de trouver un commandeur de Malte, un abbé de Fécamp, parmi les fauteurs de l'hérésie. « Venez plutôt, lui disait-il, vous ranger sous les drapeaux de Mayenne, le lieutenant-général de la couronne de France, présentement vacante. Empêchons le schisme et l'hérésie de s'asseoir sur le trône, et réunissons, pour cette cause sacrée, la France entière sous le nom de *Sainte-Union-Catholique*. » « Je suis catholique comme vous, répondit de Chattes ; mais je ne suis pas du parti de l'étranger : le véritable chef de la Ligue, en France, c'est l'Espagnol, vous le verrez. » Et ils se séparèrent pour de brillants combats (1).

BERTRIMONT.

A l'ombre d'une ancienne motte féodale s'abrita autrefois

(1) *Hist. abrég. et chron. de la ville de Dieppe*, Manuscrit anonyme, p. 135.

la petite église de Saint-Pierre de Bertrimont. Ce temple, proprement tenu, n'a rien conservé de celui qui fut donné à l'abbaye de Saint-Wandrille par les barons de Sierville, seigneurs-patrons de ce lieu. Les armoiries de ces gentilshommes sont restées sur les murs, quoique l'abbé de Fontenelle présentât à la cure. Le chœur fut refait avec du grès, dans le cours du XVIe siècle. La nef a été presque entièrement remise à neuf et le clocher placé sur le portail, vers 1700. Aucun souvenir ne se rattache à cette église. Obscurité est souvent synonyme de bonheur dans l'histoire.

Une ancienne chapelle de Saint-Étienne et de Saint-Barthélemy existait autrefois au hameau de Bos-Guyon. A présent, une chapelle moderne s'élève près l'église : c'est le tombeau de Mme Adélaïde Dessolliers. Bertrimont, de l'ancien doyenné de Pavilly, comptait 46 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 260 habitants.

VARVANNES.

La nouvelle église de Varvannes, située aux sources de la Saâne, est assise sur le sommet d'une colline, au bout d'une longue avenue qui en forme comme le péristyle. C'est une construction en brique rouge, mais élégante et gracieuse, et dont le portail est surmonté d'une flèche d'ardoise aux ouvertures légères. Les contreforts sont couronnés par des vases en pierre et un rang de modillons forme la corniche. Les fenêtres sont en ogive et les portes en cintre, les toits sont pointus, les pignons élancés et couronnés d'épis.

C'est un beau placage que cette église; aussi pour l'exécuter telle qu'elle est, avec toute sa coquetterie intérieure, il n'a guère fallu que des plâtriers. Dans quelques années que deviendra un pareil monument, s'il n'est entretenu avec soin? Que serait-ce s'il lui fallait traverser une époque désastreuse comme la révolution, ou seulement indifférente comme le siècle dernier? Dans peu d'années il ne resterait plus qu'une carcasse dardant au soleil ses lattes et ses chevrons.

Le plan de cette église a été dressé par M. Laquerrière, architecte de Rouen. L'œuvre a été conduite par M. Cantel, maçon de Darnétal, et la menuiserie exécutée par M. Hé-

ron, de Rouen. M. Ravel, de Paris, a fait les peintures et les décors. Enfin, M. Collard a pavé le chœur en pierre et en marbre noir. La contre-table avec son tableau vient de l'ancienne paroisse de Goupillères; c'est une *Descente de Croix*, copie de Rubens, faite au XVIII[e] siècle. Le roi des Français a donné une *Vierge aux Anges*, d'après Murillo.

Cette église, fraîche et neuve, est coquette et gentille; mais elle manque de cette gravité austère et vraiment religieuse que nos pères savaient si bien donner à la maison de Dieu. Son style hybride ne nous permet que de louer le zèle des bonnes âmes qui ont cherché dans sa construction la gloire de Dieu.

Les fondements de cette église furent creusés le 7 mai 1845, et le 17 juillet de la même année, M[gr] Blanquart de Bailleul présidait la cérémonie de la pose de la première pierre. L'année suivante, le même prélat était de retour, et le 14 juillet 1846, il faisait solennellement la bénédiction de l'église, au milieu d'un immense concours de peuple. Jusqu'à un certain point, il pouvait dire, avec le duc Richard : « Qu'elle est belle ma fille d'un an! »

Ce fut un beau jour pour les peuples de la contrée, mais ce fut surtout une grande réjouissance pour les bienfaiteurs qui s'étaient imposé de si grands sacrifices; car cette église a coûté plus de 50,000 francs. Le ministère des cultes a contribué pour 5,000 francs, sur les pressantes sollicitations du marquis de Chasseloup-Laubat. Le même député a obtenu de la famille royale un don de 1,500 francs. La souscription paroissiale avait produit 20,000 francs, et dans cette somme figurent surtout M[lle] Leprévôt et M. de Saint-Victor. La postérité devra regarder M. de Saint-Victor comme le principal fondateur de cette église; car, outre sa contribution personnelle, il a fait toutes les démarches et tous les sacrifices nécessaires pour l'exécution du monument.

La nouvelle église de Varvannes, comme l'ancienne, est dédiée à Saint-Sulpice, évêque de Bourges. Depuis longtemps, cette église possède une confrérie du nom de Sainte-Anne, seconde patronne de la paroisse. Les dîmes et la présentation de la cure appartenaient, depuis le XI[e] siècle, à l'abbaye de Saint-Amand de Rouen. Varvannes était pour les religieuses un plein fief de Haubert, dont relevaient quelques

gentilshommes qui devaient, à la mort de chaque abbesse, un tiers ou un quart de *patenôtre*.

En 1255, Jean Ducastel avait encore la moitié du patronage. Dans la suite, le monastère le posséda sans partage. L'un des derniers curés nommés par l'abbesse de Saint-Amand, fut Me Pasquier de Wardanche, natif de Rouen, ancien curé de Sainte-Agathe-d'Alihermont et installé à Varvannes en 1743. C'était un ecclésiastique fort instruit qui nous a laissé, sur le travail de Dom Duplessis, des notes curieuses dans lesquelles il relève plusieurs erreurs du savant bénédictin.

Varvannes, de l'ancien doyenné de Bacqueville, comptait 83 feux, en 1738 : aujourd'hui, c'est une succursale de 610 habitants avec l'annexe de La Fontelaye.

LA FONTELAYE.

Le nom de ce champêtre village rappelle sa situation première au milieu d'une fraîche vallée, sur le bord des eaux. Nous l'avons visitée dans un beau jour de printemps et nous avons été ravis en apercevant, aux sources de la Saâne, cette flèche élancée qui se marie gracieusement avec la verdure des bois, et avoisine un vieux presbytère qui semble regretter et attendre encore l'hôte vénérable qui l'a quitté depuis un demi-siècle. De ce sanctuaire rustique, on voit s'élever, sur la pente du vallon, un vieux château en brique, héritier d'une forteresse rasée au temps de la Ligue.

Il est impossible de dire à quelle époque fut élevée au saint évêque de Tours cette modeste église de campagne. La nef actuelle, refaite au XVIe siècle, a été remaniée au XVIIIe. Dans ce même temps, on refondit le chœur et, sans doute, on charpenta de nouveau le clocher.

De la dédicace de cette église, restent encore deux croix rouges accompagnées de chandeliers. Le seigneur-patron de cette église l'avait couverte, au dedans et au dehors, de sa litre et de ses armoiries. Ses couleurs étincelaient dans les fenêtres et au-dessus des vitraux dont un débris représente encore une *Annonciation*.

La Fontelaye, de l'ancien doyenné de Bacqueville, comptait 47 feux, en 1738; c'est aujourd'hui une commune de 150 habitants, annexée à Varvannes.

SAINT-VAAST-DU-VAL.

Dans un vallon desséché fut construite autrefois une église dédiée à saint Vaast, d'Arras. Ce fut à la fin du XIIe siècle que les seigneurs du lieu firent élever cette maison de prières, dont le chœur est percé de lancettes étroites et allongées. La nef fut rebâtie : « L'an de grâce MIL Vcc et IX. »

Le clocher, au portail, est une tour en grès commencée sur un assez beau plan, mais renversée de bonne heure par quelque accident. On lit sur la charpente intérieure : « L'an de grâce M. Vcc et XI. » Le pignon de l'ouest est percé d'une ouverture où l'on voit sur un verre peint le chiffre de 1525.

Le seigneur du lieu, qui fut toujours patron de la cure, avait couvert les murs de sa litre et de ses armoiries. En 1738 on comptait à Saint-Vaast 57 maisons. Aujourd'hui c'est une succursale de 612 habitants.

CALLEVILLE-LES-DEUX-ÉGLISES.

Deux églises se partagèrent autrefois ce simple hameau de 99 feux. Rivales et voisines, elles portaient le nom de *Grand* et de *Petit-Montier*. Toutes deux avaient pour patron saint Paër, évêque de Chartres. L'origine de ces deux églises a quelque chose de touchant et de poétique. On raconte que deux demoiselles fort riches, qui étaient sœurs et filles d'un puissant châtelain, voulurent perpétuer leur mémoire en élevant ainsi deux maisons de prières qui vécurent comme deux sœurs jumelles, et où elles trouvèrent leur tombeau.

Ce partage de la paroisse doit être postérieur au XIIIe siècle, car du temps d'Eudes Rigaud, il n'y avait qu'une seule église à Calleville, dont le seigneur était patron. Elle possédait alors 26 paroissiens et valait 16 livres de revenu. Aujourd'hui, comme au temps de saint Louis, Calleville ne possède plus qu'une paroisse et une seule église. Le *Grand-Montier* a été conservé, le petit a disparu vers 1808. C'était, dit-on, un joli monument. Il n'était séparé de son frère que par une rue. Celui qui reste est assez pauvre, c'est un édifice entièrement moderne, qui ne renferme d'intéressant qu'une contre-table du XVIIe siècle. Le seigneur de Calleville fut toujours présen-

tateur de la cure du *Grand-Montier*. Il posséda même très-long-temps le patronage du *Petit-Montier*; mais au XVIe et au XVIIe siècle le baron d'Esneval lui disputa ce privilége, et nous n'avons pu savoir si jamais aucun tribunal s'est prononcé sur cette cause long-temps en litige.

Calleville est à présent une succursale de 556 habitants, qui ne possède plus que le souvenir de ses deux *montiers*. Nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un moment sur ce nom de *montier* appliqué ici à une église. C'est à tort, selon nous, que Duplessis, qui dit constamment *montier*, s'imagine voir dans ce mot une tradition de monastère. *Moutier* ou *montier* signifie ici église, et rien de plus. Nous convenons qu'il vient du mot *monasterium*, mais ce mot lui-même, tant en français qu'en latin, a été appliqué, au moyen-âge, à de simples églises nullement régulières ou conventuelles. Ainsi, dans une charte de 1050, donnée par Gosselin à l'abbaye de Sainte-Catherine-du-Mont, nous trouvons le mot *monasterium Montvillæ*, signifiant l'église de Montville (1). Dans un titre de l'abbaye de Montivilliers, qui remonte à l'an 1459, l'abbesse appelle le trait de dîmes qui entoure l'église de Rolleville *la dixme du hamel du moustier de Rolleville* (2). Dans la charte de fondation de la collégiale de Blainville, donnée par Jean d'Estouteville, en 1488, on dit expressément le *moustier de l'église paroissiale de Blainville*, ce qui prouve évidemment que le mot *moustier* s'appliquait aux paroisses. Ailleurs, la même charte dit le *moustier de l'église*, ce qui montre que ces deux mots étaient synonymes. Communément parlant, on dit, dans toute la Picardie et dans le pays de Bray, *aller au montier*, pour aller à l'église. Les anciens du pays de Caux disent encore *mener sa fille au montier*, pour dire la marier à l'église. On peut, du reste, consulter, sur cette origine romane, la *Chronique de Normandie* de Martin Lemégissier; la *Liturgie* de Bocquillot; le livre des *Cérémonies ecclésiastiques* de Claude de Vert; le *Dictionnaire* de Moréri; le *Glossaire* de Ducange, où, généralement, le mot *moutier* est pris et cité pour église.

(1) *Cartulaire de Sainte-Catherine*, publié par M. Deville. — (2) *Antimoine* de l'abbé Dumont contre Montivilliers, au presbytère de Rouelles.

BELLEVILLE-EN-CAUX.

L'église de Belleville-en-Caux, située sur la plaine qui domine la Saâne, fut primitivement une construction du XIIe siècle. Les ogives du chœur et une double piscine révèlent cette époque. Au premier aspect, on est tenté de prendre la nef pour une bâtisse du XIe; mais de nombreux remaniements ont été opérés au siècle dernier, surtout dans les fenêtres.

Une litre seigneuriale entoure cette église que se partageaient déjà deux seigneurs au XIIIe siècle. Les religieuses de Bondeville prétendirent aussi avoir droit de présentation; la moitié leur avait été cédée par un des collateurs. En 1535, la discussion était pendante, une décision intervint en leur faveur. On cite, comme une curiosité, la présentation faite à cette cure, en 1675, par le roi Casimir de Pologne, alors abbé de Fécamp (1).

Saint Wandrille est patron de cette église. La contre-table est formée avec un bon tableau représentant une *Résurrection de J.-C.*, au bas de laquelle on lit : « *P. Jouvenet, pinxit*, 1751. » C'est le même artiste qui a fait l'*Annonciation* d'Imbleville. Nous croyons que ce peintre était de la famille de Jean Jouvenet. Il y a dans son travail quelque réminiscence du grand maître.

Terminons la visite de cette église par la lecture de deux inscriptions gravées sur la charpente de la nef et du chœur. La *carpenterie* de la nef fut travaillée en 1410, comme le montre l'inscription suivante : « *L'an mil* CCCC *et* X *fut faicte ceste nef et estoit Guill. Philippe trésaurier.* » Celle du chœur ne fut exécutée qu'un siècle et demi après, comme le prouve cette légende : « *L'an* V^CC^ LXVIII *fut faict ce chancel de par maistre Jehan Gaillandt, trésaurier.* »

Belleville possédait 67 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 513 habitants.

ANGLESQUEVILLE-SUR-SAANE.

Vers les sources de la Saâne, s'élève maintenant, dans

(1) Duplessis, t. Ier, p. 330.

une fraîche prairie, une bourgade vivante et animée, là où il n'y avait naguère qu'un village décrépit. Tout s'est rajeuni dans l'ancienne *Anglica villa*, ainsi nommée dès 1059, avant même la conquête de l'Angleterre. Tout s'est renouvelé, excepté l'église, qui est restée pauvre, misérable et sans aucune valeur monumentale. Le chœur est neuf, le clocher insignifiant, la nef seule a conservé quelques contre-forts plats du XIe siècle.

C'est tout ce qui reste de l'église donnée par Raoul de Varenne et Emma, son épouse, à l'abbaye de Sainte-Catherine de Rouen. Cette concession, faite en 1059, ne suivit que de trente ans la fondation même du monastère. Saint Wandrille est patron de cette église qui, peut-être, n'est qu'un grain de sa sainte poussière.

Dans le chœur est une image de Sainte-Wilgeforte, honorée ici d'un culte particulier. La sainte est crucifiée, vêtue d'une robe verte nouée avec une ceinture rouge; elle a une couronne de longs cheveux, mais elle ne porte pas de barbe. De nombreux pèlerins viennent l'invoquer dans leurs faiblesses. Ils lui offrent des morceaux de pain que M. le curé distribue ensuite aux pauvres.

Anglesqueville-sur-Saâne possédait 42 feux, en 1738; aujourd'hui, c'est une succursale de 451 habitants.

IMBLEVILLE.

La plus belle église du bassin de la Saâne est, sans contredit, celle d'Imbleville. Elle dut être bâtie vers le milieu du XIIe siècle. Le chœur en conserve encore quelques traces à l'extérieur dans son appareil, et à l'intérieur, dans sa double crédence en pierre. Le grand portail est une ogive tuffeuse des premiers temps. Le reste de l'église a été refait en grès du XVIe siècle. Le clocher, sur le portail, est une grosse tour carrée assez courte, mais terminée par une flèche d'ardoise. La nef et la tour furent reconstruites après les ravages de l'invasion anglaise. En 1419 et en 1448, ce pays avait eu beaucoup à souffrir. Les seigneurs d'Imbleville et les religieux de Saint-Wandrille s'unirent ensemble pour réparer les désastres de la guerre. L'église fut rebâtie et dédiée le

18 mai 1522. En 1563, les protestants s'étant fortifiés dans la tour du clocher, y soutinrent un siége contre les catholiques. On prétend encore voir sur les pierres la trace des balles et des boulets lancés par les assiégeants (1).

Les religieux de Saint-Wandrille furent les premiers seigneurs-patrons d'Imbleville. Leur titre remonte jusqu'aux années 1110 et 1141 ; mais, dans les derniers temps, ils perdirent sans doute ce patronage, car les pouillés sont unanimes pour l'attribuer au seigneur du lieu. Ces gentils-hommes habitaient un manoir à tourelles parfaitement conservé. Rien n'est plus joli, dans le paysage, que les flèches aiguës et les cheminées de leur château qui s'élancent dans les airs. On lisait jadis, sur le frontispice de ce manoir, l'inscription suivante, gravée sur pierre et brisée à la révolution : « *L'an de grâce 1491, noble homme messire Janon de Dampierre, chevalier-seigneur de Biville-la-Baignard et autres seigneuries, fit édifier cette maison et était alors sa femme dame Marie de Gonnys. Leurs hoirs feront leur devoir de prier pour eux.* »

En effet, peu d'années après leur mort et peut-être en souvenir d'eux, un de leurs fils plantait dans le cimetière une jolie croix de grès au pied de laquelle il gravait ces mots, accompagnant ses armes : « *Noble homme Philippe de Dampierre a donné ceste* ✝ MV^cc^X. » Le même donateur aura contribué à la fondation du clocher, car on y trouve aussi ses armoiries.

Mais les seigneurs-patrons les plus illustres d'Imbleville sont ceux qui reposent dans le chœur de l'église, en face de l'autel, sous deux superbes pierres tombales. Sur la première, on voit un chevalier à la tête noble et belle et aux cheveux longs, vêtu de la cotte de mailles, ayant à ses côtés le glaive des guerriers et un écusson mutilé par les vandales de 93. Les mains sont jointes et la tête nue, sous les pieds est un lévrier, autour est gravée cette inscription en lettres gothiques : « *Ci gist monsegneur Johan de Lindeboef, cheualier, qui trespassa l'an de grace M. CCC IIII, le iour de la feste Sanct Hylaire. Dex ait merci de sa âme. Amen.* » Sur chacune des bandes latérales sont treize écussons entièrement effacés.

(1) *Descript. géog., hist., etc.*, par Guilmeth, p. 42.

L'autre tombeau représente une femme vêtue de sa mantille, élégamment drapée. Le personnage est couché mains jointes et la tête couverte. Autour est cette inscription : « *Ichi gist madame Phelippe May. monsegnour Johan de Lindeborf qi trespassa l'an M.CC LXXXX. le iour de la Magdalène. Dex ait sa âme. Amen.* » Les bandes latérales de cette tombe présentent douze écussons ; malheureusement, les signes héraldiques ont été entièrement effacés (1).

Les saints patrons de cette église sont Saint-Jean-Baptiste et Sainte-Avoye ou Sainte-Edwige, dont les images ornent la contre-table. Cette grande boiserie à colonnes corinthiennes est ornée d'une belle *Annonciation*, peinte par *P. Jouvenet en* 1752. Le Père Éternel a de la dignité, le Messager angélique a de l'élégance et de la grâce, la figure de la Vierge a quelque chose de séraphique et d'ingénu ; c'est une composition qui rappelle le faire du grand Jouvenet et qui montre que les traditions de son école ne s'étaient pas perdues dans sa famille. Citons encore quatre reliquaires et un tableau de l'*Incrédulité de Saint-Thomas*, venant de la chapelle du château. Il y a de fort bonnes têtes.

Imbleville comptait 89 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 1,600 habitants à laquelle sont annexées les églises d'Eurville et de Thièdeville.

THIÈDEVILLE.

Les bords de la Saâne sont remplis de ruines romaines. Thièdeville surtout a conservé dans ses *terres noires* les restes incontestables d'une villa, que les habitants appellent la *ville de Thiède*. De nombreuses tuiles à rebords, des poteries antiques sèment les champs livrés à la culture. Des médailles du Haut-Empire, parmi lesquelles nous avons reconnu des Adriens, se recueillent à chaque moment dans les champs. En 1830 des bannelées d'ossements furent extraites d'un ancien cimetière, et tous les jours des restes humains se rencontrent sous la bêche (2).

Nous sommes porté à croire qu'un des premiers apôtres du christianisme est venu prêcher dans ces contrées gallo-

(1) *Descript. géog., hist. des arrond.*, t. IV, p. 43, par Guilmeth. — *Hist. de Rouen*, par Farin. — (2) *Recherches archéologiques*, par M. Em. Gaillard.

romaines. L'église, dédiée à saint Nicaise, rappelle un de nos premiers prêtres missionnaires. Le pauvre édifice a été construit au XIe siècle. La litre féodale qui l'entoure indique le patronage perpétuel du seigneur du lieu.

Thièdeville ou Thieteville, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 40 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 415 habitants, annexée à Imbleville.

EURVILLE.

Sur un des mamelons qui dominent la Saâne a été perchée, au milieu d'un bouquet d'arbres, l'église de Saint-Pierre-de-Eurville (Urville, Eurreville, Horville ou Heurville). Un prélat grava autrefois, sur les murs, des croix de consécration, et un seigneur temporel y imprima le sceau de ses armes. L'abbé du Tréport partageait avec le châtelain du lieu le droit de patronage de cette paroisse aujourd'hui supprimée, mais qui comptait 47 feux en 1738.

L'abbé du Tréport possédait autrefois à Eurville un ancien prieuré, bénéfice simple à la collation de l'abbé. On raconte qu'en 1679, un particulier obtint, en cour de Rome, le prieuré d'Eurville avec la chapelle de Saint-Eloi-du-Quesnoy, sur la paroisse de Lamberville.

SAINT-PIERRE-BÉNOUVILLE.

Saint-Pierre-Bénouville se compose des deux anciennes paroisses de *Bénouville-sur-Saâne* et de la *Chapelle-de-Bénouville*, toutes deux dédiées au prince des apôtres. L'église de la Chapelle est démolie depuis la révolution. Le seigneur en était le patron-présentateur. De l'église et du château il n'est pas resté pierre sur pierre.

L'église de Bénouville-sur-Saâne a été seule conservée; mais le chœur, ayant été reconnu trop petit en 1833, fut reconstruit de nouveau pour une somme de 3,000 fr. La nef, en grès, date du XVIe siècle. Quelques fenêtres ont gardé des restes de verrières. On y reconnaît saint Jean-Baptiste, l'apôtre saint Thomas et le grand saint Martin. Puis on aperçoit un religieux, une femme tenant une quenouille, un navire portant un évêque, et dans lequel rame un autre saint per-

sonnage. Ces fragments sont trop incomplets pour pouvoir être expliqués.

Dans le bas de l'église est le tableau de la *Guérison d'Enée par saint Pierre*. Cette peinture doit provenir de l'église de la Chapelle.

Il n'y a pas d'archives à Bénouville, les révolutionnaires ont brûlé les papiers sur la place publique. On a fait un feu de joie avec les ornements et l'on a dansé autour. Dans l'ancien régime l'abbaye de Saint-Amand recueillait les dîmes, et la duchesse de la Force était patronne de la paroisse.

Bénouville et la Chapelle comptaient 63 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 888 habitants, à laquelle il faut ajouter les annexes de Lettanville et de Dracqueville.

DRACQUEVILLE.

Cette petite église, dédiée à deux martyrs, saint Etienne et saint Clair, est conservée propre et bien tenue par l'affection de ses habitants. Elle est vieille, puisqu'elle possède du tuf, des cintres et des ogives que l'on peut reporter au XII[e] siècle; mais elle a été rajeunie dans ses fenêtres sous le règne de Louis XVI. Levons les yeux en haut et reconnaissons une charpente qui, sur une de ses poutres, présente l'inscription suivante : « L'an mil V[ce] et XVIII, le X[e] jour de juing, fut ceste nef faite à l'aide des paroissiens, alors étant trésoriers Renaut Robert et Isaac Guide. » Dans ce même temps, l'église fut richement ornée de sculptures sur bois; mais la révolution a passé là, et il ne reste plus que des fragments. Citons entre autres le joli tabernacle avec rétable de la Renaissance : c'est un des plus vieux que l'on puisse voir dans notre pays. Ajoutons surtout plusieurs bas-reliefs rangés à l'arcade du crucifix, et qui proviennent d'une *Passion* malheureusement déplacée.

L'abbé de Saint-Georges était seigneur-patron de Dracqueville, dont les dîmes étaient importantes, mais qui ne comptait que 37 feux. Ce dîmage lui avait été donné par les fondateurs du monastère et confirmé, en 1131, par le pape Innocent II. Dracqueville aujourd'hui n'est même plus commune, c'est une simple section de Saint-Pierre-Bénouville.

Le souvenir des habitants du pays a conservé le nom de la

duchesse de La Force, dame-patronne de Bénouville, qui avait fondé à Dracqueville une école gratuite qu'elle dota de 8,000 livres. On dit que cette fondation est maintenant réunie à un hôpital.

BEAUNAY.

Le château de Beaunay est heureusement assis dans une petite vallée aux sources de l'humble ruisseau de la Vienne, qui, après avoir arrosé le château des sires de Bacqueville, va se réunir à la Saâne, près de l'ancien prieuré de Ribeuf. Ce château fut reconstruit en grande partie en 1775, par haut et puissant seigneur messire Bernardin, marquis de Mathan, lieutenant pour le roi aux ville et château de Caen. Les armes et la devise des seigneurs de Beaunay se trouvent encore dans la chapelle sous une charmante niche du XVIe siècle. *Nihil deest timentibus Deum*, tel était le cri de guerre de ces derniers descendants des croisés.

L'ancien château était situé près de la plaine, sur le penchant de la colline qui avoisine l'église. Là subsiste encore une motte énorme, entourée de fossés et plantée de hêtres que l'on voit de fort loin. C'est près de cette forteresse primitive que les châtelains assirent l'église. De bonne heure ils la donnèrent à la collégiale d'Auffay, fondée par les sires de ce nom. Richard, l'un des principaux bienfaiteurs du prieuré, confirma, en 1060, l'église de Beaunay au célèbre Robert de Grante-Mesnil, abbé de Saint-Evrould. Aussi, depuis ce temps, les moines d'Utique sont toujours restés possesseurs du bénéfice, et ont maintefois repoussé victorieusement les attaques des seigneurs de Beaunay.

De l'église qui fut donnée au XIe siècle il ne doit rien rester aujourd'hui. Le clocher, en pierre tuffeuse et d'une épaisseur extraordinaire, me paraît remonter à la transition du XIIe siècle, car il possède tout à la fois des cintres et des ogives primitives, il a été placé au portail, ce qui est une exception à la règle générale. Dans le beffroi furent autrefois trois cloches. Deux furent enlevées à la révolution dans le pillage général de l'église. Celle qui reste porte cette inscription : « L'an 1736 j'ai été bénite par M. Michel Ango, curé de Beaunay, et nommée Jeanne, par haut et puissant seigneur Bernardin, marquis de Mathan, lieutenant pour le roi au gouvernement

de Caen, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, seigneur et patron de Beaunay, Sainte-Geneviève, Saint-Mars, Biville, les Hameaux et autres lieux, et par haute et puissante dame Anne Duclusel, épouse de haut et puissant seigneur Anne-Louis, comte de Mathan, capitaine au régiment des gardes, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, son fils. M. Jacques Poulet, trésorier en charge. Les Dubois et Cartenet, m'ont fait. » Cette église avait des transepts, dont il ne reste que celui du midi. Il y avait aussi une allée latérale qui a disparu dans le cours du siècle dernier.

La nef et le chœur doivent appartenir à une époque voisine du règne de Philippe-Auguste. L'ancien maître-autel remontait à une haute antiquité, c'était une maçonnerie recouverte d'une grande dalle, comme au XIIe siècle. Il a été démoli en 1846.

Dans le chœur sont plusieurs pierres tombales dont deux paraissent appartenir au XIVe siècle. On lit à grand peine sur la mieux conservée d'entre elles : « *Cy gist Laurent Loinel, prestre, jadis personne, de Beaunay, qui. . . .* » Le titre de *personne* était fort commun dans l'Église, au XIIIe et au XIVe siècle. Les visites pastorales d'Eudes Rigaud en font foi.

Sur les murs du sanctuaire on lit la fondation de Robert Bourdon, prêtre-curé de Beaunay, qu'Adrien Giffart, son neveu et son successeur, a fait graver, en 1620, avec l'éloge poétique de son oncle.

Dans le cimetière de cette église on a trouvé, dans ces derniers temps, un cercueil de plâtre. Il était fort long et large de 50 centimètres. Il a été enfoui de nouveau, sans avoir été brisé.

Beaunay, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 120 feux en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 562 habitants.

C'est à Beaunay que naquit, en 1767, Jean Delahaye, jeune prêtre de Rouen, qui refusa le serment en 1791, fut arrêté en 1793, envoyé à Rochefort, mis aux fers sur le pont du bâtiment où il mourut dans la nuit du 22 au 23 septembre 1794, à l'âge de 27 ans. Il fut inhumé dans l'île Madame.

SAINTE-GENEVIÈVE-DU-PETIT-BEAUNAY.

La litre seigneuriale qui couvre cette église est le dernier

vestige de la puissance féodale des châtelains qui l'avaient donnée au prieuré de Longueville. L'édifice primitif remonte jusqu'au XIe siècle; cependant l'ogive, qui se montre dans quelques ouvertures, semble plaider pour le siècle suivant.

Dans cet humble monument, on trouve un clocher placé sur le pignon de l'ouest; c'est un mur percé de deux ouvertures pour placer des tinterelles. Ce clocher à pignon, comme nous l'appelons, fort commun dans les diocèses de Bayeux et de Coutances, est rare dans celui de Rouen.

Cette église est toute marquée du sceau des châtelains; leurs armes sont coloriées dans les vitraux et sculptées sur le bois de la contre-table qu'ils ont sans doute donnée. Une pierre tombale du XVe siècle couvre, dans le chœur, les restes des nobles et pieux bienfaiteurs.

Dans le cimetière de cette petite église, repose, sous un tertre de gazon entouré d'une haie d'épines blanches, un puissant baron de l'industrie. M. Jacques Levavasseur, décédé à Rouen le 20 mars 1842, à l'âge de 74 ans, a été transporté à Sainte-Geneviève pour y être inhumé, le 23 du même mois. On s'étonne qu'il n'y ait pas même une croix de bois sur la tombe de ce prince du commerce.

GONNEVILLE-LES-HAMEAUX.

Gonneville est une ancienne propriété de l'abbaye de Saint-Wandrille. Vers 948, le duc Richard Ier restitua au monastère de Fontenelle cette possession aliénée par les guerres. En 1024, dans une charte donnée à Fécamp, le duc Richard III confirme l'église de Gonneville au même monastère, *ecclesiam de Gonnevillâ et quatuor hospites*. Dans cet acte solennel, le prince normand dit qu'il veut réunir en un seul faisceau toutes les donations faites aux frères de Saint-Wandrille, dans les temps anciens. Il leur confirma également la baronie de Carcuit. « *Carcuit in plano et bosco et villulis sibi adjacentibus cum duobus molendinis et piscariâ.* » Ces hameaux adjacents étaient le Mesnil, Caumont, la Vallée où se trouvaient les moulins et la pêcherie sur la rivière de Scie.

Duplessis soutient à tort que la baronie de Carcuit passa aux religieux de Longueville. En 1738, Jacques Crevier,

notaire royal au bailliage de Caux, vicomté d'Arques, était procureur et receveur de la baronie de Carcuit, appartenant à M. de Fourcy, abbé commandataire de l'abbaye royale de Saint-Wandrille, à cause de ce, seigneur et patron de Gonneville. Le dernier et seul vestige qui reste de cette propriété monastique, c'est le nom de *Saint-Wandrille* donné à une des collines du bassin de la Scie.

On ne trouve plus que quelques pierres tuffeuses de l'église donnée par les Richard. La nef, où se rencontrent ces derniers débris, a été refaite entièrement, en 1737 ; c'est alors que le portail a été placé au pignon de l'ouest. Auparavant, il était au côté du midi, usage très-commun dans les églises romanes de l'arrondissement de Dieppe. Le chœur, également moderne, a été construit, en 1765, avec de la brique et du silex. Le plafond n'a été exécuté qu'en 1782.

La partie monumentale de l'église, c'est le clocher en pierre de grès, ainsi que les chapelles qui l'accompagnent. Le corps-carré est supporté par des arcades ogivales, dont les chapiteaux, ornés de fleurs de lis, de cœurs et de reines-marguerites, semblent autant de couronnes ducales. Cette tour, construite en 1559, est surmontée par une longue flèche d'ardoise qui domine de bien loin toute la plaine.

La partie la plus intéressante de l'église est la chapelle *Masse*, ainsi nommée par les vieillards et les archives, parce qu'elle a été fondée par une famille de ce nom. Dans le mur extérieur, on voit des armoiries et un cœur percé d'une flèche ; à côté est écrit : « J. Masse, MVᶜᶜLIX. » C'est le nom de Jean Masse, le fondateur, ses armes l'accompagnent ; mais ce cœur percé d'une flèche, n'est-ce pas pour dire que cette chapelle est un *ex-voto* de la douleur ? En effet, elle était dédiée primitivement à la Passion du Sauveur et à la Compassion de sa Sainte-Mère ; aujourd'hui, elle est consacrée à Notre-Dame-de-la-Délivrance, dont l'image est fort jolie.

La famille Masse était puissante à Gonneville ; elle y fut peut-être malheureuse. Comment ne pas le soupçonner, lorsque l'on voit dans le chœur, couchés sous la même pierre tombale, le père et ses deux fils ? Leurs figures sont fort jolies, leurs têtes sont nues et leurs mains jointes, comme pour la prière. Deux sont enveloppés dans de grands man-

teaux ; le troisième, qui fut curé de Gonneville, est vêtu de la planète antique, non encore échancrée. Il a la barrette sur la tête. L'inscription, malheureusement effacée, ne nous a laissé lire que ces mots, qui n'expliquent pas le mystère, mais qui le laissent entrevoir : « *Cy gist Nicollas Masse, fils puisné du dit Guillaume, qui trespassa le* XVII[e] *jour de juing mil* V[cc]XLVII. . . *Masse fils. . . Guillaume qui. . . prestre curé de Gonneville. . .* » Je ne sais quel pressentiment secret me fait chercher l'origine de cette chapelle dans une peste du XVI[e] siècle. Une image de Saint-Roch, au pied de laquelle on lit, en caractères du temps : « *O Pater sancte, memento mei,* » semble nous dire que ce patron des épidémies ne fut pas étranger à cette pieuse fondation. Ce monument de la douleur chrétienne fut commencé en 1549 et achevé en 1551. Il portait alors le nom de *Chapelle de la Passion*.

Le saint patron de Gonneville est le vénérable ermite du Ponthieu, Valery de Leuconaus, dont la confrérie allait, en temps de peste, inhumer les morts jusqu'à dix lieues à la ronde. Ses statuts furent approuvés une dernière fois par Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, le 4 mars 1523. « Quand aulcun frère ou sœur allait de vie à trépas, le maistre de la confrairie faisait dénoncer le dit trépas aux carrefours de Gonneville, par le clerc de la charité. »

La paroisse de Gonneville était autrefois partagée en deux cures, dont une portait le nom des *Hameaux*. Les deux presbytères subsistent encore. Les deux curés faisaient l'office dans la même église et célébraient le dimanche alternativement.

On pense communément qu'il y avait autrefois deux églises à Gonneville. Celle des *Hameaux*, détruite par les guerres, relevait de l'abbaye de Longueville. Le dernier curé de la première portion de Gonneville, est M. L'Hurier, doyen de Bacqueville ; M. Dubocage est le dernier curé des Hameaux.

Nous trouvons dans les archives de la fabrique de Gonneville, qu'en 1760, le curé et les paroissiens établirent une école de filles, *attendu*, dit la délibération, *que les enfants étant en grand nombre et ayant un extrême besoin d'instruction, surtout les filles, le clerc ne pouvait instruire que les garçons*. En conséquence la fabrique donna une maison pour une religieuse, et créa une rente annuelle de 75 livres. Le supé-

rieur *des filles des écoles de Rouen*, en leur accordant un de ses sujets, leur appliqua une fondation de 75 livres, qu'il avait reçue pour une maîtresse d'école. Il ne reste plus que le souvenir de cette pieuse et utile institution. Une religieuse pourtant rendrait de grands services à la population de Gonneville, qui n'a pas diminué et qui ne s'est pas enrichie. Gonneville, en effet, comptait 158 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 832 habitants, dont plusieurs sont très-pauvres.

BIVILLE-LA-BAIGNARDE.

Rien de plus gracieux que la position de l'église de Biville au milieu d'un cimetière planté de pommiers, et dont la flèche s'élève à peine au-dessus des métairies. Cette petite église de grès est simple et bien tenue. La nef et le clocher sont du XVIe siècle, mais le chœur est neuf et date du siècle dernier. Il renferme deux pierres tombales du XVe siècle. Les fenêtres ogivales de la nef possédaient autrefois des verrières dont il ne reste plus que des fragments. On y trouve les instruments de la Passion et les portraits de Caïphe, d'Hérode, de Pilate et de Malchus.

Le seigneur du lieu, qui fut toujours patron de la cure, a laissé sur les murs l'empreinte de ses armes. Ce fut autrefois une cure importante que Biville, non-seulement à cause de ses 134 feux, mais en raison des dîmes que le curé percevait seul. Aujourd'hui c'est une succursale de 786 habitants.

Cette paroisse est connue dans le pays d'alentour sous le nom de *Biville-Saint-Onuphre*, à cause d'un grand pèlerinage à saint Onuphre, solitaire, qui se fait dans cette église, laquelle pourtant ne lui est pas dédiée, car le patron est saint Paër, évêque. Mais le nom ancien et officiel du village, est Biville-la-Baignarde, à cause d'une ancienne mare de Saint-Onuphre, où l'on se baignait autrefois dans les douleurs rhumatismales ou autres langueurs. Cette mare, située sur le bord du grand chemin, ne subsiste plus depuis nombre d'années, mais la vertu médicinale attribuée à l'onde antique a été remplacée par le feu : il nous faut ici entrer dans quelques détails.

Le 19 juin de chaque année revient la fête de Saint-Onuphre, thaumaturge des déserts; ce jour-là, dès le matin, et autrefois dès la veille, une foule de pèlerins, venant des villes et des campagnes, affluent à Biville; chacun arrive avec une baguette de saule ou de coudrier, qu'il a coupée dans le bois voisin. Avant d'aller à l'église, on jette ces bâtons dans un endroit désigné (c'est ordinairement dans le carrefour où le chemin d'Auffay se réunit à la route nationale). Vers midi ces branches ont formé un vrai bûcher, auquel on viendra bientôt mettre le feu comme nous le verrons plus tard.

Toute la matinée se passe à l'église, on y dit des messes presque à toutes les heures, puis pendant tout ce temps les prêtres du voisinage disent des évangiles sur la tête des pèlerins et des malades qui affluent sous leurs étoles, et qui se pressent au pied des autels. C'est vraiment un spectacle touchant de voir de pauvres gens qui se traînent à peine, venir avec larmes et prières chercher leur guérison dans une des pages de cet Évangile qui a sauvé le monde. Ils puisent leur consolation dans ces sublimes paroles qui sortirent de la bouche du Sauveur du monde, lorsqu'avec un mot il guérissait les infirmes, consolait les affligés et ressuscitait les morts. Il faut que la vertu de cette semence évangélique soit bien grande, puisque après dix-huit siècles elle guérit encore les malades, elle soulage les affligés et elle adoucit toutes les misères de la vie. Est-il dans le monde une parole semblable à celle-là?

Ah! oui, bonnes gens de nos campagnes, vous avez raison d'avoir confiance dans l'Évangile, il n'est rien de plus fort dans le ciel et sur la terre, et à présent dans ce monde matériel, c'est encore la seule parole qui opère des prodiges. Aussi combien d'entre eux s'en retournent consolés et contents, rien que par un de ces mots qui guérissaient le serviteur du Centenier.

Pendant toute la journée on voit une foule de pèlerins faire plusieurs fois le tour de l'église, la prière sur les lèvres, les larmes dans les yeux et tenant à la main leur chapelet dont ils déroulent les grains comme les feuillets d'un livre de prières; ils ne parlent à personne, ils ne regardent ni à droite, ni à gauche, et la seule interruption qu'ils se permet-

tent., c'est de déposer une aumône dans la main des pauvres qui les assiègent, car il faut bien le dire, il y a ici de longues galeries de mendiants, dont les cris perçants forment un lugubre concert autour de la maison du Seigneur. Rien, sans doute, n'est plus digne de faire le péristyle de la maison de Dieu, que les blessés et les indigents, mais ceux qui sont ici ne sont pas tous de vrais et bons pauvres, il en est parmi eux qui jouent le rôle de l'indigence. Ce sont des bohémiens ambulants qui exploitent les foires, les assemblées et les pèlerinages; des truands échappés de la *Cour des Miracles*, qui n'ont que des plaies factices et des infirmités de commande. Le soir ils se vautrent dans la fange et ils noient dans des orgies nocturnes le denier de la veuve et l'obole du pèlerin.

Dans l'après-midi, entre vêpres et complies, on fait la procession du feu de Saint-Onuphre. Le clergé sort pompeusement de l'église, escorté d'une foule immense de peuple; le célébrant porte dans ses mains une petite statue de Saint-Onuphre; usage antique qui rappelle les processions où l'on portait les reliques et les images des saints. On s'avance vers le bûcher dont nous avons parlé, et le prêtre y met le feu après en avoir fait le tour. A peine la procession a-t-elle quitté le foyer, que tous les malades s'efforcent d'en approcher et d'y présenter leurs plaies, puis lorsqu'il est bien embrasé, chacun en prend un tison qu'il emporte soigneusement chez lui comme un préservatif contre les douleurs.

Ici, toutefois, on ne parle point de pigeons qui descendent le soir sur le feu, comme à Saint-Arnoult, près Caudebec. M. le curé de Saint-Arnoult a eu toutes les peines du monde à supprimer, dans sa paroisse, le feu de Saint-Onuphre. Chaque année il est encore menacé dans son presbytère, et la gendarmerie est obligée de lui prêter aide et protection.

A cause de cette disposition des esprits, M. le curé de Biville n'a pas cru pouvoir supprimer encore le feu de Saint-Onuphre. Il espère tout du temps et d'une religion plus éclairée, en attendant il souffre ce qu'il ne peut empêcher, sans de graves inconvénients pour la tranquillité publique; il se contente d'instruire, pensant qu'avec le temps la vraie lumière de la foi chrétienne dissipera ces excès de la foi populaire.

Il est vraisemblable que les abus dont nous parlons ici datent de loin ; nous ne serions pas surpris quand ils remonteraient à ces feux de joie et à ces fontaines sacrées dont parle saint Ouen aux peuples de son temps, à ces feux de carrefours qu'il commande d'éteindre, et à ces mares vénérées qu'il ordonne de combler. Déjà la mare baigneresse de Biville a été comblée, espérons que le feu du carrefour s'éteindra bientôt.

SAINT-DENIS-SUR-SCIE.

Lorsque les châtelains d'Auffay eurent assis, au pied de leur motte seigneuriale, un collége de chanoines, ils s'empressèrent de les doter de toutes les églises d'alentour. Gilbert d'Auffay, dont le nom est tant célébré par les moines de Saint-Évrould, commença ces pieuses fondations. En 1060, Richard, son fils, confirma aux religieux d'Utique la possession du collége et de l'église de Saint-Denis. Le prieuré d'Auffay resta patron de la cure ; pourtant, les pouillés le font constamment représenter dans l'exercice de ce droit par l'abbé de Saint-Évrould.

De son ancienne construction l'église de Saint-Denis ne possède plus que des fragments, quelques arcades tuffeuses et cintrées de la nef et du chœur. Dans la nef, on retrouve une ogive primitive qui indiquerait le XIIe siècle.

Le clocher a été refait et placé à l'entrée de l'église. Sur un des piliers de grès, on lit : « *Ce pillier a été donné par maistre Jehan Olivier, curé-thrésorier de céans*, 1612. »

Dans cette église, il y avait autrefois un grand nombre de bas-reliefs en albâtre qui ont été vendus, en 1835, au Musée de Rouen, où on les voit aujourd'hui. L'un représente *le Jugement dernier* et *la Résurrection générale*, et l'autre *la Descente de Jésus aux Lymbes* (1). Nos pères enrichissaient leurs églises, nous, nous les dépouillons. Si cette manie continue, il faudra bientôt aller étudier l'art chrétien et la liturgie ecclésiastique, dans les profanes collections de l'archéologie.

Sur la paroisse de Saint-Denis-sur-Scie, fut autrefois une léproserie, au hameau de Beuville, placée sous l'invocation

(1) *Catalogue du Musée départ. d'antiquités*, 1845.

de Saint-Nicolas. Saint-Denis, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 93 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 534 habitants.

VASSONVILLE.

Sur la rive gauche de la Scie, s'élevait, dès le XIe siècle, l'humble église de Vassonville, propriété féodale des sires de Mortemer, fondateurs de l'abbaye de Saint-Victor. A ses pieds se touchaient les deux terres féodales de Gilbert d'Auffay et de Hugues de Mortemer. C'est ainsi que la Scie coulait presque sans interruption sous le patronage de hauts et puissants seigneurs ; car les châteaux de Saint-Victor, d'Auffay, de Longueville, de Charlesmesnil et de Hautôt protégeaient son cours et le tenaient asservi.

Roger de Mortemer, fils de Vautier, avait prêté au prêtre Tormord une parcelle de son vaste fief pour y asseoir, en 1055, sa petite chapelle de Saint-Victor (1) ; puis Hugues de Mortemer crut devoir l'enrichir de toutes les églises de son vaste domaine. Vassonville fut une des premières qu'il déposa sur l'autel (2). Toutefois, cette propriété fut contestée au XIVe siècle. Le seigneur de Vassonville voulut présenter à la cure. Le monastère soutint ses droits et, par un aveu du 12 mars 1419, il déclara avoir seul le droit d'y présenter ; mais, en 1481, une transaction intervint, et le patronage fut reconnu alternatif. C'est ainsi que le désignent les pouillés des derniers siècles.

De l'église donnée aux moines, il ne reste que des fragments. Dans la nef et dans le chœur, on voit encore de la pierre tuffeuse ; mais des remaniements ont fait perdre à cette église son caractère primitif. Le chœur a été retravaillé en 1776 par Gibert, maître maçon, constructeur du sanctuaire d'Étaimpuis.

La nef fut presque refaite au XVIe siècle, comme le prouvent le grès et l'inscription suivante : « *L'an mil cinq cens* XII, *le* XIIe *jour de juing, fut dédiée l'église de Saint-Pierre de*

(1) Charte de Guillaume-le-Conquérant, à l'abbaye de Saint-Ouen. — (2) *Apud Vassonvillam ecclesiam* (Mém. de l'abbé Terrisse contre l'abbaye de Saint-Ouen).

Vassonville. M. Raoul Roussel étant curé de céans. » Et sur une des poutres transversales du vaisseau, on lit encore cette autre inscription : « *L'an mil* v^{cc} XII, *au mois de mai, fut faite la nef de cette église. Le trésorier d'icelle étant Jehan Robin.* »

Vassonville, de l'ancien doyenné de Bacqueville, possédait 70 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 1,070 habitants au moyen de l'annexe de Saint-Maclou-de-Folleville.

Dans le chœur de cette modeste église, repose un digne curé à qui nous devons une notice biographique.

Pierre-Marie Fontaine naquit à Rouen, le 7 février 1712. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il se livra à l'étude avec ardeur, et se distingua par un goût particulier pour la poésie. Promu au sacerdoce, il remplit, pendant dix années, à la Collégiale de la Ronde, les fonctions de vicaire perpétuel.

Dès 1736, à l'âge de 24 ans, il publia, sous le voile de l'anonyme et sous le titre de *Muse Normande*, un petit Recueil de onze pièces anacréontiques. En 1745, lors de la convalescence de Louis XV, il adressa au roi une églogue intitulée : *Daphnis*, imitée de la cinquième bucolique de Virgile.

Ces premiers travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie de Rouen, alors à son berceau. Cette Compagnie savante, vieille aujourd'hui de plus de cent ans, ne comptait guère que trois années d'existence, lorsqu'elle reçut dans son sein l'abbé Fontaine, le 25 juillet 1747.

Dès l'année suivante, le récipiendaire paya sa bienvenue en donnant à ses nouveaux confrères une jolie épître en vers intitulée : *Le Goût et le Caprice*. Elle fut lue dans une séance publique dont elle fit les honneurs. L'impression en ayant été demandée, l'auteur y consentit, et la pièce eut du succès. L'Académie, qui ne publiait rien à cette époque, conserva le manuscrit dans ses archives ; aussi, lorsqu'en 1819 M. Gosseaume, l'historien de l'ancienne Académie, recueillit les meilleurs travaux déposés aux archives, il ne put s'empêcher de donner quelques extraits de cette charmante pièce.

Ce fut au sein de cette docte assemblée, dans cette ville de Rouen où il était né, qu'il lia une étroite amitié avec M. de Cideville, l'ami de Voltaire et le père de l'Académie elle-même ; avec l'abbé Pinand, curé d'Octeville et habile dans

la diplomatique et l'histoire naturelle ; avec l'abbé Yart, le traducteur des poètes élégiaques de l'antiquité ; avec l'abbé Deshoussayes, versé dans la théologie et l'histoire naturelle ; avec l'abbé Levasseur, curé de Fontaine-en-Bray, grand philologue et interprète habile des langues anciennes ; avec Pingré, l'astronome, tour à tour chanoine du Mont-aux-Malades, de Graville et de Sainte-Geneviève de Paris ; avec l'abbé Vregeon, éminent dans l'étude des langues, et premier bibliothécaire de l'Académie, qui nous en a laissé le catalogue ; enfin, avec l'abbé Saas, le plus savant bibliographe de la Normandie au XVIIIe siècle, conservateur si éclairé de la Bibliothèque du chapitre de Rouen.

En 1750, l'abbé Fontaine publia plusieurs petits poèmes, parmi lesquels nous distinguerons son épître *sur le Goût*. Elle est adressée à M. Duboulay, et fut entendue avec plaisir dans la séance publique, en 1750.

A partir de ce moment, l'abbé Fontaine eut presque le monopole des séances publiques. Pendant dix années, il en fit les frais avec des Odes d'Horace, traduites en vers français. C'était le temps où l'amour des classiques régnait dans toute sa puissance. Le vent de la littérature soufflait alors aux Grecs et aux Romains, et, partout, dans les arts comme dans la poésie, dans les monuments comme dans les livres, il fallait être antique sous peine de mort. Une séance d'Académie n'eût pu se passer d'une Ode d'Horace, ou d'une Églogue de Virgile ; le public rouennais poussait l'appétit dans ce genre jusqu'à en dévorer, dans une seule séance, trois ou quatre servies par la main de l'abbé Fontaine. Cette tyrannie de l'empire Romain était telle sur les esprits, que ce fut un *tolle* universel, lorsqu'un homme, né pour secouer le joug sous lequel gémissait alors le monde, s'écria, au grand scandale de cette société classique :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

L'abbé Fontaine en était là, lorsqu'en 1756, l'abbé Terrisse, son ami et son protecteur, lui offrit le modeste bénéfice de Vassonville, dont il était patron, en sa qualité d'abbé de Saint-Victor. Il accepta cette petite cure de campagne comme une douce retraite, et s'y retira avec son Horace pour le traduire sur les bords de la Scie. C'est de là qu'il envoyait chaque année son contingent à la séance publique. Il paraît

bien que les rives de cette fraîche rivière ont de tous temps inspiré les poètes ; car, de nos jours, un académicien des rives de la Scie fait depuis trente ans, par des fables gracieuses, les délices de nos séances publiques. Rappelons aussi que, au XVIIe siècle, un moine de l'abbaye de Saint-Victor mit en vers la vie du saint patron de son monastère. Il est donc vrai que, sur les bords de ce ruisseau, on a toujours chanté ; aussi nous le proclamerons volontiers l'*Hyppocrène de la Normandie.* Les Muses n'ont pas dédaigné d'habiter ses frais ombrages, comme au temps qu'elles fréquentaient le Mont-Parnasse et la vallée de Tempé.

Non erubuit silvas habitare Thalia.

Ce fut donc dans les prairies qu'arrose la Scie, à l'ombre des bois qui en abritent les riants coteaux, que l'abbé Fontaine traduisit le *Prince des Lyriques romains.* Le livre à la main, il parcourait les sentiers battus par les pâtres et les laboureurs. Souvent il dut éprouver le bonheur que peignait, sans le connaître, le plus voluptueux des latins, celui d'habiter, loin du tumulte des villes, dans une paisible campagne où il trouvait en abondance du repos, du loisir, de l'ombre, du silence, un tranquille sommeil, d'innocents entretiens, biens qu'on ne rencontre ni dans les murs des cités, ni dans la cour des rois. Aussi, l'une des premières odes qu'il traduisit, ce fut celle qui peint le bonheur du sage délivré du souci des affaires et tout abandonné au charme de la vie champêtre.

Beatus ille qui procùl negotiis.....

Nous ignorons si sa traduction des *Odes d'Horace* en vers français a jamais vu le jour. En 1776, lorsque M. de Couronne prononçait l'éloge académique de l'auteur, l'ouvrage n'avait pas encore paru. On parlait de sa publication prochaine; mais nous ignorons si elle a jamais été effectuée.

Nous devons citer ici un dernier épisode de la vie académique de l'abbé Fontaine ; il s'agit, d'ailleurs, de révéler une des plus touchantes et des plus nobles institutions de la première Société savante de la Normandie.

L'Académie de Rouen, qui s'était donné la mission d'encourager, dans la province où elle régnait selon la science, la culture des lettres et des arts, s'imposa l'obligation, bien douce et bien pénible tout à la fois, d'ouvrir des cours

publics et de distribuer des couronnes aux élèves. La liste de ses lauréats est trop glorieuse pour que nous ne citions pas quelques-uns des noms qui lui font le plus d'honneur. Un des premiers, le plus illustre peut-être, fut le Hâvrais Bernardin-de-Saint-Pierre, qui remporta le prix de mathématiques, ainsi que Forfait et Roland de la Platière, qui devinrent ministres pendant la révolution. La Harpe obtint le prix de poésie, Valmont de Bomare préluda, par une couronne académique, à ses premiers triomphes dans l'Histoire naturelle; la Géométrie compta deux vigoureux champions dans l'abbé Tuvache, de Rouen, auteur d'une théologie, et Cousin-Despréaux, l'historien de la Grèce. Avant de décorer les monuments de leur patrie, Jadoulle et Lebrument enrichirent de leurs dessins les cartons de l'Académie; mais la première palme décernée par la Compagnie couvrit le front d'une femme, de celle que Voltaire surnommait la *dixième Muse*. Le triomphe de Mme du Bocage inspira l'abbé Fontaine; dans une séance publique, il présenta, en vers, l'éloge de cette fille de la Normandie poétique. Le chantre se plaît à nous montrer son héroïne sur les bords de la Seine, entourée de nymphes et de dieux mythologiques. Autour de la fille d'Apollon se range avec respect toute la cour de Flore, prêtant l'oreille à ses accords, tandis que

> Faune, dans une grotte, écoutant ses chansons,
> Soupire de plaisir, et la Seine attentive
> Fait couler lentement son onde fugitive.

L'abbé Fontaine s'exerça encore sur Anacréon et sur Pindare. Il communiqua à l'Académie plusieurs morceaux de ces poètes si chers aux Hellènes. C'était par ces études agréables qu'il charmait ses loisirs à la campagne, et qu'il contribuait aux jouissances des hommes de lettres. Mais ce ne serait là qu'une faible partie de son éloge, si nous n'ajoutions, avec son biographe, *qu'il fut un homme de bien*, *un curé vertueux*, *un bon parent et un ami fidèle*. Une hydropisie, causée par le vif chagrin qu'il ressentit de la mort de son père, répandit l'amertume sur ses derniers instants, et le conduisit au tombeau, à l'âge de 63 ans, le 24 août 1775. Il fut inhumé dans le chœur de son église par M. L'Hurier, curé de Gonneville, doyen de Bacqueville et licencié en théologie de la Faculté de Paris.

Son éloge funèbre fut composé par M. de Couronne, son ami et secrétaire de l'Académie. Il fut lu dans la séance publique du 16 août 1776, qui se tenait alors dans la salle des Carmes. M. Gosseaume nous a donné cette notice dans le quatrième volume du *Précis analytique des Travaux de l'Académie.*

SAINT-MACLOU-DE-FOLLEVILLE.

A la source même de la Scie, les premiers défricheurs de nos forêts ont placé, sur une pointe de coteau, une chapelle champêtre, dédiée au plus saint pontife de la Bretagne. Nous ne saurions dire si cet enfant des nuages, si ce solitaire des rochers d'Aleth, si ce missionnaire de la rive saxonique et des côtes armoricaines, a pénétré jusques dans nos vallons pour y semer l'Évangile, comme il l'avait répandu jusqu'aux bords de la Seine, ou si seulement sa cendre merveilleuse et son évangélique poussière, y ont été apportées par des pèlerins et déposées dans une châsse, en face des reliques du saint martyr de Marseille.

Toujours est-il que la chapelle du bienheureux Maclou est contemporaine de l'église : bâtie par le prêtre Tormord elle lui fut soumise plus tard par les puissants seigneurs de Mortemer, châtelains de Saint-Victor et maîtres des sources de la Scie. En 1137, Hugues d'Amiens confirma à l'abbaye naissante l'église de St-Maclou. « *Ecclesiam sancti Marchuti* (1). »

C'est bien la même qui subsiste encore aujourd'hui en grande partie. Le chœur, en tuf, possède des cintres romans, des contre-forts aplatis du XIe siècle. Des remaniements, opérés au XVIe, en ont malheureusement altéré la forme. La nef, quoique en pierre tuffeuse, me parait postérieure au sanctuaire. L'ogive s'y trouve comme dans les monuments du XIIe siècle. Le XVIe y a également inoculé ses pierres de grès si froides et si dures.

Dans l'église de Saint-Maclou on remarque un banc seigneurial, élégamment découpé à jour, en forme de coquilles encadrées d'ogives. Ce banc subsiste comme un curieux échantillon des bancs seigneuriaux au XVIe siècle. Il paraît même qu'il y en avait dans l'église plusieurs autres d'une beauté pareille ; ils ont été pillés par les habitants du village, qui

1 Mém. de l'abbé Terrisse contre l'abb. de Saint-Ouen.

les ont emportés dans leurs maisons et s'en servent pour manger à table.

Nous n'aimons pas les bancs dans les églises, mais s'ils étaient tous de cet échantillon, nous n'aurions pas le courage de les blâmer. A toutes les fabriques qui voudront renouveler les bancs de leurs églises, nous proposons ceux-ci pour modèles.

La chaire paraît avoir été travaillée dans le même temps. C'est un morceau de sculpture découpé à jour où l'on voit des pèlerines encadrées dans des ouvertures gothiques. A en juger par le travail, on est tenté d'attribuer les boiseries de cette église au sculpteur Raudin, le grand tapissier de l'église d'Arques.

La paroisse de Saint-Maclou était autrefois riche et peuplée. On y comptait 80 feux en 1738; à présent, avec l'ancienne paroisse de La Pierre (1), c'est une commune de plus de 700 habitants, qui, pourtant, n'est pas succursale. Jusqu'aujourd'hui, elle est restée simple annexe de Vassonville; mais cet état de choses ne peut durer long-temps: l'importance de l'église et de la population réclament impérieusement une existence indépendante. Les droits sont acquis, espérons qu'il se trouvera un homme puissant pour les faire valoir.

L'église de Saint-Maclou est seule et isolée sur le penchant d'une colline qui ne compte que quelques métairies clairsemées sur ses flancs. L'aspect de cet ermitage a quelque chose qui réjouit le cœur et qui l'attriste tout à la fois. On aime un oratoire caché dans un bosquet et couvert de feuillages; mais on s'afflige en pensant que sa porte ne s'ouvre que pour les morts et que jamais des chants de fête ne retentissent dans cette enceinte froide et vide comme un tombeau.

Si vous interrogez le laboureur qui cultive *la vallée du Breuil et les champs de la rivière,* il vous dira qu'à chaque instant sa charrue heurte contre des maisons disparues;

(1) L'église de La Pierre était située dans l'enceinte du manoir de ce nom, possédé depuis des siècles par la famille de Giffard. Elle a été démolie à la révolution. Le cimetière subsiste encore sur le penchant de la colline, près d'une motte de coteau. Le doyen du chapitre de Rouen conférait de plein droit à cette cure, qui était dans son exemption.

qu'elle ramène sans cesse à la surface des monnaies mystérieuses à l'effigie de rois qui ne sont plus. C'est, ajoute-t-il, le cadavre de la vieille *cité de Forteville* (Folleville), qu'il talonne ainsi dans son tombeau, ce sont ses ossements qu'il remue sans fin dans ces champs couverts de moissons : ossements antiques, cadavres romains dont l'antiquaire reconnaît partout les restes, vestiges parlants de nos anciennes ferrières, de ces forges gallo-romaines qui couvrirent ce pays pendant tant de siècles ; usines séculaires dont les derniers feux ne se sont éteints que depuis deux cents ans.

MONTREUIL-EN-CAUX.

Derrière un bosquet, qui fit autrefois partie d'une forêt remplie de ferrières gallo-romaines, s'abrite la petite église de Montreuil, dédiée à saint Antoine et à saint Sulpice. Ce qui prouve mieux que tout le reste le calme dont a joui cette paroisse champêtre pendant nos troubles civils, c'est le séjour non interrompu qu'y a fait pendant 56 ans le vieux curé de cette paroisse. Pasteur de ce troupeau depuis 1790, il ne l'a jamais quitté une seule nuit jusqu'à sa mort, arrivée en février 1847.

L'église a subi bien des modifications dans sa construction. Le clocher, sur le portail, a été refait au XVIIe siècle. Des fenêtres modernes ont été percées dans la nef et dans le chœur ; cependant on remarque dans ces deux parties de l'église des contre-forts et des pierres tuffeuses du XIIe siècle. C'est tout ce qui subsiste de l'édifice qui fut donné à l'abbé du Bec, par Raoul de Cressy et Adelise, sa femme. Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, confirma cette donation en 1141. Aussi, suivant les pouillés, ce monastère a-t-il toujours présenté à la cure. Au XIIIe siècle, ce bénéfice comptait 100 paroissiens et valait 40 livres. On le nommait *Monte-rea.* Au XVIIIe on y comptait encore 113 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 550 habitants.

Sur les fonts baptismaux de Montreuil, sculptés en 1620, fut régénéré, le 9 juillet 1753, Pierre-Louis Gervais, prêtre du diocèse de Paris. Il fit ses études à Sainte-Barbe et devint secrétaire de M. Christophe de Beaumont, archevêque de

Paris. Arrêté en août 1792, il fut envoyé à la prison de l'Abbaye, et massacré dans la nuit du 4 au 5 septembre (1).

N'oublions pas de citer plusieurs tombeaux en plâtre, trouvés depuis dix ans dans une ferme voisine de l'église. Ces découvertes sont assez rares et méritent d'être consignées.

Nous ne quitterons point Montreuil sans signaler une particularité assez rare dans nos villages. Sur la place publique, qui touche au cimetière, sont trois magnifiques peupliers que le vieux curé a vu planter au temps de la *Fédération*. Il nous en a encore cité les noms. L'un est *l'arbre de la Liberté*, l'autre celui de *la Fraternité*, et le troisième fut nommé le *Royal-Bonbon*, en souvenir, je crois, d'une compagnie de jeunes garçons armés en l'honneur du fils de Louis XVI; phalange enfantine qui rappelle l'héroïque bataillon *des Pupilles du Roi de Rome*, si braves contre l'invasion de 1814.

BRACQUETUIT.

Quatre choses nous ont fait plaisir dans l'église de Bracquetuit, bâtie presque tout entière au XIIe siècle. La première est un Christ en pierre sur le portail, qui doit remonter à la construction de l'église. Ce Christ est vêtu d'une tunique comme ceux d'autrefois. Les Christs habillés sont communs en cuivre et en émail, mais ils sont très-rares en pierre.

Dans la nef est un petit tableau sur bois du XVIe siècle, représentant *Jésus crucifié*. Cette délicieuse peinture a été donnée par M. Chéron, conseiller à la Cour d'appel de Rouen.

La troisième chose qui nous a intéressé est une piscine placée au côté méridional, dans une abside qui a été refaite en 1686. Cette piscine, construite dans le style en pointe de la fin du XIIIe siècle, est la plus belle et la mieux conservée que nous connaissions dans ce diocèse. Une grande ogive encadre deux petites, et toutes sont supportées par de jolies petites colonnes. Une des deux cuvettes est creusée en forme de coquille.

Enfin le quatrième objet que nous ayons rencontré dans cette église, c'est la cloche nommée par la duchesse de Lon-

(1) *Martyrologe du clergé français pendant la révolution*, in-18, Paris, 1840.

gueville quelques années avant qu'elle agitât Paris et la province des troubles de la Fronde. On remarquera sans doute avec surprise le sentiment délicat de galanterie française qui a dicté l'inscription. C'est pour la première fois, depuis que nous grimpons à des clochers, que nous trouvons la marraine nommée avant le parrain. Voici cette curieuse inscription :

« Je fus faicte en 1646 et nommée Anne, par très-haute et très-puissante dame Marie de Bourbon, duchesse de Longueville et d'Estoutteville, dame et patronne de cette paroisse de Bracquetuit, et (God)ard, escuyer, sieur de Belbeuf, de Beaumont-le-Harenc, Louvetot, Beuzeville, et bénite par Me Charles Heudebert, prestre, curé, desservant de ce lieu, bachelier en droit, chapelain de l'église de Rouen. Sancta Margarita, ora pro nobis. Laudabo nomen Domini usque ad mortem. — Antonius Morderet faciebat. »

Dans la nef est une pierre tombale effacée. Dans le chœur est une grande dalle du XVIe siècle, couvrant un homme et une femme. Sainte Marguerite et saint Pierre, patrons de l'église, veillent sur l'autel. Bracquetuit, qui n'est aujourd'hui qu'une succursale de 596 habitants, était en 1738 une cure de 133 feux, à la présentation du seigneur du lieu.

Peu de temps après la guerre de la Fronde, vivait à Bracquetuit un curé nommé Joseph Pradon, né à Rouen, qui avait été lauréat des Palinods de la Conception, de 1672 à 1677 (1). Ce Joseph Pradon était frère du poète Nicolas Pradon, célèbre victime de Boileau, dont on a essayé de nos jours de réhabiliter la mémoire (2). L'auteur de *Régulus*, Rouennais comme son frère, avait été comme lui couronné aux Puys de la Conception, avant d'être inscrit parmi les tragiques français du XVIIe siècle.

BIENNAIS.

Saint-Martin-de-Biennais est une petite église de campagne dont l'histoire est beaucoup plus ancienne que le monument. En 1084, un seigneur nommé Arnoul donna cette église à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen ; cependant, dans ces derniers temps, l'archevêque de Rouen conférait de plein droit à la cure, et cette propriété bénéficiale paraît remonter

(1) *Précis analyt. de l'Acad. de Rouen*, année 1834, p. 245.
(2) *Revue de Rouen*, 1847, p. 274 — 300.

jusqu'au XIVe siècle ; car, en 1332, Pierre Roger, archevêque de Rouen, obtint une sentence du bailli de Rouen contre Jean de Biennais et Jean de Ponthieu, comte d'Aumale, qui lui disputaient ce patronage, comme seigneurs du lieu. En 1392, Guillaume de Vienne obtint, pour le même sujet, un arrêt de l'Échiquier, au terme de Pâques, contre Guillaume de Biennais qui revenait à la charge.

A la vue du pauvre édifice d'aujourd'hui, on ne se douterait pas de toutes ces luttes antiques; c'est un bâtiment construit en brique et en silex, il y a peut-être deux cents ans. Au bas de la nef, pourtant, on croit reconnaître un fragment de maçonnerie du XIVe siècle. Dans le chœur sont des pierres tombales du XIIIe qui ont été sciées par morceaux.

Biennais est une succursale de 573 habitants; avant la réunion, il n'y avait que 51 feux.

Sur cette paroisse est un pèlerinage de Sainte-Clotilde. Dans une cour voisine de l'église, sort une petite fontaine sacrée où, toute l'année, des pèlerins viennent boire et se baigner. Le jour de la Sainte-Clotilde, on y en compte plus de 800. C'est la seconde fontaine de Sainte-Clotilde que nous rencontrons dans le diocèse ; mais ici, comme à Rolleville, ce sont des propriétés particulières et de véritables exploitations industrielles. Une troisième, beaucoup plus célèbre, faisait partie de l'ancien diocèse de Rouen ; nous voulons parler de la fontaine des Andelys, interdite par le cardinal de la Rochefoucauld, en 1788.

ÉTAIMPUIS.

Près des énormes tranchées pratiquées pour asseoir le *rail-way* de Dieppe à Rouen, fut autrefois une église donnée en 1055, à l'abbaye de Saint-Victor, par Hugues de Mortemer (1). De cette église romane, contemporaine du monastère bénédictin, il ne reste plus pierre sur pierre. L'église actuelle, nouvellement rebâtie, est déjà une ruine. Dans peu, on en cherchera la place. La nef devait appartenir au XVIe siècle, et le chœur avait été « fait par Pierre Gibert et Joseph Gibert, en 1763. »

(1) *Apud Eteimpuis ecclesiam.* (Charte de Hugues de Mortemer. Mém. de l'abbé Terrisse contre Saint-Ouen.)

Saint Martin de Tours était patron de cette paroisse maintenant réunie à celle de Biennais ; mais si Biennais a gardé la cure, Étaimpuis a conservé la commune.

Duplessis, qui dit *Éteinpui*, assure que des étymologistes font venir ce nom de *extincto puteo*, ce qui semblerait faire allusion aux apparitions irrégulières du *Cache-Fêtu;* mais lui, il croit que *pui* vient de *podium* ou de *pagus* et pourrait signifier *hauteur* ou *pays*. — Étaimpuis comptait 43 feux en 1738.

LEUILLY.

Nous sommes sur la ligne du partage des eaux. Au nord descend la Scie jusqu'à la mer, au midi la *Clères* va se réunir à la Seine, au-dessous de Rouen. Leuilly domine les deux bassins. Sa masse de verdure se penche sur l'immense tranchée du chemin de fer que l'on ouvre à ses pieds à grands renforts de bras et de machines. La terre où nous sommes dévore ses églises. Dans un rayon de quatre kilomètres, trois églises ont disparu, Leuilly, Orménil et Étaimpuis. Les autres sont dans un grand état de souffrance.

Il y a trente ans que les habitants de Leuilly détruisirent leur église dédiée à saint Pierre, et possédée par l'abbé de Saint-Victor. On distingue à peine dans le cimetière les fondements de l'église disparue, à travers l'herbe et les broussailles qui ont envahi ce sanctuaire ; il ne reste plus que le baptistère en pierre, de forme heptagone, couvert de trèfles incrustés. C'est évidemment un morceau du XIIIe siècle. C'était peut-être aussi l'âge de l'église. Pauvres morts qui peuplez seuls cette enceinte déserte et silencieuse, dormez en paix, personne ne trouble plus vos cendres, pas même le chant des fêtes, ni la cloche de l'*Angelus !*

FRESNAY-LE-LONG.

L'église du Long-Fresnay est une des plus intéressantes du canton. Fondée au XIIe siècle, construite dans le style ogival primitif, cette église, aujourd'hui délaissée, voyait relever de sa tour paroissiale les chapelles de Leuilly et de Varneville. Le chœur et le portail proclament encore, par leurs ogives et par leur appareil en feuilles de fougère, un âge de transition.

Le vieux baptistère, où l'on régénéra les chrétiens des trois

paroisses, subsiste encore ; c'est une cuve du XIIe siècle, ornée de trois têtes saillantes, peut-être symboliques.

La contre-table en bois est ornée d'un grand tableau représentant *Jésus au milieu des Docteurs ;* c'est, évidemment, la copie d'un maître. Les armes du seigneur brillent sur cette large peinture. Ce gentilhomme était, sans doute, patron de la cure, car ses armoiries se voient aussi sur les murailles de l'église. Saint Nicolas, évêque, et saint Jean, évangéliste, étaient patrons dans le ciel. Le dernier présentateur fut M. de Bailleul, dont la tombe se voit dans le chœur.

Dans ce même sanctuaire, nous devons signaler une jolie petite pierre tombale sur laquelle est représenté un prêtre, les mains jointes et vêtu de l'ancienne planète. Sa chasuble fleurie porte une croix sur le devant. On lit autour : « *Cy gist discrète personne Me Guille : Bertran, en son vivant prestre, curé de cette église paroissiale de Fresnay, lequel décéda le* 10e *jour de septembre* 1584. » On voit ici que l'usage de la chasuble non échancrée a duré parmi nous jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Mais la partie la plus curieuse de l'église, c'est une chapelle située au midi et consacrée sans doute à la Passion du Sauveur. Elle est toute remplie des instruments de son supplice, et toutes ses sculptures rappellent le grand sacrifice du Calvaire. La porte extérieure présente sur son tympan le Christ au tombeau, entouré de quatre têtes de morts, au-dessus est le Christ en croix accompagné d'un prêtre et d'un noble à genoux, qui semblent les donateurs de cette chapelle. Puis le Sauveur enseignant, ayant à sa droite et à sa gauche les images de saint Luc et de saint Marc, écrivant leur Évangile sur des rôles de parchemin.

L'intérieur de la chapelle renferme une foule de médaillons de la Renaissance. Sur un socle de pierre, on voit un ange présentant des os et des têtes de mort. Au-dessus est un phylactère où nous n'avons pu lire que le nom de « Cousin. » L'autre socle qui servit à supporter un *Ecce Homo*, est soutenu par deux anges qui présentent sur un mouchoir tous les instruments de la Passion.

La dernière page de l'histoire de cette église a été écrite hier, 19 septembre 1847, par la bénédiction d'une cloche fondue à Aumale. Fresnay-le-Long, paroisse de l'ancien

doyenné de Cailly, n'est plus qu'une commune de 276 habitants, annexée à la succursale de Varneville-aux-Grès.

BRETTEVILLE-DU-PETIT-CAUX.

La pauvre église de Bretteville, nue et abandonnée, est condamnée à périr d'ici à quelques années; pourtant elle date du siècle dernier. Le lutrin, de 1750, a été sculpté pour l'église de Vassonville; c'est l'œuvre d'un curé qui a signé au bas de l'aigle : « C. N. Avollée, prestre et curé de Vassonville. » Le clocher est une chétive construction en bois sur laquelle on lit cette inscription : « *L'an* 1579, *ceste tour fut faicte, y estoient pour lors thésauriers Pierre e' Jacques dits Godcmens.* » Le seigneur du lieu, patron de la cure, couvrit l'église de ses armoiries et, probablement, donna la chaire qui est sculptée à jour, dans le style du XVII[e] siècle. Bretteville, qui n'est plus qu'un simple hameau de Varneville-aux-Grès, comptait 49 feux, en 1738.

VARNEVILLE-AUX-GRÈS.

Nous touchons ici à une terre antique. Dans les champs de Varneville nous sommes entourés de débris gallo-romains. Les voies antiques se croisent à travers les hameaux, et la *cauchie* de Bautot traverse le chemin des Fées, qui de Rouen allait au Bel d'Arques et à Dieppe. Dans le quartier *du fond de la ville*, on a trouvé des tuiles à rebords en nombre considérable, et récemment encore on y a rencontré deux tombeaux sous forme d'auge. Près de là est le hameau de la *Ville-aux-Guets* ou *Ville-à-Guets*, que les gens du pays disent être une *ancienne ville destinée à surveiller la contrée.*

Non loin du camp de la *Bouteillerie*, dont nous parlerons bientôt, la charrue découvre souvent des fragments de briques ou de tuiles romaines. Les bois voisins de La Houssaye recèlent des puits, des mares, des meules en pierre et divers autres objets qui attestent que ces lieux furent habités dans l'antiquité (1).

Le tertre élevé du cimetière renferme aussi des tuiles romaines que la bêche du fossoyeur ramène à la surface. Le

(1) *Le camp de la Bouteillerie à Varneville*, par César Marette, Rouen, 1838.

chœur de l'église est un joli monument du XIII[e] siècle. Les consoles de la corniche sont d'un effet charmant ; deux fenêtres rebouchées le terminent. Les voûtes intérieures sont supportées par des faisceaux de colonnettes qui se recourbent comme pour laisser la place des stalles. Malheureusement les fenêtres ont été refaites sous Louis XV.

Le chœur est à lui seul un monument. La nef n'a été ajoutée qu'au XVI[e] siècle. Ce fut peut-être pour réparer les ravages causés par l'incendie des Anglais et des Bourguignons, qui en 1450 détruisirent Clères, Saint-Victor et le bourg de Saâne (1), et en 1472 brûlèrent autour de Clères dix-sept villages, parmi lesquels étaient La Houssaye-Bérenger et les environs (2).

Nul doute que le seigneur du lieu n'ait été le fondateur de la nef. Nous sommes très-porté à l'attribuer à noble homme Loys du Tot, qui repose avec sa femme dans le caveau du chœur, et dont la grande dalle porte cette inscription : « *Cy gisent noble homme Loys du Tot, en son vivant seigneur temporel et patron des églises de ce lieu de Varneville et Saint-Ouen du Breuil, lequel décéda le* 26 *de décembre* MIL V[ce] XXXVI, *et damoiselle Jacqueline d'Hugleville. . . . décéda en* 152. . . »

Ce brave châtelain avait fait don à son église de Varneville, des reliques de saint Vincent, martyr, et de saint Alexandre, martyr, de l'ordre des Portiers. Saint Vincent, dont les reliques subsistent encore, partagea le patronage avec saint Médard de Soissons. La paroisse fut ingrate envers le donateur, car à la révolution on descendit dans le caveau, on enleva les cercueils de plomb et l'on jeta les ossements à la voirie.

Le château de Varneville était près de l'église, ses habitants étaient braves et bons catholiques. En 1591 le chevalier de Varneville, ligueur intrépide, fut tué au fort Sainte-Catherine, pendant le siége de Rouen.

Nous ne savons trop sur quoi s'appuie la tradition qui veut que la paroisse de Varneville soit moderne, et qu'elle relevât autrefois de Fresnay-le-Long. Un arrêt de la cour des comptes de Paris, prétend qu'en 1419 ce n'était qu'un hameau de Saint-Victor-en-Caux. Toutefois c'était l'abbé de Saint-Wandrille qui dîmait.

(1) Id., ibid. — (2) Id., ibid.

Quoi qu'il en soit, la fille a maintenant surpassé la mère. L'église de Fresnay est abandonnée, celle de Varneville est propre, bien meublée et presque brillante. L'autel, en marbre, est un don du maire, M. Blétry. Le *vestiaire* a été construit par un curé qui y a laissé cette inscription : « L'an 1680 cette sacristie a esté donnée par Me Guillaume Baudard, prestre et curé de Varneville. »

Chose que l'on aura peine à croire! cette paroisse faisait une procession, à la chapelle de Saint-Adrien, située sous les roches de Belbeuf, près Rouen. C'était la suite d'un vœu fait pendant une peste. Maintenant, on se contente d'aller à Bretteville, tous les lundis de la Pentecôte, et l'on porte à la procession l'image de Saint-Adrien, placée au bout d'un bâton.

Varneville, de l'ancien doyenné de Pavilly, comptait 66 feux, en 1738 ; aujourd'hui, c'est une succursale de 546 habitants à laquelle est annexé Fresnay-le-Long. On dit communément Varneville-aux-Grès, à cause de plusieurs extractions de grès encore ouvertes il y a vingt ans.

Il nous reste à dire deux mots du camp de la *Bouteillerie*, enceinte circulaire garnie de doubles fossés et située dans un bois. Le camp peut contenir un hectare; la profondeur des douves est d'environ quatre mètres. Aucune trace de maçonnerie n'a été trouvée sur la motte ni dans les fossés. Nous sommes très-porté à en faire un *Stativa* des Gallo-Romains.

On prétend y avoir rencontré des boulets. Il est possible qu'une réoccupation ait eu lieu au moyen-âge : les bonnes positions militaires sont de tous les temps et de tous les peuples. Les Anglais ont pu camper à la *Bouteillerie*, en 1449, et les Bourguignons en 1472.

« Quoi qu'il en soit, ajoute M. César Marette qui, le premier, a fait connaître cette antique enceinte, le camp de la Bouteillerie est un monument digne de figurer sur les tablettes archéologiques. Ce vaste emplacement, que borde une ceinture de fossés ronds et moussus, que couvre une végétation active, quelles pensées poétiques son aspect ne nous inspire-t-il pas! Là où règne aujourd'hui un silence si cher au chant mélodieux du rossignol et de la fauvette, retentissaient jadis le cliquetis des épées et des javelots, et, plus tard, le bruit du canon. Ces chênes à la haute stature, qui dominent cette myriade de tiges de coudres, ne représentent-ils pas ces chefs militaires

qui commandaient aux soldats ? Si ces images revivent dans la pensée et flattent l'imagination, un plaisir, plus vif encore, délecterait le monde savant, à l'apparition d'objets qui ont passé par les mains des Gaulois et des Romains, ou même des premiers Normands, objets que l'on doit croire renfermés dans les entrailles de la terre. Hélas! le plaisir des ruines nous cause de douces émotions, jusqu'au bord même des tombeaux. Nous aimerions à revoir les squelettes et les ossements épars des soldats de Probus ou de Talbot. »



ERRATA.

Page 21, ligne 20, *au lieu de* chape, *lisez* dalmatique.

Page 25, ligne 26, *au lieu de* Olibrius, *lisez* Maximin.

Page 112, lignes 3-4, *au lieu de* Félicité-Angélique de Rassent naquit à Archelles, le 16 septembre 1749, *lisez* Angélique-Suzanne-Marie-Françoise de Rassent naquit à Archelles, le 2 avril 1747.

Même page, ligne 15, *au lieu de* vers 1776, *lisez* en 1770.

Page 186, ligne 9, *au lieu de* Conventry, *lisez* Coventry.

Page 190, ligne 32, *au lieu de* XV[e] siècle, *lisez* XVI[e] siècle.

Page 221, ligne 11, *au lieu de* qu'elles, *lisez* que deux.

Page 243, ligne 24, *au lieu de* Damiens, *lisez* Damien.

Page 289, ligne 11, *au lieu de* affermir, *lisez* l'affermir.

Page 300, note, *au lieu de* Barcastel, *lisez* Bercastel.

Page 417, ligne 19, *au lieu de* saint Bruno, *lisez* Robert de Molesme.

Page 441, ligne 40, *au lieu de* Marie de Médicis, *lisez* Catherine de Médicis.

Page 448, ligne 13, *après* évêque d'Orange, *ajoutez* ou de Saintes.

Page 454, lignes 4, 5 et 6, saint Druon est sans doute saint Drogon, honoré comme reclus, le 16 avril. Il fut berger et il est devenu le patron des bergers. On lui met dans la main un morceau de pain noir.

Page 496, ligne 20, *au lieu de* Chartres, *lisez* Avranches.

Page 502, ligne 17, *au lieu de* L'abbé du Tréport, *lisez* L'abbaye du Tréport.

Page 506, ligne 26, *au lieu de* 1024, et de Richard III, *lisez* 1027, et Richard II.

TABLE

DES MATIÈRES.

Q

R

S

T

NOMS DES SOUSCRIPTEURS.

M. le Ministre de l'Intérieur, 15 exemplaires.
Mgr Blanquart de Bailleul, Archevêque de Rouen.
Mgr Robin, Évêque de Bayeux.

MM. Allain, avocat à Rouen.
Allard fils, armateur à Fécamp.
Ancelin, instituteur au Bosc-Roger.
Archier, propriétaire à Rouen.
Aribaut, ingénieur à Dieppe.
Armand, instituteur à Maucomble.
Auger, libraire à Goderville.
Advisse (Mme), propriétaire à Dieppe.
Andasse (Mme) propriétaire à Dieppe.
Baillet, avoué à Dieppe.
Ballin, archiviste de l'Académie de Rouen.
Barrabé, archiviste du département de la Seine-Inférieure.
Barthélemy, architecte de la cathédrale, à Rouen.
Baudry (Paul), de la Société Française, à Rouen.
Belot, propriétaire à Rouen.
Blaauer, esq., secrét. hon. de la Soc. arch. de Sussex (Angleterre).
Bligny (Achille), à Rouen.
Botté, adjoint des Ventes Saint-Remy.
Boucher (A.), officier marin, au Hâvre.
Boncourt, architecte à Rouen.
Bréant (Mlle Aimée), à Dieppe.
Briant (J.-B.-P.), à la maison de Mesnières.
Buée, maire d'Elbeuf.
Buzot, propriétaire à Saint-Saëns.
Buzot fils, banquier à Saint-Saëns.
Cadet de Veaux, garde-général à Saint-Saëns.
Cartier, ancien sous-préfet, à Dieppe.
Cide, géomètre et percepteur, à Eu.
Colas (Victor), à Rouen.
Corsange, ancien imprimeur, à Dieppe.

MM. Cousin-Despréaux, docteur en droit, à Caen.
Dainez, proviseur du Lycée, à Rouen.
D'Almazan (le duc), à Paris.
Dambray, représentant, à Paris, 4 exemplaires.
D'Arboval, conseiller-général, à Buchy.
D'Aubermesnil (Mlle), à Hermanville.
D'Aubermesnil, représentant, à Paris.
D'Auffay (le comte Alfred), au château d'Auffay.
Dauvergne (Anatole), peintre, à Paris.
De Banastre, propriétaire à Sainte-Foy.
De Barville, inspecteur des forêts, à Saint-Saëns.
De Belbeuf (Mme la comtesse), à Bracquetuit.
De Belleville, propriétaire à Ancourt.
De Biancourt (Mme la comtesse), à Paris.
De Boishébert, propriétaire à Offranville.
De Bosmelet (Mlle Eulalie), à Saint-Denis-sur-Scie.
De Bréauté, membre du conseil-général, à La Chapelle.
De Caumont, de l'Institut, à Caen.
De Cayx de Saint-Aymour (le baron), à Paris.
De Caze, de l'Académie de Rouen.
De Colombel, propriétaire à Caumont.
De Clercy (le comte), à Derchigny.
De Clercy (Humbert), à Derchigny.
De Duranville, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Rouen.
D'Étrépagny (Mme la comtesse), à Dieppe.
D'Haussez (le baron), ancien ministre de la marine, à Saint-Saëns.
De Glanville (Léonce), insp. divis. de la Société Française.
D'Icquelon (Mme), à La Crique.
D'Icquelon (Hyppolite), à La Crique.
De la Blandinière, propriétaire à Arques.
De la Flèche (Mlle), à Fontainebleau.
De Lannoy, propriétaire à Offranville.
Delaquerrière, membre de l'Académie de Rouen.
Delattre, maire de la ville d'Eu.
Delaage, receveur-général de la douane, au Hâvre.
De L'Espine (le vicomte), à Paris.
Delevoye (Emile), imprimeur à Dieppe.
De Magnanville (Mme la comtesse), à Paris.
De Malartic (le comte), conseiller-général, à Tôtes.
De Marizy, propriétaire à Dieppe.
De Mortemart (le marquis), représentant, à Paris.
De Morville (Mme), à Dracqueville.
De Ramfreville, conseiller à la cour d'appel de Rouen.
Deville (Achille), receveur-général à Alençon.

MM. Dossier, juge de paix à Bellencombre.
Ducrotay de Blainville, professeur au Jardin-des-Plantes, à Paris.
Dupont, architecte de l'arrondissement de Dieppe.
Dupont-Delporte (le baron), ancien préfet, 2 exemplaires.
Dutuit (Eugène), membre de l'Académie de Rouen.
Duval, notaire à Cany.
Estancelin, ancien député, à Eu.
Estancelin, représentant du peuple, à Paris.
Flamand, ancien ivoirier, à Dieppe.
Fleury, libraire à Rouen, 12 exemplaires.
Figg (William), Lewes (Angleterre).
Four[illegible]n, cultivateur à Bully.
François, libraire à Rouen, 6 exemplaires.
Frébourg, armateur à Fécamp.
Frère, archiviste de la chambre de commerce de Rouen.
Fromentin (Alexandre), à la préfecture de Rouen.
Fournier, propriétaire au Bosc-le-Hard.
Gaillard (Mlle), à Dieppe.
Gerdret, sous-préfet à Dieppe.
Graillon, sculpteur à Dieppe.
Grout (Jules), conseiller-général, à Paris.
Gurney (Daniel), North-Runcton (Angleterre).
Hamilton Dicker, Lewes (Angleterre).
Hardy (Josse), propriétaire à Dieppe.
Harvey (William), Lewes (Angleterre).
Hénault, architecte à Dieppe, 2 exemplaires.
Herrier, greffier du tribunal civil de Dieppe.
Hue (H.), à Torcy-le-Grand.
Jazé, architecte à Dieppe.
Jazé (Mlle), à Dieppe.
Jean, juge honoraire au tribunal de Dieppe.
L'abbé Armand, curé de Maucomble.
L'abbé Aubry, curé de Longroy.
L'abbé Baudry, vicaire de Saint-Jacques de Dieppe.
L'abbé Béhier, vicaire de Saint-Etienne de Fécamp.
L'abbé Bénard, curé-doyen de Notre-Dame du Hâvre.
L'abbé Bennetot, vicaire d'Envermeu.
L'abbé Bertin, curé d'Esteville.
L'abbé Bizet, vicaire de Saint-Sever, à Rouen.
L'abbé Bosquier, curé d'Ourville.
L'abbé Bovin, curé de Saint-Aubin-Jouxte-Boulenc.
L'abbé Buquet, curé de Rocquemont.
L'abbé Caron, curé du Bourg-Dun.
L'abbé Caumont, vicaire-général, à Rouen.

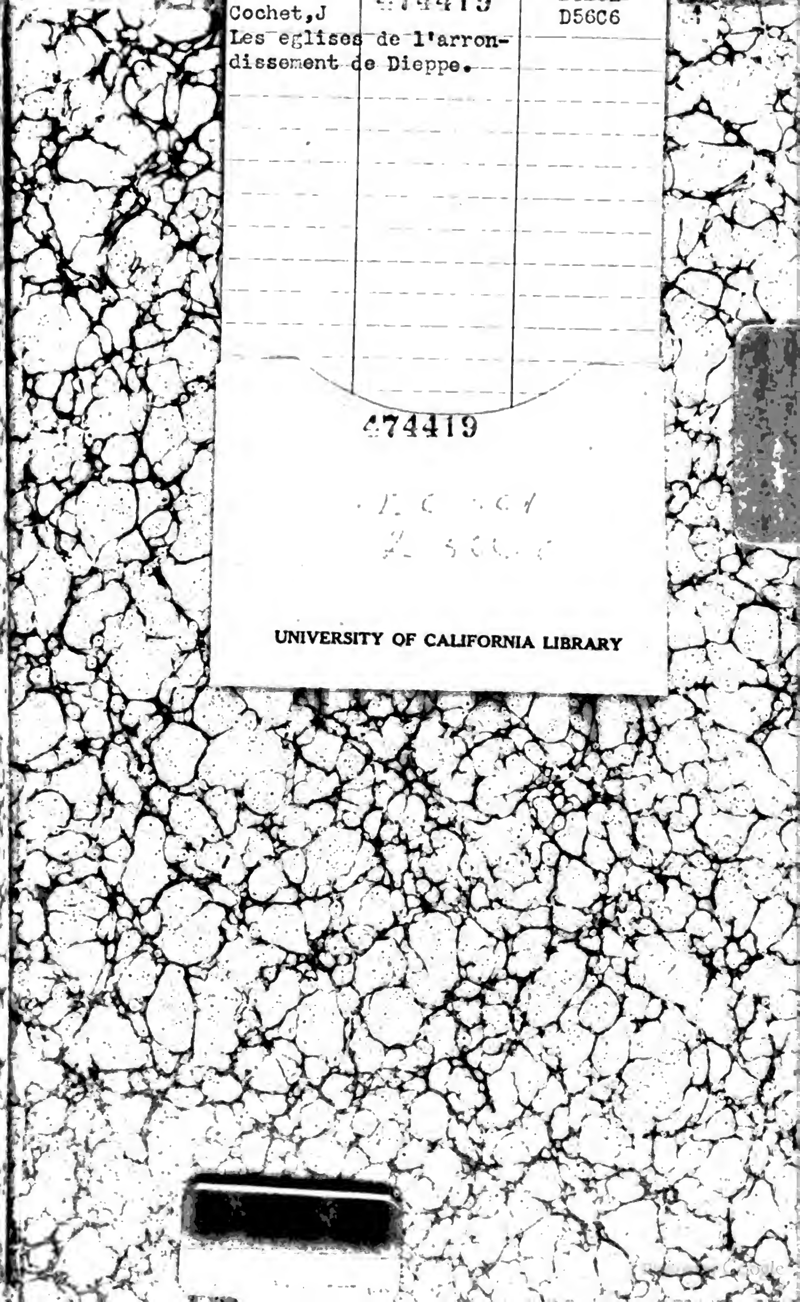
MM. L'abbé Clément, vicaire de Saint-Jacques de Dieppe.
L'abbé Colas, chapelain des Saints-Anges, à Rouen.
L'abbé Colette, chapelain de Sainte-Barbe, près Rouen, 2 exempl.
L'abbé Cottin, curé de Critot.
L'abbé Debures, curé de Saint-Martin-le-Gaillard.
L'abbé Decorde, curé de Bures.
L'abbé De Presle, à Beaumesnil, près Saint-Saëns.
L'abbé Deshayes, vicaire de Saint-Remi de Dieppe.
L'abbé Dieudegard, curé de Pommerval.
L'abbé Doudement, ch. hon., curé de Saint-Maclou de Rouen.
L'abbé Dupire, vicaire de Saint-Etienne de Fécamp.
L'abbé Duvallet, curé de Bertreville.
L'abbé Duval, chapelain des Ursulines du Hâvre.
L'abbé Eudes, curé de Lucy.
L'abbé Flouest, curé de Saint-Etienne de Fécamp.
L'abbé Fortin, vicaire de Saint-Saëns.
L'abbé François, curé d'Ancourt.
L'abbé Gosselin, curé de Rolleville.
L'abbé Hache, curé du Catelier.
L'abbé Houzeaux, curé de Sept-Meules.
L'abbé Jouen, de Rosay.
L'abbé Jouette, curé de Belleville-sur-Mer.
L'abbé Journois, curé d'Haudricourt.
L'abbé Langlois, directeur de la maitrise, à Rouen.
L'abbé Laurent, curé de Hautôt.
L'abbé Lanel, curé de Roncherolles.
L'abbé Lavenu, curé-doyen d'Offranville.
L'abbé Leblic, curé de Montérollier.
L'abbé Lebreton, vicaire à Ingouville.
L'abbé Lecomte, vicaire de Saint-François du Hâvre.
L'abbé Ledoult, curé du Bosc-Roger.
L'abbé Lefebvre, curé de Saint-Etienne d'Elbeuf.
L'abbé Lefebvre, curé-doyen de Saint-Valery-en-Caux.
L'abbé Lefrançois (A.), chapelain de l'hospice-général, à Dieppe.
L'abbé Lemazurier, chanoine honoraire, doyen d'Eu.
L'abbé Lemeteil, curé-doyen de Saint-Saëns.
L'abbé Leroy, curé d'Arques.
L'abbé Letellier, curé de Saint-Nicolas-d'Alihermont.
L'abbé Letheux, curé de Tourville-la-Chapelle.
L'abbé Levaltier, vicaire de Saint-Patrice, à Rouen.
L'abbé Lhomo, curé de Biville-sur-Mer.
L'abbé Louvel, aumônier du Lycée de Rouen.
L'abbé Malais, curé de Saint-Martin-Eglise.
L'abbé Martin, vicaire de Canteleu.

MM. L'abbé Meunier, clerc du trésor, au Hâvre.
L'abbé Maccartan, ch. hon., curé de Saint-Ouen de Rouen.
L'abbé Néel, curé de Mesnières.
L'abbé Ouin-Lacroix, vicaire de Saint-Maclou, à Rouen.
L'abbé Pajot, curé de Flocques.
L'abbé Parmentier, curé de Saint-Remi de Dieppe.
L'abbé Paumier, curé de Melleville.
L'abbé Petit, vicaire de Notre-Dame du Hâvre.
L'abbé Picard, chanoine, archi-prêtre de la cathédrale de Rouen.
L'abbé Planchon, curé de Monchy.
L'abbé Plohaye, curé des Grandes-Ventes.
L'abbé Potelette, curé de Sainte-Foy.
L'abbé Poulain, curé-doyen de Saint-Jean d'Elbeuf.
L'abbé Quertier, vicaire de la cathédrale de Rouen.
L'abbé Quesnel, curé-doyen de Neufchâtel.
L'abbé Queval, curé de Saint-Germain-sur-Eaulne.
L'abbé Routel, curé-doyen de Bacqueville.
L'abbé Tesnières, curé de Bréauté.
L'abbé Thierry, curé de Caudebec-lès-Elbeuf.
L'abbé Vallois, curé des Ventes-Saint-Remy.
L'abbé Varet, ch. hon., curé-doyen de Saint-Jacques de Dieppe.
L'abbé Vauquelin, curé du Bosc-le-Hard.
Lair, doyen des conseillers de préfecture du Calvados.
Lamotte (Abel), négociant au Hâvre.
Lamotte (Ernest), au ministère des finances, à Paris.
Lamotte (Gustave), négociant au Hâvre.
Lamotte (Pierre), propriétaire à Dieppe.
Lancelin, juge de paix à Caen.
Langer, négociant au Hâvre.
Lebeuf, propriétaire à Eu.
Lebrument, libraire à Rouen, 25 exemplaires.
Ledier, conseiller-général, à Bacqueville.
Lefebvre-Mancel, maître filateur, à Elbeuf.
Lefebvre, professeur au collége de Dieppe.
Lefilleul des Guerrots, de l'Académie de Rouen.
Lefort, courtier de navires, au Hâvre.
Le frère Cécilien, directeur de l'École-Normale, à Rouen.
Leleu, président du tribunal civil de Dieppe.
Lemercier (Mme), marchande de modes, à Dieppe.
Lemonnier, négociant au Hâvre.
Lenormand, conseiller-général, maire du Bosc-le-Hard.
Leplay, médecin et adjoint de Cany.
Leprovost, négociant à Dieppe.
Lequin, syndic des huissiers de l'arrondissement de Dieppe.

MM. Leroy (Ernest), préfet de la Seine-Inférieure.
Leroy, instituteur à Cany.
Leroy, menuisier à Rouen.
Lesueur, propriétaire à Dieppe.
Levasseur, imprimeur à Dieppe.
Louis (Gustave), à Saint-Martin-le-Gaillard.
Lower (Mark-Antony), Lewes (Angleterre).
Lusson, peintre-verrier, à Sainte-Croix, près le Mans.
La Bibliothèque publique de Dieppe, 2 exemplaires.
La Bibliothèque du Lycée de Rouen.
La Bibliothèque de l'École-Normale de Rouen.
La Bibliothèque publique de Caen.
La Bibliothèque publique du Hâvre.
La Bibliothèque publique de Fécamp.
La Bibliothèque publique de Bayeux.
Mabyre, de Saint-Saëns.
Manoury, agent-voyer du canton de Cany.
Marais (Mme ve), libraire à Dieppe, 100 exemplaires.
Marest (Sylvestre), aux Ventes-Saint-Remy.
Marcel (Eugène), notaire au Hâvre.
Marion (Michel-Ange), marchand de nouveautés, à Dieppe.
Mathon, correspondant du Comité historique des arts et monuments, et bibliothécaire de Neufchâtel, 2 exemplaires.
Mauger, maire des Ventes-Saint-Remy.
Meehan (R.-P.), rédact. du *Catholic-Magazine*, à Dublin, 4 exempl.
Millet (Mme), à La Celle-Saint-Cloud, près Paris.
Mindorge, maire de Pommerval.
Mongrard (Mme), propriétaire au Hâvre.
Morel, maire de Dieppe.
Mouquet, receveur des finances, à Dieppe.
Neveu, notaire à Tôtes.
Nicole-Andasse (Mme), à Dieppe.
Osmont, banquier, ancien représentant, à Dieppe.
Panichot (Mme), à Dieppe.
Paray (Ch.), professeur au collége de Dieppe.
Parfait-Maille fils, propriétaire à Elbeuf.
Parfait (Mlle), institutrice à Dieppe.
Poignant (Adolphe), membre de la commiss. des Antiq., à Rouen.
Potel, propriétaire à Tocqueville.
Pourpoint fils, négociant à Dieppe.
Quenouille aîné, propriétaire à Dieppe.
Quenouille (Olivier), propriétaire à Dieppe.
Quesnel (Louis), propriétaire à Rouen.
Ransonnette, maire à Criquetot-sur-Longueville.

MM. Rident, notaire à Bosc-le-Hard.
Riolle, docteur-médecin à Dieppe.
Robin, docteur-médecin et conseiller de l'arrondissement du Hâvre.
Rollin (E.) fils, à Dieppe.
Roussel, entrepreneur à Saint-Saëns.
Rozée-Belle-Isle, professeur à Dieppe.
Saint-Ouen de La Heuze, maire de Bellencombre.
Sauteur, adjoint au maire de Maucomble.
Savary (Mme), née Vassard, aux Ventes-Saint-Remy.
Sellier, président de la chambre de commerce de Dieppe.
Sevry, architecte de l'arrondissement de Neufchâtel.
Slade (Georges), esq. à Montys-Court (Angleterre).
Tabouelle, agréé au tribunal de commerce d'Elbeuf.
Tabouret, marchand mercier à Dieppe.
Toussaint, avocat et adjoint du Hâvre.
Troche, chef de l'état-civil du 4e arrondissement, à Paris.
Varengue, médecin à Bellencombre.
Vitet, représentant du peuple, à Paris.
Wanner, consul de Suisse, au Hâvre.

Dieppe. — Imprimerie de Levasseur, rue Duquesne, 3.


Cochet, J
D56C6
Les eglises de l'arrondissement de Dieppe.
474419
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

